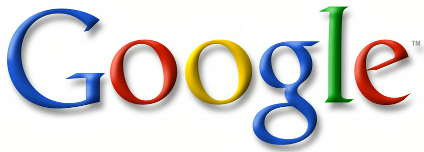
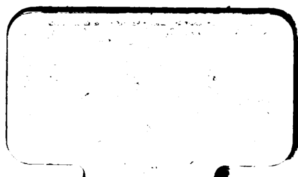



TAYLOR INSTITUTION
DOMI MINA
NUS TIO
ILLU MEA



L'ANNÉE
LITTÉRAIRE
ET DRAMATIQUE

PARIS. — IMPRIMERIE DE CH. LAHURE ET Cie
Rues de Fleurus, 9, et de l'Ouest, 21

L'ANNÉE LITTÉRAIRE ET DRAMATIQUE

OU

REVUE ANNUELLE DES PRINCIPALES PRODUCTIONS
DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE ET DES TRADUCTIONS DES ŒUVRES
LES PLUS IMPORTANTES DES LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES
CLASSÉES ET ÉTUDIÉES PAR GENRES

AVEC L'INDICATION

des événements les plus remarquables appartenant à l'histoire littéraire
dramatique et bibliographique de l'année

PAR G. VAPEREAU

Auteur du *Dictionnaire universel des Contemporains*

TROISIÈME ANNÉE

PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie

RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14

1861

AVERTISSEMENT.

Par un concours de diverses circonstances, le tome III de *l'Année littéraire* aura éprouvé des retards qui, nous l'espérons, ne se reproduiront pas. Absorbé tout entier par l'achèvement de la deuxième édition, refondue et augmentée, du *Dictionnaire des Contemporains*, l'auteur a mieux aimé ajourner de deux ou trois mois l'apparition de ce nouveau volume, que de précipiter ou de mutiler un travail accueilli jusqu'ici avec faveur. Il s'estimerait heureux, si, à mesure que cette publication avance, ses lecteurs et ses juges le trouvaient plus maître de son sujet et chacun de ses volumes mieux rempli.

G. V.

15 mai 1861.

L'ANNÉE
LITTÉRAIRE
ET DRAMATIQUE.

POÉSIE.

I

État actuel de la poésie.—Aperçu général.

En l'an de grâce 1860, la poésie française se signale à la fois par sa pénurie et sa fécondité, par le nombre plutôt que par la valeur des productions. Sans doute on ne peut pas demander à chaque année qui s'écoule une de ces grandes œuvres qui font époque dans l'histoire littéraire, renouvellent un genre et révèlent un chef d'école. Les chefs-d'œuvre perdraient de leur prix s'ils devenaient si communs, et les révolutions de l'art et du goût, comme celles de la politique seraient stériles, si elles se succédaient avec les saisons.

Nous n'aurons donc pas le mauvais esprit de nous plaindre de ne point rencontrer, au milieu des passions contraires qu'ils soulèvent, des livres comme *le Génie du Christianisme*, ce poëme en prose, les *Chansons* de Béranger,

populaires comme une épopée nationale, les *Méditations*, les *Odes et Ballades*, les *Iambes*, *Éloa*, *Jocelyn*, etc.

Assister à l'éclosion de pareils ouvrages, observer l'impression qu'ils produisent sur toute une génération, se recueillir pour se rendre compte de celle qu'on éprouve soi-même, comparer la nouvelle œuvre aux anciens modèles, appeler en témoignage, contre elle ou en sa faveur le passé tout entier, et, au nom des principes éternels du beau, pressentir et préparer peut-être le jugement de l'avenir : voilà pour la critique une de ces bonnes fortunes qui ont d'autant plus de prix qu'elles sont plus rares, et il ne faut pas savoir trop mauvais gré à ses contemporains de ne pouvoir plus souvent nous les offrir.

A défaut d'œuvres éminentes, on voudrait du moins compter parmi les productions du jour des œuvres distinguées. A défaut du génie, cherchons le talent qui en est comme la monnaie. Le talent et la distinction ne courent pas les rues. Une pensée neuve, ingénieuse, un sentiment vrai, une expression délicate, la justesse et la force du style, une verve de bon goût, de la facilité sans platitude, un vers à la fois harmonieux et plein de sens, toutes ces conditions de la saine poésie ne se rencontrent que chez un petit nombre d'auteurs. C'est qu'aussi un petit nombre de lecteurs les recherchent ; le gros du public y est à peu près insensible. C'est par elles pourtant qu'un livre de vers peut vivre, arriver sans supercherie aux honneurs de la réimpression et prendre place dans la bibliothèque des gens de goût.

Combien de poëmes ou de recueils de vers, éclos dans le cours de la dernière année, ont-ils mérité cet heureux sort ? Si j'en crois le bruit que plusieurs ont fait en naissant et les horoscopes flatteurs que la presse aux cent voix prodigue avec tant de complaisance, bien des étoiles se sont levées dans notre ciel poétique, qui doivent y briller d'un éclat durable. Jamais autant de vers n'ont été dignes

de passer à l'avenir. Mais si j'en juge par les œuvres elles-mêmes et d'après des impressions impartiales, le contingent de la véritable poésie n'a pas été depuis longtemps aussi faible. La quantité ne peut suppléer à la qualité; toute une végétation de broussailles ne fait pas une forêt, et, si étendue qu'elle soit, elle n'en témoigne pas moins de l'épuisement momentané du sol : je dis épuisement momentané, car tout le passé est là pour empêcher d'accuser le génie français de stérilité native, et je crois à l'immortalité de la poésie.

Pour le moment, dignès ou non d'être lus, les grands poëmes ne manquent pas; les petits pullulent. Parmi les premiers je vois figurer des épopées historiques à grands sujets d'histoire moderne ou contemporaine : *Marie-Antoinette* de M. H. Monier de La Sizeranne, en je ne sais combien de chants; les *Girondins* de M. Théod. Vibert, en douze; *France et Italie* de M. H. Hartmann[1], en dix, etc. Mais jamais on n'a vu éclore à la fois tant de recueils poétiques, formés de morceaux divers, sans unité ni lien, et pour lesquels les auteurs s'ingénient à trouver des titres nouveaux, séduisants et pittoresques. C'est, comme les années précédentes, une moisson de *Fleurs* ou de *Feuilles*, des *Gerbes* ou des *Glanes;* puis, sous des images moins usées, *Brumes et soleils*, les *Heures de recueillement*, les *Sillons et débris*, les *Jambes et cœur*, les *Jeunes années*, les *Aspirations*, les *Colifichets et jeux de rime, Une voix de l'exil, la Comédie enfantine;* enfin dans l'ordre religieux : les *Poésies bibliques*, les *Sioniennes*, *la Voix de Sion ou révélations poétiques*, etc. Quelques auteurs appellent plus modestement leurs pièces détachées : *Esquisses*, *Mélanges*, *Études*, *Essais;* titres aussi justes que peu prétentieux.

Par où commencerons-nous la revue rapide que nous

1. Voir pour le format, le nombre de pages, etc., l'*Appendice bibliographique*, à la fin du volume.

voudrions faire de toute cette poésie en fragments? Quel lien pourrons-nous établir entre tous ces recueils de pièces, que le hasard des inspirations les plus diverses a fait naître au jour le jour et qu'un caprice a réunies en volumes? Sans essayer de les soumettre toutes à un ordre rigoureux pour lequel si peu sont faites, nous devrons prendre un peu au hasard toutes ces efflorescences poétiques; et si le bouquet que nous en formons n'est pas plus riche et plus flatteur, nous croyons que le public devra s'en prendre, pour cette année, autant à la pauvreté des fleurs qu'à l'inhabileté du bouquetier.

2

La poésie s'inspirant de l'esprit et des choses du temps moderne. MM. Dupontavice du Heussey, Ch. Alexandre, Séb. Rhéal.

Les poëtes qui nous inspirent le plus de sympathie et nous font concevoir le plus d'espérance, dans ces jours de littérature effacée, sont ceux qui se distinguent par des qualités de force et de hardiesse, ceux qui, au lieu de reprendre pour la millième fois des thèmes usés, ne craignent pas de demander à la vie moderne, à ses problèmes moraux, religieux, politiques, à ses intérêts économiques mêmes, en un mot à toutes ses luttes, des sujets nouveaux et de vivantes inspirations. La poésie, comme toute la littérature, comme l'art entier, doit être une des manifestations de l'esprit du temps. Elle doit vivre de la vie générale pour la connaître et l'exprimer : elle doit s'associer à la pensée, au mouvement, à l'action, ou du moins s'y mêler pour les guider ou y résister; il faut qu'elle agisse avec le siècle ou réagisse contre lui. Autrement, sur les hauteurs abstraites de la psychologie et de la morale, la langue des dieux ne sera plus qu'une langue savante, une langue morte.

Et que les partisans de l'art idéal ne craignent pas de voir la poésie s'abaisser et s'avilir au contact de la réalité. C'est plutôt celle-ci qui s'ennoblit et se relève. L'art antique n'a jamais séparé la poésie de la vie, l'idée de la matière, l'âme du corps, les dieux des hommes. Voyez Homère à qui Cicéron reproche, en philosophe plutôt qu'en artiste, d'avoir donné à ses dieux les qualités humaines, au lieu d'avoir fait passer dans les hommes les attributs divins. Voyez plus tard les créations idéales du vieil Eschyle : par combien de liens elles tiennent à la réalité, qui, dans Sophocle, conserve si harmonieusement ses droits, un peu exagérés par Euripide! La décadence commence par l'affaiblissement du sentiment de l'idéal; mais elle se consomme aussi bien dans les raffinements de l'abstraction que dans les imitations puériles et triviales de la nature. La perfection des époques classiques consiste dans l'harmonieux équilibre de ces créations à la fois nobles et vivantes, dans lesquelles une nation, un siècle se sont sentis vivre de leur vie propre, avant que tous les siècles et toutes les nations y vinssent reconnaître une manifestation de la vie même de l'humanité. Si loin qu'on doive rester des modèles, il faut se régler sur les principes qui les ont produits. Nous ne saurions trop le répéter aux poëtes, aux artistes qui se soucient de l'avenir. Pour se survivre, il faut avoir vécu, et celui-là seul vit qui s'initie aux principes mêmes de la vie de son temps et leur demande de fécondes inspirations. C'est en ce sens que je traduirai, au grand étonnement, au scandale peut-être des interprètes ordinaires d'Horace, ces deux vers célèbres :

Respicere exemplar morum vitæque jubebo
Doctum imitatorem et vivas hinc ducere voces,

Parmi les jeunes poëtes qui veulent être de leur temps et que leur temps soit digne d'inspirer la poésie, nous en rencontrons un dont les débuts avaient été accueillis avec

une sympathie générale, et qui vient de commettre une heureuse récidive.

M. Dupontavice de Heussey, après son volume d'*Études et aspirations*, donne un nouveau recueil qu'il intitule : *Sillons et débris*[1]. Le principal caractère de l'auteur est la force. C'est un penseur autant qu'un poëte. Les problèmes sociaux ne lui font pas peur. Il est de son siècle et veut que la poésie se vivifie au contact de la vie moderne. Il chante le mâle devoir, la fierté de l'âme, la vertu qui lutte, le progrès qui triomphe. Le sonnet suivant — le sonnet, de nos jours, est à la mode— nous fera connaître à la fois l'homme et le poëte :

Je ne suis pas de ceux qu'une main faible brise,
Dont l'adieu d'une femme emporte l'avenir,
Qui restent sous le poids qui les immobilise
Dans la prostration d'un morne souvenir.

Je ne suis pas de ceux qui s'en vont à l'église
Énerver un regret qu'ils ne peuvent bannir,
Ni de ces cœurs manqués, à nature indécise,
Qui ne savent s'il faut pardonner ou punir.

Mais je suis de ceux-là dont l'âme souple et fière
Jamais, même à l'amour, n'appartient tout entière,
Résiste à ses baisers comme à sa trahison,

Découvre un point d'appui dans l'effort qui la ploie,
S'échappe d'un coup d'aile, et, retrouvant sa voie
S'élance du passé comme d'une prison.

Tout le livre est dans ce ton. M. Dupontavice du Heussey veut représenter la jeunesse, mais la jeunesse aux fortes convictions. Il trempe son âme dans la pensée, mais pour agir. Il appelle à lui les frères inconnus qui aspirent aux mêmes combats. Il veut les détacher, comme lui-même.

1. Castel, in-12.

De ces liens si doux et cependant si forts,
La main d'un vieil ami, les lèvres d'une femme.

Pour lui, il ne connaît qu'un amour, celui qui envoie, en souriant, le jeune homme au combat, à l'apostolat, au martyre. Si jamais notre siècle recommence ces grandes luttes pour la vérité et la justice, où chacun est soldat, notre poëte en sera le Tyrtée. Il en prend lui-même l'engagement, en vers mâles où respire vraiment un souffle guerrier.

.... Il faut que l'œuvre se consomme.
Or, tant qu'à ma poitrine il reste un souffle d'homme,
Et tant que je pourrai sous mon ongle sentir
Cette plume de fer qui ne veut pas mentir,
Et tant que je saurai, frappée et refrappée,
Tordre sur mon enclume une rime en épée,
Je ferai mon devoir et j'irai jusqu'au bout.
Qui meurt en combattant tombe toujours debout....
D'ailleurs ma cause est juste et soutient ma faiblesse;
C'est ma conviction qui me sert de jeunesse,
Ainsi donc, jeune ou vieux, poëte obscur ou non,
Je publierai mon livre et j'y mettrai mon nom.

J'ai trop souvent protesté contre les banalités d'une poésie insignifiante qui prend la fadeur pour la grâce, la sensiblerie pour le sentiment, et une vague mysticité pour la religion; je veux applaudir aujourd'hui à ce langage simple et fort, à ces accents chaleureux et vrais. Que l'auteur des *Sillons et débris* se défie seulement des défauts de ses qualités; qu'il ne confonde pas la force avec la roideur, les secousses avec le mouvement. Qu'il ne fausse pas la pensée ou l'image, en exagérant le trait. « Mourir debout » est une parole historique et sublime; mais ce vers aux allures cornéliennes :

Qui meurt en combattant *tombe* toujours debout,

est d'un faux brillant qui fait sourire. Et dans *le Portrait*,

cette âpre satire de nos jeunes hommes de loi, n'y a-t-il pas, à côté de beaux vers, des traits de déclamation?

Froid devant la beauté qui sourit ou qui pleure,
Ce pédant définit la femme: une mineure.
O jeune homme! sois fier et poursuis ton chemin;
Monte à l'apothéose, un vieux Code à la main.
En te voyant passer, le père de famille
Déjà comme un époux te désigne à sa fille.
On te fête à l'envi. Seul, je dis alarmé:
« Pour oser être juste, il faut avoir aimé. »
Au président futur que le sot applaudisse!
Quand on manque de cœur, on manque de justice.
Ce docteur vertueux, cet aigle du barreau,
Cet homme de vingt ans.... pourrait être un bourreau.

Ce style est du moins très-ferme, et le mouvement de la tirade est soutenu. Quelquefois le tableau manque de clarté et de suite. Si je détache, par exemple, ces deux vers :

Je reçois d'un amour qui domine les sens
  Le fier baiser qui fait l'apôtre,

ils sont véritablement beaux de pensée et d'expression. Mais remettez-les à leur place dans la strophe qu'ils couronnent, vous aurez une scène assez inexplicable et en contradiction avec le sentiment qui vient tout à coup l'illuminer :

L'hiver est la saison qui nous convient; l'hiver
Qui rend sa beauté calme et mon esprit plus clair;
  Où nous sommes seuls l'un à l'autre;
L'hiver où, *captivé dans ses bras caressants*,
Je reçois d'un amour qui domine les sens
  Le fier baiser qui fait l'apôtre.

Assurément, cette douce et longue possession, ces caresses qui captivent, ne nous font pas attendre de si mâles effets de l'amour. Ici un tableau vague et incomplet, là

une image forcée ; tantôt une grande pensée qui s'émousse elle-même; plus souvent un sentiment qui s'emporte au-delà de la juste mesure; voilà des défauts qui, loin d'exclure le talent, le révèlent. Avec la maturité, le travail et les années, ils doivent disparaître; le talent qu'ils déparent encore ne peut que grandir.

C'est aussi aux sources de la vie moderne que la poésie va demander des inspirations dans les *Nouvelles stations poétiques* et *les Messidoriennes* de M. Sébastien Rhéal[1], double recueil de récits, les uns intimes et familiers, les autres plus graves, historiques, bibliques, modernes, et que l'auteur appelle ensemble, on ne sait trop pourquoi, séculaires. La première partie fait suite à un recueil précédent, les *Stations poétiques*, se composant des Heures d'amour et de douleur et de sonnets intimes. Les *Nouvelles stations poétiques* sont les stations mêmes de la vie de l'auteur, les souvenirs les plus durables et les impressions les plus fécondes de sa jeunesse. C'est une promenade, une fête, une cérémonie pieuse, une hallucination, un premier sentiment tendre, une visite à un atelier, l'initiation à la société, à la vie. Ces réminiscences du jeune âge ne manquent pas de grâce et se font remarquer par une empreinte vraiment personnelle. On sent l'homme sous le poëte; l'adolescent revit tout entier dans ces pages de l'âge mûr; il y revit par la noblesse des aspirations et la fraîcheur du sentiment. Voyez, dans *les Cinéraires*, ce souvenir de douleur, *ricordanza dolorosa*, donné à trois jeunes filles qui ont paru un instant dans l'horizon du poëte, comme « les anges de son aube. » Il est heureusement résumé dans cette stance mélancolique qui ouvre et ferme la pièce :

Pourquoi me revenir, images déflorées!
Visions du matin, pourquoi me revenir?

1. Dentu, in-18, 150 p.

Ma vie est comme un livre aux pages déchirées;
Chacune en gémissant m'apporte un souvenir.

Les *Messidoriennes* ont des visées poétiques plus hautes que les *Stations*. La mythologie antique, la Bible, les grandes traditions historiques se mêlent à quelques apologues ou ballades qui enferment un sens, une leçon. C'est *Andromède*, le symbole de la délivrance de la femme, si poétiquement interprété par M. Michelet :

Un vaillant éclaireur l'écrivit dans son livre :
Heureux trois fois celui dont la vertu délivre
Une femme, ange esclave au terrestre séjour,
Et l'élève avec lui vers le beau par l'amour.

C'est la *Femme statue*, avec cette conclusion, encore plus conforme à la philosophie de l'histoire que poétique, à l'adresse des nations qui ne sentent plus le prix de leur affranchissement.

Or, la Bible, pour qui la sait lire et comprendre,
Voici par ce tableau ce qu'elle fait entendre.

Peuples qui, le cœur plein d'un regret criminel,
Vers les honteux bazars que brûle la colère,
Pour rebrousser chemin retournez en arrière.
Sur vos sillons fumants on sèmera du sel;
Vous serez transformés en des blocs immobiles
Et, quand tout germera, vous tomberez stériles.

C'est, après *le Festin de Balthazar*, *le Veau d'or*, etc., *une Fille de Caïn*, bizarre conception, qualifiée d'apologue moderne. Une jeune fille s'arrache au tourbillon du bal, au milieu de la nuit. Trois strophes commençant par ce mot sinistre : *Minuit*..., peignent cette heure fatale. Et pourquoi faire! pour lire la Bible. Elle dévore avidement, dans une lyrique extase, toutes les histoires de tentation et de chute et revient sans cesse à celle de Lucifer, le bel archange révolté, dont le bronze de sa pendule lui offre l'image. Le

bal continue, et la belle rêveuse reste trois heures entières dans cette méditation si troublante du Livre saint.

Plus tard, la repentie, embrassant le cilice,
Revêtira l'habit de sœur dans un hospice.

C'est aussi *le Lion de Florence*, la pièce la mieux rhythmée du recueil et qui a le plus d'éclat. On y trouve toute la richesse de mouvement et d'images propre à l'école pittoresque moderne.

Le voyez-vous bondir, la crinière ondoyante,
Ce lion roux et fauve, à la gueule écumante,
Superbe comme un dieu?
Il parcourt, rugissant, la cité florentine,
Et lance, à chaque bond, de sa large narine,
Une vapeur de feu!

. . . .

Les chasseurs l'ont ravi par ruse à ses grands sables,
Aux vastes oasis, aux monts infranchissables,
A l'antre du lion.
Et lui qui possédait un royaume sans bornes,
On creusa pour sa loge, entre des parois mornes,
Une étroite prison!

Tremblez, bourreaux! la mort brille dans sa prunelle.....

On dirait d'une cantate. Cet apologue lyrique a également sa conclusion, qui est, elle aussi, plus morale et plus vraie que poétique :

Souviens-toi du lion, peuple qui romps ta chaîne;
Et si vous ne gardez cette clémence humaine,
Czars, sultans, ou tribuns, malgré vos piédestaux,
Vous êtes au-dessous des simples animaux.

Je voudrais citer enfin la ballade plus originale de *l'Apprenti* ou *Courage et martyre*. Le mouvement en est bon,

et le refrain, ramené de trois en trois stances, fait un effet heureux :

> Écoutez ma chanson de guerre,
> C'est la chanson du travailleur,
> Un compagnon me l'a naguère
> Apprise en buvant de la bière.
> A ta santé, bon voyageur!
> Je suis couvreur, couvreur, couvreur.

Mais j'ai assez fait connaître, à propos d'un petit volume, à quelle école appartient M. Sébastien Rhéal, et quel rang il y tient. On voudrait, en le lisant, un soin plus sévère de la forme poétique. Je ne parle pas de la fausse rime, *forge* et *quatorze*, que je lui ai vu reprocher, et qui est évidemment un *lapsus;* mais je trouve que lorsqu'il aborde de front les idées philosophiques et sociales, son style devient plus faible, son vers plus mou, la rime plus négligée. Quelques-unes des citations qui précèdent, en font foi. Il ne faudrait pourtant pas qu'on pût dire d'un partisan des inspirations modernes de la poésie, qu'il n'est pas moderne lui-même quand il est poétique, et qu'il n'est plus poétique, quand il est moderne. Dans ce cas, ce ne serait pas, selon moi, son exemple qui condamnerait sa théorie, mais sa théorie qui condamnerait son exemple.

La poésie toute moderne et même d'actualité ne nous manque pas. Nous en trouvons, pour ainsi dire, toutes les variétés dans les *Grands maîtres*, de M. Charles Alexandre. Hommes d'État, philosophes, poëtes, musiciens, sculpteurs, quelques gloires d'hier et toutes celles d'aujourd'hui, sont là, un peu pêle-mêle et étonnés d'être réunis; mais chacun vit et se meut, ranimé par la sympathie d'un talent jeune pour ce qui est beau, libre et grand. M. Charles Alexandre est de l'école héroïque, comme M. Dupontavice du Heussey. Il rappelle la jeunesse de son temps à

l'enthousiasme pour les nobles causes; il veut la régénérer; il lui dédie son livre et lui crie :

Branche sèche en qui nul n'espère,
Qui ne fleurit plus au printemps;
Fille qui fait rougir ton père,
Vieille jeunesse de mon temps!

Lève-toi vite! Il nous faut suivre
Où l'on aime sans se flétrir;
Avec les héros viens revivre!
Avec les héros viens mourir!

Les grands maîtres que M. Charles Alexandre préfère dans le passé sont, entre les artistes, ceux que le goût moderne a le mieux compris : en musique, Beethoven; dans l'art plastique, Michel-Ange. Ce sont pour lui les deux types du beau et de la puissance, et il mesure son admiration pour les autres à l'affinité qu'il peut saisir entre eux et ces deux grands génies. Ce sont les maîtres *consacrés* autour desquels se groupent les maîtres *martyrs* et les maîtres *lutteurs*. C'est ainsi qu'il dira d'un de ces derniers, M. A. Préault, le sculpteur, dont les statues ont été si souvent repoussées de nos Salons :

O moderne Puget, allons, brise la barre
Qui ferme ton chemin. Va vivre en combattant,
Laisse les énervés t'appeler un barbare;
Michel-Ange t'aurait applaudi! sois content!

Les lutteurs et les martyrs ont toutes les sympathies du poëte, avec quelques armes qu'ils aient combattu, sur quelque champ de bataille ou de supplice qu'ils soient morts, pourvu qu'ils soient morts et qu'ils aient combattu pour la liberté. L'historien J. Michelet, le poëte Victor Hugo, le penseur Lamennais, sont enveloppés dans une commune exaltation. Du premier, il dit avec plus de force que de goût :

L'historien fidèle à la liberté morte
Descendit de sa chaire et son âme monta.

M. Victor Hugo lui inspire une meilleure antithèse :

Titan aux bras de fer, âme aux puissantes ailes,
Tu chasses les lions, tu sauves les gazelles,
Tu combats sans repos, sans repos tu défends,
Et poëte de haine aux rafales amères,
Tu viens prier en paix près des vieilles grand'mères
Et baiser les enfants.

Quant à Lamennais, il le montre malheureux sur la terre, glorieux dans le ciel :

Il resta prêtre encore en brisant sa doctrine.
La femme eût attendri ce cœur dur aux bourreaux;
La soutane de feu lui brûlait la poitrine,
La robe de Nessus dévora le héros.

Il est mort, il est libre. Il est hors de la terre,
Près de son frère Dante, heureux, il est monté
Dans l'étoile des Forts, les yeux pleins de lumière,
L'âme de vérité.

Les cités et les nations qui luttent pour la liberté ou qui succombent en frémissant sous le joug des envahisseurs, inspirent aussi la muse patriotique de M. Charles Alexandre. L'Italie et Venise exaltent son enthousiasme, mais ne l'épuisent pas ; c'est pour elles qu'il s'écrie :

Nous sommes las de voir saigner la liberté.
Nous voulons, nous voulons la fin des agonies ;
A bas les oppresseurs, à bas les tyrannies !
Vive la liberté !

J'aime mieux pourtant les iambes que lui inspire la mort de John Brown, sacrifié à la fureur des partisans de l'esclavage dans le nouveau monde :

Puisqu'on pend le sauveur, le Washington du nègre,
Dans le pays de Washington,
Qu'on donne aux christs nouveaux le fiel et le vinaigre,
Pour récolter plus de coton !

Tu meurs sur tes ballots de sucres et de toiles,
Peuple, l'égoïsme te mord!
De ton drapeau d'azur efface les étoiles,
Et prends le drapeau de la mort.

A coup sûr, le talent poétique de M. Charles Alexandre et l'usage qu'il en fait sont également dignes de sympathie. La poésie ne peut que devenir plus forte, ainsi retrempée dans ces sources nouvelles. Convenons pourtant qu'il y a encore chez l'auteur des *Grands maîtres* plus d'effort que de force véritable. L'expression ne sert pas toujours exactement l'intention; le mouvement ne répond pas entièrement à l'élan; le style manque parfois de simplicité; l'éclat confine au faux brillant. Le poëte de la force tombe dans la recherche. Mais on doit bien pardonner quelque chose à la jeunesse, à l'enthousiasme, aux sentiments généreux, qui seront toujours les sources les plus pures et les plus fécondes de la poésie[1].

3

Encore la poésie d'actualité. MM. Arm. Lebailly, Barillot, Viennet.

La sympathie publique était due pour plusieurs causes à un petit recueil auquel elle n'a pas fait défaut, *Italia*

1. Si nous pouvions donner aux réimpressions une partie de la place que réclament les publications nouvelles, nous aurions à signaler ici, comme un des meilleurs fruits des mêmes inspirations ardentes et généreuses, les *Chants modernes* de M. Maxime Ducamp. Publiés en 1855, ils viennent d'être réimprimés (Librairie nouvelle), avec des corrections et quelques additions. Ce sont bien des chants modernes, les chants de notre société qui travaille et qui souffre, qui dompte la matière par l'industrie et aspire à une organisation meilleure de toutes ses forces. Nous n'en citerons qu'un sonnet auxquel les événements récents ont donné un intérêt nouveau. Il est intitulé *les Sœurs sanglantes* :

Comme un Titan vaincu la Pologne sanglante
Courbe son front meurtri sous trois glaives hautains;

mia, de M. Armand Lebailly[1]. L'Italie est naturellement l'héroïne de ce petit volume dédié à Venise. Sur une quarantaine de pièces, la plupart ont pour sujet la nation italienne, ses malheurs ou sa gloire, les hommes qu'elle a produits, de Cincinnatus à Garibaldi; quelques-unes célèbrent en général la civilisation et la liberté, ces deux causes qui sont à la fois celles de l'Italie et du monde entier, et quelques héros qui ont combattu ou sont morts pour elles dans les deux hémisphères, Mirabeau et John Brown. *Italia mia*, est venu au jour sous d'assez tristes auspices; le manuscrit fut recueilli dans une de nos salles d'hôpital, sous l'oreiller d'un jeune malade, dont le sort sembla un instant rappeler celui de Gilbert ou d'Hégésippe Moreau. Un poëte dont le cœur inspire le talent, qui avait l'année précédente consacré à l'Italie et à l'un de ses héros une élégie devenue populaire: *Un Souvenir de Manin*, 1858, M. Legouvé, prit sous son patronage des vers nés d'une même inspiration et écrivit pour eux une touchante préface. Il leur porta bonheur. Quelques mois après, *Italia mia* avait les honneurs de la réimpression.

Le volume de M. A. Lebailly méritait cet accueil par la vérité du sentiment. Les mots de patrie, de liberté, d'Ita-

La Hongrie éperdue, ouverte et chancelante,
Regarde les gibets par son sang toujours teints!

Immobile à genoux, Venise pantelante
Pleure, en chantant tout bas ses souvenirs lointains;
Autour de son volcan la Sicile tremblante.
Traîne comme un forçat les fers napolitains.

Baissant leurs yeux pensifs, pleins d'une peine amère,
Comme des fils perdus qui chercheraient leur mère,
Proscrits de toute race, exilés de tout lieu,

Vont quêtant un pays et pleurant leur patrie!
Quand je vois tout cela, bien souvent je m'écrie:
Que fais-tu dans le ciel, ô justice de Dieu?

1. Garnier frères, in-18, 168 p.

lie, ne vibrent pas seulement dans ses vers pour l'oreille; on sent qu'ils partent du cœur. Le patriotisme n'est point ici une inspiration factice, l'admiration pour le génie un culte de fantaisie, la douleur une muse de circonstance. Sous cette triple inspiration, le poëte a de la grâce, de la mélancolie, quelquefois de la verve et de l'éclat. Il a un sentiment naturel de l'harmonie, comme dans cette dédicace à Venise :

A VENISE.

A toi, l'immortelle exilée,
A toi ces chants de mes douleurs,
A toi cette lyre effeuillée
Par l'hiver sans donner de fleurs!

A toi l'enfant à tête blonde
Dont chacun des pas est tremblant,
Et qui sent s'affaisser le monde
Comme la neige du mont Blanc!

Donne-lui, fille de l'Aurore,
Un doux coin de ton lit vermeil.
Il meurt. Il voudrait vivre encore!
Qu'il meure enivré de soleil;

Enivré de ton ambroisie,
De ton amour, de ta langueur....
O reine de la poésie,
Ensevelis-le dans ton cœur!

A toi, l'immortelle exilée,
A toi ces chants de mes douleurs,
A toi cette lyre effeuillée
Par l'hiver sans donner de fleurs!

Rien de plus heureux que le mouvement, que le bercement, pour ainsi dire, de ces petites strophes; la première surtout est, pour l'oreille, d'une harmonie que son retour rend encore plus sensible. Mais pourquoi enferme-t-elle, pour les yeux, cette image impossible d'une *lyre* que *l'hiver effeuille* sans la laisser *fleurir!*

Voltaire a donné, pour le style figuré, une règle que les jeunes poëtes ne doivent pas plus oublier que les prosateurs : il faut toujours qu'une métaphore puisse se traduire par le pinceau sur la toile. Quel singulier tableau on ferait en appliquant cette règle à tant de fausses images du style poétique! Une plus grande surveillance sur lui-même épargnera à l'auteur d'*Italia mia* ces effets bizarres auxquels il revient assez souvent, ainsi que quelques autres petites fautes. Il n'a pas un soin assez sévère de la forme ; la rime amène quelquefois l'idée, et elle n'est pas elle-même d'une richesse suffisante. En un mot, on sent que le travail a manqué à l'inspiration ; l'accord de l'un et de l'autre conduira M. Lebailly à tenir toutes les promesses de son début.

C'est aussi de la poésie toute d'actualité, mais avec un ton bien différent que nous trouvons dans les vers de M. Barillot. M. Barillot est un des héritiers des Barthélemy et des Barbier : il s'est armé, contre les vices de son temps, du fouet de la satire, et il le fait résonner avec beaucoup de vigueur. A plusieurs reprises déjà, M. Barillot s'est efforcé de secouer la torpeur de la jeunesse et la lâche sécurité d'une génération corrompue, par la véhémence de ses philippiques. Aujourd'hui, dans *Polichinelle*[1], il revient à la charge, selon son tempérament de poëte, avec plus de force que de mesure. Il flétrit, une fois de plus,

> Ces jeunes gens blasés, flétris par la débauche,
> Qui n'ont qu'un balancier de chair sous le sein gauche.

Ce qui lui a causé un nouvel et trop légitime accès de colère, c'est cette invasion de petites publications de diffamation ou de scandale, écloses, comme les insectes nuisibles, dans la dernière saison d'été, et mortes avant l'hi-

1. Marpon, éditeur.

ver, tuées par le dégoût public, plus sûrement encore que par les poursuites judiciaires. Voici de quel mépris M. Barillot en écrase les auteurs :

Je plains de tout mon cœur un auteur famélique
Dont l'oreille se tend vers la voix métallique ;
Je méprise et je plains l'homme qui vend sa foi ;
Mais je fouette les nains qui n'ont ni feu ni loi,
Ces mirmidons lettrés qui s'arment d'une plume
Pour bâcler en trois jours un immonde volume
Que la hotte réclame.... O bâtards de Jacquot,
A nos temps dépravés vous payez votre écot.

On passe à l'auteur de *Polichinelle* toute la virulence des mouvements ; mais on lui a reproché avec raison la trivialité parfois affectée du langage, et une grossièreté de préméditation qui emprunte à l'argot des lieux suspects où ces « immondes volumes » se débitent, les termes dont il veut les flétrir. Que M. Barillot le sache bien : la langue des honnêtes gens et de la bonne compagnie suffit à la satire, quand elle est jetée dans le moule d'une versification aussi vive et aussi forte.

C'est avec plus de modération dans la forme, mais avec tout autant de justice, au fond, qu'un satirique d'un autre âge, dont la verte vieillesse a conservé la verve jusqu'au milieu du nôtre, le célèbre M. Viennet, maniait jadis et manie encore la satire politique, morale et littéraire. Nous avons à signaler une cinquième édition de ses *Épîtres et Satires*[1], livre à la fois ancien et nouveau, que chaque réimpression a grossi. L'auteur nous prévient lui-même que la première édition, qui était de 1813, ne contenait que douze pièces, et que celle d'aujourd'hui en comprend cinquante. Les divisions mêmes du recueil sont un curieux témoignage de longévité littéraire : quel laps

1. Hachette, in-18, 395 p.

de temps elles embrassent et que de révolutions elles résument! *Sous l'Empire; Sous la Restauration; Après la Révolution de* 1830; *Sous la République; Sous le second Empire.* Chacune des épîtres ou satires de ces cinq périodes a ensuite sa date particulière; la première, adressée à Vivant Denon, sur son voyage d'Égypte, est de 1803, et l'une des dernières, lue à l'Institut, dans une séance publique de 1858, a pour sujet les quatre-vingts ans de l'auteur.

Ce n'est pas seulement une longue vie d'homme qu'on retrouve dans le recueil de M. Viennet; c'est, à plus d'un point de vue, la physionomie historique des deux tiers de siècle se reflétant dans sa littérature. Rien de plus mobile et de plus animé que cette physionomie. A côté des étonnantes révolutions de la politique, dont le poëte répudie les unes et n'accepte les autres que sous bénéfice d'inventaire, s'accomplissent des révolutions littéraires et morales qui le trouvent constamment dans l'opposition. M. Viennet a commencé par louer l'Empereur et l'Empire; il parle à Napoléon dans les mêmes termes que Boileau à Louis XIV. Il dit au vainqueur d'Austerlitz :

Te suive qui pourra, César, je perds haleine,
Et ma muse vaincue est au bout de sa veine;
J'espérais que vers Ulm cent mille combattants
T'allaient sur le Danube arrêter quelque temps
Et que du Nord enfin, etc.

Ce n'est que l'écho affaibli du fameux

Grand roi, cesse de vaincre, ou je cesse d'écrire.

Si la gloire militaire éblouissait assez M. Viennet pour faire de lui un des courtisans du premier Empire, il gardait plus d'indépendance en philosophie qu'en politique, et adressait une de ses premières épîtres à Morellet, pour raffermir son courage au milieu de toutes les violentes at-

taques des « modernes Frérons » contre « ce complice de Voltaire. »

Ils voudraient t'arracher par leurs agressions
Le désaveu honteux de tes opinions.
Ne va point de La Harpe imiter la faiblesse,
A d'injustes remords condamner ta vieillesse
Et devant les autels, que tu n'as point trahis,
Le rosaire à la main, abjurer tes écrits.
C'est en vain qu'à ta secte on impute des crimes;
Elle peut au grand jour exposer ses maximes,
Et de son zèle ardent recueillant les effets,
Le monde à haute voix proclame ses bienfaits.

Sous la Restauration, M. Viennet, serviteur dévoué de la monarchie légitime, ne s'associe pas aux extravagances réactionnaires qui devaient la perdre. Son épître *Aux Capucins*, en 1819, a été considérée comme un des manifestes de l'esprit libéral. Au moment où les ordres religieux renaissaient en foule, le poëte rappelle le passé des moines et montre, pour quelques services rendus à l'agriculture et aux lettres, une longue suite d'usurpations, d'exactions, de fraudes prétendues pieuses, d'exemples funestes de corruption et d'ignorance.

Dirai-je quels larcins, quels absurdes miracles
Quels ressorts criminels et quels trompeurs oracles
Nous acquirent les biens des mortels aveuglés?
. . . .
Et l'on dit que par vous nous fûmes éclairés!
. . . .
Je sais que Charlemagne, en ses vastes projets,
Vous chargea d'éclairer, d'instruire ses sujets.
L'avez-vous accompli ce noble ministère?
Qu'ont-ils appris de vous? Le pillage et la guerre,
Dans quel horrible amas de superstitions
Vois-je encor sous nos yeux croupir les nations....
Il est venu ce jour, et par un art nouveau
Gutenberg de vos coups a sauvé ce flambeau.
Il est venu ce jour, et de vos monastères

Son éclat a percé les scandaleux mystères.
Vos brigues, vos larcins, vos détestables mœurs,
Ont frappé tous les yeux, révolté tous les cœurs.
La France s'est levée, et secouant vos chaînes,
Des ruines du cloître a fécondé ses plaines.

Ces attaques contre des corps aussi puissants n'étaient pas sans courage, et c'est pour cela qu'il était bon de les rappeler. Celles de M. Viennet contre les romantiques sont plus connues. On les rencontre souvent sous sa plume depuis l'épître *Aux Muses* de 1824.

Allons, Muses, debout! Faisons du romantique,
Extravaguons ensemble et narguons la critique.
Livrons-nous sans réserve aux élans vagabonds
De ce feu créateur qu'en ses gouffres profonds
D'un cœur impétueux nourrit l'indépendance.

Dans cette défense de la règle contre l'audace innovatrice, il y avait quelques vers heureux :

Mais tout, jusqu'à leurs points..., m'en paraît éloquent.
. . . .
. . . Pour être immortel il faut du sens commun.
. . . .
. . . . La cassette du roi
Nous paie en bons louis des vers de faux aloi.
. . . .
Escompter en lingots son immortalité.

Une des épîtres qui firent le plus d'honneur à M. Viennet, fut celle *Aux Chiffonniers, sur les crimes de la presse*. Elle est datée de 1829, c'est-à-dire de l'époque où s'élaboraient contre la presse cet ensemble de mesures nommé par antiphrase *la loi d'amour*. L'auteur ne craint pas de remonter jusqu'à la source même de toutes ces violences, et il la trouve dans l'ambition et dans le fanatisme, dont l'ignorance est l'auxiliaire et la lumière la mortelle enne-

mie. C'est, sur un autre ton, le *Marquis de Carabas* de Béranger.

Mais du fond des castels, de l'ombre des églises
Sortent les vieux abus et les vieilles sottises.
La France crie en vain qu'ayant changé les lois,
Elle n'a du vieux temps demandé que ses rois.
Le moindre hobereau, frondant notre régime,
Croit être un complément du trône légitime,
Et que pour relever son ban et ses créneaux
L'Europe a dans Paris envoyé ses drapeaux.
Le clergé sourdement reprend ses priviléges,
Le jésuite, en renard rentré dans nos colléges,
Des princes et des lois habile à se jouer,
Fait trembler le pouvoir, honteux de l'avouer.
De pieux raccoleurs, tourmentant les familles
Pour repeupler le cloître embéguinent nos filles.
Le fanatisme, armé contre nos libertés,
De ses prêcheurs errants étourdit nos cités.

La presse, la presse libre, est le remède à tous ces maux. M. Viennet réclame bien quelques autres libertés encore dans son épître *Aux Mules de don Miguel* (1827), et dans celle *A Charles X sur le ministère Polignac* (1829). La Restauration est son beau temps : frappé pour la hardiesse de son langage, il est dédommagé de la mesure qui supprime son nom des cadres de l'état-major par une assez grande popularité.

Le règne de Louis-Philippe, favorable à la fortune politique de M. Viennet, valut moins pour sa gloire. Quelques épîtres seulement, et des moins remarquables du recueil, sont datées de cette époque, où l'écrivain paya de tant d'impopularité son dévouement à la politique contre-révolutionnaire et son élévation à la dignité de pair de France. La révolution de février 1848 l'a encore moins bien inspiré. Son épître *A tout le monde*, celle *Aux Mânes de Boissy d'Anglas* (1849), n'expriment pas seulement les légitimes alarmes que les agitations du jour faisaient concevoir à tant

d'excellents citoyens pour le lendemain. L'ancien pair de France jette l'anathème aux hommes d'un parti vaincu comme son propre parti, le parti républicain. Il les rend responsables de ces désordres sanglants qu'ils se sont efforcés de prévenir ou de réprimer, aux dépens de leur popularité, et qui ont tourné au profit d'une autre restauration monarchique.

Comme une ombre d'oiseau votre règne a passé,
Sur le pavé sanglant où nos pieds ont glissé[1].

M. Viennet, dans sa dernière période, *Sous le second Empire*, est beaucoup plus calme. Ici, rien qui rappelle le genre des *Iambes;* l'épître ne laisse que peu de place à la satire; Boileau est plus que jamais le modèle du poëte. Les sujets sont éminemment classiques, et la plupart des nouvelles pièces de vers ont été lues dans les séances publiques de l'Académie française. *A Virgile*, *A Clio*, *A Boileau*, *A M. Villemain*, *A mes quatre-vingts ans*, etc.; voilà des titres qui ne font pas présager des tempêtes. Les romantiques et les républicains seront encore atteints, mais en passant et par des allusions qui décèlent plus de malice que de colère. La plus grande verve de l'auteur se dépense dans l'épître sur les mots nouveaux, où les néologismes les moins harmo-

1. Dans un numéro de la *Correspondance littéraire* (10 mai 1860), recueil d'ordinaire si exact, j'ai vu citer avec indignation, comme une preuve de l'extrême acharnement de M. Viennet contre la République, le vers suivant :

Soyez républicains; *nous* resterons Français.

Ce serait en effet pousser l'insulte à un point que rien ne saurait justifier; c'est une raison de plus pour nous de décharger la mémoire de M. Viennet de ce vers brutal qui n'est pas dans son livre. Il a dit seulement, en finissant l'épître *Aux Mânes de Boissy d'Anglas :*

Soyons républicains, mais demeurons Français.

Ce qui n'est pas la même chose. Andrieux n'avait-il pas dit par un mouvement semblable :

Appelons-nous messieurs et soyons citoyens.

nieux de la langue littéraire, philosophique, politique, industrielle, sont enchâssés dans des vers assez piquants.

Je maudis ces auteurs dont le vocabulaire
Nous encombre de mots dont nous n'avons que faire;
Qui sur de vains succès *basant* un fol orgueil,
D'un œil ambitieux *fixent* notre fauteuil;
Qui pour *utiliser* leur frivole existence,
Des corrupteurs du goût *activent* la licence,
Formulent leur pensée en style de Purgon, etc.
. . . .
Un Welche me répond que l'*objectivité*
A fait passer l'idée à la réalité, etc.
. . . .
Le juge, au lieu d'arrêts, prononce des *verdicts;*
Les bandits condamnés deviennent des *convicts.*
La rage de ces mots à faces étrangères
Gagne au Palais-Bourbon nos chambres *légifères.*
Leurs actes sont des *bills*, et la *votation*
Est le terme obligé de la discussion.

Citons, pour finir, le début de l'épître *A mes quatre-vingts ans*. C'est toujours sur les traces de Boileau que M. Viennet semble marcher; mais ici, par la grâce et le naturel de plusieurs détails, il dépasse son modèle. Qu'on se rappelle la fameuse périphrase par laquelle l'ami de Racine s'applaudissait si fort d'avoir exprimé ses cinquante-huit ans :

Mais aujourd'hui qu'enfin la vieillesse venue,
Sous mes faux cheveux blonds déjà toute chenue,
A jeté sur ma tête avec ses doigts pesants
Onze lustres complets surchargés de trois ans....

Puis qu'on lise les vers qui suivent, pleins de simplicité, de grâce et de vivacité tout ensemble; que l'on compare et qu'on juge :

O mes quatre-vingts ans! je vous avais prévus;
Mais je ne vous dis pas : Soyez les bienvenus.

Sans doute, et j'en rends grâce à la bonté céleste,
Je vous porte gaîment et d'un air assez leste.
Mon front sous votre poids n'a pas encore fléchi,
Et mes rares cheveux ont à peine blanchi.
Dans les courses qu'à pied me prescrit l'hygiène,
Mes pas n'ont pas besoin qu'un bâton les soutienne.
D'un fossé de cinq pieds ma prestesse se rit;
Et dût certain Zoïle en crever de dépit,
Les vers que fait jaillir ma verve octogénaire
Au public qui m'entend n'ont pas l'air de déplaire.

Et un peu plus loin :

.... Si j'en crois l'extrait signé par mon curé,
Voltaire, quand je vins, n'était pas enterré.
J'ai vu ce que jamais n'avaient vu nos ancêtres,
L'État changer dix fois de régime et de maîtres;
Et quand je vois enfin les hommes de mon temps
Et même mes cadets, souffreteux, impotents,
Dont le sourire accuse une bouche édentée,
Qui, la tête branlante et l'échine voûtée,
Traînent leurs pas pesants sur l'asphalte où je cours,
Il faut bien, malgré moi, que je compte mes jours.

Mais il ne faut pas se laisser entraîner au plaisir, aujourd'hui si rare, de citer des vers écrits dans une aussi bonne langue. Je pardonnerais volontiers aux classiques leurs boutades contre les romantiques, si elles se produisaient toujours dans ce style. Quant aux longues rancunes politiques de M. Viennet, elles sont plus graves, surtout contre des vaincus; mais elles ne relèvent pas de la critique littéraire. Celle-ci ne peut qu'applaudir à cette persistance du talent et souhaiter à tant d'écrivains épuisés avant le temps cette verve d'un vieillard, pour seconde jeunesse ou pour maturité.

4

L'épopée et le roman épique. M. M. Pessonneaux.

Le vent n'est plus à la poésie épique ; les dieux sont partis, et les héros les ont suivis. La mythologie est morte, et le merveilleux, chassé des grands poëmes, s'est réfugié dans la légende et la ballade. N'ayant rencontré ni l'*Iliade* ni les *Nibelungen* à son berceau, la poésie française qui a osé compter comme une épopée le poëme artificiel de la *Henriade*, doit renoncer au genre épique ou le chercher, loin des temps héroïques, dans une sphère d'idées, de sentiments et de faits toute moderne. Il n'y a pour elle qu'une épopée possible, si les deux mots ne jurent pas ensemble, l'épopée domestique, l'épopée de la vie réelle, qui, sans mêler les dieux aux hommes et les puissances du ciel à celles de la terre, peut encore trouver la grandeur dans la sainteté des causes et la noblesse des caractères, comme le pathétique dans les luttes vivantes de la passion. Le poëme de *Jocelyn* est une magnifique ébauche de ce nouveau genre épique, dont M. de Lamartine était si digne de nous donner le modèle.

C'est une espèce d'épopée romanesque ou de roman épique, que M. Marc Pessonneaux vient d'achever sous le titre de *la Vie à ciel ouvert*[1]. Le héros est un orphelin, fruit malheureux d'une union heureuse. Son père et sa mère dont le poëte esquisse rapidement la vie dans un premier chant ou chapitre, intitulé *Deux bonheurs*, sont morts l'un après l'autre. L'enfant a été recueilli par le curé. Les simples épisodes de son premier âge sont racontés sous les titres d'*Enfance* et *Bohème*. Il tombe, avec son chien, son seul ami, entre les mains d'une troupe de vagabonds. Il

1. Dentu, in-12, IIe partie. La Ire partie est de 1858.

leur échappe, grâce au bon sentiment d'une Gitana, et est adopté par des pêcheurs. Alors commence l'*Éducation :* en face et sous l'action solennelle de l'Océan, Gaston devient marin et homme. Un chant entier, la *Promenade*, est consacré à la peinture de la première tempête qu'il affronte, et de toutes les horreurs, auxquelles il est sur le point de succomber. Après bien des voyages, bien des aventures, bien des malheurs, après des passions et des souffrances, Gaston revient à son village, où il retrouve les êtres qui l'ont aimé, le vieux curé avec sa vieille servante, et une jeune amie qui lui inspire un sentiment tendre et le partage. Gaston trouve enfin dans une affection pure tout le bonheur que le lecteur souhaite à tout héros vertueux.

Sur un pareil sujet, tour à tour intime et agité, la poésie doit prendre des tons variés et témoigner d'une grande souplesse. Pittoresque dans la description des scènes de la nature, animée dans le récit des malheurs, touchante dans l'expression des sentiments intimes, comme elle côtoie sans cesse la vie réelle, elle doit se distinguer par un accent continuel de vérité. M. Marc Pessonneaux a compris en général les conditions de son œuvre ; il a évité avec soin la pompe du langage et la fausse majesté, tout en s'efforçant de peindre dignement les grandes scènes. Voyez, dans la *Promenade*, cette petite barque, où le jeune marin conduit au Havre deux jeunes fiancés, emportés tout à coup par le vent dans la haute mer.

Sur ce vaste désert le ciel terne et livide,
S'étendant, renversé comme une coupe vide,
Et le vent, sombre dieu de ces mornes séjours,
Le vent, soufflant encor, la barque allait toujours.

. . . .

L'angle abritait ainsi, sous ce pli qui le voile,
Un débris de repas dans un débris de voile,
Et toujours aux grands flots, sous leur mât de sapin,
Couraient ces trois vivants et ce morceau de pain.

Peut-être sent-on trop d'effort dans ces derniers vers. C'est le défaut assez ordinaire du poëte, qui aime les rapprochements inattendus, et les images composées d'éléments hétérogènes. C'est ainsi qu'il dira volontiers :

.... D'azur en azur aller jusqu'à son âme.
. . . .
Les adieux quelquefois embrouillaient les sentiers.
. . . .
. . . . Un front loyal où la nature
Avait d'un dévouement gardé la signature.
. . . .
L'un de brosser son frac, et l'autre ses paroles.

Tous ces traits, et bien d'autres poussent la recherche jusqu'à la limite du mauvais goût, s'ils ne la dépassent. On pourrait citer, comme un modèle du genre précieux, la double périphrase, par laquelle un marin veut dire qu'il ne fume plus, puis qu'il a jeté son cigare à la mer.

Aux amours du fumeur ma bouche n'est point neuve;
Ce n'est pas une vierge, hélas! c'est une veuve.
. . . .
. . . . Bientôt mon étoile, aux lèvres refusée,
Emporta jusqu'aux flots sa bruyante fusée.

C'est là tout simplement du pathos et du galimatias. Le travail exagéré de la forme conduit facilement au faux brillant et à de poétiques puérilités. Il y a pourtant des détails charmants dans certaines peintures de la réalité la plus humble, comme dans cette description du salon où Gaston se retrouve, après une si longue absence, au milieu des êtres qu'il a aimés.

Gaston resta debout sur le seuil un instant;
Il reconnut tous ceux qu'un jour il aima tant,
Edward, Emma!... c'étaient bien eux! Sous la croisée
De rideaux, de feuillage et de fleurs pavoisée,
Une table étalait tous ces brimborions
Qui nous charment le soir, La lampe, les crayons,

L'album que l'on feuillette et la tapisserie
Où court en se jouant le point de broderie;
Les écrins, les bouquets, les livres, les compas,
Les journaux que l'on ouvre et que l'on ne lit pas :
Aucun de ces objets où la main ne prétende.
Une lettre ébauchée attend là. — Qu'elle attende.

Et cet autre tableau, d'un goût déjà moins pur, représentant le départ : . . . .

Le jour, l'heure, le temps, tout était triste. Au loin,
Sur un lac de vapeurs, le hameau dans un coin
Semblait au fond d'un port une escadre mouillée;
Les bois pleuraient partout à travers la feuillée.
Tout ce charmant pays qui lui fit tant d'accueil,
Au départ de Gaston semblait prendre le deuil.
Je ne sais quelle voix et quelle étrange haleine
Paraissait vaguement sortir de cette plaine.
« Tu t'en vas, tu t'en vas, » lui disaient en pleurant
Les arbres du chemin, le ruisseau, le torrent,
Les chaumes entrevus, les campagnes noyées,
Et les petits oiseaux sous leurs ailes ployées.

Mais la grâce n'est-elle pas poussée jusqu'à l'afféterie dans le tableau de genre suivant :

La marmite trônait, et courbant ses deux manches,
Elle semble avoir mis ses deux poings sur ses hanches.
Elle bout, la marmite; elle parle, répond.
Avec le gloussement d'une poule qui pond,
Elle appelle l'hôtesse, entr'ouvre son couvercle,
Et semble aux jeunes gens assis en demi-cercle,
Dire : Oh! vous, qui venez près de moi vous grouper,
Enfants, faites l'amour, moi je fais le souper.

On trouve cela fin, délicat; je le trouve assurément spirituel, mais spirituellement hors de propos. Plus de simplicité conviendrait mieux au genre simple. Les grandes scènes veulent de larges peintures, les petites de la grâce sans prétention. Les unes et les autres demandent moins d'esprit que de vérité et de sentiment. M. Marc Pesson-

neaux a fait preuve de hardiesse, en entreprenant un poëme de longue haleine; de talent par la manière dont il en a traité certaines parties; il fera preuve de sens et de bon goût, en renonçant à des ornements suspects dont il doit se sentir assez fort pour se passer.

5

La poésie tour de force. M. A. M. Pommier.

Si le principal mérite de la poésie résidait dans le travail de la forme, nous ne manquerions pas de poëtes. Depuis la naissance de l'école romantique, le vers français a pris, entre beaucoup de mains, une extrême souplesse; tous les effets de rime, toutes les combinaisons de syllabes, toutes les difficultés et tous les caprices des rhythmes les plus bizarres sont devenus des jeux. Ici, de simples monosyllabes font écho aux grands alexandrins; là, toutes les longueurs inégales du vers croissent ou décroissent symétriquement et semblent former sur le papier comme une suite d'arabesques ou de vignettes; on trouve, dans d'autres recueils, des pièces entières et pour ainsi dire des poëmes complets en vers d'une ou de deux syllabes. Ces tours de force qui indiquent un grand progrès dans l'art de jouer avec les mots et de manier la forme extérieure et pour ainsi dire matérielle de la poésie, sont assez étrangers aux progrès de la poésie elle-même, quand ils ne sont pas des symptômes de décadence ou d'une renaissance illusoire. Ce n'est pas précisement à l'époque de Virgile et d'Horace que parurent ces poëmes latins d'où l'on bannissait tour à tour chacune des lettres de l'alphabet, ou bien dont tous les mots commençaient par la même lettre.

Plaudite, Porcelli, Porcorum pigra propago
Progreditur, etc.

La versification française n'en est pas encore arrivée à ces merveilles; mais nous avons des poëtes qui peuvent lui en ouvrir le chemin. M. A. Pommier, dont le talent vigoureux est si digne d'un meilleur emploi, excelle dans ces exercices de haute école et de grande voltige qui peuvent faire craindre aux clowns et aux écuyers du cirque la concurrence de la littérature. Aucun des tours de souplesse et de passe-passe que peut comporter la prosodie française, ne manque à son recueil de *Colifichets ou jeux de rimes*[1]. Déjà l'auteur des *Crâneries et Dettes de cœur* avait dit avec une naïveté fanfaronne :

> Je fais avec le vers devenu mon hochet,
> Ce que Paganini faisait de son archet.

Il est, en effet, à l'harmonie près, le Paganini de la rime. Ce qui n'était autrefois, de sa part, qu'une promesse, une hâblerie, est aujourd'hui un fait accompli. Les *Colifichets* nous offrent tous les tours de force d'exécution qu'on pouvait attendre du plus excentrique virtuose. Un des plus élémentaires et qui parfois ne manque pas de grâce consiste dans les effets d'écho monosyllabique. Il y a dans ce genre une assez gracieuse idylle.

> Oui, mon âme est de toi profondément coiffée,
> Fée,
> Qui des anges du ciel sembles, par ta douceur
> Sœur.
> . . . .
> Tu m'as fait ton esclave, innocente sirène,
> Reine
> Dont je voudrais pouvoir baiser le pied menu
> Nu.

Ce qui est moins simple, c'est la répétition de cet effet pendant quatre cents vers sur un sujet ingrat et hérissé de

1. Garnier frères.

noms propres plus ou moins privés d'harmonie. Tel est le cas du *Voyageur, poëme géographique* :

J'ai vu de mon pays tous les fleuves, en somme,
Somme,
Charente, Meurthe, Allier, Rhône, qui n'est pas doux,
Doubs.
J'ai vu l'Eure, l'Escaut, la Sarthe, la Villaine
L'Aisne,
Le Furens, fils des monts qui sont ton boulevard,
Var !
. . . .
Et les cités ! Faut-il que je récapitule
Tulle.
Avignon, Périgueux, Tarbes, Soissons, Fécamp,
Caen,
Louviers, qui des fins draps conserve la recette,
Cette, etc.

Après les noms français viennent les noms étrangers, avec des onomatopées singulières :

Et les lames qui font sur le cap Matapan
Pan.
. . . .
Je jugeai le grand lac de Maracaybo
Beau.

C'est à propos de cette suite de syllabes homophones que le *Dictionnaire des rimes* ne donne pas et où le mot *précipice* trouve lui-même un écho à sa finale, que M. Pommier aurait pu dire plus justement encore qu'autrefois :

Pour rendre mon vers plus sonnant et plus riche,
Il n'est pas d'expression que ma main ne déniche.

Mais ce mélange de grands vers et de petits est une bagatelle au prix de l'idée d'écrire tout un petit poëme en vers monosyllabiques. L'idylle de *Blaise et Rose* soutient ce eu contre la langue et cette gageure contre le bon sens

pendant douze pages. Elle sera suivie d'un poëme en vers de deux syllabes encore plus long, *Pan*, et d'un autre poëme de trente-cinq pages en vers de trois syllabes, l'*Égoïste*. Le poëme en vers monosyllabiques est un dialogue qui ne pèche pas, pour une idylle, par l'excès de la grâce. Voici comment Rose traite Blaise :

Va ! je
Rage
Gueux !
Bûche !
Sot !
Cruche !
Pot !
Pire
Sire
Qu'un
Hun !
Rogue
Dogue ! etc.

De telles fantaisies doivent être courtes. Une douzaine de vers de ce genre, enfermant un sentiment, une idée, aurait du prix ; une douzaine de pages n'a plus ni saveur ni mérite : c'est une puérilité, une fatigue. Cet exercice malencontreux de M. A. Pommier a été l'occasion de rappeler un sonnet monosyllabique qui est resté comme le modèle du genre, et qu'on attribue à M. J. de Resseguier. Comme ce charmant petit morceau, présent à la mémoire de plusieurs, se retrouve rarement dans les livres, nous le reproduirons ici :

Fort
Belle,
Elle
Dort.

Sort
Frêle !
Quelle
Mort !

Rose
Close.
La
Brise
L'a
Prise !

Voilà comme on conçoit les tours de force: il faut qu'il en résulte un effet puissant ou gracieux. C'est alors que l'on peut compter pour quelque chose la difficulté vaincue.

Tout n'est pas exercice puéril dans le recueil de M. Pommier. Il rencontre la grâce, quand il le veut, comme dans la pièce du *Nain*.

Une épingle
Fait la tringle
De son lit ;
D'une miette
Son assiette
Se remplit, etc.

Il retrouve la force avec les exagérations ordinaires auxquelles il la pousse, dans ses boutades satiriques contre « l'épaisse et lourde bourgeoisie. » Nous risquons beaucoup nous-même sans doute de nous y voir dédaigneusement classé. Car, suivant l'auteur, qui veut effrayer les critiques par ses dédains, il n'y a pas :

Trente hommes dans Paris, peut-être cent en France,
Du médiocre au bon faisant la différence,
Devinant le travail du courageux graveur
Qui pointilla longtemps sa planche avec ferveur,
Sachant évaluer ce qu'a coûté de peine
Un vers qui fait l'effet de se mouvoir sans gêne,
Un vers droit sur ses reins, franc, naturel, nerveux.
Ne gardant jamais rien de louche ou de baveux.

L'arrêt est porté : il faut admirer sans réserve les *Colifichets*, ou renoncer au doux espoir d'être l'un des trente

hommes de goût de Paris. Il faut applaudir des deux mains M. Pommier,

> Pour avoir cultivé, rimeur émancipé,
> Le genre mors aux dents et cheval échappé,

ou se résigner à compter parmi les pédants, les cuistres et, qui pis est, parmi les philistins. Aucun de ces gros mots ne nous empêchera de reconnaître tout ce que l'auteur a de talent, ni de dire qu'il en fait parfois un déplorable usage.

6

La poésie de l'enfance et la poésie pour l'enfance. Des livres pour les enfants en général. P. J. Stahl et M. L. Ratisbonne.

Le recueil de vers le plus loué peut-être de l'année est un livre d'étrennes, la *Comédie enfantine*, de M. Louis Ratisbonne[1]. Un titre heureux, le luxe de l'exécution typographique, de gracieuses vignettes, de fines et ingénieuses images, dans le style de la *Comédie humaine* du peintre Hamon, une appropriation parfaite du volume à sa destination de cadeau de jour de l'an; puis le nom de l'auteur, ses succès académiques récents, les complaisances de toute la presse périodique pour le collaborateur d'un grand journal: tout s'est réuni pour assurer à la *Comédie enfantine* une vogue indépendante du mérite ou de la médiocrité poétique de l'ouvrage. Le mot d'ordre semblait donné à la critique pour faire accueil à « ce livre charmant. » Le beau volume d'étrennes est devenu tout à coup une belle œuvre littéraire; la bonne idée d'un éditeur habile une bonne action. Un recueil de petites fables, de scènes enfantines, où nous verrons tout à l'heure ce qu'on trouve de neuf, de

1. Collection Hetzel, gr. in-8 illustré, 182 p.

vrai, de fort, de proportionné aux enfants, a été présenté par cent plumes à la fois comme un trésor de tendresse paternelle et comme un monument de poésie.

Maintenant que le jour de l'an est passé et que l'auteur et l'éditeur de la *Comédie humaine* ont joui pleinement du genre de succès auquel ils devaient s'attendre, nous pouvons parler de l'œuvre elle-même avec franchise et juger, sans craindre de nuire à personne, sa valeur morale et littéraire. Je ne sais ce que dira la postérité si elle lit nos journaux; mais en voyant à distance les œuvres de ce temps et en les comparant aux éloges sans mesure de quelques critiques contemporains, elle pensera peut-être que, pour les admirer, elle est trop loin, et que ceux-ci, pour les juger, étaient trop près. Ou plutôt, j'en ai bien peur pour nous tous, la postérité, qui ne s'occupera probablement guère du livre de M. Ratisbonne, se souciera encore moins d'aller chercher sous les avalanches de nos journaux les éloges qui lui ont été prodigués, ou dans les volumes de notre modeste recueil, la critique impartiale à laquelle ces éloges nous font un devoir de le soumettre.

Ce qui me plaît le plus dans la *Comédie enfantine*, c'est, avec le titre même du livre, un sonnet préliminaire qui l'explique; c'est aussi une *Préface* en prose de P. J. Stahl, qui, marquant bien le but des ouvrages à écrire pour l'enfance, fait une vive critique de tous ceux qu'on fabrique d'ordinaire à son usage, et, sans s'en douter, de la *Comédie enfantine* elle-même.

Voici d'abord le sonnet. Je ne sais si, comme on dit,

Un sonnet sans défaut vaut seul un long poëme.

mais je croirais volontiers que celui-ci vaut à lui seul tout l'ouvrage:

A MES ENFANTS.

J'avais, — l'œuvre était hardie,
Traduit, tercets par tercets,

En un poëme français
La *Divine Comédie.*

Que faire? Une tragédie?
Déjà je la commençais,
Mais en vain je m'efforçais;
J'avais la tête engourdie.

Vous étiez-là, mes enfants!
Vous, ô poëmes vivants,
Chanson, et la plus divine!

Et tout doucement séduit,
Sur vos lèvres j'ai traduit
La *Comédie enfantine.*

La *Préface* de P. J. Stahl paraît, au premier abord, bien cruelle pour ces livres destinés à l'enfance, dont « on s'est de tout temps évertué à établir de véritables manufactures.... ces livres écrits à la douzaine, sans goût ni parfum, ces livres bêtes, je veux dire le mot, auxquels semble réservé le privilége immérité de parler les premiers à ce qu'il y a de plus fin, de plus subtil et de plus délicat au monde, à l'imagination et au cœur des enfants. » J'approuve cette généreuse colère; mais peut-être, malgré tout son esprit, l'ingénieux P. J. Stahl n'a-t-il pas compris toutes les difficultés du genre dont il croit nous offrir un parfait modèle.

Pour moi, je ne suis pas bien sûr que la poésie puisse se mettre à la portée de l'enfance, sans cesser d'être la poésie. Ce que je sais, du moins, c'est que les plus belles choses inspirées par l'enfance supposent, pour être goûtées, des sentiments et une expérience qu'heureusement l'enfance ne connaît pas encore. C'est du sein des ennuis et des graves pensées qui assombrissent notre front, que nous sentons tout le prix de son candide sourire. L'enfance s'ignore elle-même, et la peinture de ces grâces, sitôt flétries par la vie, n'est pas faite pour ces petits êtres en

qui elles s'épanouissent, sans qu'ils en aient le sentiment. Je souhaite, si l'on veut, aux meilleures pièces de M. Ratisbonne le succès, le vrai succès de *l'Ange et l'Enfant*, du boulanger de Nîmes, M. Reboul, cette pièce gravée par le sentiment dans toutes les mémoires :

Un ange au radieux visage,
Penché sur le bord d'un berceau,
Semblait contempler son image,
Comme dans l'onde d'un ruisseau.

Croit-on que l'enfant comprenne ce tableau? Et le langage de l'ange? Cette terre indigne d'un être si pur, ces chagrins, ces alarmes, qui troubleraient un jour l'azur de son beau front; cette Providence qui lui fait grâce des jours qu'il doit couler; cette sérénité de l'innocence dans la mort:

Quand on est pur comme à ton âge,
Le dernier jour est le plus beau!

Tout cela, c'est la poésie de l'enfance, mais de l'enfance comprise à la lumière de la vie et de la douleur. Puis vous arrivez, tout ému, à la dernière strophe et à la dernière image :

Et secouant ses blanches ailes,
L'ange à ces mots prit son essor
Vers les demeures éternelles....
Pauvre mère! Ton fils est mort!

Vous reconnaissez le vrai poëte au saisissement profond qu'il vous cause; mais c'est au cœur de l'homme, au cœur du père ou de la mère, et non pas à celui de l'enfant que s'adresse cette poésie que l'enfance a inspirée.

La poésie pour l'enfance, savez-vous où on la cherche, et sans la rencontrer? Dans des fables faites exprès pour des enfants,—car celles de La Fontaine, qu'ils apprennent par cœur, sont faites pour les hommes; dans des moralités plates, des fadeurs édifiantes, des enfantillages rimés, avec ou sans images. M. Ratisbonne n'a pas échappé à cette

fatalité. Ce qui, dans son livre, peut être compris des enfants, n'a ni portée ni poésie; ce qui est plus fort et plus poétique n'est plus compris des enfants. Plusieurs de ses fables sont dans le premier cas, comme la suivante, intitulée *le Miroir* :

La petite Laura, s'admirait dans la glace :
Sa mère dit : « Remets ce miroir à sa place.
— Je veux me voir! répond l'enfant
En pleurant, criant, trépignant.
— Tu le veux? Eh bien! Tiens, regarde ta grimace! »
Et Laura vit dans le miroir
Un enfant en colère, épouvantable à voir.

Était-ce la peine de refaire la fable de Florian pour la déformer et la décolorer ainsi? Sans doute elle contenait deux ou trois vers un peu trop forts pour des enfants; mais combien elle offrait plus de mouvement, de vivacité de tours, de mise en scène et, par suite, plus d'intérêt! Ailleurs, sans être plus riches de forme, les leçons de M. Ratisbonne sont à leur tour incompréhensibles à ses petits auditeurs. Celle de la fable intitulée *le Courage*, suppose chez l'enfant des notions phrénologiques :

Il avait une bosse au front, mais il riait,
Disant : « Je n'ai pas mal, » à sa sœur qui criait.
Son père dit : « Bravo! cette bosse, à ton âge,
Ne t'enlaidira pas, c'est celle du courage. »

Que dire encore de la réponse faite à un enfant qui demande *ce qui déplaît dans le chant du coucou?*

Mon enfant, je vais te le dire.
Dans la voix du coucou ce qui cause l'ennui,
C'est qu'il parle toujours de lui.

Je ne multiplierai pas les échantillons de cette morale, de cette mise en scène et de ce style. Mais il y aurait beaucoup à dire au sujet d'un certain nombre de fables, refaites

sur celles de La Fontaine, ou plutôt contre elles, pour rendre le bonhomme, non pas plus poétique ni plus vrai, mais plus moral, ou soi-disant tel. C'est ainsi que nous avons la contre-partie du *Loup et l'Agneau*, sous le titre retourné de *l'Agneau et le Loup*. Le loup ne mangera pas l'agneau à qui il cherche querelle sur le bord de l'onde pure : c'est bon dans la vie; mais dans l'éducation par les fables de M. Ratisbonne, il en va autrement. N'y a-t-il pas une Providence? Un *deus ex machina* intervient; c'est le chasseur. Au moment où le loup s'écrie :

« Tu vas mourir! je te dévore, »

le défenseur inattendu de la justice lui décharge un coup de fusil,

L'agneau joyeux se sauve, et, paf! le loup est mort.

Et voici la morale :

Les agneaux ont raison, les loups ont toujours tort.

Nous avons encore, sous le titre simplement retourné, et à peu près dans le même rhythme, une nouvelle version de *la Cigale et la Fourmi*. Ce que la nature humaine ou celle des bêtes a de mauvais doit disparaître du paradis terrestre où M. Ratisbonne appelle nos enfants à vivre. La fourmi devient prêteuse et charitable à ravir. Elle parle : « foi d'animal! » d'amour « tendre et fidèle! »

Aimer, c'est le principal!
Sur-le-champ la fourmi donne
Tout ce qu'elle a rassemblé
Pour l'hiver et pour l'automne, etc.

Puis, quand la cigale a dit, avec les rimes mêmes de La Fontaine, ce qu'elle a fait tout l'été, la fourmi lui donne par surcroît, un excellent conseil :

Travaillez donc maintenant!

Ces remaniements de nos fables classiques ne sont-ils pas de véritables parodies, qui n'ont pas même la raison d'être de ces altérations de texte admises dans les éditions expurgées du P. Jouvency? Des moralistes, je le sais bien, se sont élevés contre l'influence des fables de La Fontaine, et l'on a essayé, bien avant M. Ratisbonne, d'en refondre quelques-unes. Mais il faudrait avoir soin de faire ressortir un enseignement meilleur de la nature même des caractères de convention prêtés aux animaux et de circonstances vraisemblables. Témoin *le Renard et le Corbeau* de Lessing. Voulant montrer le danger de la flatterie pour le flatteur lui-même, l'auteur allemand imagine que la proie emportée par l'oiseau vorace est un morceau de chair empoisonnée, destinée aux animaux nuisibles; le renard qui, par son langage flatteur, obtient cette aubaine, meurt victime de son caractère et de ses habitudes de courtisan. Ce dénoûment aurait-il désarmé Rousseau, qui reprochait à celui de La Fontaine d'enseigner aux enfants le pouvoir de la flatterie? Je ne le crois pas. Les miracles du hasard, qui font tourner à notre châtiment le triomphe même de nos vices, ne sont pas faits pour en guérir les enfants plus que les hommes. Il n'y a ici qu'une leçon amoindrie, c'est celle de La Fontaine et des anciens sages sur le danger de se laisser flatter. M. Ratisbonne et P. J. Stahl n'avaient pas soupçonné qu'il fût si difficile de toucher à la vieille sagesse humaine pour en faire je ne sais quelle nouvelle sagesse enfantine.

Après un certain nombre d'autres fables, plus sages qu'enfantines ou plus enfantines que sages, et qui rappellent celles de notre ancien *Mentor de la jeunesse*, M. Ratisbonne écrit pour les enfants plusieurs traductions ou réductions de poésies étrangères et françaises. Parmi ces dernières se trouve le récit du *Crapaud*, d'après *la Légende des siècles*[1], réduit à une dizaine de vers, plus la morale.

1. Voyez tome II de l'*Année littéraire*, p. 23.

Les meilleures traductions ou imitations sont tirées de l'allemand et ont pour modèles Pfeffel et Lessing. Traduction, imitation ou conception originale, la plus remarquable pièce de tout le recueil est intitulée : *l'Ame des hommes.* C'est un joli apologue représentant un conseil savant tenu par les animaux, pour décider si l'homme a une âme. L'âne, qui parle le premier, retourne contre nous la doctrine de l'animal-machine de Descartes :

L'homme n'est rien qu'une machine,
Fort bien faite et qui bat, une machine à coups.

Le loup nous donne un cœur comme le sien, parce que nous mangeons comme lui les moutons. Aux yeux du cheval, l'homme est une belle bête, qui porte bien le harnais et s'attelle orgueilleusement au char de ses maîtres.

Le renard dit : l'homme est intelligent, il ment.

Et c'est le plus joli trait. Le témoignage du chien sur nous est celui que nous devons rendre de lui-même. Il a vu chez quelques hommes la tendresse et la fidélité, et il dit :

.... Lorsque je vois un être aimant et doux
Je crois à son âme immortelle.

Que de choses j'aperçois dans ce morceau, que les enfants ne doivent pas y voir ! Ce n'est plus de la comédie enfantine, c'est la comédie humaine, la vraie comédie, telle que La Fontaine la comprenait, où chaque acteur a le langage de son rôle et de son caractère. Une page comme celle-là vaut mieux que tout un volume de puérilités moralisantes. M. Ratisbonne avait lui-même très-exactement défini les fables :

. . . . Des contes raisonnables

Qu'on apprend aux petits enfants
Et qui sont compris par les grands.

Ce sont ces contes-là qu'il faut encore faire, si l'on veut rester poëte. Il a cru pouvoir en écrire qui, sans tomber dans l'insignifiance, ne s'élèveraient point au-dessus de la portée du jeune âge. On a vu qu'il a échoué tour à tour contre ces deux écueils qui sont ceux du genre, et combien la véritable poésie trouve peu sa part dans ces fadeurs contre lesquelles Stahl, en se faisant l'introducteur et pour ainsi dire le régisseur de la scène de la *Comédie enfantine*, avait tant raison de s'élever.

7

Inspirations diverses MM. A. de Monvaillant, Ad. Josades, Ét. Arago, Am. Pichot, J. Travers, Ch. de Rozières, Ch. Varin, Arm. Renaud, Ducros de Sixt, L. Valery, M. Lion, E. Poultier.

J'aime à rattacher aux diverses questions de la critique littéraire l'examen des productions nouvelles qui me semblent le plus dignes de remarque, et à trouver dans l'analyse d'une œuvre particulière l'occasion de défendre les principes mêmes du genre que cette œuvre est venue confirmer ou qu'elle a méconnus. J'aime à mettre en relief, à propos d'un seul livre, toute une phase de notre histoire littéraire; à propos d'un poëme, par exemple, tout un côté de notre développement poétique. Mais les faits contrarient souvent les plans formés, et les matériaux répondent mal au cadre à remplir. La disette des œuvres et la profusion des essais se refusent également à l'harmonie de la classification ou aux études utiles et fécondes. Laissons donc, pour quelques instants, les discussions littéraires et les questions de principes que les divers recueils de poésies dont nous avons fait l'analyse, nous ont permis encore

d'aborder, et parcourons le plus rapidement que nous pourrons un certain nombre de volumes de vers qui n'ont, pour la plupart, ni plus ni moins d'unité que les précédents. Leur principal mérite est de montrer combien le sentiment de la poésie est encore général et vivace de nos jours, en attendant qu'il s'attache fortement à des sujets dignes de le rendre fécond.

Le premier de ces recueils que le hasard m'apporte, et que j'arrêterai au passage, ce sont *les Feuilles aux vents*, de M. Alfred de Montvaillant[1]. Parmi les pièces dont il se compose, le sonnet domine. J'y trouve de l'harmonie, de la grâce, de la fraîcheur, une certaine mollesse de sentiment qui ressemble à de la sensibilité. L'inspiration est honnête et morale, et on sent partout comme un souffle de jeunesse et de foi dans les nobles idées. Mais le style trahit ces heureuses dispositions; il manque de force, de nerf, d'éclat. Le détail est faible, l'ensemble languissant. La pensée n'est pas sans fadeur : on nous prodigue la rose, le nectar, l'ambroisie; les mots d'amour et d'harmonie reviennent souvent. Ce qui est particulièrement regrettable, c'est que le sonnet manque ou de mouvement *crescendo* ou d'effet final. On a cité comme frais et gracieux le sonnet sur la naissance d'Ève, destinée à consoler Adam par l'amour. J'en trouve l'expression très-faible et cherche en vain un trait dans la dernière strophe :

> Dans *son sein se* levait une éclatante aurore.
> Il *fixa* tendrement cet *objet enchanteur*,
> Et pénétré d'amour bénit le Créateur.

Je vois, pour ma part, une donnée plus originale dans *le Deuil de la nature*. Les deux derniers vers rachèteraient

1. Dentu, in-12, 356 p.

par l'idée, la faiblesse de quelques-uns des détails qui précèdent :

Des champs dépouillés de couleurs
La douce gaieté s'est enfuie.
L'automne a banni les chaleurs
Les crapauds annoncent la pluie.

La rosée emperle les fleurs,
Sans que nul rayon les essuie :
On dirait de funèbres pleurs.
Le front du laboureur s'ennuie.

Toute la nature est en deuil.
Comme un enfant qui voit sa mère
Rouler une larme en son œil.

Je prends part à sa peine amère....
Peut-être, narguant ma chimère,
Elle rira sur mon cercueil.

Sentiment vrai! La nature ne s'associe guère à nos joies et à nos deuils. Aussi bien que ses harmonies secrètes avec l'âme humaine, la cruelle indifférence qu'elle montre le plus souvent pour notre sort, peut, comme tout ce qui est vrai, inspirer la poésie.

Il paraît que *les Feuilles au vent* ne sont pas, comme le titre semble l'indiquer avec grâce, un de ces recueils isolés de pages de jeunesse qu'on livre au vent de la publicité, en signe même d'adieu à la poésie. C'est une première étape dans une carrière que l'auteur est décidé à parcourir, et, en même temps qu'il nous abandonne ses premières *ludibria ventis*, il annonce trois autres volumes de vers: des *Rêves poétiques*, des *Poëmes bibliques* et une *Harpe de Sion*. Nous n'avons donc pas dû traiter *les Feuilles au vent* comme un de ces péchés de jeunesse que l'on pardonne, ainsi que tous les péchés avoués, à condition de n'y pas revenir. M. A. de Montvaillant fait profession d'impénitence. Nous ne l'en blâmerons pas ; mais c'était le cas pour

nous de lui donner, avec les éloges qu'il mérite, des conseils dont la critique semble avoir perdu l'habitude.

Les Jeunes années, de M. Adolphe Josades[1], sont aussi le début d'un jeune poëte, à moins que ce ne soient des souvenirs de jeunesse. Les pièces de ce recueil, qui en compte une centaine, ne manquent pas d'une certaine grâce, de sentiment, de fraîcheur. C'est le mariage éternel de la jeunesse et de l'amour, comme dit l'épigraphe, tirée de Milton : *Events of love and youth*. Là, dans une suite de ballades, de légendes, d'épîtres, de strophes et de stances, vous trouvez les châtelaines et les pages, les bergères et leurs amoureux, les jeunes pensionnaires rêveuses, et la Madone, et la chapelle, tout le personnel et tout le matériel de la poésie de romance. Dans un tel cadre, de la sentimentalité, des effets communs, du mouvement factice et toutes les exclamations de rigueur du poëme lyrique : « Hasard charmant! Heureux moment! Horreur! Malheur! Douleur cruelle!... » Assez vraie dans la mollesse langoureuse, la poésie de l'auteur des *Jeunes années* manque, en général, de force et de couleur. C'est qu'il ne suffit pas, pour être poëte, d'être jeune, de n'être pas insensible aux beautés de la nature, de croire aux promesses de la vie, au sourire des hommes et des choses. Le cher Horace demandait bien d'autres qualités :

> Ingenium cui sit, cui mens divinior, atque os
> Magna sonaturum, des nominis hujus honorem.

On trouve à la fois plus de variété et plus de force, avec une grande expérience de la langue et du vers, dans le recueil de pièces détachées que M. Étienne Arago, rentrant en France, après dix ans d'absence, nous rapporte,

1. Hachette et Cie, petit in-18, 284 p.

sous ce titre touchant : *Une Voix d'exil*[1]. La composition de ce volume est moins triste qu'on pourrait s'y attendre. Ce sont des poésies écrites à toutes les heures, dans tous les pays, dans toutes les haltes, à tous les foyers hospitaliers : légendes, épîtres, chansons, ballades, épigrammes, etc. Les tons les plus divers du style répondent à cette variété des sujets. De nobles idées y parlent un langage digne d'elles; des vers pittoresques font revivre les scènes de la nature et de la vie, sous le ciel étranger; ailleurs, un trait d'esprit et un trait de sentiment s'enlacent ensemble, comme dans ce gracieux couplet :

M'envoyer ton album par le chemin de fer,
Pour que j'y laisse choir une phrase rimée!
Mercure est détrôné. Des mains de Lucifer,
J'ai reçu ton message, entouré de fumée.
Me voici plume en main : tout m'en fait une loi ;
Mais lorsque j'accomplis tes volontés pressantes,
Songe que je suis loin de la France et de toi ;
Que mes deux muses sont absentes.

Maintenant que M. Étienne Arago a retrouvé la muse de la patrie, nous pouvons également attendre de l'auteur d'*Une voix d'exil* de nouvelles poésies gracieuses et attendries, et de l'auteur des *Aristocraties* les vigoureux enseignements de la satire.

La poésie tient plus de place qu'on ne croit dans la vie moderne. Voici un homme connu par de longs et sérieux travaux, plus utiles que poétiques, qui publie, lui aussi, son volume de vers, vers de sa jeunesse et de son âge mûr, sous un titre qui rappelle son berceau, *les Arlésiennes*[2]. L'auteur, je dirais presque le coupable, tant il prend soin de s'excuser auprès du public d'un péché qui ne sem-

1. Genève et Paris. Dentu.
2. Hachette et Cie, petit in-12, 496 p.

ble pas de son âge, l'auteur est M. Am. Pichot, le savant et laborieux directeur de la *Revue britannique*. Ces vers qui lui causent moins d'illusions que d'agréables souvenirs, se présentent timidement dans le cortége et comme sous la garde de beaucoup de prose. Entourés de mille précautions oratoires qui annoncent par trop de modestie et encadrés dans un luxe de commentaires peu nécessaire à la poésie contemporaine, ils ne sont pas inférieurs, pour le style, à ceux de beaucoup de poëtes de profession, et les nombreux sujets en sont variés et intéressants. C'est d'abord, dans ses chroniques et ses légendes, l'histoire de la ville et du pays d'Arles, éclairée par le savoir archéologique et échauffée par un sentiment filial. Ce sont ensuite des souvenirs personnels, biographiques et littéraires et des témoignages vivants de longues relations de l'auteur avec un grand nombre d'hommes distingués de la France et de l'étranger. M. Am. Pichot s'est mis dans ce livre tout entier; il y a résumé sa vie et ses affections. Il dit lui-même à ses amis, dans sa préface, en empruntant la légende de la préface de Gil Blas : *Aqui esta encerrada el alma del licenciado Pedro Garcias.*

Une seule citation, celle d'une des pièces adressées à M. de Lamartine, fera connaître le style poétique, parfois trop contourné de l'auteur, et la fidélité modeste de ses amitiés.

Où sont ceux qui niaient *de ton astre l'aurore?*
Le dédain les laissa dans leur obscurité.
Que dans la même nuit le dédain laisse encore
Ceux par qui ton couchant est encore insulté.

J'ai quelquefois tenu la plume du critique
Sans la tremper jamais dans une encre de fiel;
Les deux muses pour moi, classique et romantique,
Furent deux filles du ciel.

Si quelque jeune ami, fidèle à ma mémoire,
Un jour daigne ajouter une ligne à mon nom,

Qu'il dise seulement: « Il admira la gloire;
Il aima Walter Scott, Lamartine et Byron. »

Ce que disait Hafiz, *le dire à mon tour j'ose:*
Si quelques fleurs de moi sèchent dans un herbier,
Ah! je le sais trop bien, je ne fus pas la rose,
Mais je vécus près du rosier.

On regrette que des inversions aussi peu naturelles gâtent ce mouvement gracieux et l'expression de ces idées généreuses. Pour ma part, j'aimerais à prendre la seconde de ces strophes pour ma devise et pour épigraphe de l'*Année littéraire*.

Nous ne mentionnerons qu'en passant un second volume de *Gerbes glanées*, de M. Julien Travers[1]. Il est composé comme celui dont nous avons déjà rendu compte l'année dernière.[2] C'est la même variété de sujets, de petits riens rimés, avec les mêmes mérites mêlés de faiblesses, le même bon sens, la même pointe d'esprit, la même sincérité de sentiments personnels, mais aussi parfois, sous des ornements de convention, la même insuffisance de style poétique. Une chose étrange, c'est que ce recueil de petits vers, qui ont un air si inoffensif, semble avoir excité dans les hautes régions de l'administration normande, quelques-unes de ces préoccupations réservées d'ordinaire aux grosses questions de sécurité publique. A défaut de la censure, l'imprimeur, dont les intérêts effrayés font le plus ombrageux et le plus intraitable des censeurs, a exigé du poëte une foule de suppressions. Celui-ci, après avoir rempli quelques lacunes par des points, « moins innocents, dit-il que ses pensées, » a retranché de son volume les pièces qu'il regardait comme les plus viriles et les a remplacées par des essais de sa jeunesse. Il ajoute : « Nous

1. Caen, Hardel; Paris, Aubry; petit in-18, 144 pages.
2. Voyez tome II de l'*Année littéraire*, p. 54-57.

courbons la tête sans murmurer, et nous travaillons à grossir nos œuvres posthumes. » M. Julien Travers n'attendra pas jusque-là; il aura, nous n'en doutons pas, le plaisir de voir lui-même ses gerbes se grossir et se gonfler librement de toutes ses glanes. Napoléon I[er] disait à son grand maître de l'université: « Eh! monsieur de Fontanes, laissez-nous au moins la république des lettres. » Il n'est point de préfet ni d'imprimeur de départements qui ne doivent finir par comprendre que la dernière liberté à laisser ou la première à rendre, est la liberté de la poésie.

Le recueil d'*Esquisses poétiques* de M. Ch. de Rosières [1], ne demande aussi qu'un souvenir, et avec tant de modestie qu'on ne peut le lui refuser. Voici quatre jolis vers qui servent aux autres de préface :

Ces vers, simples fleurs de ma vie,
Dont la racine est dans mon cœur,
A l'Amitié je les dédie :
Un plus grand jour leur ferait peur.

Les *Esquisses poétiques* se composent d'un grand nombre de pièces dont les sujets sont très-divers et les tons assez variés; on y trouve jusqu'à des fables où le bon sens est mis en vers avec une pointe de satire. Des traits heureux, quelques vers bien frappés, une simplicité qui ne manque pas d'élégance, un accent de sincérité sympathique, voilà les mérites du recueil de M. Ch. de Rosières; pour être sans prétentions, ils n'en doivent pas être moins prisés et encouragés.

Un sentiment plus profond, avec moins de variété, recommande les *Brumes et soleils* de M. Ch. Varin [2]. Les beaux jours sont plus rares que les jours sombres, et le

1. Librairie Hachette, in-18.
2. Lib. Dentu.

soleil n'éclaircit pas assez souvent peut-être l'âme du poëte pour justifier la seconde partie de son titre. La muse préférée de M. Varin est la tristesse; il chante la résignation, le courage dans le malheur. Il s'adresse à tous les soldats et surtout aux victimes des luttes de la vie; il relève les blessés et les vaincus, sur les champs de bataille de la pensée. Il apprend aussi à braver la mort :

La mort à l'affût nous guettait,
Mais pas un de nous, sur mon âme!
Non! pas un ne la redoutait,
Et bravement on attendait
Le bon plaisir de cette dame.

Mais cette gaieté un peu fanfaronne du bivac ou de la tranchée n'est pas ordinaire au poëte. Le souvenir du jeune âge et de ses rêves évanouis répand dans son style une mélancolie qui lui est plus naturelle et dont les vers suivants donnent bien le ton :

Je reviens, le cœur plein d'une amère tristesse,
Revoir ces lieux chéris où je créais, le soir,
Des jours pleins de bonheur de joie et d'allégresse,
Ces lieux muets témoins de mes rêves d'espôir.

C'est aussi un recueil de pièces détachées, mais avec plus d'unité encore, que nous offrent les *Poëmes de l'amour*, de M. Armand Renaud[1]. Le sujet du livre est à la fois un et multiple, borné et sans limites, monotone et varié à l'infini. L'amour est le double pôle de la vie. L'auteur le prend sous toutes ses formes, le raconte en légendes, le peint en tableaux. Le voici tour à tour gracieux et farouche, heureux et triste; il console ou désole, il ravage ou féconde. Le poëte remonte à toutes les civilisations et suit l'amour de l'Eden à la vallée de Josaphat. C'est, sous

1. Librairie nouvelle, in-12, 310 p.

un point de vue particulier, une nouvelle légende des siècles, la Bible avec Adam et Ève, Zoroastre, Anacréon, Sapho, les épopées hindoues, les romans chinois, l'Apocalypse, les Pères de l'Église, Horace, Milton, le Tasse, Byron, lui fournissent tour à tour des thèmes et des épigraphes. Ce sentiment de la variété d'un sujet unique est le principal mérite des *Poëmes de l'amour*. Il y a ici de la fraîcheur, là de l'énergie. Cette dernière qualité est même quelquefois forcée et rappelle par l'emprunt des mêmes formes la manière de M. Victor Hugo; *le Roi Mogol*, par exemple, semble, par la recherche de l'horrible, un pastiche de la *Légende des siècles* :

Or le coupeur de nez et l'écorcheur de peaux,
Le creveur d'yeux, le grand vainqueur, le monstre infâme,
Il est, dans son palais, l'esclave d'une femme.

Ces vers et bien d'autres sont d'un disciple et presque d'un copiste, et, dans cette mesure, l'imitation peut être le le chemin de l'originalité. *La Femme du prévôt* est un joyeux conte de basoche, lestement mené, bien mis en scène et bien dialogué. Mais M. Renaud a encore besoin de la rude école du travail. Dans plusieurs pièces la pensée s'émousse, la strophe avorte, le style languit; des *lapsus* d'attention faussent le vers[1]. Je dis des *lapsus*, car il connaît, lui, sa prosodie, qu'il n'est pas aussi rare d'ignorer qu'on pourrait le croire. Qu'il remette donc sur le métier vingt fois son ouvrage, et qu'il soigne d'autant plus le vers que les pièces sont plus petites. On passe des négligences à Jocelyn, des excentricités à *la Légende des siècles;* mais les petits poëmes, veulent être frappés comme des médailles, pour devenir populaires comme des pièces de monnaie.

1. Tel est, par exemple, celui-ci (p. 238):
Malheur! malheur! pour moi tout *cela est* mensonge

Une muse moins profane a inspiré à M. Octave Ducros de Sixt les *Heures de recueillement*, qui appartiennent à une tout autre école que les *Poëmes d'amour*, et par le sujet et par les idées et par le style. Les vers de M. Octave Ducros ont pourtant de la tendresse, mais de la tendresse chrétienne; ils chantent les misères de cette vallée de larmes et nous enseignent la résignation religieuse. C'est un de ces rares poëtes qui enferment leur talent dans le cercle étroit de la foi catholique. Ses *Heures de recueillement* sont la suite naturelle de ses *Contemplations poétiques et religieuses*, des *Prières et Souvenirs*, des *Prières de mai, poésies de la Vierge*. On peut voir, dans les quelques stances qui suivent, choisies parmi les meilleures, jusqu'à quel point le poëte pieux échappe à ce que M. Laurent-Pichat appelle la platitude traditionnelle des faiseurs de cantiques[1].

Adieu! replace encor, ami, ta main qui tremble
Dans ma main, je veux la serrer.
Adieu! sur terre il faut, quand on se plaît ensemble,
Être prêts à se séparer!

C'est d'éternels départs que notre vie est faite!
Pour n'en point murmurer ici,
Avec l'adieu j'écoute une voix qui répète
Qu'il n'en est point partout ainsi.

. . . .

Chez moi, n'as-tu pas vu comme un cœur se déchire?
O cher ami qui reviendras,
Chez moi, n'as-tu pas vu quels adieux il faut dire
A ceux qui ne reviennent pas?

De notre adieu qui sait ce que le ciel doit faire?
Sera-ce entre nous le dernier?
Je ne te promets point de te revoir sur terre,
Mais bien de ne point t'oublier.

1. *Correspondance littéraire*, 25 janvier 1860.

Les *Heures intimes*, de M. Léon Valery[1], ne ressemblent que pour le titre aux *Heures de Recueillement*. On y trouve l'écho des grands bruits du dehors. Le morceau qui ouvre le volume est un dithyrambe sur la colossale statue de Notre-Dame de France, fondue avec les canons de Sébastopol, pour être érigée au Puy, sur le rocher Corneille. Un autre dithyrambe célèbre l'inauguration solennelle des bassins maritimes de Cherbourg. Des vers de circonstance sont consacrés au canal des Deux mers, à propos de l'ouverture du chemin de fer du Midi. Ces trois pièces et une quatrième, *l'Alouette*, ont été couronnées, non par l'Académie française, mais par celle des Jeux floraux. Elles font dominer dans tout le recueil le ton de la poésie académique, avec ses qualités et ses défauts, avec son éclat, ses vers frappés, sa strophe à effet, mais aussi avec ses idées et ses sentiments de convention et son mouvement un peu factice. Voici quelques vers du premier dithyrambe :

Et ces mêmes soldats qui défiaient la foudre,
Qu'on voyait au combat, noirs de sang et de poudre,
Sous le feu meurtrier s'avancer sans pâlir,
O Vierge! t'apportant aujourd'hui leur hommage,
Devant ce bronze, ton image,
S'agenouillent pour te bénir.

. . . .

Voilà le piédestal qu'on t'a choisi pour trône.
Ah! celui-là du moins, ô céleste patronne,
Des volages mortels peut défier l'affront :
Son pied large et profond, qui trempe dans la lave,
Rirait de leurs efforts; et la foudre qu'il brave,
Tonne sans entamer ton front!

Ces strophes et quelques autres ne valent ni plus ni moins que les meilleurs des vers auxquels nos quarante

1. L. Hachette et Cie, petit in-18, 216 p.

immortels décernent, chaque année, le prix de poésie française.

A côté de ces morceaux académiques, les *Heures intimes* contiennent quelques vers du genre familier, notamment sous ces titres : *Un train de plaisir* et *Un an plus tard*, deux boutades contre les chemins de fer. M. Léon Valery, après avoir emprunté quelques mouvements lyriques à Lamartine, imite assez heureusement le ton de Gresset. Quant à la poésie vraiment intime, elle se retrouve dans quelques rares pièces, comme *les Deux tresses*, *Mon premier deuil*, etc., avec un accent assez vrai de mélancolie, mais sans cette profondeur d'émotion éloquente que recèle la poésie des maîtres.

La poésie intime consiste dans la mélancolie et dans les larmes, selon M. Moïse Lion, auteur des *Voies de Sion ou Révélations poétiques*[1]; il chante ou plutôt il pleure ses malheurs et les malheurs du peuple juif. On reconnaît dans ses vers un sentiment vrai et une connaissance approfondie des livres saints, source si féconde d'inspiration poétique. Tantôt il semble avoir pris Jérémie pour modèle et chante la chute de l'ancien peuple de Dieu, dont il exagère les infortunes en ce temps de progrès et de tolérance. Tantôt il appelle, comme Job, les êtres chéris qu'il a perdus :

Où sont mes bien-aimés? où mon père et ma sœur,
Et les enfants chéris dont la voix et le cœur
Débordaient de tendresse à mon aimant sourire?
Je tressaille à leur nom et je n'ose pas dire
Ce qu'ils m'ont emporté de courage pieux
Et de terrestre espoir en s'envolant aux cieux.

Ailleurs, il adresse à Dieu cette touchante prière :

Protége, Très-Haut, ceux que j'aime;
Soulève de leur cœur tous les poids douloureux;

1. L. Janet, in-12.

Ah! si tu veux frapper, que ces autres moi-même
Ignorent mon angoisse, et frappe-moi pour eux.

Peut-être voudrait-on dans les vers de M. Moïse Lion un style poétique d'une force et d'une précision plus soutenues; mais il est difficile de mettre le vers au service de plus généreuses idées.

C'est aussi la voix pleine de larmes que chante la poésie, par la bouche de M. E. Poultier; le caractère douloureux de son livre est résumé par le néologisme du titre même : *Dacryomélies ou Chants et pleurs*[1]. La tristesse poétique est ici encore toute personnelle, et le poëte se défend de la pensée d'avoir publié ces vers par vanité d'auteur. « Ce n'est, dit-il, qu'un souvenir que nous laissons aux personnes qui nous ont connu, et peut-être un adieu suprême : *suprema verba.* » Écrits dans le recueillement de la douleur, c'est au recueillement de l'amitié que ces vers s'adressent. Mais il est temps d'arrêter ici cet inventaire, déjà si long et pourtant encore si incomplet, de ces recueils de poésies qui relèvent de tant d'inspirations diverses, mais dans lesquels la poésie ne se manifeste le plus souvent que par de fugitifs éclairs[2].

8

Des femmes-poëtes. De la poésie féminine en général. Mmes Cl. Bachi, Blanchecotte, Mannoury-Lacour, Desbordes-Valmore.

La femme a souvent disputé à l'homme, dans bien des genres, la gloire des travaux littéraires, et quelquefois

1. Dentu, in-8.
2. L'espace nous manque pour parler ici d'un certain nombre de recueils de vers qui n'appartiennent à l'année 1860 que comme réimpressions. Nous ne pouvons pourtant pas omettre parmi ces derniers,

avec succès. Sans prendre, de nos jours, le roman, où le premier écrivain est peut-être une femme, ni, au dix-septième siècle, le genre épistolaire, où une femme est restée au premier rang, on pourrait rappeler qu'au commencement de notre siècle même, c'est une femme qui, par ses facultés littéraires éminentes, représente la principale force intellectuelle de son temps : les écrits et l'influence de Mme de Stael, suffisent pour établir les titres de capacité de son sexe pour les œuvres de l'esprit. Il est pourtant un genre de littérature où la femme n'a pas encore pu parvenir à une supériorité réelle, ni laisser une trace durable : c'est la poésie. On peut bien citer de gracieuses petites pièces de vers, des idylles, des contes, des tableaux, où le charme de l'expression, la délicatesse des sentiments, la finesse de l'observation, la malice même de la satire, font honneur à une plume féminine ; mais les grandes conceptions, l'originalité de l'idée, la force ou la profondeur du sentiment, l'éclat des images, le mouvement soutenu

celui de M. Jules Canonge, intitulé *Varia*, et qui vient d'obtenir les honneurs d'une troisième édition (Paulin, petit in-18). Dans la variété de poésies diverses que le titre indique, il y a une unité réelle qui consiste dans la douceur soutenue de l'inspiration. M. J. Canonge classe ses vers en trois livres, qui indiquent le triple objet de sa poésie : *Sourire*, *aimer*, *rêver*. Il a de la facilité, de l'harmonie, de la grâce; il entend assez bien le rythme Villon, comme dans ces vers à Stenia :

Si tu m'aimais comme je t'aime,
Quand je suis éloigné de toi,
On ne te verrait plus la même ;
Tu ne pourrais vivre sans moi,
Si tu m'aimais comme je t'aime.

Le fond du style est pourtant quelquefois un peu prosaïque ; on voudrait plus de force et d'éclat. M. Canonge a pris pour épigraphe le précepte d'Horace *Dulcia sunto*. Mais la vraie douceur est celle de la force : c'est le miel dans la gueule du lion; demandez le aux maîtres. Un autre recueil de poëmes du même auteur avait aussi reparu en 1859, sous le titre du poëme principal qui en faisait partie : *le Tasse à Sorrente* (4e édition, petit in-18), l'œuvre la plus connue de M. J. Canonge.

du rhythme, et surtout l'égalité du style et le rapport constant des mots avec la pensée : voilà des qualités sans lesquelles il n'y a guère de poésie, et qui manquent presque toujours à la poésie des femmes, ou n'y brillent que par reflet et d'un éclat d'emprunt. Récemment, une dame poëte, Mme Fraissinet, ayant envoyé au concours de l'Académie française une pièce de vers qui ne fut pas couronnée, l'a fait imprimer avec l'analyse critique de celle qui avait obtenu la palme : « C'est de la poésie de compliment, » dit-elle[1]. Le mot est dur, mais il faut convenir, qu'il s'applique le plus souvent avec justesse aux œuvres poétiques du beau sexe. Il s'applique peut-être aussi plus d'une fois à des poëtes du nôtre, et ce serait le cas de dire :

Et même je sais, sur ce point,
Bon nombre d'hommes qui sont femmes.

Mais enfin, chez l'homme, la faiblesse du style ou de la conception poétique, si fréquente qu'elle soit, n'est qu'un accident et non une nécessité de nature : les noms et les œuvres immortelles des grands poëtes de tous les peuples sont là pour l'attester. Pourquoi donc aucune œuvre poétique durable ne se rattache-t-elle, en aucun temps, à un nom de femme? Nous ne savons guère quel était, dans l'antiquité, le génie poétique des Sapho et des Hypatie; mais chez nous, malgré quelques essais heureux au théâtre, comme ceux de Mme de Stael ou de Mme de Girardin[2], le type le plus populaire de la poésie féminine est encore et sera pour longtemps la poésie de Mme Deshoulières.

1. *La Sœur de Charité au dix-neuvième siècle.* Paris, Ledoyen.
2. Les succès de Mme de Girardin sont encore trop près de nous pour qu'on puisse dire ce que l'avenir en gardera; mais qui pourrait citer aujourd'hui des vers des tragédies de Mme de Stael, où l'on trouve pourtant quelques traits comme celui-ci :

Pour un Northumberland il n'est qu'un seul destin :
Où j'ai marqué mon but je trouverai ma fin.

Des qualités agréables et quelques hardiesses romantiques recommandent *les Contes français* de Mme Claudia Bachi[1], sans rattacher la poésie féminine à un type supérieur. Ses vers sont faciles, d'une allure dégagée, ses récits ne manquent pas d'intérêt; de temps en temps le sentiment est vrai, l'idée heureuse. L'une de ses meilleures pièces : *En amont*, est un retour vers le passé, rapproché du présent d'une manière piquante. L'auteur a vu dans un journal la nomination d'un de ses compagnons d'enfance au poste de procureur du roi. La pièce qu'elle lui adresse à ce sujet, finit ainsi :

Est-ce possible, Henri? Quoi! ce bel enfant blond
Que j'ai vu tout un jour pleurer un oisillon,
Serait cet homme austère, à la parole habile,
Nommé par les journaux le Patru d'aujourd'hui ;
Et dont la foule dit, quand il passe : « C'est lui!
C'est l'illustre et fameux procureur de la ville! »

Si tous ces faits sont vrais, voilà donc ce qu'un jour,
Deviennent ces amis au visage d'amour,
Avec lesquels on va butiner sa couronne
De bluets, quand les blés balancent leur front d'or:
Des procureurs du roi, des hommes de la mort!
Voilà ce que devint mon joli petit faune.

Même dans les meilleurs vers de Mme Claudia Bachi, l'idée vaut mieux, comme ici, que le détail destiné à la rendre. Quelquefois la ligne rimée se remplit avec une diffusion peu poétique. La langue manque de précision ; elle offre en outre des néologismes inacceptables, par exemple : un amour *démencieux*. La rime est aussi trop souvent insuffisante, comme lorsque ce malheureux *démencieux* rime avec *aveux*, et surtout lorsque *chiens* rime avec *moins*. La

1. Ledoyen, in-12, 140 p.

règle de la prosodie sur l'hiatus n'est pas toujours respectée ; témoin ceci que je n'ose appeler un vers :

Certes, jamais Nelly *n'y aurait* consenti.

Il est probable que Mme Claudia Bachi connaît toutes ces règles, que tout le monde sait même sans les avoir jamais apprises. C'est une raison de plus de n'en pas laisser la violation passer inaperçue. L'auteur des *Contes français* n'en est pas à son début. Elle a déjà publié, comme poëte, les *Phalènes* (1852) ; comme prosateur, les *Coups d'éventail* (1856), sans compter un mélange de poésie et de prose, vaillamment intitulé : *la Plume et l'épée* (1854). Avec tant d'armes pour se défendre, elle n'a pas le droit d'espérer que la critique mette bas les siennes, par galanterie.

La muse de Mme *Blanchecotte* demande peut-être à être traitée avec plus de ménagements. Élevée dans les classes laborieuses, et longtemps ouvrière elle-même, cette dame n'a eu d'autre éducation poétique que sa vocation naturelle, développée par les épreuves de la vie, et guidée par la lecture et par les conseils des maîtres, particulièrement de Béranger. Le succès d'un premier recueil de vers, intitulé : *Rêves et réalité*, lui en fait publier aujourd'hui un second, sous le simple titre de *Nouvelles poésies*[1]. Il y a dans l'un et l'autre un sentiment poétique remarquable, de l'harmonie, du mouvement, une simplicité touchante. Les grandes scènes de la nature, le spectacle de la mer surtout, parlent à son âme plus qu'à ses regards, et excitent en elle une mélancolie assez profonde. Les orages du cœur ont aussi leur écho dans ses vers ; la nature et la vie lui inspirent une égale tristesse et un besoin inexprimable de repos. La poésie de Mme Blanchecotte a sa source dans la douleur, mais elle n'éclate point en sanglots, en plaintes

1. Perrotin, in-18, 143 p.

amères; elle est triste, mais résignée, profonde et calme. En voici le ton ordinaire :

PAR UN TEMPS GRIS.

O temps triste de mon pays,
Hiver, hiver, je te salue,
J'aime le ciel brumeux et gris,
Les arbres morts, la terre nue.

J'aime vos rafales, ô vents
Qui hantez les nuits pluvieuses;
Du fond de vos gémissements
Sortent des voix mystérieuses.

Je les écoute, et je les suis
A travers mes rêves sans nombre;
C'est avec elles que je vis,
Comme les morts, moi presque une ombre.

. . . .

Ames des tombes, est-ce Dieu
Qui vous guide vers ma misère?
Venez-vous pour me tenir lieu
D'amis que je n'ai pas sur terre?

. . . .

O neige, étends ton froid linceul,
Ton givre sur les fleurs couchées
J'aime, sous mon pas lent et seul,
Le bruit des feuilles desséchées.

Il y a dans ces vers une harmonie naturelle et vraie, l'harmonie qui résulte du rapport intime de l'expression avec la pensée. On y retrouve sans doute une réminiscence vague et continuelle des premières poésies religieuses de Lamartine. Mais c'est déjà quelque chose que de rappeler un pareil modèle. Et si Mme Blanchecotte ne doit pas élever, par le génie de l'invention, le niveau ordinaire de la poésie chez la femme, elle a des qualités d'assimilation, grâces auxquelles elle ne le laissera pas descendre.

Il y aurait les mêmes remarques à peu près à faire sur la poésie de Mme Mannoury-Lacour et les mêmes éloges à donner. Elle vient de publier après *les Solitudes*, *les Asphodèles*[1], et dans ces deux recueils, comme dans ceux de Mme Blanchecotte, la note dominante est la tristesse. La mélancolie y a le même accent de vérité, la même douceur d'expression, le même mélange de simplicité et de grandeur, dans un style d'une harmonieuse monotonie. Au lieu de citer de grandes strophes, d'une facture plus soignée que forte, où la mélancolie fait rimer comme toujours *seul* avec *linceul*, le *lierre* avec la *pierre*, le *fiel* avec le *miel*, et l'*âme* avec la *flamme*, nous transcrirons ici quatre petites stances, où une donnée plus originale s'enferme dans un mètre qu'elle semble rajeunir. Le poëte s'adresse à une fleur fanée :

Où s'ouvrit ta blanche corolle ?
Dans le désert ou la cité?
Quelle main sérieuse ou folle
Te cueillit un jour, doux symbole
De pudeur ou de volupté?

A cette heure qu'est devenue
Cette main qui brisa tes jours?
M'est-elle inconnue ou connue?
S'est-elle parfois souvenue
Qu'en ce livre tu dors toujours?

D'une absence longue et cruelle
Et qui dure encor aujourd'hui,
Es-tu le souvenir fidèle?
A son âme parles-tu d'elle?
A son cœur parles-tu de lui?

Ou bien du vent qui nous emporte
Ont-ils aussi subi la loi,
Et, franchissant la sombre porte,
Sont-ils, fleur desséchée et morte,
Morts et desséchés comme toi?

1. Michel Lévy frères. In-32.

C'est bien là la mélancolie gracieuse, le sourire un peu triste de la poésie dans les ouvrages des femmes. Une des maîtresses du genre, Mme Desbordes-Valmore, dont nous avons annoncé la mort l'année dernière, a laissé des œuvres posthumes qui ont paru sous le simple titre de *Poésies inédites*[1]. La tristesse se retrouve encore ici, mais consolée par la foi :

Non, tout n'est pas orage dans l'orage!
Entre ses coups, pour desserrer le cœur,
Souffle une brise, invisible courage,
Parfum errant de l'éternelle fleur!
Puis c'est de l'âme une halte fervente,
Un chant qui passe, un enfant qui s'endort.
Orage, allez! je suis votre servante :
Sous vos éclairs, Dieu me regarde encor.

Le dernier trait est d'une force et d'un mouvement assez rares dans ces parages féminins. D'ordinaire, la poésie de Mme Desbordes-Valmore mérite qu'on lui dise ce qu'elle dit elle-même à un jeune collégien :

Que l'on s'étonne donc de votre amour des fleurs!
Vos moindres souvenirs nagent dans leurs couleurs.
Vous en viviez, c'étaient vos rimes et vos proses :
Nul enfant n'a jamais marché sur tant de roses.

Sa muse marche encore volontiers au milieu d'une pareille jonchée; témoin ce gracieux symbole, commentaire si fleuri du mot arabe : « Je ne suis pas la rose, mais j'ai habité avec elle. »

J'ai voulu ce matin te rapporter des roses;
Mais j'en avais tant pris dans mes ceintures closes,
Que les nœuds trop serrés n'ont pu les contenir.

Les nœuds ont éclaté; les roses envolées

1. Genève, Revilliod; Paris, Dentu, in-8. Voyez tome II de *l'Année littéraire*, p. 458

Dans le vent, à la mer, s'en sont toutes allées.
Elles ont suivi l'eau pour ne plus revenir.

La vague en a paru rouge et comme enflammée ;
Ce soir ma robe encor en est tout embaumée....
Respires-en sur moi l'odorant souvenir.

Les *Poésies inédites* de Mme Desbordes-Valmore, réunies et mises en ordre par une main amie, forment une œuvre complète; elles se divisent en quatre livres et résument la vie elle-même dans ses quatre âges. Toutes les choses gracieuses, tous les devoirs sacrés que cette muse de l'amour maternel avait tant de fois chantés, ont leur part dans cette sorte de testament poétique. Nous n'en ferons pas plus longuement l'analyse; nous ne relèverons pas les taches, les imperfections inséparables d'une œuvre à laquelle l'auteur n'a pas mis la dernière main; nous croyons que ce dernier recueil est digne de soutenir la réputation poétique de Mme Desbordes-Valmore, sans agrandir beaucoup la place que son sexe a pu conquérir jusqu'ici dans le domaine de la poésie.

9

Décentralisation poétique. Gros mot, petite chose. MM. Kuntz de Rouvaire, Peladan, l'*Union des poëtes*, M. Rouquette [de la Louisiane].

Les questions de décentralisation ne sont pas seulement à l'ordre du jour en politique, elles s'agitent avec un certain bruit en littérature. Il est de mode de réclamer, au nom de la province, contre l'absorption de toutes les forces vives de la France par la capitale, et l'on demande aujourd'hui la décentralisation poétique comme naguère la décentralisation administrative. Mais dans deux ordres de faits aussi différents, la question ne peut se poser dans les mêmes termes. Pour affranchir les départements du

joug de Paris, en matière d'administration, il faut que le pouvoir abdique lui-même, par des réformes, les droits acquis, ou qu'on les lui arrache par une révolution. Il n'en est pas de même en matière de poésie, la province peut se décentraliser toute seule. Paris n'a pas le monopole de l'inspiration et du génie, comme il peut avoir celui de l'administration générale. Que Lyon, que Marseille, que Bordeaux, que Nantes, que Rouen, que Lille, que Strasbourg, etc., produisent, suivant leur génie local ou suivant le génie national, des œuvres poétiques, la France entière se reconnaîtra dans les richesses sorties des divers points de son sol, et la capitale ne sera pas la dernière à y applaudir. Que la province s'éveille donc à la vie, qu'elle marche pour prouver le mouvement, qu'elle use des droits que personne ne lui conteste et qu'elle a seule le tort de laisser prescrire.

Mais pourquoi parler en littérature de je ne sais quels droits exclusifs d'une partie du pays contre l'autre? Quoi de plus arbitraire et de plus illusoire que cette distinction entre les poëtes de la province et les poëtes de Paris? Où sont-ils les poëtes parisiens? Où ne sont pas, dans Paris même, les littérateurs de la province? Parmi les hommes les plus distingués du Paris contemporain, les uns viennent du Midi, les autres du Nord, celui-ci de l'ancien royaume de Bourgogne, celui-là du fond de la Bretagne. Et parmi ceux qui cultivent avec succès les lettres en province, combien y en a-t-il qui ne se soient pas formés à Paris même ou à l'école de maîtres parisiens? Il y aurait deux tableaux parallèles à faire de notre mouvement littéraire, sous deux titres inverses et également justes : Paris en province et la Province à Paris. Aussi, je ne puis voir sans sourire, se former une Société française pour l'émancipation des provinces, une *Bibliothèque des provinces*, où une cinquantaine d'ouvrages traiteront du génie des provinces, du progrès en province, des gloires de la province,

du théâtre en province, etc.; et, pour couronner le tout, un *Dictionnaire des contemporains de Province*, dont la nomenclature, si on retranchait les hommes qui ont subi l'éducation parisienne, serait aussi pauvre que la nomenclature d'un Dictionnaire des contemporains de Paris, si on en retranchait les hommes d'origine provinciale.

Tout ce mouvement factice ne vaudrait pas pour la réhabilitation de la province, si elle avait besoin d'être réhabilitée, la publication d'un bon livre par un poëte né loin de Paris, tel que le poëme de *Marie*, du Breton Brizeux, ou *les Sonnets humoristiques*, du Lyonnais Soulary. C'est donc la seule chose que nous demanderons à la Bibliothèque des provinces et à M. Kuntz de Rouvaire, qui nous déroule, à propos d'un recueil de poésies, *les Aspirations* [1], ce qu'il appelle « les doctrines de la décentralisation. » Si l'on juge des doctrines par leur fruit, elles ne sont pas fécondes. *Les Aspirations* soutiennent des prétentions de chef d'école par des ébauches de versification d'écolier, où l'incorrection s'étale avec une si naïve confiance qu'on ne sait si elle est le fait de l'ignorance ou une innovation du système. Il y a vingt vers comme ceux-ci, où l'*e* n'est pas compté, par ce qu'il est muet :

Et pourquoi ces sta*tues* et pourquoi ces dorures
. . . .
Leurs lèvres façon*nées* aux mensonges d'amour
. . . .
Tortu*rées* de la faim, etc.

Il y en a d'autres, au rebours, où l'*e*, quoique muet, compte trop :

Oh ! que de dan*seuses* de l'une à l'autre année

1. A la Société française fondée pour l'émancipation, etc.; grand in-12, 336 p.

. . . .
Et mieux valait mourir pour beaucoup d'en*tre* elles.

Il y a des hiatus audacieux :

Ou l'œil *fixé est* surpris.
. . . .
Dans les salons en *feu*, *où* l'orchestre résonne.

Il y a des singuliers rimant avec le pluriel; il y a des rimes différentes de son, mais de même sexe, qui se succèdent sans intermédiaire de rimes de sexe opposé. Que n'y a-t-il pas dans *les Aspirations!* Il y a beaucoup *d'errata* signalés par l'auteur. Et c'est tant pis; car les corrections ne valent pas toujours mieux que les fautes. On lit, par exemple, une strophe ainsi conçue :

Reprends ton air ancien et ta simple parure?
Qu'une dévote main gratte cette dorure,
Au luxe théâ*tral!*
Et sur tes vains autels qu'ensuite elle déchire
Ces chiffons orgueilleux, des parures la pire!
Et source du scand*ale!*

Un des deux petits vers est rectifié par un *erratum* dans cette strophe boiteuse. Mais lequel? le dernier, sans doute, qui devrait avoir une rime masculine? Non; c'est le premier petit vers qui reçoit une rime féminine en se redressant ainsi :

Dans ce brillant dédale.

Et nous avons, de par cette rectification, six rimes féminines de suite! C'est plus que de la décentralisation poétique qu'un semblable système; c'est une révolution, dont il faut espérer que le bon goût des provinces n'imposera pas de sitôt les licences à la poésie.

On signale comme un des soldats de cette décentralisation révolutionnaire un des compatriotes de M. Soulary,

M. Adrien Peladan, auteur des *Nouvelles brises et aquilons*[1]. Nous n'avons pas son livre sous les yeux; mais les extraits que nous en trouvons dans *la Correspondance littéraire*, nous montrent, dans le nouveau poëte lyonnais, un pourfendeur de toutes les fausses gloires parisiennes. Seulement, l'indignation paraît lui faire oublier la mesure du langage, et même celle du vers. Nouveau Jonas, Dieu l'envoie prêcher dans Ninive, qui a « *cumulé* la mesure de l'oubli des devoirs. » Il s'attaque à M. Proudhon, qui aurait cru en Dieu, s'il fût né riche. Il dit à l'auteur de *L'Amour* qu'il appelle « discoureur du néant, trompette de l'erreur, Platon avarié, etc. » :

Toi qu'on a faiblement rétorqué, Michelet,
Mes ïambes sans fard te prennent au collet.

Il dit leur fait à messeigneurs les écrivains de la capitale, et oppose la simplicité de sa vie de province à l'existence somptueuse qu'il prête gratuitement à l'homme de lettres parisien. Il ajoute :

Nous vivons, nous parlons en *pay*san du Danube.

Vivre, c'est bien; mais parler, c'est trop, et c'est sans doute pour cela que, dans le vers qui précède, *paysan* ne compte que pour deux syllabes. M. Peladan cherche aussi querelle à M. de Lamartine, pour avoir méconnu la cause de la décentralisation littéraire, et c'est à ce propos que M. Laurent Pichat conclut, lui aussi, en ces termes : « Pour nous résumer, nous dirons que la meilleure manière de décentraliser, c'est de produire de bons livres en province et d'écrire de beaux vers; nous pensons donc que M. Joséphin Soulary décentralise mieux que M. Peladan. »

Voici une association moins prétentieuse que la Société

1. Lyon et Paris, Dentu.

française pour l'émancipation des provinces, mais qui semble tendre au même but, la décentralisation poétique de la France, en rendant plus facile aux jeunes poëtes inconnus la publication de leurs premiers essais : nous voulons parler de l'Union des poëtes, qui fait imprimer un album annuel sous ce titre : *les Olympiades*[1]. Le tome troisième a paru en 1860; il est le fruit de la quatrième année d'existence de la société. Il se compose d'environ cent quarante pièces de vers, classées sous les titres suivants : *les Gracieuses*, *les Pittoresques*, *les Sentimentales*, *les Dramatiques*, *les Philosophiques* et *les Religieuses*. Les auteurs qui prennent part à cette publicité collective sont très-nombreux; plusieurs ont fait paraître, pour leur compte privé, quelques volumes de vers qui ont déjà amené leur nom sous ma plume, comme MM. Sébastien Rhéal, Adrien Peladan, Mme Blanchecotte, etc. Pour la plupart des jeunes poëtes unis, l'insertion dans le recueil des *Olympiades* est le premier début. Le volume, imprimé avec luxe, se termine par une suite de notices biographiques sur les sociétaires, dont plusieurs seront peut-être célèbres un jour, mais dont la plupart sont encore aujourd'hui très-inconnus. On dirait le commencement du *Dictionnaire des contemporains des provinces*, annoncé par l'auteur des *Aspirations*. Un certain nombre de ces notices sont consacrées à des femmes poëtes. Car, dans *les Olympiades*, beaucoup de vers sont signés de noms de femmes. On croira difficilement qu'il y ait tant de jeunes filles ou de jeunes dames, que les lauriers de Mme Desbordes-Valmore empêchent de dormir.

Il est superflu d'extraire quelque chose d'un semblable recueil. Les vers que nous pourrions citer de MM. Alph. Baudouin, Fernand Belligéra, Ach. Lestrellin, Maréchaux des Riceys, E. Quinaud, P. Ristelhuber, Vict. Robert, etc.,

1. Amable Rigaud, in-8, t. I-III.

ou de Mmes Emma Bertault, Mélanie Bourotte, Anna Édianez, Zoé Fleurentin, Jenny Sabatier, etc., donneraient une idée du talent de chacun d'eux ou de chacune d'elles, mais non de leurs quatre-vingts collègues. Chacun porte dans une association de cette nature ses qualités ou ses défauts propres, et garde sa physionomie, quand il en a une. Cependant, par le seul fait de la réunion de ces jeunes poëtes dans une même pensée, il s'établit entre eux une manière commune et comme une température moyenne. Un ton général domine dans *les Olympiades*, plutôt doux qu'élevé, plus harmonieux que fort. Car, malgré le choix que le comité de l'Union fait parmi les nombreux envois des sociétaires, il faut s'attendre à rencontrer dans leur album bien des poésies médiocres de pensée ou de style, de fades rêveries, des vers incolores, des images banales, des inspirations de seconde ou de troisième main, des copies effacées de tous les modèles. On y trouvera du moins une entière honnêteté, le sentiment de la dignité de la poésie, de la fin morale des arts, et en même temps de leur indépendance, enfin, chose assez étonnante dans un cénacle de poëtes, une foi dans le bon sens qui prend pour devise cette pensée de La Harpe : « Les plus heureux présents que le ciel puisse faire aux empires, ce ne sont pas les génies brillants, ce sont les esprits justes[1]. »

Pour montrer que la décentralisation poétique ne nous fait pas peur, nous irons chercher la poésie française par

1. Nous voudrions bien trouver toujours de tels sentiments dans les poésies signées de jeunes auteurs soi-disant parisiens. S'ils manquent à plusieurs des recueils mêmes que nous avons fait connaître plus haut, ils font autrement défaut dans un certain nombre de volumes de vers auxquels on ne nous pardonnerait pas de nous arrêter. Le papier souffre tout, en vers comme en prose; il souffre les injures faites à la langue et au bon sens, les jeux de mots et les farces de mauvais goût, rimés en argot d'estaminet ou d'atelier. On ne pourrait citer des échantillons de ces *juvenilia*, souvent d'arrière-saison, que pour la punition de leurs auteurs, s'ils ne devaient pas se repentir eux-mêmes tôt ou tard de les avoir signés.

delà les dernières limites de nos départements les plus éloignés, par delà l'Atlantique même, sur les bords du vieux Meschacébé, sur l'ancienne terre française de la Louisiane. C'est encore la poésie parisienne que nous retrouvons dans *les Fleurs d'Amérique*, de M. Dominique Rouquette[1]. Ce recueil, auquel nous pardonnons d'arriver un peu tard entre nos mains, puisqu'il vient de si loin, a toute la variété de sujets, de tons et de rythmes, qu'on rencontre dans certains volumes analogues de notre pays. On y trouve des épîtres, des chansons, des chants patriotiques, des méditations religieuses. Le ton de chaque genre est bien observé, le seul tort du poëte américain, comme de tant de poëtes parisiens, est de rappeler, par une imitation trop sensible, la manière de ses différents maîtres. Il emprunte à M. de Lamartine le moule de ses poésies religieuses, à M. Méry celui de ses chants patriotiques, à Béranger celui de ses chansons. Français par l'éducation et par le cœur, il mêle sans cesse les noms de nos grands écrivains à ceux des hommes d'État de son pays et les souvenirs du quartier Latin aux impressions de ses vieilles forêts ou de ses jeunes cités américaines. Voici des stances à Lamartine où l'on retrouvera le mélange de ces deux sources d'inspiration.

O chantre harmonieux d'Elvire,
Rapsode inspiré de Saint-Point,
Barde, roi sacré de la lyre
Salut ! tu ne me connais point :

Mais moi, fils errant du grand fleuve.
Mon cœur vibre au triple écho
De la lyre de Sainte-Beuve
Et de Lamartine et d'Hugo.

Je vous connais, ma muse sainte,
Au chant matinal du moqueur,

1. Nouvelle-Orléans, 1857. Méridier, grand in-8, 303 p.

Sous les pins de ma vieille enceinte,
A lu vos vers éclos du cœur.

Au bord des mouvantes savanes
Où pensif, j'égarais mes pas,
Sous le vert rideau des lianes,
Qui recouvre mes ajoupas,

Aux brises des forêts natales,
Que de fois, poëte orphelin,
J'ai relu les Orientales,
Joseph Delorme, Jocelyn!....

A vous, bardes sacrés, me lie
Un mystique chaînon d'amour;
Sur un cèdre de la patrie
J'ai buriné vos noms un jour :

Ces noms, des Indiens qui chassent
Un instant arrêtent les pas;
De l'arbre bientôt ils s'effacent :
Du cœur ils ne s'effacent pas!

Compte-on, en France même, dans nos innombrables volumes de poésie de seconde main, beaucoup de pièces de vers qui vaillent celle-là? Avec ses souvenirs tout français, le poëte américain a retrouvé dans la naïveté de ses impressions, le secret de l'originalité. Sous le ciel lointain du nouveau monde, comme au fond de nos provinces jusqu'ici les plus obscures, comme à Paris même, la culture parisienne demande à être fécondée par un sentiment personnel et vrai, pour faire éclore et mûrir les fruits savoureux de la poésie.

10

La traduction en vers. MM. L. Halévy, A. Bignan, L. Ratisbonne, L. Chassin.

La traduction en vers fait toujours passer chaque année dans notre langue poétique quelques-unes des œuvres de la poésie ancienne ou étrangère. Ces modestes travaux dont

les auteurs, renonçant à la gloire des conceptions originales, s'attachent à mettre en relief l'originalité d'autrui, méritent souvent d'être signalés parmi les productions poétiques les plus estimables, soit à cause du talent de la versification française, soit à cause de l'importance des grandes œuvres classiques qu'ils popularisent ou de la nouveauté des poésies exotiques qu'ils nous révèlent. Nous devons à ces divers titres une mention à plusieurs traductions récentes.

M. Léon Halévy, dont nous avons apprécié l'année dernière *la Grèce tragique*[1], a entrepris d'ajouter aux deux premiers tomes de ces intéressantes études un troisième volume dont la première partie contient aujourd'hui *les Euménides* d'Eschyle, avec le même système de notices, de remarques et de rapprochements littéraires, destinés à rendre aussi complète que possible l'intelligence de l'œuvre antique. Nous l'avons déjà dit : rien ne nous semble plus favorable à la vulgarisation de la connaissance et du goût de l'antiquité qu'un semblable travail. C'est comme la gravure d'une grande toile. Sans doute la toile est ici riche des plus vives couleurs, que le burin même ne pourrait rendre, et malheureusement une traduction en vers français n'est pas un burin; mais on nous reproduit la composition et les contours de l'œuvre originale, on nous fait assister à ces grandes luttes des hommes et des dieux sous la loi de la fatalité antique. Le scène se rouvre, le mouvement est conservé, la vie est rendue. Nous sommes en pleine civilisation, en pleine histoire, en pleine religion grecque. La faiblesse de quelques détails se perd dans l'ensemble de cette vaste résurrection. Qu'on en juge par quelques strophes du chœur des *Euménides*, cette sombre personnification du châtiment et du remords :

Formons nos chœurs, entourons l'homicide
Et chantons l'hymne détesté !

1. Voir tome II de *l'Année littéraire*, p. 71.

Qu'il sache quelle loi nous guide,
Lorsqu'aux destins humains préside
Notre conseil redouté.

(*Montrant Oreste.*)

Mais les parjures, les coupables
Qui cachent comme lui leurs mains rouges de sang,
Nous verront, témoins redoutables,
Prendre pitié des misérables,
Redemander les morts et venger l'innocent!

O nuit, notre mère! ô ténèbres sacrées,
Qui dans l'enfer nous avez engendrées,
Pour frapper et punir les vivants et les morts!
De Latone le fils perfide
Nous déshonore; il sauve un parricide.
Il nous outrage sans remords!
Aussi tonnez, éclatez pour maudire,
Hymnes de sang, cris de fureur,
Chants de la rage et du délire,
Semant l'épouvante et l'horreur
Hymnes sans frein, dédaigneux de la lyre,
Qui serrez l'âme et desséchez le cœur!

Car telle est du destin l'inflexible vengeance;
Voilà l'arrêt, l'immuable sentence
Du meurtrier, du lâche, artisan de la mort!
Nous le suivons jusqu'à la tombe;
Puis sur ses pas, elle s'ouvre; il y tombe;
Face à face il nous trouve encor!
Aussi tonnez, éclatez pour maudire,
Hymnes de sang, cris de fureur, etc.

D'Eschyle passons à Lucain, c'est-à-dire de la grandeur naturelle à la grandeur artificielle, trop souvent gâtée par l'enflure. Le nouvel interprète de Lucain, M. A. Bignan, s'est montré à plusieurs égards plus sage que Brébeuf. Ce n'est pas un de ces traducteurs décidés à tout admirer dans l'auteur qu'ils ont choisi, à nier les défauts ou même à les transformer en mérite et à les exagérer. Connaissant mieux que personne les imperfections

de *la Pharsale*, il ne croit ni utile ni possible de transporter dans notre langue poétique l'œuvre entière, et avec le même goût qui avait déterminé, l'année dernière, M. Fallex, le traducteur d'Aristophane, à ne donner en vers français que les plus belles scènes du grand comique athénien, il a pensé qu'il ferait suffisamment connaître tout le poëme de Lucain par une suite d'extraits, empruntés à chacun des dix livres, et reliés entre eux par de courts sommaires. De là le titre de sa traduction : *Les Beautés de la Pharsale*[1]. Voici comment M. Bignan, dans un judicieux *Avertissement*, explique la raison et l'objet de sontravail :

« La *Pharsale*, dit-il, placé au second, ou, si l'on veut, au troisième rang des créations épiques, renferme des qualités du premier ordre. La lire tout entière serait une fatigue, à cause de ses imperfections ; mais la lire par fragments pourrait être un plaisir, à cause de son génie ; ainsi, perdant en grande partie ses épisodes oiseux, ses descriptions inutiles, ses répétitions vicieuses, ses scènes de carnage trop multipliées, tout ce qui la refroidit et la dépare, elle conserverait ses harangues les plus éloquentes, ses batailles les plus chaleureuses, ses tableaux les plus émouvants, tout ce qui l'anime et l'embellit.

« On ne serait plus en droit de lui demander cette unité d'intérêt qui s'attache à un groupe de sculpture, mais on l'examinerait avec cette satisfaction de curiosité qui parcourt une suite de bas-reliefs souvent dignes du ciseau antique. »

M. Bignan nous prévient qu'il ne s'est pas « condamné à une servilité qui aurait rendu parfois sa traduction incompréhensible, ni livré à une indépendance qui aurait dénaturé l'original en amplifiant la copie. » Ce sont vraiment là les conditions de toute bonne traduction. L'interprète de Lucain les a-t-il aussi bien observées que comprises ? Cela était difficile. *La Pharsale* a parfois, dans les traits d'une concision recherchée, des obscurités volon-

1. Dentu, in-12, seconde édit., 392 p.

taires qui peuvent devenir, dans une autre langue, de véritables énigmes, et la traduction, pour être intelligible, risque de tourner au commentaire. Il y a quelques traits de cette nature, dès le début du poëme, dont le texte latin est dans toutes les mémoires :

Je chante des combats entre concitoyens,
Combats plus que civils aux champs thessaliens,
Le crime triomphant par le fer des batailles,
Un peuple de vainqueurs déchirant ses entrailles,
En deux camps ennemis les parents divisés,
Les pactes du pouvoir indignement brisés,
Un attentat commun, pour d'horribles divorces,
De la terre ébranlée armant toutes les forces,
L'aigle opposée à l'aigle, et les drapeaux, les dards
Se heurtant, se brisant dans les sanglants hasards.
O citoyens! pourquoi cette aveugle furie?
Faut-il qu'aux nations qu'abhorre la patrie
La licence du glaive offre le sang latin?

On jugera mieux encore du caractère de la traduction de M. Bignan par un extrait plus long de l'épisode si connu du passage du Rubicon :

César poursuit sa course, et les Alpes glacées
Ont déjà vu par lui leurs hauteurs dépassées;
Roulant dans son esprit les grands événements
Qu'enfantera la guerre en ses ébranlements,
De l'étroit Rubicon il atteint le rivage.
De la Patrie alors la gigantesque image
Apparaît désolée, et dans l'ombre des nuits,
Brillante encore, étale un front chargé d'ennuis.
De ce front ceint de tours sa chevelure blanche,
Par lambeaux détachée, en désordre s'épanche,
Et debout, les bras nus, à travers les sanglots
Sa lamentable voix laisse tomber ces mots :
« Romains! que cherchez-vous par delà mes frontières?
« Où courez-vous porter mes enseignes guerrières?
« Citoyens jusqu'ici, ne faites plus un pas,
» La loi vous le défend. » César n'avance pas;
Dans tout son corps circule une terreur secrète,

Et les cheveux dressés sur la rive il s'arrête,
Défaillant de langueur, immobile d'effroi.
Mais bientôt il s'écrie : « O Dieu tonnant, ô toi
« Qui du roi Tarpéien planes sur les murailles
« De la grande cité maîtresse des batailles !
. . . .
. . . . « C'est moi, chère et sainte Patrie !
« Sur la terre et les flots moi le victorieux,
« Moi, partout ton soldat, moi qui, si tu le veux,
« Le suis encor. Le seul coupable est l'homme
« Qui fera de César un ennemi de Rome. »
Impatient de guerre, il vole et sans retard
Sur le fleuve écumant porte son étendard :
Tel, lorsqu'il voit de près le chasseur intrépide
Dans les brûlants déserts de la Libye aride,
Un lion incertain s'arrête, ramassant
Sa fureur tout entière en son sein frémissant ;
Puis, du fouet de sa queue agitée avec rage
Il se frappe les flancs pour doubler son courage,
Hérisse sa crinière et pousse hardiment
De sa gueule profonde un long rugissement.
Si de l'agile Maure il sent la javeline
Ou l'épieu se plongeant dans sa large poitrine,
L'animal, dédaigneux du coup qui l'a frappé,
Par un sanglant chemin soudain s'est échappé.

On a remarqué que M. Bignan ne serre pas le texte latin d'aussi près qu'il s'était proposé lui-même de le faire. Il y a tel épisode de cinquante vers dans l'original qui en compte quatre-vingts dans la traduction. Lucain demande à être rendu avec plus de précision. M. Bignan ne veut rien omettre, c'est bien ; mais comme il prétend aussi ne rien ajouter, il est difficile qu'une différence aussi notable entre les deux formes d'un même récit, n'accuse pas chez le poëte français une habitude de diffusion et de paraphrase, contraire aux excellents principes de traduction qu'il a lui-même posés. Je ne me chargerais pas de traduire en un hémistiche ou en un vers français cet hémistiche latin :

« Venturi me teque legent.

Je n'en dirai pas moins que je ne reconnais pas le trait latin sous cette molle transformation :

Notre postérité *dans ce vaste univers*,
Lira *des mêmes yeux* tes exploits et mes vers.

M. Bignan nous dit pourtant : « chaque fois qu'il m'a été permis de rendre littéralement le texte, j'ai regardé cette faculté comme une bonne fortune de traducteur. » Il paraît que cette bonne fortune a été rare. Il ajoute : « Mon ambition a été de ne pas trop affaiblir une poésie qui, sous les dehors du faux goût, cache souvent tant de nerf, de puissance et de vie. » Excellentes intentions! Mais n'oublions pas que dans l'art de traduire comme dans l'art d'écrire, la théorie est plus facile que la pratique.

Si nous voulions une preuve de plus de ce lieu commun, nous la trouverions dans les différentes tentatives faites pour mettre en français un poëte relativement moderne, d'un génie éminent, très-admiré de notre siècle, mais très-éloigné de nous par son génie même, ainsi que par les luttes politiques ou religieuses auxquelles il a été mêlé, et qui revivent sous une foule d'allusions et de symboles dans toute son œuvre. Nous voulons parler de Dante et de *la Divine Comédie*. Est-il possible de traduire en vers français les trois parties de la trilogie dantesque? La grandeur de l'œuvre originale se fera-t-elle assez sentir dans la copie pour sauver l'aridité de ces mille détails, ambigus pour les contemporains et obscurcis à plaisir par des générations de commentateurs? Que le premier des trois poëmes, *l'Enfer*, grâce au mouvement général, à la sombre puissance qui s'y déploie, au sentiment profond, à l'intérêt poignant qui y règne, que *l'Enfer*, dis-je, puisse passer dans la langue poétique de toutes les nations et de tous les siècles, je le comprends. C'est un de ces cinq ou six poëmes qui, éclos à une époque et chez un peuple parti-

culier, appartiennent comme *les Védas*, comme *la Bible*, comme l'*Iliade*, à tous les peuples et composent le patrimoine intellectuel de l'humanité. Mais *le Purgatoire?* Mais *le Paradis*, où l'abstraction tient autant et plus de place que la peinture, les subtilités de l'école plus que les idées générales et les sentiments humains, la théologie plus que la poésie? Comment faire passer ces œuvres particulières et locales, malgré le génie qu'elles révèlent encore, dans un système de versification comme le nôtre, offrant aussi peu de variété et de souplesse? Si supérieure que *la Divine Comédie* soit à *la Pharsale*, il était peut-être nécessaire d'appliquer à Dante le système de traduction par extraits employés par M. Bignan pour Lucain et par M. Fallex pour Aristophane. Les beautés de *la Divine Comédie*, rendues avec une liberté respectueuse, pourraient former une œuvre de poésie française; *la Divine Comédie*, traduite toute d'une pièce, vers par vers, et presque mot à mot, ne peut être, je le crains du moins, qu'un malheureux tour de force de versification.

M. L. Ratisbonne a accompli ce tour de force; il a traduit les trois grands poëmes de Dante, tercet par tercet, suivant le texte pas à pas, sans écart ni périphrase. Il a, dit-on, consacré neuf années à ce travail qu'il vient de couronner par la publication du *Paradis*[1]. L'accueil le plus favorable était bien dû à une si laborieuse constance. Les suffrages de la presse littéraire n'ont pas manqué à la traduction nouvelle, et l'Académie française a décerné, dès le début, un de ses plus grands prix de poésie à l'auteur.

Après nous être vu contraint d'apprécier un peu sévèrement une œuvre plus personnelle de M. Ratisbonne, *la Comédie enfantine*[2], qui avait reçu dans la presse et dans le public un si gracieux accueil, nous n'osons exa-

1. Michel Lévy frères, 2 vol. in-12 avec le texte en regard.
2. Voy. ci-dessus, pages 36 et suiv.

miner de trop près la traduction qu'il vient de donner du *Paradis*, celui des poëmes de Dante, qui nous paraît le plus intraduisible dans le système adopté. Nous avons peur que la pratique n'ait pas sauvé la théorie dont nous avons signalé les inconvénients, et que dans cette versification française fidèlement calquée sur l'italienne, l'esprit n'ait à désirer trop souvent plus de clarté, l'oreille plus d'harmonie. Aussi, au lieu d'extraire nous-même des passages qui nous ont paru pécher sous ce double rapport, nous reproduirons ici les stances que nous avons vu citer avec le plus d'éloges. Voici, par exemple, le tableau des courses victorieuses de César :

A l'approche des temps où le ciel pur d'orage
Voulut rasséréner la terre à son image,
Rome donne à César l'étendard souverain :

Elles ont vu, l'Isère, et la Seine et la Saône,
Et toute la vallée où se gonfle le Rhône,
Ce qu'il a fait alors du Var jusques au Rhin.

Après le Rubicon, en sortant de Ravenne,
D'un tel essor vola l'aigle césarienne
Qu'à peine on suit ce vol, rien qu'en le racontant.

Du côté de l'Espagne elle court triomphale
Fond sur Dyrrachium et va frapper Pharsale
D'un coup qui retentit jusques au Nil brûlant.

Alors elle revit le Simoïs, Antandre,
Son berceau d'autrefois où *d'Hector dort* la cendre,
Puis contre Ptolémée elle se retourna;

La terre de Juba par sa foudre est frappée :
Puis entendant sonner le clairon de Pompée
Vers l'Occident encor César la ramena,

Dans *la main qui suivit*, ce que l'aigle sublime
Fit, Brute et Cassius le hurlent dans l'abîme,
Et Modène et Pérouse *en eurent à souffrir.*

Elle en gémit encor, la triste Cléopâtre

Qui s'enfuyant devant cette aigle opiniâtre
Au venin d'un serpent se livra pour mourir.

Je cherche en vain, dans ces tercets, la précision, l'éclat, l'harmonie. Tour à tour prosaïque et rocailleuse, cette versification ne peut donner l'idée de la poésie forte et soutenue de l'immortel Florentin. On trouvera plus de mouvement et plus de verve, mais avec des faiblesses et des obscurités encore, dans les stances suivantes, où saint Pierre poursuit ses indignes successeurs d'une foudroyante apostrophe :

Les paroles alors se succédant, l'apôtre
Reprend, et de sa voix *le ton devient tout autre*,
Et, comme sa couleur, d'un feu plus sombre encor.

« Avons-nous, Clet et Lin, et moi le premier Pierre,
« Nourri de notre sang l'Église notre mère
« *Pour la faire servir* à recueillir de l'or?

» Non, c'était pour gagner cette immortelle vie
« *Que Calixte et qu'Urbain et que Sixte et que Pie*
« Ont répandu leur sang après beaucoup de pleurs;

« Nous n'avons pas voulu que nos successeurs fissent
« Du peuple des chrétiens deux parts, et qu'ils les missent
» A droite ou bien à gauche au gré de leurs fureurs?

« *Ni que les clés* du ciel que Dieu m'a confiées,
« Comme un signe sanglant fussent armoriées
« Sur un drapeau levé contre les baptisés?

« Ni qu'on fît de mes traits des cachets sacriléges
« Pour sceller un trafic de menteurs priviléges!
« Que de fois j'en rougis dans mes feux embrasés!

Encore une fois, tout en m'étonnant de ce qu'il a fallu de patience et de travail opiniâtre pour rendre ainsi, dans un long poëme, trois vers d'une langue par trois vers d'une autre, je ne retrouve dans cette pénible versification française, ni la poésie de Dante, ni l'harmonie de la

langue italienne; mais je m'empresse de le reconnaître, la faute en est moins au traducteur qu'au système de traduction. La pensée, chez l'écrivain de génie, est liée intimement à la forme, sous laquelle elle éclôt, comme l'âme au corps; mais la forme ne se lie pas moins intimement au génie de la langue, comme l'organisation du corps au climat. Vouloir faire passer la forme elle-même d'une langue dans une autre, malgré la diversité des conditions, c'est s'exposer à laisser échapper la pensée; c'est compromettre en voulant la rendre trop complète, l'acclimatation du génie.

Pour reproduire plus fidèlement la pensée et le génie des littératures étrangères quelques traducteurs ont adopté une forme plus libre, trop libre peut-être, celle de la prose rhythmée qu'on appelle improprement vers blancs; car dans notre langue, privée des combinaisons harmonieuses des longues et des brèves, la rime est un élément essentiel de la versification. C'est dans cette forme que M. L. Chassin nous fait connaître un des poëtes les plus intéressants de la Hongrie moderne, Alexandre Petoefi[1]. M. Chassin, qui suit avec sollicitude le mouvement national hongrois et a publié récemment, avec M. Yranyi, l'*Histoire politique de la révolution de Hongrie*, en deux volumes, a voulu nous révéler le poëte martyr de cette héroïque nation. C'est une heureuse pensée. Il y a longtemps que la savante Allemagne, si jalouse de faire passer dans sa langue toutes les œuvres remarquables des langues étrangères, a traduit les principales poésies de Petoefi, sous le titre de *Chansons nationales des Maggyares*[2]. M. Chassin ne se borne pas à faire connaître le poëte, il raconte aussi la vie du soldat et le grand soulèvement national au milieu duquel il combat

1. Bruxelles et Paris. Pagnerre, 1860.
1. Leipsick, 1851, *Nationallieder der Magyaren.*

de la plume et de l'épée et trouve la mort sur un champ de bataille. Il divise son livre en deux parties : *la Vie errante* et *la Révolution.*

Dans Alexandre Petoefi, il est difficile de séparer le poëte du soldat; sa poésie est un cri de guerre, un appel aux armes et à l'insurrection et un chant patriotique perpétuel. Si, par hasard, il aborde des sujets plus gais et plus frivoles : le vin, l'amour, les fêtes, on sent que sa joie n'est pas sans amertume, et il fait involontairement sur le sort de son pays, un retour mélancolique. La patrie le possède tout entier; la servir n'est pas son devoir, mais son bonheur; la moindre récompense, si tard qu'elle vienne, lui viendra comme par surcroît.

Je suis soldat, mais soldat en retraite,
Jamais caporal, toujours simple soldat.
Au régiment j'apportai ma jeunesse;
Elle y resta, je suis vieux maintenant.

Sur tous les points, fort exact et fidèle,
Je n'eus jamais châtiment à subir;
Quand je partis, pour toute récompense,
Mon général me frappa sur l'épaule.

Petoefi chante volontiers les privations que la guerre pour la patrie fait supporter avec courage. Quand le soldat n'a pas à manger, il remercie les dieux de n'avoir pas fait les dents de fers : « elles auraient pu se rouiller. » Il raille la souffrance, la mort, et il appelle toute la poésie de la nature et toutes les fleurs du printemps sur la tombe humide des héros. Mais son printemps est le printemps de la guerre, avec toute une végétation de sang et la liberté pour seul sourire.

Ah! je voudrais que ce fût le printemps,
Printemps de guerre où les roses fleurissent
Roses de sang sur le cœur du soldat;

Où le clairon, rossignol des batailles,

Fait résonner sa chanson qui transporte....
J'y serais ! Et sur mon cœur aussi
Croîtrait la fleur sanglante de la mort.

De mon cheval, lorsque je tomberai,
Ah ! qu'un baiser sur ma lèvre se pose,
Baiser de toi, ma belle liberté,
Toi le plus beau des êtres surhumains.

Nous ne pousserons pas plus loin l'examen du livre de M. Chassin, qui encadre les poésies de Petoefi dans une étude historique, très-vive et très-intéressante, mais étrangère à notre sujet spécial, la traduction en vers français des œuvres poétiques des autres peuples. Rien n'est plus favorable sans doute à l'interprétation fidèle des œuvres les plus éloignées du génie de notre langue ou de notre nation que ce système de rhythme incomplet, affranchi de la plus grande difficulté matérielle de notre versification; il nous initie à la connaissance exacte de richesses poétiques d'un autre ordre; il nous révèle vraiment les poëtes étrangers; mais il ne nous révèle pas, comme peut le faire une bonne traduction en vers un poëte français de plus[1].

1. Nous recevons trop tard pour l'examiner cette année, une traduction en vers des *OEuvres complètes d'Horace*, par M. Boulard [de Richelieu], publiée dans les derniers jours de 1860 (Hachette, gr. in-8, 462 p.). C'est l'œuvre posthume d'un magistrat qui consacrait aux lettres ses loisirs : œuvre estimable où le talent et l'entente du vers français ne font pas défaut à la patience et au courage. Nous aurons occasion de revenir sur cette nouvelle version, qui, après des centaines d'autres vient confirmer par ses qualités comme par ses défauts, les idées que la plupart des critiques professent sur les traductions complètes en vers français des auteurs français ou étrangers. Une traduction d'Horace qui a fait beaucoup plus de bruit cette année, est celle de M. J. Janin; mais elle est en prose et ce n'est pas ici le lieu d'en parler. Voy. ci-dessus Section VIII. *Philologie*, *traductions*, etc.

ROMAN.

1

Le roman dans la littérature actuelle. Difficulté de choisir et de classer. — Ordre adopté.

Le roman a pris de nos jours en littérature la même place que la sonate en musique, il y a cinquante ans. Tous les maîtres en avaient fait; tous les écoliers en ont voulu faire. Le roman a eu ses Mozart, ses Beethoven, ses Haydn, ses Dussek, qui ont eu le secret de jeter dans un cadre de convention des œuvres immortelles. Puis sont venus les artistes de second, de troisième, de dernier ordre, qui se sont abattus, comme sur une proie facile, sur la sonate littéraire. Alors commença, pour s'arrêter, Dieu sait quand, un déluge de romans, dont toute autre inondation bibliographique, celle des almanachs nouveaux ou celle des brochures politiques, peut à peine donner l'idée. On voit éclore et se multiplier toutes les variétés à la fois du roman : roman historique, roman philosophique, roman politique, roman artistique, roman aristocratique, roman bourgeois, roman populaire, roman sérieux, roman amusant, roman pieux et édifiant, roman immoral ou scabreux, roman de caractère, roman d'intrigues, roman fantastique, roman réaliste, roman idéal, etc., sans compter les catégories que des critiques ingénieux établissent, d'après les procédés préférés par les auteurs, comme celles-ci: romans qui finissent mal, romans qui finissent bien, etc.

Aussi que de chapitres il y aurait à faire sur le roman, même après toutes ces études d'ensemble publiées par MM. Philarète Chasles, Cuvillier-Fleury, Montégut, J. J. Weiss, etc. dans les revues et les journaux!

Il y aurait également à considérer dans les diverses catégories du genre la place faite aux principes, aux institutions, aux hommes, et, par suite, bien des chapitres intéressants à écrire sous des titres analogues à ceux-ci : De la morale, De la religion, De la société suivant le roman, De la femme dans le roman, Du père de famille dans le roman, Du rôle de la fortune, ou comme on dit aujourd'hui du million dans le roman.

Mais de telles études rentrent difficilement dans un cadre tel que le nôtre, et nous ne pouvons dessiner ici toutes les cartes de cet « atlas du monde moral, » comme Bulwer-Lytton appelle le roman. Après en avoir montré l'étendue et les zones diverses, qu'il nous suffise d'en parcourir quelques régions, sans nous préoccuper davantage des frontières qui les séparent. En présence de la multitude des livres à classer, nous abandonnerons tout système de classification. Nous prendrons au hasard les notes que nous aurons pu recueillir dans le cours de l'année sur un certain nombre de romans, et nous les jetterons ici dans l'ordre alphabétique des noms des auteurs.

2

A. MM. Achard, d'Araquy, Arnould, Assollant.

Le premier que cet ordre appelle (car M. About n'a rien produit cette année, en fait de romans) est M. Amédée Achard, comme dans l'affaire d'honneur de la Société des gens de lettres avec M. Fiorentino. Mais ici nous n'avons à enregistrer, sous le nom de M. Achard, que des succès. Trois livres sont sortis dans l'année de sa féconde plume.

Le premier en date est la *Famille Guillemot*[1], œuvre d'observation patiente où nous voyons transportées à Paris même, les mœurs et les habitudes pacifiques de la petite ville. Le rentier du Marais, le commerçant retiré des affaires, l'officier retraité, conduisent leur vie avec une régularité chronométrique. On entend bourdonner de petits caquetages; de minimes intérêts domestiques prennent la proportion d'affaires d'État, et les plus grandes révolutions sociales n'ont aucun contre-coup dans ce petit monde inconnu du grand. Voici avec quel soin extrême l'auteur nous fait pénétrer dans cet intérieur si uniforme.

« Certaines existences se creusent dans la ville la plus agitée du monde un lit paisible où elles s'endorment pareilles à ces rivières silencieuses qui coulent entre des berges gazonnées, au-dessus desquelles leurs eaux ne se répandent jamais. Elles y trouvent leur contentement et une somme de satisfaction suffisante à leurs besoins intellectuels. A leur insu elles transforment la ville des révolutions en un chef-lieu de petite sous-préfecture au delà duquel ne va pas leur curiosité; le rayon de leurs inquiétudes d'esprit et de leurs désirs s'arrête aux étroites limites de leur quartier; elles ne semblent pas soupçonner que plus loin quelque chose puisse penser, vivre, s'agiter. La mort diminue lentement le cercle de leurs relations, le hasard ne l'augmente jamais. Chaque année nouvelle est la reproduction exacte, en quelque sorte photographique, de l'année qui vient de finir; les mois, les jours, les heures amènent les mêmes occupations, les mêmes plaisirs, presque les mêmes mots. Leurs petits bonheurs, leurs menus chagrins se perpétuent dans un horizon dont les frontières infranchissables sont marquées. Les grands événements qui secouent le pays, passent sans les atteindre, comme ces grandes tempêtes qui en dévastant les forêts, effleurent à peine le brin d'herbe; si rien ne les émeut, rien ne les attire. Elles tiennent un peu dans l'échelle des familles parisiennes, la place des mollusques dans la création; elles meurent où le sort les a fait naître, peu curieuses des cieux nouveaux, médiocrement inquiètes de ce qu'elles ne savent pas. »

1. Hachette et Cie, in-12, ainsi que les deux volumes suivants.

Il y a des tempêtes pourtant dans ce monde où tout semblait devoir rester si calme; il y a des passions qui bouleversent et qui tuent; il y a des intrigues qui se croisent, des intérêts qui se mêlent aux sentiments ou les combattent. La poursuite d'une succession est jetée au milieu d'un drame d'amour : la succession échappe, l'amour produit des catastrophes. On a reproché à *la Famille Guillemot* la multiplicité des personnages; il y a vraiment trop de Guillemot de toutes les branches; il y a les frères Guillemot, les enfants, les neveux, les cousins dont il faut avoir soin de ne pas confondre les noms de baptême; puis viennent les femmes et les filles de même nom pour compléter un personnel patriarcal dont il n'est pas toujours facile de suivre la généalogie. Il faut entrer à son tour dans cette famille, vivre avec elle pour en connaître tous les membres, s'intéresser à ses drames et à ses malheurs.

Les Séductions de M. A. Achard sont d'une lecture plus agréable. Sous ce titre l'auteur a réuni deux nouvelles, ou petits romans dont les personnages appartiennent également au grand monde. *Marguerite de Thieulay* et *Clémentine Aubernin*. Ce sont des scènes de la vie aristocratique, deux romans du genre fashionable; les plus beaux noms y sont portés avec aisance. Vous voyez une des héroïnes devenir la comtesse de Vauvert, puis la vicomtesse de Chavry, et autour d'elle se mouvoir dans l'élégance et la grandeur MM. et Mmes de Versac, de Luxeuil, de Blangey, de Rosay, de Candé, toutes marionnettes humaines dont les sentiments et le langage sont dignes, comme le costume, de la plus haute société. *Marguerite de Thieulay* est une de ces petites œuvres élégantes et saines, fruit d'un talent délicat, d'un esprit juste et orné, où le sentiment et le goût s'unissent dans une exquise leçon de morale. Une jeune femme trop rêveuse ne comprend pas tout le bonheur que lui offre l'affection tout à fait virile de l'époux choisi par sa famille. Un amant de son choix tendre,

ardent, dévoué augmente ses regrets. Le mari meurt, elle épouse l'amant; mais elle ne trouve bientôt plus en lui qu'un ambitieux, un diplomate, un égoïste. L'amour, au lieu de combler le vide, l'a creusé, le désenchantement est complet. Un nouvel amour s'offre à Marguerite; tendre et dévoué, il ressemble trop au passé évanoui, il pourrait tromper de même; on ne reçoit pas deux fois une pareille leçon. La jeune femme brûle les lettres que son second mari lui avait adressées comme amant, et va pleurer sur la tombe de son premier mari, son seul ami véritable. La conclusion qui est dans les faits plus que dans les mots, est la condamnation de toutes ces idées singulières que met dans l'esprit des femmes une éducation fausse.

Clémentine Aubernin fait ressortir un enseignement analogue de l'histoire d'une pauvre enfant, gâtée par la fortune, la famille et le monde. C'est le tableau de la passion irrégulière troublant le bonheur légitime : peu de douceurs, des joies âpres, empoisonnées, des luttes douloureuses, des regrets amers, des mensonges, des hontes continuelles, avec le retour dans le devoir, pour l'exemple et la satisfaction du lecteur.

C'est dans ces cadres, dans cet ordre de sentiments et d'idées, que le talent de M. A. Achard me semble le mieux à sa place. Aussi je n'approuve pas ses tentatives d'excursion aventureuse dans le domaine du grand roman-feuilleton; *les Misères d'un Millionnaire*, qui doivent être réunies aujourd'hui en volume, m'ont paru se dérouler un peu au hasard et par des développements inattendus dans les colonnes de la *Presse*. C'était le tableau, infidèle au titre, des splendeurs moitié fantastiques, moitié réelles, d'une fortune improvisée, avec une éclipse passagère. Le banquier Jacques, parti du point le plus bas pour arriver au plus haut, remporte des victoires financières inouïes; il remue les millions, il les multiplie, il a la fièvre des grandes af-

faires ; le succès d'un projet gigantesque le conduit à de plus gigantesques encore qui réussiront à leur tour, sans assouvir son besoin d'action. C'est là sa seule misère. S'il tombe une fois, par un concours de circonstances invraisemblables, c'est pour se relever rapidement de sa chute. Il a une mère admirable, un ami sans pareil, une fille adoptive d'un dévouement à toute épreuve; jeune, il a rencontré une maîtresse qui était un vrai trésor, mais qu'il a abandonnée pour assurer par un mariage l'avenir de sa fortune.

C'est de là que viendra sa punition : la femme délaissée a un fils qu'elle élève pour sa vengeance. Le banquier a auprès de lui un jeune homme auquel il accorde une confiance sans réserve, qu'il initie à toutes ses affaires, à tous ses calculs, à toutes ses pensées, qui devient un autre lui-même; ce jeune homme joue ici le rôle du traître dans les mélodrames; tous les secrets qui lui sont confiés, tous les mystères dont il a la clef, tous les pouvoirs dont il est revêtu, tous les bienfaits dont il est comblé, il fait tourner tout à la ruine et à la honte du banquier. Il corrompt son fils; il trompe le dévouement de ses amis; il attise la malveillance de ses rivaux; il gaspille ses ressources; il déjoue ses meilleures opérations; il le pousse aux affaires désastreuses; il le ruine, il le déshonore, et, pour comble de désespoir, le jour où le banquier démasque tout, il reconnaît dans l'instrument de sa ruine le fils né de son premier amour. Intrépide, opiniâtre, soutenu par l'amitié, il refera sa fortune, il sera réhabilité; mais il ne pourra, comme père de famille, relever l'édifice de son bonheur.

Voilà ce que M. A. Achard appelle les misères d'un millionnaire; voilà les énormes machines qu'il met en œuvre pour arriver à une conclusion qui aurait pu couronner une simple nouvelle. Ce n'était pas la peine de remuer tant de millions et d'accumuler des combinaisons impossibles. Le titre m'avait promis mieux. Je croyais voir l'honorable

médiocrité vengée de l'orgueil du million par le tableau de misères naissant du million lui-même. C'est une idée à reprendre, un tableau à refaire. Avis à un autre peintre[1].

L'ordre alphabétique rapproche d'un écrivain aussi maître de lui-même que de son public, deux jeunes débutants qui n'ont ni son expérience, ni sa fécondité: MM. E. d'Araquy et Arthur Arnould. *Galienne*, qui est tout à fait le début du premier[2], est une étude psychologique, dans une situation dramatique, très-simple et très-fortement soutenue. Une dame du grand monde a deux filles, dont l'une est le fruit de relations adultères. N'osant pas avouer sa faute, elle a laissé son mari aimer jusque-là ces deux enfants du même amour paternel; mais, après sa mort, elle ne veut pas que la fille illégitime partage l'héritage auquel elle n'a pas droit, et elle refuse de consentir au mariage de Galienne avec un jeune homme digne de son amour. La passion des deux jeunes gens se développe en dépit des résistances dont ils ne peuvent deviner la cause. Un prêtre, qui sait le secret de la mère coupable, lutte en vain contre ses scrupules. La mère reste inébranlable. Repoussé par la délicatesse de la jeune fille, le jeune homme en épouse une autre, et Galienne meurt de douleur, sans trahir son amour. Ce roman dont tous les faits sont résumés dans ces quelques lignes, intéresse par le développement des sentiments et par le soin avec lequel il est écrit.

1. Dans l'année 1860 ou dans ses environs, M. Am. Achard compte bien encore quelques romans ou nouvelles. Il y en a par exemple deux dans le volume intitulé : *les Rêveurs de Paris* (Librairie nouvelle, in-12), et qui appartient, à quelques variantes près, au même ordre d'idées et au même cercle social que les *Séductions*. La fécondité facile de M. Achard a fait dire qu'il aurait besoin d'un critique attaché à sa personne; on verra que plus d'un de ses confrères du roman ont cela de commun avec lui.

2. Hachette et Cie, in-18, p. 193.

Les *Trois poëtes* de M. A. Arnould[1] qui avait débuté, il y a quatre ans par un volume de *Contes humoristiques*, sont encore de simples nouvelles, et qui ne nous transportent pas dans un monde très-élevé; mais nous y trouvons une lutte qui peut avoir pour théâtre toutes les sphères sociales : la lutte de l'idéal contre la réalité, de la poésie contre la misère, du dévouement contre l'égoïsme. La note dominante en est triste; j'aimerais à voir le génie triompher du sort; M. Arnould, sans doute pour être plus vrai, nous montre la médiocrité emphatique aboutissant au délire, au milieu des souffrances que la vie réelle réserve à ceux qui ne savent pas s'y faire place. Il y a dans ces trois récits de prétentions et d'infortunes littéraires, du talent d'observation et un certain art de mise en scène. J'y aurais voulu seulement, de la part d'un jeune homme, un peu plus d'idéal, et, puisqu'il s'agit de poëtes, un peu plus de poésie.

De l'idéal, de la poésie, des illusions de jeunesse, n'en demandez point à M. Assollant. Nous avons vu, dans les deux précédentes années que ce ne sont pas là les éléments de son talent. Un style vif, une manière rapide, un esprit qui se moque volontiers de tout, de son sujet, de ses héros, de ses lecteurs et au besoin de lui-même; peu ou point d'émotion, la raillerie froide, impassible, d'un homme qui ricane sans toujours faire rire; plus de malignité satirique que de gaieté; peu d'efforts d'invention; mais une simplicité, une clarté de plan constante, et par-dessus tout un mouvement, un entrain infatigable; voilà les qualités ou les défauts qui faisaient l'originalité des deux premiers livres de M. Assollant; ils font encore celle de ses plus récents ouvrages. Brancas est un avocat de Paris qui va plaider en province une affaire de succession pour un ami. Il y trouve deux

1. Hachette et Cie, in-18, 222 p.

jeunes filles dont l'une cède à l'autre et d'assez bonne grâce son fiancé. Quelques types aussi vrais que communs; tout le personnel d'un barreau et d'un tribunal de petite ville; quelques bourgeois et bourgeoises avec des prétentions et des travers; une intrigue dont les incidents promettent des émotions que l'auteur a peur de pousser trop loin : tel est le fond d'un roman écrit en se jouant et sans cette étude approfondie de caractères que l'on retrouve, de Balzac à M. Gustave Flaubert, chez plusieurs peintres de la vie de province. *Les Amours de Quaterquem* ont pour héros un savant inventeur d'un ballon omnibus, qui finit par épouser une Anglaise. C'est une historiette drolatique, une fantaisie, une charge qui termine gaiement le volume.

La Mort de Roland est une des manifestations les plus complètes de l'esprit de M. Assollant; il l'appelle « une fantaisie épique. » Le procédé qu'il suit est très-simple et déjà connu : prendre le héros d'une légende chevaleresque et en faire celui d'une bouffonnerie rabelaisienne; mêler le moderne à l'antique, le grotesque au sérieux; dire les choses plaisantes d'un ton épique, et donner aux choses épiques le ton plaisant. C'est le procédé ordinaire de la parodie. M. Assollant l'emploie avec dextérité; se moquer de son sujet étant son sujet même, il est ici tout à fait dans son élément. Il a trouvé un cadre favorable à la satire, et il s'en donne à cœur-joie. Voici, pour montrer un échantillon du ton et du style, comment il malmène la poésie, dans la personne d'un poëte troubadour.

Rodéric se tourna vers le Gascon :

« Et toi, dit-il, qui es-tu?

— Je suis un nourrisson des Muses, » répondit Raimbaud avec emphase.

Rodéric fronça le sourcil :

« Un nourrisson des Muses, c'est-à-dire un poëte, un méchant aligneur de rimes! A quoi cela peut-il servir dans une république?

— Un méchant aligneur de rimes, reprit le Gascon en colère. Sais-tu que j'ai été deux ans le poëte du roi Marsile et de la princesse Fleur-d'Épine? Sais-tu que les gens de Saragosse ont au moins autant de goût que ceux de Villanueva?

— Un poëte de cour, dit Rodéric, en riant avec mépris, que ferions-nous de cela?

— Mais, dit le Gascon, je saurai chanter la liberté, j'animerai les guerriers au combat, je charmerai le cœur des femmes sensibles et répandrai une gloire éternelle sur ma nouvelle patrie.

— Sais-tu bêcher, dit le vieillard?

— Non.

— Sais-tu sarcler?

— Non.

— Sais-tu balayer les rues?

— Non.

— Sais-tu faire des souliers?

— Non, mille fois non. Je sais célébrer les exploits des héros et....

— Bien, dit Rodéric, passons à ton compagnon qui a du moins le mérite de savoir se taire. »

Roland lui-même est une sorte de Don Quichotte anticipé; il représente, au début de la chevalerie, les ridicules de son déclin. Mais il les représente dans des proportions grandioses, gigantesques. C'est un Gargantua guerrier. Dans cette fantaisie excentrique sur un sujet légendaire, il se glisse des plaisanteries par trop modernes et qui sentent leur gamin de Paris. Quand Roland, par exemple, a peur qu'on ne mette le feu à sa ville et demande à l'archevêque Turpin de l'aider à arrêter le massacre, Olivier lui crie : « Égoïste! Tu as peur qu'on ne dégrade ta propriété. » Il ne manque plus que les deux bons gendarmes pour protéger le propriétaire. Car c'est encore là la grosse insulte qu'on lui jette une seconde fois. « Propriétaire, va! » s'écrie Olivier en haussant les épaules. La fantaisie a le caractère et le style libres; mais la plus excentrique même veut avoir plus de distinction. L'esprit peut être vif sans être commun, les charges et le vocabu-

laire d'atelier, doivent être laissés par M. Assollant à ceux qui, ayant sa verve, n'ont pas son talent d'écrire.

3

B. MM. Barbara, Barbey, d'Aurevilly, Béchard, Belloy, Bréhat, Brisebarre (et Nus).

Nous retrouvons cette année M. Ch. Barbara avec un volume de nouvelles qu'il intitule : *Mes petites-maisons*, et qu'il dédie à l'éminent aliéniste, le docteur Baillarger, dont il paraît avoir suivi les leçons. « Les figures dont ces esquisses ont pour objet la mise en relief, pourraient prétendre, dit-il, aux honneurs d'une loge à Bicêtre. » Ce sont six histoires de fous. La première a pour héros ou pour victime un artiste, un virtuose : le génie confine souvent à la folie. Puis viennent un inventeur, le major Whittington; un faussaire, Romanzoff; un monomane, l'homme qui nourrit des papillons; l'héroïne du récit le plus dramatique, Hirma Gilquin; enfin, pour servir d'épilogue ou comme dit l'auteur de *Post-face*, les quelques pages intitulées : *les Sourds*. M. Charles Barbara porte ici ses qualités ordinaires, l'observation sérieuse et patiente, une sobriété de style qui n'exclut pas la force. Il a étudié son sujet particulier d'une façon approfondie. Son livre, comme les leçons des aliénistes, a cet attrait presque douloureux qui fait trembler pour son voisin ou pour soi-même. Tant paraît mince la cloison qui sépare la sagesse de la folie; tant il y a de chemins ouverts pour conduire l'imagination aux abîmes de l'hallucination.

Je n'ai pas encore eu occasion de parler dans ce recueil des romans de M. Barbey d'Aurevilly. Si nous ne voulions prendre rigoureusement que les seules nouveautés de l'année, nous n'aurions encore rien à dire de l'auteur d'*Une*

vieille maîtresse et de l'*Amour impossible*, qui ne sont que des réimpressions. Mais ces œuvres de jeunesse ont subi, pour reparaître au jour, des remaniements et pour ainsi dire des épurations qui permettent de les considérer comme l'expression de la manière et du système de l'écrivain, dans la mesure nouvelle où il avoue l'une et l'autre. Quant à ceux qui voudront connaître ce système et cette manière dans leur pureté ou plutôt dans leur licence primitive, nous les renverrons à la première édition d'*Une vieille maîtresse* ou bien à l'analyse et aux extraits qui en ont été faits par M. Champfleury dans sa *Gazette* et aux critiques polies et spirituelles d'Hippolyte Rigault. Les passages les plus scabreux ou les plus excentriques ont heureusement disparu de l'édition nouvelle. Mais le ton général de tels livres n'a pu être tellement changé qu'il soit devenu possible d'en citer une page entière sans faire crier les gens de goût ou alarmer les moralistes.

Toujours aux antipodes du naturel, M. Barbey d'Aurevilly se met particulièrement à la torture pour porter dans les descriptions la prétention et la recherche jusqu'à leur dernière limite. Il aime aussi à y jeter les premiers traits d'ébauches lascives qui s'achèvent d'elles-mêmes, quand il ne les achève pas, à engager, à entortiller, comme il dit lui-même, la pensée et le désir dans des images provocatrices. Quand il présente ses héroïnes, même vêtues, ce sont toujours des académies qu'il a l'air de dessiner d'après nature. Même sous des voiles la beauté, pour lui, n'a pas de mystères. Qu'est-ce, si les voiles tombent? Voyez-vous cette dame du monde « dans la plénitude et l'uberté des contours,... étalant richement l'ampleur de sa beauté à réveiller le Turc le plus engourdi? » Voyez-vous son amant « boire à longs traits dans la coupe d'opale de ses épaules la cruelle ivresse des bonheurs non partagés? » Le voyez-vous « enlacer ses bras avides autour de ces genoux qui restent strictement unis, autour de ces flancs immobiles,

comme autour de l'autel d'airain de quelque divinité inexorable? » Mais j'ai tort de mêler au style étincelant de M. Barbey d'Aurevilly les vulgarités de ma prose. Je lui laisse la parole, ou plutôt le pinceau.

.... Au contour fuyant de la bouche, près des lèvres souriantes et humides, à l'origine des plus aristocratiques oreilles qui aient jamais bu à flots les flatteries et les adorations humaines, on voyait le duvet savoureux qui ombre d'une teinte blonde les fruits mûrs et qui donne soif à regarder. Du front, l'ambre qui colorait cette peau, blanche et mate autrefois, avait coulé jusqu'aux épaules que Bérangère aimait à faire sortir de l'échancrure d'une robe de velours noir, comme la lune d'une mer orageuse. On eût dit que ce dos vaste et nu, qui renvoyait si bien la lumière, avait brisé les liens impuissants du corsage; il se balançait avec une ondulation de serpent sur des reins d'une cambrure hardie, tandis qu'au-dessous des beautés enivrantes qui violaient, par l'énergie de leur moulure, l'asile sacré de la robe flottante, se perdait dans les molles pesanteurs du velours le reste de ce corps divin.

Quelles peintures et quel style! Je fais grâce du « mouvement presque libertin de cette chute de reins admirable » et de la comparaison de « Léda attendant son cygne et se préparant à la volupté, » et je me dis : Quel bonheur pour la moralité publique que de tels livres soient écrits dans un tel jargon! La Providence, qui aime à mettre certaines choses dangereuses à l'abri de nos atteintes, a sans doute voulu que le public fût tenu à distance d'une pareille imagination par l'éblouissement des métaphores et que de telles évocations restassent à peu près inaccessibles derrière leur voile de fumée et d'étincelles. Voilà pourtant les modèles offerts par un écrivain qui a le renom d'un critique sévère[1], et qui, il y a un an encore, fondait assez bruyamment, avec MM. Granier de Cassagnac et Escudier,

1. Comme critique, M. Barbey d'Aurevilly a des *fulgurations* et des *rutilations* de style auprès desquelles ses romans sont des modèles de naturel et de simplicité. Voy. ci-dessous, section IV, *Critique littéraire*.

le journal *le Réveil*, comme l'organe spécial de la saine littérature, c'est-à-dire, apparemment, du bon goût et de la morale !

Mais pressons le pas; car l'alphabet est long et la liste des romanciers nombreuse. M. Frédéric Béchard, qui publie les *Existences déclassées*[1], paraît se préoccuper de l'enseignement moral que les livres d'imagination même doivent au lecteur. Il montre les ravages du vice et du crime parmi ces êtres qui n'ont pas de place dans la société, qui, sous les dehors du luxe, luttent contre la misère et en écoutent toutes les dangereuses suggestions. La *Princesse de Ruolz* est un des types les plus hardis de ces existences aventureuses, qui résument, par les plus mauvais côtés, l'excès de la civilisation moderne.

Ce sont aussi des êtres déclassés ou plutôt excentriques que le marquis de Belloy met en scène dans les *Toqués*[2]. Son livre n'est pas une étude d'aliéniste, mais d'un fantaisiste observateur. C'est une suite d'esquisses dont quelques-unes sont empruntées à l'histoire, les autres aux souvenirs personnels de l'auteur. Ce sont des portraits, on le reconnaît, sinon à la ressemblance avec les originaux absents, du moins à la vie et au mouvement qui semblent reproduits d'après nature. Des transitions quelquefois bizarres relient entre elles les anecdotes, dont se compose ce livre de fantaisie et d'*humour*, où l'esprit ne manque pas, mais où le naturel fait plus souvent défaut.

Nous sommes emportés bien loin des travers de notre société et des excès de notre civilisation par M. Alfred de Bréhat, dont les *Filles du Boër*[3], sont des souvenirs du cap

1. Librairie nouvelle, in-12.
2. Michel Lévy frères, in-12.
3. Hachette et Cie, in-12.

de Bonne-Espérance. Les romans du capitaine Mayne-Read nous ont familiarisés avec les mœurs de ces courageux colons hollandais, avec leur existence aventureuse, avec leurs dangereuses chasses. M. de Bréhat nous fait pénétrer dans leur famille, à la suite d'un officier anglais qui s'éprend d'une des filles d'un Boër et l'épouse. Ce sont de vraies héroïnes que ces jeunes filles, et c'est au milieu des scènes les plus émouvantes que l'amour naît, se développe et reçoit son prix.

Les auteurs des *Drames de la vie*[1], MM. Éd. Brisebarre et Eug. Nus, ne vont pas chercher leur théâtre et leurs sujets si loin. Le titre du livre et les noms des auteurs nous promettent quelques-uns de ces tableaux offerts d'ordinaire au public des théâtres du boulevard. Cette promesse n'est pas trompée. Les misères sociales et les vices qui les produisent ou qui en naissent, par une fatale réciprocité, voilà le sujet des *Drames de la vie*. Ici, une honnête famille de fermiers subit les premières atteintes du malheur, et le garçon de ferme profite de la maladie du maître pour lui prendre à la fois sa femme et son bien. Là, de pauvres filles appartenant aux classes ouvrières de Paris sont soumises à toutes les séductions du vice, au milieu des tentations de la faim. Ces tristes scènes sont esquissées avec une certaine vigueur, et, sans que les auteurs aient besoin de recourir à des déclamations trop faciles, elles portent avec elles leur enseignement.

1. Librairie nouvelle, 2 vol. in-12.

4

C. M. Cénac-Moncaut, Mme de Chabrillan, MM. Champfleury, Claveau.

Nous sommes forcé de passer sous silence le roman historique de Cénac-Moncaut, *Médella ou la Gaule chrétienne*[1], qui n'est qu'une réimpression. La nouvelle édition de cette œuvre brillante et consciencieuse, qui procède à la fois de Chateaubriand, d'Augustin Thierry et de Walter Scott, est pour l'auteur une occasion de protester contre le roman actuel et le réalisme littéraire. Comme nous faisons l'histoire de la littérature actuelle et non celle de la Restauration, c'est de ce réalisme que nous avons le plus souvent à nous occuper.

Nous le trouverions, avec toute sa fougue, son exubérance, dans plusieurs anciens livres de la comtesse de Chabrillan. Mais aujourd'hui cette dame paraît disposée à modérer sa verve et à demander des succès moins bruyants à un genre de composition qui se recommande à la fois par la simplicité du style et la moralité des intentions. Sous ce titre singulier : *Est-il fou*[2]*?* Mme de Chabrillan raconte l'histoire d'une jeune ouvrière orpheline que protégent de braves gens sans fortune eux-mêmes, mais doués d'un excellent cœur. Leur sollicitude préserve la jeune Laure de tous les périls d'une vie pauvre, laborieuse et dépendante. La pureté de ses mœurs échappe à toute souillure; mais une sensibilité trop délicate et sans proportion avec les rudes conditions de son existence, s'est développée en elle, et ses forces physiques la trahissent au milieu de la lutte. De semblables esquisses feront plus d'honneur à Mme de Chabrillan que ses anciens ouvrages.

1. Amyot.
2. Librairie nouvelle, in-12,

Nous avons parlé de réalisme; en voici le maître avoué et reconnu, M. Champfleury. Nouveautés ou réimpressions, nous aurions à présenter de lui, pour l'année 1860, plusieurs volumes : *les Amis de la nature, M. de Boisd'hyver, la Succession Lecamus, la Mascarade de la vie parisienne*[1]. Dans ces divers ouvrages, le chef d'école se montre à peu près tout entier, tel qu'il est et veut être, copiste fidèle et patient de la réalité; mais la réalité qu'il préfère est celle où le trivial et le grotesque dominent. Un boutiquier retiré des affaires, qui, menacé de mourir d'activité rentrée, use ce qui lui reste de force dans la satisfaction d'une ruineuse manie champêtre; de petits bourgeois de province se disputant avec acharnement un héritage; un nouvel évêque venant prendre possession de son siége dans une petite ville au milieu des commérages de tout un monde de dévots; un chiffonnier apprêteur de chats, dont la fille, marchande d'asticots, devient la reine dégradée des brasseries les plus enfumées du quartier latin : voilà les personnages qui plaisent à M. Champfleury. Quant aux scènes, prenez les plus vulgaires, des cancans de toute espèce, des rivalités de sacristie, des intrigues de comptoir, des exhibitions de guenilles, des bonnes fortunes de chiffonniers, des orgies d'étudiants, etc.; supposez tout cela fixé instantanément par un procédé photographique quelconque, et vous aurez une juste idée de ce qu'on peut appeler un roman réaliste.

Le cadre, ici, n'est rien, l'invention peu de chose; le premier objet venu, ramassé dans le ruisseau voisin, transporté dans l'atelier de l'artiste et associé à un accessoire quelconque, voilà un tableau tout fait. Il est question, dans les *Amis de la nature*, du sujet suivant qui suffit à la gloire d'un peintre : sur une table un fromage de Brie en-

1. Poulet-Malassis et de Broize. In-12, avec une ou plusieurs eaux-fortes.

tamé, le couteau sale tout auprès, un bénitier dans le fond suspendu au mur[1]. Copiez exactement et vous aurez accompli, à peu de frais, une œuvre de génie. Aucune poésie, aucune émotion, aucun sentiment pour adoucir ou expliquer la brutalité des faits; ou plutôt la poésie est systématiquement abaissée, l'émotion baffouée, le sentiment éconduit.

Je ne sais si les disciples de M. Champfleury sont nombreux, mais quelques-uns épousent avec un singulier dévouement la cause de sa gloire. Nous trouvons en tête des *Amis de la nature* une *Caractéristique des œuvres de l'auteur*, par M. Duranty. Voici en quels termes le maître est proclamé l'un des plus grands artistes de l'époque :

> Personne aujourd'hui, de la génération de 1850, ne peut opposer à son œuvre un ensemble aussi imposant par le nombre, la variété, l'étendue intellectuelle, la netteté de la volonté qui l'a créée, l'inflexible poursuite d'un but défini et le rôle rempli pour l'éclaircissement de la vie contemporaine.

Malgré ce ton d'apothéose, il faut dire que chez M. Champfleury le système vaut moins que le talent. Grâce au premier, il s'épuise à composer des livres vulgaires sans intérêt, sans charme, où l'esprit n'est pas dédommagé des mécomptes du cœur; grâce au second, il conserve dans les plus malheureux cadres un cachet personnel de résolution, de volonté, de présomption, si l'on aime mieux : toutes choses que l'on prend volontiers pour de la force et qui, à la longue, peuvent donner la même popularité.

Le réalisme n'est qu'une exagération d'école, mais le sentiment de la réalité est partout aujourd'hui, et avec raison, dans l'art et la littérature modernes; il est surtout

1. Ce sujet figure parmi les dessins accessoires qui encadrent le portrait de l'auteur, placé en tête du volume. Cette composition caractéristique est due au peintre M. Courbet, l'ami, le frère en esthétique de M. Champfleury, qu'on a appelé « le Courbet de la littérature. »

à sa place dans le roman. Il est chez les maîtres associé dans une heureuse proportion au sentiment de l'idéal; il est, dans les livres des débutants, au milieu d'involontaires réminiscences, une promesse d'avenir. C'est dans cette mesure que nous le trouvons chez M. Anatole Claveau, auteur des *Nouvelles contemporaines*[1]. Les quatre récits auxquels il donne ce titre, diffèrent assez par le plan, mais se ressemblent par une certaine inexpérience de composition et même de style, qui trahit la jeunesse. *Monsieur Aristide*, ce régent de collége d'une petite ville, homme savant d'ailleurs, mais bizarre, dont une jolie veuve fait le bonheur malgré lui, nous représente la vie de province par des côtés un peu excentriques; *Un neveu entre deux oncles* est une expression assez terre-à-terre de la vie de Paris, qui ne trouve pas dans *Une Famille éteinte* des types plus élevés.

La dernière nouvelle contemporaine, *le Charlatan*, offre plus de fantaisie, plus d'éclat, plus de force. C'est une invention originale et féconde que celle de ce médecin dont le fils se meurt d'une affection de poitrine contre laquelle sa science ne peut rien, aux prises avec un aventurier qui possède un spécifique secret contre cette affection et dont la fille est aimée par le jeune malade. Dénoncé par le docteur avec diplôme, poursuivi, condamné pour exercice illégal de la médecine, le charlatan tient dans sa main à la fois la vie et le bonheur du fils de son persécuteur. Des scènes intéressantes naissent de cette situation. M. A. Claveau, qui par sa collaboration si remarquable à la *Revue contemporaine*, s'est fait jusqu'ici une place meilleure dans la critique que dans le roman, a besoin de rencontrer plus souvent de ces combinaisons dramatiques; les maîtres seuls savent suppléer au mouvement des faits par l'intérêt des analyses et par la force soutenue du style.

1. Hachette et Cie, in-18.

5

D. MM. Dabadie, Dargeu, Deltuf, Dumas, Duval.

Il est plus facile d'intéresser par la description des contrées et des mœurs lointaines que par l'analyse de nos propres sentiments. De là le succès des romans composés avec des impressions de voyage. Les *Récits et types américains*, de M. Dabadie[1] nous offrent, sous forme de nouvelles, une suite d'épisodes variés où des incidents romanesques se mêlent à des observations et à des aventures réelles. Là se retrouvent les hommes et les choses du nouveau monde, la lutte entre une nature encore sauvage et une civilisation prématurée, là des peintures fidèles donnent au drame a couleur locale; et le drame ajoute au relief de la peinture. L'enseignement du voyage et l'intérêt du roman se soutiennent l'un l'autre.

On peut citer comme un récit touchant, inspiré peut-être par une histoire réelle, le *Livre de Jeanne*, par M. Pierre Dargeu[2]. C'est la relation simple et émue des malheurs d'une jeune orpheline, préparée par la bienveillance d'une mère adoptive à une destinée heureuse et jetée brusquement dans une vie d'aventures et de misère. Réduite, pour vivre et faire vivre un frère, à s'associer à une troupe de saltimbanques, elle est soumise aux plus rudes épreuves et aux plus vicieuses influences. Elle résiste avec courage et reste pure dans le milieu le plus souillé. Mais, après avoir triomphé de la séduction, elle est menacée d'être victime de la violence. Sauvée par un jeune militaire, elle prend la fuite au moment où un rayon d'a-

1. Sartorius, in-18.
2. Nevers, Michot, in-18. Extrait du *Journal de la Nièvre*.

mour pur brille pour la première fois sur sa vie. Puis une suite d'aventures la conduit, presque mourante, chez une honnête veuve, amie de son ancienne bienfaitrice, et qui l'accueille avec une bonté maternelle. Mais elle retrouve dans le fils de cette dame son cher libérateur, et pour échapper à un amour que la reconnaissance lui fait un devoir de repousser, elle se réfugie parmi les sœurs de charité. Elle est envoyée en Crimée, et le jour de la prise de Sébastopol, elle reconnaît au milieu des blessés, dans un soldat qui meurt entre ses bras, le jeune homme qui lui avait offert à deux reprises un amour secrètement partagé. Elle revient elle-même mourir en France, dans un hospice, après avoir écrit pour son frère le récit de ses aventures.

Le *Livre de Jeanne* laisse reconnaître à plusieurs traits une œuvre de début. Les événements sont trop multipliés, et les péripéties du drame ne sont pas nouvelles. Le style surtout trahit par une certaine mollesse l'inexpérience de l'auteur. Mais il y a un assez grand nombre de pages qui frappent par des qualités inattendues. Tout le tableau du séjour chez les saltimbanques, qui forme la troisième partie, est tracé de main de maître. Si le livre entier avait cette fermeté de composition, cette franchise de mouvement, cette union si rare du pittoresque et de l'émotion, on aurait pu prédire au début de M. Dargeu, dans un cadre si honnête et si pur, ce grand succès de vogue, que, depuis trois ans, la recherche des peintures licencieuses a contribué à faire à plusieurs débutants.

M. Paul Deltuf, qui n'en est plus à ses débuts, travaille à prendre rang parmi les peintres de la vie domestique. Deux nouveaux livres donnent cette année la mesure de son talent et de sa conscience. Ce sont d'abord les *Petits malheurs d'une jeune femme*[1], où l'on trouve une donnée

1. Michel Lévy frères.

assez originale, mise en œuvre avec habileté. Une jeune fille épouse un homme veuf qui n'a cessé d'adorer sa première femme. La morte est, pour la vivante, une rivale d'une nouvelle espèce qu'il lui faut vaincre. Luttant contre un souvenir, contre une ombre, c'est dans le passé que la nouvelle épouse livre d'abord la bataille : elle s'efforce de ressembler à la femme si regrettée et la fait revivre en elle, en retrouvant ses manières d'être et jusqu'à ses toilettes. Mais son dévouement fait fausse route ; elle ne s'emparera à son tour du cœur de son mari qu'en redevenant elle-même, et en faisant valoir, par une coquetterie innocente, la femme nouvelle que la résurrection de l'ancienne rejetait trop dans l'ombre.

Il y a plus de complication d'événements et plus de personnages dans *Mademoiselle Fruchet*[1]. L'héroïne, qui appartient à une famille bourgeoise, a appris, malgré son éducation modeste, à rêver de romanesques aventures. Il y a, à Meudon, une maison hospitalière où il serait bien doux d'abriter son bonheur, et elle y a rencontré un jeune homme avec qui il serait plus doux de le partager. Mais la jeune fille dont la fortune appelle les prétendants, est mariée à un sot et ambitieux personnage qui lui fait la vie triste, et, par-dessus le marché, la ruine ; le fidèle amoureux revient pour la consoler, et comme le mari meurt à propos, les premières amours renaissent librement sous les mêmes ombrages hospitaliers ; un nouvel héritage réparera le désastre, et un mariage heureux réunit enfin les jeunes amants que le premier mariage avait si malencontreusement séparés. De tels sujets, où l'invention a si peu de part, demandent à être relevés par un grand soin d'exécution, par la peinture délicate des sentiments, l'analyse des caractères, en un mot par toutes les qualités qui font l'écrivain.

1. Collection Hetzel, in-18.

Il y a un homme à qui toutes ces qualités pourraient manquer sans faire de tort à ses livres, tant il y porte d'invention féconde et facile, d'intérêt soutenu, de mouvement rapide, de verve infatigable. Nous avons nommé M. Alexandre Dumas. Il est et restera longtemps le roi des conteurs. Il se soucie peu de la vraisemblance; mais avec lui le lecteur ne s'en soucie pas davantage. Les événements marchent, les incidents se multiplient, les personnages paraissent, disparaissent, reviennent, sans qu'on sache trop ni comment, ni pourquoi; on ne le leur demande pas.

Ils vivent d'une vie réelle, au milieu des fictions ; ils accomplissent avec aisance des merveilles impossibles ; ils sont vrais dans l'invraisemblable. Mais ce n'est plus le temps de ces grandes compositions fantastiques, appartenant à ce qu'on pourrait appeler le cycle épique du roman; le temps n'est plus où les suites interminables de *Monte-Cristo*, des *Mousquetaires*, de *Vingt ans après*, entassaient feuilletons sur feuilletons et volumes sur volumes, sans lasser la curiosité naïve du public. Ce n'est pas que l'avidité des lecteurs fasse défaut aux productions de cette féconde imagination : demandez-le plutôt aux cabinets de lecture où l'Alexandre Dumas est toujours en mains; demandez-le aux journaux populaires, au *Journal pour tous*, par exemple, qui voyait élever son tirage à des chiffres fabuleux, quand il publiait, il y a deux ans, les *Compagnons de Jéhu* et les *Louves de Machecoul*. Aujourd'hui c'est le romancier qui fait défaut à l'avidité des lecteurs. Ce n'est pas non plus que M. Al. Dumasse repose : présent partout où l'histoire s'improvise comme ses romans, il passe du Caucase à l'Etna, de la tente de Schamyl au camp de Garibaldi. Il oublie la fiction pour la réalité, il assiste et coopère aux révolutions; il suit les armées sur les champs de bataille, il entre avec les vainqueurs dans les villes qui ouvrent leurs portes; il envoie à tous les journaux du monde des bulletins de victoire. Il fait lui-même des journaux nou-

veaux et retrouve, pour prendre part aux luttes de l'indépendance italienne, toute la jeunesse dont il aurait besoin pour les mettre en romans.

Un seul livre d'imagination, *Monsieur Coumbes*[1], a paru sous son nom. C'est le portrait ou plutôt la caricature d'un parfait égoïste qui devient le centre d'une action très-vive et très-gaie au début, mais à la fin très-dramatique. Point de question sociale, point de discussion philosophique, point de réclamations ni de tirades, point d'enseignement moral ni immoral; mais un récit animé, un caractère soutenu, des personnages vivants, des incidents imprévus, enfin un conte digne du nom qu'il est seul chargé de rappeler : un conte amusant.

Sous le titre de *Valdieu*[1], et sous le nom de L. Duval, qui paraît n'être qu'un pseudonyme, il a paru un de ces romans psychologiques qui enferment dans le cadre de deux ou trois incidents connus d'avance, l'analyse toujours nouvelle d'une unique situation. Une femme, un mari, un amant, voilà les personnages obligés du trio ; la lutte du sentiment contre le fait, de l'idéal contre la réalité, de la passion contre le devoir ou l'autorité de la loi, voilà le thème éternel des éternelles variations de l'amour adultère. Vous savez, de reste, ses joies âpres, ses tourments, sa fin inévitable. Le mari est un galant homme; mais il n'est pas aimé. Avec quelle avidité pleine d'angoisses les amoureux mettent à profit les heures de bonheur que laisse son absence! Mais il est toujours là, entre eux, présent

1. Librairie nouvelle, in-12, p. 320. Par une singularité, dont nous ne voulons pas chercher trop loin l'explication, ce même roman paraissait en même temps à Bruxelles, mais sous un autre titre qu'à Paris, sous celui de *Cabanon et Chalet*. En vérité, monsieur Dumas, vous n'avez pas pitié des bibliographes, vous ou vos éditeurs. Comment voulez-vous qu'à distance ils ne vous prêtent pas, comme quelques acheteurs, deux nouveautés pour une?

2. Dentu.

comme la loi devant ceux qui la violent. Son souvenir empoisonne tout. Pour dénoûment, la mort de l'épouse-maîtresse dans une auberge de province; l'amant cédant alors au mari sa place au chevet de la morte et voyant sans avoir le droit de le suivre, partir son cercueil. Voilà l'histoire plus funèbre que morale, racontée par l'auteur de *Valdieu* sous la forme épistolaire et dans ce style trop voisin du lyrisme que le roman par lettres prête volontiers à la grande passion.

6

E.-F. MM. Énault, Erckmann-Chatrian, Feydeau, Mme Figuier, M. Forgues.

Je suis en retard avec M. Énault, dont un roman nouveau, *l'Amour en voyage* [1], vient me rappeler que j'ai omis de rendre compte, l'an dernier, de deux autres œuvres d'imagination sorties de sa féconde plume : *Nadèje* et *Alba* [2]. En voyant les faciles succès de M. Énault, dans divers genres littéraires à la fois, — nous le retrouverons plus loin avec une *Histoire de la littérature sanscrite*, la critique lui a déjà dit, comme Boileau à Louis XIV :

Grand roi, cesse de vaincre ou je cesse d'écrire.

Romancier et voyageur, M. L. Énault emprunte ses sujets à toutes les civilisations, ses héros à toutes les races et un théâtre perpétuellement changeant à tous les pays. Ses romans ont souvent aussi l'à propos de livres de circonstance. La *Vierge du Liban* [3] mettait en scène ces implacables rivalités nationales qui viennent d'ensanglanter une fois de plus le sol de la Syrie. *Nadèje* semble n'être

1. Hachette et Cie, in-18.
2. Voy. l'*Appendice* du tome II de l'*Année littéraire*.
3. Voy. t. I de *l'Année littéraire*, page 95.

qu'un roman du grand monde parisien, où une séduisante sirène du nord dispute à une chaste jeune fille son fiancé; mais l'auteur transporte tout à coup l'action et l'intérêt sous les murs de Sébastopol. Après la question d'Orient, la question itlienne : *Alba* nous arrête à Venise, où l'amour, comme la cause nationale, met aux prises un officier de l'Autriche et un patriote italien. Avec les héros de l'*Amour en voyage* nous courons le monde, mais sans que les intérêts de la passion se mêlent intimement aux événements politiques. Ici, M. Énault essaye, comme M. Arsène Houssaye, à qui il dédie ce dernier livre, « de faire revivre les types charmants de celles qui surent aimer. » Le lieu de la scène importe peu, les incidents de voyage pas davantage; *Carine*, *Rose*, *la Bourgeoise de Prague*, seraient, dans tous les climats, des types intéressants de l'amour.

Nadèje et *Alba* sont des romans de longue haleine. Ils multiplient les incidents, les péripéties; ils mêlent aux complications de l'intrigue l'entraînement de la passion et les élans d'un enthousiasme poétique. *Nadèje*, où l'on voudrait plus d'unité de composition, met en contraste avec la vie de salon et de boudoir une peinture très-vive de celle des camps. Le héros passe des langueurs de l'amour à la fièvre guerrière, et le narrateur s'arrête lui-même pour faire l'apologie de la guerre en ces termes :

« Je ne veux pas chanter l'hymne à l'épée. La guerre n'est pas dans mes instincts, et je conçois un autre but à l'activité humaine. Mais je n'en reconnais pas moins ce qu'il y a de noble et de bon dans cette vie des camps. Elle élève, elle purifie, elle grandit, elle renouvelle les hommes sous le baptême du sang et du feu.

« Comme le fer dans la fournaise, l'âme de Maxime se retrempa dans cette ardente atmosphère de la bataille. »

Il y a dans *Alba* moins de variété que dans *Nadèje*, mais plus de suite, plus d'intérêt; il y a, pour ainsi dire, moins

d'agitation et plus de mouvement. Venise y brille de tout l'éclat de son soleil et de ses fêtes; le sentiment patriotique y vibre noblement; ici, point de déclamation, mais une chaleur véritable. *Alba* sera longtemps une des meilleures inspirations et l'un des livres les mieux faits de M. Louis Énault[1].

Avec M. Erckmann-Chatrian, nous voyons renaître la littérature fantastique. Elle est, en France, une importation d'outre-Rhin, et comme plusieurs objets de provenance lointaine, elle y a mieux réussi que dans le pays d'origine. On sait que le créateur de ce genre sombre et terrible, le trop fameux Hoffmann n'a pas excité autour de lui, ni de son vivant, cet engouement, cette vogue que la France romantique a faite pendant une vingtaine d'années à ses œuvres, ou plutôt à son nom. Car ses œuvres, heureusement pour elles, ne nous sont pas parvenues dans leur forme native.

M. Philarète Chasles a rappelé, dans les *Débats*[2], la mystification par laquelle Loeve-Weymar inventait du même coup un Hoffmann de sa façon et le genre fantastique. Le véritable Hoffmann eût été illisible pour des Français. Dès lors, le genre hoffmannesque fit fureur, et, de loin en loin, d'ingénieux écrivains le renouvellent avec succès.

M. Erckmann-Chatrian a particulièrement réussi dans cette tentative. Son *Illustre docteur Mathéus*[3], héros allemand d'un livre très-français, n'était qu'un excentrique

1. A peine avons-nous tracé les lignes qui précèdent, que nous voyons paraître sous le nom de l'infatigable M. L. Énault un quatrième volume, *Hermine* (même librairie, in-18, 332 pages). Comme il porte par anticipation le millésime de 1861, nous remettons à une autre occasion le plaisir d'en parler. Mais c'est bien le cas, pour ne pas répéter le vers de Boileau, d'en citer la variante de M. Viennet :

Te suive qui pourra, César, je perds haleine.

2. 15 juillet 1860.
3. Librairie nouvelle, in-18. 1859.

dans sa bonhomie et sa simplicité. Ses grands sentiments et ses petites aventures appartiennent à la fantaisie humouristique et non à la fantaisie sombre et terrible. Les quelques contes qui terminent le volume, *l'Œil invisible*, *le Bourgmestre en bouteille*, *la Tresse-noire*, etc., étaient déjà des essais dans le genre d'Hoffmann. Le volume des *Contes fantastiques* porte ce genre à son plus haut point. Vous en avez, dans quatorze récits, toutes les hardiesses, toutes les bizarreries, toutes les terreurs. C'est un rêve continuel, avec quelques visions gracieuses et un cauchemar presque constant. Scènes de somnambulisme, phénomènes d'hallucination et de seconde vue; juges fous, bourgmestres assassins, demeures ensorcelées, araignées dévorant des hommes, expériences métaphysiques, faites sur l'âme en soumettant le corps aux horreurs de la faim : tout est réuni pour effrayer et confondre la raison du lecteur, ballotté entre la caricature et le crime.

« Quelles horreurs! ajoute M. Philarète Chasles. Je viens de le lire, il m'en reste un certain tremblement nerveux qui n'est pas sans agrément peut-être, mais que je ne voudrais pas me procurer tous les jours. Je me suis demandé ensuite comment l'esprit français, logique, sain, peu pittoresque, formé par l'ancienne société polie et sensée, avait pu se laisser duper par cette littérature névralgique, hystérique et hallucinée. J'ai reconnu là une de nos spéciales facultés, celle d'être mystifiés par quelque homme ingénieux et hardi qui profite de notre ignorance et la pousse à la folie. »

Je recommande comme spécialement effroyable le conte des *Trois âmes*. C'est une double débauche de la métaphysique et de l'imagination, et qui fait plus d'honneur au talent du conteur qu'à la pauvre raison humaine [1].

1. Nous ne pouvons citer qu'en passant, comme une tentative dans le genre fantastique, l'*Évoqueur de fantômes*, simple nouvelle de M. J. Le Sire, extraite de la *Revue des races latines*. Sous un titre dont je regrette le néologisme, ce n'est qu'une simple scène de fantasmagorie

M. Ernest Feydeau poursuit, dans *Catherine d'Overmeire*[1] le cours de ses campagnes réalistes, sans toutefois rencontrer l'extrême vogue de ses trop heureux débuts. Ce n'est pas que les apologistes aient manqué à la nouvelle œuvre. M. Sainte-Beuve, qui s'est fait le patron de MM. Flaubert et Feydeau, a solennellement écrit une lettre au directeur du *Moniteur* (20 fév. 1860), pour soutenir, à propos de *Catherine*, son jugement sur l'auteur de *Fanny* et repousser les critiques que lui avait values à lui-même l'intempérance de ses premiers éloges. Il nous montre « un de ses éloquents confrères à l'Académie levant les bras au ciel » et poussant des cris de désolation. « Mais, comme cet éloquent confrère est le même qui nous propose d'admirer, en 1860, les romans de Mlle de Scudéry, peut-il trouver étonnant qu'à de tels caprices rétrospectifs le public oppose ses caprices présents, qu'il y ait des représailles bien légitimes de l'esprit moderne plus positif, et qu'aux fades abstractions quintessenciées on préfère les réalités, fussent-elles un peu fortes ? »

M. Cousin ne s'attendait pas à cette réplique. Ainsi, c'est lui qui est coupable des succès du roman réaliste en ce temps-ci. Mais, M. Feydeau n'a pas besoin que d'autres prennent sa défense et il remet lui-même les critiques à leur place de la bonne manière. Il les appelle par la bouche d'un de ses personnages : « un tas de vieux farceurs qui se sont faits ermites à l'âge où les désirs ne sont plus servis par la force, plus jaloux de l'argent que de la réputation gagnée par les autres, *éreintant*, — pardon du mot, mais il est consacré, — tous ceux qui ont leur franc parler dans l'art et ne s'abaissent pas à des hypocrisies d'expression faites pour des Tartufes qui veulent cacher leur jeu. »

lugubre et sanglante dans un épisode d'amour, avec des effets de grande sentimentalité et de style pompeux, dont l'auteur, qui doit être jeune, se corrigera.

1. Dentu, 2 vol. in-12.

Le public n'est pas mieux traité : « Peuh! le public est devenu bien hypocrite. Même en peinture, maintenant, il n'aime que les périphrases. Le mot propre lui fait peur. Pour un petit bout de gorge qu'on lui montre, il pousse des cris de paon. On dirait qu'on l'assassine. » Vraiment, M. Feydeau est ingrat envers le public qui a acheté près de vingt éditions de son premier livre, malgré le petit bout de gorge, la gorge entière et le reste, qu'on étalait devant ses yeux. Malgré l'impénitence, en théorie, de l'auteur, *Catherine d'Overmeire*, sans un être roman moral ou idéaliste, il s'en faut, ne va pas aussi loin qu'on pourrait croire dans les peintures scabreuses de la réalité. L'imagination y tient plus de place, le drame est plus compliqué, le sentiment n'est plus tout entier perdu dans la sensation, et si M. Feydeau était moins engagé, de parti pris, dans un système, on pourrait presque croire à une prochaine transformation.

Un auteur qui n'a pas besoin de se transformer et qui n'a qu'à se développer dans le sens même de ses heureux débuts, c'est Mme Louis Figuier, dont nous avons à signaler un volume de *Nouvelles Languedociennes*[1]. Les deux nouveaux récits réunis sous ce titre et qui forment comme la suite de *Mos de Lavène*[2], ne méritent pas moins d'éloges. Dans ces petits drames intimes, dont la scène est un coin ignoré du Languedoc, nous retrouvons le même charme de récit, la même sensibilité vraie, la même simplicité gracieuse ou émue. La nature, reproduite avec un grand sentiment, s'harmonise parfaitement avec les actions auxquelles elle sert de cadre.

Le premier, *les Fiancés de la Gardiole*, nous offrent un sol à part, une race à part. Voilà de véritables *gitani* fran-

1. Librairie Hachette, in-18.
2. Voy. t. II de *l'Année littéraire*, p. 140-142.

çais, des Arabes nés au milieu de nous, des enfants du désert, du soleil et de la liberté. La conscription seule leur enseigne la civilisation et leur révèle leur patrie et leur époque. Mais on revient à la Gardiole vivre et mourir dans un cercle étroit et pourtant heureux.

Le second de ces récits, *le Franciman*, est une histoire plus triste et d'un intérêt plus général : c'est celle des persécutions subies dans un village par un pauvre instituteur orphelin et une malheureuse fille des hospices devenue sous-maîtresse. Il y a là deux tyrans, peints d'après nature : le curé qui veut faire de l'instituteur son instrument, sa chose, et une vieille fille, la sœur de l'école, qui fait de la sous-maîtresse un souffre-douleurs, un martyr, une victime. Un amour pur console les deux pauvres enfants, mais il ne peut rien pour leur salut. Que de grâce pourtant dans cet amour! et, malgré les tristes ombres, que de soleil dans le tableau! Je voudrais pouvoir citer ici quelques descriptions, celles de Brissac-le-Vieux, par exemple, sous ses divers aspects[1]. On verrait que Mme L. Figuier imite déjà de moins près G. Sand, quoique son talent continue d'appartenir à la même école. Qu'il grandisse encore, qu'il prenne confiance en lui-même, qu'il s'attaque peu à peu à de plus grands sujets, et les sites pittoresques du Languedoc devront au roman la même popularité que ceux du Berri.

Sous un titre dont on ne voit pas très-clairement le sens, *le Rose et le Gris*[2]. M. Forgues, qui connaît si bien sa littérature d'outre-Manche, a réuni quelques scènes de la vie anglaise. Ce n'est point une traduction, mais une imitation libre d'auteurs pseudonymes ou anonymes. Trois nouvelles, très-diverses de ton et de sujet, composent ce volume; mais elles se ressemblent par une haute saveur bri-

1. Voy. p. 113, 188 et passim.
2. Lib. Hachette, in-12.

tannique et la couleur locale des tableaux domestiques. *Georgy Sandon* est, en quelque sorte, l'idéal de la vie triste et rêveuse, mais dévouée qu'explique, dans certaines conditions sociales, le double contraste de la gêne avec l'opulence et la profondeur des sentiments avec des caractères légers. *Thorney-Hall* est l'histoire plus animée d'un cadet de famille ruiné qui veut remonter par lui-même au rang de ses aïeux, et y réussit. Énergie, persévérance, fermeté un peu orgueilleuse chez l'homme, soutenue par le dévouement inaltérable d'une sœur : voilà bien la race anglo-saxonne si opiniâtre dans la poursuite du but, si âpre dans toutes les luttes de la civilisation. Le *Portefaix de Bristol* est d'une gaieté inattendue. Par les situations comiques c'est presque une bouffonnerie toute faite pour notre Palais-Royal. Il n'y manque que les coq-à-l'âne et les lazzis. On s'est chargé de les y mettre, et la nouvelle est devenue la farce intitulée : *Ma nièce et Mon ours*, sous la signature de Frascati, transparent pseudonyme d'une des notabilités financières de ces dernières années. M. Forgues en reporte l'honneur à l'auteur anonyme anglais de *Three courses and a dessert* qu'il avait déjà traduit il y a longtemps. Il dévoile l'emprunt du financier avec une malignité cruelle et le traite presque de faux dividende. Mais laissons en paix l'homme de lettres qui fut, en passant, millionnaire. Il a trop le loisir aujourd'hui de méditer sur ce distique d'Ovide :

Donec eris felix, multos numerabis, amicos
Tempora si fuerint nubila, solus eris.

7

G.-H. MM. Gœpp, Gourdon, Habeneck, Houssaye.

De tous temps la littérature a eu ses aventuriers, ses frelons, et aussi ses gladiateurs, comme dit M. Ch. Nisard,

en parlant des pédants furieux des quinzième, seizième et dix-septième siècles. C'est moins un littérateur qu'un contrebandier de la république des lettres que M. Gœpp a mis en scène dans son *Aventurier littéraire* [1]. Son héros n'est pas un écrivain, mais un industriel qui exploite la plume d'autrui, sans savoir lui-même en manier une. Il. fonde un journal; et demande l'autorité, le crédit à cet instrument de publicité. Il s'associe une femme déchue, conduite au déshonneur par la misère et l'abandon et qui, par une noble ambition, aspire à reconquérir le pouvoir de faire du bien. Avec lui, elle ne peut que tomber plus bas, et l'on méprise encore davantage l'aventurier d'avoir trompé cet espoir de réhabilitation.

MM. Edm. et Jules de Goncourt nous présentent, dans le même ordre d'idées, une histoire moins lamentable. *Les Gens de lettres* [2], sont une suite de tableaux réalistes de ce qu'on appelle la bohème littéraire, portion du monde lettré à laquelle on a donné une importance si exagérée. Je me demande à quels étages de la littérature actuelle, ceux qui veulent la peindre vont chercher leurs modèles ; car je ne reconnais aucun homme de lettre au style que les frères de Goncourt prêtent à leurs tristes héros.

« Vous parliez de moi? dit Charles Demailly, qu'on n'avait pas entendu entrer; une autre fois, je tousserai avant d'entrer. comme ça, au moins, on est toujours sûr de trouver les femmes seules et ses amis la bouche en cœur. Où en étiez-vous? Mais allez donc, ne vous gênez pas! Blaguez! Qu'est-ce que vous disiez? que j'étais un idiot.... un crétin.... une brute.... Mais nous passons notre journée à nous dire de ces petits mots-là...; dans le dos! Je sais ce que c'est : un bureau de journal et un office de domestique, ça ne concourt pas pour les éloges académiques! Ah çà, mais vous n'étiez que cinq pour m'éreinter ; je

1. Poulet-Malassis et de Broize, in-18.
2. Dentu, in-18, 366 p.

vous manquais. Eh bien! oui, je fais du petit journal.... je fais des articles.... je fais de l'esprit.... je joue de l'orgue et de la clarinette.... Il y a des choses que je signe : en les signant, je sais qu'elles n'auront pas plus d'immortalité qu'un gâteau monté.... Le plus bas métier du monde, mes amis! Vous avez bien raison; ma conscience me le chante depuis assez longtemps, vous la doublez; je vous dois quelque chose? Parbleu! si vous croyez que je suis arrivé là du premier coup!... J'ai eu l'âge où l'on présente une tragédie à l'Odéon.... Je cherchais la petite bête.... Je voulais souffler dans mes doigts, creuser dans mon coin, faire un beau livre.... J'avais des illusions, des idées! Dites donc, est-ce que par hasard vous me prenez pour un homme de lettres? Un homme de lettres, moi, allons donc! Je suis un cheval de fiacre: touchez là, mes amis! et Charles étendit les deux mains, touchez là, vous me valez! »

Il ne suffit pas de frapper fort, il faut frapper juste. On a dit que *les Gens de lettres* étaient un réquisitoire; ce sera, dans ce cas, un réquisitoire sans réplique; car, il est lancé contre des caricatures que personne ne songera à défendre.

J'ai signalé, l'année dernière, à propos d'un roman de M. Édouard Gourdon, le talent qu'il portait dans un genre que j'ai peut-être tort de ne pas goûter, mais dont le public aime les hardiesses réalistes, revêtues d'un vernis poétique ou mondain. *Louise* en est, à l'heure qu'il est, à sa 6e édition. Rendons cette justice à l'auteur qu'au lieu de se laisser enivrer par le succès, il a cherché à désarmer, par des adoucissements, les sévérités de quelques critiques envers son œuvre. Il a fait mieux : il a publié un nouvel ouvrage que la morale et la critique littéraire peuvent également applaudir. Ce sont les *Faucheurs de nuit, Joueurs et joueuses* [1].

La passion du jeu, son progrès, ses fureurs, ses suites funestes pour l'individu, la famille et la société, ne sont pas

1. Librairie nouvelle, in-18, 282 p.

un sujet nouveau d'étude pour le moraliste; mais, il a semblé à M. Ed. Gourdon qu'il pouvait, même après Regnard, après Dussault, après La Bruyère, Montesquieu, Voltaire, etc., dire encore des choses utiles et même neuves. Il ne s'est pas trompé. Ces passions éternelles, qui renaissent à toutes les époques, sous des formes diverses, appellent des études toujours nouvelles et des remèdes toujours nouveaux. Ce n'est point dans ses lois générales et abstraites que l'auteur des *Faucheurs de nuit* fait connaître la fureur du jeu : il la prend dans ses formes actuelles et vivantes. Il saisit sur le fait et peint d'après nature ses victimes d'hier et d'aujourd'hui. Il en fait la monographie complète, la physiologie, la clinique, pour ainsi dire. Il en montre toutes les phases, les prodromes, les symptômes, les crises, le dénouement. Mais à la vue de ses ravages, il ne garde pas le sang-froid du savant. L'observateur se transforme en un juge d'instruction; c'est un procès qui s'instruit; l'étude de mœurs tourne involontairement au réquisitoire. On se borne à décrire une maladie, mais on juge, on condamne, on flétrit un vice. La folie ordinaire n'inspire que la pitié, mais la folie du jeu, volontaire à son début et dans une partie de son cours, excite l'indignation et la colère. Nous savons gré à M. Gourdon de n'avoir pas gardé sur un pareil sujet la froide indifférence du savant, et de n'avoir pas traité ses lecteurs comme ces visiteurs curieux que le médecin d'un hospice d'aliénés promène à travers ses galeries de misères. Il est bon que le spectacle des infirmités physiques nous inspire une émotion sympathique et celui de la dégradation morale une crainte salutaire.

L'Espagne, cette terre classique des aventures romanesques du siècle dernier, ne sert pas souvent de théâtre aux romans d'aujourd'hui. C'est une ingratitude ou, au moins, un oubli qu'un jeune débutant dont le nom n'a pas une

physionomie castillane, M. Charles Habeneck, semble prendre à tâche de réparer. Les *Nouvelles Espagnoles*[1] respirent l'enthousiasme pour le pays, les traditions et la langue du Cid. Il leur donne des titres en style indigène, dont quelques-uns réclament la traduction en regard : *Soledad*, l'Escorial, *Al sol* (au soleil), *La muerte* (la mort), *El sueno* (le rêve), etc. On sent que l'auteur a vu les lieux qu'il décrit, qu'il a vécu au milieu des personnages ou des traditions et légendes dans lesquelles ils revivent. Les deux grandes passions de l'Espagne sont là : le fanatisme et l'amour; tous les acteurs de son histoire: races tour à tour victorieuses et vaincues; tous les monuments de son passé : souvenirs de gloire ou de folie, de prospérité ou de décadence. Peut-être doit-on reprocher à M. Habeneck d'avoir poussé trop loin l'amour de la couleur locale. Même en présentant l'étranger à la France, notre premier soin doit être de conserver dans la composition et dans le style le génie français.

Il y a d'heureux écrivains avec lesquels on peut être impunément en retard : si l'on ne signale pas au passage la première apparition de leurs livres, de nouvelles éditions vous donneront bientôt l'occasion de réparer vos torts involontaires. C'est ce qui nous arrive pour *Mademoiselle Mariani*, de M. Arsène Houssaye[2]. Ce roman, publié il y a près de deux ans, en feuilleton, dans *la Presse* (février-mars 1859), a reparu, l'année dernière, en volume, mais tout à fait transformé. Il a pour sous-titre « Histoire parisienne, » et la scène se passe en 1858. C'est donc le monde d'aujourd'hui ou d'hier que l'auteur a entrepris de peindre, mais le monde élégant, celui de Bade ou de Paris qui va

1. Libraire Dentu, in-18, 377 pages, avec une *Préface* de M. Louis Jourdan.
2. Michel Lévy frères, 244 p.

aux eaux; c'est la vie de luxe, dont la surface dorée recouvre souvent un grand fond de misère. *Mademoiselle Mariani* est l'histoire d'une vengeance de femme, où l'amour reçoit de terribles conseils d'une juste indignation. Une belle, noble et pure jeune fille, Vénitienne de naissance, ne peut arracher son fiancé aux entraînements du jeu et aux séductions des courtisanes. Elle veut être perdue pour lui dans les mêmes lieux où il est perdu pour elle. Elle se rend dans la maison mal famée qu'il fréquente et se tue dans ce tripot. Dès lors, son fantôme apparaît la nuit au malheureux jeune homme, que l'hallucination obsède et conduit au tombeau.

On trouve dans ce récit plus d'une source d'intérêt : des sentiments délicats, une ardente passion, des intentions philosophiques, la supériorité de l'idéal sur le réel, une morale héroïque, qui n'est peut-être pas absolument morale, mais qui ne manque pas de grandeur. Les scènes d'hallucination qui terminent font passer, sur la fin de l'ouvrage, comme un souffle d'Hoffmann, qui donne le frisson.

Tout le livre est écrit avec grâce, sans offrir trop de traces de cette recherche maniérée, qu'on a tant reprochée à certaines fantaisies littéraires de l'auteur. Cela devait être. Le mouvement et l'intérêt du drame ne permettent pas à l'écrivain de tailler à facettes chacune de ses phrases et de faire miroiter les paillettes du style. Dans le roman, l'action appelle la simplicité. Tout au plus trouvera-t-on le luxe des mots dans la description, la subtilité de l'idée dans les analyses; mais quand l'écrivain fantaisiste raconte, il ne lui reste, du travail ordinairement excessif de la forme, que l'élégance.

J'aurais pourtant bien des chicanes, non pas d'Allemand, mais de philosophe, à faire à M. Arsène Houssaye. Je ne confonds pas le roman avec la morale en action; j'ai fait sur ce point ma profession de foi dans les précédents vo-

lumes[1]; je ne demande pas qu'une histoire d'amour, une peinture de la société ait une conclusion; mais quand l'auteur lui en donne une, je voudrais qu'elle ne fût pas combattue d'avance par l'auteur lui-même. C'est ce qui arrive ici. *Mademoiselle Mariani* a une moralité expressément développée dans un *Épilogue* : c'est que le grand mal de la société élégante et pervertie, peinte dans cette histoire, la source de tous ses maux, c'est « LE DÉSOEUVREMENT. » La conclusion se tirait d'elle-même. Mais enfin, puisqu'on voulait en venir là, pourquoi, dans le cours du roman, avoir fait du désœuvrement et de ses suites la brillante apologie que voici :

Dans son désœuvrement, furieux des coquetteries d'Olympe, Horace qui aimait le jeu venait çà et là oublier qu'il était amoureux malgré lui. Du reste, s'il y rencontrait mauvaise compagnie, il y rencontrait aussi des gens bien élevés. La jeunesse peut sans trop de danger s'asseoir à toutes les tables, quand elle est la jeunesse et qu'elle est sûre de se relever bientôt de toutes les défaillances. C'est souvent la chute qui fait la vertu, de même que c'est la bataille qui fait l'héroïsme. Quand on s'embarque sur le navire dangereux qui s'appelle la vie, il ne faut pas, comme Ulysse, se faire attacher au mât du vaisseau ; il faut savoir écouter le chant des syrènes et les braver dans leurs embrassements.

Spirituel paradoxe et ingénieuses allégories, mais étrange morale! Que me feront ensuite vos conclusions contre le mal que vous avez voulu peindre, si vous commencez par le justifier et le faire aimer dans vos héros? Que M. Arsène Houssaye, artiste avant tout, se contente de n'être pas immoral dans le roman : pour y prendre le rôle de moraliste, il faudrait qu'il se défît de ce goût inné pour le paradoxe si conforme aux qualités dont il est doué pour les œuvres de fantaisie.

1. Voy. t. I de *l'Année littéraire*, p. 53-55; 175-178, etc. ; t. II, p. 137, 214-217 et *passim*.

8

J.-L. MM. Jourdan, La Beaume, Laurent-Pichat, La Vallée, Legouvé.

Forcé de faire à chaque genre sa place en ce volume, je laisse de côté un certain nombre de romans et de nouvelles dont on trouvera les titres dans l'*Appendice bibliographique*. Je franchis plusieurs lettres de l'alphabet et j'abrége les autres. Je dois cependant une mention rétrospective à un recueil de contes dont j'ai omis de parler l'année dernière, *les Contes industriels*, par M. L. Jourdan[1]. C'est de la fantaisie charmante et instructive à la fois ; c'est un livre qui semble écrit pour les enfants et que les hommes lisent avec plaisir. C'est, sans puérilité ni fadeur, un résumé pour les plus jeunes lecteurs des progrès et des merveilles de l'industrie moderne. M. L. Jourdan a adopté pour ses *Contes industriels* un cadre uniforme, dans lequel il sait jeter une grande variété. Il met en scène les objets eux-mêmes : un habit brodé, un soulier de satin, une perle, une croûte de pain, un grain de café, un vieux journal, etc.; et chacun raconte à son tour ses aventures, ses vicissitudes, ses transformations. C'est le tableau d'une métempsycose universelle présentée par les êtres mêmes qui en ont été les héros ou les victimes. Tous ces serviteurs de l'homme nés pour ses besoins ou ses plaisirs, deviennent des personnes douées de conscience et de mémoire, non pas pour singer leur maître, comme les animaux de la fable, mais pour révéler, sous une forme piquante, les mystères de leur constitution, leurs usages, leurs états de services. *Les Contes industriels* ont créé, pour ainsi dire, un nouveau genre littéraire : celui de la vulgarisation humoristique.

1. Hachette et Cie, in-18.

Je ne donnerai qu'une mention au roman que M. Jules La Beaume intitule résolûment : *Jeunesse*[1]. Le héros est un orphelin qui, malgré les premiers et rudes coups de la fortune, a le cœur plein de foi et d'illusions. Esprit élevé et caractère fort, il se fait de l'idéal, comme poëte et comme homme, un noble but. Par une prudence que lui inspire sa pauvreté, il veut éviter l'amour; mais l'amour le saisit malgré lui et lui verse d'amères douceurs et des joies voisines des larmes. Un sentiment moral d'une nature élevée se mêle, dans ce livre digne de son titre, à l'émotion et à la poésie.

Si la poésie trouve naturellement sa place parmi les sentiments chaleureux, les idées généreuses, les nobles sacrifices, dans la prose très-soignée d'un écrivain qui a l'habitude du vers, attendez-vous à la retrouver dans le *Gaston* de M. Laurent Pichat[2]. C'est l'histoire d'une race antique et fière, qui meurt d'épuisement dans ses aristocratiques hôtels, tandis qu'une des familles, que la jeunesse du chef a déshonorées, vit dans la pauvreté et dans la honte. Au dernier jour, le noble comte qui, usé par la débauche, a vu périr au berceau tous ses héritiers légitimes, retrouve un fils abandonné dans un jeune médecin tendrement dévoué à la comtesse, et veut faire revivre en lui son nom et ses titres. Mais le noble bâtard, noble par le cœur plutôt que par le sang, refuse tout et, pour venger sa mère, garde pieusement son humble nom. Il sacrifie même son amour pour la comtesse, malgré toutes les circonstances qui le justifient. C'est qu'il ne saurait accumuler en lui trop d'héroïsme pour expier tous les crimes et toutes les hontes du dernier représentant de la race dont il est l'illégitime rejeton.

1. Hachette et Cie, 264 p.
2. Collect. Hetzel, in-18.

Dans ce cadre où l'imagination a peut-être fait des emprunts à la légende, M. Laurent Pichat a rencontré des situations vraiment dramatiques et de fortes émotions. Un mystère douloureux enveloppe plusieurs de ses héros et répand sur eux un intérêt mélancolique. Ses personnages odieux sont vrais et ne semblent pas inventés pour des effets de mélodrame; ils n'en forment pas moins avec les figures plus sympathiques, d'habiles et puissants contrastes. On comprend, en lisant de tels livres, que si le sentiment emporte quelquefois le talent aux exagérations, c'est lui qui l'anime, le vivifie et lui donne tour à tour la grâce et la force.

La littérature cynégétique est aujourd'hui en grande faveur. Les tueurs de lions et de panthères écrivent leurs mémoires et racontent eux-mêmes, comme César, leurs exploits. Malgré le proverbe qui met en doute la véracité des chasseurs, nous ne ferons pas aux relations de leurs expéditions aventureuses l'injure de les prendre pour des romans, et nous n'en parlerons pas dans ce chapitre[1]. Il n'en est pas de même du nouveau livre, de même famille, de M. Joseph La Vallée, *Zurga le chasseur*[2]. Ce sont aussi des aventures de chasse, mais dans le cadre d'un roman. *Zurga* est un terrible destructeur de bêtes fauves et, pourtant, une autre passion que celle de la chasse l'anime, le soutient et le promène de contrée en contrée dans tout l'Orient. Il a juré de venger son père, et il poursuivra son ennemi dans le monde entier. C'est donc, pour ainsi dire, une chasse à l'homme que toute sa vie; mais en attendant qu'il rencontre celui qu'il veut punir, Zurga se fait la main en tuant tous les animaux qui se présentent sur sa route.

1. Voy. pour Jules Gérard, le tueurs de lions, le chapitre des *Voyages;* pour Bombonnel, le tueur de panthères, le chapitre *Variétés*.
2. Hachette et Cie, in-18, 460 p.

Des incidents très-variés et très-dramatiques remplissent son odyssée. Nous assistons à des scènes bizarres et terribles : celle qui nous montre, par exemple, auprès de Calcutta, le thugisme en action, nous donne l'idée d'une civilisation étrange ou plutôt d'une étrange barbarie. *Zurga le chasseur* nous fait faire connaissance à la fois avec des animaux et des hommes inconnus. Mais on n'ose dire lesquels gagnent le plus à se faire connaître.

Les romans d'un poëte sont souvent encore des œuvres de poésie. M. Ernest Legouvé nous en donne une double preuve en réimprimant *Edith de Falsen*[1] et en lui donnant pour pendant *Béatrix ou la madone de l'art*[2]. Je passerai rapidement sur le premier de ces deux romans, qui a toujours été cité comme un des types les plus complets du talent et de la manière de l'auteur. On y trouve de la grâce, de l'intérêt, de l'enthousiasme ; un sentiment très-élevé de l'art et de son but idéal ; l'éclat du style et la chaleur de la passion. Mais cette chaleur est quelquefois factice, l'éclat faux et le langage n'est pas exempt de déclamation. Il y a trop de ces « choses que les langues humaines ne peuvent « exprimer. » On ne parle dans aucun monde, même dans le mieux élevé, sur un pareil ton. L'art, particulièrement la musique, tient ici trop de place ; les analyses des chefs-d'œuvre ne conviennent qu'au cas spécial de l'esthétique en roman. Il y a aussi bien des souvenirs classiques ou romantiques dans ce drame à moitié bourgeois : Homère, Virgile, Goethe, Shakspeare ne reviennent pas sans cesse à la pensée au milieu des orages de la vie. Il y a enfin plus d'une invraisemblance dans les combinaisons dramatiques dont l'effet, en définitive, est tour à tour puissant et gracieux. Mais ce qui domine dans *Edith de Falsen*, c'est la

1. Hachette et Cie. 6e édition, in-18, 324 p.
2. Même librairie, in-18, 234 p.

conception idéale d'une femme angélique, toujours sublime dans son dévouement, dans ses vertus et jusque dans ses fautes.

La même conception se dégage plus pure encore dans *Béatrix*. Ici, M. Legouvé met en relief le côté le plus brillant de l'existence féminine. Son héroïne réunit les deux plus belles choses, les deux choses les plus célestes de la terre : le génie et la vertu. Ici nous apparaît, sous des flots de lumière, le type, la personnification la plus complète de la femme idéale, dans les régions mêmes où l'éclat du mérite est le mieux en vue, mais où la vertu court le plus de danger. Béatrix est artiste ; elle interprète sur le théâtre les héroïnes créées par les poëtes immortels ; mais c'est une héroïne elle-même par le dévouement à l'art et au devoir. Supérieure à toutes ses rivales par le talent, elle les éclipse toutes par la pureté de sa vie. Artiste immaculée, elle est la madone de l'art. Or, il y a dans une des petites principautés de l'Allemagne une grande duchesse qui professe pour l'union si rare de la vertu et du génie le plus vif enthousiasme. Elle possède un fils parfait, à qui elle veut faire connaître dans Béatrix l'incarnation même de ses plus chères théories. Son fils la connaît d'avance, et, dans un de ses voyages, il en est devenu éperdûment amoureux. Alors se livrent, dans le cœur du jeune prince et de l'actrice, les luttes les plus violentes entre la passion et le devoir. La beauté, le talent, la vertu même, sont des séductions de plus; les grands poëtes que Béatrix interprète souvent en commun avec le jeune duc, fournissent à leur mutuel amour une ardente expression. Résisteront-ils à tant d'entraînements ? Demanderont-ils à une union légitime le bonheur que chacun d'eux se sent né pour donner à l'autre ? Grâce au noble dévouement de Béatrix, aucune couronne, ni celle du prince, ni celle de l'artiste, ne sera abaissée, et tout ce grand combat se terminera par une douloureuse victoire sur soi-même.

M. Ernest Legouvé nous avertit que Béatrix, avec son génie et sa vertu, n'est pas entièrement une fiction, qu'il a rencontré dans le monde des arts trois femmes qui lui ont offert, dans la réalité même, le modèle de sa peinture. M. de Lescure ne traite pas d'une manière aussi flatteuse les héroïnes de cette trinité de romans autobiographiques, que nous avons analysés l'année dernière et qu'il résume sous ce titre : *Eux et elles, histoire d'un scandale*[1]. Les critiques qui trouvaient déjà que c'était beaucoup de trois livres sur les fameux pronoms *Lui* et *Elle* et sur les aventures plus ou moins scabreuses de ces deux anonymes, trouveront qu'un quatrième était tout à fait superflu. Nous sommes un peu de cet avis, mais nous pardonnons à l'auteur son édition résumée en un petit volume des trois autres tomes, en faveur de la sévérité qu'il montre pour les plumes imprudentes ou impudentes qui ont fait ce bruit ou qui l'ont accru.

9

M. MM. Malot, Marmier, Méry, de Molènes.

Un jeune écrivain dont nous avons signalé, l'an passé, les brillants débuts dans une voie dangereuse, M. Hector Malot, vient de donner, après le roman des *Victimes d'amour*, celui des *Amours de Jacques*[2]. Nous sommes ici en plein réalisme. Les personnages sont pris dans un milieu très-vulgaire, ils sont très-vrais ou très-vraisemblables, mais peu dignes d'intérêt. C'est une histoire de camarades de collége qui, des mêmes bancs de classe, des mêmes pensums et des mêmes jeux enfantins, passent à la même vie

1. Poulet-Malassis et Debroize, in-12. Voy. t. II de *l'Année littéraire*, p. 83-96.
2. Michel Lévy, in-18, 365 p.

d'étudiants, à ses folies, à ses joies, à ses misères. Dans cette nouvelle sphère malsaine, l'un d'eux, après avoir donné les plus belles espérances, s'efface, s'annihile, s'éteint au physique comme au moral. Toutes ces aventures d'enfants ou de jeunes hommes, peuvent être aussi vraies que telle conversation ou telle scène de la rue; mais que m'importe? Que me fait cette photographie d'une cour de collége? que me font ces espiègleries, ces polissonneries d'écoliers? Je veux de la vérité sans doute, mais je veux aussi de l'émotion dans le roman. La peinture, si fidèle qu'elle soit d'une salle d'étude ou d'une cour de récréation, n'a rien de dramatique. Celle du quartier latin ne m'attache pas davantage. Des étudiants des deux sexes se prennent, se quittent, se reprennent. Celui-ci passe de Caroline à Eugénie pour revenir à Caroline; celui-là sanctionne par le mariage, sans les ennoblir, des liens qui d'ordinaire ne reçoivent pas cette consécration. En quoi tous ces faits me touchent-ils, si vos personnages eux-mêmes ne m'inspirent pas de sympathie?

La seconde partie des *Amours de Jacques* est plus forte, parce qu'il y a plus de drame. Au récit de faits toujours insignifiants se mêle l'analyse d'une passion, passion lâche, sans doute, mais profonde et vraie. Nous voyons l'homme tomber, par sa faute, sous un joug fatal; il a livré son cœur à qui vaut moins que lui; il se fait esclave, d'autant plus humble que son tyran est plus intolérable; il n'essaye de se relever que pour retomber plus bas; il ne secoue ses liens que pour les serrer davantage. C'est la vieille histoire d'*Adolphe*, malheureusement trop vraie, et bien des écrivains nous donneront, sans épuiser le sujet, le spectacle douloureux de notre déchéance. Mais il faut que ce spectacle soit douloureux, sinon il cesse à la fois d'être moral et intéressant. M. Hector Malot, en le reproduisant une fois de plus, lui a trop ôté ce double caractère. Il a préféré, surtout dans la première partie de son tableau, la vérité matérielle au sentiment. Le système incomplet et faux de

l'école réaliste qu'il avait pratiqué dans les *Victimes d'amour* avec une remarquable puissance, l'a moins bien servi dans les *Amours de Jacques*. Il n'a pas changé sa première manière, comme il l'a cru peut-être en prenant des héros plus vulgaires; il l'a seulement amoindrie. Il y a toutefois, ici encore, un certain nombre de bonnes pages et qui font espérer. Encore un coup, il ne suffit pas de peindre avec exactitude, il faut que la vérité s'attache à des objets dignes d'être reproduits. Il faut qu'il y ait dans un récit une vraie passion, et qu'elle gagne à la peinture des lieux et des circonstances où elle se développe. En peinture, le genre Teniers n'est pas tout l'art; il n'en constitue même pas la plus haute partie. Mais en littérature, il est exposé à produire des magots qui peuvent plaire quelque temps par le mouvement, mais que nous faisons bientôt, comme Louis XIV, ôter de notre vue, si nous ne sentons pas en eux l'âme humaine.

M. X. Marmier est, comme M. L. Enault, un voyageur et un romancier, et ses romans, ses voyages ont tour à tour le même succès. Quelquefois l'auteur fait pour ainsi dire coup double et jette un roman dans ses voyages ou met ses voyages en roman. Les *Fiancés du Spitzberg*[1] nous ont déjà fourni un exemple remarquable de ses procédés de composition. Nous en trouvons un de plus dans *Gazida*[2]. Cette fois, c'est dans l'Amérique du Nord que l'auteur nous conduit, dans ces régions à peine abandonnées par la race indienne à la race anglo-saxonne, et comme partagées entre la barbarie qui meurt et la civilisation naissante. Le héros est un jeune Parisien, qui, l'esprit blasé par les jouissances de la fortune et le cœur déchiré par une passion malheureuse, demande un remède aux voyages. Il trouvera

1. Voy. t. I de *l'Année littéraire*, 96-99 p.
2. Hachette et Cie, 462 p.

dans ses explorations lointaines l'oubli de ses maux, et dans la fille d'un noble émigré français l'objet d'une nouvelle passion plus pure et plus digne de lui. Cette femme n'est pas pourtant l'héroïne du livre, ou du moins celle dont le nom figure sur le titre. Gazida n'est qu'un personnage accessoire, la fiancée indigène d'un des serviteurs dévoués de l'émigré français. Elle a été emmenée brusquement par sa sauvage famille, et notre jeune voyageur s'associe aux courses périlleuses entreprises pour la retrouver. Il n'est pas encore question d'elle dans toute la première moitié du récit et on l'entrevoit à peine dans la seconde. Il faut beaucoup d'intérêt dans le détail pour racheter un pareil défaut de composition.

Le roman de *Gazida* offre des scènes pittoresques, des récits émouvants, des personnages sympathiques. M. de Mériol, l'émigré, est un bon et aimable vieillard qui répand la sérénité autour de lui; on retrouve avec bonheur cette vieille urbanité de la société aristocratique française au milieu du désert. Le style de M. X. Marmier a, comme toujours, beaucoup de grâce, trop de grâce même, et si je ne craignais de tomber dans des redites sans profit, je reprocherais à l'auteur de séduisants défauts, auxquels d'autres peut-être applaudissent. Je voudrais, dans le roman ou dans le voyage, une élégance moins recherchée, moins de comparaisons classiques, moins de fleurs[1]. Ici, comme dans les *Fiancés du Spitzberg*, fourmillent les rapproche-

1. Voici, par exemple, une observation plus juste que nouvelle, relevée inutilement par le luxe du style métaphorique :

« Si nous interrogeons cet ouvrier ou ce paysan sur ce qui tient essentiellement à sa profession, il est probable que de ses réponses nous tirerons quelque utile enseignement, et il peut se faire aussi que nous découvrions en lui plus d'une humble vertu que nous chercherions en vain dans l'atmosphère des salons. Les fleurs qui croissent librement en plein air, sur leur vrai terrain, ont plus d'éclat et de parfum que celles qu'on cultive avec soin dans une serre, et ces gens d'une humble condition.... auront le rustique aspect des fleurs des champs, mais ils en auront peut-être aussi les propriétés particulières. »

ments inattendus, les souvenirs littéraires; notre langue française s'émaille de citations de tous les auteurs et de toutes les langues. Ce sont ensuite des digressions qui ralentissent l'action, ici sur la puissance de la musique, là sur la chiromancie, etc. : véritables hors-d'œuvre, taches brillantes que fait seul pardonner le soin de la forme. Car ce soin, même poussé jusqu'à la recherche, est comme celui que l'homme du monde prend de sa personne : il est une marque du respect que l'auteur a de lui-même et du lecteur.

Nous ne parlerons que pour mémoire du roman de M. Méry, intitulé *Ursule*[1]. Nous le prenons simplement, comme le public, pour un signe de vie donné, après un assez long silence, par l'auteur de tant de brillants récits. A une époque où l'on présente, en librairie, tant de réimpressions pour des nouveautés, l'éditeur a craint qu'on ne crût à quelque exhumation du même genre, et a mis, sous le titre même ces mots : « Roman inédit. » Inédit ou non, *Ursule* n'ajoutera rien à la gloire de M. Méry. C'est l'histoire asez peu nouvelle d'une femme incomprise qui trouve tout simple de trahir un époux qui n'est pas à sa taille ; elle trompe sa jalousie en détournant ses soupçons sur un autre que son complice, jusqu'à ce que enfin un incident honteux éclaire le mari et lui suggère d'atroces moyens de vengeance. L'imagination de M. Méry pouvait lui inspirer des combinaisons plus neuves, et son goût lui faire choisir des épisodes plus honnêtes.

M. Paul de Molènes, officier et littérateur distingué, s'est fait une spécialité des sujets militaires : Ses *Commentaire d'un Soldat*[2] ne sont pas un roman, mais une suite

1 Librairie nouvelle.
2. Michel Lévy; in-18.

de scènes et de récits qu'il serait difficile de rapporter à un autre genre. C'est une étude de mœurs faite dans les camps, une galerie de types empruntés à ceux de nos corps d'armée que nos dernières guerres ont mis en évidence. Les zouaves, les spahis, voilà ses héros. Il les a suivis en Crimée, en Italie; il les a vus à l'œuvre, il a pris leur héroïsme sur le fait et l'a reproduit d'après nature. M. P. de Molènes a l'enthousiasme de la guerre; il en aime jusqu'aux horreurs. Le sang, les horribles plaies, n'effrayent pas son pinceau : ce sont des accessoires qui mettent mieux ses braves en relief.

« Allons, docteur, dépêchons, débarrassez-moi de cela! » Je n'oublierai jamais l'accent de ces mots ni la bouche qui les prononçait. Celui qui parlait ainsi, au seuil d'une ambulance, avant même d'être descendu du mulet dont il avait rougi le flanc par le sang échappé de ses veines, était un vieux zouave au front rasé, à la barbe de patriarche, aux yeux d'un beau clair s'ouvrant sur une face bronzée. « Cela, » c'était son bras brisé, déformé, inerte, et ne tenant plus à son corps que par quelques linéaments ensanglantés. Je dirais, si j'osais employer un pareil mot à propos d'une telle image, que cet homme me fit plaisir, car le triomphe de l'homme sur la souffrance sera toujours un des plus nobles spectacles de ce monde. Cette victoire (Palestro), célébrée par des voix éloquentes, a entouré d'un pompeux éclat bien des personnages qui, peut-être, ne valaient pas ce stoïque obscur dont je n'ai pas su le nom, et dont la vertu n'aura pas laissé d'autre trace que la vibration d'une parole virile dans mon âme.

L'auteur des *Commentaires d'un soldat* est là tout entier. Chose assez singulière, dans un cadre naturellement si sombre, il aime à produire par les ornements du style des tons criards et des effets chatoyants. Il dit du zouave, qui, en Crimée, lui sert de barbier : « C'était un vrai Figaro : son sourire, en dépit de la neige, étincelait comme la musique de Rossini. » En Italie, un zouave mourant demande la main de l'Empereur, « avec cet accent étrange,

violent et sourd, *sonnant le formidable et l'inconnu que prend le verbe de l'homme, quand il s'agite, comme un oiseau de nuit effrayé, entre les parois de la masure d'où le chasse la mort.* » Est-ce là le style d'un homme qui a vu une scène solennelle et qui la reproduit sous l'empire de ses propres émotions, ou d'un littérateur fantaisiste qui se bat les flancs, tourmente son esprit, se grossit la voix, pour arriver par des moyens puérils, à un effet grandiose[1] ? Combien je préfère les scènes qui montrent, comme celle transcrite plus haut, M. de Molènes trouvant le style simple et grave qui convient à son sujet, quand il ne cherche pas à faire du style !

10

N.-P. MM. Noriac, Pallu, Pavie.

A la littérature militaire appartient le plus heureux début de l'année, *le* 101e *Régiment*, de M. Jules Noriac[1]. Ce n'est pas non plus un roman, mais une grande fantaisie pleine de verve, de *brio*, pour ainsi dire, avec une foule de mots caractéristiques et de traits à l'emporte-pièce. Là revivent tous les types militaires de nos régiments, depuis le simple conscrit jusqu'au colonel ; toutes les armes, tous les grades, toutes les habitudes, toutes les allures, tous les travers sont là, dans un pêle-mêle de portraits ou de caricatures rivalisant d'exactitude et de vivacité. Quelques traits suffisent souvent pour croquer une charge ou esquisser une figure. Ici « le lieutenant-colonel parle comme le co-

1. On lit ailleurs à propos de la diversité des impressions produites sur l'esprit par les voyages militaires
« Sur *ce clavier aux innombrables harmonies où la guerre a promené mon âme*, quelques accords ont résonné parfois qui m'ont en même temps navré et charmé. »
2. Librairie nouvelle; in-18. Nombreuses éditions, une édition in-8, illustrée.

lonel, marche comme le colonel, grogne comme le colonel, rit comme le colonel, fait tout comme le colonel, mais il est plus vieux, pourquoi? C'est une affaire entre le ministre et la destinée. » Là, le capitaine d'habillement, qui fait des économies sur les fournitures, force un soldat d'endosser une tunique qui le gêne horriblement, et, comme celui-ci se plaint : « Faites-moi le plaisir, répond-il, de me dire pour quel motif cette tunique vous gênerait et quel intérêt elle pourrait avoir à cela? » Ailleurs, un sergent à qui un carabinier demande s'il a mangé des truffes, répond qu'il en a mangé « approximativement, » et ajoute cette explication : « Ça veut dire que je n'en ai pas mangé personnellement moi-même ; mais j'avais dans le temps un camarade de lit qui avait un *pays* qui était brosseur d'un capitaine qui en mangeait très-souvent. »

Ce n'est pas là, dira-t-on sans doute, de la littérature d'un ordre bien élevé : peut-être; mais quand même on ne supposerait pas chez l'auteur des arrière-pensées philosophiques, et qu'on ne verrait pas, sous la forme d'une satire, un enseignement à l'adresse de notre siècle, on pourrait préférer encore à plus d'un roman prétentieux et à plus d'un drame immoral ces productions d'une fantaisie vive et facile, qui touchent aux choses avec autant de légèreté que de justesse, effleurent les personnes sans les blesser et excitent un rire soutenu, franc et honnête.

M. J. Noriac s'est empressé d'escompter le crédit qui lui était si soudainement ouvert auprès du public, et *la Bêtise humaine*[1], a été comme une seconde lettre de change à laquelle celui-ci s'est hâté de faire honneur. Au bout de six mois, le nouveau livre comptait dix éditions. Gros succès pour la petite œuvre que nous allons faire connaître. L'idée mère de *la Bêtise humaine*, plus ingénieuse que nouvelle, n'est autre chose que cette supposition si chère aux

1. Librairie nouvelle; in-18, 284 p.

esprits du dernier siècle, d'un homme étranger à nos mœurs, d'un sauvage, tombant tout d'un coup au milieu de nos grandes villes, tour à tour étourdi, ébloui, enivré des agitations, des spectacles, des séductions de notre civilisation compliquée, dont il est bientôt victime et qu'il finit par prendre en dégoût ou en haine. Si vous voulez voir cette idée merveilleusement mise en action, lisez ou relisez *l'Ingénu*, de Voltaire; mais ne le relisez pas avant le livre de M. J. Noriac, qui ne peut espérer qu'une telle comparaison tourne à son avantage.

Le héros de la *Bêtise humaine* n'est pas un Huron, mais n'est guère moins sauvage. C'est le fils d'un philosophe de village qui, ne sachant où est le vrai, où est le faux, a fait consister l'éducation du jeune homme à ne pas lui en donner. Eusèbe est, à sa majorité, une nature vierge, naïve, étrangère à toute notion de morale; il unit à un fond inné de bon sens tout ce que l'inexpérience peut enfanter de niaiserie. Son père lui remet entre les mains l'héritage maternel et l'envoie, la valise pleine et l'esprit vide, sans guide, sans recommandation ni patronage, dans la dévorante fournaise de Paris. Ce qu'il devient dans cet enfer, les aventures dont il est témoin, héros ou victime, je les laisse à deviner. Seulement, on comprend que l'esprit de l'auteur du 101e *Régiment*, étant naturellement porté vers la charge, il va jeter Eusèbe dans plus d'une situation grotesque, et le mêler, par une suite de scènes piquantes, à des personnages qui tourneront souvent à la caricature.

Son principal exploit est une liaison d'amour avec une chanteuse qui se livre avec un rare désintéressement au bonheur d'être aimée pour elle-même par un pareil sauvage. Puis vient, on ne sait trop comment, son mariage avec on ne sait trop quelle femme, qui le laisse là pour courir le monde avec un amant, tandis que l'actrice qu'il a brusquement abandonnée meurt de douleur et d'amour, en le faisant son exécuteur testamentaire. Sous ce double

coup, Eusèbe apprend, par le plus grand des hasards, qu'il y a des missionnaires et ce que c'est qu'un missionnaire. Repoussé assez sévèrement par l'un d'eux, il repart pour sa province; il achète, en arrivant dans une auberge de campagne, l'Évangile d'un enfant, et notre jeune sauvage qui jusque-là n'a pas dû en apprendre bien long sur les livres saints dans un boudoir et dans les coulisses, arrive auprès de son père, qui meurt sans savoir encore où est le vrai, où est le faux, pour lui dire d'un ton solennel : « Père, le faux est sur la terre, le vrai est au ciel. » Étrange tableau final! On dirait un divertissement du Palais-Royal se dénouant en drame édifiant; une galerie d'esquisses grotesques aboutissant à une Descente de croix.

Je signale cette fausseté de ton comme un des pires symptômes d'une littérature malsaine. Je ne dis pas cela précisément pour M. Noriac, qui est assez fort pour aller contre le courant; mais je remarque que de nos jours, en général, les romans les moins moraux affectent un dénoûment moral, et que les livres où l'on sent le mieux le vide de croyances particulier à notre siècle, sauvent volontiers l'absence des principes par un banal hommage à la foi. N'avons-nous pas déjà remarqué dans *Fanny* même[1] ce système de conclusion inattendue et discordante qui fait tout d'un coup d'une femme brutalement dévouée à une passion grossière, la victime d'un noble sentiment? Cette héroïne de l'adultère nous parlant, au dernier moment, de « la vaine recherche du bien, son martyre éternel, » n'est ni plus ni moins étrange que le héros de *la Bêtise humaine*, prenant au dernier acte, le geste et la voix d'un ministre de l'Évangile[2].

1. Voy. t. I de *l'Année littéraire*, p. 65.

2. C'est sans doute par condescendance pour ses confrères du *Figaro* que M. Noriac a imposé une chute si édifiante à un livre qui l'est si peu. Car il est bon de dire que le *Figaro* est, par accès, aussi pieux que pirituel. Entre une chronique court-vêtue sur une danseuse et une

Une excursion à travers les mers et jusqu'au bout du monde, est moins scabreuse que ces sortes de voyages dans la vie, et nous nous trouvons plus à l'aise avec les auteurs de romans ou de récits maritimes. *Les Gens de mer* de M. Léopold Pallu (L. Constantin)[1] nous présentent la vie de marin sous son vrai jour. Ce sont les impressions d'un homme du métier qui en sait le fort et le faible. Il sent l'idéal, mais il connaît la réalité; il a goûté la poésie et les misères de la vie de voyage. Ici, pas de préjugés, point d'artifices pour embellir l'inconnu. C'est le tableau vrai et, en définitive, assez triste d'une existence monotone, malgré les incidents ou accidents qui la relèvent. L'auteur nous plaît surtout par l'accent de vérité; le sentiment est plus grand chez lui que l'art d'écrire, et malgré un talent naturel incontestable, on voit qu'il a plus l'habitude de manier le gouvernail que la plume. Mais, sur le banc de quart, il a mieux appris la poésie de la mer que l'écrivain dans son cabinet; on en retrouve l'inspiration jusqu'au milieu de ces extraits du livre de loch, dont les révélations nous portent à plaindre les marins plutôt qu'à envier leur sort.

diatribe contre un homme de lettres, il se signe dévotement pour laisser la parole à l'ancien rédacteur de *l'Univers*. Voici, par exemple, en quels termes, à propos de la nouvelle, démentie depuis, de la mort de M. de Mirecourt, il offrait à ses lecteurs une lettre de M. L. Veuillot sur le trop célèbre pamphlétaire :

« Ce n'est pas seulement la *lettre d'un écrivain supérieur* qui laisse sa marque à ses ouvrages; c'est encore *celle d'un prophète*, car M. Veuillot y pronostique la fin malheureuse de son adversaire; c'est aussi *celle d'un chrétien*. C'est à *ce triple titre* qu'elle nous a paru intéressante. »

Le saint homme de *Figaro* oublie une chose, c'est que M. de Mirecourt pratiquait, lui aussi, ce mélange du scandale, de l'invective et des tirades édifiantes; il était, lui aussi, de ces libres-penseurs d'hier qui trouvent bien porté de dire aujourd'hui :

Je suis un homme d'ordre, et la philosophie
Est un mot dangereux et dont je me défie.

1. Librairie Hachette et Cie; in-18.

Il y a un sentiment moins profond, mais une variété plus grande dans les *Récits de terre et de mer*, de M. Charles Pavie[1]. Il appartient à la fois au voyage et au roman, et l'imagination vient en aide à la mémoire du touriste. Nous parcourons, au milieu de descriptions pittoresques et de scènes intéressantes les bords de la Plata, la côte de Madras, les Algarves, les bords du Guadalquivir, les Açores, le Chili et les contrées les plus diverses. Nous avons le spectacle de peuples étranges, de mœurs bizarres, de caractères originaux, que des épisodes de fantaisie mettent agréablement en relief.

11

R. MM. Rabou, Renaut, Rivière, Mme Reybaud.

M. Charles Rabou cultive le genre excentrique et fantastique ; il y porte cette verve, cette humour qui en fait le principal agrément. Ses *Tribulations et métamorphoses posthumes de maître Fabricius*[2] sont l'histoire sombre, mais non sanglante d'un suicide imaginaire. Un sculpteur découragé va se brûler la cervelle. Pour se raffermir la main, il prend quelques verres de Chypre qui mettent ses idées en fermentation, et voici la mort en personne qui vient s'asseoir auprès de lui et se charge de combattre son funeste projet ; elle lui raconte toutes les calamités posthumes de maître Fabricius qui avait cru, lui aussi, mettre fin à ses malheurs par le trépas. Un tel récit, dans de telles circonstances, est naturellement aussi invraisemblable que piquant. L'ivresse se dissipe, l'artiste s'est réveillé en tirant son pistolet contre la muraille : d'importantes com-

1. Michel Lévy ; in-18.
2. Librairie nouvelle, in-12.

mandes qui arrivent et la perspective d'épouser une belle jeune fille le rattachent à la vie et à l'espérance.

Tous les romanciers ne provoquent pas le lecteur par une affectation d'immoralité. Il en est qui se donnent pour un peu plus vertueux peut-être qu'ils ne sont. L'auteur de *Rose André*, M. Ém. Renaut[1], est de ce nombre. Si l'on en croit sa dédicace à sa sœur, Mme Dembinska, les plus petites jeunes filles s'en verront permettre la lecture par leur mère : « La trame légère, dit-il, est tissue en bonne mo-« rale ; j'ai tâché que l'étoffe fût en bon français. » Tout se passe ici comme dans les anciens vaudevilles du théâtre de Madame. Il y a un millionnaire à qui un pauvre gentilhomme, garde général des forêts, sauve la vie. Une jeune fille que ce dernier aime, reçoit par testament toute la fortune du millionnaire et l'apporte avec son cœur et sa main à celui qui a sauvé son bienfaiteur. La variété des épisodes ne manque pas à ce cadre ; on y trouve des intrigues d'amour, des duels, des voyages, en un mot, tout ce qui contribue d'ordinaire à l'intérêt plutôt qu'à la moralité du roman. Deux autres nouvelles dans le même ton et le même ordre d'intentions complètent le volume. Elles s'appellent *Un Van Dyck* et *le Filleul du notaire*.

Les romans de Mme Charles Reybaud forment aujourd'hui collection. Un choix de ses meilleurs comprend dix volumes de *la Bibliothèque des chemins de fer*. La plupart ont pour théâtre la Provence, terre natale de l'auteur qui aime à en faire revivre, sous un ciel ardent, les campagnes tour à tour riches et pittoresques. Mme Charles Reybaud a un sentiment très-vif et très-vrai de cette chaude nature méridionale qui sert, pour ainsi dire, de cadre vivant à de très-vivants tableaux. Nous avons déjà fait connaître ce

1. Hachette et Cie ; in-18, 346 p.

talent délicat et pourtant puissant, par l'analyse de *Misé Brun*[1]. Nous le retrouvons tout entier, cette année, dans *l'oncle César* et dans *le Cadet de Colobrières*[2]. Ce dernier roman, qui n'est qu'une réimpression, est le tableau d'une famille noble mais pauvre, habitant misérablement un château ruiné, antique théâtre de la splendeur de ses ancêtres. De nombreux enfants naissent de cette race encore féconde; mais, par raison de misère, tous les fils sont faits capucins et les filles religieuses. Une de ces dernières a échappé par la fuite à cette vocation forcée, et elle a épousé, au grand scandale de sa famille, un roturier, un marchand qui l'a rendue riche et heureuse. De touchantes amours rapprochent les rejetons des deux branches que séparent encore l'orgueil et la misère. Mais toutes les barrières tomberont, la Révolution aidant; le couvent rend ses proies, et les jours heureux renaissent au foyer de famille des Colobrières. Tout ce récit est intéressant, touchant, gracieux; il a, sans aucune fadeur, le charme des amours qui finissent bien.

L'oncle César est dans un autre ton : c'est une analyse de caractères jetée dans une peinture de la vie de province. On y trouve le portrait parfaitement étudié d'un vieil égoïste qui prolonge, à force de soins et d'art savant, le prestige brillant de la jeunesse, jusqu'à son arrière-saison. Tout à coup une passion déraisonnable, une passion de vieillard, vient ravager cette existence si bien conservée et, pour ainsi dire, momifiée dans les glaces de l'indifférence. Cette révolution est grosse de tempêtes et fait le malheur de deux êtres plus jeunes que la passion sépare et que rapproche le dévouement. On s'intéresse ici moins aux événements et aux personnages qu'à la reproduction des mœurs de la petite ville qui leur sert de théâtre.

1. Voy. t. I de l'*Année littéraire*, p. 107-108.
2. Librairie Hachette. Tous les deux in-18, 280 p. et 282 p.

L'oncle César, comparé au *Cadet de Colobrières*, prouve après la grâce, la souplesse et la variété du talent.

L'excentricité et le fantastique dans le roman ont plusieurs nuances et plusieurs sources d'inspiration. L'excentricité violente et le fantastique sombre ont trouvé, dans M. Henri Rivière, l'auteur de *Pierrot* et de *Caïn*[1], un interprète très-original. Ici n'interviennent pas les êtres merveilleux de la légende; point de magie, point de puissances supérieures ou étrangères à l'homme, célestes ou infernales. Comme Edgar Poë, M. Henri Rivière ne met en jeu que les rêves du cerveau et les impressions de la conscience. *Pierrot* et *Caïn* sont deux études de psychologue et de physiologiste. La première histoire est celle d'un monomane, amateur de pantomime, qui, à peine échappé à la folie complète, y est ramené peu à peu par une passion malheureuse; il accomplit sur la scène même un acte d'épouvantable vengeance et meurt ensuite, en recouvrant la raison.

L'histoire de *Caïn* est plus terrible encore. Un jeune officier de marine, dans un moment de jalouse ambition, a laissé mourir son ami d'enfance sans lui porter secours. Sa conscience lui reproche son crime. D'effroyables circonstances le lui rendent sans cesse présent. La fortune lui sourit; le monde lui fait accueil; il est porté rapidement aux plus hauts grades; il trouve une femme dans une noble famille; mais les plus affreuses tortures et morales et physiques le suivent partout. Son plus grand supplice est de contracter de jour en jour une ressemblance effrayante de visage avec le malheureux dont il s'accuse d'être le meurtrier. Enfin, après d'horribles luttes, il se fait sauter la tête d'un coup de pistolet, pour dérober à tous les regards la paralysie de la face dont il a été atteint, et

1. Librairie Hachette et Cie; in-18, 207 p.

que les médecins appellent la paralysie du remords. Il y a beaucoup de talent, à coup sûr, dans ce récit lugubre, l'un des plus sombres qui aient été écrits dans notre langue et que le génie français puisse comporter.

12

8. Mme Sand, MM. Serret, P.-J. Stahl.

La grande et féconde romancière, à qui nous avons fait l'année dernière une si large place[1], Mme Sand, réclamerait encore aujourd'hui beaucoup d'espace, si nous voulions rendre compte de tous les livres nouveaux qui sont venus grossir sa riche collection. Un seul, *Jean de La Roche*[2], nous arrêtera quelques instants, et nous ne donnerons aux autres qu'une simple mention.

Jean de La Roche est un vrai roman, comme l'*Homme de Neige*, un roman romanesque, où l'imagination, l'aimable folle du logis, tient le haut bout, comme il convient dans ces sortes d'ouvrages : où la philosophie, appelée, à son heure et à son tour, par l'enchanteresse, n'occupe jamais le premier plan; où la morale n'est que l'esprit d'observation appliqué aux faits de la vie; où la nature est pittoresque, saisissante, tour à tour gracieuse et terrible; où l'homme plus grand et plus beau que la réalité, vit et meurt dans une région qui charme l'âme et la rafraîchit.

Jean de La Roche est l'héritier d'un nom antique que ne soutient plus la fortune; mais il a en lui-même tout le prestige personnel de la vraie noblesse. Il rencontre dans une famille anglaise une admirable jeune fille tout à fait digne de lui. Le dévouement de cet ange à son père et à un jeune frère est un obstacle aux rêves de bonheur de

1. Voy. t. II, p. 83 et suiv.; p. 97 et suiv.
2. Librairie Hachette et Cie; in-18, p. 390.

Jean, qui, dans son désespoir, court au bout du monde, pour y chercher l'oubli. Il revient de ses lointains voyages, transformé, robuste, méconnaissable. Pour éprouver la belle miss, il se déguise en montagnard d'Auvergne et, sous le costume d'un guide, il la conduit avec sa famille au milieu de tous les abîmes et sur tous les pics du pays. Il vit de sa vie pendant des jours heureux et troublés. Il apprend enfin qu'il est toujours aimé, et, comme la jeune miss a accompli la plus grande partie de sa tâche de dévouement, ils peuvent reprendre leurs projets d'autrefois et répandre, par l'amour, le bonheur autour d'eux. Je renonce à rappeler les scènes ravissantes, les peintures tour à tour délicates et fortes que Mme Sand a prodiguées dans ce cadre si librement ouvert à l'imagination. Que de vérités de détail dans des situations agréablement invraisemblables! C'est un édifice fantastique construit avec les éléments mêmes de la réalité. Rarement l'auteur de tant de gracieuses idylles a déployé un charme aussi soutenu, autant de délicatesse et de fraîcheur.

Le volume de *Jean de La Roche* contient un chapitre préliminaire sur les clefs du roman, c'est-à-dire, sur la manie de chercher des personnages réels sous des êtres fictifs et de voir des allusions ou des révélations inconvenantes dans les œuvres de pure fantaisie. L'artiste compose avec son imagination et son cœur; mais il emprunte malgré lui des éléments à ses souvenirs. La réalité revivra donc dans ses œuvres, comme l'individu dans l'espèce, comme le particulier dans le général. Des ressemblances inévitables entre des héros imaginaires et des hommes connus ne doivent pas faire croire à une copie. Ceci est une réfutation discrète des reproches d'indiscrétion autobiographique qu'on a tant prodigués à Mme Sand, l'année dernière, et dont nous avons assez entretenu nos lecteurs pour n'y plus revenir.

Le second volume de roman échappé, en 1860, à cette plume brillante et facile, est peut-être plus fort de con-

ception, mais il est d'une lecture moins agréable. *Constance Verrier*[1] est, pour le cadre, une longue conversation entre trois femmes aussi différentes par le caractère que par la position sociale : une cantatrice italienne, la Mozelli, une coquette du grand monde, Mme d'Evereux, et une jeune fille douce et modeste, Mlle Constance Verrier. Le sujet de l'entretien est le thème inépuisable de l'amour et de ses suites dans la vie de la femme; chacune des belles causeuses envisage la question du point de vue de son caractère léger ou sérieux. Une action pourtant est jetée dans ce trio de causerie. Deux de ces dames, en contant leur vie, retrouvent l'une dans l'autre une rivale, et leur amant commun est le fiancé de la troisième. Mais l'amour pur l'emporte sur la passion d'aventure et ses intrigues, et le beau Raoul sera le plus épris et le plus dévoué des époux. Ne cherchez pas à mettre une semblable situation en harmonie avec la vraisemblance morale ou avec les convenances. Il ne faut y voir qu'une de ces brillantes variations exécutées sur des airs connus par un de nos premiers virtuoses de la plume et de l'analyse psychologique.

Mentionnons encore, par déférence pour le nom qui la signe, la simple nouvelle sous forme de lettres intitulée *Flavie*, que le luxe des dispositions typographiques a élevée aux dimensions d'un volume[2]; mais nous dirons quelques mots de plus d'une relation purement descriptive présentée au public dans les mêmes conditions typographiques, sous le titre de *Promenades autour d'un village*[3]. Dans tous les feuillets tombés du portefeuille de George Sand, l'écrivain se retrouve toujours avec l'une ou l'autre des riches qualités qui lui sont innées. Le second opuscule nous le présente surtout comme un admirable peintre. Après les mille descriptions que tant de romans

1. Hachette, in-18.
2. Collection Hetzel, in-18, 188 p.
3. Même collection, in-18, 191 p.

sur le Berri nous ont offertes de la Creuse, l'auteur a trouvé le moyen de se surpasser lui-même, sur le même sujet, en grâce pittoresque et en fraîcheur. Je ne puis résister au plaisir de détacher quelques dessins de cet album :

Au milieu des vastes plateaux mouvementés qui se donnent rendez-vous, comme pour se toucher du pied, en s'abaissant vers une sinuosité cachée aux regards, le sol se déchire tout à coup, et dans une brisure d'environ deux cents mètres de profondeur, revêtue de roches sombres ou de talus verdoyants, coule, rapide et murmurante, la Creuse aux belles eaux bleues rayées de rochers blancs et de remous écumeux.

. . . .

C'est une petite Suisse qui se révèle au sein d'une contrée où rien n'annonce les beautés de la montagne. Elles y sont pourtant discrètement cachées et petites de proportions, il est vrai, mais vastes de courbes et de perspectives, et infiniment heureuses dans leurs mouvements souples et fuyants. Le torrent et ses précipices n'ont pas de terreurs pour l'imagination. On sent une nature abordable et comme qui dirait des abîmes hospitaliers. Ce n'est pas sublime d'horreur; mais la douceur a aussi sa sublimité, et rien n'est doux à l'œil et à la pensée comme cette terre généreuse soumise à l'homme et qui semble ne s'être permis de montrer ses dents de pierre que là où elles servent à soutenir les cultures penchées aux bords du ravin.

Non : il n'y a pas aujourd'hui deux plumes capables de faire revivre ainsi les scènes de la nature en quelques traits. Nous recommandons aux artistes les *Promenades autour d'un village*. Ils y trouveront cent sujets de paysages, et les paysages tout faits.

M. Ernest Serret ne cherche pas à séduire son lecteur par le luxe des peintures. Il exerce son talent à l'analyse délicate des plus intimes sentiments. *Perdue et Retrouvée* [1]

1. Hachette et Cie, in-18. Il vient de paraître du même auteur : *Clémence Ogé*, portant le millésime de 1861 et dont nous pourrons parler plus tard.

est une douce étude de mœurs, enfermée dans un cadre ingrat; c'est l'histoire d'un jeune mari qui, ayant perdu une femme adorée, demande à un nouveau mariage, non-seulement des consolations pour lui-même, mais aussi pour les parents de sa première compagne, qui retrouveront dans sa seconde femme une autre fille. Une pareille situation demande à être sauvée par la finesse et la grâce des détails, et c'est heureusement par ces qualités que se recommande M. Ernest Serret; aussi a-t-il trouvé un succès de douce émotion là où un talent moins sympathique aurait certainement rencontré un écueil.

Un roman nouveau et la réimpression d'un ouvrage accueilli favorablement par le public nous permettent de parler, cette année, d'un spirituel écrivain qui, auteur et éditeur à la fois, fait vendre, sous son vrai nom, les livres des autres et écrit pour son propre compte, sous le pseudonyme de P. J. Stahl, des livres qui se vendent d'eux-mêmes. L'ouvrage dont nous avons à signaler la seconde édition, est l'*Histoire d'un homme enrhumé*[1]. P. J. Stahl appartient à la famille des humoristes. Il recherche l'excentricité, mais une excentricité de bon aloi. Il y a chez lui comme un reflet naturel de Jean-Paul. L'*Histoire d'un homme enrhumé* est une suite de récits simples et touchants, sans cesse coupés par des digressions inattendues et annoncées, de chapitre en chapitre, par des titres piquants. Ce sont des « divagations, » comme dit le sous-titre, « à l'usage des lecteurs qui ne sont pas pressés. » Nous n'analyserons pas une relation où les faits ne sont rien, où les impressions sont tout. On y trouvera de la grâce, du charme, de la fantaisie, des choses intimes, de la philosophie et du sentiment; l'intelligence de l'art et de la nature, des pensées fines et délicates comme celle-ci :

1. Collect. Hetzel, 242 p.

« Je fus effrayé de me sentir presque heureux, le cœur est « un abîme, oui, sans doute, mais c'est un abîme que la « moindre lueur suffit à éclairer. » On trouvera encore dans ce livre des scènes émues et vraies, où le sentiment de la patrie prend une juste place et semble révéler la plume d'un proscrit. Dans les jeux de l'imagination comme dans les effusions du cœur, vous sentez l'honnêteté de l'auteur à travers celle du héros.

Le livre nouveau de P. J. Stahl est le *Voyage d'un étudiant et ses suites variées* [1]. Il est dans le même ton et le même ordre d'idées. C'est un roman d'amour jeune et honnête, entremêlé de réflexions philosophiques et relevé par le paradoxe. L'excentricité est ici moins saillante que dans l'ouvrage précédent; les mêmes qualités s'y retrouvent dans un meilleur équilibre. C'est toujours, dans un style vif, courant, l'honnêteté sans fadeur, l'esprit sans recherche, la sagesse sans affectation.

13

U V. M. Ulbach, Mlle Ulliac-Trémadeure, M. Vitu.

Il faut signaler, au moins, pour ses intentions édifiantes le roman de *Monsieur et Madame Fernel*, par M. Louis Ulbach [2]. Malheureusement, les intentions ne suffisent pas plus en littérature qu'en morale. Les livres d'édification ont pour écueil la fadeur, et pour l'éviter, le plus souvent les romanciers moralistes se hasardent volontiers dans les scènes les plus scabreuses. Voyez plutôt les romans de M. L. Veuillot et de son école : quelles peintures et quel langage on s'y permet, grâce à la sainteté d'intention qui purifie tout! Les romans moraux sont comme les jeux innocents de la littérature : ennuyeux ou dangereux tour à

1. Collect. Hetzel, in-18, 244 p.
2. Michel Lévy frères, in-18, 388 p.

tour, ou l'un et l'autre à la fois. Dans celui de M. Ulbach, vous avez, au milieu d'une intrigue de coquetterie, dont la ville de Troyes, la patrie de l'auteur, est le théâtre, un tabellion, M. Fernel, qui, blasé par l'habitude sur les charmes de sa légitime épouse, subit les séductions d'une jeune veuve parisienne. Il est ramené au devoir par la vanité. Mme Fernel, sur le conseil d'un ami clairvoyant, déploie, au bal de la préfecture, des attraits qu'elle a le tort, ordinairement, de trop voiler. La chaste épouse s'habille, ou plutôt se déshabille, pour cette fête, ni plus ni moins que ces héroïnes de M. Barbey d'Aurevilly qui se sont présentées plus haut, Dieu sait dans quel costume, à nos lecteurs. Ses beaux bras, ses éblouissantes épaules, font fureur. Dans son triomphe, la femme a reconquis son mari, et la jeune coquette parisienne épousera le petit journaliste troyen qui jusque-là lui faisait inutilement la cour. J'allais oublier de dire que la victorieuse robe de bal ne figurera plus qu'aux processions du couvent de la rue du Cloître, transformée en bannière!

Voilà ce qu'on appelle un roman moral. La littérature laïque devrait bien laisser de tels sujets à ces romanciers dévots qui aiment à marier les senteurs du musc et du patchouli à l'odeur du cierge éteint. Et dans quel style précieux, ces choses édifiantes sont dites! Qu'on en juge par ces échantillons : « Une réflexion amère s'agita *et se dressa, comme une couleuvre, dans la vase de ses pensées!* » — « Cette poitrine qu'une incomparable pudeur *voilait encore*, quand *elle n'avait plus de voiles*, était *un tabernacle* où palpitait une âme ! » — « Elle avait dans les yeux de *petits points brillants* qui, *n'étant pas des diamants*, devaient être des larmes! »

C'est ici qu'il faut s'écrier, avec Philinte :

« Ah! qu'en termes galants ces choses-là sont mises! »

au risque de s'attirer la riposte un peu brutale d'Alceste.

Mais M. Ulbach peut impunément tout se permettre. Il

a un tel pied dans la presse périodique, il a comme critique ou comme chroniqueur attitré de maintes feuilles plus ou moins libérales, de telles facilités pour faire des réputations d'un jour ou pour les défaire, que quiconque vit d'un grain d'encens ou craint de mourir d'une égratignure, se gardera bien d'élever la petite voix dont il dispose, contre ses prétentions au double monopole du libéralisme et de la moralité[1].

Si vous voulez, sous forme de roman, un livre vraiment moral et qui, sans prétention littéraire, révèle pourtant une plume exercée, vous pouvez offrir aux juges les plus sévères et aux plus innocentes lectrices les *Nouvelles scènes du monde réel*, par Mlle Ulliac Trémadeure[2]. Voici pour quel public et dans quel esprit l'auteur de tant d'ouvrages utiles et composés avec soin a écrit ce nouveau recueil :

C'est particulièrement en ce qui concerne les jeunes filles, que la littérature destinée à la jeunesse présente une lacune regrettable. Dans leur enfance, dans leur adolescence, on leur a facilement procuré des lectures plus ou moins utiles, plus ou moins instructives et amusantes; mais de seize à vingt ans finit l'adolescence. Alors viennent des aspirations nouvelles et plus vives vers ce monde que la jeune fille ne connaît pas et qu'elle découvre à travers le prisme de l'inexpérience. Elle voudrait trouver dans ses lectures des enseignements sur ce qu'elle entrevoit; elle les demande surtout à ce genre de livres dont la forme répond aux besoins, à l'activité sans bornes de son imagination ; mais la mère prudente interdit avec raison la plupart de ces livres, et redoute même bien des œuvres prétendues morales, qui ne contribuent souvent qu'à fausser les idées et à

1. Je trouve pourtant une appréciation impartiale et, par suite, sévère de ce roman d'un genre faux dans la *Revue des Deux Mondes* (1er septembre), sous la signature de M. Mazade. Il est vrai qu'ici la voix est assez grosse et le critique assez fort pour dire la vérité sans tenir trop de compte des petites faveurs ni des longues rancunes d'une coterie ou d'un chroniqueur en quête d'épigrammes.

2. Maillet, in-18, 381 p.

monter de jeunes têtes, tandis qu'il faudrait avant tout développer en elles un jugement sain, un inflexible respect de la justice et de la vérité.

Les *Scènes du monde réel* nous montrent de gracieux intérieurs, où des drames intéressants mettent en relief de saines vérités. Mlle Ulliac ne prétend pas à l'héritage de Balzac; elle joint pourtant à l'élévation de la pensée autant de finesse d'observation et de vérité dans les peintures que plus d'un soi-disant héritier du peintre de la Comédie humaine.

Nous revenons encore une fois au genre excentrique avec les *Contes à dormir debout* de M. Auguste Vitu[1]. L'auteur les aurait appelés « Contes fantastiques, » s'il eût plus tôt recueilli en volume ces récits qui ont paru pour la première fois, il y a plus de dix ans, dans divers journaux. Mais, dans l'intervalle, l'excentrique et le fantastique ont été très-cultivés, et les titres qui désignent le mieux ce double genre ont été pris par d'autres. M. A. Vitu n'est donc pas l'imitateur arriéré des auteurs qui ont rivalisé en français avec Hoffmann ou Edgar Poë; il est un des aînés de cette famille devenue nombreuse. Ses procédés sont ceux du genre : il met en jeu le rêve, le somnambulisme, la folie, l'hallucination, les légendes de la magie, les traditions swédinborgiennes, en un mot, tous les ressorts du merveilleux terrible. Nous citerons principalement dans son recueil le *Mandarin*, très-ingénieuse mise en œuvre de l'ancien paradoxe résumé par ce proverbe : tuer son mandarin; puis le *Khandjiar*, autre développement de la même donnée, où l'homme tue à distance, par la pensée, par un souhait et jusqu'en rêve. Ces récits et quelques autres montrent dans l'auteur des *Contes à dormir debout* un

1. Hachette et Cie, 307 p.

homme exercé à manier la plume et à diversifier un genre monotone par l'habileté de la composition.

14

W Z. MM. De Wailly, Alex. Weil, P. Zaccone.

Une idée heureuse, aussi féconde que morale, se développe largement dans les *Deux filles de M. Dubreuil*, par M. Léon de Wailly[1]. C'est, dans un cadre simple et gracieux, une question d'éducation, pour ne pas dire une thèse de pédagogie ; c'est le contraste des principes et des résultats des deux systèmes opposés suivant lesquels la jeune fille est élevée en France et en Angleterre. M. Dubreuil est un excellent type de l'employé en retraite, à qui trente années de services dans un même bureau ont donné des habitudes d'exactitude minutieuse et de régularité mathématique. Il a vu mourir sa femme et s'est voué à l'éducation de sa fille avec une sollicitude toute maternelle. Il l'accompagne partout, veille sur tous ses mouvements, la soumet à la régularité monotone d'une vie de couvent. Adélaïde grandit dans l'ignorance complète du monde, et son imagination est enfermée dans le même cercle que sa vie. Pendant que M. Dubreuil pratique laborieusement, au profit de sa fille, le système d'éducation française dans toute sa rigueur, voici qu'il lui arrive d'Angleterre une jeune pupille, léguée à son amitié par une femme qu'il avait autrefois aimée, mais dont son rival, un Anglais, était devenu l'époux. Il accueille avec bonheur ce souvenir vivant d'une ancienne affection. Miss Louise devient la compagne de sa fille ; mais bientôt ses habitudes d'indépendance effrayent le bonhomme. Miss Louise sort seule, reçoit des visites, agit sans contrainte, parle avec une vivacité enjouée, accueille

1. Hachette et Cie, 2 vol. in-18, 345 et 298 p.

les hommages des hommes sans minauderie, et leur donne des poignées de main, en guise de salut. Quel dangereux exemple pour Adélaïde si timide et si réservée! Enfin, les deux jeunes filles sont mariées. Le contraste continue, mais les termes s'en déplacent. La jeune femme française, brusquement émancipée par le mariage, porte mal sa liberté nouvelle. Ses instincts comprimés prennent leur essor. Coquette, frivole, dégoûtée de la vie d'intérieur, ne voyant dans la maternité que des charges, elle se jette dans les plaisirs et la dépense, tombe dans la gêne, avilit son mari et le conduit ainsi qu'elle-même à des catastrophes. Pendant ce temps-là, la jeune Anglaise, sage autant qu'aimable, déploie dans son ménage toutes les vertus pratiques et est doublement heureuse comme femme et comme mère. Au dernier moment, son influence sauve Adélaïde qui échappe à la fois au déshonneur et à une tragique vengeance.

Voilà l'heureux thème dont M. Léon de Wailly a su faire un roman intéressant. Peut-être lui reprochera-t-on d'avoir exagéré, pour les besoins de la cause, les conséquences de l'un des deux systèmes qu'il met aux prises. Mais, sans aller aussi loin, ni tomber aussi bas que son Adélaïde, combien de jeunes filles, élevées selon la méthode des couvents, ne voient dans le mariage qu'une émancipation et sont disposées à prendre pour l'heure des plaisirs sans frein l'heure de la liberté vouée au devoir! Sachons gré à l'auteur d'avoir plaidé, sous une forme accessible à tous, la cause d'une liberté raisonnable, en montrant son union avec la morale et le bonheur.

C'est aussi sous une autre forme la liberté que réclame pour les femmes M. Alexandre Weill dans son livre intitulé : *Si j'avais une fille à marier*[1]. Il défend leurs droits

1. Amyot, in-18.

à l'instruction ; il veut pour elles une initiation plus complète aux choses de la vie. Il s'attaque aussi à ce qu'on appelle le système français : « Les Français, ma fille, ont « l'habitude de voiler la vie aux jeunes personnes et de ne « leur accorder aucun droit à la pensée et à la parole. Une « jeune fille en France doit ignorer jusqu'à sa vertu. Elle « ne doit connaître de l'homme que le chapeau et le « manteau de son père ou de son frère. » M. Alexandre Weill exagère le préjugé qu'il veut combattre, mais enfin il est, lui aussi, dans les eaux de la liberté, et veut faire tourner l'émancipation de la femme au profit de la morale. Voici sa conclusion, à laquelle on pourrait souhaiter plus de simplicité. « Le suprême beau par le suprême vrai, niant « la mort, affirmant la vie éternelle, est représenté dans la « femme par la *vertu*, dans l'homme par l'*idéal*. »

C'est parler comme un oracle, avec plus d'autorité que de clarté. M. Alexandre Weill a, en général, une force de conviction qui lui constitue une certaine originalité. Il dit *je* et *moi* avec une confiance qui fait meilleur effet dans les polémiques du journalisme que dans les appréciations personnelles d'un écrivain sur ses œuvres. Voici les premières lignes de la Préface qu'il a écrite pour la réimpression de ses *Histoires de village*[1].

« Le premier *j'ai* écrit les histoires de village. Né dans un hameau alsacien, élevé parmi des campagnards de différentes religions, *j'ai*, dès l'âge de vingt ans, essayé de retracer du village les peines et les joies, les amours et les haines, les labeurs et les fêtes, les mœurs et les coutumes, en un mot, la double vie du corps et de l'esprit. Le paysan de la littérature était jusque alors ou un gentilhomme travesti, enrubanné, portant houlette, ou un manant, un rustaut, une brute sans cœur et sans poésie. *Mes* paysans et paysannes, *je* les avais vus en chair et en os dans leur costume national. Seulement, en passant par le creuset de l'art, ils ont pris certains contours de *mon* idéal et ils portent l'empreinte de *mon* esprit. »

1. Hachette et Cie, in-18, 312 p.

En voici la conclusion :

Je me suis créé une forme à part. Semblable à un musicien qui, pour jouer de la flûte, est forcé de *tailler son instrument* dans le bois, et encore avec un couteau ébréché, *je me suis taillé* dans la langue française *un manteau troué à plus d'un endroit et dont les bords sont maculés de fange populaire.* Mais l'étoffe en est solide et bon teint : qui sait? Elle durera peut-être aussi longtemps que maint tissu de velours et de soie.

Les *Histoires de village* ne sont pas une nouveauté dont nous ayons à rendre compte dans ce volume. Disons pourtant qu'elles ne répondent pas, Dieu merci, à ce qu'on pourrait attendre après de telles incohérences de style et de telles prétentions. L'entraînement des faits, le développement des caractères ne laissent pas aux écrivains qui manquent naturellement de simplicité, le loisir de faire du style, et c'est alors que leur style est le meilleur. Leurs œuvres valent mieux que leur théorie, et leur manière d'écrire n'est jamais si complétement injustifiable que lorsqu'ils veulent la justifier.

Si nous tenions à pousser jusqu'au bout cette course à travers l'A B C du roman, nous rencontrerions dans la lettre finale M. Pierre Zaccone qui occupe dans les derniers rangs des catalogues alphabétiques autant de place que M. Am. Achard dans les premiers. L'année 1860 ne nous offre pas moins de cinq ouvrages sous son nom : *le Conscrit de Palerme; les mystères de la Chine*, en deux séries ; la seconde sous le titre : *le Pirate de Canton; les Volontaires de Quatre-vingt-treize; les Zouaves.* Tous, excepté le dernier qui est dans le format in-12, se composent d'une cinquantaine de pages in-4, avec vignettes, format populaire qui n'est affecté d'ordinaire qu'aux réimpressions. *Le Conscrit de Palerme* est pourtant, le sous-titre nous en prévient, un « roman inédit. » Nous aurons occasion de retrouver tôt ou tard M. Zaccone avec quelque œuvre plus importante, et

nous nous empressons de mettre fin à cette revue, déjà si longue et pourtant si rapide, des romans en volumes Nous aurions pu la prolonger pendant deux ou trois cents pages, sans épuiser la matière, tant le roman prend de place dans la littérature de ce siècle positif, à mesure qu'il semble en prendre de moins en moins dans la vie.

15

Le roman feuilleton. Sa nature et ses caractères. Sa décadence. MM. Ponson du Terrail, Paul Bocage, Ch. Hugo.

A côté des romans en volume il faudrait placer parmi les nouveautés de l'année les romans feuilletons publiés dans un si grand nombre de journaux et de revues. Mais la librairie les recueille pour la plupart, et nous retrouverons un jour ou l'autre, sous forme de livres, ceux qui méritent de survivre à la publicité périodique, qu'ils reçoivent par fragments. On a tout dit et depuis longtemps contre les inconvénients de ce mode de publication, sans porter atteinte à la faveur dont il jouit et dont il jouira longtemps encore. Qu'il soit déraisonnable de servir au public miettes par miettes, pendant des mois et des années, un inépuisable festin, d'aiguiser la faim, d'irriter la soif pour les tromper sans cesse, d'exciter au plus haut point l'attente et la curiosité du lecteur pour y répondre par l'éternel refrain : « la suite au prochain numéro, » la critique n'a rien à y voir ; c'est l'affaire du public de s'arranger de ces procédés de lecture à la Tantale ; et il s'en arrange. Mais si l'art peut souffrir des conditions dans lesquelles il se manifeste, si la publication du livre par tronçons doit avoir une influence mauvaise sur les procédés de composition et le style, la critique a le droit de protester contre une pratique funeste, dût sa protestation rester infructueuse.

Qui ne voit les effets d'un tel système? Qu'importe l'unité, l'harmonie, la proportion, dans une œuvre qui doit se produire en quelques centaines de fragments? Quel style imposerez-vous à l'architecte de ce château en Espagne, tout composé de raccords et qui s'augmente, chaque jour, d'une aile, d'un étage, d'une galerie, surtout de couloirs secrets et d'escaliers dérobés? Tout l'art est de tenir la curiosité en éveil par la variété et l'imprévu. Dès l'origine du roman feuilleton, on avait inventé des procédés de suspension savante qui n'ont pas été dépassés; on aimait surtout à dominer l'imagination par des menaces de terreur. L'idéal était de montrer, à la fin du numéro, un bras sortant de la muraille et tenant une tête ensanglantée; puis l'on posait en deux alinéa cette double question : « Quel était ce bras? — Quelle était cette tête? » Et l'on remettait au prochain numéro une réponse, que l'auteur souvent n'avait pas encore trouvée. Ces procédés font rire aujourd'hui, comme les machines de physique amusante ou de magie blanche dont on a éventé les secrets; et cependant je ne doute pas que si un auteur avait l'audace de les employer encore demain, ces ressorts vieillis, ces ficelles usées produiraient sur une partie de la masse qui sait lire un aussi grand effet que sur le public de certains théâtres les vieux épouvantails du mélodrame.

En attendant cette résurrection, le roman feuilleton se traîne dans des divagations incroyables. Tantôt il se compose de monographies scientifiques et affectionne particulièrement les études pathologiques et médicales; il y a eu les interminables récits de *Mme Gil Blas*, par un auteur en vogue, qui, ayant pour héroïnes des sages-femmes, contenaient un cours assez complet de l'art obstétrical et un tableau plus complet encore des mystères criminels auxquels la pratique de cet art peut être mêlée; accidentellement s'ouvrait le registre secret d'un bureau de placement où l'histoire imaginaire de plus de cent familles était

écrite d'après les révélations indiscrètes des domestiques et des employés; enfin, et de surcroît, arrivait la description sans fin de la catalepsie sous toutes ses formes, et les événements les plus embrouillés trouvaient leur dénoûment dans les scènes les plus fantastiques du somnambulisme. Ailleurs, le roman feuilleton se developpe par des emprunts aux annales de la police criminelle et rajeunit, à force d'invraisemblance, de vieilles histoires de voleurs. Ce thème peu nouveau a été en grande faveur dans ces derniers temps, et il y a eu, en 1860, jusqu'à trois et quatre journaux de grand format, consacrant en même temps leur feuilleton à des exploits dignes de rivaliser avec ceux de Mandrin ou d'Ali-Baba.

D'autres fois, le feuilletoniste ne se préoccupe pas de chercher dans les faits le moyen de prolonger indéfiniment ses récits; il le trouve dans ces peintures banales et faciles des objets les plus vulgaires que le réalisme a mises en faveur. On décrit tous les objets sous tous leurs aspects; on prodigue les inventaires et les états de lieux; on fait le portrait et le signalement de chaque personnage, de chaque passant; on relève les circonstances les plus insignifiantes d'une action, on écrit tout ce qui se dit ou ne se dit pas; on montre tout ce qu'on voit sans regarder ou ce qu'on regarde sans voir. La vulgarité du style répond à la vulgarité des objets. En vain l'on met en scène des personnages du grand monde, des barons, comtes et marquis : ils parlent tous la même langue triviale et monotone; ils disent sans cesse le nom des rues, le numéro des maisons; ils demandent l'heure ou l'indiquent; ils vont au café, au cercle, ou ils en sortent; ils montent en coupé ou en descendent. C'est la littérature du pavé et du trottoir. En voici, pris au hasard, un échantillon :

Tandis que M. de Mas était chez la jeune comtesse de Morangis, le baron de Fenouil que le marquis de Guesclin avait

mis à la porte, en revenant du bois, afin de lui laisser le temps de s'habiller, le baron de Fenouil, disons-nous, après avoir revêtu un habit bleu à boutons d'or, un pantalon de casimir noir et un gilet de piqué blanc, longeait fort proprement le trottoir de la Chaussée-d'Antin, posant le pied avec précaution de façon à éviter la moindre éclaboussure.

Comme il arrivait au coin de la rue Neuve-des-Mathurins, on lui frappa familièrement sur l'épaule.

Le baron se retourna et, à sa grande stupéfaction, il se trouva en présence d'un inconnu.

.... L'homme basané devina la pensée du baron, et il lui montra un coupé de maître qui stationnait au coin de la rue.

« Voilà ma voiture, dit-il, je vous donne à choisir : ou y monter avec moi et aller jusqu'à la Madeleine, pour revenir ensuite à la porte du marquis, ce qui nous donnera le temps de causer; ou entrer avec moi dans le café que vous voyez à vingt pas d'ici. Nous ne pouvons causer dans la rue. »

Ceci est tiré du roman de M. Ponson du Terrail intitulé *les Gandins* [1], roman en trois parties, savoir : *les Hommes de cheval; les Filles de Babylone; l'Agence matrimoniale.* L'auteur aurait pu le mettre en dix, en vingt parties, comprenant autant de chapitres qu'il aurait voulu : car, dans une pareille voie il n'y a pas de raison pour s'arrêter, si ce n'est la fatigue de la main qui tient la plume ou la satiété du lecteur.

Nous pourrions emprunter des exemples du même genre au roman feuilleton inséré dans *la Presse* par M. Paul Bocage sous ce titre, que je ne comprends guère : *les Puritains de Paris;* car ce n'est qu'une histoire de brigands compliquée de toutes sortes d'intrigues en haut et bas lieu, où des tableaux inspirés des *Mystères de Paris* ont pour cadre les exploits les plus aventureux et, de parti pris, les plus invraisemblables. On y trouve des tracés d'itinéraire dans Paris qui feraient honneur à la meilleure mémoire de

1. *Opinion Nationale* du 30 novembre.

commissionnaire : première à gauche, troisième à droite, quatrième à gauche, etc. Il y a telle expédition nocturne qui révèle chez l'auteur une connaissance tout à fait technique de la nomenclature des rues de Paris. Que d'alinéa nous trouvons dans le genre de ceux-ci :

On a vu, dans un des chapitres de la première partie, que Saint-Romain demeurait place Royale.

Son chemin le plus court, pour rentrer chez lui, en sortant de la halle, était de gagner la rue des Lombards, puis les rues de la Verrerie et du Roi-de-Sicile, et de là soit la rue Saint-Antoine, soit la rue Culture-Sainte-Catherine.

Mais, outre que toutes ces rues, noires et sales pendant toute l'année, sont particulièrement boueuses en cette saison, on réparait la rue de la Verrerie.

Au lieu de descendre la rue Saint-Denis pour prendre la rue des Lombards, il la remonta jusqu'à la rue de Rambuteau, dans laquelle il s'engagea jusqu'à la rue du Temple.

.... Le vrai chemin de Saint-Romain eût été de prendre la rue de Braque, dont sortait le brasseur[1].

Que le roman feuilleton suive ces traditions et il aura bientôt cessé d'appartenir à la littérature.

Il y a pourtant encore des écrivains qui s'efforcent d'y déployer des qualités littéraires : ce sont les jeunes surtout, les débutants qui n'ont pas appris à connaître assez le gros du public pour oser lui jeter n'importe quelle pâture, ou qui se respectent trop eux-mêmes pour ne pas essayer de donner la meilleure forme qu'ils peuvent à leurs pensées. Quelques-uns vont trop loin dans ce sens et tombent dans l'afféterie et la recherche. C'est l'excès que nous avons trouvé dans un autre roman feuilleton du même journal, *Une Famille tragique*, de M. Charles Hugo. Nous nous plaignions tout à l'heure de la nudité vulgaire du style, nous nous plaindrons maintenant de son luxe exagéré.

1. 4 janvier 1861.

C'est un encombrement de mots, une accumulation d'ornements, un déluge de sentiments et de sensations. M. Charles Hugo épuise le dictionnaire, pour grouper autour d'une idée toutes les idées analogues et faire miroiter une image sous toutes ses faces. Ses comparaisons, ses rapprochements ont des effets inattendus; Dieu, la nature, l'art, la vie, l'esprit, la matière, tout arrive pêle-mêle dans un jet continu, infatigable. Voici, par exemple, comment il *résume* un portrait de femme, après avoir décrit chacun des détails de la figure par une suite d'images.

Dans cette frêle personne, tout était nuance. Une irrésistible morbidesse ployait sa taille et inclinait ses mouvements indécis et délicats. Petite, mais admirablement faite, on devinait en elle, sous l'ampleur éclatante de la robe de cour, *un de ces fardeaux, qui ont fait employer la soie aux échelles;* elle était belle, non comme un rêve, mais comme une rêverie. Cependant, telle qu'elle était, frêle, faible, blanche, incertaine, et pour ainsi dire prête à s'envoler, c'était une de ces femmes inévitables pour le regard et pour le cœur, auprès desquelles il faut passer vite. Elle avait un charme doux et violent à la fois, et sa séduction devait être aussi insensible qu'effrayante. *On sentait la proie dans cette colombe. On eût dit un danger qui tremble.*

Elle appartenait à ce monde de types immatériels qui a fourni à l'art ses plus séduisantes héroïnes et qui produit encore aujourd'hui, dans la vie parisienne, ce qu'on pourrait appeler la femme-mousseline. Types dangereux précisément parce qu'ils incarnent la faiblesse féminine dans toute sa puissance, et que, *sortis* pour ainsi dire *non du travail, mais du repos de Dieu, ils semblent avoir été créés en même temps que le reflet, le lendemain de la lumière.*

Un enivrement sans bornes se dégageait donc de la jeune inconnue, l'enivrement du mystère dans *ce calice aérien de la grâce qui jette à l'amour le défi de sa fragilité, et qui, semblable à ces verres de Venise dont le vin faisait ployer la tige,* penche délicieusement *sous le poids de l'idéal*[1].

1. *La Presse*, 18 octobre.

Voilà des pages écrites dans un ton et dans une manière dont j'apprécie peu les laborieuses séductions. A mes yeux, le travail ne doit pas exclure le naturel, le talent la clarté, les ornements la vérité. Ce style impossible aurait fait pâmer d'aise les habitués de l'hôtel de Rambouillet, et dans l'épanouissement de cette prose poétique, on reconnaît, sous ses côtés les plus dangereux, l'influence du génie paternel. Eh bien! malgré tout, on est presque tenté de préférer ce débordement d'élégance et de recherche aux vulgarités de pensée et de style dont le roman feuilleton nous sature et nous inonde.

16

La traduction des romans étrangers. Allemagne; Amérique et Angleterre; Flandre; Chine.

Malgré leur fécondité, les romanciers français ne suffisent pas à l'avidité du public pour ce genre de littérature, et de nombreux traducteurs font sans cesse passer dans notre langue les principales œuvres des romanciers étrangers. Quelque intéressante que puisse être l'étude comparée des œuvres d'imagination de notre pays et des autres littératures, nous sommes encore obligé de l'ajourner et nous nous bornerons à un aperçu rapide des importations de l'année. A l'Allemagne, nous voyons emprunter les *Scènes de la vie californienne* de Gerstaecker[1], ce peintre si fidèle et si hardi de la vie américaine; les *Paysans de Westphalie* d'Immermann[2], ce tableau curieux de l'existence féodale germanique; le *Moment du bonheur* de M. Hacklaender[3], dont les livres font si bien comprendre la poésie de la vie

1. Cherbuliez, in-18. Traduction de M. Gustave Revilliod.
2. Hachette et Cie, in-18, 340 p.
3. Voy. t. II de *l'Année littéraire*, p. 476.

domestique; les *Juifs de la Bohême* de Léopold Kompert[1], qui, depuis les *Scènes du Ghetto*, semble avoir pris à tâche de mettre en lumière les vertus privées des juifs en même temps que leurs malheurs; enfin les *Contes fantastiques* d'Hoffmann, traduits déjà plusieurs fois en français, mais d'une façon assez infidèle pour rendre utile une traduction de plus[2].

La langue anglaise nous envoie, de l'ancien monde ou du nouveau, plusieurs ouvrages : la *Fiancée du ministre* de Mme Beecher-Stowe[3], roman américain servant de pendant à l'*Oncle Tom; Qu'en fera-t-il?* de sir Edw. Bulwer-Lytton[4], pour compléter la collection déjà si riche de ses œuvres dans la Bibliothèque Lahure; *Olivier Twist*, de Charles Dickens[5], représenté non moins complétement dans la même bibliothèque; *Autour du sofa*, de Mme Gaskell[6]; *Tuteur et Pupille*, de Mme Julia Kavanagh[7]; *Il y a deux ans*, de Kingsley; puis la *Découverte de Paris par une famille anglaise*, ou, sous le titre original, *les Paragréens à l'Exposition de Paris*, d'un Italien naturalisé écrivain anglais, M. Ruffini[8], auteur de *Lorenzo Benoni* et du *Docteur Antonio*, également traduits en français; les *Opuscules humoristiques* de Swift, traduits pour la première fois, malgré la popularité ancienne de l'auteur[9]; enfin le *Valet de pied*, *Henry Esmond*, de Thackeray, qui tient déjà une si large place dans la Bibliothèque des meilleurs romans étrangers; — sans compter quelques ouvrages anonymes, tels que le

1. Michel Lévy frères, in-12. Traduction de M. Daniel Stauben, auteur pseudonyme des *Scènes de la vie juive en Alsace*.
2. Morizot, in-18; 476 p. Traduct. de P. Christian.
3. Hachette et Cie, in-18; 350 p. Traduct. de M. H. de l'Espine.
4. Même librairie, 2 vol. in-18; 871 p. Traduct. de M. Am. Pichot.
5. Même libr., in-18.
6. Même libr., in-18; 343 p. Traduct. de Mme Henriette Loreau.
7. Même libr., in-18; 441 p. Même traducteur.
8. Même libr., in-18; 247 p. Traduct. de MM. Lisse et Pétroz.
9. Poulet-Malassis et de Broise, in-12; 287 p. Traduct. de M. Léon de Wailly.

Docteur américain[1], souvenirs d'un médecin, et *Beckwourth le chasseur*, scènes de la vie américaine[2].

La traduction d'un roman flamand, *la Chambre obscure*, de Hildebrand (Nicolas Beets)[3], est venue s'ajouter aux œuvres qui signalent depuis quelques années en Belgique, à côté de la langue française, la renaissance d'une littérature rivale.

Qu'on nous permette de citer, en dernier lieu, comme venant de plus loin, un roman chinois, *Deux jeunes filles lettrées*[4], traduit par M. Stanislas Julien, de l'Institut, et qui sera comme une révélation de plus sur un peuple si inconnu jusqu'à l'année 1860, féconde en renseignements inattendus sur le Céleste-Empire.

1. Voy. t. II de *l'Année Littéraire*. p. 478.
2. Dentu, gr. in-18; 504 p. Traduct. de M. Noblet.
3. Michel Lévy frères, in-18; 297 p. Traduct. de M. Léon Wocquier.
4. Didier, 2 vol. in-12; XVIII-704 p.

THÉATRE.

I

Le théâtre en 1860.

J'ai déjà dû défendre une fois *l'Année littéraire* du reproche de donner trop de place au théâtre. On s'étonne assez généralement que nous accordions à toutes les pièces qui ont franchi la rampe de nos sept ou huit principales salles de spectacle, les honneurs d'un compte rendu que le manque d'espace nous force de refuser à des œuvres littéraires, historiques ou philosophiques d'un mérite certainement supérieur. Le moindre vaudeville venu au jour sur la moindre scène parisienne a, de droit, au moins une mention dans notre tableau du mouvement dramatique de l'année. Il y a plusieurs raisons pour que nous donnions à l'examen dn théâtre ce développement, que nous nous efforçons, d'ailleurs, de proportionner au cadre général de ce volume. D'abord, les œuvres dramatiques ont tenu de tout temps une des premières places, sinon la première, dans notre histoire littéraire : ce sont les productions de l'esprit qui ont, à un moment donné, dans une nation, le plus grand retentissement et qui assurent à un auteur le plus de popularité; ce sont celles aussi où l'on tient le plus de compte du soin de la forme, de l'art, de la composition et des divers mérites qui relèvent particulièrement de la critique littéraire. Enfin les obstacles que l'auteur dramatique rencontre, entre lui et le public, à la manifestation de ses

créations, constituent une sorte de prise en considération qui les désigne à l'attention et à l'examen. Imprime qui veut, même un gros livre; mais ne fait pas jouer qui veut le plus mince vaudeville. Il est mis en vente à Paris, bon an mal an, plus de 12 000 publications nouvelles ou réimpressions; il se joue tout au plus deux cents pièces. Qu'on nous permette donc de nous souvenir que notre volume s'appelle aussi *l'Année dramatique*, et d'être plus rigoureusement complet pour le théâtre que nous ne pouvons l'être pour les livres.

Du reste, l'année dramatique qui vient de s'écouler réclame une moins longue histoire que les précédentes. Peu d'œuvres nouvelles ont paru sur nos principales scènes littéraires. Plusieurs théâtres n'ont vécu que de reprises. La poésie pourtant, moins négligée qu'à l'ordinaire, s'est produite dans plusieurs importants essais. Quelques pièces gracieuses de genre ont annoncé comme un retour vers l'ancien vaudeville. Un certain nombre de drames sanglants ont maintenu la tradition du genre sombre. Les représentations à grand spectacle ont déroulé sur le boulevard leurs fantastiques tableaux; mais nulle part nous ne rencontrons de ces œuvres hardies, destinées à marquer dans une période de l'histoire dramatique, autour desquelles la critique livre des batailles, dont les moralistes et les publicistes s'émeuvent, et qui semblent faire d'une simple question d'art une question d'État.

2

Théâtre-Français.

Le Théâtre-Français, pendant les six premiers mois de l'année 1860, a vécu, sinon dormi sur ses lauriers. Le *Duc Job*, dont nous avons raconté le brillant essor à la fin de l'année précédente, a suffi à lui seul, comme nouveauté,

à la curiosité du public, et nous n'avons à signaler à côté de lui, dans le premier semestre, qu'un à-propos en vers pour l'anniversaire de la naissance de Molière, *le Quinze janvier*, de M. Bornier[1], et deux petites pièces en un acte chacune : *le Feu au couvent* et *les Deux veuves*.

La première, *le Feu au couvent* (13 mars)[2], de M. Th. Barrière, est un charmant vaudeville sans couplets, qui ne rappelle en rien la création forte, mais affligeante des *Faux Bons Hommes*. La donnée en est aussi morale que gracieuse. Un père dissipé, libertin, seconde épreuve du *Père prodigue*, est ramené à une vie ordonnée et honnête par sa fille, que le couvent renvoie chez lui pour cause d'incendie. Quelle vie de dévergondage et d'ennui il mène cet homme, resté veuf à vingt-sept ans, et qui, en mettant sa fille au couvent, a repris toute sa liberté de garçon! Par quelles folies il cherche à tromper le vide de son existence! Il a parié qu'il aurait six affaires d'honneur avant la fin de l'année courante, et le voilà à la veille de sa sixième. C'est alors que survient sa fille. Naïve, étourdie, aimante, que de séductions féminines il y a déjà dans la petite pensionnaire! C'est toute une révolution d'intérieur que son retour. C'est un rayon de lumière dans les ténèbres, un regard d'ange dans une nuit de débauche. Grand embarras du père et empressement comique pour faire disparaître tout ce qui pourrait alarmer son innocence. Il enlève prestement quelques objets de toilette de femme; il retourne contre les murs les tableaux suspects, il jette par la fenêtre des statuettes un peu trop nues. La naïve enfant a le projet de marier son père à une bonne et malheureuse sous-maîtresse qu'elle aime beaucoup. Pour lui, il songe à la marier elle-même avec un de ses jeunes camarades

1. Acteur principal : *Molière*, Beauvallet.
2. Acteurs principaux : *Fortunien*, Leroux; *Savenay*, Bressan; Mlle *Mériel*, Delaunay; *Adrienne*, Mlle Emma Fleury.

de plaisir, blasé et débauché comme lui, mais que la présence de l'enfant a déjà purifié.

Mais il faut se rendre à son sixième duel qui, après tant d'indifférence, cause maintenant au père une horrible angoisse. Son ami reste avec la jeune fille pendant sa longue absence, représentée par une trop longue scène ; elle est censée durer deux heures et demie d'horloge, heures sonnantes et comptées par demi-heure, au milieu de noirs pressentiments et d'affreuses préoccupations. Mais le comte ne s'est pas battu : il n'a trouvé personne au rendez-vous. Celui qui devait perdre le pari par cette sixième affaire, voulant le gagner, l'a prise pour son compte et a été se battre à la place de son ami. Il revient légèrement blessé et content de son stratagème. Tout le monde est heureux, et dans un mois aura lieu le mariage entre la petite échappée du couvent incendié et le compagnon des débauches paternelles, entièrement converti. C'est de bonne heure ; mais la grâce agit si vite qu'elle peut suppléer au temps par l'intensité de son action.

Voilà une petite pièce de genre, mais de genre charmant, qui a fait dire du Théâtre-Français qu'on pouvait l'appeler aujourd'hui « le Gymnase de la rue de Richelieu, » comme on avait appelé autrefois le Gymnase-Dramatique, après un de ses meilleurs succès, « le Théâtre-Français du boulevard. » M. Th. Barrière a déployé dans ce petit drame de famille toutes les qualités qu'il réclamait, et le jeu parfait d'artistes formés pour l'interprétation d'œuvres supérieures y aidant, *le Feu au couvent* a obtenu un succès légitime.

Les Deux veuves ou les regrets éternels (14 mai)[1] de M. Malefille, n'ont pas reçu un accueil aussi complétement fa-

1. Acteurs principaux : *De Brenne*, Maillart ; *Labarraque*, Monrose ; *Caroline*, Mlle Augustine Brohan ; *Laure*, Madeleine Brohan.

vorable, malgré une certaine verve comique et un incontestable talent de style. La donnée, il est vrai, n'était pas neuve. Deux cousines, très-jeunes encore, passent un des premiers automnes de leur veuvage dans une maison de campagne. L'une est inconsolable, vouée à un deuil éternel; l'autre toute consolée, heureuse de se sentir libre et le disant bien haut. C'est la belle pleureuse qui, comme disent les vieux contes, allumera la première le flambeau de l'hyménée. Un séduisant jeune homme est amené par le garde-champêtre devant ces dames, comme coupable de délit de chasse sur leur terre. La plus gaie des deux cousines le reçoit follement, lui fait subir un comique interrogatoire, et le condamne à une amende pour les pauvres et à quatre heures de réclusion dans leur château. Le chasseur délinquant n'est autre qu'un des tendres poursuivants de la désolée veuve, qui, cédant à ses prières et aux instances de sa cousine, finit par lui accorder sa main. Il avait d'avance son amour.

Il y a dans *les Deux veuves* de gracieuses choses et des choses amusantes. Le vieux garde-chasse est un type curieux : habitué à une rigoureuse observance de ses devoirs, du temps du défunt mari, il est désolé de la tolérance de la veuve qui permet à tout le monde de tirer sur son gibier. « Que voulez-vous donc que je garde? lui dit-il d'un ton piteux. — Garde ta place, repart-elle d'une façon charmante. » D'autres réponses de la même au même sont moins heureuses. Le garde à qui elle demande des truffes, se récrie : « Où madame veut-elle que je m'en procure? — Cherche et tu trouveras, lui répond sa maîtresse; ton instinct te guidera. » Du reste, tout le rôle de cette folle et charmante veuve est risqué. Cette femme du monde, veuve d'un président, a les allures et parfois le ton d'une soubrette. C'est une invraisemblance de personnage qui, ajoutée aux invraisemblances de situation, a contribué à blesser une partie de la critique ou du public.

La première grande pièce du Théâtre-Français, en 1860, est du 9 août; c'est *l'Africain*[1], comédie en quatre actes, de M. Charles Edmond. Ce n'est pas moi, c'est l'affiche qui appelle *l'Africain* « une comédie. » C'est plutôt un drame, plein de faits, d'incidents, de péripéties, avec des détails de la vie domestique et des traits de mœurs intimes. Par les coups de théâtre et les effets de mélodrame, *l'Africain* n'aurait pas déplu aux habitués de la Porte-Saint-Martin. Par ses tableaux d'intérieur et ses accessoires de pièce de genre, il aurait eu du succès au Gymnase. La réunion de ces divers éléments au Théâtre-Français a été sauvée, et par le talent de l'auteur, — le talent peut avoir raison contre toutes les classifications, — et par le soin d'une mise en scène qui suffirait à faire vivre pour une saison les œuvres les plus incomplètes.

C'est en effet une œuvre très-incomplète que la comédie de M. Ch. Edmond. On y trouve plus de puissance que de maturité, plus d'imagination que d'observation. L'auteur semble jouer avec l'invraisemblable dans ses combinaisons romanesques. Les situations sont dramatiques, mais forcées, et au milieu de sentiments violents, outrés, est jetée, par contraste, une grâce qui n'est pas exempte d'afféterie. Voici, aussi brièvement que possible, le canevas de la pièce :

Une belle et vertueuse femme vit heureuse au sein d'un intérieur charmant, entre une fille adorée et un excellent mari. Elle est l'objet des poursuites d'un riche désœuvré, qu'elle repousse. Il jure de se venger. Le hasard, que cet homme blasé « a pris à son service et dont il double les gages, » le sert à merveille. Il rencontre à Bagnères un capitaine de spahis qui lui parle du fameux caïd Hamza, type de bravoure et de violence entre tous les soldats de la légion étrangère. Un portrait gagné au jeu, une lettre, des

1. Acteurs principaux : *Hamza*, Geffroy; *de Lancy*, Maillart; *Bénadier*, Leroux; *Keller*, Monrose; *Mme de Lancy*, Mme Guyon; *Lucile*, Mlle Emma Fleury.

demi-confidences, font deviner à l'amant éconduit que le farouche Africain a été, sous le nom de comte Matéï, un premier mari de la dame qui lui tient rigueur. Il le mande à Paris par une lettre bourrée de billets de banque et l'envoie à l'hôtel de sa femme. Celle-ci, bigame sans le savoir, abandonnée au bout de quelques mois par le comte, croyait et devait croire à son décès, lorsqu'elle s'est remariée. Leur entrevue, après seize ans d'intervalle, n'est rien moins que gaie. L'Africain raconte sa vie, parle haut et menace; sa femme est éperdue, lorsque tout à coup une charmante jeune fille traverse le salon. « Quelle est cette enfant? — C'est *notre* fille. » Elle est née quelques mois après le départ du comte; elle regarde le second mari de sa mère comme son père véritable. C'est lui qui a rempli pendant seize ans tous les devoirs du rôle paternel. Horrible situation du caïd! Se découvrir, revendiquer ses droits, c'est renverser un bonheur qui doit lui être sacré; c'est déshonorer la mère, c'est tuer sa fille. Le voilà donc « vivant en contrebande, mort en rupture de ban, » avide de voir son enfant, de vivre dans le même air qu'elle, et forcé de fuir pour ne pas compromettre une existence si chère. Fuir, il ne le peut, il mourra plutôt. D'abord, il se venge du misérable qui a provoqué toutes ces révélations dans de ténébreux desseins : il le tue en duel. Puis vient une lutte suprême entre les deux maris, entre le père naturel et le père adoptif, entre les droits du sang et ceux de la reconnaissance. Les témoignages d'amour que la jeune fille donne à son second père, sous les yeux du caïd, condamnent celui-ci sans appel. Il serre la main du deuxième mari et sort pour se tuer. Telle est la prétendue comédie de *l'Africain*. On voit qu'un pareil cadre livrait carrière aux qualités et aux défauts d'un talent jeune encore, plein d'ambition et de promesses.

Il y avait longtemps que la poésie, qui ne cesse de fleurir

à l'Odéon, ne s'était épanouie au Théâtre-Français en une pièce de longue haleine. Nous l'y trouvons cette année dans une comédie en quatre actes, de M. Camille Doucet, *la Considération* (6 novembre)[1], qui a obtenu un de ces succès sympathiques auxquels l'auteur est habitué. C'est une pièce honnête dans la plus pure acception du mot, où les nobles sentiments parlent sans déclamation un noble langage; c'est une comédie qui instruit tout en charmant, *delectando pariterque monendo;* c'est le drame, jeté si souvent par des révolutions financières dans nos existences bourgeoises, se dénouant sans l'entremise de la cour d'assises ou le recours au suicide; c'est le triomphe complet de l'honnêteté par la conversion de celui-là même que le tourbillon des affaires avait entraîné dans les voies obliques qui côtoient le déshonneur. Leçon, comédie, drame, tout est présenté dans un langage élégant, poli, sans faux éclat, sans notes criardes, avec une gaieté aimable, une modération de touche qui n'exclut pas la force.

La pièce commence comme finissent la plupart des comédies, par un contrat de mariage. Chacun des personnages est appelé tour à tour par le notaire à le signer, et nous faisons ainsi connaissance avec tous ceux dont on décline le nom. La future, Laure, est la fille d'un honorable magistrat de la Cour suprême, M. Bernard; elle épouse Lucien Dubreuil, le fils d'un spéculateur enrichi subitement par le jeu des affaires. Lucien est un brave et loyal jeune homme, digne de sa candide fiancée. M. Bernard doit à la haute considération dont il jouit l'amitié de quelques grands personnages qui assistent à cette fête de famille. Sur ces entrefaites arrive de Besançon le jeune Verdier, fils d'un ami d'enfance du magistrat. Son père a été ruiné par la

1. Acteurs principaux : *Bernard*, Geffroy; *Dubreuil*, Régnier; *Lucien*, Delaunay; *de Savenay*, Leroux; *Duchesne*, Monrose; *Laure*, Mlle Favart; *Dubreuil*, Mme Guyon; *Berthe*, Mme Figeac.

débâcle d'un spéculateur de l'endroit qui a ensuite disparu. Ce spéculateur n'est autre que M. Dubreuil. Il résultera de cette coïncidence tous les incidents qu'on peut prévoir, et entre autres, la rupture inévitable du mariage dont on vient de signer le contrat. Un noble mouvement du jeune Lucien remet tout à flot. Pendant l'absence de son père, il paye, sur l'argent de sa dot, au fils de Verdier, les cent mille écus dus à sa famille. Les bijoux de Mme Dubreuil et la fortune même de M. Bernard, qui veut s'associer avec sa fille à tant de dévouement, suffiront à rembourser tous les créancier de Besançon. Grande rumeur au pays. On porte le nom de Dubreuil au ciel. *Le Courrier du Doubs* célèbre cet acte d'héroïsme financier, et tous les journaux de Paris lui font écho. A son retour, Dubreuil, qui ignore tout le mal que l'arrivée de Verdier a fait et comment il a été réparé, s'étonne d'être reçu par la société de M. Bernard avec les honneurs du triomphe : il ne se savait pas si héros que cela. Il comprend pourtant quel dévouement l'a sauvé. Reconnaissant, confus, il entend M. Bernard lui dire :

Jouissez sans remords d'une action honnête :
On l'a faite pour vous, Monsieur; vous l'auriez faite.
De l'estime de tous vous êtes assuré
Maintenant.

Et il répond :

Maintenant, je la mériterai.

C'est le dernier mot de la pièce, le dénoûment du pardon.

Les personnages principaux, l'honnête magistrat, l'ardent spéculateur, son loyal fils, sont dessinés avec netteté, convenablement posés et contrastants. Dubreuil surtout est très-animé, très-vivant : il a la fièvre des affaires, il compte les minutes qu'il donne à sa famille; entre le contrat et la cé-

lébration du mariage, il court en Angleterre signer un traité. La délicatesse est son moindre défaut; il ne connaît que le code, et comme il n'en a jamais dépassé les limites, il se tient pour parfait honnête homme. Il a un aplomb merveilleux; rien ne l'étonne. La révélation de son passé ne lui fait pas peur : il est en règle avec la loi. Il traite les alarmes de son fils d'enfantillages, celles de sa femme, de sensibleries. Il marche, tête levée, de million en million, sans songer que sa première déconfiture donne à son existence dorée une base d'argile; l'idée d'une réhabilitation au prix des sacrifices qu'il acceptera plus tard, quand ils seront accomplis, l'aurait fait sourire de pitié. Aussi, trouve-t-on au dernier moment que M. Bernard lui rend un peu vite son estime, et que le sens moral, si longtemps engourdi dans cet homme d'argent, a le réveil un peu trop prompt.

Il y a des personnages accessoires que nous n'avons pas indiqués : un M. de Savenay, qui se mêle à huis-clos dans toutes sortes de sales affaires, poussant les autres à s'y compromettre et ne prenant sa part que dans les bénéfices. C'est le bouc émissaire de la pièce; tandis que Dubreuil est pardonné et fêté, M. de Savenay, démasqué, on ne voit pas bien comment, est repoussé par les nobles amis du magistrat, comme le renard écourté de La Fontaine. Une autre figure, très-vive et plus originale, est celle de Duchesne, camarade de classe de plusieurs de ces messieurs, ancien prix d'honneur, resté dans les rangs inférieurs de je ne sais plus quelle administration, affreusement jaloux des rangs où il n'a pu parvenir et se vengeant des échecs de sa vie par la rage de faire du mal ou d'en dire.

Le style de *la Considération* est en harmonie avec le caractère général de la pièce, sans manquer des nuances que réclamait la diversité des personnages. C'est l'accent d'honnêteté qui naturellement domine; on le sent dans toutes les paroles de M. Bernard, tempéré par des habi-

tudes de bienveillance. Voici comment il accueille le fils de son ami ruiné :

Je le sais. Vous venez dans notre grande ville
Pour chercher un appui : vous en trouverez mille!
Du courage, morbleu! fils de mon vieil ami;
L'or qu'on peut regagner n'est perdu qu'à demi.
Le malheur est parfois salutaire à votre âge,
Les âmes qu'il éprouve en valent davantage,
Il vous faut du travail, nous vous aurons cela;
Il vous faut des amis, regardez, en voilà.

Et tous les amis auxquels le jeune Verdier est ainsi présenté lui tiennent le même langage, en faisant tous sentir à leur manière que la considération vaut mieux comme héritage que des millions. Quand M. Bernard se voit forcé de rompre le mariage, sa voix est plus forte, mais l'accent est le même :

Assis au premier rang parmi les magistrats,
Je suis de ceux qu'il faut qu'on ne soupçonne pas;
Je dois donc éviter jusqu'à l'ombre d'un blâme.
Votre père. . . .

Mme DUBREUIL.

Monsieur!

BERNARD.

Ne craignez rien madame.
Votre père (il est tard pour le voir aujourd'hui)
Est trop riche pour nous, nous trop pauvres pour lui;
Et les méchants jaloux dont le monde fourmille
M'accuseraient bientôt d'avoir vendu ma fille.
Je la garde!

Avec quel bonheur il la rend, quand il voit le dévouement de ce fils, qui s'appauvrit volontairement pour réhabiliter son père!

J'estime la fortune en dépit des méchants,
Mais l'honnête travail vaut mieux qu'elle a vingt ans.
D'un indigne calcul le monde me soupçonne.
Il dit que je te vends, ma fille.... je te donne.

L'honneur ne parle pas moins dignement par la bouche de Lucien. Voici dans quels termes il paye la dette de son père au fils de Verdier :

Prenez, c'est une ancienne et légitime dette !
Tandis que vous pensiez que l'on vous oubliait
Pour vous comme pour lui mon père travaillait !
Contre nous, je le sais, il n'existe aucun titre ;
Nos pères n'ont entre eux que l'honneur pour arbitre ;
Raison de plus, avec un pareil créancier
On ne marchande pas, on paye, on doit payer.

Tel est le ton général de *la Considération* ; quelques situations sont assez dramatiques. Par exemple celle où le fils de Verdier reconnaît tout à coup chez qui il est reçu, et dans le père de Lucien, son nouvel ami, l'homme qui a ruiné son propre père. Quelques scènes sont assez comiques, comme toutes celles où l'envieux Duchesne est en jeu. En un mot, la nouvelle pièce de M. Camille Doucet nous montre le poëte élargissant son cadre jusqu'ici restreint aux scènes d'intérieur ; abordant des questions sociales sur lesquelles la comédie grossit trop souvent sa voix jusqu'à la fausser, et gardant les aimables qualités de style et de composition qui lui avaient valu ses premiers succès.

De notables reprises ont rempli le vide laissé au Théâtre-Français par la rareté des pièces nouvelles. La première en date et la plus remarquable est celle de *l'Aventurière* (10 avril)[1], de M. Émile Augier, œuvre de début, déjà si remarquée il y a douze ans, et que l'auteur n'a pas voulu laisser reparaître au répertoire sans lui faire subir de nombreuses retouches. Il en a retranché des scènes languis-

1. Acteurs principaux (nouvelle distribution) : *Macaradé*, Beauvallet ; *Fabrice*, Geffroy ; *Annibal*, Régnier ; *Clorinde*, Mme Arnould-Plessy ; *Célia*, Mlle Favart.

santes et a réduit d'un acte les cinq que l'action ne pouvait remplir. Il en a changé aussi le caractère, en faisant prédominer l'élément dramatique dans les situations et dans le style. Les tableaux sont plus sombres, l'enseignement, par l'exemple ou par la leçon, concluant et plus terrible.

Qu'on juge par la scène suivante du ton vigoureux de cette œuvre ancienne, si intrépidement renouvelée :

CLORINDE.
Songez bien que je vais remplacer votre mère.
FABRICE.
Ma mère! misérable.
CLORINDE.
Ah!
FABRICE.
Ma mère! osez-vous
Parler de cette sainte autrement qu'à genoux,
Vous, courtisane! vous, menteuse! vous, infâme!
CLORINDE.
Songez, en me parlant, que je suis une femme,
Seigneur.
FABRICE.
N'espérez pas vous couvrir de ce nom.
Vous, une femme? Un lâche est-il un homme? Non.
Eh bien! je vous le dis : on doit le même outrage
Aux femmes sans pudeur qu'aux hommes sans courage,
Car le droit au respect, la première grandeur,
Pour nous c'est le courage, et pour vous la pudeur.
La sainte dignité que vous avez salie,
Au lieu de l'invoquer, souhaitez qu'on l'oublie.
Vous seule, songez-y, mais pour pleurer sur vous.
O femme sans amour, sans enfants, sans époux!
Étrangère au milieu des tendresses humaines,
La glace de la mort est déjà dans vos veines,
Et quand vous descendrez dans la nuit du cercueil,
Il ne s'éteindra rien en vous qu'un peu d'orgueil!
C'est votre châtiment. Aussi je vous l'atteste,
Vous me feriez pitié si vous n'étiez funeste.
Mais, lorsque je vous vois, vos pareilles et vous,
Répandre vos poisons dans les cœurs les plus doux;

Quand surtout vous voulez, par d'odieuses trames,
Prendre dans nos maisons le rang d'honnêtes femmes,
A côté de nos sœurs lever vos fronts abjects
Et comme notre amour nous voler nos respects....
Tiens, va-t'en!

CLORINDE (*à part*).

Oh! j'ai peur.

FABRICE.

Va-t'en!

CLORINDE (*à part*).

Mon Dieu!

FABRICE.

Tu comptes
Sur le respect humain, la plus lâche des hontes!
Elle croit faire ici librement son métier,
Me prendre impunément mon père et mon foyer,
Souiller la chambre austère où ma mère expirante....
Non! et puisque du ciel la justice est si lente,
Moi, je t'écraserai, vipère, en ton chemin!
(*Mouvement de Clorinde; elle tombe à genoux*).
Je m'en vais pour ne pas déshonorer ma main.

Telle est la manière poétique de M. Ém. Augier dans *l'Aventurière*, plus remarquable par le mouvement passionné que par la trame même du style[1].

Les autres reprises du répertoire moderne n'offrent pas le même intérêt de rajeunissement. Elles nous fourniront seulement l'occasion de dire en passant quelques mots de pièces remarquables à plus d'un titre, mais d'une date déjà trop ancienne pour avoir eu leur compte rendu dans *l'Année littéraire*.

Telle est l'une des œuvres les plus distinguées de M. Octave Feuillet : *Péril en la demeure* (8 juin), comédie en deux actes, remarquable par les complications nouvelles

1. On annonce du même auteur une comédie en cinq actes et en prose, *les Effrontés*, qui promet d'être un des grands succès de l'année 1861.

d'une situation très-ancienne au théâtre, celle d'un mari favorisant les projets de l'amant. Le mari de M. Octave Feuillet a une vraie grâce d'état et passe toutes les bornes de la plus aveugle complaisance; il fait de l'amant le prisonnier même de sa femme. La mère du jeune séducteur, amie du mari, veut rompre une liaison coupable et en prévenir les malheurs inévitables. Tout ce qu'elle fait tourne contre son dessein, assure le premier rendez-vous et resserre les liens de l'amour. Enfin, la chose se découvre, mais le mal n'a pas été aussi loin qu'on pouvait le craindre, et tout se réduit à une leçon à l'adresse des maris qui, dans le tourbillon de la politique et des affaires, oublient qu'ils ont à leur foyer une femme et que l'intérêt de leur bonheur leur fait une loi de s'occuper davantage d'elle.

A part la lenteur du premier acte où les personnages vont, viennent et reviennent un peu au hasard, la pièce marche vivement; les scènes s'enchaînent bien, et de fortes combinaisons amènent des situations piquantes. Le style a plus de grâce que de vigueur; le dialogue est une conversation aimable, avec une certaine recherche qui n'est pas sans monotonie. Il y a de belles tirades, pour ne pas dire des tartines, qui détachent trop du fait la conclusion, de l'exemple l'enseignement. On sent venir la leçon morale; elle est préparée, pour ainsi dire, par une rentrée, comme une cavatine ou un grand air de bravoure dans un opéra; elle n'éclate pas du fond même de la situation. L'accent n'en est pas moins chaleureux, comme, lorsque la mère s'élève contre l'amant ami du mari, ce composé de bassesses voilées et d'infamies. En somme, *Péril en la demeure*, intéressante et agréable pièce, est une de ces œuvres aujourd'hui trop rares qui cherchent le succès par le mérite littéraire et la moralité.

C'est aussi une œuvre de bon aloi que la reprise du

Cœur et la Dot (27 juin)[1] de M. Félix Mallefille, nous a fait applaudir. De longtemps le Théâtre-Français ne trouvera un pareil succès de rire. La gaieté, il est vrai, tourne quelquefois à la charge; mais les scènes sont si vivement attaquées, le dialogue est si rapide, les mots si heureux, la réplique si prompte, les personnages si variés, malgré la prédominance de l'élément grotesque, que le spectateur, sans discuter le sujet, sans se demander s'il est amusé dans les règles, ne cesse pas d'être amusé un instant.

La scène est à Vichy, ce rendez-vous de quelques malades et d'une foule d'oisifs, d'ennuyés, et de gens en quête d'aventures. Là se réunissent les chercheurs de dots et les chercheuses de maris. Naturellement une jeune fille pour qui la mère rêve une dot, ne rêve qu'un cœur. Un vieux ladre d'avoué et une fille majeure ne veulent qu'une dot; un cœur est l'unique but d'un jeune artiste. Dans ce chassé-croisé, le cœur et la dot sont sur le point de se tromper d'adresse; mais au théâtre, en dépit des lois de la physique, les semblables s'attirent : le cœur va au cœur, l'argent à l'argent. Seulement un héritage opportun, venu d'Amérique ou d'Australie, donne au cœur une dot inattendue et récompense le désintéressement. C'est le petit miracle qui s'accomplit dans *le Cœur et la Dot* de M. Mallefille, au milieu des personnages les plus réels qui puissent être mis sur la scène : un honnête médecin du lieu, simple et brave, un matamore marseillais qui ne tue qu'en paroles, un avoué de Moulins, doublement retors par nature et par état. Tout cela vit, tout cela parle, tout cela est saisissant de vérité. Chacun, à un moment donné, se permet sa petite tirade, qui sur les Eaux et leur société, qui sur l'amour, qui sur l'argent; mais tous restent si bien dans

1. Principaux acteurs : *Chavarot*, Régnier; *Baudrille*, Got; *Henri*, Delaunay; *le docteur Dumège*, Beauvallet; *Adèle*, Mlle Fix; *Athénaïs*, Nathalie; *Nanon* Mlle Aug. Brohan.

leur rôle et dans leur caractère, qu'on voit toujours le personnage et non l'auteur qui lui prête tant d'esprit.

La reprise d'*Horace et Lydie* (24 août)[1] de M. Ponsard a-t-elle eu pour objet de venger le poëte, par le souvenir d'un succès, de l'échec qu'il subissait alors au Vaudeville[2]. Ce petit acte, qui fournissait autrefois à Mlle Rachel un rôle de boudoir romain où le public aimait à la voir se reposer de ses fureurs de tragédienne, est resté comme un modèle de grâce antique puisée aux meilleures sources; les amis d'Horace, ceux qui aiment, comme dit Voltaire,

A lire *ses* écrits pleins de grâce et de sens,
Comme on boit d'un vin vieux qui rajeunit les sens,

voient avec plaisir la poésie de leur temps puiser dans le commerce d'un si aimable auteur de fraîches inspirations.

L'heureux auteur du *Duc Job*, M. Léon Laya, a vu rapprocher ce grand succès de sa meilleure pièce par la reprise des *Jeunes gens* (25 septembre)[3], comédie en trois actes, imitation si brillante des *Adelphes*. Voilà comment il faut rajeunir les œuvres antiques pour les produire sur notre scène. *Les Jeunes gens* traitent, dans le cadre même de Térence, la même question de pédagogie et mettent en un pareil contraste les effets de la sévérité et ceux de l'indulgence dans l'éducation. Si la thèse est ancienne, l'action où elle est engagée est toute moderne : pères et enfants sont de notre époque. La traduction rend aux morts une vie factice ; mais par la transformation que M. Laya lui a fait subir, Térence revit d'une vie véritable, de notre propre vie.

1. Acteurs principaux : *Horace*, Guichard; *Lydie*, Mlle Favart.
2. Voy. ci-dessous, même chapitre, sect. 3.
3. Principaux acteurs : *Delorme*, Provost ; *Francisque*, Got; *Max*. Delaunay; *Rigaud*, Mirecour; *Antoinette*, Mlle Dubois.

Ces nombreuses reprises du répertoire tout à fait moderne et quelques-unes d'une date un peu plus reculée, comme *l'École des vieillards* (août) de Casimir Delavigne, n'ont pas fait négliger entièrement le répertoire classique. Le Théâtre-Français a fêté l'anniversaire de la naissance de Corneille (6 juin) par la mise à la scène de *la Mort de Pompée*[1], qui, malgré ses grandes beautés, n'avait pas été jouée depuis longtemps. Mieux que la lecture la représentation fait voir que le reproche d'incohérence, d'absence totale d'unité, adressé si souvent à cette pièce, est au moins exagéré. Pompée, sans paraître, la remplit tout entière; il en est le héros; il maintient la véritable unité, l'unité d'intérêt, au milieu de cette suite de scènes si tragiques. *Le Menteur*, qui marque l'ère même de la comédie française, faisait, comme toujours, partie de la représentation commémorative en l'honneur du génie cornélien.

Le Théâtre-Français, qui célèbre par des à-propos ou par des représentations extraordinaires l'anniversaire de la naissance de Molière et de Corneille, a trouvé cette année une occasion précieuse d'honorer la mémoire de Racine : il s'agissait d'apporter son offrande à la souscription ouverte en faveur d'une petite-fille de l'auteur de *Phèdre* et d'*Athalie*. Ce dernier chef-d'œuvre et *les Plaideurs*[2] ont composé le spectacle donné au bénéfice de l'obscure héritière d'un si grand nom. Un hommage en vers, composé par M. Am. Rolland, a été lu par Mme Guyon devant le buste de Racine. Mais un hommage plus extraordinaire a

1. Principaux acteurs : *César*, Beauvallet; *Cornélie*, Mme Guyon; *Cléopâtre*, Mlle Favart.

2. Principaux acteurs, dans *Athalie : Joad*, Beauvallet; *Abner*, Mauban; *Athalie*, Mme Guyon ; *Josabeth*, Mlle Devoyod; *Zacharie*, Mlle Favart. — Dans les *Plaideurs : Dandin*, Provost; *l'intimé*, Samson ; *Petit-Jean*, Régnier; *Léandre*, Delaunay : *le souffleur*, Got; *Isabelle*, Mlle Em. Dubois; *la comtesse*, Lambquin.

été rendu à la mémoire du poëte français dans deux langues, par une voix étrangère : Mme Ristori, après avoir joué le quatrième acte de la traduction italienne de *Phèdre*, s'est hasardée à déclamer en français les vers qui suivent, composés par M. Legouvé pour cette solennité.

Pardonne à ma présence, ô Racine! Pardonne,
Si j'osai peindre ici de la fille d'OEnone
Les sublimes douleurs!
C'étaient d'autres accents que tu devais entendre;
C'était une autre voix plus aimée et plus tendre
Qui te devait ses pleurs!

Une voix disparue, hélas! mais immortelle,
Dont le cher souvenir résonne, écho fidèle,
Même au delà des mers;
Une voix qu'aujourd'hui, croyez-le bien, grand poëte,
J'ai fait moins regretter que je ne la regrette,
J'en atteste tes vers!

Oui, tes vers tout pleins d'elle! A chaque beau passage,
Je voyais devant moi flotter sa jeune image,
Et dans le fond du cœur,
De ta Phèdre en peignant les tragiques alarmes,
Pardonne!... je donnai la moitié de mes larmes,
A cette jeune sœur!

Qui donc à l'étrangère inspira le courage
D'oser mêler ici son inconnu langage
Aux vœux que tu reçois?
Qui?... C'est ma conscience et sa vivante flamme;
Qui?... C'est de tout mon cœur et de toute mon âme
L'irrésistible voix.

Quand l'Italie entière au cri de l'honneur vibre,
Lorsque la France au rang d'une nation libre
Fait monter mon pays,
Le devoir, non! le droit de ma reconnaissance
Est d'honorer en toi de cette noble France
Un des plus nobles fils!

Je viens donc en ces lieux, calme et l'âme légère;
Non! non! ma voix n'est plus une voix étrangère,
Et je puis dire ici,
Lorsqu'on te rend hommage en ta petite fille :
Laissez-moi m'approcher je suis de la famille,
Je suis Française aussi [1]!

La tragédie, faute de tragédiens peut-être, tient moins de place que la comédie dans les études rétrospectives du

1. A propos de Mme Ristori, nous ne pouvons passer sous silence les beaux vers français qu'elle a récités sur un théâtre de la Hollande, où elle avait été accueillie avec beaucoup de sympathie. C'est encore M. Legouvé qui les écrivit pour elle; mais jamais peut-être il n'a rencontré une aussi heureuse inspiration et une éloquence si vraie. En voici quelques-uns :

Oui, c'est à mon pays que ces fleurs sont offertes!
Grand peuple, tu revois en lui tes jours passés,
Car tu sais nos douleurs pour les avoir souffertes,
Et tu connais nos fers pour les avoir brisés!
Comme nous, tu sentis ce désespoir immense
De voir dans sa cité les canons étrangers ;
Comme nous, tu te dis qu'un jour de délivrance
N'est pas payé trop cher par vingt ans de dangers;
Comme nous, il fallut que ta sainte furie
Reconquît pied à pied le sol de la patrie!...
Mais non, ton œuvre seule est œuvre de géant!
Car ce sol vénéré, cette terre promise,
Elle est deux fois à toi, tu l'as deux fois conquise,
Et contre l'étranger et contre l'océan!

Aussi, comme il me plaît, ton libre territoire!
J'y respire à plein cœur ton héroïque histoire!
Elle m'assure en tout, me console de tout!
Quand mon âme se brise au récit des batailles
Qui de mon cher pays déchirent les entrailles,
C'est elle qui me dit : La victoire est au bout!
Il n'est pas jusqu'au vent qui de la mer t'arrive,
Dont le souffle orageux, sur ta lagune errant,
N'entretienne mon cœur de la grande captive,
Ne me montre Venise aussi ressuscitant!...
Oui! Oui! je le sens là, ton destin est l'image
Du sort de l'Italie, ô vaillante cité!
Et si tu fus hier sa sœur en esclavage,
Elle sera demain ta sœur en liberté.

Théâtre-Français. *Andromaque* (septembre) a fourni pour deux débuts à la fois des rôles périlleux[1]. *Tartuffe*, *l'École des maris*, *le Médecin malgré lui*, tout le répertoire de Molière exerce pendant l'année entière les talents consommés de MM. les *comédiens* de Sa Majesté, plus fidèles aux traditions du rire que rappelle leur titre, qu'à celles de la terreur et des larmes.

3

Odéon : Un Parvenu, Daniel Lambert, le Parasite, les Mariages d'amour, la Vengeance du mari, l'Oncle million. La tragédie classique.

L'Odéon n'a pas manqué, en 1860, à la mission d'initiative qu'il remplit si vaillamment depuis plusieurs années. Peut-être le nombre des pièces nouvelles est-il moins considérable que par le passé, mais plusieurs ont une valeur sérieuse, et le vers, cette belle forme du genre dramatique, s'est épanoui librement dans des œuvres importantes sur ce théâtre toujours prêt à lui faire accueil.

Dans les deux premiers mois un seul acte, *la Fête de Molière*, à-propos en vers pour le 15 janvier, par M. A. Martin, est venu se jeter au milieu des succès continus du *Testament de César Girodot*, heureux héritage de l'année précédente. Mais enfin il fallait bien ouvrir la série des ouvrages nouveaux, et une comédie en cinq actes et en vers de M. Am. Rolland, *un Parvenu*, a pris place sur l'affiche (1er mars)[2]. OEuvre distinguée d'un talent encore jeune ; le *Parvenu* est une comédie assez faiblement conçue, qui ne met en

1. Principaux acteurs : *Oreste*, Guichard ; *Andromaque*, Mlle Favart ; *Hermine*, Mlle Devoyod.
2. Principaux acteurs : *Mercier*, Tisserant ; *de Mosca*, Pierron ; *Jacques*, Thiron ; *Carmen*, Mlle Arsène ; *Laurence*, Mlle Debay.

relief aucun caractère original et ne présente pas une étude de mœurs assez approfondie. Quelques scènes plus fortes, d'heureux détails et des effets de style, révèlent pourtant une certaine verve; mais la vie manquant au sujet et la réalité aux personnages, la pièce tout entière n'a paru à la plupart des critiques qu'une suite d'agréables morceaux de poésie. M. J. Janin, dans un spirituel feuilleton[1] — il en a encore de tels, mais trop rarement — proposait d'intituler cette comédie : *les Surprises de la déclamation, de la lecture et du hasard*, et d'appeler le théâtre où elle se produit, le *Théâtre des lectures du soir*. Puis prenant l'un après l'autre les morceaux principaux du *Recueil*, il y trouvait des idylles, des élégies, des épîtres, des satires, des moralités et le reste. Il donnait à chacun un titre particulier : *l'Oncle et le neveu*, *la Vie champêtre*, *Jeanne aux bras blancs*, *les Mystères de l'amour*, *la Coquette*, etc., etc. Et chaque citation répondait assez bien à son étiquette.

Il faut convenir du reste que quelques-unes de ces pièces, si faciles à détacher, sont écrites avec soin et relevées par des mots à effet. Je cite comme l'une des meilleures, une tirade qui a le mérite trop rare de mettre assez bien en relief le caractère d'un personnage. C'est le parvenu, le bon et honnête Mercier qui parle, et M. J. Janin intitule son discours ou son épître : *Un hôtel !*

Si je vous écoutais, mon frère et toi, j'aurais
Un vaste hôtel rempli d'un peuple de laquais !
Je donnerais par jour une grande soirée,
Pour vous faire plaisir, et la tourbe dorée
Hanterait mes salons tout éblouissants d'or ;
Car tout serait doré, *pour mieux vous plaire encor*,
Tout, escalier, plafond, grille, loge, concierge.
Aurais-je un hôtel ! Non, mais une vaste auberge ;
Car, un hôtel peut être en ruines, vieux, laid,
Crevassé, lézardé ; mais apprend, *s'il te plaît*,

1. *Journal des Débats*, 12 mars.

Qu'un hôtel a besoin d'un nom dont on le nomme,
On dit l'hôtel Rohan et non l'hôtel Prud'homme!
Si tu veux un hôtel, fais un acte d'éclat,
Qu'un service rendu pour le bien de l'État,
Aux yeux de tout le monde en ta faveur milite,
Et de même qu'on dit partout hôtel Lafitte,
Tu pourras, te passant d'un noble devancier,
T'écrier fièrement : Cocher, hôtel Mercier!

Voici une élégie maintenant, comme dit M. J. Janin, en longs habits de deuil. Laurence, la fiancée du fils du parvenu, est sur le point d'être abandonnée pour une riche héritière et pleure sur son amour. Les vers que cite le critique sont aussi banals que mélodieux.

Mais je prendrais plutôt la bure et le cilice,
J'attacherais le voile à mon *front pâlissant*
Plutôt que de mentir à *mon cœur impuissant!*
. . . .
Ce sentiment étrange, impérieux et doux,
Dont le rêve, depuis le berceau *flotte en nous*,
N'est pas en moi! — Mon *cœur morne* n'a rien qu'il aime,
Et, comme ces enfants qui meurent sans baptême,
Dont l'âme habite loin de l'ombre et loin du jour,
La mienne est condamnée aux limbes de l'amour!

Il y avait mieux à citer pour l'honneur du poëte, en fait de vers élégiaques. En voici, par exemple, qui sont tout aussi déplacés dans une comédie, mais qui sont, comme forme, plus irréprochables.

.... A quoi bon maintenant, pour quels yeux
Me parer? C'est le deuil qui me convient le mieux.
Que me fait la toilette et quel besoin en ai-je,
Puisque je n'aurai pas cette robe de neige
Que dans mes songes d'or, j'ai vue à mon chevet,
Et qu'une fois au monde une fille revêt?
Je puis toujours porter la robe de la veille!
Je ne trouverai pas, au fond de la corbeille,
Le voile aux plis flottants, l'anneau du bien-aimé!
A mon front soucieux, par l'ennui comprimé,

On n'attachera pas la couronne des vierges,
Et dans ma blanche robe, à la pâleur des cierges,
Pâle, je n'irai point, avec mon missel blanc,
De la nef à l'autel, marchant d'un pas tremblant;
Jamais, jamais pour moi, les orgues magistrales
N'ébranleront l'écho des vieilles cathédrales;
Les parfums de l'encens ne monteront aux cieux.
Jamais la cloche sainte, aux tintements joyeux,
N'enverra, dans le vent, ses carillons de fête.
Et c'est pourquoi, Seigneur, j'irai, courbant la tête,
Vierge veuve, pleurant sur mon adversité,
Comme pleura jadis la fille de Jephté!

Combien nous sommes loin, grand Dieu! du genre et de la langue dramatiques! Nous pourrions-nous en éloigner encore, si nous prenions au *Parvenu* ses chants du printemps qui ne sont pas tous aussi poétiques que cet échantillon :

J'ai marché simplement dans les mousses en pleurs,
Le vent frais du matin qui me souffle au visage,
M'apporte une senteur embaumée et sauvage;
L'odeur des foins coupés et les fraîches chansons
Que les merles jaseurs sifflent dans les buissons,
Les parfums du lilas et ceux du chèvrefeuille,
Tout me monte au cerveau; mon âme se recueille,
Et mon cœur imitant la nouvelle saison,
Est comme la nature en pleine floraison.

Voilà le sentiment de la nature; mais ce qu'il faut au drame, c'est le sentiment de la vie, c'est la peinture de l'homme et de ses passions, de la société et de ses intérêts agités. Pour M. Amédée Rolland le drame n'est qu'un prétexte à idylles. Nous citerons celle de Jeanne aux bras blancs, le premier et le seul amour du meunier devenu cinq fois millionnaire :

Il était une fois une belle meunière.
Elle avait dix-huit ans, la meunière; elle avait
Fine jambe et bas blanc, et lorsqu'elle lavait,

La coquette avait soin de trousser haut sa manche,
Pour mieux montrer ses bras nerveux et sa peau blanche.
Les jeunes gens rentés s'en venaient au moulin
Regarder la meunière; elle, d'un air malin,
Accorte et nez au vent, fraîche comme une guigne,
Leur disait en riant : « Je suis pour le plus digne! »
Il était au village un ouvrier loyal
Qui la faisait valser comme une plume au bal.
Il l'aima, simplement parce qu'elle était belle,
Et Jeanne, au bout d'un an, le trouva digne d'elle.
On célébra la noce au plus beau cabaret;
On dansa sous la treille en buvant du clairet,
Et je revois encore la petite Jeannette,
Avec sa robe blanche et sa blanche cornette;
Les vieux parents hochant la tête dans un coin,
Et tous les jeunes gens accourus du plus loin,
Tout exprès pour danser à la noce de Pierre,
L'épouseux par amour de la belle meunière!
Ne te souvient-il plus, toi dont le cœur est bon,
Que c'est moi, le grand Pierre, et toi la Jeanneton?

Il y a aussi, dans le *Parvenu*, à côté des tableaux champêtres, des leçons d'histoire, comme celle-ci :

Quand le comte de Horn, le cousin du régent,
Se fut déshonoré par appétit d'argent,
Il fit à son parent une demande en grâce
Suppliant d'Orléans, pour l'honneur de sa race,
De ne point exposer quelqu'un du sang des rois
A tomber en public sous la hache des lois.
Le Régent, qui, pourtant, fut assez bénévole,
Fit répondre au voleur cette fière parole :
« Quand j'ai du mauvais sang, je me le fais tirer. »

Nous avons assez fait connaître le poëte. Disons quelques mots de la pièce. Le héros, le parvenu, meunier de père en fils, qui selon le vers le plus joli de la comédie,

.... Compte vingt quartiers de bonne meunerie,

nourrit dans sa maison presque tous ses parents, aux besoins et aux folies desquels il subvient largement. Il a un

fils unique et une nièce, amoureux l'un de l'autre ; mais le jeune homme est détourné de cette première et pure affection par une impérieuse maîtresse et par un usurier du grand monde qui projette de marier le cousin à une héritière titrée, pour épouser lui-même la dot de la cousine. L'ex-meunier est un homme d'honneur et de sens, qui porte légèrement ses millions et qui serait un beau type de parvenu, s'il avait plus de fermeté dans le caractère et plus d'initiative dans l'esprit. Ses actes ne valent pas ses paroles. Il défend les parvenus dans de belles tirades ; on eût mieux aimé qu'il en fût lui-même par le caractère une vivante apologie. Ceux qui l'entourent, frère, beau-frère, et le fils lui-même, en sont la vivante satire. Son fils serait, comme il arrive si souvent, l'expiation de la fortune du père, si les choses suivaient leur cours naturel. Toutes les folies où l'ivresse de l'argent conduit les enrichis, appellent un dénoûment moins heureux : si le chef de la famille n'est pas assez fort pour la conduire, celle-ci doit l'entraîner à l'abîme avec elle. Mais ici tout s'arrange. La maîtresse est congédiée, moyennant une grosse somme qu'elle veut qu'on emploie à son intention en une œuvre pieuse ; l'usurier du grand monde reçoit, le même jour, soixante mille francs du père et un coup d'épée du fils ; le cousin et la cousine seront l'un à l'autre ; le beau-frère Bidard et le frère Jacques continueront dans la maison Mercier leurs ruineuses folies ; leurs ridicules resteront aussi impunis que l'honnête loyauté de l'ex-meunier est impuissante.

Au théâtre de l'Odéon, le drame à effets pathétiques alterne volontiers avec la comédie en vers. En voici un qui combine assez malheureusement les éléments les plus connus : *Daniel Lambert*, de M. de Courcy (13 avril)[1]. C'est

1. Acteurs principaux : *Daniel*, Laferrière ; *Flambier*, Tisserant ; *de Vige*, Thiron ; *Louise*, Mlle Thuillier.

une bien invraisemblable histoire. Une jeune veuve du grand monde, Louise de Thonnerel, vient en personne chez un jeune compositeur qu'elle aime, lui annoncer que leur liaison ne peut durer plus longtemps. Elle se dit ruinée et menacée de voir vendre tous ses meubles, si elle ne paye le lendemain six mille francs. Mais ce n'est qu'un mensonge. Elle veut une rupture, et elle a imaginé ce stratagème, pensant bien que l'artiste Daniel qui n'a pas le sou, ne cherchera pas à venir à son secours. C'est ce qu'il fait pourtant. Il y a une grande dame, qui lui est dévouée, la comtesse de Charly, qui est précisément l'amie de Louise et qui éprouve peut-être elle-même pour lui quelque sentiment tendre; c'est à elle qu'il se résigne à aller demander l'aumône pour une autre femme. Il prétexte que sa mère est mourante. Dans le même temps sa mère meurt. Daniel qui voit dans ce coup un châtiment du ciel, brûle les six billets de banque obtenus de la comtesse et cherche dans le travail un refuge contre sa douleur et son amour. Il est soutenu par l'amitié dévouée du peintre Flambier dont il partage la mansarde. Le voilà qui donne des leçons de musique; il va même jouer du piano dans les soirées. Tout à coup, il retrouve dans un bal Mme de Thonnerel qui reçoit avec empressement les déclarations d'amour d'un riche étranger et qui brave en face les souvenirs douloureux de son ancien amant. Six mois plus tard, Daniel, sauvé d'une terrible maladie par le peintre et ses protecteurs le comte et la comtesse de Charly, est devenu un artiste célèbre. Un opéra de sa façon vient d'avoir un immense succès. Mme de Charly qui va partir pour l'Italie avec son mari malade, est venue faire à Daniel ses adieux. Au même moment, Louise, ramenée à sa passion par la vanité, vient lui offrir de lui rendre son amour. Elle se croit supplantée par son amie qu'elle traite de femme adultère; mais le mari paraît et lui impose silence; lui-même il fait ses adieux au jeune compositeur et lui dit, en aparté, qu'il se sent peu de

temps à vivre, et qu'il lui écrira bientôt de venir chercher Madeleine pour la ramener en France.

Il est difficile d'imaginer un plus grand dédain de la vraisemblance, et des principales conditions d'une œuvre dramatique. La pièce semble finir à plusieurs reprises et reprend à nouveau après des entr'actes plus remplis d'événements que les actes mêmes. Elle s'est sauvée auprès du public par un assez grand nombre de mots à effet et par ces emportements de style qu'on est convenu de prendre dans le drame pour de la passion.

Le petit acte en vers intitulé *les Profits du jaloux* (4 mai)[1], de M. de Léris, a une donnée assez piquante et le style agréable qui convient à une intrigue comique de ce genre. Ce jaloux n'a pas de rival, mais il s'en crée un qu'il provoque d'abord en duel et duquel il reçoit une légère blessure. Puis, il lui donne, par ses maladresses, l'occasion et les moyens de le supplanter, auprès de la jeune veuve qui ne songeait pas à d'autres que lui.

Nous retrouverons encore les vers dans une comédie en trois actes, *Une veuve inconsolable* (19 mai)[2], de M. Perruchot. C'est l'essai d'un débutant. Le sujet n'en était pas neuf, mais une fâcheuse coïncidence devait le faire paraître plus usé encore. Au même moment, cinq ou six veuves, toutes plus ou moins inconsolables, étaient en train d'être consolées sur nos principaux théâtres. Des vers faciles et naturels ont montré, aussi bien que le choix du sujet, que l'esprit du jeune auteur n'a pas le défaut si commun aux débutants, la prétention.

A l'expiration de ses deux mois de vacances réglementaires contre lesquelles il s'est élevé, cette année, quelques

1. Acteurs principaux : *Savigny*, Ariste ; *Sophie*, Mlle Debay.
2. Acteurs principaux : *Duchateau*, Saint-Léon; *Gabrielle*, Mlle Mosé.

protestations, l'Odéon a rouvert ses portes, le 1er septembre, avec deux pièces également signées de noms nouveaux : *Le Parasite*, en un acte et en vers de M. Pailleron, et *les Mariages d'amour*, comédie en cinq actes de M. Dubreuil.

Le Parasite[1] a été accueilli comme un agréable lever de rideau. C'est un essai dans le genre antique, avec des scènes gracieuses et des situations vraiment comiques. Éaque, le parasite, consent, pour servir la jalousie de la belle Lampito contre le poëte Phèdre, à se faire passer pour le mari absent de sa rivale Myrrhine. Il trouble le tête à-tête des amants et fête par de copieuses libations son retour au prétendu toit conjugal. Myrrhine a des doutes. Pourvu qu'ils ne s'éclaircissent qu'après le repas, Éaque sera content. Hélas! Il y a encore loin de la coupe aux lèvres, et le festin est plus d'une fois compromis. Le faux mari, après des épreuves scabreuses, est enfin démasqué; mais Myrrhine et Phèdre, qui apprennent la mort du vrai mari, pardonnent au parasite et l'invitent à dîner avec eux tous les soirs. Voilà une simple bluette, mais qui fait plus d'honneur au talent dramatique de l'auteur que telle ou telle grande composition en cinq actes. Action, intrigue, personnages, style enfin, tout est gai, spirituel, naturel et de bon aloi. On ne saurait trop applaudir à la modestie et au bon sens des jeunes poëtes qui mettent d'abord ce véritable esprit comique en un acte. Les trois ou cinq actes viendront plus tard, quand l'esprit comique aura assez grandi pour les remplir.

La comédie en cinq actes, mais en prose, de M. Dubreuil, *les Mariages d'amour*, représentée le même jour[2],

1. Acteurs principaux : *Éaque*, Thiron; *Lampito*, Mlle Delahaye; *Myrrhine*, Mlle Debay.

2. Acteurs principaux : *Regnard*, Tisserant; *Monniquet*, Kime;

est aussi une œuvre de débutant et le laisse trop voir. La pièce offre quelques jolies scènes, des essais de peinture sociale qui ne manquent ni de hardiesse ni d'à-propos, des personnages intéressants par leur jeunesse et leur noble cœur; mais l'ensemble est décousu et n'aboutit à aucune conclusion. Sans demander trop sévèrement aux moindres œuvres dramatiques : « Qu'est-ce que cela prouve? » il faut pourtant que l'esprit emporte d'une comédie en cinq actes un certain enseignement. *Les Mariages d'amour* ne prouvent ni pour ni contre l'amour dans le mariage.

Un jeune médecin sans clientèle, frère d'un peintre sans commandes, aime, pour l'avoir entrevue, la fille d'un homme d'affaires du voisinage qui mène une vie luxueuse. Il est bien pauvre pour aspirer si haut. Dans le même temps, son frère s'éprend d'amour pour une jeune et jolie ouvrière qui vient faire faire son portrait dans son atelier. C'est une enfant trouvée qui décline son nom mélodieux de Rose Chantelilas et raconte sa simple histoire entre deux coups de pinceau. Le peintre l'épouse; presque aussitôt, le succès et la fortune lui viennent, et voilà le plus heureux ménage du monde. Le médecin a moins de chance. La prétendue riche héritière à laquelle il aspirait, non pour sa fortune, mais malgré sa fortune, est loin d'être riche. Le luxe de sa famille a dévoré le présent et l'avenir, et c'est par les jeux de Bourse que la femme, à l'insu de son mari, subvient à d'énormes dépenses. La dot de la fille est une fiction, et le contrat qui la stipule, est un piége grossier où ne peut tomber qu'un aveugle ou un amoureux. Le médecin, qui est l'un et l'autre et qui se sait aimé, accepte tout. La jeune fille surprend les honteux calculs de ses parents et refuse généreusement d'y prêter les mains; mais l'audace de la mère a raison de ses scrupules, et le jeune docteur entre

Vannier, Harville; *Mme Vannier*, Mlle Ramelli; *Marguerite*, Mme Brindeau.

par un mariage d'amour dans une famille ruinée. Le voilà, par un chemin plus long, arrivé au même point que son frère, à une femme sans dot. Mais les maladies ne viennent pas. La misère et ses tristes suites entrent dans le ménage. Désespérant de trouver la fortune à Paris, les jeunes époux songent à émigrer en Amérique, lorsqu'intervient enfin la Providence, cette grande ressource des auteurs dramatiques dans l'embarras. Le *Deus ex machina* des *Mariages d'amour* est un ancien marchand de bonnets à poil, sot et vaniteux client du peintre, qui retrouve en lui, par un de ces hasards auxquels l'hypothèse d'une enfant trouvée est si favorable, le père de sa femme. Le Crésus de la buffleterie offre au frère de son gendre une commandite de cent cinquante mille francs pour régir une maison de santé, et il fait ainsi éclore devant le second couple d'amoureux tous les sourires de la fortune.

Roman sur roman, voilà en deux mots le résumé de cette pièce, où tout le monde finit par être heureux dans des mariages d'amour sans que l'amour y soit pour rien. Il fallait que ce fût l'amour lui-même qui, par les efforts inspirés et soutenus, triomphât de la fortune adverse et conduisît l'héroïque mari d'une fille sans dot au succès, à la richesse, à la célébrité. Cela ne serait pas seulement plus logique et plus moral, mais aussi plus intéressant. Avec une conclusion plus rigoureuse, le drame aurait un dénoûment meilleur.

Le théâtre de l'Odéon essaye de revenir à la poésie avec les *Vertueux de province*, comédie en trois actes et en vers, de M. Galoppe d'Onquaire[1] (3 octobre), qui ne peuvent tenir l'affiche, et nous rentrons bientôt dans la prose avec *la Vengeance du mari*, drame en trois actes, de M. Be-

1. Acteurs principaux : *Duval*, Saint-Léon; *Lambert*, Rey; *Mme Duval*, Mme Rey

lot (24 octobre)[1]. La pièce n'est pas aussi sanglante que le titre le fait craindre. Elle n'en offre pas moins une action pathétique, des situations poignantes, quelques personnages originaux, un intérêt habilement soutenu, et, ce qui ne gâte jamais rien, une convenance parfaite de style. C'est une heureuse continuation de débuts dramatiques pour l'un des deux heureux auteurs du *Testament de César Girodot.*

Un jeune diplomate, le comte de Froissy, à peine marié à une belle jeune fille de dix-sept ans, est parti en mission pour l'Amérique. En son absence, la comtesse a cédé à des séductions que le mari aurait dû prévoir et est devenue mère. Sa fille Alice est élevée comme une orpheline par son ancienne gouvernante qui connaît seule le secret de sa naissance. L'amant était mort lorsque le mari est revenu. Celui-ci, sans aucun soupçon contre sa femme, se reproche pourtant de l'avoir abandonnée, lui témoigne la plus vive tendresse et lui inspire un amour véritable que le souvenir de sa faute vient sans cesse troubler. Placée entre un mari qu'elle ne peut aimer sans remords et une enfant qu'elle doit tromper sur la nature de son affection pour elle, la comtesse est profondément malheureuse. L'orpheline a grandi. Un des amis du comte, Maurice de Rives, est devenu amoureux d'elle et s'en fait aimer. La mère veut la sauver de la séduction et se compromet elle-même en courant empêcher un rendez-vous entre les deux amants. Le comte provoque Maurice par lequel il se croit trahi. La comtesse, pour prévenir ce duel, confesse tout à son mari.

Il ne s'en battra pas moins, non plus pour venger sur Maurice innocent l'honneur de sa femme, mais pour se venger lui-même, en se faisant tuer, de son propre déshonneur. Car l'auteur a eu soin de lui faire dire dans une

1. Acteurs principaux : *De Froissy*, Tisserant; *Lysis*, Thiron; *Emma* Mlle Thuillier; *Alice*, Mlle Mosé.

scène précédente : « La meilleure vengeance d'un mari est « de se tuer lui-même, pour livrer la femme coupable au « châtiment du remords. » Il se jette donc sur l'épée de son adversaire et tombe grièvement blessé en pleine poitrine. Ramené chez lui, presque mourant, et menacé d'expirer s'il parle; il veut pourtant faire connaître ses dernières volontés. Après avoir fait jurer à la comtesse de préserver, après sa mort, son honneur de tout soupçon, il fait venir Maurice, des témoins, un notaire. Il pardonne au premier et, en lui serrant la main, déclare qu'Alice est sa propre fille. Il a voulu punir, dans un duel en apparence sans motif, le séducteur d'une enfant qu'il n'avait pas le droit de reconnaître. Aujourd'hui sa femme lui permet de l'adopter et promet de lui servir de mère. Il peut donc lui donner Alice en mariage, et il ajoute à l'oreille de la comtesse éplorée : « Le mari devait se venger, le chrétien vous « pardonne. » Mais s'il meurt, son meurtrier épousera-t-il sa fille? Question pleine d'angoisse qui est heureusement écartée par une exclamation de joie du médecin, étonné de voir le blessé résister à cette crise, et le rideau se baisse sur l'espérance.

La fin de l'année, à l'Odéon, appartient entièrement à la poésie : *Une Épreuve avant la lettre*, de MM. de Launay et Rasetti (10 novembre)[1], n'est qu'un proverbe, une imitation posthume d'un genre factice, qui passe volontiers du marivaudage à l'afféterie, et qui ne peut se sauver que par l'élégante facilité et la grâce naturelle du style.

La poésie sera plus dignement représentée par une grande comédie en cinq actes et en vers, de M. Louis Bouilhet, *l'Oncle Million* (6 décembre)[2]. Une comédie par l'auteur de

1. Acteurs principaux : *Henri*, Pierron ; *Agathe*, Mlle Arsène.
2. Acteurs principaux : *Dufernay*, Tisserant ; *Rousset*, Kime ; *Popin*,

Mme de Montarcy et *d'Hélène Peyron*, ces deux brillants drames lyriques, c'était une surprise. Le poëte pourrait-il accommoder son style grandiose, sa versification sonore, à des personnages plus simples et à des situations plaisantes? C'est par le style, pensait-on, qu'une pareille tentative devait échouer. C'est par le style qu'elle s'est sauvée. Par une souplesse inattendue, M. L. Bouilhet a rencontré du premier coup la véritable langue comique, vive, précise, à la fois naturelle et pleine de trait, une langue oubliée depuis les grands maîtres, et qui suffit pour assurer aux pièces les plus faiblement construites un grand succès de lecture, comme le talent de la structure dramatique suffit pour donner aux plus mal écrites un succès de représentation.

Malheureusement *l'Oncle Million* pèche par la structure dramatique. L'action qui s'expose avec une merveilleuse clarté dans le premier acte, s'arrête tout à coup au second, languit de plus en plus jusqu'au quatrième, puis se précipite au dernier avec la vivacité du commencement. Voici en quelques mots le sujet.

Le fils d'un des plus riches négociants d'une ville de province est possédé, au sortir du lycée, du démon de la poésie. Grande colère du père qui veut en faire un marchand. Le jeune poëte aime la fille d'une femme hautaine, sèche, dévote, et qui a aussi les vers et les poëtes en horreur. Double obstacle à l'amour des jeunes gens. La jeune fille a un oncle fort riche et célibataire, l'oncle Million, qui doit la doter. Celui-là se montre seul favorable à la vocation poétique du jeune homme. Voilà la situation générale et ses principaux personnages. Accessoirement, un jeune notaire, type du positivisme prématuré, aspire à la main de l'héritière du vieux garçon. Il est secondé dans ses

Thiron; *Alice*, Mlle Thuillier; *Mme Dufernay*, Mlle Ramelly; *Clara*, Mlle Mosé.

projets par un entremetteur initié à tous les secrets et à toutes les intrigues de la petite ville, M. Popin. La mère de la jeune fille penche pour le nouveau venu. Le poëte reçoit donc son congé et, maudit, ou à peu près, par son père, il part pour Paris. Il a bien été sur le point de renoncer aux vers, dans l'intérêt de son amour; mais la jeune fille enthousiaste repousse ce sacrifice, reconnaît le génie de son héros à la persécution qu'il subit, et ne veut pas être complice du suicide de sa gloire.

La place restera libre au notaire et à son conseiller. Mais l'oncle Million est là, qui invente un ingénieux stratagème. Il annonce qu'il va se marier; partant plus d'héritage pour la nièce. Pour se dédire honnêtement, le jeune notaire feint d'être pris subitement d'une grave affection de poitrine; il tousse à perdre haleine; et disons en passant que, par une imitation contagieuse, la salle entière tousse avec lui. Il va aux eaux pour guérir sa phthisie et faire oublier ses projets de mariage. Pendant l'absence des deux prétendants, le théâtre est rempli par des scènes d'intérieur, notamment par les espiègleries de la jeune sœur du poëte, qui se plaint le plus comiquement du monde des heures qu'elle passe à frapper les touches innocentes de son piano.

Le poëte revient enfin avec un volume de vers imprimé aux frais de l'oncle, et qui redouble à la fois la colère du père et le scandale de tous les gens bien pensants de la ville. Mais l'oncle Million a un secret puissant pour donner aux poésies de ce recueil un charme inattendu. Il force le père, bon gré mal gré, à entendre quelques vers dont les titres seuls ont une grande éloquence : c'est *le Moulin*, qui rappelle à l'oncle celui qu'il a en Bretagne, et qu'il donne à sa nièce pour son mariage; c'est *la Pervenche*, qui lui rappelle les grands bois qu'il a en Picardie et qu'il donne à sa nièce pour son mariage; c'est *la Prairie*, c'est *la Ferme*, et ainsi de suite, de pièce en pièce et de cadeau en cadeau, s'énu-

mèrent les bijoux du volume et les apports en dot de la future. Le père n'y tient pas. Il prend feu et flamme à son tour pour la poésie et pour les beaux yeux d'une nièce si bien dotée, et la demande sur-le-champ en mariage pour son fils. La mère qui ne voyait pas sans effroi la succession de l'oncle près de sortir de la famille, se donne de garde, cette fois, d'empêcher le mariage, et le notaire, parfaitement guéri de sa phthisie imaginaire, voit fuir devant lui la réalité du million.

De graves reproches ont été adressés à la contexture d'une telle pièce. Outre la lenteur de l'action pendant les trois actes du milieu, elle offre des invraisemblances de fait et des incohérences de caractère. Le poëte, le héros principal n'intéresse que médiocrement. Est-il vraiment poëte ? A-t-il la vocation, l'étincelle sacrée? On n'en sait rien. Il rime des vers qu'il laisse traîner sur le bureau de son père; le petit journal du lieu en imprime quelques-uns qui, bons ou mauvais, font du bruit dans Landerneau, parce qu'ils sont du fils d'un négociant notable; voilà tout. Son génie se montre même d'assez facile composition, quand il paraît démontré que sa métromanie est un obstacle à son mariage; et, plus tard, son volume de vers n'a d'autre mérite connu que le caprice du bon homme, qui attache une parcelle de son héritage à chaque pièce. Que me fait la lutte de ce petit écrivailleur obscur contre une destinée qui est peut-être à sa taille? Que m'importe qu'il cesse ou non de rimer pour vendre du coton et de la flanelle? Je ne m'intéresse pas assez au triomphe d'une vocation suspecte. La jeune fille me paraît un peu romanesque pour l'éducation qu'elle a dû recevoir, et l'on est assez étonné, lorsque le courage de son amant faiblit, de la voir prendre elle-même le ton de la plus solennelle des muses qu'il va déserter à cause d'elle, pour repousser son sacrifice :

.... Arrêtez-vous, vous qui voulez descendre;
Je suis cette voix-là que vous craignez d'entendre,

Celle que nul n'étouffe, et qui parle, à son tour,
Plus haut que le bonheur et plus fort que l'amour.
Ah! si vous oubliez, je dois me souvenir.
Debout! debout, poëte, et l'œil vers l'avenir!
Pour tomber sans espoir sous l'arbre de la route,
Le sang de votre cœur a-t-il fui goutte à goutte?
Connaissez-vous le poids de la lutte sans fin?
Avez-vous eu la soif? avez-vous eu la faim,
Le mépris, la pitié, l'insulte, l'ironie?
Mon Dieu! c'est ici-bas la rançon du génie.
Le vôtre a cet honneur d'être persécuté.
J'y croirais aujourd'hui, si j'en avais douté.

Le caractère le mieux posé, est celui du père. Ses fureurs contre la manie de son fils sont vraiment comiques. Léon, au lieu d'entrer dans le commerce, veut écrire.

.... Écrire quoi? mais parle! écrire quoi?
Ah je sais! j'ai trouvé, parmi d'autres surprises,
Une pièce de vers sur le soir et ses brises
Qui traînait ce matin au panier du comptoir.
Eh! je me moque bien de tes brises du soir!

Voici qui est plus vif encore :

Des vers! écrire en vers! mais c'est une folie.
Morbleu! qui parle en vers? la belle invention!
Est-ce que j'en fais moi? L'imagination!
Est-ce que j'en ai, moi?

Cet « est-ce que j'en fais, moi? » est le sublime du genre, et l'emportement explique l'exagération qui suit. Voici encore un vers d'excellent comique :

Pourrais-tu seulement faire une tragédie?

Et comme le fils demande pourquoi on lui a fait passer dix ans de sa jeunesse à étudier les poëtes, à admirer Corneille, Racine, La Fontaine et tant d'autres qu'on estime pour avoir écrit; le père exaspéré reprend :

.... C'est bon quand on est mort!

Et le latin, la langue de Virgile, pourquoi la lui avoir fait apprendre? En avait-il besoin pour le commerce? Le père se drape majestueusement et dit :

Je ne répondrai pas! C'est absurde; tu sais
Qu'on apprend le latin pour savoir le français;
Voilà tout.

Encore une objection : Pourquoi le père permet-il, ou plutôt ordonne-t-il à sa sœur d'étudier la musique, le dessin?

Ah! tu confonds les arts avec la poésie!

Tous ces traits et bien d'autres faisaient de ce père métrophobe une des figures les plus originales. Il reste tel au milieu des langueurs de l'intrigue. Au dernier acte, on le retrouve plus furieux que jamais contre son fils; mais il fait une volte-face subite quand il voit que, grâce à l'oncle, les vers se transforment en or. Il faut le voir alors prendre la défense des vers et se lancer dans des phrases sans issue sur la gloire des auteurs dramatiques, sur la mission morale du théâtre :

Allons donc! les Picard! les Corneille!
Les noms les plus fameux, mais vous n'y pensez pas!
Le théâtre, madame, est un temple ici-bas!
C'est l'école des mœurs! C'est, quoi qu'on puisse dire....
Un moyen qui.... pourvu qu'on mêle à la satire
Le.... daguerréotype.... offre.... comme un.... radeau
Quand la société.... *Castigat ridendo.*

Ces conversions imprévues sont dans les mœurs dramatiques ; les grands maîtres en offrent de fréquents exemples, et la vie qui est leur modèle, en donne encore souvent le spectacle.

Les autres personnages sont aussi, par certains côtés, assez fortement étudiés; mais ils pèchent par le développement général et le rapport arbitraire qu'ils ont avec les

phases de l'action. La mère, si roide dans sa dévotion, si sèche de cœur et d'esprit, a des capitulations de conscience qui ne s'expliquent pas aussi bien que les métamorphoses du père du poëte, qui n'ayant qu'un dieu, l'intérêt, l'adore dans tous les temples. L'oncle Million est un bon homme qui a recours, pour en venir à ses fins, à des ruses inutiles. L'intrigue roulant tout entière sur la dot qu'il donne lui-même à sa nièce, il n'a qu'un mot à dire pour marier celle-ci à son gré, sans reprendre le stratagème usé d'un mariage de vieillard avec les conséquences bouffonnes qu'il entraîne.

Le jeune notaire, guindé, gourmé, tout de noir habillé et cravaté de blanc, contraste assez vivement avec le poëte; mais son atteinte subite de phthisie est une invention qui sent un peu la charge. L'entremetteur Popin est aussi un assez bon type, mais il ne vaut que par les détails et ne tient aucunement à l'action. La petite sœur du poëte, avec ses emportements contre les leçons de toute sorte que son père lui fait donner, n'est aussi qu'un accessoire, mais un accessoire amusant.

C'est par le style, avons-nous dit, que *l'Oncle Million* méritait surtout d'être applaudi. Nous en avons donné quelques échantillons. Nous regrettons de ne pouvoir les multiplier. Il est remarquable que ce soit le personnage le plus comique par le caractère qui parle aussi la meilleure langue comique. Ce père intraitable exhale, jusqu'au dernier moment, une verve infatigable. Il tient à l'oncle le même langage qu'à son fils, et fait des vers en général et de ceux qui en écrivent, la plus drôle des satires :

Et parce qu'il a fait ses classes jusqu'au bout,
Ma parole d'honneur, je ne vois pas du tout
Qu'il doive jour et nuit gazouiller quelque chose!
Des vers, monsieur, des vers, pas même de la prose;
Une façon de dire où l'on ne comprend rien;
Au lieu de s'énoncer comme un homme de bien,

Clairement, simplement, à l'unisson des masses,
Sans ces contorsions, sans toutes ces grimaces!
Et ces rimes, monsieur, ridicule ornement
Qu'on n'accorde jamais avec le jugement,
Si bien que la pensée, aux allures moins nettes,
Semble un âne à la foire entre ses deux sonnettes.

Cette sortie n'est sans doute qu'une variation très-inutile, au cinquième acte, des saillies de même nature de l'acte premier. Mais quelle vigueur ! quel mouvement dans le détail ! quelles ressources ingénieuses de style ! Quels mots encore que ceux-ci :

Moi je dis que Léon n'est pas même un poëte !
Lui, poëte ! allons donc ! que me chantez-vous là ?
Moi qui l'ai vu chez nous, pas plus haut que cela.

Et cet autre trait :

.... Le vers me poursuit : je vais crier au feu !

Dans un autre ton, avec quel art hypocrite s'exprime cette femme aux principes sévères, lorsqu'elle veut détourner le jeune notaire d'épouser la sœur du poëte, dans la pensée d'en faire un mari pour sa fille :

Tenez, là franchement, ce n'est point votre affaire.
Loin de moi le dessein de lui causer du tort;
Elle a ses qualités, je vous le dis d'abord:
Et pourtant je soupçonne à son regard qui brille,
Cet appétit de gloire inné dans sa famille,
Cette légèreté du cœur et de l'esprit,
Ce besoin d'échapper à l'usage prescrit,
Un amour furieux pour les arts inutiles.
Livrez-donc un ménage à ces têtes futiles !
C'est s'exposer d'avance à d'étranges desserts !
Le piano, c'est peu, je prévois des concerts
Jusque dans cette étude où l'homme se séquestre !
On voulait une femme, on épouse un orchestre !

Oui, encore une fois, voilà de la bonne langue française,

voilà de la bonne poésie! Mais pourquoi M. Bouilhet ne déploie-t-il pas un tel style dans un cadre meilleur? Il faut à une œuvre dramatique ce qu'on appelle une charpente; l'art de l'ébénisterie n'y suffit pas. Si M. Bouilhet ne veut pas prendre pour modèles les auteurs qui s'appellent eux-mêmes aujourd'hui des charpentiers, rappelons-lui le temps et le soin que consacraient autrefois à la composition de leur plan les maîtres dans l'art d'écrire. Il sait, comme tout le monde, que le plus renommé de nos poëtes classiques pour la beauté du vers, Racine, regardait la construction même de la pièce comme le principal et pour ainsi dire comme l'unique travail. Quand il possédait l'ensemble et l'agencement des diverses parties, l'œuvre lui semblait achevée : « Je n'ai plus, disait-il, que les vers à « faire. » Manière énergique de faire comprendre non pas que les vers ne sont rien, mais qu'ils ne sont pas tout.

Nous avons peu de choses à dire des reprises au Théâtre de l'Odéon. Toutefois le répertoire classique n'y est point oublié. On y célèbre, comme au premier Théâtre-Français, l'anniversaire de la naissance de Molière et de Corneille; on y donne des représentations au bénéfice de la petite-fille de Racine. On y joue *Tartuffe*, *Cinna*, *Andromaque*. On y accueille les débuts d'acteurs dans le répertoire ancien, comme les débuts d'auteurs dans les pièces nouvelles. Nos grands tragiques ont même fait dans les trois derniers mois une certaine figure sur le second Théâtre-Français, grâce au relief donné tout à coup à une interprète des Camille, des Émilie et des Hermione, à mademoiselle Karoly, en qui plusieurs n'ont pas craint d'annoncer une héritière, une rivale de mademoiselle Rachel, l'exposant par l'exagération de la louange, à l'exagération du dénigrement. Sans nous arrêter à une tentative qui a révélé plus de force que de souplesse, constatons qu'elle a rendu momentaném nt à la tragédie classique une vie qu'elle avait perdue.

4

Gymnase-Dramatique : le Cheveu blanc, les Deux timides, une Voix du ciel, le Paratonnerre, Jeanne qui pleure et Jeanne qui rit, les Pattes de mouche, M. Perrichon, Bitterlin, un Tyran en sabots. Reprises.

Le Gymnase-Dramatique, dans le cours de l'année 1860, n'a agité aucune de ces questions sociales qui tranformaient, les années précédentes, le cénacle des critiques en Académie des Sciences morales et faisaient descendre les publicistes, voire même les financiers,dans l'arène littéraire. L'ancien Théâtre de Madame a paru se ressouvenir de ses propres traditions. Il a laissé de côté le drame réaliste, pour revenir non pas encore au vaudeville avec couplets, mais à la comédie intime avec ses incidents romanesques, ses émotions sympathiques, ses gracieux sourires et quelques éclats de gaieté. Les petites pièces supplantent les grandes ; celles en un acte abondent. Les titres charment l'imagination ou sont tout pénétrés de sentiment.

Les nouveautés n'apparaissent guère qu'au bout de trois mois. Jusque-là le théâtre est tenu par le *Père Prodigue*, dont les peintures si crues doivent être remplacées par tant de gracieusetés. M. Octave Feuillet inaugure l'avénement de celles-ci, avec *le Cheveu blanc*, comédie en un acte (16 mars)[1]. C'est l'histoire d'une réconciliation entre un mari et sa femme que séparent l'un de l'autre la coquetterie et la légèreté. Madame a fixé pour le rapprochement conjugal une échéance assez difficile à saisir : l'apparition du premier cheveu blanc sur le front de son mari.

1. Acteurs principaux : *De Lussac*, Dupuis; *Clotilde*, Mme Rose Chéri.

Elle lui tient rigueur jusque-là, préférant une séparation complète à un amour partagé. Mais la première neige l'avertit de l'approche de l'hiver, et il faut se réunir pour mieux vaincre les contre-temps de la mauvaise saison. Donnée plus ingénieuse que vraisemblable, et qui ne peut passer qu'à la faveur de détails trop gracieux pour n'être pas recherchés.

Le même jour, une autre comédie en un acte, *les Deux timides*[1], de MM. F. Michel et Labiche, se faisait applaudir par plus de gaieté. Il s'agit de deux hommes timides dont l'un est amoureux de la fille de l'autre. Le père serait heureux d'avoir un gendre aussi timide que lui ; mais un intrigant, qui ne l'est guère, se jette à la traverse. Heureusement que la fille est plus résolue que ceux qu'elle aime ; elle éconduit l'intrigant et donne à son père un gendre selon son goût.

Le lendemain, troisième pièce en un acte, *Une voix du ciel*, de MM. Fournier et Meyer (17 mars), élégante moralité qui met en scène le triomphe de la poésie. Une jeune femme, irritée de l'infidélité de son mari, plaide contre lui en séparation. Sa fille est mise en pension, à Saint-Germain, pendant le procès. Elle éprouve elle-même pour un jeune poëte qui lui fait la cour un sentiment tendre qu'elle combat faiblement. Mais le livre la sauvera de l'auteur : Dans un recueil de poésies, *les Voix du ciel*, dont il lui a fait hommage, elle trouve une pièce sur l'avenir malheureux d'une jeune fille dont les premières années ont été attristées par les fautes de sa mère et les discordes conjugales.

.... Il est une tache à l'éclat dont tu brilles :
Sur ta mère autrefois descendit le soupçon,

1. Acteurs principaux : *Thibaudier*, Lesueur; *J. Fremissin*, Priston.

Et de son souffle impur il effleura ton nom.
Le passé de la mère est l'avenir des filles.
Quand tu rêvais, enfant, de quelque jeu nouveau,
Un orage éclatait autour de ton berceau.
Le scandale a brisé la chaîne du ménage,
Et tu portes le poids de ce triste héritage.

Frappée de la vérité de ce tableau, la jeune mère renonce à son instance en justice, et court à la pension de sa fille où on lui a ménagé avec son mari une entrevue que suit une réconciliation.

Une fois en veine de nouveautés, le Gymnase-Dramatique ne s'arrête pas et veut regagner le temps perdu. Une quatrième pièce nouvelle se produit trois jours après : c'est *le Paratonnerre*, joyeux vaudeville en deux actes, de MM. Gabriel et Dupeuty (20 mars)[1]. *Le Paratonnerre* en question est une joyeuse forgeronne qui prend la place d'une marquise dans un rendez-vous d'amour pour détourner de la grande dame les foudres de la colère conjugale. C'est cette hardie commère que le mari, personnage naturellement grotesque, trouve en tête-à-tête avec un jeune vicomte auquel il supposait avec raison d'autres visées; puis, sous les habits de la forgeronne, la marquise va trouver à son tour le vicomte avec toute la sécurité de l'incognito. Une vieille chanson très-gaie, intercalée dans la pièce, et la beauté déjà très-vantée d'une débutante ont fait le succès de ce vaudeville qui n'aurait pas été dépaysé au Palais-Royal.

Voici enfin une pièce plus importante où le Gymnase se reconnaît mieux, une comédie mêlée de drame où la gaieté alterne avec le sentiment ; elle a pour titre : *Jeanne qui pleure et Jeanne qui rit*, et pour auteurs MM. Dumanoir et de Kéraniou (4 avril)[2]. Les deux héroïnes de cette comédie

1. Principale actrice : Mlle Cellier.
2. Acteurs principaux : *Bidaut*, Geoffroy; *Jeanne Rey*, Mme Rose-

en quatre actes sont deux femmes encore jeunes, toutes deux veuves depuis dix-huit mois à peine. L'une d'elles est une fausse bonne femme, qui porte avec affectation son deuil et regrette sans mesure le mari le moins regrettable du monde, tout en se préparant sournoisement à lui donner pour successeur un ancien prétendant. On l'a surnommée *Jeanne qui pleure*. L'autre, veuve d'un excellent colonel qui a disparu en Afrique dans une malheureuse expédition de Kabylie, affecte les dehors les moins tristes. Elle conduit la sœur du colonel dans le monde et prend elle-même part à ses fêtes. Toute la ville la blâme et crie au scandale. On l'a surnommée *Jeanne qui rit*. Un ami du colonel, chirurgien militaire qui l'a reçu mourant dans ses bras et qui devait épouser sa sœur, partage l'impression générale; il s'éloigne avec colère de cette famille sans cœur et se laisse engager envers la veuve éplorée.

Un brave homme de notaire, rond, franc et perspicace, soupçonne une vérité contraire aux apparences. Il croit que Jeanne qui rit pourrait bien être la seule Jeanne qui pleure. Et il a raison. Le colonel avait une vieille mère malade et aveugle, à laquelle on n'avait pu annoncer la mort de son fils sous peine de la tuer; après lui avoir caché dans le premier moment un tel malheur, on a été conduit à entretenir son erreur par une suite de mensonges. A la fin la fausseté de Jeanne qui pleure est percée à jour. L'ami du colonel, ramené à une appréciation plus juste, épousera sa sœur. Mais un bonheur plus grand est réservé à sa famille. Le colonel lui-même n'était pas mort. Relevé sur le champ du massacre respirant encore, il a été prisonnier au secret chez les Kabyles jusqu'à ce que notre dernière expédition le délivra. Il revient avec le titre de général, retrouve une mère qui l'a toujours cru vivant,

Chéri; *Jeanne Vanneau*, Mlle Périga; *Mme Rey mère*, Mme Chéri-Lesueur.

une femme qui, pour n'avoir pu porter son deuil que dans le cœur, l'a si vivement regretté, et une sœur dont il voit le bonheur.

Comédie honnête et drame émouvant, *Jeanne qui pleure et Jeanne qui rit* est l'œuvre collective d'un débutant et d'un maître expérimenté. Je ne sais lequel des deux a eu la plus grande part, mais je trouve ici plus de vigueur que d'habileté, plus d'idées que de mise en œuvre. Le premier acte, dans l'étude du notaire, est extrêmement long. Il est vrai qu'il a l'avantage de nous faire connaître tous les personnages de la pièce par les commérages des clercs, écho des commérages de la ville; mais les personnages eux-mêmes y viennent presque tous trop à propos. Le second acte surtout est remarquable par l'émotion. Ces subterfuges par lesquels on trompe la crédule tendresse de la pauvre aveugle, ces lettres apocryphes dont on lui donne lecture, composent une comédie cruelle qui fait mal à voir. Ce n'est pas trop du dénoûment si heureux qui nous attend pour compenser tant d'angoisses. Un succès honnête, mais qui n'a pas été jusqu'à la vogue, a accueilli ce retour du drame intime et vertueux, inauguré par un incontestable talent.

Les Pattes de mouche, comédie en trois actes, de M. Sardou (15 mai)[1], sont une espèce de jeu de cache-cache où il s'agit d'abord de découvrir, puis de faire disparaître une lettre compromettante. Cette lettre a été écrite par une jeune fille, mariée depuis à un amoureux qui, ne l'ayant pas reçue, s'est consolé d'une apparente infidélité en faisant le tour de monde. A son retour, forcé par un vieil oncle millionnaire de se marier au plus vite sous peine d'être déshérité, le voyageur se met à chercher femme dans le

1. Acteurs principaux : *Prosper Block*, Lafontaine; *Vanhové*, Landrol; *Suzanne*, Mme Rose-Chéri.

voisinage et rencontre son ancienne prétendue. Il apprend l'existence de cette fameuse lettre et s'en empare. La jeune femme veut la reprendre pour la détruire. Ses recherches dans l'appartement du jeune homme la compromettent. Les soupçons et la colère du mari sont détournés par une jeune amie de madame qui consent, pour la sauver, à passer pour la maîtresse du voyageur et qui deviendra sa femme. Voilà la donnée d'un imbroglio très-compliqué, mais très-vif, fécond en situations amusantes et en jeux de scène délicats.

Sous un joli titre, *la Folle du logis*, comédie en quatre actes de M. Latour-Saint-Ybars (22 août), est une leçon donnée aux jeunes filles qui se laissent aller aux écarts de l'imagination. Une demoiselle, déjà fiancée à un jeune homme digne d'elle, ayant été emportée par son cheval dans la forêt, a été sauvée par un bel inconnu qu'elle avait aperçu une autre fois se débattant contre des gens de mauvaise mine. Évidemment, ce doit être un prince proscrit, poursuivi jusque dans l'exil par ceux qui l'ont détrôné. Elle avoue franchement à son fiancé les impressions que lui a laissées cette rencontre. Celui-ci cherche l'inconnu de la forêt, et reconnaît en lui un jeune prodigue qui fuit ses créanciers et se cache pour échapper aux recors. Il n'hésite pas à laisser le champ libre à un tel concurrent. Le sauveur de la jeune fille est invité chez le père. Il suffit à la pauvre écervelée de voir de près l'objet de ses rêves, pour rougir de ses illusions, rappeler son fiancé et se promettre d'être dorénavant en garde contre les chimères de l'imagination.

Le Gymnase a obtenu un plus grand succès, et de bon aloi, dans *le Voyage de M. Perrichon*, comédie en quatre actes, de MM. Labiche et Martin (10 septembre)[1]. C'est une

1. Acteur principal : *Perrichon*, Geoffroy.

pièce de franche et vraie gaieté allant jusqu'à la limite de la charge, mais ne la dépassant pas. Une observation fine et malheureusement exacte se dégage d'un tableau plaisant : c'est que, pour l'homme vain, la reconnaissance est un sentiment pénible; la présence de celui qui l'a servi l'humilie, tandis que la vue de l'homme à qui il a lui-même rendu service flatte sa vanité. Il repoussera celui à qui il doit la vie, pour accueillir et combler sans cesse celui dont il se croit le sauveur.

Cette petite moralité se développe prestement dans un grand voyage. M. Perrichon, ex-carrossier enrichi, veut se donner le plaisir de faire avec Mme et Mlle Perrichon le voyage de Suisse. Nous les prenons à l'embarcadère de Paris, nous les suivons dans les montagnes et nous les retrouvons à Paris après le retour. Deux jeunes gens qui recherchent Mlle Perrichon en mariage, montent en chemin de fer avec eux et les suivent d'hôtel en hôtel et de glacier en glacier. Amis et concurrents, ils sont convenus de se disputer loyalement la conquête de la jeune fille ; le vaincu laissera sans rancune le champ libre au vainqueur.

La famille et les jeunes touristes visitent la mer de glace. M. Perrichon y fait de fastueuses folies. Par une imprudence, il est sur le point de rouler dans l'abîme, et l'un des jeunes gens le sauve. Après quelques remercîments, le bonhomme oublie le bienfait et finit par s'en irriter. Son rival s'y prend mieux : il se fait sauver par lui, et devient pour l'ex-carrossier un souvenir vivant de dévouement et de courage. Mais le bon sens de la mère et le bon cœur de la fille remettront les choses à leur juste place, et c'est le plus délicat des deux prétendants qui finira, mais non sans peine, par être accepté comme époux.

Il y a un personnage épisodique qui contribue à rendre notre Perrichon plus ridicule et dont l'intervention facilite le dénoûment : c'est un commandant de zouaves qui, près de la mer de glace, donne une leçon d'orthographe à l'ex-car-

rossier, à propos de son emphatique insertion sur le livre des voyageurs, puis vient à Paris lui en donner une de politesse. Cette dernière leçon amène les apprêts d'un duel dans une scène des plus comiques : M. Perrichon provoque le terrible officier avec fanfaronnade, en prenant ses mesures pour rendre la rencontre impossible; sa famille qui a pris aussi les sciences, le voit partir avec indifférence pour se couper la gorge; trois lettres ont été adressées en même temps au préfet de police pour le prévenir du lieu et de l'heure du rendez-vous. Tout ne finit cependant pas bien pour l'honneur de M. Perrichon qui est réduit à faire des excuses. Mais ses humiliations tournent au profit de sa fille et assurent son bonheur.

Le Voyage de M. Perrichon est moins remarquable par la création d'un type que par l'habileté de la mise en œuvre. M. Perrichon n'est en définitive qu'une sorte de M. Prudhomme, bonhomme ordinairement emphatique par accès, de nature foncièrement vulgaire, mais très-vraie. Original ou copie involontaire, il est très-vivant, il est bien lui-même. C'est le mérite de tous les personnages d'une comédie bien faite; dans la rapidité du mouvement général, chacun doit être dans son rôle, dans sa peau; chacun doit avoir sa physionomie propre, son accent, son genre d'esprit. L'écueil des auteurs les plus spirituels au théâtre, est de reproduire, sous la diversité apparente des personnages, une seule et même physionomie, celle de l'esprit de l'auteur.

C'est l'écueil que nous devons signaler à M. Edmond About, à propos du *Capitaine Bitterlin*, comédie en un acte, en collaboration avec M. de Najac [1] (27 octobre). C'est la mise en scène de *Trente et Quarante*, l'un des romans les plus gais que nous ayons rencontrés de longtemps.

1. Principal acteur : *Bitterlin*, Lesueur.

L'analyse que nous avons faite, l'an passé, du livre[1] nous dispensera d'indiquer ici le sujet de la pièce qui a, d'ailleurs, été assez bien accueillie. De l'esprit, de la verve, des mots, des plaisanteries poussées, l'acteur aidant, jusqu'à la charge, voilà ce que le *Capitaine Bitterlin* offrait d'un bout à l'autre. Et avec tout cela le petit acte a paru à plusieurs manquer de rapidité et de chaleur.

Il n'y a pas trop à s'en étonner, si l'on réfléchit à la différence des qualités qui font réussir dans le livre et à la scène. M. About a de l'esprit, tant d'esprit qu'il en donne à tous ses personnages; mais il donne à tous le sien, un esprit petillant, étincelant, tout d'à-propos, prompt à la saillie et à la réplique, amusant jusqu'à la bouffonnerie : on lui en a reproché l'excès, même dans ses romans. Mais en somme, comme en prenant un livre, c'est l'auteur même qu'on choisit, on ne se fâche pas de trouver l'auteur à toutes les pages; il répond à votre disposition du moment, vous l'aimez ou vous l'acceptez sous toutes les formes qu'il revêt, sous les noms de ses différents héros.

Au théâtre, c'est autre chose : les personnages sont là, représentés par autant d'acteurs qui parlent, qui marchent, qui agissent devant vous. S'ils ne sont tous que le reflet d'une même personne, de l'auteur, que la copie d'un même modèle, l'épreuve d'un même type, l'écho d'un même esprit, toute illusion disparaît : c'est l'auteur qui se multiplie, qui est toujours en scène, qui joue seul sa pièce, prenant divers masques et changeant de voix sans cesser d'être lui. Son agilité ne le sauvera pas. Le spectacle de cet exercice deviendra fatigant : malgré toute sa prestesse, cet éternel auteur sera long; il sera froid, malgré toute sa verve. Il sera la charge de lui-même, et tous ses types paraîtront les copies les uns des autres. Est-ce à dire que M. About soit condamné à ne jamais réussir au

1. Voy. t. II, *Année littéraire*, p. 114-118.

théâtre? Si cela était, il aurait pour se consoler l'exemple de Voltaire qui a toujours eu trop de malice pour faire une comédie tolérable; mais mieux vaut espérer que M. About en écrivant pour la scène, aura assez d'esprit pour en montrer un peu moins.

Un tyran en sabots, comédie en un acte, de MM. Dumanoir et Lafargue, représentée le même soir[1], est une histoire de servitude rurale. Ce n'est au fond qu'une bouffonnerie, mais vive et amusante. Les personnages sont bien posés, les types variés et vrais; l'observation du caractère du paysan est juste, et le tableau de sa rapacité haineuse à l'égard du bourgeois d'une effrayante exactitude. Notre tyran en sabots possède un demi-arpent enclavé dans la propriété d'un riche parfumeur de Paris. Son lopin de terre vaut bien 500 francs : il est successivement porté à cinq, à dix, à quinze, à vingt mille francs, sans compter les conditions accessoires, pot-de-vin, épingles et le reste; sinon, le propriétaire subira toutes les conséquences de la servitude d'enclave, aggravée dans l'espèce, de tout le mauvais vouloir d'un voisin narquois et méchant. Beaucoup de sel, mais un peu gros, est jeté dans cette paysannerie; des situations piquantes, des mots un peu lestes en font un des vaudevilles les plus gais, sinon les plus moraux, qui se soient hasardés, dans le cours de l'année, sur la scène du Gymnase dramatique.

Un mot seulement des reprises de ce théâtre. Nous n'en voyons que deux à noter : *les Faux bonshommes* (juillet) et *la Dame aux Camélias* (24 novembre), les deux pièces empruntées au répertoire du Vaudeville. L'apparition des *Faux bonshommes* au Gymnase a été surtout remarquée

1. Principal acteur : *Desaubiers*, Geoffroy.

pour la distribution des rôles[1]. Les habitués des deux théâtres et avec eux les critiques se sont plu à comparer les interprètes que les types si connus de l'œuvre de MM. Barrière et Capendu avaient rencontrés sur les deux scènes. Quant à la pièce elle-même, accueillie, il y a quelques années à peine (1856), comme une comédie de mœurs si vivante, certaines parties en ont déjà paru vieillies. Les scènes capitales, celle du contrat de mariage où l'on ne parle que de mort et de succession, ainsi que celle où le bonhomme Dufourré s'arrange d'avance une si bonne petite vie pour le jour où sa femme sera morte, ont paru toujours aussi fortes, aussi neuves. Mais en définitive, malgré des détails amusants jusqu'à la bouffonnerie, *les Faux bonshommes* sont une des plus tristes caricatures de la nature humaine.

Nous n'avons rien de nouveau à dire ici de *la Dame aux Camélias*[2], dont les dernières œuvres de M. Alexandre Dumas fils nous ont donné, à plusieurs reprises, l'occasion de rappeler le souvenir. C'est sans doute par regret de n'avoir pas accru cette année, dans son répertoire, la famille déjà si nombreuse des héroïnes du demi-monde, que le Gymnase-Dramatique est allé chercher sur une autre scène Marguerite Gauthier, leur sœur aînée.

1. Principaux acteurs : *Péponnet*, Geoffroy; *Dufourré*, Lesueur; *Thévenot*, Landrol; *Octave*, Berton.

2. Principaux acteurs : *Armand*, Lafontaine; *Marguerite*, Mme Rose Chéri.

5

Vaudeville. Drames et comédies : ***la Pénélope normande, la Tentation, l'Envers d'une conspiration ; la Femme doit suivre son mari, Toute seule, Ce qui plaît aux femmes, la Rédemption*, etc. Reprises : *les Mères repenties*.**

Le Vaudeville n'a pas autant cherché que le Gymnase-Dramatique à revenir au genre spirituel et modeste de comédie que rappelle son nom. Il est resté, la plus grande partie de l'année, dans les traditions du drame. Les petites pièces ne s'y sont produites que comme des intermèdes. La poésie y a tenté une apparition sans succès, et la principale des reprises a été empruntée au répertoire d'un des théâtres du boulevard, comme pour montrer que c'est bien au genre du drame que le Vaudeville entendait, en 1860, rester fidèle.

C'est par un drame suffisamment noir qu'il inaugure l'année, *la Pénélope normande*, en cinq actes, de M. Alphonse Karr (13 janvier)[1]. On a beaucoup dit et contredit au sujet de la paternité littéraire de cette pièce qui pousse sans pruderie la peinture de l'horrible et de l'immoral à ses dernières limites. Tout le monde croyait savoir qu'elle était tirée du roman de M. Alph. Karr, dont elle porte le titre, par MM. Siraudin et Lambert Thiboust, avec la coopération du romancier. On racontait le voyage à Nice des deux dramaturges allant porter le concours de leur savoir-faire à M. Alph. Karr, inexpérimenté comme un débutant dans l'art de charpenter une pièce. Cette version a été démentie. Les deux collaborateurs putatifs seraient simplement intervenus pour décider M. Alph. Karr à mettre son

1. Acteurs principaux : *d'Apreville*, Lafontaine ; *Sanajou*, Félix ; *Férouillat*, Minié ; *Noémi*, Mme Doche.

roman au théâtre. L'examen comparé du drame et du roman montre, en effet, que l'un et l'autre sont de la même main. Un critique, d'ordinaire très-exact dans ses analyses, a même été jusqu'à dire qu'il n'y avait pas dans le drame une seule situation et presque un seul mot qui ne fût dans le roman[1].

M. Alphonse Karr, dans une lettre au lecteur, jetée d'une façon assez inattendue au milieu même du livre, avait professé d'avance cette opinion que le théâtre s'est laissé imposer jusqu'ici, par une fausse pudeur, des limites trop resserrées. Suivant lui, « l'auteur offrira sans scrupule à vos yeux des créatures à peu près nues et à vos oreilles des équivoques de mauvais goût, mais il n'osera pas avouer que ce n'est pas pour le bon motif que l'on courtise ces créatures déshabillées, et le public s'effaroucherait fort, si elles n'étaient pas, à la fin, pudibondement et correctement épousées. » Voilà une remarque à laquelle la moitié du répertoire du premier théâtre venu donne le plus complet démenti. Que de Marcos et d'Albertines on voit courtiser sur la scène, sans pensée de mariage!

Le romancier ajoute que l'adultère n'est toléré sur la scène que dans les pièces en vers: « *Phèdre*, en prose, et sous un autre nom que celui de tragédie, exciterait l'indignation du public. » Pour *Phèdre*, je ne dis pas non; seulement il faut remarquer que l'adultère est ici de l'inceste; mais, quant à l'adultère simple, « si facilement admis dans les livres, » selon l'auteur, il n'y avait pas besoin d'une révolution dramatique pour le faire monter sur les planches du théâtre: il y trônait déjà, et la liberté que réclame M. Alphonse Karr de l'y installer, comme dans les livres, comme dans la vie, bien d'autres avant lui l'avaient prise.

Pour mieux assurer cette liberté à tous les dramaturges présents et à venir, M. Alphonse Karr va la pratiquer sur

1. M. Biéville, feuilleton dramatique du *Siècle*.

une large échelle, inventant à dessein une combinaison d'adultère à double effet qu'il expose ainsi : « Il est une autre situation *plus qu'assez commune dans le monde vivant* et qui n'est pas admise dans le monde des livres. Regardez autour de vous : il n'est personne qui n'ait dans le cercle de ses connaissances une femme qui, trompant son mari pour un amant, trompe celui-ci à son tour pour un autre amant, c'est-à-dire pratique l'adultère à fleur double — *flore pleno*, — comme disent les horticulteurs. »

C'est cette situation, *plus qu'assez commune*, suivant l'auteur, qu'il croit avoir portée le premier dans les livres et qu'il porte, je crois, le premier sur le théâtre. Roman ou pièce, *la Pénélope normande* est tout entière dans cette donnée. Hercule d'Apreville est un capitaine au long cours qui ne demanderait pas mieux, vu son âge, que de se reposer sur l'élément solide, mais qui se remet à courir les mers uniquement pour complaire à sa jeune femme, avide d'être assez riche pour vivre à Paris. En partant, il laisse la belle Héloïse Noémi sous la garde d'un Cerbère domestique, son ami Anthime Férouillat, grossier personnage, à la peau tannée et goudronnée ; c'est celui-là même que la belle jeune femme, faute de mieux, prend pour premier amant. Survient plus tard le noble et beau René de Sorbières, objet plus digne de ses rêves. Elle lui fait des avances, qui ne sont pas repoussées. Sa vie a dès lors deux parts et appartient, tour à tour ou en même temps, aux exigences de ce double adultère, au milieu d'angoisses qui nous touchent peu et d'une hypocrisie qui nous dégoûte. Puis, le mari revient, et découvre tout. Il dissimule et couve sa vengeance. Il excite l'un des rivaux contre l'autre, fait tuer René d'un coup de sabre par Férouillat, et après avoir blessé lui-même Férouillat dans un duel à la carabine, l'achève à coups de couteau. Le roman fait mourir d'Apreville des suites du duel, en accomplissant une dernière vengeance : il défigure sa femme avec du vi-

triol et se réjouit d'emporter sa funeste beauté avec lui dans la tombe. Dans la pièce, il tient la malheureuse entre la vie et la mort, prêt à la tuer si M. de Sorbières vit, ou à la laisser vivre, s'il meurt. Celui-ci étant mort, le capitaine repart sur sa frégate pour ne plus revenir, mais en pardonnant à la femme qu'il laisse entre deux cadavres.

La voilà donc cette situation « plus qu'assez commune » dans la vie ! Transportée dans le livre et au théâtre, avec des variantes d'incidents que je néglige, elle n'a fait qu'un mauvais roman et un drame pire encore. M. Alphonse Karr manie l'horrible, sans en tirer aucune terreur. On ne s'intéresse pas assez à ses personnages pour trembler pour eux. Que m'importent les grossières fureurs de la jalousie chez Férouillat et les convoitises insatiables de sa digne amante ? Je ne voudrais un peu de bien qu'à ce pauvre René de Sorbières, le Joseph imprudent de cette autre madame Putiphar, qui seul mérite de survivre ; le roman lui avait fait grâce et c'était raison. Que le capitaine Hercule tue maître Anthime comme un chien enragé, qu'il écrase sa complice comme une chose immonde, et meure lui même par surcroît, c'est une triple justice : personne ne s'avisera de pleurer sur eux. Mais alors où est le drame, si aucune sympathie, aucune douce pitié, ne se mêle à la terreur ? Où est l'art dans ces peintures de catastrophes humaines, si l'on n'y sent rien vibrer d'humain ?

C'est dans le roman, où les caractères se développent plus à l'aise, qu'il faut voir combien sont peu intéressants ces divers personnages, et par suite, combien est froide l'action dont ils deviennent les victimes, si sanglante qu'elle soit, si dramatique qu'elle paraisse. C'est Noémi qui tient et de beaucoup le plus de place. Il est impossible de rien imaginer de plus détestable que cette petite rouée. On n'est pas plus froidement corrompu. Quelle tactique savante ! que de diplomatie, quel sang-froid, que de calculs stratégiques elle met en œuvre avec l'homme dont elle veut

faire sa dupe ou sa proie! Notez qu'elle a une fille, témoin innocent de tout ce vilain jeu ; que sa fille grandit entre sa mère et ses amants ; qu'elle va faire sa première communion, au moment où la mère pousse le plus vivement sa nouvelle intrigue ; enfin que celle-ci entretient son amant des choses qui concernent son enfant.

Dans quel style ensuite est écrit ce roman d'où le drame doit sortir! M. Alphonse Karr est, à coup sûr, un polémiste très-spirituel, plein de malice et de verve, qui manie en se jouant la satire, improvise un pamphlet et va semant partout les coups d'une plume acérée, comme la guêpe les coups d'aiguillon. Mais dans les choses de sentiment, l'esprit le sert moins bien que dans la satire. Il y porte une finesse recherchée et un marivaudage qui fatigue. Il y a dans *la Pénélope normande* près de trois pages de jeux d'esprit sur un pot de giroflée invité à descendre de sa fenêtre dans le parc et qui, par orgueil, « veut rester dans la terre maigre et aride de sa prison de faïence; » il y a des comparaisons entre l'amour et la musique, que Noémi termine ainsi : « C'est plus doux, plus tendre, plus enivrant, je l'avoue, de chanter en *mineur;* mais que voulez-vous! je suis *majeur* jusque dans les os. » Étrange littérature que cet accouplement des subtilités de l'esprit avec les corruptions du cœur et des raffinements du style avec les fanfaronnades de l'immoralité ! Est-ce là, par hasard, ce qu'on appelle agrandir le domaine de l'art? et devons-nous aussi, parmi « ces conventions étranges qui, dit-on, restreignent singulièrement le nombre des combinaisons dramatiques et littéraires, » ranger avec la morale, la raison, le bon sens et le goût?

Dans *la Tentation*, le second drame en cinq actes du Vaudeville (19 mars)[1], M. Octave Feuillet assaisonne par-

1. Acteurs principaux : *De Vardes*, Lafont; *Achille*, Félix; *Gordon*, Munié; *Camille*, Mlle Marquet; *Mme de Vardes*, Mme Guillemin.

fois la morale des mêmes défauts que M. Alphonse Karr, dans *la Pénélope normande*, l'immoralité. Ce qui manque le plus à l'un et à l'autre, c'est le naturel. Les deux pièces ne sont qu'un paradoxe en action ; seulement, paradoxe pour paradoxe, j'aime mieux celui qui fait le plus d'honneur à l'homme et à la société. *La Tentation* se rapproche par certaines situations du proverbe que le même auteur faisait jouer en même temps au Gymnase, *le Cheveu blanc*. C'est aussi l'histoire d'une réconciliation conjugale; mais ici les époux divisés intestinement trouvent un rapprochement inattendu à l'époque fixée d'avance pour leur séparation publique, et cette époque est plus solennelle que la découverte d'un cheveu de nuance trop claire, c'est le mariage de leur fille.

De cette donnée, mieux que de la première, M. Octave Feuillet pouvait tirer une charmante comédie ; mais pour en faire sortir un drame, il fallait la compliquer de moyens et d'effets d'un autre ordre au milieu desquels la leçon s'émousse et l'action languit. Pour avoir ses cinq actes, on nous en a fait un tout entier avec une scène de duel. Rien n'y manque, depuis l'arrivée des combattants et des témoins jusqu'à la séparation après l'honneur satisfait; toutes les formalités se remplissent dans leurs détails sacramentels : c'est vrai comme un procès-verbal en action. Ajoutez que la mise en scène rivalisait avec tant d'exactitude et que la rencontre avait lieu dans une clairière véritable, au milieu d'un véritable bois. Si cet acte était tout en décors, plusieurs scènes des autres actes étaient tout en sermons, et la moralité, au lieu de sortir des faits eux-mêmes dans un cadre trop vaste pour eux, s'amplifiait outre mesure en tirades destinées à le remplir.

Ajoutons quelques mots sur les caractères et le développement de l'action. D'une part, un mari positif, sous ce vernis de tous les vices bien portés et des habitudes légères du grand monde, ne refusant rien à sa femme que lui-

même, empressé à satisfaire toutes ses fantaisies, mais la quittant sans cesse pour les courses, son cercle et le Jockey-club; d'autre part, une femme d'une sensibilité exagérée, comprenant l'amour comme un culte dont elle serait l'idole, malheureuse de n'être ni adorée ni comprise; le contraste est bien conduit. Entre les deux, un brave cousin, très-bon, très-droit, doué de sens et de cœur, que personne ne prend pour un amoureux et qui l'est de leur fille, s'efforce à la fois de donner du courage à la belle éplorée et de ramener le mari à un peu plus d'attention pour sa trop sensible compagne. Accessoirement, les deux grands-mères dont chacune a pour règle unique de conduite d'approuver ce que l'autre désapprouve, et réciproquement, sont d'un effet plaisant et naturel. Le poëte qui tombe on ne sait d'où et par le hasard le plus bizarre au milieu du ménage, est un vrai personnage de comédie, qui ne s'explique que par le besoin que l'auteur en a; ce n'est pas le dieu-machine, mais le tentateur *ex machina*. C'est par lui que la femme, apprenant à ses dépens que si l'esprit est prompt, la chair est faible, sera conduite jusqu'à la faute, exclusivement. Après le duel, qui commence le châtiment de la mère, la fille trouve dans les tristesses intimes dont elle est témoin, un apprentissage sérieux de la vie, et elle ne veut plus d'autre époux que ce loyal et modeste cousin auquel elle préférait jusque-là le premier jeune élégant venu. En les unissant, le père et la mère leur font chacun sur leurs devoirs réciproques un sermon en plusieurs points. C'est alors que les prédicateurs se touchent eux-mêmes, et les voilà dans les bras l'un de l'autre, pleurant, se pardonnant, oubliant leur parti pris de séparation et recommençant la vie sous de meilleurs auspices. Voilà les peintures vraies, les caractères étudiés et les incidents intéressants, qui, malgré nos critiques précédentes, recommandaient *la Tentation*, cette comédie travestie en drame.

Troisième pièce en cinq actes du Vaudeville : *l'Envers d'une conspiration*, de M. Alex. Dumas (4 juin)[1]. Sous le titre de comédie, c'est un roman historique, découpé en scènes, avec cet embrouillement d'incidents propre aux grandes pièces de M. Scribe, avec des surprises, des jeux de ressorts secrets, des combinaisons fantastiques dignes de l'auteur de *Monte-Cristo* et des *Mousquetaires*. Ce qui est digne aussi du fameux romancier, c'est le sans-façon avec lequel il traite l'histoire. On en pourra juger par cette analyse.

La conspiration à laquelle se mêle une de ces intrigues d'amour qu'on ne voit qu'à l'Opéra-Comique, a pour objet de ramener Charles II sur le trône d'Angleterre, malgré les efforts des puritains. Le chef, la tête, l'âme du complot, selon la comédie, est miss Hamilton, la sœur d'un des principaux officiers du parti républicain. C'est elle qui décide le retour du roi, qui lui compose une garde, qui la loge dans un hôtel voisin de l'hôtel Hamilton; une armoire mouvante, qui fait communiquer les deux appartements, permet à la conspiratrice de tout surveiller dans un camp, en dirigeant tout dans l'autre, et offre au roi, en cas de besoin, une retraite sûre dans la maison même de son ennemi. Elle a pour auxiliaire, ni plus ni moins que la Dame blanche, un jeune paladin, amoureux de sa beauté voilée. Après avoir reçu pour elle un coup d'épée de son frère, le colonel Hamilton, Evan, qui est Écossais, puritain et adversaire du roi, se trouve un des meilleurs amis de l'officier, qui l'héberge dans son hôtel. Jugez à quelles scènes de surprise l'armoire mouvante va l'exposer. Son domestique explique tout, comme un valet d'opéra-comique, par des visites de lutins. Mais le brave jeune homme, surprenant la belle dans sa fuite trop lente, presse, en tâtonnant, le mur où elle a disparu, rencontre le

1. Acteurs principaux : *Evan*, Dupuis; *Charles II*, Nertann; *Hamilton*, Munié; *miss Hamilton*, Mlle Pierson; *la reine*, Mlle Marquet.

ressort, fait ouvrir l'armoire, passe dans les appartements voisins, et tombe dans celui de la reine qu'il croit être sa belle inconnue. A ses discours, la reine et ses gens le prennent pour un fou ou pour un espion. Se croyant au milieu des puritains, dont Hamilton lui a fait épouser les projets, il révèle leur mot d'ordre, sans s'en apercevoir, et fait échouer leur dernier coup de main. A la prière de miss Hamilton qui promet de l'aimer, il se laisse revêtir d'un costume de Charles II, et, tandis que le vrai roi, escorté par Monck, fait son entrée triomphale dans Londres, il est saisi par les puritains et jeté dans la prison même de Charles Ier. Mais miss Hamilton le présente au roi comme un des serviteurs les plus utiles de sa cause, et le roi lui donne la main de sa belle restauratrice pour récompense.

On voit comment dans le *libretto* de comédie, tiré par l'imagination de M. Alex. Dumas d'un des événements les plus importants de l'histoire d'Angleterre, les faits les plus connus sont défigurés, les personnages travestis, les rôles déplacés. De par l'autorité privée du romancier, Charles II qui n'épouse Catherine que deux ans après sa restauration, est déjà marié; la reine, si connue par sa laideur, est brillante de beauté; une jeune fille romanesque prend le rôle de Monck, le faiseur de rois, et fait sortir une révolution, avec son propre mariage, d'une armoire à surprises. Mais il est avec les faits des accommodements, et les broderies historiques ont toujours été, pour une imagination aussi à l'aise dans l'invraisemblable, les plus légères des peccadilles.

Après ses quinze actes en trois pièces, le Vaudeville donne en quelques jours trois petites pièces d'un acte chacune. C'est d'abord *La femme doit suivre son mari*, de M. Delacour (1er juillet), imbroglio très-gai qui a pour dénoûment le triomphe d'un mari vertueux injustement soupçonné par sa femme; c'est ensuite *Toute seule* (4 juillet),

de MM. Ed. Plouvier et Adenis, roman d'une veuve qui, menacée dans sa solitude par un prétendant dont elle ne veut pas, rencontre par le plus grand hasard, dans un ancien ami d'enfance un protecteur et un second mari; c'est enfin *le Trésor de Blaise*, de M. Muller (même jour), honnête paysannerie où la supposition d'un trésor enfoui dans une cabane procure à une pauvre villageoise une foule de prétendants parmi lesquels elle choisit celui qui l'aime le mieux. Ces trois petites pièces, la première surtout, ont été accueillies avec plaisir par un public fatigué des complications ou des émotions factices des grandes pièces, comme le signe d'un retour vers un genre moins ambitieux, et dont le but est moins d'étonner que de plaire.

Le plus grand événement de l'année dramatique au Vaudeville a été l'apparition d'une œuvre singulière, étrange, signée d'un nom qui ne semblait pas promettre un tel degré d'excentricité, nous voulons parler de la pièce en trois actes mêlée de chant et de danse, de M. Ponsard : *Ce qui plaît aux femmes* (30 juillet)[1]. C'est, sous un titre unique, l'assemblage de trois pièces, car chaque acte en forme une distincte, à peine rattachée aux deux autres par un fil léger. Conçue en dehors des règles ordinaires de l'art, l'œuvre de M. Ponsard a soulevé contre elle toutes les puissances établies, sans avoir pour elle le public parfois si indulgent pour les erreurs et sympathique pour les hardiesses. Mille bruits couraient d'avance sur le nouvel essai dramatique ; à peine eut-il paru à la scène qu'un ordre supérieur en prononça la suppression. Les critiques qui s'apprêtaient déjà à déchirer cette proie, rentrèrent leurs dents et leurs griffes. « M. le ministre, disait spirituellement l'un d'eux[2], pour des raisons que j'ignore et qu'il serait in-

1. Acteurs principaux : *Gontard*, Brindeau; *la comtesse*, Mlle Fargueil; *Louise*, Mlle Essler.
2. Francisque Sarcey : *Opinion nationale*, du 7 août.

discret de demander, déclare que la pièce de M. Ponsard est dangereuse et la supprime. Je n'ai pas le cœur de prouver qu'elle est mauvaise et de m'acharner sur un corps mort. Je passe du côté de l'auteur. Je lui en voulais auparavant de m'avoir donné une œuvre qui me paraissait indigne de sa grande réputation ; je lui demandais compte de tous les défauts que j'y croyais voir ; c'est au ministre que je m'en prendrais aujourd'hui volontiers, s'il n'était pas infiniment plus dangereux de critiquer les ministres que les poëtes. »

D'où pouvait venir, contre l'œuvre d'un académicien, cette proscription qui ne dura d'ailleurs que quelques jours (4-8 août)? L'analyse de la pièce, en faisant comprendre ses défauts littéraires, laissera difficilement entrevoir ses dangers politiques. M. Ponsard n'a pris au conte si charmant de Voltaire : *Ce qui plaît aux dames*, que son titre modifié. Si la question est la même, la solution est différente. Suivant Voltaire, ce qui plaît à la femme c'est le commandement :

.... Fille ou femme ou veuve, ou laide ou belle,
Ou pauvre ou riche, ou galante ou cruelle,
La nuit, le jour, veut être, à mon avis,
Tant qu'elle peut, la maîtresse au logis,
Il faut toujours que la femme commande.
C'est là son goût ; si j'ai tort, qu'on me pende.

Voyons ce qui plaît aux femmes suivant M. Ponsard. Une jeune veuve, riche, belle, adorée, s'ennuie. Ses nombreux prétendants, tous gentlemen accomplis, la pressent de choisir entre eux. Son embarras est grand. Pour en sortir, son cousin lui conseille de donner tour à tour un jour entier à chacun de ses adorateurs ; elle accordera sa main à celui qui lui fera passer la journée la plus agréable. L'idée de ce concours dont la comtesse est le prix, est adoptée. Le cousin choisit lui-même son jour et prend le

dernier. C'est là l'exposition, le premier acte, et pour ainsi dire la première pièce.

Le second acte, qui n'a aucun rapport apparent avec ce qui précède, se compose d'une féerie, préparée, montée et représentée tout exprès pour complaire à la belle ennuyée par un de ses prétendants, grand amateur de spectacle. Cette féerie se détache de la pièce comme le ballet de certains opéras. Elle peut se représenter à part, et elle l'a été en effet plusieurs fois, ayant survécu pendant quelques semaines à la pièce entière. Elle est écrite en vers. Dans une région enchantée, fantastique, les fées se livrent aux danses, aux chants, aux causeries folâtres. Au milieu d'elles survient leur reine accompagnée de Robin, son lutin fidèle. Elle est triste et n'écoute ni les légers propos, ni les chansons. Elle est amoureuse d'un mortel à qui elle inspire la pensée de venir chercher l'amour dans ce pays magique. Il vient et il est soumis à de dangereuses épreuves qu'il paye de sa jeunesse; car le pauvre chevalier errant perd quinze ans de sa vie à chaque tentative infructueuse qu'il fait pour découvrir ce dieu caché. Déguisées en bacchantes, et leur reine à leur tête, les fées l'accueillent dans un château et lui offrent, comme le véritable amour, l'amour des voluptés. Le jeune homme les repousse avec horreur. Conduit dans un second château, il trouve la reine des fées vêtue d'une tunique de drap d'or, au milieu de flots d'or, représentant encore l'amour, mais l'amour de l'or. La reine lui offre toutes ces richesses qui le rendront maître du monde. Le chevalier la repousse une seconde fois. La reine, sous une autre forme, le tente encore : elle lui offre l'amour du pouvoir. Encore un amour funeste que le chevalier chasse loin de lui. Alors la reine reconnaît qu'il est digne d'elle ; elle lui rend la jeunesse qu'il a perdue, et le menant par la main au milieu des fées et des sylphes, elle le proclame leur roi et son époux.

Après la féerie, un spectacle bien différent sera donné

à la veuve par un autre de ses prétendants, le cousin lui-même, et formera le troisième acte. Quand la toile se relève, le théâtre représente une affreuse mansarde, nue, froide, humide, ouverte au vent. C'est l'antre de la misère habité par deux orphelines. Derrière un paravent déchiré, se fait entendre une voix plaintive. Une jeune fille, la sœur de la malade, est là, triste et sombre, occupée à coudre avec une vivacité fébrile, malgré le froid qui roidit ses doigts et la chute du jour qui va tout à l'heure interrompre son travail, unique et faible ressource contre la maladie et la faim. Pour compléter le tableau, le portier vient, au nom du propriétaire, réclamer le loyer échu. Mais point d'argent : toutes les épargnes se sont en allées en remèdes. Alors se présente chez l'ouvrière une revendeuse qui a acheté pièce à pièce son petit héritage. Elle vient lui proposer aujourd'hui de se vendre elle-même, et elle oppose à cet effroyable dénûment l'opulence, le luxe éblouissant de celles qui ont bien voulu profiter de son entremise. Elle lui montre un riche collier comme gage de ses paroles. La jeune fille chasse la tentatrice qui annonce qu'elle reviendra; mais elle se sent moins forte et toute troublée après cette horrible lutte. C'est en ce moment que la comtesse entre dans la mansarde, conduite par son cousin. Frappée d'abord d'horreur, puis de pitié, elle est heureuse de pouvoir soulager de tels maux. La reconnaissance de la jeune fille ajoute à son émotion. C'est le cousin qui lui a procuré la meilleure journée : c'est lui le vainqueur, et elle est heureuse de lui donner sa main. Conclusion : ce qui plaît aux femmes, c'est la charité.

Il est inutile d'insister sur le défaut d'unité et le manque complet de suite d'une semblable pièce. Mais M. Ponsard ne méritait-il pas d'être traité avec plus d'indulgence par ceux qui lui reprochaient jusqu'à présent trop de respect pour des conventions surannées? Je ne crois pas, pour ma part, que l'auteur de *Charlotte Corday* et de *la*

Bourse ait toujours mérité le reproche de timidité excessive. Seulement, quand il met sur la scène quelque conception hardie, il n'a pas l'habitude de l'annoncer dans un programme fastueux, comme une révolution du monde dramatique. Aujourd'hui la témérité était trop visible. Un auteur en qui l'on s'obstine à ne voir qu'un écrivain correct, un académicien, parce qu'on n'a pas compris au jour le jour ses transformations, se trouve tout à coup un peu loin du chemin de l'Académie ; tout le monde s'en émeut et prend la férule pour l'y ramener. Pourquoi ne pas pardonner, de temps en temps, des caprices au poëte ? Pourquoi ne pas lui permettre de rapprocher dans un monde fantastique les contrées sociales les plus riantes et les plus désolées, de réunir dans un même cadre une charmante peinture et une forte leçon ?

Rien de plus gracieusement poétique que la féerie placée entre cette comédie de salon et ce drame de la mansarde. Le caquetage des fées est un vrai gazouillement ; la description de leurs attraits fantastiques est une miniature microscopique, mais achevée. Voyez la parure de l'une d'elles :

Moi, pour rafraîchir ma toilette,
J'ai dépouillé les verts sentiers;
J'ai poursuivi la violette
Dans son nid, sous les églantiers.

Des papillons coupant les ailes,
Je m'en suis fait un éventail;
Aux cuirasses des coccinelles,
Je dois mon collier de corail.

J'ai trouvé mes boucles d'oreille
Dans la rosée au fond des fleurs,
J'ai pris au dragon qui sommeille
L'escarboucle aux mille couleurs.

La feuille du houx m'a peignée
Vers le miroir des étangs bleus

La dentelle de l'araignée
Sert de résille à mes cheveux;

La branche du prunier sauvage
Fournit d'épingles mon corset;
Et parmi les joncs du rivage
J'ai choisi mon souple lacet.

Voici l'esprit plus simple, dans un style vif comme celui d'une chanson. C'est Robin, déguisé en vieille femme, qui répond au jeune chevalier.

— Connais-tu le sentier qui mène
Vers l'amour? — Je le connaissais
Quand j'étais jeune; et, sous le chêne,
Quand, leste et vive, je dansais,
L'amour se mêlait à nos rondes,
Attiré par mon œil fripon,
Mes petits pieds, mes jambes rondes
Que laissait voir mon court jupon.
Le temps a flétri mon visage
Et l'amour n'est plus revenu.

Quel autre ton, quand la reine des fées offre au jeune amoureux les séductions de l'or!

Prends tout! Plonge les bras dans ce flot métallique;
De sa pluie opulente arrose les passants;
Ceux sur qui tombera cette averse magique
Te rendront ton or en encens.

Veux-tu des amis? Viens, leur cœur est dans ces coffres.
Veux-tu des femmes? Tiens, leurs baisers sont ici.
Si quelqu'une dit : « Non, » double et triple tes offres;
La plus fière dira : Merci!

Tu tiens entre tes mains la puissance suprême;
Élève tes flatteurs, abats tes ennemis;
Vice et passion, jusqu'au crime lui-même,
Tout, jusqu'aux vertus t'est permis.

Le jeune homme répond :

Ta parole dessèche; on dirait à l'entendre,

Qu'un simoun souffle sur le cœur;
Je suis déjà mauvais; ce que j'avais de tendre
Devient égoïste et moqueur.
Je n'aime déjà plus mes amis; je soupçonne
Qu'ils flattent en moi mon argent;
Le dévouement s'éteint; la pitié m'abandonne,
J'appelle vaurien l'indigent.
Qui donc es-tu, démon fatal? Tu ne peux être
L'amour....
— Je suis l'amour de l'or.

Quand l'amour du pouvoir parle à son tour, la poésie lui prête le langage profond et perfide de la politique :

Je puis t'ouvrir l'accès des conseils; je puis faire
Tourner ton astre autour de la royale sphère,
Va, monte à la tribune, escalier du pouvoir;
Tu sais comme on procède ; on sert les nobles causes,
Les peuples affranchis, les libertés écloses;
On proclame le droit en face du devoir,
On défend la raison, l'examen, la lumière,
La mâle égalité, trempe de l'âme fière,
Qui pousse aux grands destins les peuples aguerris,
On dit aux nations qu'elles sont souveraines.
Et ne sont pas la chose ou des rois ou des reines;
Puis, quand on a longtemps enflammé les esprits,
Quand à l'homme d'État, le tribun a fait place,
Sur le feu qu'on soufflait on jette de la glace,
On prône le respect détruit par le niveau :
« Une aristocratie importe à l'équilibre;
Rien ne sera debout si l'examen est libre;
Il faut un frein pieux aux écarts du cerveau. »
Bref! on dit le rebours des choses qu'on a dites!
« Les révolutions, catastrophes maudites!
L'État roule sans fin dans ce gouffre sans fond
Le salut est le droit divin. » Chez les marquises
On médit galamment des réformes conquises.
Et cependant, saisis d'un vertige profond,
Les jeunes gens sur qui ces exemples descendent,
Devant ce changement énorme se demandent
Ce que c'est que le vrai; s'il est ou s'il n'est pas;
Si la conviction n'est pas la duperie,

Et s'il faut croire au bien, quand son aspect varie
Selon qu'on le regarde ou dans haut ou d'en bas.

Ce style pourrait être plus nerveux, mais comme c'est une femme qui parle, on peut lui pardonner un peu de mollesse dans cet exposé des doctrines de Machiavel. En général, le talent de M. Ponsard comme écrivain s'accommode mieux de la grâce que de la force. Mais la hardiesse de l'idée ne l'effraye pas ; il lui suffit qu'elle soit juste et honnête. On a fait de lui l'homme de la règle ; si l'on entend par règles les conventions du passé, cette qualification est inexacte. M. Ponsard n'en connaît que deux, mais celles-là sont permanentes, universelles : le bon sens et la conscience. La seconde ne souffre jamais d'écarts ; la première en permet quelques-uns. Pourquoi la raison couperait-elle les ailes à l'imagination, lorsque de ses excursions dans le monde fantastique elle rapporte une poésie gracieuse et de généreuses inspirations ?

Après deux petites pièces en un acte : *Un mari à l'italienne*, de M. Dugard (22 août), et *Une tasse de thé*, de MM. Nuitter et Derley (28 septembre)[1], le Vaudeville revient au drame et donne pour pendant à *la Tentation*, de M. Octave Feuillet, *la Rédemption*, en cinq actes et six tableaux, du même auteur (19 octobre)[2]. Cette pièce, imprimée depuis longtemps dans le recueil des *Scènes et Proverbes*, a été légèrement modifiée et augmentée d'un prologue pour passer à la scène. Le sujet n'en est pas neuf : c'est encore une fois l'histoire d'une courtisane amoureuse, réhabilitée par l'amour. La belle Madeleine du Théâtre-Impérial, malgré ses triomphes, malgré ses richesses, malgré ses

1. Principaux acteurs : *le baron*, Nertann; *la baronne*, Mlle Marquet.

2. Acteurs principaux : *Mathéus*, Félix; *comte Jean*, Brindeau; *Madeleine*, Mlle Fargueil.

amants, s'ennuie. C'est une fille de Bohême qui ne croit ni au ciel, ni à l'enfer, ni à Dieu, ni à l'âme; mais croyant aux pauvres parce qu'elle en voit, elle porte à l'abbé d'un couvent cinq cents florins. L'abbé lui fait un beau sermon sur le vide effrayant de son avenir, dont la menace le vide du présent; mais il lui annonce en même temps que la justice divine qui tient en réserve bien des moyens de salut, lui destine le plus doux et le plus puissant de tous. Il regarde attentivement son front, y lit qu'elle n'a point encore aimé et l'assure que « son premier cri d'amour sera une prière vers Dieu, qui lui répondra par un pardon. » Il ajoute : « Quand vous inspirerez un respect profond à un honnête homme que vous aimerez alors, Madeleine, je vous reverrai consolée et croyante. »

L'accomplissement de cette prophétie est tout le sujet de la pièce. L'amoureux qui sera l'instrument de cette justice débonnaire, est un jeune homme de noble naissance et de noble cœur que nous avons vu, dans le prologue, repousser bravement la fortune immense d'une tante qui l'a déshérité et dont l'homme d'affaires lui offrait de faire disparaître le testament; Maurice a même refusé de partager avec son cousin, le comte Jean, le légataire universel, qui avait surpris le secret de son désintéressement. Or, Maurice vient de rencontrer Madeleine à la porte même du couvent. Elle était voilée; mais il l'a reconnue, car il est un de ses plus fidèles adorateurs au théâtre. Il la revoit plus tard, sans être vu, chez un vieil alchimiste juif, auquel elle vient demander un poison foudroyant qu'elle regarde comme une ressource plus sûre contre l'ennui que les consolations divines promises par l'abbé. Il la retrouvera encore, dans sa loge même, au théâtre où il se rend pour arracher de ses bras dangereux le comte Jean, son cousin, qui est devenu un de ses amants. Il fait d'elle le portrait le moins flatteur. Il connaît Madeleine : c'est le type le plus complet d'une espèce effroyable; elle résume en elle toutes les séductions

et toutes les perversités. Le hasard lui a permis de l'observer, et il a vu sous cette enveloppe de jeunesse et de grâce, la cervelle décrépite et le cœur pétrifié d'un vieillard qui aurait mal vécu. Il ne dit pas à son cousin qu'elle le ruinera : c'est le moindre des maux qui l'attendent ; mais s'il laisse ce vampire appliquer sa lèvre glacée sur son sein, elle ne s'arrêtera pas qu'elle n'ait fait en lui le vide et le désert qui sont en elle. Madeleine est là, derrière un paravent, qui entend toutes ces belles choses et bien d'autres sur son compte. C'est la troisième grande conversation de la pièce écoutée ainsi par un auditeur invisible. Celle-ci est l'occasion d'un jeu de scène et de pantomime remarquable. Maurice parti, elle court à son secrétaire et se met à écrire. « Que faites-vous ? dit le comte. — J'invite votre cousin à souper. — Y pensez-vous ? quand vous venez d'entendre la haine qu'il vous porte ! — Bête !... Il m'adore ! »

La perspicacité de Madeleine n'est pas en défaut. Le souper réunit, entre autres convives, quatre de ses amoureux, parmi lesquels elle a promis de faire un choix. Maurice, qu'elle comptait écraser de son persiflage, tarde beaucoup à venir. Il paraît enfin. Elle reconnaît en lui le jeune homme du couvent, et la parole expire sur ses lèvres. Le repas fini, c'est sur le comte Jean qu'elle jette son dévolu, et il la suit dans son boudoir. Là, dans un tête-à-tête qu'il espérait plus tendre, elle le fatigue de ses questions sur Maurice, si bien que le comte sort impatienté. Lasse d'une telle vie et décidée à mourir, Madeleine fait son testament, donne son bien aux pauvres, et nomme pour exécuteurs testamentaires le beau Maurice et le supérieur du couvent.

Puis elle veut voir le jeune homme une dernière fois. Elle essaye de se justifier devant lui, et ne pouvant pas vaincre la défiance qu'il témoigne, elle verse le poison dans un verre d'eau qu'elle vide d'un trait. « C'est la mort

que je viens de boire, me crois-tu, maintenant? » Mais Maurice répond : « Non ce n'est pas la mort, c'est la vie, c'est l'amour, c'est le salut : je te crois, je t'aime. » Pendant le souper, il avait changé le poison de l'alchimiste contre une liqueur inoffensive. Voilà donc Madeleine sauvée, aimée, réhabilitée. Les prédictions du saint prêtre sont accomplies. Maurice la serre dans ses bras en disant : « Ne regrette rien ; jamais épouse ne reçut d'un homme au pied d'un autel plus de foi et de respect que ton amant ne t'en consacre à la face du ciel ! » Et Madeleine de se jeter à genoux et de s'écrier : « Je crois en Dieu ! »

Édifiant dénoûment, mystères saints de l'amour et de la grâce divine ! Peut-on mêler ainsi à plaisir les éléments les plus contraires ? Peut-on offrir au public, comme une sanctification d'une vie de désordre, une heure de passion ? Marion Delorme avait acquis plus péniblement le droit contesté de dire :

.... Ton amour m'a fait une virginité.

Mais ici que voyons-nous? Au sortir d'une orgie où elle a choisi entre quatre amoureux celui dont le tour est venu, sans trop décourager les autres, une courtisane est éprise subitement d'un cinquième, et la voilà rachetée, purifiée, parce que celui-ci, jeune homme romanesque et enthousiaste, l'adore avec un folle ardeur et un respect immérité ! Accepter un amour dont elle est si peu digne est une immoralité de plus, et le saint abbé qui lui a promis cette rédemption, cette voie du salut, n'est qu'un père Tout-à-tous, qui trahit les vraies traditions du christianisme et en profane même le langage. Nous avons déjà protesté contre cet étrange rôle que les dramaturges font à la religion, à propos de la sentimentalité édifiante prêtée à *la Dame aux Camélias* quand elle va mourir[1]. Aussi avons-

1. Voir t. II de *l'Année littéraire*, p. 216.

nous vu avec plaisir presque toute la presse s'élever contre cette prétendue moralisation de situations immorales qui ne peut être qu'une démoralisation du public[1].

L'année finit au Vaudeville par une recrue de petites comédies que nous ne pouvons que citer : *M. Prosper*, en un acte, de M. Desnoiresterres (12 octobre); *les Mitaines de l'ami Poulet*, comédie en deux actes, de MM. Cormon et Carré (27 novembre)[2]; enfin *Une heure avant l'Ouverture*, en un acte, et *l'Étincelle*, aussi en un acte, de M. Meilhac, pour accompagner, le 31 décembre, une pièce en trois actes de M. Sardou, *les Femmes fortes*, dont le succès, inauguré le dernier jour de l'année 1860, appartient à l'histoire dramatique de l'année suivante.

Au milieu de cette avalanche de pièces nouvelles, grandes et petites, le Vaudeville n'a guère eu le loisir de donner des reprises. Nous ne signalerons que celle des *Mères repenties* (6 septembre), de M. Félicien Malefille, l'auteur

1. « Chose étrange! dit M. Paul de Saint-Victor (*Presse*, du 28 octobre), ce sont les personnages vertueux de cette pièce morale qui nous scandalisent. Je reviens encore au prieur du prologue, donnant à la comédienne l'amour d'un bon jeune homme pour pénitence de sa vie galante. — Ne m'objectez pas le mariage : M. Feuillet en a glissé le projet dans son nouveau drame; mais Madeleine disait au prêtre dans la pièce écrite : « Pensez-vous que je puisse aimer jamais un « homme qui aurait la lâcheté de m'épouser? » Elle disait vrai, et il est impossible de retirer cette honnête parole. Dès lors, Maurice ne peut être et ne sera jamais que son amant. Je ne m'effraye pas de ce dénoûment; la morale du monde n'a rien à y voir, mais la morale de l'Église peut-elle bien s'en accommoder? Était-il nécessaire d'évoquer un moine blanc, la nuit, sous les arcades d'un cloître, pour lui faire rendre les oracles d'un bon ermite de fabliau? Quand on se place à un point de vue, il faut s'y tenir, et, puisque la religion intervient dans son drame, le poëte ne devait ni émousser sa rigueur ni amollir son langage. Ce n'est pas à leur boudoir que l'Église renvoie les pécheresses repentantes, c'est dans le cloître, dans l'*in pace*, sous le drap noir du Carmel, *In foraminibus petræ et caverna maceriæ*. »

2. *Poulet*, Brindeau; *Clémence*, Mlle Marquet.

mieux inspiré du *Cœur et la Dot*, que nous avons vu reprendre aussi au Théâtre-Français. Nous regrettons que le Vaudeville ait été chercher à la Porte-Saint-Martin cette œuvre malheureuse, qui, à part le soin du style, est un des types du genre factice exploité par la littérature du boulevard. Nous avons déjà fait connaître le sujet et la donnée des *Mères repenties*[1]. Nous ajouterons seulement que, déplacé de son milieu natal, ce drame nous a paru plus faux. Ce sont, en somme, deux détestables créatures que ces deux mères rivales, qui s'acharnent chacune à une mauvaise action et troublent le bonheur l'une de l'autre par des crimes. Mais au milieu de cela on invoque la Providence; on s'écrie : « Mon Dieu! Mon Dieu[2]! veillez sur mon enfant! » ou bien : « Enfant, aime, respecte ta mère! » alors que la mère est le plus odieuse et le moins respectable; on fait aussi, suivant la poétique du genre, de la religiosité dans les situations les moins saintes, de la sentimentalité dans les plus impitoyables. Et le public, comme toujours, crie bravo : on touche la corde sensible, on lève les yeux, les mains au ciel, on répand des larmes avec des prières, comme dirait Bossuet. Genre soi-disant moral qui à l'inconvénient originel d'être faux, ajoute aujourd'hui celui de la banalité. Le théâtre du Vaudeville n'a pas besoin de ces exhumations. Le drame intime lui offre une carrière assez vaste de peintures morales et de situations pathétiques, et les pièces de genre une source inépuisable d'esprit et de gaieté.

1. Voir t. I de *l'Année littéraire*, p. 208.

2. Ce sont ces grandes exclamations que l'acteur Lassagne, des Variétés, parodiait avec un succès populaire, en s'écriant sans cesse : *Mon Dieurge! Mon Dieurge!*

6

Porte-Saint-Martin : *le Roi des Iles* et *le Gentilhomme de la Montagne*. Reprises. Féerie.

La Porte-Saint-Martin, cette terre classique du drame, a été, cette année, le théâtre de Paris le moins fécond en nouveautés. Nous ne trouvons, à part les reprises, que deux pièces, chacune en cinq actes et huit tableaux. La première est *le Roi des Iles* (8 avril)[1], de MM. Rollin et Woestyn. Elle offre tous les grands éléments du drame émouvant : un ambitieux qui ne recule pas devant le crime; un jeune prince orphelin qui ignore sa naissance et dont les titres sont cachés dans un tombeau, un protecteur mystérieux, invisible et présent, de nombreuses protectrices qu'intéressent la faiblesse et le malheur. L'action à laquelle ces personnages de convention concourent, est un épisode de l'histoire des républiques italiennes : la Dalmatie secouant le joug de Venise. Une mise en scène magnifique et ce luxe de décors sur lequel l'administration de la Porte-Saint-Martin semble compter avant tout pour ses succès, n'étaient pas le moindre attrait de ce mélodrame à grand spectacle.

La seconde et dernière nouveauté est *le Gentilhomme de la Montagne*, de M. Alexandre Dumas (12 juin)[2]. Ce drame que recommandait aussi une mise en scène splendide, dans une salle de théâtre transformée en partie en jardins, avec jets d'eau et cascade, pour la saison d'été, ce drame n'est

1. Principaux acteurs : *Zingar*, M. Luguet; *Morosini*, Taillade; *la Pimpador*, Mlle Lagier; *Liana*, Mlle C. Montaland.
2. Principaux acteurs : *don Fernand*, Clarence; *don Carlos*, Taillade; *don Ruiz*, Luguet; *Ginesta*, Mlle Rosa; *Mercedès*, Mlle Nantier.

qu'un roman-feuilleton où les scènes se succèdent plutôt qu'elles ne se lient et semblent se terminer, comme les lambeaux quotidiens du journal, par ces mots sacramentels : « la suite au prochain numéro. » L'action se passe en Espagne; les personnages sont tous de nobles seigneurs ; le roi don Carlos, fils de Philippe le Beau, et qui a pour sœur de la main gauche une bohémienne, est mêlé aux intérêts et aux passions de sa cour. Des intrigues d'amour, des scènes de brigands, des querelles, des duels, des attentats de toute sorte, des substitutions de personnages, ici d'un père à un autre père, dans la famille, là, d'un condamné à un autre, sur l'échafaud : le tout se terminant par la nomination d'un vice-roi du Mexique et le mariage de la bohémienne de sang royal avec un jeune seigneur échappé à la hache du bourreau. Voilà l'enchevêtrement d'épisodes dont notre illustre improvisateur compose aujourd'hui, entre deux campagnes au Caucase ou en Sicile, un roman pour son journal *le Mousquetaire*, ou un drame pour le boulevard.

On conçoit que dans un tel abaissement de la littérature dramatique, qui comptait autrefois à la Porte-Saint-Martin tant de batailles et tant de triomphes, ce théâtre retourne volontiers en arrière et aille demander à des pièces qui datent de quinze ou vingt ans ou plus encore, le souvenir de succès littéraires que le présent ne connaît plus. Les reprises de *la Closerie des Genêts* (21 avril) et des *Étudiants* (24 juillet), drames en cinq actes, de Frédéric Soulié, ont offert au public le tableau d'une génération encore voisine de la nôtre et déjà presque oubliée. On a peine à reconnaître aujourd'hui ces personnages plus vrais que vraisemblables, dont les types se sont évanouis. Mais avec quelle force l'intrigue est conçue ! quel relief ont les caractères ! quel mouvement, quel entrain, quelle vivacité de peinture, quelle hardiesse dans les contrastes !

Mais ce n'est pas à des œuvres littéraires, soit du passé, soit du présent, que la Porte-Saint-Martin devra son succès de vogue de l'année, l'un des plus grands de l'histoire théâtrale de Paris ; ce sera à la reprise d'une pièce-féerie-revue en vingt et un tableaux, *le Pied de Mouton*, qui ressuscite en 1860 pour la quatrième fois (7 septembre)[1]. La pièce, ou plutôt le *libretto*, qui sert de prétexte aux danses, paysages et décors de cette féerie, a été composé pour la Gaîté en 1806 ; repris à ce même théâtre, en 1817, il s'était maintenu au répertoire jusqu'en 1830. Rajeuni, il y a dix ans, par MM. Cogniard frères, il a été retouché pour les besoins de cette nouvelle reprise par les mêmes auteurs, en société avec M. H. Crémieux. Mais peu importent les changements apportés aux aventures du seigneur Nigaudinos et de son serviteur Lazarille, poursuivant l'infante Léonora et sa servante Brigitte, que protége la reine des Fées, favorable aux amours du fortuné Guzman. Le spectacle n'est pas là. Il est tout entier dans la mise en scène, dans les artifices et les merveilles de la décoration, dans les ballets exécutés par des troupes rivales de diverses nations, dans les éblouissements de lumière électrique, les gerbes d'eau et de feu des fontaines magiques, dans les paysages et les splendeurs architecturales dessinés et composés par des maîtres. Les vrais auteurs, ce n'est ni le vieux Martinville, ni le trio des modernes collaborateurs; c'est le chorégraphe, c'est le machiniste, ce sont les artistes décorateurs. Mais alors l'œuvre échappe à la critique littéraire. C'est déjà beaucoup que, grâce au talent de MM. Cambon, Thierry et James Gates, de simples représentations scéniques puissent revendiquer une place dans le domaine de l'art[2].

1. Acteurs principaux : *Nigaudinos*, Parade; *Lazarille*, Laurent; *Guzman*, Mlle Daudoird; *Léonora*, Céline Montaland.

2. Voici comment M. Th. Gautier décrit le tableau de l'apothéose finale dans son feuilleton dramatique du *Moniteur* :

« Le décor de l'apothéose se déploie comme une merveille, un pro-

7

La Gaîté. Cinq grands drames : *le Prêteur sur gage*, *les Aventuriers*, *une Pécheresse*, *la Petite Pologne*, *l'Escamoteur*.

Le théâtre de la Gaîté est plus riche en nouveautés. Nous n'y comptons pas moins de cinq grands drames en cinq actes. Le premier est *le Prêteur sur gage*, de MM. A. Bourgeois et Michel Masson (18 février)[1]. C'est un roman tout moderne, chargé d'incidents et dont l'action se passe en Angleterre et dans la colonie de déportation de Botany-Bay. Il y a ici le scélérat obligé, le traître de tout mélodrame; un innocent persécuté, frappé par la justice, subissant avec noblesse un châtiment injuste; un serviteur dévoué; voire même un chien fidèle. La révélation *in extremis* d'un complice du crime imputé au héros vertueux fait découvrir son innocence; le traître trouve au milieu de

dige, un éblouissement, un rêve dépassant tous ceux de l'opium et du haschich. — Ce décor seul vaudra deux cents représentations à la féerie. — La fantaisie anglaise, si originale et si chimérique quand elle s'y met, n'est jamais allée plus loin. On dirait que M. James Gates a chargé sa palette dans le trésor effondré du calife Haraoun-al-Raschid. C'est un ruissellement d'or, de pierreries, de paillons d'un éclat insoutenable. Figurez-vous des colonnes de diamants, des arcades de rubis et de saphirs qui grandissent, se développent, jetant des bluettes comme le Kohinoor, au milieu d'une végétation tropicale de plantes en or, en argent, en émeraude, en ailes de bupreste, en émail rouge et bleu, incendiées de lumière, baignées d'iris prismatiques, piquées d'étincelles phosphorescentes; et sur tout cela le soleil électrique dardant sa flamme qui fait paraître les bougies noires. Une comparaison rendra mieux l'effet de ce décor incomparable que toutes nos phrases admiratives : on dirait le bouquet d'un feu d'artifice, lorsque les fusées s'élevant du volcan central s'épanouissent comme une immense queue de paon, dont les bombes à pluie d'or et d'argent seraient les plumes et s'étalent dans l'azur nocturne d'un ciel de fête, avec des crépitations de lumière, des irradiations fulgurantes et des blancheurs intenses. »

1. Principaux acteurs : *Bob*, Dumaine; *Milred*, Deshayes.

nouveaux forfaits sa juste punition, et tous les honnêtes gens de la pièce sont heureux, comme ils le méritent.

Par une singulière coïncidence la Gaîté donne dans *les Aventuriers*, de M. Victor Séjour (12 avril)[1], à peu de chose près le même spectacle que la Porte-Saint-Martin, la même semaine, dans *le Roi des Iles*. Sujet analogue : délivrer une ville d'un joug tyrannique ; même développement de l'action, mêmes ressorts ; même distribution de personnages : un ambitieux, un jeune prince orphelin dont les titres sont cachés dans un tombeau, des protecteurs mystérieux le sauvant de tous les périls. La principale différence est dans les noms : il s'agit ici d'affranchir Plaisance de la tyrannie de César Farnèse. Il était facile, sur un pareil sujet, à un homme aussi exercé que M. Victor Séjour, de combiner les ingrédients essentiels du drame dans les proportions déterminées par les recettes du genre.

Du drame historique nous revenons au drame intime, et tout parisien, avec *une Pécheresse*, de Mme Régnault de Prébois et M. Th. Barrière (25 mai)[2]. Un pauvre artiste dessinateur a sauvé une jeune fille qui s'était précipitée du pont des Arts : il l'a recueillie chez lui, l'a sauvée une seconde fois d'une longue maladie, l'a aimée et en fait sa femme, après avoir appris toutefois que c'était une fille perdue, et qu'elle avait voulu se donner la mort par honte et par lassitude de sa mauvaise vie. Le drame développe les conséquences de cette imprudente union. Mais les malheurs qui le remplissent, au lieu d'être les suites naturelles et fatales de la situation donnée, ne sont que les résultats arbitraires

1. Acteurs principaux : *César Farnèse*, Dumaine ; *Jeanne*, Mlle Duverger.
2. Acteurs principaux : *Stevens*, Dumaine ; *Marie-Madeleine*, Mme Lacroix.

et fortuits d'incidents plus ou moins invraisemblables parmi lesquels le miracle même a sa place. Des complications d'intrigues, des piéges, des lettres compromettantes, des serments formidables, des calomnies, un enfant qui passe pour mourir et qui ressuscite, un duel à outrance, en un mot, des ressorts usés qui n'excluent pas une certaine puissance d'émotion.

Nous sommes retenus à Paris par le mélodrame de MM. Lambert Thiboust et Blum, *la Petite Pologne* (21 juin)[1]. C'est le nom d'un quartier qui représentait, au milieu d'un des plus riches arrondissements de la capitale, une sorte de cour des Miracles. C'est un asile de truands, de prisonniers en rupture de ban, de forçats évadés. Les héros du bagne y étalent complaisamment leur hideuse figure et leurs effroyables exploits. Des épisodes jettent de la variété dans ce sombre tableau, et, comme dans les *Mystères de Paris*, une jeune fille du peuple, la bouquetière de *la Petite Pologne*, repose les regards et l'esprit par ses grâces et sa sagesse.

Le cinquième drame qui complète les vingt-cinq actes nouveaux de la Gaîté, sans compter les prologues, est *l'Escamoteur*, par MM. d'Ennery et Brésil (12 octobre)[2]. Le fond de la pièce est, comme dans une foule de mélodrames du boulevard, une substitution d'enfant. L'action est toute contemporaine : elle commence au milieu des batailles de la campagne de France, au bruit du canon de Montmirail et de Montereau. Une comtesse, femme d'un officier qui se bat dans le voisinage, est devenue folle. La fille qu'elle nourrit est morte par contre-coup. Une autre fille du même

1. Acteurs principaux : *Gérard*, Dumaine; *Renaud*, Perey; *Fauvette*, Mlle Adorcy.
2. Acteurs principaux : *Beaujolais*, Paulin Menier ; *la Comtesse*, Mme Lacroix.

âge, laissée orpheline par une femme inconnue qui meurt au même moment dans le pays, la remplace dans son berceau et ramène par ses caresses la mère à la raison. Un collatéral trompé dans ses espérances par cette adoption, fait enlever l'enfant par un escamoteur qui, en ouvrant un petit coffret mystérieux laissé par la mère mourante, découvre qu'il est lui-même le père de l'orpheline. Il faut toute l'habileté, toute l'entente de la scène, et, comme on dit, toute la science de charpentier dramatique dont M. d'Ennery a donné tant de preuves, pour tirer d'une semblable donnée des effets que le public, habitué à ces sortes de spectacles, trouve toujours nouveaux [1].

8

Ambigu-Comique. Le drame à tableaux : *le Compère Guillery*, *la Sirène de Paris*, *la Maison du pont Notre-Dame*, *la Dame de Monsoreau*. Reprises.

Le théâtre de l'Ambigu compte, en 1860, quatre drames nouveaux, tous signés des noms les plus connus dans ce genre de littérature. Le premier est *le Compère Guillery*, en cinq actes et neuf tableaux, de M. Victor Séjour (3 mars)[2]. C'est un épisode de la vie de ce brigand célèbre, devenu un bandit de roman, généreux autant qu'intrépide, terrible et galant tout ensemble. Que dire de ce drame, sinon qu'il présente tous les moyens populaires d'intérêt que le sujet et le genre comportent : des scènes de forêt et de grand chemin, des luttes de brigands contre la maréchaussée,

1. Une seule reprise à noter sur la scène de la Gaîté, en 1860 : *le Fils du Diable* (6 septembre), drame en cinq actes et douze tableaux de MM. Paul Féval et Saint-Yves. Acteurs principaux : Dumaine, Perrin, Latouche, Mme Desmonts. Ce drame, tiré du roman de même titre de M. Paul Féval, avait été joué à l'Ambigu en 1847.

2. Acteur principal : *Guillery*, Mélingue.

des alternatives de captivité et d'évasion, des scélérats sensibles, des femmes reconnaissantes. J'allais oublier des cavernes, des souterrains, des passages secrets. Pour ces sortes d'ouvrages, l'énumération de leurs tableaux sur l'affiche les fait mieux connaître que l'analyse dans le livre. Voici donc ceux du *Compère Guillery :*

Premier tableau : la Chaise de poste;
Deuxième tableau : le Duel;
Troisième tableau : les Fiançailles;
Quatrième tableau : la Ferme du Ravin;
Cinquième tableau : la Citerne aux loups;
Sixième tableau : le Dévouement;
Septième tableau : la Forteresse de Rennes;
Huitième tableau : le Serment;
Neuvième tableau : le Torrent du Mont-Diable.

C'est à cette même littérature de panorama, qui tient lieu pour le peuple d'une édition illustrée de l'histoire des brigands célèbres, qu'appartient aussi *la Sirène de Paris*, en cinq actes et huit tableaux, de MM. Granger et X. de Montépin (20 avril)[1]. Le sujet en est emprunté aux *Mémoires tirés des archives de la police*, de Peuchet, et se rapporte à ces étranges enlèvements de jeunes gens de familles nobles ou riches, qui, sous le lieutenant général de La Reynie, causèrent une si grande épouvante dans Paris. La Sirène est cette complice d'une bande d'assassins qui comptait dans son armoire vingt-six plats d'argent portant vingt-six têtes d'hommes, lorsque sa retraite fut découverte par le père d'un jeune homme qui allait encore devenir sa victime. Dans le drame, la Sirène qui sert d'appeau aux brigands ignore les attentats dont elle est l'instrument, et par un dénoûment heureux, mais très-contraire à l'histoire, elle épouse le jeune homme qui met fin à cet horrible brigandage.

1. Acteurs principaux : *Raymond*, Lacressonnière; *André*, Mlle Page.

Encore une histoire de brigands, encore un coupe-gorge dans Paris même, pour sujet du mélodrame de MM. Barrière et Henri de Kock, *la Maison du pont Notre-Dame*, en cinq actes et six tableaux (22 septembre)[1]. C'est un roman des plus riches en complications et en invraisemblances. Confidences trompées, amours trahis, enlèvements et substitutions d'enfants, déguisements de personnages, erreurs tardivement reconnues, révélations *in extremis :* rien ne manque à ce drame ou si l'on veut à cette énigme en action qui a pour dernier mot le triomphe de la Providence, dans la personne du lieutenant de police et par la juste punition du crime.

On s'attend bien à trouver les mêmes éléments, ou à peu près, avec une complication plus grande encore dans le dernier drame dû à l'ancienne collaboration de MM. Alexandre Dumas et Auguste Maquet, *la Dame de Monsoreau*, en cinq actes et dix tableaux (19 novembre)[2]. Ce drame était le successeur naturel de *la Reine Margot* et des *Mousquetaires*. L'analyse de ces pièces, tirée de romans historiques, est assez superflue : elles ressemblent en général plus au roman que celui-ci ne ressemble à l'histoire. Au théâtre comme dans le livre, l'action reste multiple, les personnages sont très-nombreux, et ils ont plutôt des aventures qu'un caractère. Les scènes se succèdent sans se lier, et les tableaux occupent tellement les yeux que l'esprit n'a pas le loisir de montrer de grandes exigences littéraires.

Malgré ces histoires nouvelles ou, si l'on veut, ces nouvelles éditions d'anciennes histoires de brigands, l'Ambigu-Comique a eu encore des reprises que nous nous bornons

1. Acteurs principaux : *Pascal de Lagarde*, Lacressonnière ; *Picolet*, Febvre.
2. Acteurs principaux : *Chicot*, Mélingue ; *Henri III*, Castellano ; *Bussy*, Lacressonnière ; *dame de Monsoreau*, Mme Luther Félix.

à mentionner : *l'École des Jeunes Filles*, en cinq actes, de Mme Mélanie Waldor (16 mai); *la Tour de Londres*, en cinq actes, de MM. Nus et Brot (10 juin), et, pour finir, *le Juif-Errant*, en cinq actes et dix-sept tableaux, de MM. d'Ennery et Dinaux.

9

Théâtre du Cirque et autres théâtres de drame : Pièces militaires, pièces politiques; pièces à grand spectacle. Recrudescence d'actes et de tableaux.

Pressons le pas dans cette carrière du drame qui n'est pas seulement la carrière du crime et du malheur, mais aussi celle de la gloire. C'est ainsi que l'entend du moins le théâtre du Cirque, avec ses grands drames militaires et ses épisodes empruntés aux événements politiques contemporains. Il y mêle pourtant le terrible fantastique et la légende amoureuse. Voici son contingent pour cette année: *Histoire d'un drapeau*, en douze tableaux, de M. d'Ennery (17 janvier); *le Cheval Fantôme*, en dix tableaux, de MM. Anicet Bourgeois et F. Dugué (28 avril); *Héloïse et Abélard*, en cinq actes et neuf tableaux, de MM. Cornu et A. Bourgeois (26 mai); *le Bataillon de la Moselle*, en cinq actes et quinze tableaux, de MM. Martin et A. Monnier (28 juin); *les Massacres de Syrie*, en cinq actes et neuf tableaux, de M. Victor Séjour, avec la collaboration anonyme, mais très-divulguée, de M. C. Mocquard (18 décembre). Ce qui, avec la reprise de *la Poule aux Œufs d'or*, en trois actes et vingt et un tableaux, de MM d'Ennery et Clairville (14 août), fait un total de vingt-huit actes et soixante-seize tableaux.

Le petit théâtre Beaumarchais n'en compte guère moins, avec plus de pièces : *les Catacombes de Paris*, en trois actes et six tableaux, de MM. Taillade et Borsat (28 janvier);

l'Amour dans tous les pays, en cinq actes, de MM. Masquelier et Thiboust (31 mars); *Marie ou la Fille du Soldat*, en trois actes, de M. Barnabo (21 avril); *la Mère du Condamné*, en trois actes et quatre tableaux, de Mme Rouy (4 mai); *la Jeunesse de Franklin*, en trois actes et cinq tableaux, de M. Tronche (19 mai); *André le Saltimbanque*, en trois actes et quatre tableaux, de M. Durafour (14 juillet); *la Brebis égarée*, en trois actes, de MM. Llaunet et Joanny (15 septembre).

Mentionnons, pour compléter la liste de tous ces produits dramaturgiques de la fabrication parisienne, les deux drames nouveaux du petit théâtre Saint-Marcel : *Faire son chemin*, pièce en cinq actes, de M. Dhormoys (12 janvier), et *le Barde gaulois*, drame en deux actes et en vers, de M. Fillieu (22 mai). Le théâtre de l'Odéon n'est plus, sur la rive gauche de la Seine, la seule succursale du Théâtre-Français.

10

Scènes de genre : Palais-Royal et Variétés.

Payons aux scènes de genre notre tribut, ou pour mieux dire, notre aumône accoutumée. Ces divers théâtres, représentants-nés de la gaieté française, réussissent de moins en moins à la maintenir dans les limites du bon goût et à l'assaisonner du charme de l'esprit. Le Palais-Royal et les Variétés elles-mêmes, comme les scènes de genre secondaires, ont laissé tomber depuis longtemps la comédie-vaudeville dans la charge, et ne savent plus l'en tirer. Des bouffonneries, des grimaces, des jeux de mots sans nouveauté, des coq-à-l'âne, des équivoques qui ont cessé d'en être, du gros sel ou plutôt du poivre en grain : voilà les ingrédients dont on assaisonne le plus souvent des farces composées pour des acteurs en vogue, et dont le succès

auprès d'un public devenu indifférent aux choses du goût, ce dépend nullement du plus ou moins de valeur littéraire. Heureux encore quand, sur ces théâtres, les représentations à grand spectacle ne sont pas seulement des prétextes à l'exhibition d'un personnel féminin, dont le costume a reçu tous les coups de ciseaux que la censure néglige de donner dans le manuscrit de l'auteur !

Les pièces qui se sont produites dans le cours de l'année 1860, au théâtre du Palais-Royal, ne laissent pas que d'être assez nombreuses, sans offrir un seul succès franc et durable. En voici la suite : *Jeune de Cœur* (14 janvier), en un acte, de MM. Martin et de Najac; *J'invite le Colonel* (16 janvier), en un acte, de MM. Labiche et Marc Michel; *Je suis mon fils* (5 février), en un acte, par MM. Varin et Rochefort; *la Pénélope à la mode de Caen* (7 février), parodie en sept tableaux, de M. Grangé; *Si Pontoise le savait* (25 février), en un acte, de MM. Adenis et Tourte ; *la Sensitive* (10 mars), en trois actes, de MM. Labiche et Delacour; *Un bal sur la tête* (7 avril), en un acte, de MM. Siraudin, Saint-Yves et Bernard; *les Jours gras de madame* (3 mai), en un acte, de MM. Nuitter et Derley; *le Pantalon de Nessus* (16 mai), en un acte, de MM. Ed. Martin, et Alb. Monnier; *les Trois fils de Cadet Roussel* (1er juin), en trois actes, par MM. Varin, Laurencin et Delaporte; *le Capitaine Georgette* (1er juillet), en un acte, de MM. Siraudin, Delacour et Harmant; *Fou-Yo-Po* (6 juillet), en un acte, de MM. Siraudin, Delacour et Choler; *Mémoires de Mimi Bamboche* (20 juillet), roman en cinq chapitres, de MM. Eug. Grangé et L. Thiboust; *Un jeune homme en location* (30 août), en un acte, de MM. Lefebvre et Dubruel; *la Famille de l'horloger* (20 septembre), en un acte, de MM. Labiche et R. Deslandes; *le Serment d'Horace* (28 novembre), en un acte, de Henry Murger, l'une des choses les plus spirituellement gaies de la saison; *Chamarin le chasseur* (29 dé-

cembre), en un acte, de MM. Jallais, Varin et Thiéry; *Colombe et Pinson* (même jour), en un acte, de M. R. Deslandes.

Aux Variétés les pièces se succèdent avec moins de rapidité; mais les principaux succès ne sont pas les succès littéraires. La fameuse revue de l'année précédente, *Sans queue ni tête*, s'est soutenue jusqu'au milieu de mars. Le répertoire nous offre ensuite : *Quel drôle de monde* (12 mars), en un acte, de MM. Clairville et Eug. Moreau; *Une femme aux cornichons* (même jour), en un acte, de MM. Siraudin et Delacour; *les Portiers* (17 mars), scènes de la vie parisienne, fidèles comme une photographie, *la Grande marée* (26 mars), mystification en deux actes, mêlée de chants, de MM. Th. Cogniard et Clairville; *les Amours de Cléopatre* (5 avril), en trois actes, de MM. Michel et Delacour, vaudeville d'une très-amusante invraisemblance; *Sourd comme un pot* (13 mai), en un acte, de MM. Dupin et Leroux; *la Fille du Diable* (9 juin), féerie en cinq actes et huit tableaux, de MM. Clairville, Siraudin et Thiboust; *Une chasse à Saint-Germain* (11 septembre), en deux actes, de MM. R. Deslandes et Moreau; *M. Prud'homme, chef des brigands* (15 septembre), drame de famille en trois actes, de M. Henri Monnier, joué par lui-même, dernière épreuve de son type favori, accueillie très-froidement par le public)[1]; *Ce qui plaît aux hommes* (6 octobre), parodie en un acte, de M. Meilhac; *Un troupier qui suit les bonnes* (16 octobre), en trois actes, de MM. Clairville, Pol Mercier et L. Morand; *le Guide de l'étranger dans Paris* (3 novembre), de MM. Granger et L. Thiboust; enfin, pour revue de l'année : *Oh! là,*

1. Il était triste de voir un auteur justement populaire offrir ainsi des réminiscences de lui-même, des redites de ses meilleurs mots; des parodies de ses propres parodies. Par exemple, ce fameux sabre d'honneur, *le plus beau jour de ma vie* devient ceci : « l'ordre à la tête du désordre, ce sera la plus belle page de mon histoire. »

là ! Que c'est bête tout ça (23 décembre), par MM. Th. Cogniard et Clairville.

11

Scènes de genre secondaires. Folies-Dramatiques, Délassements, etc.

Le petit théâtre des Folies-Dramatiques rivalise toujours de fécondité avec de plus grandes scènes. Voici d'abord ses pièces les plus importantes : *la Nouvelle Mme Angot au sérail de Constantinople* (6 avril), de M. Am. de Jallais, trois actes, mêlés de couplets et de rondeaux avec musique ; *les Splendeurs de Fil-d'Acier* (26 avril), en trois actes, avec prologue de MM. H. Chivot et A. Duru ; *Puisque les rois épousaient des bergères* (31 mai), en trois actes, de MM. de Beaulieu et de Charnal ; *le Mariage de Fanchon* (28 juin), en deux actes, de M. H. Thiéry ; *les Écoliers en Vacances* (28 août), en trois actes et sept tableaux, du même auteur ; *les Chasseurs de pigeons* (17 octobre), en trois actes, de MM. Avenel et de Jallais ; *Comme on gâte sa vie* (27 octobre), en trois actes, de MM. Saint-Yves et Choler ; *Trois femmes pour un Zouzou* (16 novembre), en deux actes, de M. Chardall ; *Il pleut, il pleut, bergère* (22 décembre), en trois actes et vingt tableaux, de M. H. Thiéry.

Enregistrons, sans indication de jour, les pièces en un acte, de la même scène : *l'Œuf de Pâques*, de MM. Guenée et Faucheur ; *Deux hommes pour un placard*, de MM. Duflot et Desarbres ; *Monsieur !* de M. H. Thiéry ; *les Leçons de Betzy*, de MM. Potier et Abraham ; *la Noce à Vert-de-Gris*, de M. de Jallais ; *le Mari, la Femme.... et Arthur*, de MM. de Foulquemont et Lapointe ; *M. Croquemitaine*, de MM. Guenée et Faucheur ; *Modiste et Modeste*, de MM. de Jallais et Prével ; *la Fête du Vieux Garçon*, de MM. Bedeau et Bureau ; *le Voyage à Vienne*, de M. de Courcy ; *la Connaissance*

de Joséphine, de M. Morin; enfin, *Peur et Amour*, de M. Sauvage.

Citons encore sur les autres scènes de genre : aux Délassements, l'*Almanach comique* (12 mars), en trois actes, de MM. Flan et Blum ; *A vos souhaits* (29 décembre), en trois actes et vingt tableaux, de MM. Blum et Flan ; au théâtre Déjazet, *Une Bonne pour tout faire* (16 mars), en un acte, par MM. Adenis et Rostaing; *la Famille Robinet* (24 avril), en un acte, par MM. Latouche et Peupin; *Monsieur Garat* (30 avril), en deux actes, par M. Sardou, regain de popularité pour les soixante printemps de l'actrice-directrice, et le succès le plus soutenu du boulevard; *le Jeune homme au riflard* (5 juin), en un acte, de MM. Varin et Cadot; *Matelot et Fantassin* (13 septembre), en un acte, de M. Hugot; *Ou enclume ou marteau* (9 octobre), en un acte, de M. Louis; *M. Simon* (même jour), en un acte, de MM. Julian et Guinon; *la Gaieté de l'Escamoteur* (11 novembre), parodie en trois tableaux, de M. Charlin; *Trottmann le Touriste* (12 novembre), en trois actes, de MM. Lopez et Narrey; enfin, au théâtre du Luxembourg, *le Revenant* (15 janvier), en deux actes, de M. Ch. Chabot; *les Femmes joueuses* (10 février), en trois actes, de M. Dulauroy; *Ce qui plaît aux hommes* (10 octobre), parodie en trois actes, de M. Watripon.

12

Le théâtre hors Paris. — La littérature dramatique hors du théâtre.

L'histoire des théâtres de Paris compose à peu près, dans ce temps-ci, toute notre histoire dramatique. Quand on joue les pièces de M. Scribe ou de M. Alexandre Dumas au bout du monde, comment pourrait-on songer, dans un chef-lieu de préfecture ou de sous préfecture, à représenter des

nouveautés dramatiques qui ne viendraient pas de Paris? Est-ce un bien, est-ce un mal? C'est un fait, et voilà tout. Toujours est-il qu'une pièce qui a sa première représentation en province, si elle n'est pas signée d'un nom connu d'avance, restera parmi les petits événements de la localité, quelque bruit qu'elle fasse dans Landerneau, et Landerneau s'appelât-il Rouen, Bordeaux ou Marseille. Nous n'avons rencontré dans les feuilletons dramatiques de la presse parisienne, qu'un seul compte rendu d'une représentation extraordinaire en province. Nous le reproduisons, pour montrer ce que Paris expédie lui-même dans les départements, lorsque ses articles d'exportation ne paraissent pas avoir à redouter le contrôle de la critique. Il s'agit de la fête de l'annexion à Nice, et c'est la poésie qui en fait les frais. Le juge rapporteur de cette petite débauche littéraire est M. Jules Janin [1].

« Hélas! de ces excès sans excuse et sans esprit, de ces délires maussades, de ces odes dégingandées et qui ne savent plus rougir, nous avons cette semaine un exemple assez curieux et fort triste, une improvisation de M. Théodore de Banville à la ville de Nice.... Il faut lire et relire ces choses-là pour y croire! O ciel! à quel patois ces nouveaux Français de Nice ont-ils été exposés! Qu'ils ont dû rire et se moquer de complaintes étouffées sous la rime!... On a donc vu, sur ce théâtre envahi par la France, arriver deux comédiennes emphatiques et d'une beauté presque douteuse, qui déclamaient à qui mieux mieux ces singulières déclamations :

O Dieu fort, Dieu puissant!
(*S'agenouillant.*)
Nice te remercie!
Je suis Française
(*Se relevant.*)
France! *ô toi, Peuple-Messie,*

1. *Journal des Débats.* Feuilleton du 23 juillet.

Qui par tout l'univers poursuis ton *fier* chemin,
Portant avec le glaive un flambeau dans ta main,
Toi qui pétris l'idée en ta rouge fournaise,
Terre des preux, je suis à toi, je suis Française !

« Effaçons ici une trentaine de vers *d'aubes empourprées*, *de pâles oliviers frissonnant sous le vent*, *de murmures sonores*

Sur les sommets neigeux qu'enflamment les *aurores;*

nous vous faisons grâce aussi de ces *jours de sève ardente*,

Lorsque les souverains pliaient sous leurs *effrois*,
Et tenaient l'étrier de ce faiseur de rois.

« Vous l'entendez, *sous leurs effrois*, et vraiment ce pluriel n'est pas trop singulier quand on pense à ce qui va venir :

(*Acclamations*, *bruits de cloches et canon*. *Chants dans le lointain*.)

Mais, écoutez ! Quel est ce bruit? *Quel est ce nom?*
Les cloches aux *voix* d'or et la voix *du canon*
Retentissent dans l'air aux *ondes enflammées ;*
Il s'éveille ce chant qui poussa nos armées
Et résonna des flots du Tibre aux flots *du Rhin;*
J'entends *la Marseillaise* et ses notes *d'airain!*

Tous mes deuils sont finis, enfin plus *de souffrance !*
Je tressaille !... elle vient !... c'est elle.... c'est la France !

(*Cloches*, *canons*, *chants*, *acclamations*. *Paraît la France*, *vêtue de blanc*, *à l'antique*, *la couronne au front*, *le glaive au côté*, *et tenant à la main le drapeau tricolore*.)

« Vraiment oui, voilà comment ils ont représenté la France à Nice..., une France Rigolboche, à savoir : *la cloche aux voix d'or*, *l'onde enflammée*, *le Rhin et ses notes d'airain;* ils ont chanté *la Marseillaise*, et pourquoi pas *la Carmagnole ?* Et Nice enfin s'est écriée : « Tous mes deuils sont finis, plus de souffrance ! » un tas de choses char-

mantes pour nous, mais qui ne sont pas polies pour son ancien gouvernement.

« Accueillie avec de pareils transports, la France a répondu comme une France en délire :

LA FRANCE.
Je veux que mes sillons germent sous le ciel bleu!
NICE.
Oui, le *doux* laboureur est un *soldat de Dieu!*
LA FRANCE.
Mes poëtes, suivant la Muse aux *grandes ailes*,
Chantent!
NICE.
Je redirai leurs odes immortelles!

« Si Nice, en effet, conserve la présente ode et la chante longtemps, elle aura bien du courage. Ici la France offre à sa nouvelle camarade un drapeau et

NICE, *saisissant le drapeau avec enthousiasme.*
Oui, je le servirai! *oui*, je le *garderai!*
Puissé-je dans la paix, qui guérit tout désastre,
Voir encore longtemps, sous les regards *de l'astre*
Dont les sourires *d'or* baignent *mes floraisons*,
Son ombre protéger le seuil de nos maisons!
Mais au jour des combats, quand le fer voudra *boire*,
On entendra mon nom *qui veut dire : Victoire!*
Puissé-je alors, soldat, prodigue de mon sang,
Élever sur mon front ce drapeau frémissant,
Et le tenir *si haut* dans l'ardente mêlée,
Quand grondera la guerre *au vent échevelée*,
Et si bien, quand mugit *l'âpre voix* des clairons,
Le faire resplendir sur les *noirs* escadrons,
Que ceux même pour qui *ma cause était mauvaise*,
Et qui ne voulaient pas que Nice fût française,
Reconnaissent ma race en voyant ma fierté!
LA FRANCE, *désignant le drapeau.*
Ses couleurs disent : Foi, valeur, fidélité!
Livre à ton soleil d'or ses pourpres magnifiques!

« A la bonne heure, et nous autres, les gens sans goût,

sans enthousiasme et sans cœur, incapables à tout jamais de comprendre et d'honorer ces belles choses, livrons-nous à nos ironies, et Dieu sait qu'à notre compte, ce n'est pas assez de ce pluriel-là !

« Pourtant quel dommage et quel malheur! Ce n'est pas là ce que M. de Banville avait promis! »

Après toutes ces pièces qui parviennent à franchir la rampe de tant de théâtres et à affronter à la fois le jugement du public et celui de la critique, nous n'avons pas le loisir d'examiner les diverses études dramatiques qui, faute de trouver des spectateurs, s'adressent au public sous forme de livres. Nous en indiquerons plus loin[1] un certain nombre, avec les principales publications relatives à l'art dramatique et à son histoire. Le vers revendique volontiers sa place dans ces œuvres discrètes qui n'aspirent qu'à des succès d'estime, succès insuffisants quand on parle aux masses, les plus précieux de tous, quand on s'adresse au petit nombre des lecteurs éclairés.

Nous dirons pourtant que nous avons entendu dire du bien d'une tragédie en cinq actes et en vers, *Cromwell, protecteur de la république anglaise*, par M. Anot de Maizières[2]. Nous ajouterons ensuite que nous avons lu nous-même avec plaisir un essai de tragédie antique, *Alceste*, en deux actes, avec prologue et épilogue, par un jeune magistrat orléanais, M. Ludovic de Vauzelles[3]. Cette dernière étude n'est point une traduction, mais une imitation libre d'un chef-d'œuvre antique, où le sentiment de l'art grec est fécondé par une idée chrétienne; c'est, dans la langue poétique qui lui convient, ce tableau touchant de dévouement conjugal qui avait paru à Racine un sujet si

1. Voy. *Appendice bibliographique.*
2. Hachette et Cie, in-8.
3. Même libraire, in-16.

digne du génie moderne, avec la victoire sur la mort elle-même pour juste récompense.

On a aussi remarqué, comme nouveauté dramatique rétrospective, un fragment de tragédie mérovingienne dans un volume d'œuvres posthumes d'Alfred de Musset[1]. Voici quelques vers du récit fait par la reine dépossédée à Chilpéric des humiliations qu'elle essuie à la cour, depuis le mariage du roi avec Galsuinthe :

Je sais ce qui les pousse et les remplit de joie,
Ces cœurs, ces lâches cœurs, à ma perte animés
Qui s'appelaient hier mes sujets bien-aimés.
Ma couronne est tombée, et c'est sa marque altière
Qu'on flétrit sur mon front courbé dans la poussière.
Dans les champs, sur la place, à l'église, au palais,
L'ombre de ma puissance est partout où je vais.
C'est elle qu'on insulte, et mon manteau de reine
Flotte encore à leurs yeux sur ma robe de laine.
C'est ce qui rendit fiers vos valets parvenus;
Ceux qui baisaient ma main marche sur mes pieds nus.

Si nous sommes forcé de faire la place si petite à la poésie dramatique en volume, nous pouvons encore moins parler des drames et comédies en prose, genre de livre qui semble prendre faveur; les uns y débutent, comme M. Gaston Hirsch, l'auteur d'un plaidoyer en un acte en faveur des Juifs, *le Préjugé*, et d'une comédie en trois actes, *l'Ours ou un Malheureux caractère*[2]; d'autres poursuivent ici avec opiniâtreté une carrière déjà très-remplie, comme M. Éliacim Jourdain, qui ne compte pas moins de quarante drames, comédies, vaudevilles, ballets, parodies et le reste, depuis un acte jusqu'à cinq, quelquefois en vers, le plus souvent en prose. L'une de ces dernières pièces, *le Lacet de Berthe*[3], contient l'énumération des œuvres de l'auteur,

1. Charpentier, in-18.
2. Librairie nouvelle, in-18.
3. Dieppe, Marais; Paris, Le Doyen, in-18.

avec les diverses appréciations des critiques sur son théâtre. Si nous en croyons les voix amies dont il se fait l'écho, M. Éliacim Jourdain mérite une place à part dans la littéraire contemporaine ; voici en effet le début d'une notice reproduite par lui-même :

Il y a du Gœthe, du Shakspeare, du marquis de Bièvre et du Titan dans Éliacim Jourdain.

Éliacim Jourdain est le Titan de Dieppe; en attendant qu'il le soit de Paris; en attendant qu'il le soit des quatre mondes.

Ce n'est pas moi qui essayerai de le foudroyer. J'aime tous les génies dont la hardiesse vole à l'impossible et monte à la folie comme l'aigle à la grande voûte. J'aime à regarder les Prométhées, avant, pendant et après le Caucase. Éliacim Jourdain est semblable à un de ces mystiques personnages qui avaient l'audace de prendre dans la main le feu du ciel.... »

C'est surtout à William Shakspeare que je comparerai souvent Éliacim Jourdain. Comme le poëte anglais, le poëte normand aime les fontaines ailées.... Comme le cygne de l'Avon, le cygne dieppois, etc., etc.

Suivent cinq pages de ce ton et de ce style.

On nous dit, par exemple, que la *Comédie normande*, de M. Éliacim Jourdain, « énorme synthèse histori-« que.... sous la forme d'un mystère en vingt-trois actes, « prose et vers,... est de 668 pages compactes, deux de « plus que le *Faust* de Gœthe. »

La poésie aussi fait sa partie dans ce concert en l'honneur du dramaturge dieppois. Il y a, entre autres pièces de vers, des stances comme celle-ci :

Éliacim Jourdain! c'est l'homme cathédrale
Tel que nous l'esquissa Théophile Gautier!
Dans sa prose octogone et ses vers en spirale
Le moyen âge éteint s'incarne tout entier!

Voilà pourtant, sans qu'on sans doute, ce que le genre dramatique peut encore donner de gloire à ceux qui n'ont foulé les planches d'aucune scène parisienne.

Nous ne pouvons non plus que mentionner pour mémoire les études historiques dont le théâtre est l'objet, comme le nouvel ouvrage de M. L. Véron, publié sous le titre de : *Paris en* 1860, *les Théâtres de Paris depuis* 1806 *jusqu'en* 1860[1]. Mais une publication qui mérite mieux qu'une simple mention bibliographique, c'est la nouvelle traduction des *Œuvres complètes de Shakspeare*[2], par M. François-Victor Hugo. Nous espérons bien examiner un jour, comme il le mérite, ce travail qui est encore en cours d'exécution et qui promet de faire passer dans notre langue un Shakspeare authentique, de reproduire, sans ménagements pour la pruderie de la langue française, le génie d'une époque et d'une nation plus vigoureuses que polies, dans sa mâle et sauvage originalité.

13

Conclusion.

Si nous jetons un regard sur toute la carrière fournie par la littérature dramatique en 1860, nous ne voyons, dans les genres élevés, point de victoires brillantes à enregistrer, aucun progrès à signaler, à peine quelques sérieux efforts à applaudir. La production ne se ralentit pas, mais elle semble tourner à la fabrication mécanique et jeter économiquement ses nouveaux articles de commerce dans des moules connus; elle multiplie les épreuves de plus en plus effacées de types banals. Il est temps qu'une impulsion puissante vienne tirer le théâtre contemporain de ses alternatives de torpeur et d'agitation stérile. Les formes si libres du théâtre romantique n'ont guère aujourd'hui plus de mouvement et de vie que ces formes classiques détrônées, il y

1. Lib. nouvelle, gr. in-18, illustré.
2. Pagnerre, t. I-V, in-8.

a trente ans, parce qu'elles avaient cessé de vivre. L'habileté, le savoir-faire, l'entente de la scène sont poussés aussi loin que possible. Exposer une action, avec ou sans prologue, la conduire, la précipiter, la suspendre, l'égarer dans les incidents, l'y retrouver et en reprendre le cours; multiplier et varier les personnages; mêler, en se jouant, le roman et l'histoire; frapper l'esprit et les yeux par des effets inattendus, parler à l'imagination par des tableaux, exercer la sagacité par des énigmes; faire vibrer tour à tour toutes les cordes et mettre en jeu tous les sentiments: voilà ce qu'une pléiade de dramaturges de profession font de nos jours à merveille. Mais il manque le souffle à ces combinaisons savantes; cette variété est sans intérêt; cette science est monotone; ces grandes constructions, charpentées avec tant d'art, ressemblent à des palais dont le maître est absent, à des temples dont le dieu est parti. Combien nous sommes loin des temps où l'auteur de *Lucrèce Borgia* pouvait mettre en tête de son œuvre une profession de foi comme la suivante:

« L'auteur de ce drame sait combien c'est une grande et sérieuse chose que le théâtre. Il sait que le drame, sans sortir des limites impartiales de l'art, a une mission nationale, une mission sociale, une mission humaine. Quand il voit chaque soir ce peuple si intelligent et si avancé, qui a fait de Paris la cité centrale du progrès, s'entasser en foule devant un rideau que sa pensée à lui, chétif poëte, va soulever le moment d'après, il sent combien il est peu de chose, lui, devant tant d'attente et de curiosité; il sent que si son talent n'est rien, il faut que sa probité soit tout; il s'interroge avec sévérité et recueillement sur la portée philosophique de son œuvre, car il se sait responsable, et il ne veut pas que cette foule puisse lui demander compte un jour de ce qu'il lui aura enseigné. Le poëte aussi a charge d'âmes. Il ne faut pas que la multitude sorte du théâtre sans emporter avec elle quelque moralité austère et profonde. Aussi, espère-t-il bien, Dieu aidant, ne développer jamais sur la scène (du moins tant que dureront les temps sérieux où nous sommes) que des choses pleines de leçons et de conseils.

Il fera toujours apparaître volontiers le cercueil dans la salle du banquet, la prière des morts à travers les refrains de l'orgie, la cagoule à côté du masque. Il laissera quelquefois le carnaval débraillé chanter à tue-tête sur l'avant-scène ; mais il lui criera du fond du théâtre : *Memento quia pulvis es.* Il sait bien que l'art seul, l'art pur, l'art proprement dit, n'exige pas tout cela du poëte; mais il pense qu'au théâtre surtout il ne suffit pas de remplir seulement les conditions de l'art. Et quant aux plaies et aux misères de l'humanité, toutes les fois qu'il les étalera dans le drame, il tâchera de jeter sur ce que ces nudités-là auraient de trop odieux le voile d'une idée consolante et grave. Il ne mettra pas Marion de Lorme sur la scène, sans purifier la courtisane avec un peu d'amour ; il donnera à Triboulet le difforme un cœur de père; il donnera à Lucrèce la monstrueuse des entrailles de mère. Et de cette façon, la conscience se reposera du moins tranquille et sereine sur son œuvre. Le drame qu'il rêve et qu'il tente pourra toucher à tout sans se souiller à rien. Faites circuler dans tout une pensée morale et compatissante, et il n'y aura rien de difforme et de repoussant. A la chose la plus hideuse mêlez une idée religieuse, elle deviendra sainte et pure. Attachez Dieu au gibet, vous avez la croix. »

Nous ne demandons pas qu'on nous rende, dans leur cadre déjà vieilli, *Lucrèce*, *Marion Delorme* ou *Triboulet*; ce que nous demandons, c'est qu'on nous ramène, dans des conditions qui puissent convenir à notre génération, « ces temps sérieux » dont parle le poëte ; c'est qu'on sente dans les œuvres nouvelles ce je ne sais quoi de vivant et de fort qui subjugue le présent et compte pour l'avenir. Et qui nous rendra ce souffle vivifiant de jeunesse? celui qui aura vraiment foi dans l'art, dans son rôle moral et dans sa mission civilisatrice.

CRITIQUE ET HISTOIRE LITTÉRAIRE.

MÉLANGES.

1

Études sur l'antiquité classique. Homère; Thucydide; le roman chez les anciens. M. A. Widal, J. Girard, A. Chassang.

La faculté critique est plus active à notre époque que la faculté d'invention. Tous les siècles, tous les arts, toutes les œuvres sont sans cesse l'objet d'études qui révèlent une connaissance souvent profonde de toutes les conditions où se développe chaque genre et un sentiment très-vif des beautés qui lui sont propres. Ages classiques, périodes romantiques, siècles de transition ou de décadence, époques de renaissance, tous les temps, toutes les littératures ont aujourd'hui leur historien, leur admirateur ou leur juge. La critique se passionne au même moment pour les œuvres et les génies les plus opposés. Elle a bien ses préférences, ses modes, ses engouements : hier le dix-septième siècle, aujourd'hui le seizième, demain le dix-huitième; tantôt la vieille langue française dans ses monuments primitifs, tantôt les destinées qui lui sont faites dans le monde moderne sous l'ardente influence de la Révolution. Mais tandis que la foule porte ses études ou ses lectures sur le point préféré de l'horizon littéraire, il reste toujours assez d'esprits curieux avec indépendance pour sonder d'autres points et porter une lumière nouvelle sur

les régions de l'art les moins fréquentées par le grand nombre. C'est ainsi que l'antiquité dont l'étude trouve généralement moins de faveur que les recherches savantes sur les origines barbares de notre langue ou sur les littératures étrangères, n'en rencontre pas moins quelques fidèles adorateurs qui s'efforcent de rappeler le culte des grands dieux abandonnés ou de renouer la chaîne des traditions entre le passé et le présent.

C'est au père de la poésie grecque, au poëte des dieux et au dieu des poëtes, que s'attache M. Auguste Widal dans ses *Études littéraires et morales sur Homère*[1]. Ce livre, qui est le fruit des cours professés par l'auteur à la Faculté de Douai, s'adresse moins aux savants qui possèdent une connaissance complète des poëmes homériques, qu'au public éclairé que les études superficielles et déjà lointaines de la jeunesse ne contentent plus. Il n'embrasse pas toute l'œuvre homérique, mais seulement le premier des deux poëmes qui la composent, l'*Iliade*. Sans s'occuper de l'authenticité de la composition du poëme, ni d'aucune des questions chères à l'érudition, l'auteur suit cette grande épopée, chant par chant, dans une analyse sommaire, résume les récits, indique les épisodes, retrace les descriptions, met en relief les caractères, fait ressortir les beautés, expose et juge tour à tour. Le caractère propre d'Homère, la civilisation à laquelle il appartient, les idées religieuses et morales qu'il représente, l'ascendant qu'il a exercé, comme modèle du genre épique, dans les littératures postérieures, les contrastes qui existent entre le génie et le génie primitif des nations restées en dehors de son influence, toutes les questions, en un mot, auxquelles peut donner lieu l'examen de l'épopée homérique, sont résumées dans les *Études littéraires et morales*, de M. A. Widal, d'une façon

1. Hachette et Cie, in-8; 297 p.

toujours claire, intéressante, suffisamment profonde et très-propre à faire pénétrer dans les classes un peu lettrées la connaissance du chef-d'œuvre antique et le sentiment de ses beautés.

On n'a guère moins écrit sur Thucydide que sur Homère, et il est aussi difficile de faire un ouvrage absolument neuf sur l'*Histoire de la guerre du Péloponnèse* que sur l'*Iliade*. On peut cependant composer encore sur l'une comme sur l'autre un livre intéressant et utile. C'est ce qu'a pensé avec raison M. Jules Girard, maître de conférences à l'École normale, et il a publié l'*Essai sur Thucydide*[1], consacré particulièrement à l'appréciation de l'historien au point de vue littéraire. L'occasion de ce livre a été le concours ouvert par l'Académie française, en 1858, sur cette question : « Étude sur le génie historique et oratoire de Thucydide. » Il ne s'agissait donc pas d'éclaircir par un commentaire nouveau les obscurités d'un texte qui a tant de fois reçu le commentaire perpétuel dont il a si grand besoin, mais de metre en relief ses caractères originaux, défauts ou qualités, et de juger l'écrivain tout entier. M. Girard, dont l'Académie a couronné le travail, avait d'avance une connaissance approfondie de l'historien et de son œuvre. Il est maître de son sujet, il possède les détails, il saisit l'ensemble, il analyse avec clarté, il apprécie avec justesse. Il cherche à dégager de l'œuvre elle-même les principes qui l'inspirent, et il nous avertit, dès le début, de la conclusion à laquelle son travail vient aboutir. « Il est une idée que je me suis efforcé de faire ressortir dans les différentes parties, comme le lien qui les unit entre elles, et comme la conclusion à laquelle elles aboutissent : c'est que l'ouvrage de Thucydide me paraît animé d'un esprit philosophique et spiritualiste. »

1. Charpentier, in-18; 332 p.

Si Thucydide n'est pas tout à fait aussi philosophe qu'on le fait ici, il était, du moins, éminemment artiste, et M. Girard nous montre par des analyses très-délicates, soit des harangues, soit des épisodes, ce qu'il y avait d'imagination contenue dans cette concision proverbiale, de goût dans cette sobriété, de force et d'éclat dans le sentiment continuel de la proportion et de la mesure.

L'Académie des inscriptions et belles-lettres propose pour ses concours des questions qui appellent plus de recherches d'érudition que d'appréciations littéraires. En voici une des plus intéressantes qui se puisse traiter, si elle pouvait se résoudre : « Rechercher quelles ont pu être « dans l'antiquité grecque et latine jusqu'au cinquième « siècle de l'ère chrétienne, les divers genres de narrations « fabuleuses qu'on appelle aujourd'hui *romans*, et si de « tels récits n'ont pas été quelquefois chez les anciens con« fondus avec l'histoire. » Un collègue de M. Girard à l'École normale, M. Chassang, y a répondu par un mémoire, le seul qui ait été présenté, et dont il a publié un fragment sous ce titre : *Des romans dans l'antiquité grecque et latine et de leurs rapports avec l'histoire chez les anciens*[1]. Ce n'est donc encore que la promesse d'un ouvrage complet qui nous apportera sans doute plus tard des lumières inattendues sur un point aussi obscur qu'intéressant de la littérature antique.

2

Études sur le moyen âge. La légende épique. MM. Guessard et d'Héricault.

Notre ancienne littérature française, sous sa forme encore moitié latine et moitié gauloise, est toujours l'objet de

1. P. Dupont, in-8; 56 p.

recherches savantes qui conduisent les érudits à d'intéressantes découvertes, transmises au public par de curieuses publications ou réimpressions. Parmi les plus importantes, il faut citer celle entreprise sous les auspices du ministre de l'instruction publique, et dirigée par le savant paléographe, M. F. Guessard. Elle est intitulée : *les Anciens poëtes de la France*[1] et comprend déjà, en 1860, quatre volumes de chansons de geste du cycle carlovingien : *Doon de Maience*, *Gaufrey*, *Fierabras*, *Huon de Bordeaux*. Voilà les vraies origines de l'épopée française, écho poétique des traditions et des légendes populaires, représentation vivante des idées et des mœurs du temps. Ce sont les fragments d'une Iliade prématurée, et dont la mobilité de la langue n'a pas soutenu le développement : œuvre multiple d'une famille de rhapsodes, qui n'a pas eu son Homère, et à laquelle aucun Pisistrate n'est venu susciter des coordonnateurs.

Aujourd'hui ces monuments d'un autre âge et, pour ainsi dire, d'une autre langue, exercent moins la critique littéraire que l'érudition. M. Charles d'Héricault résume les recherches de celle-ci dans un *Essai sur l'origine de l'Épopée française et son histoire au moyen âge*[2]. C'est un guide au milieu d'un dédale. On y voit les vicissitudes de la tradition et les destinées de la poésie ; comment la légende carlovingienne se forme et comment elle s'altère, comment la fable se mêle à l'histoire et enfin s'y substitue ; quels sentiments nouveaux chaque siècle vient ajouter au fond national de l'épopée permanente : tantôt le patriotisme, tantôt le fanatisme religieux, plus tard le culte exalté de la femme. Puis la folie aventureuse de la chevalerie romanesque, en fournissant un aliment inépuisable à l'imagi-

1. F. Vieweg, in-16; format elzévirien.
2. Franck, in-8.

nation, transforme la légende épique en d'interminables romans en vers ou en prose, jusqu'à ce que tout ce vieux bagage du passé tombe dans l'oubli ou le mépris des trois derniers siècles, pour redevenir au dix-neuvième l'objet de tentatives nombreuses d'éclaircissements, de diffusion et de réhabilitation. Tel est le cadre de l'*Essai*, de M. Charles d'Héricault. Il le remplit par des analyses instructives, intéressantes, et qui tiennent lieu, dans certaines limites, de lectures inabordables à un grand nombre d'esprits curieux.

3

Le seizième siècle. Travaux d'érudition et études littéraires. MM. Guiffrey, Campaux et Ch. Nisard.

Le seizième siècle, objet de prédilection pour tant d'esprits du dix-neuvième, offre également matière aux recherches d'érudition et aux études de critique. Si explorée qu'ait été de nos jours cette époque féconde, il y a lieu à faire encore parmi les ouvrages qu'elle a produits, des découvertes intéressantes. Les manuscrits de nos bibliothèques peuvent nous révéler des noms injustement oubliés ou rattacher à des noms connus des œuvres encore inédites. M. G. Guiffrey a eu cette dernière bonne fortune : il a publié, d'après un manuscrit de la Bibliothèque impériale, un *Poëme inédit de Jehan Marot*[1]. On sait que Jean Marot, le père de Clément, le poëte, était poëte lui-même, et un recueil de ses œuvres, préparé par ses mains, a été publié après sa mort, qui eut lieu en 1523. L'éditeur avait prévenu que ce recueil ne comprenait pas « mille autres bon- « nes choses que Jean avait faites et dont il ne daigna pas « retenir un vers ; » il n'en fut pas moins réimprimé sans

1. J. Renouard, gr. in-8; 128 p. avec planches.

être augmenté. Le nouveau poëme, en particulier, avait été indiqué et analysé plusieurs fois par des érudits, et il est étonnant qu'au milieu de l'empressement des paléographes à éditer tant de vieilles choses, infiniment moins intéressantes, le poëme de Jehan Marot ait attendu si longtemps les honneurs de l'impression.

M. G. Guiffrey les lui a donnés du moins aussi complets que possible. Introduction, notes explicatives, planches, exécution typographique digne de M. Perrin, rien ne manque à cette tardive édition *princeps*. Le sujet du poëme est des plus simples et des plus tristes; c'est, dans un cadre fictif, une suite de *Prières sur la restauration de la sancté de Mme Anne de Bretaigne*. La princesse, qui était accouchée d'un enfant mort, en 1511, fut longtemps en danger; le poëte suppose que, brisé par l'inquiétude et le chagrin, il s'est endormi, et il assiste, en rêve, à la douleur, aux plaintes et oraisons de la France entière. Ce sont ces orai sons qu'il reproduit, en y mêlant les siennes et celles des trois vertus théologales. Sans doute cette publication n'ajoutera rien à la connaissance des caractères généraux de la langue et de la littérature au seizième siècle, mais elle en offre une manifestation de plus dans la personne d'un écrivain que, pour lui-même et pour le nom qu'il porte, il n'était pas indifférent de tirer de l'ombre.

Villon est à peu près contemporain du père de Marot; s'il n'appartient pas au seizième siècle, il inaugure la renaissance; il rompt avec les traditions du moyen âge conservées dans le roman épique. Il n'y a plus guère pour les érudits de découvertes à faire sur Villon, dont les œuvres comptent aujourd'hui trente-deux éditions, préparées, discutées, contrôlées par les plus compétents bibliographes; mais il y a sur le rôle du poëte et le mérite de ses vers, des questions littéraires, résolues jusqu'ici d'une manière contradictoire et qu'on peut essayer de vider. C'est ce que fit,

l'an dernier, M. Antoine Campaux, avec lequel nous sommes un peu en retard, dans une intéressante et complète monographie intitulée : *François Villon, sa vie et ses œuvres*[1].

Le poëte est là tout entier : il y est par l'analyse de son cœur et la reproduction des meilleures parties, il y est par l'étude de sa vie, de ses relations avec son siècle, par l'appréciation de son talent, par l'examen de toutes les questions qui se rattachent à son nom. M. Campaux éprouve pour Villon, comme écrivain, comme réformateur de la poésie française, une entière sympathie qu'il défend avec vivacité et talent. Ce qui a fait tort à Villon, c'est sa vie : l'homme a fait mépriser le poëte. En vain Boileau a rendu en sa faveur une sorte d'oracle et, en le mettant à part dans « ces siècles grossiers, » l'a proclamé, pour ainsi dire, le vrai fondateur de la poésie française ; ce jugement a été contesté ; cet honneur a été réclamé pour d'autres, surtout pour Charles d'Orléans. Villon est maintenu par son nouveau biographe à la place que lui a donnée Boileau. Ses titres sont comparés à ceux de ses concurrents. Les éloges et les reproches, adressés tour à tour à chacun d'eux, sont mis en balance, et Villon sort vainqueur du concours. Mais c'est surtout par l'étude approfondie de son œuvre que M. Campaux fait valoir le poëte. Il le cite avec plaisir, le commente avec bonheur, l'explique avec finesse, l'admire avec passion. Après avoir suivi pas à pas les destinées de l'œuvre, il résume, dans une conclusion, les traits principaux de la physionomie de l'auteur. Une *Histoire du texte*, de Villon, comprenant l'état des manuscrits et la suite des trente-deux éditions, montre que M. Campaux connaît à fond tous les éléments de la cause qu'il s'est chargé de défendre.

Des personnages secondaires, mais d'une physionomie encore curieuse et originale, figurent dans l'ouvrage de

1. Voy. t. II, *Appendice bibliographique*, 498.

M. Charles Nisard, intitulé *les Gladiateurs de la république des lettres aux quinzième, seizième et dix-septième siècles*[1]. L'auteur chante des combats, mais des combats de plume. Ses gladiateurs sont des écrivains, des savants, des érudits, des commentateurs qui en viennent aux mains pour des motifs plus ou moins futiles et font couler, à défaut de sang, des flots d'encre. Les injures pleuvent, les mensonges et les calomnies se croisent et se heurtent, et ces luttes, comiquement homériques, partagent en deux camps toute une génération. M. Charles Nisard met en scène six personnages qui ont eu, à leur époque, un grand renom de savoir et une assez grande autorité : ce sont Philelphe, Le Pogge, Laurent Valla, J. C. Scaliger, Scioppius et le P. Garasse. La plupart d'entre eux ont d'autres titres à l'attention de la postérité que leurs disputes et leurs libelles ; quelques-uns ont l'honneur d'être cités ou réfutés par Leibniz. L'un d'eux, Scaliger, représente, comme écrivain latin, la renaissance de l'élégance cicéronienne. Mais une fois mis aux prises avec des adversaires par la passion ou l'intérêt, ils deviennent également des types de vanité et de violence sans frein.

Tout leur est bon, comme sujet de querelle : la politique ou la grammaire, la religion ou l'explication d'un texte. Toutes les grandes luttes de la renaissance ont leur écho dans leurs débats personnels ; tous les partis, toutes les passions, tous les intérêts ont, à un moment donné, leurs champions dans ces rivaux littéraires. Philelphe et Poggio mêlent la politique à leurs disputes d'érudits ; Valla et Scaliger s'emportent et se déchaînent à propos de grammaire et de style ; Scioppius et le P. Garasse attisent leurs fureurs pédantes par le fanatisme religieux. Tous rivalisent de violence ou de cynisme. M. Ch. Nisard cite en les traduisant leurs plus injurieuses invectives. Tantôt

1. Michel Lévy, 2 vol. in-8.

c'est Le Pogge qui s'adresse ainsi à Philelphe, en défendant contre une de ses satires son ami Nicoli :

C'est avec une profonde douleur que j'ai lu non pas la satire impure et obscène, mais le vomissement que, sous forme de vers qui sont l'exacte image de toi-même, tu as lancé de ta bouche infecte contre Nicoli, mon ami, le plus continent et le plus chaste des hommes. J'ai déploré d'abord l'obscénité de tes paroles dirigées du fond de ta conscience malade contre un homme qui a toujours passé pour être d'une vie fort différente de la tienne et de mœurs irréprochables ; j'ai également déploré que tu aies perdu le sens à ce point d'oser reprocher à autrui ta propre corruption, et rebattre aux oreilles des lecteurs des choses que le drôle le plus abandonné ne saurait dire sans en être tout confus, mais dont, nouveau censeur, tu as grossi le vocabulaire de la médisance. Je n'ai pas été moins affligé qu'un individu que j'avais cru savant (car je n'ai jamais eu un doute sur la perversité de ton âme), ait été si oublieux de sa science et si emporté par la rage de parler, qu'il n'ait pu dans cet état de faiblesse d'esprit réfléchir ni à ce qu'il disait, ni à qui il le disait. N'as-tu pas, comme l'eût fait le plus criminel ennemi de la pudeur, n'as-tu pas rougi, tout blême que tu es, de confier au papier des choses auxquelles on ne pense même pas sans rougir? Mais toutes ces saletés, ces obscénités sont les témoignages irrécusables de ta vie honteuse et de la gangrène de ton âme. Si tu n'étais le plus sale des hommes d'aujourd'hui, tu ne te fusses jamais vautré, comme un pourceau immonde, dans la fange des expressions les plus dégoûtantes.

Tantôt c'est l'élégant J. C. Scaliger qui, plaidant en faveur de Cicéron contre Érasme (*Julii Cæsariis Scaligeri pro M. Tullio Cicerone contra Desiderium Erasmum Roterodanum orationes*), se livre, à l'exemple de l'orateur romain, aux beaux mouvements oratoires que voici :

Vous voyez, excellents jeunes gens, dit-il aux écoliers de Paris, à qui il adressait ses oraisons, vous voyez à quel animal nous avons affaire. Il ne sait pas plus ce qui est aux autres que ce qui est à lui. Et cependant il s'est constitué le juge de la république des lettres. L'ayant décapitée (en rabaissant Cicéron), il veut avec cette légèreté qui lui est propre et où il semble

s'être encore surpassé, achever de la démolir et n'en laisser que des ruines. Car en même temps qu'il se propose d'anéantir la mémoire de Cicéron, il a l'audace de se dire le véritable enfant de Cicéron. Toi, bourreau, le fils de l'homme que tu as exécuté! comment oses-tu, parricide, te donner pour le fils d'un père que tu as assassiné, et assassiner le père que tu réclames faussement? A quel supplice te vouer? Où sont les chaînes? où sont les chevalets? ô Furie, à qui as-tu espéré d'en faire accroire? etc.

Mais ce sont là des aménités littéraires, des artifices de style, des métaphores d'érudit. Nous nous souvenons d'avoir vu dans une édition encore assez récente de Lucrèce, une note d'un commentateur sur un passage mal interprété par un de ses confrères; on y lisait, entre autres douceurs: *Sceleratissimus ille commentator*. Il ne faut pas prendre trop au pied de la lettre les mots de *bourreau* et de *parricide* qui font bien d'ailleurs dans la période cicéronienne. Il n'en est pas de même de Scioppius et du P. Garasse. On sent chez eux de véritables haines, et l'atrocité de leur langage révèle de dangereuses passions. Scioppius est un vrai sacripant littéraire. Né protestant, il a abjuré par ambition et dénonce ses coreligionnaires. Joseph Scaliger, le fils de Jules-César, le représente « comme un maraud, un traître, un effronté, un apostat, un homme sans foi, sans honneur et sans mœurs, un vil parasite, espion de l'inquisition, limier des protestants, etc. » Vendu aux jésuites, il se retourne ensuite contre eux et s'en fait de puissants ennemis. Le P. Garasse, leur défenseur, est moins violent. Il a plus d'aigreur que de colère; il persifle plus qu'il ne s'emporte; il fait de ses adversaires des caricatures vouées au ridicule, plutôt que des monstres livrés au bourreau. Voici un fragment d'une réponse à Balzac comme échantillon de ses plaisanteries:

Toutes vos lettres ne sont qu'un pressis de mélancolie noire et d'une gloire magnifique qui approche de bien près au frénétique. Vos périodes sont des périodes lunatiques; vos locutions

sont des ampoules : vos virgules sont des rodomontades; vos interponctuations sont des menaces; le tout cimenté, lié, composé avec des grimaces de muhamedis qui sont comme la quintessence de vos œuvres; vos contours de tête, vos agitations de bras, vos roulements d'yeux, votre enflure de bouche, votre horriblement de voix, vos démarches inégales, vos palpitations. Vous faites une fièvre de vos études; et quand vous composez, on peut dire que vous êtes ou dans le frisson ou dans la chaleur, jamais dans l'égalité et le tempérament d'un homme sain.... Croyez-moi, pensez à vous humecter la cervelle; prenez le frais; ne vivez pas toujours dans les ardeurs de la canicule, Épargnez vos esprits qui ne sont pas de durée; ne rongez pas vos pattes comme un ours, pour produire en six mois une lettre de trois pages.... Ne vous perdez pas si profondément dans vos tulipes et vos fleurs que vous ne vous souveniez de Narcisse; ne vous abîmez pas si avant dans les ondes de vos eaux alambiquées que votre esprit s'alambique avec elles; ne vous nourrissez pas tellement d'odeurs que vous en deveniez insensible ou punais comme les habitants de Salbée. (P. 331, 332.)

Plus d'un trait de cette satire porte juste, mais la forme en est ridicule comme tout ce que le P. Garasse avait le malheur d'écrire. Il avait fait une *Somme théologique* dont le style était si inconvenant que la Faculté censura le livre et que les jésuites qui l'avaient d'abord approuvé, n'essayèrent pas de le défendre et reléguèrent l'auteur loin de Paris. La mort de Garasse fut du moins édifiante, héroïque même : une peste ravageant la ville de Poitiers, il demanda instamment et obtint d'aller soigner les malades, fut atteint de la contagion et mourut à l'hôpital au milieu des pestiférés. Sa vie, telle que la raconte M. Ch. Nisard, avait besoin d'être relevée par une telle mort. Les gladiateurs littéraires finissent rarement sur une aussi noble arène.

4

Dix-septième siècle. Les monographies. MM. A. Roux, H. Taine et Hippeau.

Les monographies ont leur intérêt et leur danger. Leur avantage est de mettre en relief un personnage, de suivre sa vie au milieu de tout un siècle, de reconnaître dans la suite de ses actes ou de ses écrits la diversité des influences contemporaines, et d'expliquer l'homme par le milieu même où il a vécu. L'écueil de ces sortes de travaux est de faire rentrer de force l'histoire dans la biographie et de grossir démesurément l'importance d'un homme pour concentrer en lui son époque tout entière. C'est ce que me semble avoir fait, tout en s'en défendant, M. Amédée Roux, l'auteur d'*Un misanthrope à la cour de Louis XIV : Montausier, sa vie et son temps*[1]. Il éprouve le besoin « de justifier ce « qui, dans le titre même de cet ouvrage, pourrait paraître « ambitieux ou inexact, » et il ajoute : « Il semble exorbi- « tant, sans doute, de faire d'un personnage qui ne s'ap- « pelle ni Richelieu ni Louis XIV, le point central où « viennent converger les événements d'une époque immor- « telle; et, cependant, plus j'ai étudié la vie du duc de « Montausier, plus elle m'est apparue *comme une magni- « fique synthèse* du grand siècle pris dans son ensemble « et considéré sous ses aspects les plus saillants : la guerre « de Trente ans, la Fronde, l'épanouissement littéraire et « la persécution religieuse. »

La *synthèse!* Un homme a-t-il jamais été la synthèse de son siècle, cet homme eût-il le plus grand nom historique et la plus grande part d'influence sur les événements? Un grand politique, un conquérant, un législateur, peuvent

1. A. Durand, in-8; 283 p.

être le centre de ce qui s'accomplit autour d'eux; ils y prennent part comme acteurs; ils donnent l'impulsion, ou plutôt ils la transmettent; ils suivent, en paraissant diriger; leurs plus grands actes ne sont que des anneaux dans la chaîne des faits et du temps; l'histoire se fait en eux et par eux; ils sont les éléments dont une époque est la synthèse. Concentrer l'époque en eux, c'est subordonner le monde infini à notre planète et celle-ci à l'homme qui l'habite. A la synthèse, dans l'étude des individus, je préférerais l'analyse. Je voudrais qu'on me montrât un homme tout entier, qu'on le suivît dans les moindres détails, qu'on me transmît ses actes, ses paroles, ses gestes, ses habitudes familières, sans oublier les traits de sa physionomie; qu'on le fît vivre devant moi, en le conduisant de l'éducation au développement complet de ses facultés, à travers toutes les transformations, les progrès ou les retours de son talent et de son caractère. Cette méthode vaudrait mieux pour la connaissance de l'homme en général, qui a toujours pour base celle de l'individu. Moins arbitraire, elle produirait un intérêt non moins vif et une instruction plus sûre. On en trouvera des exemples, sans remonter jusqu'aux vies de Plutarque, dans les biographies de Descartes, par Baillet, ou de Fénelon et de Bossuet, par de Bausset. Il n'y a plus de petites choses quand il s'agit de tels hommes; les moindres ont leur enseignement, et leurs biographes ne doivent pas les dédaigner. Chose digne de remarque : quand l'histoire d'un homme tient le moins de place dans son siècle, c'est alors que nous en donnons le plus à son siècle dans sa vie.

Quoi qu'il en soit, *Un misanthrope à la cour de Louis XIV*, par M. Amédée Roux, est une des études intéressantes de ce genre moitié historique, moitié biographique. L'auteur remet en lumière une figure vraiment originale de ce temps et qui, au lieu d'en être le résumé, la synthèse, en est souvent la négation, la contradiction vivante. Montausier

à la cour de Louis XIV fait un peu l'effet d'Alceste au milieu des Orontes et des Philintes à la cour de Célimène. C'est par ce contraste qu'il attache. Il est d'autres hommes qu'on admire davantage; aucun n'inspire plus d'estime. C'est un honnête homme dont les défauts et les travers se perdent dans les qualités et les vertus. De tels modèles sont rares, surtout dans un pareil milieu, et il faut savoir gré à M. Amédée Roux d'avoir choisi celui-ci comme objet d'une étude favorite, même au risque de lui donner de trop grandes proportions et de l'élever sur un trop haut piédestal.

Il n'est pas un homme qui, de la petite place qu'il y occupe, ne représente son siècle et ne reflète, à sa manière, les événements et les hommes par les impressions qu'il en reçoit. A ce point de vue, notre immortel fabuliste, malgré l'isolement de sa vie, pourrait être l'objet d'une monographie qu'on intitulerait : « La Fontaine et son temps. » M. Taine a mieux aimé intituler celle qu'il lui consacre, *La Fontaine et ses fables*[1]. Au fond, c'est la même chose, car ce recueil d'apologues, si simple en apparence, est comme l'auteur lui-même les appelle :

Une ample comédie aux cent actes divers.

Et les acteurs de cette comédie, c'est tout le monde; c'est l'homme de tous les temps, prenant en passant les diverses livrées contemporaines. M. Taine excelle à reconnaître les personnages sous les masques; il nous peint tour à tour, d'après La Fontaine, le roi, le courtisan, la noblesse, le prince du sang, le marquis, le curé, le moine, le bourgeois, le magistrat, le marchand, le paysan, etc. C'est la seconde partie qu'il intitule : *les Personnages*. Dans

1. Hachette et Cie, in-8, 350 p. Ce livre est comme une nouvelle édition, entièrement remaniée, de l'une des thèses de doctorat de l'auteur.

une première partie, M. Taine avait considéré *l'Artiste*, dans lequel il étudie l'homme et l'écrivain et rattache l'un et l'autre à l'esprit gaulois. La troisième et dernière partie considère *l'Art* lui-même et comprend l'action, l'expression, la théorie de la fable poétique. Rarement sujet plus heureux a été l'objet d'une critique aussi pénétrante et traité d'une manière aussi large, aussi complète. L'étude sur La Fontaine restera comme un des meilleurs écrits de M. Taine, qui a déployé ici toutes les fortes qualités de son talent, sans trop laisser voir les défauts volontaires où l'esprit de système l'a quelquefois entraîné.

C'est aussi le dix-septième siècle, considéré non plus dans un homme, mais dans les écrivains d'une même province, que M. Hippeau s'est proposé d'étudier. Il doit publier sous ce titre : *les Écrivains normands au dix-septième siècle* [1], plusieurs séries de notices biographiques. La première en contient six consacrées à des personnages inégalement et diversement célèbres; ce sont : le cardinal Duperron qui, de Henri IV à Louis XIV, fut tour à tour protestant, gallican et ultramontain; Pierre Dubosc, pasteur à Caen, qui vint défendre inutilement les protestants devant Louis XIV, et partagea leur exil; le poëte Boisrobert en qui Richelieu trouva un collaborateur plus souple que dans Corneille; Sarrazin, poëte aussi, qui eut moins de dignité que de verve; le fameux Malherbe, placé si haut par Boileau; enfin Saint-Évremont, ce prosateur si goûté de son temps, malgré l'exil et les disgrâces.

Les hommes que la Normandie a produits appartiennent, on le voit déjà, par la place qu'ils se sont faite, à l'histoire générale de la littérature française. M. Hippeau, professeur à la Faculté des lettres de Caen, a trouvé recueillis depuis deux siècles sur chacun d'eux par la pieuse admi-

1. Aubry, in-12.

ration de leurs contemporains, les plus minutieux détails biographiques, et il a entrepris de « réunir en un faisceau toutes ces gloires, en se plaçant à un point de vue général d'où il serait permis d'apprécier les échanges mutuels qui se sont établis entre les écrivains de la Normandie et la société française à une des plus brillantes époques de notre histoire nationale. » De telles publications ne peuvent que tourner à l'honneur d'une de nos anciennes provinces et servir les intérêts généraux de l'histoire littéraire de la France.

5

Le dix-septième siècle et Port-Royal. M. Sainte-Beuve.

On peut considérer comme une monographie sur le dix-septième siècle, ou plutôt comme un recueil de monographies, le grand travail de M. Sainte-Beuve sur *Port-Rogal*[1], ouvrage de longue haleine, accompli en vingt ans par un écrivain que toutes ses qualités et habitudes d'esprit semblaient prédestiner aux travaux de détail. Les treize volumes des *Causeries du Lundi*, qui ne comprennent cependant qu'une partie de l'œuvre de M. Sainte-Beuve comme critique, suffisaient pour attester la variété de ses connaissances et la souplesse de son talent. Les cinq volumes de *Port-Royal* révèlent chez l'écrivain les mêmes ressources, sans témoigner sur un sujet unique de l'esprit d'unité et de suite. Sans doute l'interruption de douze ans, qui sépare les deux derniers volumes des trois premiers, a pu contribuer à mettre une solution de continuité morale entre les deux parties d'un ouvrage, entrepris en Suisse, en 1837, comme texte d'un cours professé à l'Académie de Lausanne, achevé à

1. Hachette et Cie, 1840-1860; t. I-V, in-8, d'environ chacun 600 p. Les tomes IV et V sont de 1860; les trois premiers ont eu en même temps une 2e édition.

Paris en 1860, pour un autre public et comme pour une autre génération. Mais le sujet lui-même et la nature de l'écrivain sont les principales causes des dissonances que l'on remarque du commencement à la fin d'un même travail.

Il était difficile que les destinées de Port-Royal retinssent aussi longtemps sous le charme un esprit si mobile. Cette congrégation religieuse, avec ses tendances austères et ses doctrines vagues, avec ses esprits si fermes et ses conclusions si timides, ne pouvait soutenir jusqu'au bout l'enthousiasme exagéré qu'elle avait inspiré d'abord à son fervent historien. M. Sainte-Beuve qui, avec son imagination d'artiste, épouse si promptement les causes les moins conformes à sa propre nature, avait porté dans la fréquentation de cette pieuse solitude toute la chaleur d'une âme mystique. Elle s'est peu à peu évanouie. L'écrivain qui se cherchait encore et dont les tâtonnements se trahissaient par la recherche des idées et l'affectation du style, s'est enfin trouvé lui-même et a eu le bon esprit de s'en tenir aux qualités qui lui sont particulières, la pénétration, la finesse, l'admirable intelligence des détails, une puissance infatigable d'analyse. Il était devenu, dans l'intervalle, et il est resté le chef d'école des anatomistes littéraires.

Voici le vaste plan que s'était tracé dès le début l'historien de Port-Royal. Il est exposé dans ce style spirituellement recherché qui caractérise sa première manière :

On tracera d'abord, après les origines suffisamment indiquées du monastère de Port-Royal, un historique de la réforme qui s'y introduisit au commencement du dix-septième siècle; on y suivra pas à pas les événements d'intérieur, très-infimes encore d'apparence, mais non petits par l'esprit, par le caractère et par les suites; on se mettra du cloître, on se fera de la famille d'Arnauld, et rien n'y paraîtra minutieux à l'historien. La marche commencera ainsi étroite et lente, dans le sens restreint du sujet, sous la grille et comme dans la longueur de la nef encore obscure; mais bientôt à droite et à gauche les chapelles

et les jours s'ouvriront : de leurs tombeaux, de leurs châsses ou de leurs confessionnaux, divers personnages saints inviteront de venir ; on les rencontrera, on les entendra nommer plus d'une fois avant de s'y arrêter, et on attendra pour aller à eux de près dans leurs enceintes particulières, d'être arrivé à l'endroit principal par où ils tiennent à l'ensemble. Il y aura seulement une ou deux exceptions pour des noms plus profanes, et qu'on courrait risque de ne pas rencontrer de nouveau si on ne les saisissait au passage. Plus on avancera dans le sujet, dans cette longueur moyenne bien établie et bien connue, et plus on se permettra les allées et venues fréquentes dans les bas côtés et les dépendances ; il viendra un moment où nous posséderons assez notre plan d'église et de cloître et tout le domaine de notre abbaye, pour pouvoir ne négliger sur nos terres aucun des embranchements, alors aussi plus nombreux, vers le siècle, pour avoir même l'air de nous y oublier, mais nous en reviendrons toujours. En un mot, on se conduira avec Port-Royal comme avec un personnage unique dont on écrirait la biographie : tant qu'il n'est pas formé encore et que chaque jour lui apporte quelque chose d'essentiel, on ne le quitte guère, on le suit pas à pas dans la succession décisive des événements ; dès qu'il est homme, on agit plus librement envers lui, et, dans le jeu où il est avec les choses, on se permet parfois de les aller considérer en elles-mêmes, pour le retrouver ensuite et le revenir mesurer. Littérature, morale, théologie environnante, ce sera un vaste champ où, passé un certain moment de notre récit, nous aurons sans cesse à entrer ; le Port-Royal devenu homme fait nous y induira fréquemment.

Ce plan, déjà si varié, qui nous promet, à propos de Port-Royal, l'histoire morale, religieuse et littéraire du dix-septième siècle, n'a pas suffi encore à M. Sainte-Beuve. Il en est sorti souvent par des digressions. Il est remonté aux origines des doctrines, aux prédécesseurs des hommes ; il redescend aux conséquences des unes, aux héritiers des autres. Par voie de rapprochement ou de contraste, une foule d'hommes qui semblaient n'avoir rien de commun avec l'histoire de Port-Royal, sont amenés dans le cadre de l'écrivain et, reproduits en buste ou en pied, enrichissent encore sa galerie de portraits. C'est ainsi

qu'on trouvera de très-intéressantes études sur divers théologiens et philosophes : saint François de Sales, Montaigne, Bayle, Leibniz, Malebranche, etc.; sur tous les grands écrivains qui ont eu le moindre rapport direct ou indirect avec Port-Royal : Racine, Boileau, Molière, Bossuet, Fénelon, Bourdaloue, etc.; sur ceux même qui n'ont fait qu'en parler, comme Voltaire, de Maistre, Lamennais. L'histoire politique n'est pas non plus étrangère à celle des doctrines : Richelieu, Mazarin, Retz, puis les conseillers intimes de Louis XIV, et par-dessus tout, Louis XIV lui-même, sont l'objet de digressions ou de chapitres particuliers.

Ce que M. Sainte-Beuve porte de souvenirs littéraires, d'anecdotes piquantes, de citations curieuses dans ce vaste cadre est inconcevable. A mesure qu'il avance et que l'enthousiasme le soutient moins, les ressources de son érudition se multiplient; sa mémoire fait des prodiges d'à propos. Il ne plaide plus la cause de Port-Royal, il expose les faits qui peuvent l'éclairer avec une exubérance de détails infatigable. Il ne s'agenouille plus devant ces grandes figures, il les copie dans tous leurs traits. Il n'est pas avocat, il est peintre, il est artiste. S'il sent que la grandeur de son sujet faiblit par moments, il ne déguise pas son impression; il dit tout ce qu'il voit ou croit voir. L'admirateur enthousiaste n'est plus qu'un simple curieux : « Je ne suis, répète-t-il, en Port-Royal comme en toutes choses, qu'un amateur,... un amateur très-curieux, très-scrupuleux du vrai. » Mais le vrai, il ne le cherche pas dans les grandes lignes : « Rien ne vit, dit-il ailleurs, que par les détails; celui qui a l'ambition de peindre doit les chercher. » Aussi les cherche-t-il partout et surtout dans les mémoires du temps, écrits au jour le jour, sous la dictée même des faits, ainsi que dans les correspondances, inédites ou non, dépositaires fidèles, sinon des faits, du moins des impressions immédiates produites par les faits sur les acteurs ou les témoins.

Quoique M. Sainte-Beuve aime mieux faire revivre les impressions des autres qu'exprimer les siennes, il est, néanmoins, facile de retrouver l'auteur tout entier dans son œuvre. Il ne conclut pas, mais il n'a pas besoin de conclure. Son refus de juger le juge lui-même. Il sait que son livre sera moins moral ; mais il compare sa manière à la nature qui rapproche les extrêmes, à la vérité qui explique les contradictions. Contradictions et extrêmes ont naturellement leur place dans l'école à laquelle il appartient : cette école est celle de Montaigne, et l'histoire de Port-Royal s'est trouvée, par un étrange accident, l'apologie discrète, mais réelle, de son plus grand ennemi. Montaigne a été, en effet, l'épouvantail et le fléau de Port-Royal. Arnauld, Nicole, n'en parlent qu'avec horreur, comme chrétiens et comme philosophes ; Pascal se débat contre lui, dans une fièvre sublime, et succombe au cauchemar du doute, sur cet « oreiller » du scepticisme, « si doux pour une tête bien faite. »

M. Sainte-Beuve n'éprouve pour Montaigne, ni ces haines, ni ces terreurs. Loin de là, c'est son auteur favori, son homme, son prophète. Il l'installe avec complaisance au milieu de ces solitaires qui personnifiaient en lui l'esprit du mal. Port-Royal le cite à sa barre, et M. Sainte-Beuve rapporte l'acte d'accusation. Puis, pour le défendre, il raconte son œuvre entière, il suit son influence jusqu'à nous : il est partout, hors en Port-Royal ; chacun retrouve en soi son image ; la postérité lui appartient. L'auteur de *Port-Royal* lui fait même les honneurs d'un convoi idéal où figurent les écrivains les plus éminemment français, et où il ne manquerait pas de se donner place lui-même, si les lettres n'avaient plus de modestie que la peinture. Il est curieux que les solitaires de Port-Royal, hommes tout d'une pièce, dogmatiques dans la foi, croyants en philosophie, pieux comme des saints, inflexibles comme des sectaires, aient trouvé de nos jours pour historien, non pas

un de leurs rares successeurs, mais un disciple avoué de leur mortel ennemi, un des types les plus complets de cet « homme ondoyant et divers, » dont ils s'efforcèrent en vain de fixer la mobile insouciance.

6

La Révolution et l'Empire. M. Maron et derechef M. Sainte-Beuve.

L'histoire littéraire et l'histoire politique ont quelquefois en même temps les mêmes sujets favoris, les mêmes époques de prédilection. L'une et l'autre aujourd'hui s'arrêtent volontiers à cette période à double face qu'on appelle la Révolution et l'Empire, sorte de montagne placée entre deux avenues de siècles et dont les deux pentes offrent également à celui qui les gravit ou les descend, des points de vue intéressants et des perspectives étendues. Nous avons, pour étudier la littérature de la Révolution, l'*Histoire littéraire de la Convention nationale*, de M. Eug. Maron[1], et pour étudier celle de l'Empire, *Chateaubriand et son groupe littéraire*, de M. Sainte-Beuve[2].

L'*Histoire littéraire de la Convention nationale* par M. Maron diffère, par le plan comme par le titre, de l'*Histoire de la littérature française pendant la Révolution*, de M. Geruzez, que nous avons analysée l'année dernière. Ce n'est plus l'histoire des genres littéraires, de la poésie, du roman, du théâtre, des œuvres d'imagination, sous le règne de la Convention ; c'est l'histoire de cette terrible souveraine elle-même, considérée dans ses rapports avec les lettres ; c'est la Convention parlant, écrivant : car elle a une autre voix que celle du canon et elle écrit autrement qu'avec du sang ; c'est la Convention discutant ses décrets,

1. Poulet-Malassis et de Broise, in-12; 363 p.
2. Garnier, 2 vol. in-8; 875 p.

ses principes, ses dogmes, ayant pour écho la voix de cent clubs et les déclamations de cent journaux. La Convention a ainsi une double littérature qui lui est propre, littérature parlée, littérature écrite, et c'est sous ce point de vue intéressant, animé, que M. Maron a écrit l'histoire d'une assemblée politique dont les actes sont plus connus que les paroles, et dont l'influence littéraire se perd dans les destinées révolutionnaires.

Les Girondins ont naturellement une grande place dans la littérature oratoire de la Convention. Ce sont les vrais et presque les seuls orateurs de la Révolution. M. Maron nous montre de quelle importance spéciale était entre leurs mains l'arme de l'éloquence, leur arme unique.

Les Girondins, dit-il, étaient attaqués dans les clubs, dans les journaux, dans les sections, à l'évêché, aux Jacobins, aux Cordeliers, à l'Assemblée même, par la cohue des pétitionnaires menaçants, et enfin, et surtout, par la commune de Paris.

Ils étaient le gouvernement, mais ils n'avaient pas le pouvoir; ils se sentaient entourés de corps organisés, actifs, passionnés, unis, disciplinés. En quête d'un appui solide et fixe, ils crurent le trouver dans la Convention, et ils durent se hâter d'y créer une majorité.

Nous les voyons bientôt, sous la pression des violences du dehors, mal soutenus, au dedans, par des hommes honnêtes mais faibles, « qui les estiment, les applaudissent, mais ne les suivent pas, » nous les voyons s'épuiser en efforts d'éloquence, grands, nobles, parfois sublimes, mais toujours impuissants.

« Il est temps, s'écrie Kersaint, d'élever des échafauds pour les assassins! » Cette exclamation: *Il est temps!* reviendra à tout moment dans la bouche des Girondins: « Il est temps, dit Gensonné, que les divisions cessent. » — « Il est temps, redit Louvet, de savoir s'il existe une faction.... » — « Il est temps, répète Gensonné, de signaler cette faction à la nation entière.... » — « Il est temps, reprend Barbaroux, que l'autorité municipale s'abaisse devant l'autorité nationale.... »

Exclamations stériles, qui n'aboutiront qu'à de vains ordres du jour. Si les Girondins ne sont que des orateurs, ne nous en étonnons pas; l'éloquence est leur seule arme et leur seule force : insultés, ils ne peuvent se venger que par l'ironie; attaqués, ils ne peuvent se defendre que par l'invective; menacés, ils ne peuvent répondre que par l'indignation. Ces trois figures reviendront toujours dans leurs discours; aussi leur éloquence sera-t-elle plus passionnée que politique; elle abondera en expressions vives, en images, en apostrophes où se refléteront tour à tour l'irritation, la colère, la tristesse, le désespoir d'hommes à la tête d'une armée qui ne les pousse en avant que pour s'enfuir, et ne les encourage que pour les abandonner.

La parole, chez les Montagnards, a un tout autre caractère; elle révèle moins d'effort et elle est plus terrible. Sûrs de l'appui des masses frémissantes, les orateurs les plus secondaires parlent avec une impérieuse autorité. Ils sentent qu'ils s'appellent légion. Ils abordent résolûment les questions, ils les tranchent; ils parlent au nom du peuple qui est là derrière eux, à leurs ordres, et qui a pour arguments irrésistibles deux cent mille piques sanglantes. Deux orateurs, pourtant de la Montagne, précédemment les plus redoutés, se donnent beaucoup de peine pour relever la raison du plus fort par la force de la raison : ce sont Robespierre et Saint-Just, que M. Maron appelle exactement « des écrivains plutôt que des orateurs. » Il fait du premier une étude complète et proportionnée à la grande place que prit encore, dans les séances de la Convention, le terrible président du Comité de salut public.

M. Maron ne s'arrête pas seulement à la forme oratoire des idées qui se produisent devant la Convention, il entre dans la discussion des idées elles-mêmes et spécialement des théories émises sur l'instruction publique et sur les questions économiques. Nous ne l'y suivrons pas, et nous passerons à l'esquisse tracée par lui du journalisme, cette manifestation si importante de l'histoire littéraire d'un peuple en révolution. C'est surtout le journalisme poli-

tique que l'histoire de la Convention doit considérer, et Marat y tient une triste place, qu'on n'est pas libre de supprimer, par pudeur ou par dégoût. M. Maron caractérise très-vivement les habitudes de dénonciateur de l'*Ami du peuple* et explique par elles l'influence de son rédacteur.

Il ne s'était jamais égaré dans le dédale des discussions métaphysiques, et, comme l'on disait alors, dans les questions de principes.... Il accumule les faits, les groupe, y revient, donne des détails précis, caractéristiques, vrais ou faux, peu importe. Veut-il dénoncer les agioteurs ou les fournisseurs, il note leurs adresses, leurs relations de famille, le chiffre de leur fortune et de leurs bénéfices. En toute chose, il va droit au but, en mettant, selon l'expression vulgaire, les points sur les *i*. Il sait attirer l'attention de son lecteur par ses titres de chapitres : « Les soldats de la liberté, *nus*, *affamés et périssant de misère*, poussés à l'insurrection par les généraux, *pour avoir un prétexte de les égorger*. » Un autre : « Le vertueux Roland, surnommé le petit Necker, s'efforçant d'amener la *famine* et la guerre civile pour faire enlever Capet et rétablir la royauté. ».... Comment ne pas croire aux assertions d'un homme si persévérant, qui répète aujourd'hui ce qu'il a dit hier, et par-dessus tout si bien informé? Un personnage est-il l'objet de ses soupçons, il le suit le jour, la nuit, il sait où il dîne, où il soupe, mieux encore: « Depuis dix jours, le grand général Dumouriez a quitté son armée pour venir intriguer à Paris. Il y a huit jours qu'il tient des conciliabules secrets chez sa nymphe, n° 23, rue Neuve-Saint-Marc, chez celle de Barot, rue Bazette, *maison du vitrier, au fond de la cour*, et chez celle de Bouret, n° 8, rue d'Orléans-Égalité. Le général Biron et les membres de la faction y assistent régulièrement, *depuis huit heures du soir jusqu'à deux heures de la nuit*. » Voilà qui est clair, net, précis ; il dit les noms, la rue, le numéro ; après cela, qui doutera de lui?

Plusieurs écrivains de plus de talent et d'un plus noble caractère, Camille Desmoulins à leur tête, représentent plus dignement le journalisme révolutionnaire, auquel, du reste, M. Maron ne réduit pas la littérature écrite sous la Convention. Il suit la pensée dans les différentes voies où

la Révolution les précipite ; il étudie les philosophes de ces temps agités, les Anacharsis Clootz, les Condorcet, les Volney, les Saint-Martin, etc. Il montre l'influence du régime politique sur les œuvres d'imagination, la comédie, la chanson, l'ode, etc. Il n'a pas non plus oublié les fondations scientifiques et littéraires, l'École polytechnique, l'École normale ; il nous fait assister aux premiers cours et nous fait connaître les professeurs et les élèves. En un mot, M. Maron n'a rien négligé pour que son *Histoire littéraire de la Convention* fût, sous un titre restreint, un tableau complet de la littérature française pendant la Révolution.

Est-ce l'histoire littéraire de la période suivante que nous donnera M. Sainte-Beuve, sous ce titre : *Chateaubriand et son groupe littéraire sous l'Empire*[1] ? Non, sans doute ; la figure de Chateaubriand tient trop de place dans son ouvrage, et les figures accessoires qui composent « son groupe littéraire, » en tiennent trop peu dans leur temps, pour que cette galerie de portraits représente autre chose qu'une famille. D'ailleurs, où prendre, sous l'Empire, la littérature de l'Empire ? La mélancolie rêveuse de Chateaubriand n'est pas l'expression de cette époque d'action, de chiffres, d'administration à outrance ; c'est le vagissement de la génération qui suivra.

Deux autres esprits éminents appartiennent à l'Empire par la chronologie : Mme de Staël et Joseph de Maistre. Mais ils n'entrent pas dans son mouvement ; ils n'en reçoivent ni le ton ni l'inspiration ; ils n'ont de contact avec lui que par réaction. La littérature proprement dite de ce temps, si fécond en gloires militaires, se résume en quelques noms d'ordre inférieur : de Fontanes, Népomucène Lemercier, Pigault-Lebrun. C'est donc moins la littéra-

1. Garnier frères, 2 vol. in-8.

ture de l'Empire que celle de la Restauration qui sera représentée, dans le livre de M. Sainte-Beuve, par Chateaubriand et son groupe littéraire. L'auteur du *Génie du christianisme* et de *René* en personnifie à la fois l'éclat séduisant et la maladive faiblesse.

C'est surtout cette faiblesse que le critique a mise en relief d'une façon assez inattendue. Le public a été surpris de voir une des idoles de la jeunesse de M. Sainte-Beuve arrachée de son piédestal et traînée dans la poussière. L'auteur de *Chateaubriand et son groupe littéraire*, en rappelant que ce livre est le résultat d'un cours professé à Liége en 1848, nous avertit lui-même d'une métamorphose qui s'est opérée en lui et dont son livre rend témoignage. « Le cours que je reproduis, dit-il, ne paraît pas rentrer dans ma manière habituelle qui, jusqu'ici, était plutôt de peindre que de juger. Cette fois, je n'ai voulu faire que de la *critique judicieuse.* »

Va pour le mot « judicieuse ; » voyons la chose. On a trouvé que la première fois qu'il se fait juge, M. Sainte-Beuve est un juge bien sévère et qu'il a traité Chateaubriand moins en critique qu'en ennemi, « poursuivant à outrance, dit la *Correspondance littéraire*, l'écrivain, le chrétien, le politique et l'homme, soldant d'un coup un arriéré d'injures comprimées, de haines longuement amassées. » On a vu l'effet de mauvais sentiments et de calculs blâmables là où il n'y a peut-être qu'une extrême mobilité d'impressions.

Je ne suis pas sûr que M. Sainte-Beuve ait voulu d'avance faire sortir de son livre Chateaubriand aussi amoindri. Il a abordé le personnage, le dieu avec respect ; mais en le regardant de près, avec ses habitudes d'analyse, il a vu que non-seulement les pieds de l'idole étaient d'argile, mais que le métal de toutes les autres parties était loin d'être pur. Alors, il a dit franchement ses impressions nouvelles, sans chercher à les mettre d'accord avec ses im-

pressions premières, heureux et content, non pas « de se venger en un jour de vingt années d'adulations, » mais de voir tomber de ses yeux, d'ordinaire si pénétrants, d'anciennes et épaisses écailles. Au rebours du prophète Balaam, qui bénissait quand il ouvrait la bouche pour maudire, M. Sainte-Beuve l'ouvre pour bénir et maudit malgré lui. Voyez plutôt le portrait qu'il s'était proposé de tracer de Chateaubriand : on n'y remarque qu'une exagération, celle de la louange.

Sous le Consulat et l'Empire, il brille du premier jour, dès le premier matin, comme un météore. Sous la Restauration, il est à son zénith ; il la remplit. Bien plus, il est au cœur des choses et des luttes de chaque jour, et l'on reconnaît son épée à l'éclair dans chaque mêlée. Sous le dernier régime, il se tient à l'écart, et ne sort plus de sa tente que par intervalles ; il n'a plus, si vous le voulez, qu'un règne *honoraire*, surtout dans ces derniers temps ; mais enfin, le respect, l'admiration ne se sont pas retirés de lui un seul jour ; et celui dont nos pères, encore jeunes, lisaient avec étonnement et avec la surprise de la nouveauté *Atala* ou *René*, voilà que vous cherchez chaque matin avec curiosité ses dernières pages sorties de la tombe, et toutes parsemées pourtant (au moins quelques-unes) d'un certain souffle de jeunesse et d'un reste de fraîcheur. — Il y a là une destinée littéraire et plus que littéraire, une destinée vraiment historique et monumentale à laquelle se rattache de loin aux yeux de la postérité toute une période accomplie. Ce sont des monarques dans la république des lettres, que des personnages qui durent comme Voltaire, ou comme M. de Chateaubriand. Ils obtiennent, ils usurpent une espèce de sceptre. Je ne prétends pas établir ni fixer la valeur des œuvres, mais seulement mesurer les rapports apparents et l'étendue du rayon, et en ce sens, on peut dire que M. de Chateaubriand est et demeurera en perspective le premier, le plus grand des *lettrés français* de son âge.

Voilà l'impression générale, du moins celle du début. L'étude particulière des œuvres de Chateaubriand amènera une tout autre impression générale à la fin. Rapprochons-les l'une de l'autre.

Chateaubriand n'est pas un des véritables grands artistes des beaux siècles, non pas un des tout premiers, ni même des seconds en beauté, mais un de ceux qui viennent immédiatement après.... Il n'est définitivement supérieur que dans *René*, dans quelques pages du *Génie du christianisme*, dans les épisodes des *Martyrs* et dans la polémique politique. En un mot, il y a des pages partout, mais rien que des pages. Il n'a pas été proprement un grand esprit.

Accordez, si vous pouvez, la conclusion et les prémisses. Voilà « le premier, le plus grand des lettrés de son âge, » voilà « l'homme qui dure comme Voltaire et tient le sceptre, » voilà l'écrivain à la « destinée vraiment historique et monumentale, » transformé par une périphrase savante en un esprit de troisième ordre! Quel mal Chateaubriand a-t-il donc fait à M. Sainte-Beuve? Un grand mal : il lui a enseigné l'analyse ; il lui a inoculé la maladie de René, ce frère français de Werther et de Child-Harold, moins enthousiaste que le premier, moins immoral que le second, mais plus désolé. Chateaubriand a fait le vide dans les âmes, et ses belles phrases sur le christianisme ne l'ont pas rempli. Son meilleur titre littéraire, son *René*, est un mauvais livre sous le rapport moral, un livre troublant. La gloire de l'auteur est attachée à un fléau qu'il aggrave et qu'il propage.

René est la plus belle production de M. de Chateaubriand, la plus inaltérable et la plus durable. Il est son portrait même. Il est le nôtre. La maladie de René a régné depuis quarante-huit ans environ; nous l'avons tous eue plus ou moins et à divers degrés. Vous, jeunes gens, vous ne l'avez plus. Mais sera-ce à nous qui l'avons partagée autant que personne, de venir ainsi vous en dire le secret et vous en révéler la misère? S'il y a indiscrétion de notre part, l'amour de la vérité seul nous y a poussé, et peut-être aussi un reste d'esprit de René qui porte à tout dire, et à *se juger soi-même jusque dans les autres.*

Habemus confitentem reum. Les sévérités de M. Sainte-Beuve contre Chateaubriand retombent sur lui-même.

Littérairement, cela est très-légitime; mais à côté de l'écrivain abaissé, il y a l'homme que l'on fait descendre encore plus bas. Le chapitre des *Notes diverses sur Chateaubriand* montre en lui un égoïste consommé, profondément indifférent à tous les principes et à toutes les causes, matérialiste dans son for intérieur, dévot par convenance, libéral et démocrate sous la cocarde royaliste, passant par toutes les métamorphoses d'opinion, sans autre conviction que celle de la supériorité de son génie, sans autre guide que l'intérêt d'un immense orgueil. Ici, nous n'oserions plus dire que le censeur de Chateaubriand a obéi encore à cet esprit de René « qui porte à tout dire et à se juger soi-même dans les autres. » Mais en exerçant, au nom de la critique littéraire, de tels droits contre l'un de ses maîtres, M. Sainte-Beuve n'a-t-il pas craint de les voir invoquer et retourner contre lui ?

7

Les mélanges littéraires. MM. Babou, Delord, de Pontmartin, L. Veuillot, Aubryet, P. Bernard.

Les volumes de mélanges, d'essais, d'études, d'esquisses littéraires continuent d'éclore et de pleuvoir avec cette fécondité que nous avons signalée les années précédentes. Nous nous garderons bien de dire une fois de plus du mal de cette grande famille de publications littéraires qui jouit et jouira longtemps encore de tant de faveur. Nous en convenons : le livre-fragments, comme nous l'avons appelé, répond à l'esprit et aux habitudes de notre siècle, à l'éparpillement de nos idées et de nos travaux, au morcellement du temps comme de toutes choses dans la vie moderne. C'est une des faiblesses contemporaines que je comprends, mais qu'il me semble inutile d'encourager. Je regrette pourtant de ne pouvoir m'arrêter, ici pour louer, là pour blâmer, à l'examen de quelques volumes de mélanges qui

ne sont pas sans mérite ou dont les défauts mêmes renferment un enseignement utile.

Je voudrais rappeler, par exemple, entre plusieurs, les *Lettres satiriques et critiques* de M. Hipp. Babou[1], précédées d'un *Défi au lecteur*, remarquable de franchise, et remarquables elles-mêmes, dit M. Laurent Pichat, « par une grande audace et une âpreté de conscience très-rare et très-méritoire ; » — les *Matinées littéraires* de M. Taxile Delord[2], qui, courant du seizième au dix-neuvième siècle, distribue à droite, à gauche, de vives et justes critiques contre les adversaires de la raison et de la liberté, mais qui, par concession à l'esprit de coterie, se laisse aller à de mesquines agressions contre des partisans aussi sincères que lui de l'une et de l'autre ; — les *Dernières causeries du samedi*[3] de M. Armand de Pontmartin, qui a le mérite de savoir où il va, ce qu'il veut, qui n'attaque pas moins Voltaire que Béranger, et qui, dans sa lutte contre les hommes et les choses révolutionnaires, ne commet pas, ainsi que tels libéraux de certaines castes, la faute de tirer sur les siens ; — les *Mélanges religieux, politiques, historiques et littéraires* de M. Louis Veuillot[4], résumé de toute une vie de polémique ardente, emportée, sans déguisement pour les choses, sans ménagements pour les personnes, sans peur des exagérations de doctrine ni des excès de langage, véritable monument d'intolérance et de talent, destiné à témoigner un jour de la tolérance d'une société qui a laissé injurier si librement ses plus chers principes.

Pour le moment je n'examinerai avec détail qu'un seul volume de mélanges, qui peut encore être considéré, par

1. Poulet-Malassis et de Broise, in-12; 394 p.
2. Charpentier, in-18; 384 p.
3. Michel Lévy, in-18; 405 p.
4. Gaume frères et Duprey, in-8; 2e série, t. I-VI. Chaque vol. d'environ 600 p. La 1re série forme aussi 6 vol.

la manière dont il est formé, comme un type de ces genres d'ouvrages : ce sont les *Jugements nouveaux* de M. Xavier Aubryet[1]. Ce recueil, qui a pour sous-titre : *Philosophie de quelques œuvres*, est composé de fragments réunis pêle-mêle, quoique se rapportant à deux classes dictinctes : la littérature et la musique. Vous y trouvez une étude sur Rossini, suivie d'une boutade contre M. Prudhomme; MM. Ern. Renan et Ém. Augier sont séparés par Hérold de M. Jules Simon; M. Oct. Feuillet se place entre Donizetti et Weber ; M. Ponsard entre ce dernier et Boïeldieu, et M. Champfleury entre Adolphe Adam et Mozart. Avouez que, s'il y a quelquefois un peu de pédantisme dans la régularité trop méthodique de certains livres, il y a bien dans le désordre de celui-ci un peu d'affectation.

Il y en a davantage peut-être dans la prétention à la généralisation qu'indiquent les sous-titres de ces fragments : *le Paganisme dans la musique ; Synthèse de la sottise ; le Français au dix-neuvième siècle ; le Mal de l'analyse ; le Faux genre populaire ; les Idéalistes sans le savoir*, etc. Il y a dans quelques-unes de ces formules comme l'enseigne d'un paradoxe. C'est en effet le paradoxe qui paraît être l'idéal de M. X. Aubryet comme écrivain, et qui est déjà l'écueil de son talent. Esprit indépendant, pénétrant, personnel, il n'exprime que ses propres jugements, ses propres impressions : c'est un mérite ; mais il semble chercher la nouveauté plutôt que la vérité : c'est un défaut, et qui en entraîne bien d'autres. Dans son horreur de penser et de parler comme tout le monde, il arrivera à ne penser et à ne parler comme personne, et, perdant tout contact avec les simples mortels qui composent le public, il prendra place dans cette petite école de l'éblouissement dont les écrivains suent sang et eau pour se rendre illisibles.

On l'y range déjà. Du moins, voici comment M. Barbey

1. Librairie nouvelle, in-18 ; 353 p.

d'Aurevilly, à qui les *Jugements nouveaux* sont dédiés, parle de l'auteur dans un article du journal *le Pays*, dont plusieurs feuilles françaises et étrangères ont voulu reproduire des fragments.

M. Aubryet est de la race des éclatants mêlés de suave.

C'est un Rivarol soleillant qui sait s'éteindre à temps dans un Henri Heine clair de lune, et qui a appris le latin des lutins de Shakspeare. C'est un humoriste, ondé de gaieté et de mélancolie.

Enfin je l'ai comparé à Mme de Staël; mais c'est une Mme de Staël changée en un Roméo littéraire, qui serait très-bien monté au balcon de l'autre, et que l'autre Mme de Staël — la non-transformée — aurait préféré pour la vitalité, la verve et toutes les diableries de l'expression, à ce sceptique blond de Benjamin, ce nom fade et faux, qui sent le benjoin, tandis qu'il y a comme un coup de cymbale dans le nom tintant et frémissant de Xavier qui sonne, pour M. Aubryet, comme un écho de son esprit.

Il est fâcheux, en vérité, de recevoir de tels éloges, et dans un tel style, de l'écrivain dont on se déclare l'élève. Hâtons-nous de dire que M. X. Aubryet n'est pas encore, Dieu merci, à la hauteur de son maître. Il faut pourtant lui souhaiter de s'en éloigner plutôt que de s'en approcher davantage. Sa prédilection pour les choses gracieusement affectées le conduira, de recherche en recherche, au bizarre, à l'incompréhensible. Est-il, dès aujourd'hui, plus spirituel que précieux d'appeler *l'Illusion*, opéra d'Hérold, « un bijou auquel, par méprise, l'oubli sert d'écrin, » et l'ouverture de *Zampa* « une préface pareille à ces coups de tonnerre qui ont comme l'envergure de la voûte céleste ? » Que dire de cette allégorie si doucereuse sur le théâtre de M. Oct. Feuillet ? « Tout finit d'une façon trop friande dans certaines productions de M. Feuillet; la scène se passe un peu dans l'île des plaisirs de Fénelon ; les personnages sont de chez Boissier, les lacs de chez Tanrade. Après avoir imprudemment pris goût même à la *Petite comtesse* ou au

Roman d'un jeune homme pauvre, le bonbon à la mode de cette année, on s'éveille, le matin, l'âme un peu pâteuse. Il ne faut pas sucrer le puits de la Vérité, sous peine de la voir apparaître une petite cuiller à la main, demandant un peu de fleur d'oranger. »

L'allégorie que M. X. Aubryet soutient quelquefois avec ce raffinement, pendant toute une page, est son procédé de style favori. La métaphore ne lui suffit pas; du rapprochement des mots et des idées il ne fait pas jaillir un éclair, mais un feu d'artifice. Il faut du talent, moins pourtant qu'on ne croit, pour allumer devant le lecteur ébloui ces fusées, ces soleils, ces gerbes d'étincelles, ces pièces montées avec bouquet final. Puis tout ce faux éclat, à part les nuages de fumée et le bruit fatigant qui l'accompagnent, ne laisse après lui que la plus profonde obscurité. Mais je crois que la maladie de l'allégorie « soleillante » me gagne; sachons « l'éteindre à temps » dans le plus modeste « clair de lune, » et disons à M. Aubryet, en vile prose, qu'avec le sens critique dont il est doué, il doit comprendre que le plus bel ornement de la vérité est la clarté, et la simplicité celui de la force.

C'est aussi plus de simplicité que nous souhaiterons à M. Pierre Bernard, l'auteur de l'*A B C de l'esprit et du cœur*[1]. Ce n'est pas dans la forme que l'auteur, philosophe humoriste, est recherché; c'est plutôt pour le fond même des idées. Il va chercher les choses plus loin que les mots, et quelques-unes de ses pensées n'ont pas besoin d'être voilées par des images pour être incompréhensibles. Telle est, par exemple, cette puérilité: « X.... Les jeuX, les amoureuX, finissent par un X, c'est-à-dire par une *croix*. » Telle est aussi la remarque sur l'*y*, qui a remplacé l'*i* dans plusieurs mots: « L'*y* ressemble à ces portraits que l'on

1. Librairie nouvelle, in-18; 282 p.

accroche dans certaines maisons : il donne comme une généalogie aux mots. » Le *z* n'est pas traité d'une manière plus claire. On dirait que ces lettres, signes de l'inconnu en algèbre, ne pouvaient inspirer à l'auteur que des énigmes. Il y a dans tout l'ouvrage des choses moins ingénieuses et plus vraies, des remarques justes, des observations fines, des idées qui ne manquent pas de grâce ni de portée. *L'A B C de l'esprit et du cœur* est d'un écrivain qui, en passant au milieu des hommes et des choses de la vie, a su regarder et voir, et recueillir des impressions de voyage toutes personnelles là où tant d'autres ne voient que par les yeux d'un cicerone banal et ne répètent que des formules de convention.

8

Les livres inédits d'auteurs anciens. Voltaire et Buffon.

La littérature a, pour ainsi dire, ses revenants, et les plus curieuses nouveautés littéraires ont quelquefois cent ans de date. Parmi les anciennes choses inédites qui arrivent ainsi tardivement à la publicité, on remarque surtout les correspondances, dont le recueil, dans les œuvres les plus complètes, est rarement complet. Une des plus riches était à coup sûr, depuis longtemps, celle de Voltaire. Eh bien ! c'est une de celles qui, dans ces dernières années, se sont encore le plus enrichies. Après le recueil des *Lettres nouvelles*, publiées, en 1857, par MM. de Cayrol et Alph. François, voici que ce dernier vient de donner, avec M. E. Bavoux, un nouveau volume de choses inédites, intitulé : *Voltaire à Ferney, sa correspondance avec la duchesse de Saxe*, etc.[1].

Il ne faut pas s'attendre à voir sortir, tout d'une pièce,

1. Didier, in-8.

de cette publication un Voltaire nouveau et très-différent du Voltaire connu. Il suffit, pour rendre ce volume intéressant, qu'il apporte, sur le caractère de l'homme et la vie de l'écrivain, quelques lumières de plus. C'est, en effet, ce qui arrive. La plupart des lettres datées de Ferney qui sont en tête du volume nous montrent dans Voltaire ce seigneur de village que nous savons, humain, libéral, à la fois tolérant et passionné pour la philosophie. La correspondance avec la duchesse de Saxe-Gotha offre un intérêt plus animé. Elle embrasse, de 1752 à 1767, une période de quinze ans et touche à toutes les questions auxquelles Voltaire a été mêlé, en politique, religion ou littérature. On y trouve, sous une forme contenue par un sentiment de respect et par la galanterie mondaine, bien des hardiesses de pensée et de langage. Le grand Frédéric, avec lequel Voltaire paraissait réconcilié, y est traité avec une vivacité pleine de rancune. La duchesse ayant été chargée par le roi de Prusse de faire tous ses efforts pour rappeler le philosophe à Berlin, voici quelle fut la réponse de celui-ci (30 juillet 1754) :

Ce que Votre Altesse Sérénissime me dit d'une certaine personne qui se sert du mot de *rappeler* ne me convient guère ; ce n'est qu'auprès de vous, madame, que je puis être appelé par mon cœur. Il est vrai que c'est là ce qui m'avait conduit auprès de la personne en question. Je lui ai sacrifié mon temps et ma fortune ; je lui ai servi de maître pendant trois ans ; je lui ai donné des leçons, de bouche et par écrit, tous les jours, dans les choses de mon métier. Un Tartare, un Arabe ne m'aurait pas donné une si cruelle récompense. Ma pauvre nièce (Mme Denis), qui est encore malade des atrocités qu'elle a essuyées, est un témoignage bien funeste contre lui.... Si le roi de Prusse connaissait la véritable gloire, il aurait réparé l'action infâme qu'on a faite en son nom.

Les jésuites sont encore moins ménagés que Frédéric. Voltaire a toujours contre les persécuteurs la même verve.

Voici ce qu'on lit, au sujet de deux d'entre eux, dans une lettre du 27 février de la même année :

Figurez-vous, madame, qu'un gros jésuite qui gouverne despotiquement le Palatinat, me reproche les vérités que la loi de l'histoire me force de dire sur les papes. Un autre jésuite, qui gouverne le diocèse de Porentruy, où je suis, me poursuit pour la même cause. Ah! madame, que Frédéric de Saxe, votre ancêtre, avait raison de combattre pour exterminer cette engeance! Les moines sont nés persécuteurs, comme les tigres sont nés avec des griffes. Le clergé était institué pour prier Dieu, et non pour être tyran. Il est vrai que le fanatisme a fait plus de mal à votre maison qu'à moi, et que j'aurais tort de me plaindre. Je ne me plains que de ma destinée, qui m'empêche de venir moi-même mettre à vos pieds le second tome de ces *Annales*.

Le volume se termine par une suite de *Remarques* très-curieuses sur l'ouvrage anonyme du P. Daniel contre l'historien Mézeray. C'est un jésuite encore que Voltaire tient sous sa main ; mais cette fois, comme il n'y a en jeu que des écrivains, il n'y met pas de passion et laisse éclater dans une foule de railleries fines et de réflexions judicieuses son inaltérable bon sens. Ce ne sont que des notes, et sur un livre inconnu, mais elles sont toutes au niveau de l'esprit du commentateur.

Buffon avait plus à gagner que Voltaire à la publication de sa correspondance. On ne connaissait guère de lui que l'écrivain, et derrière ses périodes élégantes, compassées, pompeusement harmonieuses, l'homme avait à peu près disparu. On lui avait appliqué sa propre formule : « Le style, c'est l'homme même ; » et il était resté, pour ses détracteurs ou ses panégyristes, un grand seigneur aux belles manières, à la noble prestance, toujours majestueux et répondant, suivant le mot de Hume, par son extérieur, à l'idée d'un maréchal de France. La publication de la *Correspondance inédite de Buffon* [1], par M. H. Nadault

[1] Hachette et Cie, 2 forts vol. in-8 ; xxxvii-1144 p.

de Buffon, son arrière-petit-neveu, vient modifier cette idée et nous montrer pour la première fois un Buffon sans jabot ni manchettes, vivant dans le monde sans solennité, dans la famille avec une amabilité pleine de charme. Il est descendu du théâtre, il est simple et vrai dans ses affections et dans son langage, il aime et se fait aimer. Trois cent quatre-vingts lettres, écrites durant une période de soixante ans (1729-1788), forment sur son caractère et sa vie privée une révélation complète. La plupart sont très-familières : tout y est mêlé, plaisirs, affaires, nouvelles de la littérature et de la science, événements domestiques et relations avec le monde. Cette correspondance n'était pas destinée pour la postérité, et c'est pour la postérité un charme de plus.

9

Étude sur les littératures étrangères. MM. Lannau-Rolland, Blanchet, Forgues, Mondot, Martin, de Frontpertuis, Énault.

Les écrivains étrangers n'exercent pas seulement nos traducteurs[1], ils sont encore popularisés parmi nous par des études analytiques, et la comparaison des littératures étrangères avec la nôtre agrandit chaque jour la sphère de la critique littéraire. Il est peu de pays dont les auteurs anciens ou vivants ne soient, chaque année, l'objet de travaux intéressants. Nous en citerons plusieurs, sans pouvoir nous y arrêter autant qu'ils le méritent.

Le *Michel-Ange poëte*, de M. Lannau-Rolland[2], contient à la fois une traduction et une appréciation littéraire d'essais signés d'un grand nom, mais jusqu'ici à peu près inconnus.

1. Voy. pour la traduction en vers, p. 73 et suiv.; pour celle des romans, p. 163 et suiv.; pour la traduction en général, le chapitre intitulé : *Philologie*, *érudition*, *traduction*, etc.
2. Didier, in-12.

Le Faust de Goethe, expliqué d'après les principaux commentateurs allemands, par M. Félix Blanchet [1], est un résumé, en bon français, des innombrables élucubrations de la critique transrhénane.

Les Originaux et beaux-esprits de l'Angleterre contemporaine, par M. Émile Forgues [2], comprennent une galerie de portraits fortement esquissés et d'une ressemblance parfaite, comme on pouvait en attendre d'un homme qui manie vivement la plume, connaît à fond ses personnages, et les aime, sans se dissimuler leurs défauts.

L'*Histoire de la vie et des Écrits de lord Byron* [3], par M. Armand Mondot, professeur à la Faculté de Montpellier, est une esquisse rapide d'un génie extraordinaire et d'œuvres puissantes qui, après avoir exercé une influence si troublante sur la génération d'il y a vingt-cinq ans, sont aujourd'hui si délaissées par un siècle en proie à de moins nobles soucis.

Les *Poëtes contemporains en Allemagne*, par M. N. Martin [4], sont la seconde série de ces études instructives et intéressantes sur un monde littéraire très-différent du nôtre, quoique si voisin, mais très-connu de l'auteur; savant et poëte à la fois, il appuie ses jugements et éclaire ses analyses d'une foule de traductions en vers et en prose : c'est comme une révélation fraternelle de la poésie actuelle et vivante d'une des rives du Rhin, propre à réveiller et à féconder le sentiment poétique sur l'autre rive.

Les *Essais de littérature étrangère*, par M. Adalbert Frout

1. Dentu, in-12; 237 p.
2. Charpentier, 2 vol. in-18.
3. Durand, in-12; 355 p.
4. Poulet-Malassis et de Broise, in-12; 350 p. — Je regrette vivement de ne pouvoir m'étendre sur cette seconde série des *Poëtes contemporains de l'Allemagne* et en citer quelques traductions en vers; mais nous avons déjà fait connaître l'an passé le poëte en M. N. Martin, et nous le retrouverons encore comme tel, l'année prochaine, dans le poëme de *Mariska* qui vient de paraître (1861, in-32).

de Frontpertuis[1], sous un titre qui indique plus de variété, sont exclusivement consacrés à un petit nombre d'ouvrages de trois auteurs et dans deux langues, le flamand et le russe. Un volume de nouvelles de M. H. Conscience, un roman de Pouchkine, quelques récits de Gogol, voilà tous les sujets de ce livre; mais l'analyse est consciencieuse, et l'appréciation des auteurs en ressort complète et justifiée.

L'*Histoire de la littérature des Hindous*, par M. L. Énault[2], offre à notre curiosité des œuvres littéraires aussi éloignées de nous dans le temps que par la géographie. Sous le titre trop ambitieux d'*Histoire*, c'est une suite d'extraits des grands et des petits poëmes hindous : les Védas, les Pourânas, les Oupanichads, le Râmâyana, la poésie dramatique, la poésie amoureuse, la fable même. Ce tableau, détaché de la grande publication du même auteur, l'*Inde pittoresque*[3], pourrait s'appeler proprement les Beautés de la littérature indienne. Il n'en est pas moins fait pour contribuer à la vulgarisation de connaissances restées jusqu'ici dans le cercle étroit de l'érudition.

Tous ces travaux attestent une transformation du goût français, une révolution, pour ainsi dire, qui ne date que du commencement de ce siècle, et qui, devenue plus rapide depuis plusieurs années, sera précipitée encore par la multiplicité croissante des relations entre les peuples. Quel critique, au dernier siècle, aurait eu la pensée de prendre pour objet spécial d'études littéraires les écrivains contemporains de l'Italie, de l'Angleterre, de l'Allemagne et surtout de l'Inde? La littérature française, fière de se répandre chez tous les autres peuples, ne connaissait du libre échange que l'exportation; elle inspirait même quel-

1. Le Puy, Marchessou et Jacquet Chauve, in-8.
2. A. Durand, Morizot, in-4; 132 p.
3. Morizot, in-4 avec 21 gravures, dont 4 coloriées.

quefois à l'étranger l'abandon de la littérature nationale. La noble et sévère poésie de Klopstock était dédaignée par l'Allemagne du grand Frédéric pour les plus fades productions de notre dix-huitième siècle. Aujourd'hui notre curiosité nous emporte vers tous les points à la fois de l'horizon intellectuel. Les géographes ont pris possession, par leurs découvertes, du globe entier; la critique littéraire aspire à ne laisser dans le monde de l'art et de la pensée aucun recoin inexploré, inconnu. Que résultera-t-il de ce rapprochement intellectuel de tous les pays et de tous les temps, de cette fusion, de cette pénétration des littératures et des langues les unes par les autres? C'est le secret de l'avenir. Mais ayons confiance : ni la littérature, ni l'art ne doivent s'amoindrir dans l'agrandissement de l'humanité.

HISTOIRE ET ÉTUDES ACCESSOIRES.

1

Étude actuelle de l'histoire. Étendue et variété des recherches.

Les développements auxquels nous nous sommes laissé aller, malgré nous, dans les quatre sections précédentes prouvent à quel point sont encore cultivés de nos jours les genres littéraires proprement dits, c'est-à-dire ceux qui relèvent plus particulièrement du goût et de l'imagination. Les genres où le mérite littéraire n'est que l'accessoire de la valeur scientifique, où la vérité du fond préoccupe plus que le soin de la forme, ne sont pas moins en faveur, si l'on en juge par le nombre des ouvrages nouveaux qu'ils comptent chaque année. Parmi les études savantes qui forment les dépendances du domaine littéraire, les recherches historiques ont surtout un grand attrait pour notre génération, plus curieuse des faits que soucieuse des principes, et qui se repose volontiers du scepticisme ou de l'indifférence en matière de doctrine, dans la certitude des faits accomplis.

Quelle que soit la cause de la prédilection de notre époque pour l'histoire, il est impossible de jeter les yeux sur le *Journal de la librairie* ou sur tout autre recueil périodique de bibliographie, sans être étonné de la multitude des travaux entrepris et de la diversité des recherches historiques. Tous les temps et tous les lieux à la fois tendent

à revivre dans des histoires générales ou particulières. Les hommes et les choses renaissent dans d'innombrables monographies; les points obscurs sont éclairés par des investigations patientes; les découvertes incontestées sont vulgarisées par des livres populaires. Ici des chercheurs désintéressés poursuivent la vérité historique sans préoccupation des conséquences politiques et religieuses; là le controversiste, le pamphlétaire même se fait historien pour les besoins d'une cause en litige. L'histoire se glisse dans les mémorandums de la diplomatie ou dans les mandements de l'épiscopat. Elle s'étale complaisamment dans les brochures et les livres d'actualité. Elle est l'autorité invoquée par tous. Elle est l'arsenal inépuisable où tous les partis et tous les intérêts vont chercher des armes.

Si nous devions donner seulement quelques lignes à chacune des publications historiques dont nous avons relevé les titres dans le cours de cette année, notre livre tout entier suffirait à peine au sujet d'un seul chapitre. Toutes les divisions sous lesquelles on peut ranger les travaux de cet ordre sont également remplies, et nous risquerons fort de ne pouvoir plus nous arrêter à l'examen de ceux qui nous ont particulièrement frappé, si nous entreprenons de montrer, par une revue générale, la richesse et la variété de l'ensemble.

Qu'on se rappelle le cadre général dans lequel il nous a semblé convenable de faire rentrer, au point de vue de la littérature française, toutes les publications historiques ou relatives aux études accessoires que l'histoire comprend :

1° Histoire de France;

2° Histoire générale, ancienne et moderne, et des pays étrangers;

3° Mémoires, correspondances, documents inédits ou réimprimés;

4° Actualités historiques; livres et brochures de circonstance; biographies de personnages contemporains;

5° Géographie, ethnographie, voyages, statistique;

6° Traductions d'ouvrages anciens ou étrangers, se rapportant à chacune des cinq divisions précédentes.

Essayons de relever, parmi les principales publications historiques de l'année, celles qui peuvent se grouper dans le premier seulement de ces six chapitres, consacré à l'histoire de France.

2

Études sur l'histoire de France. Aperçu général. Les grandes histoires; les monographies; l'histoire par périodes.

L'histoire de France est traitée à la fois dans toutes ses parties, à tous les points de vue et dans toutes les mesures. Si on veut l'embrasser dans son cadre général depuis les origines jusqu'aux temps modernes, trois ouvrages considérables s'offrent à nous en 1860, dont l'un, après de profonds remaniements, est aujourd'hui, pour la troisième fois, complet : c'est l'*Histoire de France depuis les temps les plus reculés jusqu'en* 1789, par M. Henri Martin [1]. La seconde publication générale est l'*Histoire de France depuis les origines gauloises jusqu'à nos jours*, par M. Amédée Gabourg [2] qui vient d'aborder le dix-huitième siècle. La troisième est l'*Histoire de France de M. Michelet*, entreprise depuis si longtemps, et qui se compose peu à peu, d'année en année, d'une suite de monographies, consacrées, sous des titres particuliers, aux diverses époques : le dernier volume s'intitule *Louis XIV et la révocation de l'édit de Nantes* [3]. Chacune de ces publications générales mérite, à des titres différents, de fixer l'attention et d'être l'objet d'un examen approfondi.

1. Tome XVI et dernier; tome XVII, Table analytique. Voy. ci-dessous, § 4.
2. Tome XV (1680-1715), in-8; 644 p. et une carte. Gaume frères.
3. Chamerot, in-8.

Ce qui prépare les bonnes histoires générales, ce sont les recherches sur les points les plus particuliers d'une époque ou d'un pays. La patience ne manque pas, de nos jours, pour ces travaux utiles; on voit surtout s'y livrer avec succès des savants modestes relégués au fond d'une province, et consacrant à l'étude les loisirs que leur fait la fortune ou que leur laissent leurs fonctions. C'est ainsi que nous pouvons citer *l'Alsace romaine*, *études archéologiques*, par M. A. Coste, juge au tribunal de Schelestadt[1]; puis, sur la même province, *Histoire du conseil souverain d'Alsace*, par M. Gillot, président à la cour impériale de Colmar, et M. Neyremand, conseiller à la même cour[2]. Une province qui ne paraît pas avoir une importance historique de premier ordre, la Beauce, a été, pour M. E. Mérault l'objet de travaux mentionnés honorablement par l'Académie des inscriptions et belles-lettres et remarqués par les érudits : ce sont les *Essais historiques sur les villages royaux, seigneuriaux et monacaux de la Beauce*, dont le tome I est une monographie du village royal Angerville-la-Gate[3]. M. Al. Assier a recueilli les *Légendes, curiosités et traditions de la Champagne et de la Brie*[4]. M. Victor Develay, faisant le même travail sur une province voisine, a publié *la Bourgogne pendant les Cent-Jours, d'après les documents originaux et des traditions contemporaines*[5]. Un certain nombre de villes ont eu leurs historiographes. M. Fl. Lefils a publié, presque en même temps, l'*Histoire de la ville du Crotoy et de son château*[6], et l'*Histoire civile, politique et religieuse de la ville de Rue et du pays de Marquenterre*[7] : ces deux ouvrages avec des annotations de

1. Mulhouse, J. P. Risler, in-8, avec deux planches.
2. Colmar, Hoffmann, Paris, Durand, in-8; 568 p.
3. A. Aubry, in-8; 456 p.
4. Troyes, Bouquot; Paris, Aubry, in-8; 316 p.
5. Corréard, in-8; 268 p.
6. Abbeville, Housse, in-18; 320 p.
7. Même libr., in-18; 422 p.

M. Dusevel. Un travail plus important du même genre est l'*Histoire de la ville de Saint-Mihiel*, par M. Dumont, juge dans cette ville [1].

Nous pourrions multiplier outre mesure ces indications de travaux spéciaux sur de simples villes ou sur de simples communes de France. Il y a des points historiques d'un intérêt plus général, qui gagnent aussi à être examinés à part, et qui projettent sur des périodes entières la lumière dont ils ont été éclairés: tel est le fruit des études qui embrassent l'histoire de toute une province, celle d'un règne ou seulement celle d'un événement capital, d'un personnage important. Ici les travaux intéressants s'offrent en foule, et nous pouvons à peine choisir. Tandis que le comte d'Haussonville refond dans une nouvelle édition son *Histoire de la réunion de la Lorraine à la France* [2], le général Moline de Saint-Yon écrit une *Histoire des comtes de Toulouse* [3], tableau complet des vicissitudes d'une province qui a eu pendant près de cinq cents ans ses destinées particulières, quoique mêlées aux destinées de la France. Du premier comte, Chorson, au dernier, Raymond VII, c'est-à-dire de Charlemagne à saint Louis, l'auteur expose avec une certaine chaleur des faits dignes d'être plus connus, et met en scène des personnages qui inspirent un grand intérêt.

La dernière phase française du plus grand événement militaire et religieux du moyen âge est devenue l'objet d'une étude à part pour M. Ernest Gervais, qui écrit *les Croisades de saint Louis* [4]. *Les Communes françaises en Espagne et en Portugal pendant le moyen âge*, de MM. Helferic et de Clermont [5], sont une dissertation propre à éclairer

1. Nancy, veuve Dard; Paris, Derache, t. I-II, 355 p., 407 p.; l'ouvrage aura 3 vol.
2. Michel Lévy, 4 vol. in-12; la 1re édition, in-8, est de 1854-1859.
3. Arthus Bertrand, 2 vol. gr. in-8, avec cartes et pl.
4. Michel Lévy frères, in-8; 327 p.
5. Belin et Paris, in-8.

un point aussi intéressant qu'obscur : les auteurs mettent en lumière les relations réciproques de la France et des pays voisins à une époque où les nations paraissaient être si étrangères les unes aux autres.

La réforme et le mouvement social, philosophique ou religieux qui l'a préparée, excitent une juste curiosité. M. A. Michiels nous raconte, dans les *Anabaptistes des Vosges* [1], des faits qui offrent tout l'intérêt d'un roman et provoquent la sympathie en faveur de ces humbles et austères disciples de la morale évangélique ramenée à sa pureté primitive. D'autre part, M. Antony Méray nous fait voir, dans *les Libres prêcheurs devanciers de Luther et de Rabelais* [2], des exemples incroyables de la hardiesse de langage où se laissait emporter, du quatorzième au seizième siècle, la prédication ; il justifie ce mot de M. Henri Martin qui lui sert d'épigraphe : « Jamais la liberté de la chaire.... n'a été poussée aussi loin. » Cependant M. F. Puaux poursuit son *Histoire de la réformation française* [3]; M. Dargaud achève son *Histoire de la liberté religieuse* [4], qui est particulièrement celle du protestantisme.

La courte mais vive époque de la Fronde ne manque pas non plus d'explorateurs. M. Cousin ajoute à ses *Études sur les femmes illustres et la société du dix-septième siècle* un volume de plus : *Mme de Longueville pendant la Fronde* [5]. C'est une suite de récits ou plutôt de dissertations sur la fin de la Fronde ; Mme de Longueville ne figure sur le titre « que pour la parure. » Dans un ton plus simple, M. A. Chalamel raconte l'*Histoire anecdotique de la Fronde* [6].

Le règne de Louis XIV arrête encore davantage les

1. Poulet-Malassis et de Broise.
2. Claudin, in-18.
3. Michel Lévy frères, t. III, in-18; 396 p.
4. Voy. ci-dessous, même chapitre, § 5.
5. Didier (1859), in-8; 488 p.
6. Librairie nouvelle, in-18; 264 p.

historiens. Nous avons vu M. Michelet consacrer à la révocation de l'édit de Nantes un volume entier de son histoire générale. M. H. de Marne publie une étude spéciale intitulée : *Du gouvernement de Louis XIV dans ses rapports avec la religion* [1]. M. Eug. Pelletan raconte, dans un volume de la Bibliothèque utile, le règne de Louis XIV, sous un titre qui indique suffisamment la sévérité de l'auteur à l'égard du grand roi : *Décadence de la monarchie française* [2].

Des études spéciales relatives au siècle suivant, nous ne citerons que *l'Alliance anglaise au dix-huitième siècle, depuis la paix d'Utrecht jusqu'à la guerre de la succession d'Autriche*, par M. Filon [3], intéressant mémoire lu par l'auteur à l'Académie des sciences morales et politiques.

A mesure qu'on approche des temps modernes, les publications historiques consacrées à de courtes périodes deviennent de plus en plus nombreuses. La Révolution est particulièrement étudiée à une époque où la politique se fait gloire tour à tour d'en défendre ou d'en combattre les principes. Un ouvrage propre à éclairer toutes les questions politiques ou sociales soulevées, résolues ou tranchées par l'époque révolutionnaire, est celui que M. P. Boiteau a intitulé : *État de la France en* 1789 [4] : c'est un simple livre de statistique patiente et fidèle, et qui ne recherche qu'un genre d'éloquence, l'éloquence des chiffres. L'auteur, partisan déclaré de la cause libérale, a pensé que le meilleur moyen de faire aimer la liberté était de résumer, dans un tableau général de la situation politique de la France avant 1789, toutes les atteintes que le gouvernement, l'administration, les lois et les usages dirigeaient contre elle.

L'histoire de la Révolution française n'est souvent qu'un

1. Bar-le-Duc, Constant Laguère; Paris, Dentu, in-12.
2. Pagnerre, Havard, Martinon, etc., in-16.
3. Durand, in-8; 70 p.
4. Perrotin, in-8; 535 p.

champ de bataille : témoin la prétendue *Histoire des Girondins et des massacres de septembre, d'après les documents officiels et inédits*, par M. Granier de Cassagnac [1]. L'auteur, qui se plaît dans les exagérations, en soutient une qui fait peu d'honneur à la nature humaine, c'est que les massacres du 2 septembre, loin d'être le résultat d'un accès d'effervescence et de terreur populaire, ont été froidement préparés, réglés, exécutés et exploités par un parti. Justice a été faite, au nom de la vérité historique et pour l'honneur de l'humanité, de ces déplorables accusations, et à propos de ce réquisitoire contre les Girondins, leur défense a été prise par l'héritier de l'un d'entre eux, M. J. Guadet, qui a publié une *Protestation contre le livre intitulé:* Histoire des girondins, etc., *et appréciation historique de ce livre* [2]. Une publication moins agressive sur les mêmes hommes est celle du baron de Girardet, secrétaire général du département de la Loire-Inférieure : *les Ministres de la république française, Roland et Mme Roland* [3].

La fin du drame révolutionnaire et le régime qui le suit sont depuis longtemps l'objet des études d'un homme d'État qu'on a appelé l'historien national, de M. Thiers. Son *Histoire du Consulat et de l'Empire* s'est augmentée, en 1860, de deux nouveaux volumes, qui annoncent le couronnement prochain de l'ouvrage entier [4].

Deux écrivains ont entrepris, chacun de son côté, de donner une *Histoire de la Restauration*, M. Alfr. Nettement [5] et M. Louis de Viel-Castel [6]. Chacun d'eux a conçu son ouvrage sur un plan très-large, et tous deux sont préparés par leur passé, comme journalistes, à le traiter avec une

1. Dentu, 2 vol. in-8; 1094 p., avec plusieurs *fac-simile*.
2. Le Doyen, in-8; 24 p.
3. Guillaumin, in-18; 267 p.
4. Paulin, Lheureux et Cie, t. XVII et XVIII, avec atlas. Voy. ci-dessous, § 7.
5. Lecoffre et Cie, t. I à III, in-8; 1710 p.
6. Michel Lévy frères, t. I et II; 1025 p.

entière connaissance des faits, sinon avec une pleine impartialité. A défaut d'une histoire récente du règne de Louis-Philippe, on peut citer le nouveau volume des *Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps*, de M. Guizot [1], qui ne sont pas seulement, malgré la modestie du titre, des matériaux à employer, mais une mise en œuvre très-habile des événements, pour la justification d'un homme ou d'un parti.

Parmi les histoires des événements les plus rapprochés de nous, nous placerons l'*Histoire de la conquête et de la colonisation de l'Algérie*, par M. Ach. Filias [2], résumé complet des destinées de notre colonie depuis trente ans et de ses rapports avec la métropole. Pour en finir avec l'histoire presque contemporaine, nous rappellerons que M. Hippolyte Castille a entrepris de réunir, sous le titre d'*Histoire de soixante ans* [3], les principaux événements accomplis de 1789 jusqu'à nos jours. Il a déjà consacré à la première période, la Révolution, plusieurs volumes.

3

Histoire de France. Suite de l'aperçu général. Biographies historiques et histoires des institutions. — Conclusion.

Il faudrait mettre à part, à cause de leur nombre et de leur importance, les monographies consacrées aux personnages célèbres de notre pays, et qui éclairent l'histoire par la biographie. Tel est, par exemple, le livre de M. T. Perrens, intitulé : *Étienne Marcel et le gouvernement de la bourgeoisie au quatorzième siècle* (1356-1358) [4], livre entrepris sous les auspices et d'après les conseils d'Augustin Thierry.

1. Michel Lévy frères, t. III, in-8. Voy. ci-dessous, § 8.
2. Arnauld de Vresse.
3. Poulet-Malassis et de Broise, t. III, in-8; 345 p., portraits.
4. Hachette et Cie, in-8; 435 p.

Suivant ce dernier, « les travaux d'ensemble ne nous manquent pas : après MM. Sismondi, Michelet, Henri Martin, l'histoire générale de la France n'est plus à faire ; mais sur chaque époque et sur chaque règne, et presque sur chaque événement de notre existence nationale, il y aurait encore lieu d'entreprendre des recherches approfondies, de publier des livres utiles où les détails et la critique raisonnée trouveraient une place que les auteurs de nos grandes histoires n'ont pu leur accorder. » L'illustre historien mettait lui-même au rang des épisodes les plus dignes d'investigations nouvelles la révolution bourgeoise dont Étienne Marcel fut le héros et la victime, et c'est lui qui voulut que M. Perrens se chargeât de la raconter. « Plus jeune, lui disait-il, ou du moins exempt des infirmités qui me tuent lentement, j'eusse entrepris moi-même avec bonheur un travail si utile. Recevez cette part de mon héritage, c'est un legs que je vous prie d'acquitter en mon nom. » Cette origine du livre de M. Perrens suffirait à le recommander ; mais ce qui le recommande mieux encore, ce sont les fortes études historiques dont il est le fruit et l'esprit libéral qui s'en dégage.

Une des biographies historiques les plus importantes est la *Jeanne d'Arc* de M. H. Wallon [1], ouvrage remarquable par la connaissance sérieuse des sources et l'emploi savant de tous les travaux antérieurs. Inspiré par de profondes convictions chrétiennes, il se distingue en outre par une tendance particulière à faire au merveilleux sa place dans les faits humains. Mais si la foi de l'auteur s'accommode trop facilement d'explications surnaturelles, elle n'étouffe pas en lui le sens historique, et après les peintures si animées de M. Michelet et les travaux si savants de M. Quicherat, le passé ne pouvait sortir plus vivant d'un ensemble de documents plus sûrs.

1. L. Hachette et Cie, 2 vol. in-8 ; LVIII-333-460 p.

Un personnage plus voisin de nous, le chancelier d'Aguesseau, a été, dans ces derniers temps, l'objet de plusieurs études. Déjà, l'année passée, l'Académie française avait couronné le travail publié par M. Fr. Monnier sous ce titre : *le Chancelier d'Aguesseau, sa conduite, ses idées politiques, son influence sur le mouvement des esprits pendant la première moitié du dix-huitième siècle*, etc. C'était justice, et l'accueil fait par le public à cette intéressante étude a répondu au jugement de l'Académie. On n'y trouvait pas cette exagération de la louange qui distingue les périodes ronflantes du panégyrique de Thomas, mais une détermination précise du caractère du chancelier et une appréciation exacte de son rôle et de son influence. Les luttes auxquelles il a été mêlé, comme celles de la bulle *Unigenitus*, étaient reproduites avec cette vérité qui fait le plus grand intérêt de l'histoire.

L'illustre magistrat est aussi le héros du dernier livre de M. Oscar de Vallée, intitulé : *le Duc d'Orléans et le chancelier d'Aguesseau, études morales et politiques*[1]. Le régent, qui prend le premier rang dans le titre de l'ouvrage, le cède dans l'ouvrage même au chancelier. Il est difficile qu'entre les mains d'un écrivain honnête, le rapprochement de deux personnages qui représentent des règles de conduite aussi contraires, ne fasse pas ressortir la supériorité de la justice sur l'intrigue et de la vertu sur la corruption. M. O. de Vallée a choisi le temps des disgrâces de d'Aguesseau comme le moment le plus favorable à son étude de mœurs et de politique. Il y a peu de figures historiques qui grandissent comme celle-ci dans la disgrâce. Depuis sa dernière entrevue avec Louis XIV mourant, au sujet de la fameuse bulle, jusqu'à son rappel par le cardinal Fleury, en 1727, douze années s'écoulent, pendant lesquelles d'Aguesseau est un modèle complet de vertus ai-

1. Michel Lévy frères, in-8; 478 p.

mables et de fortes qualités. Lorsqu'il est rappelé par le régent au milieu de l'écroulement du système de Law, ce ne sont ni ses talents ni sa probité dont on veut se servir, c'est son nom dont on a besoin. « Quand une immoralité n'a pas réussi, dit l'auteur, on pense à la morale. Tant qu'on peut compter sur le succès, on la traite dédaigneusement et comme inférieure, on l'écarte comme un obstacle, on l'éloigne comme un ennemi; et si par hasard elle insiste, on la relègue ou on l'exile. » Le caractère du chancelier est esquissé, dessiné, peint par M. O. de Vallée avec complaisance, avec amour. L'homme et le citoyen en lui sont dignes l'un de l'autre, le politique seul laisse à désirer. Saint-Simon lui reproche d'être resté au pouvoir un homme de robe, au lieu de s'élever au-dessus de son origine, et M. O. de Vallée ne peut s'empêcher d'appeler une honnêteté qui se laisse déjouer par tant d'intrigues, de la naïveté et de l'impuissance. Mais les intrigants eux-mêmes voient si souvent leur échapper le succès auquel ils sacrifient tout, qu'il ne faut pas faire aux hommes vertueux un crime de ne pas réussir toujours dans un monde où tout conspire contre la vertu.

L'histoire a des héroïnes dont la vertu est le moindre défaut et dont le souvenir est lié tour à tour aux malheurs et aux prospérités, aux splendeurs et aux folies de tout un règne. Les maîtresses de rois tiennent, dans l'histoire de l'ancienne France, souvent autant de place que les plus grands généraux. Quelquefois elles ont relevé le pays d'un désastre, plus souvent elles l'ont précipité dans la ruine. Elles ont réveillé le sentiment des arts, mais elles ont déshonoré la royauté. Il y aurait un livre très-intéressant à écrire sur le rôle et l'influence de ces reines de la main gauche, comme on les appelle, depuis Charles VII jusqu'à Louis XV. La conclusion serait sans doute que si elles ont eu une certaine part dans les splendeurs de l'ancienne mo-

narchie, elles en ont eu une bien plus grande dans ses catastrophes.

L'histoire des maîtresses royales a eu très-souvent, en littérature, beaucoup de faveur. C'est affaire de mode. Les livres, comme les habits, comme les ameublements, ont des couleurs bien portées, et il faut satisfaire de temps en temps à un engouement passager pour la littérature Pompadour. M. Capefigue, qui a tant sacrifié à cette littérature, va chercher plus loin qu'il n'a fait jusqu'à présent, une figure de plus pour sa galerie des reines illégitimes. Il a publié *Agnès Sorel et la chevalerie* [1], puis, sous un titre plus pompeux, *Très-haute et très-puissante dame Diane de Poitiers, duchesse de Valentinois* [2]. Cela s'annonce comme une oraison funèbre de Bossuet.

M. Arsène Houssaye, qui a tant fait, lui aussi, pour la popularité des comédiennes du grand monde ou des grandes dames de la comédie, offre dans *Mlle de La Vallière et Mme de Montespan* [3], les vrais types de l'adultère couronné : tandis que l'une expie dans le cloître la faute d'avoir trop plu au roi et le malheur de ne plus lui plaire, l'autre remplit de sa puissance la cour de l'ombrageux monarque. L'histoire de ces deux femmes, traitée par le talent tout en dehors de M. Arsène Houssaye, devient l'histoire dramatique de la société elle-même.

Après Louis XIV, les courtisanes du régent et du roi deviennent si nombreuses qu'on a peine à les compter. Les principales auront trouvé cependant trois historiens au lieu d'un dans M. de Lescure et MM. Edmond et Jules de Goncourt. *Les Maîtresses du régent* [4], par le premier, sont données comme des études d'histoire et de mœurs sur le dix-huitième siècle; l'auteur met en lumière des noms que

1. Amyot, in-18; 227 p.
2. Même libr.
3. Plon, in-8.
4. Dentu, in-18; xxx-189 p.

l'histoire générale néglige de mentionner, et fait la part, au milieu des événements, à celles de ses héroïnes qui ont des noms historiques. *Les Maîtresses de Louis XV*, des deux frères de Goncourt [1], sont annoncées, ainsi que quelques-uns de leurs derniers ouvrages, comme rédigées d'après des lettres et des documents inédits. J'ai déjà signalé les avantages et les inconvénients de cette méthode. On met en relief des faits nouveaux et peu importants, tandis que les faits importants et connus de tous ne reçoivent ni la place ni le jour que la vérité réclamait pour eux.

Les institutions peuvent être aussi l'objet d'histoires spéciales. Pour le penseur, pour l'homme politique, il y a autre chose dans le passé de la France que des événements ou même des hommes : il y a des lois, des libertés, un mouvement des esprits et des mœurs qu'il est très-intéressant de suivre de siècle en siècle. La littérature de ce temps-ci n'y manque pas. Des ouvrages très-spéciaux nous montreront les transformations de tel point particulier de droit, des institutions pénales, par exemple, aux principales époques. Ils appartiennent alors à la science plutôt qu'à la littérature historique. Les objets de celle-ci ont un intérêt plus général. C'est à ce titre qu'on peut citer le volume de M. de Larcy, ancien député, *Des vicissitudes politiques de la France* [2], premières études historiques divisées en deux parties, que complétera une troisième. L'un traite des institutions depuis les origines de la monarchie jusqu'à Louis XIV; la seconde est exclusivement consacrée au duc de Bourgogne et à Fénelon.

Un ouvrage dont l'objet est mieux défini et plus restreint, est l'*Histoire du gouvernement parlementaire en France de 1841 à 1848*, par M. Duvergier de Hauranne [3]. Au milieu

1. Didot frères, fils et Cie, in-8, t. I-II; 634 p.
2 Amyot, in-8; 335 p.
3. Michel Lévy, t. IV; 544 p.

des débats récents, des récriminations et des éloges, des craintes et des espérances auxquels la question politique du régime parlementaire donne lieu, chacun des volumes de l'ouvrage de M. Duvergier de Hauranne est accueilli dans la presse moins comme un travail historique que comme un livre d'actualité. Quoi d'étonnant? Le passé n'est pas seulement pour le présent un objet de curiosité : il est aussi une leçon; et quand un homme politique se fait historien, c'est une cause politique que l'histoire entre ses mains doit naturellement servir.

Les mêmes réflexions s'appliquent à l'*Histoire de la liberté politique en France*, par M. Jules de Lasteyrie[1], accueillie avec tant de sympathie par toute la presse libérale. On sent ici encore que c'est moins le passé que le présent qui est en cause. Ce qu'on demande à une histoire de la liberté politique, n'est pas tant le tableau des destinées qu'elle a traversées que le secret de celles qui l'attendent. De tels ouvrages révèlent nécessairement des publicistes plutôt que des littérateurs. Écrits par les hommes considérables d'un parti, les livres sont des actes, comme autrefois certains discours de la tribune parlementaire.

Telle est, au milieu des publications historiques d'une seule année, la part de l'histoire de France proprement dite. La France aurait encore à revendiquer quelque chose dans nos cinq autres divisions des travaux historiques. L'histoire générale lui fait naturellement une place, et les annales des pays étrangers nous ramènent par beaucoup de points à l'étude de nos propres annales. Quant au chapitre des mémoires, des correspondances, des documents inédits, il se rapporte aussi en grande partie à l'histoire de France. Il en est de même des actualités historiques, des livres et brochures de circonstance, des biographies de

1. Michel Lévy, in-8, XXVIII-408 p.; Ire partie.

personnages contemporains. Les publications de géographie, d'ethnographie, de statistique, de relations de voyage, se rapportent aussi le plus ordinairement à notre pays. Ce sont les traductions d'ouvrages historiques anciens ou étrangers qui se rattachent le moins à l'histoire de France.

En voyant où nous entraîne le dénombrement superficiel et encore incomplet des travaux historiques d'une seule catégorie, on comprend qu'il nous est impossible d'étendre cette méthode aux autres branches de l'histoire et des études littéraires rattachées au genre historique. La force des choses nous ramène à notre première méthode, qui consiste à faire connaître l'état actuel de chaque branche de littérature par l'examen d'un nombre de livres nécessairement restreint. L'*Appendice bibliographique* qui termine cet ouvrage, remédiera en partie à d'inévitables lacunes et offrira le tableau général des publications historiques, comme celui des autres publications littéraires, avec les proportions des différentes parties dans lesquelles il se divise.

4

L'Histoire générale de France. M. Henri Martin.

Parmi les grands travaux d'ensemble sur l'histoire de notre race et de notre pays, nous avons signalé l'*Histoire de France depuis les temps les plus reculés jusqu'en* 1789[1], par M. Henri Martin, comme étant arrivée pour la troisième fois, après des remaniements profonds, à un achèvement complet. C'est, avec ceux de Sismondi et de M. Michelet, un des beaux ouvrages qui faisaient dire à Augustin Thierry que « l'histoire générale de la Fance n'est

1. Furne, in-8; t. I-XVI, d'environ 600 p. *Table alphabétique;* t. XVII, 606 p.

plus à faire[1]. » Éloge flatteur auquel l'Institut a voulu s'associer en décernant à trois reprises le grand prix Gobert à M. Henri Martin : la première fois en 1844, au nom de l'Académie des inscriptions et belles-lettres; la seconde et la troisième en 1856 et 1859, au nom de l'Académie française.

Une des circonstances les plus notables de la publication de l'*Histoire de France*, par M. Henri Martin, est la persévérance avec laquelle il s'est efforcé de la rendre de plus en plus digne de son sujet. Plus exigeant pour son œuvre que le public et ses juges de l'Institut, il ne s'est pas contenté d'y apporter, d'une édition à l'autre, des améliorations ou des rectifications de détail : il en a totalement refait certaines parties, pour les mettre au niveau des découvertes de la science historique. La question de nos origines surtout a été traitée, dans la dernière édition, à un point de vue tout nouveau, et a reçu une solution qui devait étendre son influence sur l'ouvrage entier. Ce point, aux yeux de M. Henri Martin, est tellement essentiel que nous le laissons expliquer lui-même l'importance qu'il y attache :

Il y a bien des années déjà que nous avons écrit nos premiers volumes. Depuis, la science des origines a fait de grands pas. Le monde celtique, longtemps recouvert par les couches successives des traditions romaine et germanique, achève de sortir du fond de la *grotte de pierre* où il dormait enfoui depuis de longs âges. Notre siècle semble une ère de jugement dernier pour l'histoire. De toute part la terre *rend ses morts* : tandis que l'Inde et la Perse livrent à notre génération leurs antiquités religieuses, que l'Égypte nous révèle enfin le mystère de ses hiéroglyphes, que Ninive, se levant tout à coup d'entre les collines assyriennes, rouvre à nos regards stupéfaits les palais des rois de la Bible et d'Hérodote, la Gaule, notre mère, nous rend plus que des œuvres d'art, plus que des monuments, symboles de la pensée; elle nous rend sa pensée

1. Voy. la préface d'*Étienne Marcel*, par M. Perrens.

elle-même; son âme impérissable nous parle à travers les siècles, et nous n'en sommes plus exclusivement réduits pour connaître le génie et la croyance de nos aïeux au témoignage des races étrangères. La philosophie de l'histoire est aujourd'hui en mesure de restituer au druidisme la part très-considérable qui lui revient dans le développement religieux de l'humanité, et au génie celtique, en général, une part plus grande encore peut-être dans le développement moral du moyen âge et de l'ère moderne. Il n'est plus possible, par exemple, de douter que l'idéal de la chevalerie ne soit tout celtique et nullement germanique dans ses origines; et l'on retrouve les tendances propres à l'esprit celtique, modifié, tempéré, mais non pas dénaturé par l'éducation romaine, dans les progrès et dans les manifestations les plus essentielles de l'esprit français.

Cette persistance de l'esprit celtique à travers toutes les phases de notre développement national, cette action décisive de notre origine sur nos destinées, ce rapport de l'ethnologie et de l'histoire, constituent la transformation la plus considérable de l'œuvre de M. Henri Martin. Quelques autres modifications ont de l'importance encore, comme celle que devaient introduire dans l'épisode de Jeanne Darc la découverte et la publication d'innombrables documents, propres à jeter un jour tout nouveau sur cette partie de notre histoire. L'état matériel et moral de la France au moment où Jeanne Darc parut, la fermentation profonde des masses populaires, l'attente universelle d'un miracle, l'enfance de l'héroïne, les détails de sa vie, les conspirations dont elle est l'objet à la cour, sa captivité, son procès, sa mort, le rôle et la part des hommes, des intérêts et des idées dans cette histoire, devenue légende, tout cela est repris par M. Henri Martin, éclairci et exposé avec cette clarté et cette autorité qu'on pourrait demander à une monographie.

Telle est, en effet, la méthode constante de l'auteur de l'*Histoire de France*. La nature même de son esprit le porte à approfondir toutes les questions historiques ou légen-

daires vraiment importantes, et l'étendue de son cadre lui permet de s'arrêter aux événements principaux, de traiter les hommes et les choses avec une richesse de détails qui met les uns et les autres dans une pleine lumière. M. Henri Martin appartient à cette école qui fait de l'histoire une résurrection du passé. Il travaille à le faire sortir tout entier de ses cendres : *Pulvis veterum renovabitur*, voilà sa devise et l'épigraphe de son livre.

Mais ce qu'il importe de saisir du passé, c'est la vie : les événements extérieurs, changements de règnes, partages d'empires, batailles gagnées ou perdues, avec tout le cortége des renseignements chronologiques, ne forment que le squelette de l'histoire; les annales qui les enregistrent sont lettre morte et ne suffisent pas plus à la curiosité qu'à l'enseignement. Il faut nous montrer sous les noms, des hommes; il faut rendre aux peuples leur rôle, leurs idées, leurs passions, leurs préjugés mêmes; il faut embrasser le mouvement social tout entier, dans son double développement moral et matériel; il faut enfin replacer les institutions dans leur milieu et en montrer le jeu et les effets depuis leur origine jusqu'à leur décadence. Ainsi comprise, l'histoire est une œuvre sérieuse et utile, et ce ne sera pas le moindre honneur de notre siècle de lui avoir imprimé cette féconde et vivante impulsion.

M. Henri Martin est venu à une heure favorable pour élever à notre propre histoire un monument complet, solide, durable, quand même il ne serait pas le dernier : car ce n'est que sur les morts qu'on peut espérer d'écrire des choses définitives. Il a commencé et achevé son œuvre au milieu de conditions de science et de vérité qui manquèrent à la plupart de ses devanciers. Esprit curieux, ses propres recherches ont été préparées, au siècle dernier, par la patience des Bénédictins et, dans celui-ci, par la perspicacité des Thierry, des Sismondi, des Guizot; la lumière était faite sur presque tous les points du chaos, il ne

s'agissait plus que d'en réunir les rayons pour éclairer l'ensemble. Écrivain indépendant, il a pris la plume sous un régime de liberté; il n'a pas eu à craindre, comme le P. Daniel, de se voir accusé « de porter atteinte à la majesté de la monarchie, en rayant de la liste royale les quatre chefs de tribus barbares qu'on nomme vulgairement les quatre premiers rois de France, et que l'abbé Velli restaura religieusement sur leur trône. »

Une condition plus favorable encore est d'écrire l'histoire de la monarchie et de la nation françaises après la révolution de 1789, qui explique tout le drame par le dénoûment, et qui, en consommant l'œuvre de notre unité nationale, marque leur place aux institutions, aux faits, aux hommes qui en ont préparé ou retardé le triomphe. Aussi l'histoire de M. Henri Martin a-t-elle une *Conclusion*. Dans le labyrinthe inextricable des événements, il a trouvé un guide, une étoile. Il a cherché l'individualité, la personnalité de la nation; il l'a vue sortir du berceau, se débattre dans ses langes, les briser, s'en affranchir, s'élancer pleine d'espoir dans la vie, parcourir, dans sa marche incertaine, une foule d'étapes glorieuses ou douloureuses, tomber dans des servitudes extérieures ou intérieures, se révolter contre elles, reprendre pour la perdre et la reprendre encore, sa liberté, passer par des alternatives de grandeur et de faiblesse, d'enthousiasme et d'affaissement, toucher presque à sa perte et se relever plus forte; enfin, malgré toutes ses chutes, arriver de progrès en progrès à la pleine possession d'elle-même et à une puissance matérielle et morale qui lui permet des espérances sans limites, en lui imposant une responsabilité redoutable. Car c'est là le continuel enseignement de notre histoire, et après l'avoir vu sortir du spectacle entier de nos luttes, de nos victoires, de nos malheurs, voici en quels termes excellents M. Henri Martin le résume :

Prenons garde : les peuples sont faillibles et responsables

comme les individus. Il n'y a point de fatalité, point de force invincible des choses par laquelle les destinées s'accomplissent d'elles-mêmes. Ce sont là les rêves malsains des jours de décadence, où les âmes, les êtres réels, abdiquant leurs fonctions, rêvent on ne sait quelle machine fantastique qui remplace par son mécanisme l'activité volontaire et libre. La Providence a fait incessamment son œuvre chez nous; l'homme ne fait plus la sienne [1]. La Providence a fait appel sur appel à la France depuis soixante ans. La France avait bien commencé; mais continue-t-elle de répondre? Ce que la Providence nous demande, ce n'est pas l'abdication de nous-mêmes; ce ne sont pas de puériles imitations du passé, des réminiscences séniles du moyen âge; ce sont des actes d'hommes; c'est le réveil de l'esprit de vie et de liberté, le réveil du droit et du devoir, du dévouement au vrai et au juste; c'est la foi par les œuvres. C'est une rénovation religieuse qui procède des vérités éternelles que le genre humain a reçues de Dieu, et non de combinaisons humaines que le cours des âges a usées et qu'il emporte. C'est un développement social qui cherche la justice et l'égalité par la fraternité, sans s'imaginer changer les bases naturelles et nécessaires des sociétés, ni inventer un homme autre que celui que Dieu a fait. Prenons garde; la Providence peut se lasser: il n'y a point de destinées infaillibles. Personne n'est nécessaire à Dieu. Le maître peut transférer à d'autres l'héritage négligé par le serviteur infidèle. Que la France regarde l'Espagne et l'Italie, ensevelies durant trois siècles dans un tombeau dont elles soulèvent aujourd'hui la pierre avec tant d'effort!

Un dernier mot sur l'*Histoire de France* de M. Henri Martin, un dernier éloge qui paraîtra peut-être bien mince auprès des sympathies que ces conclusions généreuses appellent si légitimement. Nous voulons pourtant signaler une partie très-modeste, mais très-utile, de ce grand travail, c'est une *Table analytique*, à laquelle est consacré tout un volume de plus de six cents pages. Grâce à ce précieux accessoire, vous pouvez retrouver instantanément, au mi-

1. Ici l'auteur a ajouté cette note :
« Écrit en 1854. Depuis, on a recommencé de retrouver la France sur de glorieux champs de bataille; mais il faut que l'on retrouve son esprit comme son épée. »

lieu de cet accumulation de noms et de faits, le fait, le nom, dont vous avez besoin. Un événement historique, un détail biographique, un lieu célèbre, une institution, une coutume, une loi, un décret, une doctrine même, tout s'offre de soi-même, dans l'ordre alphabétique, à nos faciles recherches, et la commodité toute pratique d'un Dictionnaire vient s'ajouter après coup à l'intérêt du récit et des tableaux qui devaient composer une histoire nationale vraiment digne de ce nom.

5

Une monographie historique. M. Dargaud et le protestantisme.

En mentionnant à sa place, dans notre aperçu général l'*Histoire de la liberté religieuse en France et de ses fondateurs*[1], par M. J. M. Dargaud, nous avons dit que c'était, sous un titre si général, l'histoire particulière du protestantisme. Pour l'auteur, la première conquête de la liberté religieuse a été couronnée par l'édit de Nantes ; c'est celle-là dont il a fait le récit. Il nous montre comment « l'Hôpital tint d'abord la plume et Coligny l'épée, puis Henri IV l'épée et la plume du droit inscrit dans cet édit avec le sang de plus d'un million d'hommes ; car cette charte de la conscience n'a pas coûté moins que cela. » « Ce généreux effort de l'héroïsme au seizième siècle, ajoute-t-il, a fondé parmi nous le culte protestant. »

C'est donc un épisode, le plus important si l'on veut, de l'histoire de la liberté religieuse en France que M. Dargaud raconte, et non cette histoire elle-même. C'est tout au plus l'histoire de ses origines et de sa fondation, ou mieux encore de ses premiers triomphes. Mais en France, comme partout ailleurs, la liberté religieuse a eu ses apôtres et ses

1. Charpentier, 4 vol. in-12; 450 p. chacun.

martyrs avant le seizième siècle; et après le jour où l'édit de Nantes a été enregistré, l'histoire des luttes pour la liberté religieuse n'est pas close. Le siècle de Louis XIV en est rempli; les conséquences de la révocation de l'édit tiennent autant de place dans l'histoire que les guerres auxquelles il était venu mettre une fin. Voyez comment, cette année même, M. Michelet fait de cette révocation le centre de toute l'histoire du grand roi. Et le dix-huitième siècle? Croit-on qu'il ne doive point trouver place dans une histoire de la liberté religieuse en France? Croit-on que les philosophes n'aient rien fait pour ces précieuses conquêtes de la tolérance et de la raison, consacrées enfin par la Révolution. Et la Révolution elle-même? Et le dix-neuvième siècle, pouvait-on s'attendre à ne pas trouver leur œuvre dans l'histoire d'une conquête qui est un de leurs plus beaux titres? Le livre de M. Dargaud commence trop tard et finit trop tôt. Les quelques pages du préambule mentionnent à peine le nom des Albigeois, des Vaudois, pour ne pas parler de tant d'autres réformateurs avant la réforme. La lacune des deux derniers siècles aurait pu être réparée par une conclusion; celle de l'auteur n'est qu'une péroraison pathétique où Descartes, Voltaire, Jean-Jacques Rousseau et Mirabeau ne sont nommés qu'en passant, malgré l'importance de leur rôle et la grandeur de leur mission.

Dans les limites où l'auteur de l'*Histoire de la liberté religieuse en France* s'est volontairement enfermé, il a traité son sujet avec beaucoup de science et d'élévation. Il connaît bien le monde protestant et le fait revivre. Sa manière, comme écrivain, est animée et dramatique, son style est brillant, orné jusqu'à l'excès. L'histoire demande un ton plus simple. Il y a chez l'auteur une ardeur généreuse. Il a foi dans les principes; il défend les doctrines avec la ferveur d'un disciple; il inspire la haine des persécuteurs et la sympathie pour les victimes. Voici, comme

échantillon de son style, quelques lignes du portrait de Montluc :

Montluc avait servi quatre rois.

Il fut courtisan et soldat toujours.

Rien de plus redoutable que les portraits de Montluc et rien de plus authentique.

Il y a de ce personnage vieilli un profil que l'on ne peut voir sans tressaillement, et dont on ne peut se souvenir sans terreur.

Les moustaches, la barbe, les cheveux, sont blancs et fermes comme une neige glacée. Le front a les âpres rugosités d'un roc ; le sourcil est bas sur l'œil, qui menace tout en épiant. La pommette est durement accentuée ; le nez, qui s'avance, se recourbe et se contracte, semble flairer un argolet et s'aiguiser pour une proie ; la bouche, qui se retire sur elle-même, est prête à dire une flatterie ou à prononcer un arrêt de mort.

Il y a dans cette tête un mélange de ruses, de manéges, de science militaire et d'atrocité. Le courtisan et le capitaine percent sous cette formidable physionomie. Quel insolent mépris de la vie de ses semblables ! Ce regard est froidement familiarisé avec la hache et avec le chanvre.

Ce qui suit est plus étrange. M. Dargaud montre Montluc voulant finir ses jours dans un ermitage des Pyrénées, mais ayant peur de leur paix sereine et de leurs insondables silences.

Comment ces lèvres, dit-il, qui avaient ordonné tant de meurtres, auraient-elles prié sur ces sommets où Dieu écoute et répond dans le vent !

Comment ces mains qui n'avaient pas seulement agité l'épée, mais qui avaient serré la corde au cou des victimes, qui, dans les villes dont il s'emparait, avaient tellement comblé les puits de martyrs que, des margelles, on touchait les cadavres, comment ces mains de bourreau se seraient-elles jointes dans l'adoration ? Non, non, Montluc ne devait pas mourir, vétéran pieux, sur la cime immaculée des montagnes où la conscience lui aurait redit les cris des veuves et des orphelins ; il devait mourir comme il avait vécu, loin du ciel et près des plaines en s'étourdissant dans les tumultes, dans les fanges et dans les rumeurs.

Que de traits forcés dans cette sombre peinture ! Que de faux effets, à force de recherche ! Le portrait de d'Aubigné va nous montrer l'auteur s'abandonnant sans réserve à la sympathie et à l'admiration :

Quand on aborde d'Aubigné, on ne peut plus s'en arracher. L'histoire n'a pas été équitable. Après un retour vers lui, elle se reprend à lui disputer la gloire. Moi, du moins, je ne serai pas complice de cette envieuse ingratitude des contemporains et de la postérité.

Théodore-Agrippa d'Aubigné était un calviniste de guerre civile. Il avait des convictions ardentes. Il était ulcéré dans l'âme de la liberté religieuse du Béarnais.

Il avait des principes ; le roi de Navarre n'avait que des intérêts. Le roi de Navarre dira : « Paris vaut bien une messe. » D'Aubigné enfant, à la veille du martyre, disait : « L'horreur de la messe m'ôte celle du feu. »

D'Aubigné était un sectaire. Il avait les grandeurs et les jactances de tous ses génies. Il était à lui seul trois ou quatre hommes admirables. Il était intrépide comme Bussy, lyrique autant et plus que Ronsard. Il n'agissait pas uniquement ; il parlait, il écrivait. Qu'on lise ses *Tragiques*, c'est l'ancêtre de Corneille ; qu'on lise ses *Mémoires ;* c'est l'ancêtre de Saint-Simon ; qu'on lise ses *Satires*, c'est l'ancêtre de Pascal. Comment ne pas applaudir à une telle verve de courage, d'intelligence et de talent ?

La manière de d'Aubigné est rude, vive, rapide et hardie. Il y a çà et là des phrases qui étincellent comme une épée, des pages qui éclatent comme une torche d'incendie ; des mots qui tuent comme le plomb d'une arquebuse.

D'Aubigné se montre partout le fier disciple, le disciple armé de Calvin. Certes, il est au roi dont il sera si longtemps le serviteur et le compagnon, mais il est mille fois plus à son Église et à sa conscience.

D'Aubigné donc, avant tout un croyant, un capitaine, un poëte, est un orateur, un tribun, au besoin, un gentilhomme de roman presque autant que d'histoire, un conteur de bivuac et de cour, un satirique acéré, moitié politique et moitié religieux. Il révèle son temps en se révélant lui-même. Brûlant et sinistre, son style plein de hasards et de terreurs, vole comme une flamme et retentit comme la cloche de Saint-Germain l'Auxerrois à l'heure des massacres. L'horreur, la colère en précipitent

les imprécations. On est transporté dans l'air étouffant de la Saint-Barthélemy et l'on y respire le feu.

D'Aubigné est pathétique à la fois et pittoresque, il émeut et il peint. Lorsqu'on a passé des journées entières avec cette âme biblique, on ne sort pas de cette longue intimité seulement instruit, on en sort saisi, pénétré, le frisson dans le cœur et dans les cheveux. Comme on embrasse à travers l'orage, de minute en minute, les points divers d'un sombre horizon, à la lueur de la foudre, ainsi d'Aubigné colore de moment en moment tous les replis du seizième siècle, aux éclairs de la guerre civile.

On le voit, si la liberté religieuse n'a pas trouvé dans l'ouvrage de M. Dargaud, comme le promettait le titre, une histoire désintéressée et complète, les chefs d'une Église qui s'est établie en la revendiquant ont rencontré dans l'auteur un défenseur fidèle et un panégyriste enthousiaste.

6

L'hymen posthume du moyen âge et de la liberté.
M. de Montalembert.

M. de Montalembert a entrepris d'écrire une histoire dont nul autre que lui peut-être n'eût conçu la pensée à notre époque, ou que lui seul, du moins, pouvait exécuter avec quelque succès : cette histoire est celle des moines. Et ce n'est pas seulement leur histoire, c'est leur apologie qu'il a voulu offrir à notre siècle positif, à notre société active et tourmentée de mille besoins si incompatibles avec la vie monastique. Mais M. de Montalembert sait parler à notre génération sa propre langue. Il sait faire miroiter devant l'esprit moderne, sous les couleurs qui le séduisent, les choses les plus antipathiques à l'esprit moderne ; il sait donner aux causes les moins libérales le prestige de la liberté. Il met les formules de la démocratie au service des idées théocratiques ; il emprunte au progrès ses mots

d'ordre et son drapeau pour nous ramener en arrière. Les vicissitudes de la politique peuvent faire de M. de Montalembert, à un jour donné, un allié sincère du parti libéral. Il combattra avec autant d'ardeur que qui que ce soit la compression commune exercée sur ses idées et sur celles de ses adversaires de la veille et du lendemain; mais la liberté qu'il réclame pour tous ne saurait être son but. Son idéal n'a rien de commun avec les principes sortis de la Révolution; il le trouve plus loin de nous dans cette société fondée sur la foi et la vérité tenues pour inséparables l'une de l'autre, *fide et veritate*, et dont l'intolérance a toujours été et doit être, malgré lui-même, le dernier mot.

Les Moines d'Occident depuis saint Benoît jusqu'à saint Bernard[1] nous montreront un des aspects les plus caractéristiques de cette société que la liberté et la tolérance ont détruite. M. de Montalembert écrit l'histoire de ses institutions, tour à tour si honorées et si décriées, avec un véritable amour, mais aussi avec un certain effort d'impartialité. S'il désire nous faire regretter ces beaux temps d'épanouissement catholique, il ne veut pas, de parti pris, nous en cacher les misères. Les fautes de quelques-uns se perdront dans les mérites du grand nombre, les vices des hommes dans les vertus de l'institution. Il ne faut pas oublier que M. de Montalembert, pour être orateur, n'en est pas moins historien. L'histoire est une des grandes passions du dix-neuvième siècle, sa seule passion constante peut-être. M. de Montalembert le sait bien; et c'est par l'histoire, fruit moderne de la société laïque, qu'il s'efforcera de ramener celle-ci de la curiosité à l'amour, de l'érudition à la foi. Il exprime très-nettement, dans son Exposition, comment le catholicisme est resté d'abord étranger à un mouvement d'études qui devait ensuite tourner à son profit. « Ce n'est pas le clergé qui a donné à l'histoire cette

1. Lecoffre, 2 vol. in-8.

impulsion nouvelle et salutaire à laquelle nous assistons depuis quarante ans et qui a si bien servi la cause de l'Église. Il a plutôt subi qu'inspiré la réhabilitation du moyen âge. Cette œuvre, si indispensable à l'honneur et à l'affranchissement du catholicisme, a été commencée par des protestants, par des indifférents, quelquefois même par des adversaires déclarés. »

Cette réhabilitation du moyen âge, commencée involontairement par les curieux, les indifférents, les érudits, les archéologues, les poëtes, les philosophes mêmes, M. de Montalembert y a contribué déjà par sa *Vie de sainte Élisabeth de Hongrie*, qui a « ouvert, dit-il, un nouveau sentier dans le vaste champ de l'histoire catholique. » L'*Histoire des Moines d'Occident* reprend l'œuvre sur une plus grande échelle. Elle fera connaître le moyen âge d'une manière plus profonde; elle le fera aimer. Ces institutions où la vie paraît s'enfouir n'ont rien de commun avec des tombeaux. Ce sont des asiles de paix, d'amour, de bonheur, de divine liberté. Écoutez plutôt leur panégyriste :

Nos moines furent donc heureux, et heureux par l'amour. Ils aimaient Dieu et ils s'aimaient en lui de cet amour qui est fort comme la mort. Veut-on chercher la conséquence naturelle, la condition générale et la meilleure preuve de tout ce bonheur, on la reconnaîtra sans peine dans cette paix extérieure et intérieure dont ils savent faire le caractère dominant de leur existence. Douce et sainte paix, qui fut la radieuse conquête, le patrimoine inaliénable des moines dignes de leur nom, et dont personne n'a jamais possédé comme eux l'intelligence et le secret !

De toutes les erreurs qui se sont accréditées sur la vie religieuse, il n'en est point de plus absurde que celle qui nous la fait regarder comme une vie triste et mélancolique. L'histoire nous démontre précisément le contraire. Qu'on cesse donc de s'apitoyer sur toutes ces *victimes cloîtrées* des deux sexes, fantômes créés par la fausse histoire et la fausse philosophie, pour servir de prétexte aux préjugés et aux violences qui maintiennent dans le monde tant d'âmes faites pour une vie meilleure,

tant de victimes réelles de la plus cruelle des oppressions. Qu'on fasse trêve à toutes ces déclamations sur le malheur d'être condamné à une vie uniforme, à des devoirs imprescriptibles, à des occupations invariables. Il n'est pas une des objections faites contre la vie du cloître qui ne s'applique avec tout autant de force à la vie conjugale. Le chrétien, le vrai sage, sait bien que jamais les obligations volontairement perpétuelles n'ont rendu l'homme malheureux d'une manière permanente : il sait au contraire qu'elles sont indispensables au triomphe de l'ordre et de la paix dans son âme. Ce qui le torture et ce qui le consume, ce n'est ni la règle ni le devoir : c'est l'instabilité, c'est l'agitation, c'est la fièvre du changement. Ah ! sans doute, quand l'esprit du monde eut pénétré dans le cloître et eut fini par l'emporter sur l'esprit de Dieu ; quand il y eut introduit la commende, la propriété individuelle, la paresse, la tiédeur, toute cette corruption que l'usurpation laïque semait partout sur le champ qu'elle s'apprêtait à confisquer, ce qui n'avait été qu'une rare et coupable exception devint un abus trop habituel et trop accepté. Sans doute alors il y eut en foule des vocations fausses ou contraintes et d'amères tristesses étouffées sous le froc ou sous le voile. Mais tant qu'il fut donné aux Ordres monastiques de fleurir librement sous l'aile de l'Église et à l'abri des envahissements séculiers, la tristesse y fut inconnue, ou du moins n'y paraît que de loin en loin, comme une maladie que sa rareté même rendait plus effrayante. *Ils n'ont rien de triste ;* c'est le témoignage que leur rend dès le quatrième siècle le premier de leurs apologistes : *ils font la guerre au démon en se jouant.*

M. de Montalembert veut nous prendre par tous les côtés. A notre société agitée il oppose la paix de ces bien-aimés sanctuaires ; aux esprits dégoûtés de notre vie prosaïque, il offre les séductions du pittoresque et de la poésie :

Ils avaient en outre un sentiment profond de la beauté du monde extérieur et de la nature ; ils l'admiraient comme le temple de la bonté, de la lumière de Dieu et comme un reflet de sa beauté. Ils en ont laissé la preuve, d'abord dans le choix de la plupart des emplacements de leurs monastères, si remarquables par la convenance intime et le charme ineffaçable du site ; puis dans la description qu'ils nous ont souvent laissée de ces sites préférés. Qu'on lise les tableaux tracés par saint Bruno

en parlant de sa chartreuse de Calabre, ou par le moine anonyme qui a décrit Clairvaux, et l'on se sentira pénétré par cette intelligence délicate et profonde de la nature rurale qui a inspiré à Virgile et à Dante tant de vers immortels. De même que les seigneurs féodaux, et avant eux, les moines eurent ce goût du pittoresque, de la nature abrupte, sauvage et variée, qui domine tout le moyen âge et que l'on retrouve, comme une apparition de l'idéal désiré, dans les paysages de Hemling et de Van Eyck, bien que ces grands peintres n'aient jamais habité que les campagnes monotones de la Flandre. Ce goût disparut plus tard avec tant d'autres formes du beau et du bien. Les successeurs des vieux moines, comme ceux des chevaliers, abandonnèrent dès qu'ils le purent les forêts et les montagnes pour l'uniformité prosaïque des plaines ou des villes. Mais les religieux des premiers siècles surent découvrir et goûter toute la poésie de la nature.

Au philosophe qui se plaint de voir disparaître l'homme au milieu des rouages des grandes machines sociales, il présente l'histoire de l'âme elle-même comme un plus digne spectacle :

L'histoire des peuples est une grande chose : leurs révolutions, leurs destinées, leur mission, leur gloire, leurs châtiments, leurs héros, leurs dynasties, leurs batailles, tout cela est beau, vaste et fécond. Mais combien l'histoire des âmes n'est-elle pas plus vaste et plus féconde encore ! Et puis, qu'importent après tout à l'homme ses ancêtres et ses descendants ? qu'importe à cet atome l'orbite où il est entraîné ? Ce qui lui importe, c'est d'aimer, d'être aimé, et, pendant cette si courte vie, de savoir qu'il est l'être cher par-dessus toutes choses à un autre être. « Il paraît manifestement, dit Bossuet avec sa solennelle gravité, que *le plaisir de l'homme, c'est l'homme*. Il n'y a proprement que l'amour qui ait la clef du cœur.... L'amour est la loi du cœur..., C'est lui qui en fait remuer toutes les inclinations et les ressorts les plus secrets. » Les souffrances solitaires de cet amour, ses émotions éternellement rajeunies, ses crises, ses bouleversements, son abandon et son enthousiasme, tout ce monde immense qui s'agite dans l'étroite enceinte d'une vie d'homme, d'un cœur qui aime, ah ! voilà la plus belle et la plus profonde des histoires ; voilà ce qui dure

et ce qui émeut au delà de tout, et le petit nombre de pages immortelles qui surnagent dans l'océan des siècles sont presque toutes à cette adresse.

Ces tableaux ont des ombres. M. de Montalembert les montrera, dût-il encourir la colère des « modernes inquisiteurs. » Car il paraît que les fidèles et le clergé n'accueillent plus aujourd'hui comme il y a vingt ans, toute étude historique favorable à la réhabilitation du catholicisme. L'auteur s'attend à se voir infligé par les oracles de la cause catholique « la note infamante de libéralisme, de rationalisme, et surtout de naturalisme. » Et il ajoute : « Cette triple note m'est acquise de droit. Je serais surpris et même affligé de n'en être pas jugé digne, car j'adore la liberté, qui, seule, à mon sens, assure à la vérité des triomphes dignes d'elle ; je tiens la raison pour l'alliée reconnaissante de la foi, non pour sa victime asservie et humiliée ; enfin, animé d'une foi vive et simple dans le surnaturel, je n'y ai recours que quand l'Église me l'ordonne ou quand toute explication naturelle à des faits incontestables fait défaut. » S'il y a, dans cette déclaration de principes, des choses qui ne sont pas faites pour satisfaire l'Église, il y en a aussi qui sont de nature à ne pas satisfaire les philosophes.

7

La Révolution et l'Empire. Continuation de l'œuvre de M. Thiers.

Des deux nouveaux volumes que M. Thiers a ajoutés en 1860 à sa mémorable *Histoire du Consulat et de l'Empire*, il en est un, le tome XVII, qui forme, pour ainsi dire, le couronnement provisoire de l'ouvrage. Il est consacré aux derniers mois du règne de Napoléon et retrace les catastrophes qui l'entraînèrent à sa chute. Neuf cents pages suffisent à peine aux événements qui se pressent de la

fin de novembre 1813 au 3 mai 1814. L'importance et l'intérêt des faits justifient les développements où se complaît l'auteur.

Jamais tant de malheurs, tant de courage, tant de génie n'ont été accumulés dans une aussi courte période. Le vainqueur de l'Europe, reculant sur le Rhin, attire après lui tous ses ennemis. Forcé de combattre sur le sol même de la France, non plus pour la gloire, mais pour le salut de la patrie, tout lui manque. Il expie cruellement l'imprévoyance de l'esprit de conquête. Toutes nos ressources ont été épuisées ou dispersées. Nous avons encore des soldats aux deux bouts de l'Europe; au cœur de la France, il y a à peine des conscrits. Les villes que nous possédons dans les régions les plus éloignées, sont pourvues de tout ce qui est nécessaire pour les contenir; celles qui protégent notre territoire sont mal fortifiées. Les arsenaux sont vides; les soldats que le désespoir national peut encore faire sortir du sol, manquent de fusils. L'Europe cependant ignore notre extrême détresse; elle hésite à franchir nos frontières et à mettre le pied sur ce sol volcanisé dont les secousses ébranlent le monde. Malgré leurs forces, malgré leurs victoires, les alliés offrent à Napoléon des conditions encore honorables. Mais les hésitations de ses ennemis raniment ses illusions ambitieuses. Il laisse échapper par sa réponse évasive aux propositions de Francfort la dernière occasion de rendre la paix au monde, de sauvegarder son trône et les limites naturelles de la France.

C'en est fait: l'invasion a commencé. A toutes les forces de la coalition Napoléon ne peut opposer que son génie et une indomptable volonté. A mesure que ses ennemis acquièrent le sentiment de leur supériorité, les conditions qu'ils imposent deviennent de plus en plus dures et, pour l'homme qui avait reçu de la Révolution une France si agrandie, de plus en plus inacceptables. La lutte aura donc lieu jusqu'au bout, jusqu'à la chute d'un des deux adversaires. On

sent que le génie de la guerre, dans la personne de l'Empereur, est condamné. La coalition peut réparer tous les coups qu'elle reçoit; chacun des coups portés à Napoléon est irréparable. Symptôme plus grave : il reconnaît que la France l'abandonne. Trahi par les uns, mal soutenu par les autres, il s'aperçoit trop tard qu'il a brisé tous les ressorts du pays. Pour avoir voulu trop longtemps que rien ne lui résiste, il ne trouve plus rien qui l'appuie. Le Sénat lui porte enfin le dernier coup. L'abdication de l'Empereur est devenue inévitable, et cette longue possession du pouvoir absolu vient aboutir aux scènes de Fontainebleau, à une tentative de suicide et au départ pour l'exil.

Tous ces faits, tous ces malheurs, tous ces efforts du génie et du courage, toutes les péripéties de cette lutte suprême, les actes héroïques du dévouement, les ignobles calculs de l'égoïsme, les dernières illusions de l'ambition, les conseils de la lâcheté et de la peur, l'épuisement des forces, l'accablement de la lassitude, la solidarité du passé et du présent, la responsabilité des hommes, la force irrésistible des choses : M. Thiers a tout vu, tout compris, tout mis à sa place dans ce tableau complet et déchirant de l'époque la plus solennelle qu'ait jamais offerte l'histoire. Voici, pour faire connaître la manière de l'écrivain, comment il caractérise le dernier effort tenté par le génie aux abois pour tenir tête aux innombrables ennemis qu'il a tant de fois vaincus chez eux, mais que ses fatales défaites ont enfin ramenés sur ses pas jusqu'au cœur de son empire :

L'histoire ne présente pas deux fois le spectacle extraordinaire qu'il offrit pendant ces deux mois de février et mars 1814. Ses lieutenants, assaillis par toutes les frontières, se retirent en désordre et arrivent à Châlons consternés. Il accourt seul, sans autre renfort que lui-même, les rassure, les ranime, rend la confiance à ses soldats démoralisés, se précipite au-devant de l'invasion à Brienne, à la Rothière, s'y bat dans la propor-

tion d'un contre quatre et même contre cinq, étonne l'ennemi par la violence de ses coups, parvient ainsi à l'arrêter, profite alors de quelques jours de répit, conquis à la pointe de l'épée, pour munir de forces indispensables la Marne, l'Aube, la Seine, l'Yonne; conserve au centre une force suffisante pour courir au point le plus menacé, et là, comme le tigre à l'affût, attend une chance qu'il a entrevue dans les profondeurs de son génie; c'est que l'ennemi se divise entre les rivières qui coulent vers Paris. Cette prévision se trouvant jutifiée, il court à Blücher, séparé de Schwarzenberg, l'accable en quatre jours, revient ensuite sur Schwarzenberg, séparé de Blücher, le met en fuite, le ramène des portes de Paris à celles de Troyes, voit alors l'ennemi lui offrir une dernière fois la paix, c'est-à-dire la couronne, refuse l'offre parce qu'elle ne comprend pas les limites naturelles, court de nouveau sur Blücher, l'enferme entre la Manche et l'Aisne, va le détruire pour jamais et relever miraculeusement sa fortune, quand Soissons ouvre ses portes. Nullement troublé par ce changement soudain de fortune, il lutte à Craonne, à Laon avec une ténacité indomptable, est près de ressaisir la victoire que Marmont lui fait perdre par une faute, se retire à demi vaincu sans être ébranlé, ne désespère pas encore, bien que la manœuvre de courir de Blücher à Schwarzenberg ne soit plus possible parce qu'elle est trop prévue, parce qu'il n'a pas vaincu Blücher, parce qu'enfin on est trop près les uns des autres. Toujours inépuisable en ressources, il imagine alors de se porter sur les places pour y rallier les garnisons et s'établir sur les derrières de l'ennemi avec 100 000 hommes. Avant d'exécuter cette marche audacieuse, il donne à Arcis-sur-Aube un coup dans le flanc de Schwarzenberg, afin de l'attirer à lui, court ensuite vers Nancy, lorsque l'ennemi se décidant à marcher sur Paris, parvient à en forcer les portes. Napoléon y revient en toute hâte, trouve l'ennemi dispersé sur les deux rives de la Seine, s'apprête à l'accabler, quand ses lieutenants lui arrachent son épée, le punissant ainsi trop tard d'en avoir abusé, et lui, l'homme des guerres heureuses, termine sa carrière après avoir déployé toutes les ressources du caractère et du génie dans cette guerre désespérée où il ajoute à l'éclat, à l'audace, à la fécondité de ses premières campagnes, une qualité qui lui restait à déployer et qu'il déploya jusqu'au prodige : la constance inébranlable dans le malheur.

Le moment le plus saisissant de cette histoire, partout

si dramatique, est celui où Napoléon vaincu, abandonné, voit le vide se faire autour de lui. Je ne connais pas de toile des *Adieux de Fontainebleau* qui puisse produire un effet aussi profond que les lignes suivantes :

C'était chaque jour un nouveau départ de quelques officiers de haut grade. L'un quittait Fontainebleau pour raison de santé, l'autre pour raison de famille ou d'affaires; tous promettaient de reparaître bientôt : aucun n'y songeait. Napoléon feignait d'entrer dans les motifs de chacun, serrait affectueusement la main des partants, car il savait que c'étaient des adieux définitifs qu'il recevait, et leur laissait dire, sans le croire, qu'ils allaient revenir. Peu à peu le palais de Fontainebleau était devenu désert. Dans ses cours silencieuses, on avait quelquefois encore l'oreille frappée par des bruits de voiture; on écoutait, et c'étaient des voitures qui s'en allaient. Napoléon assistait ainsi tout vivant à sa propre fin. Qui n'a vu souvent, à l'entrée de l'hiver, au milieu des campagnes déjà ravagées, un chêne puissant, étalant au loin ses rameaux sans verdure et ayant à ses pieds les débris desséchés de sa propre végétation. Tout autour règne le froid et le silence, et par intervalles on entend à peine le bruit léger d'une feuille qui tombe. L'arbre immobile et fier n'a plus que quelques feuilles jaunies prêtes à se détacher comme les autres, mais il n'en domine pas moins la plaine de sa tête sublime et dépouillée. Ainsi Napoléon voyait disparaître une à une les fidélités qui l'avaient suivi à travers les innombrables vicissitudes de sa vie. Il y en avait qui tenaient un jour, deux jours de plus et qui expiraient. Toutes finissaient par arriver au terme.

Ici l'historien est devenu pathétique et éloquent. Ce n'est pas son ton ordinaire: ce qui domine chez lui, c'est la vivacité, la précision, la clarté. Les détails sont innombrables, mais ils ne produisent aucune confusion ; le progrès des événements est nettement marqué, la marche des armées se suit comme sur une carte. Chaque fait, chaque incident a sa date,. son jour, souvent son heure. Les effets sont liés aux causes, le mouvement des esprits se déroule parallèlement à celui des événements. Les fluctuations de

l'opinion publique n'intéressent pas moins que l'alternative des succès et des revers militaires.

Une circonstance matérielle contribue à maintenir la clarté au milieu d'une pareille complication : c'est la répétition, en marge même des pages, du sommaire détaillé de chaque livre. Pas un alinéa qui ne soit résumé en quelques mots et rattaché, pour l'œil même, à ce qui précède et à ce qui suit. M. Thiers, pénétré du besoin de clarté, écrit en quelque sorte l'histoire comme un commerçant tient ses livres. Avec lui on sait toujours où l'on en est. Il dresse perpétuellement son état de situation ; il résume, il récapitule, il totalise et reporte de page en page. Il conserve, comme historien, toutes les qualités de l'homme d'affaires.

Disons mieux : de l'homme d'État. Le dix-septième volume est, en effet, par ses enseignements, une œuvre capitale. Les leçons qu'il contient, M. Thiers ne se borne pas à les faire sortir une à une des faits, il les détache, il les réunit, il en forme une *Conclusion* qui est le résumé en une soixantaine de pages des événements et de leurs causes depuis le 18 brumaire jusqu'au départ pour l'île d'Elbe. Voici le début de ce morceau remarquable :

En voyant finir si désastreusement ce règne prodigieux, les réflexions se pressent en foule dans l'esprit, suggérées par la grandeur, l'abondance, le caractère étrange des événements! Recueillons-les avant de clore ce récit, pour notre instruction et pour celle des siècles à venir.

En voici la conclusion :

Si après l'étonnement, l'admiration, l'effroi qu'on éprouve devant ce spectacle, on veut en tirer une leçon profonde, une leçon à ne jamais oublier, il faut se dire que, fût-on la plus belle, la plus généreuse des révolutions, fût-on le plus grand des hommes, se contenir est le premier devoir. Leçon banale, dira-t-on; oui, banale dans son énoncé, mais toujours neuve, à voir comment en profitent les générations en se succédant; leçon qu'il faut répéter sans cesse, et qui est, à elle seule, le résumé de la sagesse privée ou publique. En effet, l'élan ne

manque jamais ni aux individus, ni aux nations, surtout aux grandes nations et aux grands individus.

Ce qui leur manque, c'est la retenue, la raison, le gouvernement d'eux-mêmes. Pour les hommes, privés ou publics, ordinaires ou extraordinaires, pour les nations, pour les révolutions surtout, qui ne sont le plus souvent qu'un élan irréfléchi vers le bien, se contenir est le secret pour être honnête, pour être habile, pour être heureux, pour réussir en un mot. Si on ne sait se contenir, c'est-à-dire se gouverner, on perd la cause que dans l'excès de son amour on a voulu faire triompher par la violence ou la précipitation! Ayons toujours trois exemples mémorables sous les yeux : la Convention a perdu la liberté, Napoléon la grandeur française, la maison de Bourbon la légitimité, c'est-à-dire ce qu'ils étaient spécialement chargés de faire triompher! Mais nous disons trop quand nous disons perdu, car les nobles choses ne sont jamais perdues en ce monde; elles ne sont que compromises.

Avec ses jugements sur l'ensemble d'un règne qui peut être l'objet de jugements si contraires, le nouveau volume de M. Thiers devait donner lieu lui-même à des appréciations très-diverses. Suivant les uns, l'écrivain se laissait entraîner par l'enthousiasme jusque dans le camp des flatteurs de l'Empire; suivant les autres, il donnait au chef du pouvoir, l'histoire à la main, des leçons hardies. Déjà l'héritier du trône impérial avait témoigné hautement de l'état qu'il faisait de l'*Histoire du Consulat et de l'Empire*, en citant un jour, dans un discours solennel, une phrase de M. Thiers, qu'il qualifiait « d'historien national. » Il n'est pas étonnant que l'esprit de parti lui ait fait expier cette haute adhésion, quand même l'auteur ne l'aurait pas cherchée. Aujourd'hui il s'est vu comparé aux propagateurs les plus zélés de la gloire napoléonienne, et un critique, mal inspiré par des ressentiments politiques, n'a pas craint de dire de lui : « C'est Marco Saint-Hilaire éloquent[1]. »

1. *Journal des Débats*, 2e article de M. Cuvillier-Fleury (29 avril 1860). Un article plus sympathique avait été consacré à ce livre, dès son apparition, par M. Prévost-Paradol, dans le même journal.

Comparaison injuste. Si M. Thiers ressent et inspire une admiration sympathique pour la fidélité de quelques rares serviteurs de l'Empire et pour le courage inépuisable de nos soldats dans la défaite, il enseigne mieux encore les vices et les dangers du régime vaincu en 1814 que ses splendeurs et ses gloires. Il fait toucher du doigt toutes ses plaies ; il montre l'œuvre de dissolution morale qui s'accomplit dans son sein. Il compte les fautes et suit leurs conséquences. La plus grande de toutes est d'avoir voulu gouverner les hommes sans compter sur une chose essentiellement humaine : la liberté. Aussi, tandis que, d'un côté de l'opposition, des écrivains tenaient rigueur à M. Thiers pour les services qu'il semblait rendre à la cause impériale, de l'autre côté de l'opposition, on applaudissait aux protestations éloquentes de son libéralisme.

Il serait difficile de décider quelle est la mieux fondée de ces deux opinions, si, au lieu de prendre un volume à part, on considérait l'ensemble de l'*Histoire du Consulat et de l'Empire*. On peut relever, en effet, entre les parties d'un ouvrage aussi long des contradictions de doctrines. Quelques-unes n'ont de gravité que pour les personnes qu'elles atteignent. Telle est, par exemple, la diversité des jugements portés par M. Thiers sur le projet conseillé, à peu près dans le même temps, au roi de Portugal et au roi d'Espagne de quitter l'Europe et d'émigrer en Amérique. A propos de la dynastie royale de Portugal, qui exécute ce projet, M. Thiers le juge ainsi :

Elle allait dans sa honteuse misanthropie jusqu'à vouloir se retirer dans l'Amérique du Sud dont elle partageait le territoire avec l'Espagne. Fuir le Portugal en abandonnant ses stériles rivages aux Français et aux Anglais qui les arroseraient de leur sang, tant qu'il leur plairait, et laisser au peuple portugais, vieux compagnons d'armes des Bragance, le soin de défendre son indépendance, s'il y tenait encore : *tels étaient les honteux projets* qui de temps en temps calmaient les terreurs du régent de Portugal et de sa famille.

Quand les Bourbons d'Espagne sont placés, à la fin de de la même année, dans une situation identique, M. Thiers montre, au contraire, que la résolution proposée par le prince de la Paix d'abandonner l'Espagne aux Français et de passer aux Indes, devait produire deux résultats également acceptables : ou le retour en Europe, si Napoléon était vaincu et l'avantage d'avoir resserré les liens entre la métropole et les colonies ; ou, en cas contraire, un trône rajeuni en Amérique, qui avait de quoi faire oublier tout ce qu'on aurait abandonné dans l'ancien monde. Il ajoute : « *Ces idées, les seules fortes et sensées* qu'eût jamais conçues le favori..., étaient de nature à bouleverser Charles IV. »

Il est difficile de reconnaître dans *ces idées fortes et sensées* les *honteux projets* de tout à l'heure. Néanmoins, cette contradiction n'est si frappante que parce qu'elle porte sur des pays très-voisins et sur des événements de la même année. Encore fallait-il, pour la découvrir, l'intérêt national d'un écrivain portugais[1], humilié de voir traiter son gouvernement avec une rigueur qu'il ne méritait pas plus que la dynastie espagnole. Il n'en est pas de même des démentis que l'historien français peut se donner à lui-même sur des appréciations politiques qui touchent aux questions les plus brûlantes de notre propre histoire. C'est ainsi qu'on a remarqué la contrariété des jugements portés, à quelques volumes de distance, sur un fait capital, le 18 brumaire. Dans la conclusion du tome XVII, M. Thiers dit : « Le général Bonaparte s'empara de la dictature le 18 brumaire, et ce ne fut là, quoi qu'on en dise, *ni une faute, ni un attentat.... Ce n'est pas d'avoir pris* la dictature qu'il faut demander compte au général Bonaparte, mais *d'en avoir usé* comme il le fit de 1803 à 1814. »

C'est là une opinion qu'un historien peut professer, même de nos jours, sans être un courtisan du pouvoir ;

1. M. T. de Vasconcellos, auteur des *Contemporains portugais*. Voy. T. II de *l'Année littéraire*, p. 341-344.

mais M. Thiers en soutenait une autre il y a peu d'années, et il a écrit, dans son tome XII (page 30), cette phrase difficile à concilier avec sa profession de foi d'aujourd'hui : « Si l'on absout l'usurpation du pouvoir, *pour n'en blâmer que l'usage*, n'oublie-t-on pas que *dans la manière violente de le prendre*, il y avait en germe *la manière violente de l'exercer?* » De ces deux jugements lequel est le vrai ? Ce n'est pas ici le lieu de le dire. Toujours est-il qu'ils ne peuvent être vrais tous les deux à la fois.

Malgré les divergences qu'on peut signaler entre les différentes parties de l'œuvre de M. Thiers, malgré les adoucissements que l'admiration pour les efforts héroïques du génie dans une lutte suprême lui fait apporter à ses anciennes appréciations sur l'origine et les débuts du pouvoir impérial, le tome XVII de l'*Histoire du Consulat et de l'Empire* ne nous paraît pas moins écrit tout entier sous une inspiration libérale. Il n'est point de plaidoyer plus éloquent en faveur des principes de gouvernement oubliés ou méprisés par Napoléon Ier, que cette énumération de toutes les fautes commises dans l'aveuglement de la puissance et si cruellement expiées par des revers inévitables. Nous croyons que ce tableau de la première chute de l'Empire restera comme un de nos beaux livres d'histoire, quel que soit le sort de l'ensemble d'un ouvrage aussi vaste que l'*Histoire du Consulat et de l'Empire*. Ici, comme le dit un critique libéral, celui-là même qui a le premier mis en relief l'opposition des deux opinions de M. Thiers sur le 18 brumaire, ici l'historien est digne du spectacle que donnent l'homme et l'époque; et nous ajouterons avec lui : « Nul avant M. Thiers n'avait montré d'une manière plus saisissante et sans esprit de parti l'excès du pouvoir détruisant le pouvoir et l'impuissance résultant de l'abus de la force[1]. »

1. A. Peyrat, *Presse* du 10 avril (2e article).

Nous ne parlerons pas aujourd'hui du tome XVIII qui a paru quelques mois après le précédent. Il reprend le grand drame de l'Empire à l'entr'acte des Cents-Jours. Deux autres volumes encore sont nécessaires pour le conduire au dénoûment de 1815, et ces deux volumes sont annoncés comme devant peu se faire attendre[1]. Alors M. Thiers qui a cru pouvoir, après la chute de 1814, juger le règne de Napoléon, essayera de porter sur l'homme lui-même un jugement complet, et le considérera comme militaire, politique, administrateur, législateur, penseur et écrivain. Il faut pour cela que sa carrière soit terminée. Or il lui reste à raconter encore deux solennelles épreuves : Napoléon en présence des puissances de l'Europe occupées à se partager

1. Malgré l'impatience du public, il serait à désirer que M. Thiers ne rédigeât pas la fin de cet ouvrage avec la précipitation dont son style porte malheureusement des traces. Ainsi on a relevé dans son XVIII[e] volume l'incroyable phrase qui suit : « Tandis que M. le comte d'Artois, profitant de ses avantages personnels, *avait* jadis cherché et trouvé les plaisirs du monde, *avait* mené ainsi une vie frivole à la cour de Marie-Antoinette, puis l'heure du malheur arrivant, *s'était* repenti, était devenu dévot, et de son ancienne manière d'être n'*avait* conservé que la bonté, Louis XVIII, au contraire, privé des avantages physiques de son frère, *avait* cherché des dédommagements dans l'étude, s'y *était* appliqué, *avait* tâché de devenir un esprit sérieux, n'*était* devenu qu'un esprit orné, *avait* fréquenté les littérateurs de son temps, ceux du second ordre bien entendu, car ceux du premier ordre, tels que Montesquieu, Voltaire, Rousseau, *auraient* été trop compromettants pour un prince du sang, *avait* donné dans la philosophie, même dans la révolution, puis les mécomptes venus, sans se repentir comme M. le comte d'Artois, *avait* en philosophie conservé des opinions peu religieuses, en politique des opinions sages, et quand son frère se jetait dans les exagérations et les intrigues de l'émigration, *avait* évité les premières par modération naturelle, les secondes par aversion du mouvement, les unes et les autres pour se distinguer de son puîné qu'il n'approuvait pas, qu'il aimait encore moins, etc. » Dans une telle phrase, si étrangement construite, et tout simplement impossible à lire, Montesquieu, Voltaire, J. J. Rousseau viennent assez mal à propos, Montesquieu surtout, mort en 1755, l'année même de la naissance de Louis XVIII. Il suffit de signaler à un auteur de telles négligences, pour qu'on soit sûr qu'elles disparaîtront des éditions ultérieures.

nos dépouilles; Napoléon en présence de la liberté renaissante. Alors M. Thiers dira son *exegi monumentum*. Il le dit d'avance : « Après avoir jugé l'homme impartialement, notre tâche sera finie et nous laisserons la postérité juger notre jugement lui-même, si elle daigne s'en occuper, pour le reviser ou le confirmer. » Ce sera le vrai moment pour la critique de considérer le monument dans son ensemble et dans ses proportions, et de chercher à pressentir le jugement de la postérité elle-même.

8

L'histoire autobiographique. *Mémoires* de M. Guizot.

Les livres d'histoire les plus difficiles à juger sont ceux où les événements susceptibles des interprétations les plus diverses sont racontés par les principaux acteurs eux-mêmes. A ce titre, les *Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps*, de M. Guizot[1], effarouchent la sincérité de la critique. Le rôle de l'écrivain, comme homme politique, la nature de son talent, l'accent particulier de son éloquence, rendent plus périlleuse encore la tâche d'apprécier ses écrits. Il y a dans la parole du chef des doctrinaires un tel ton d'autorité, dans son style quelque chose de si impérieux, dans son geste, dans sa personne, dans ses actes, un tel sentiment d'infaillibilité, qu'on a peine à ne pas prendre devant lui ou l'attitude d'un sujet ou des airs d'insurgé. Or, je voudrais bien ne paraître ni l'un ni l'autre. Le ministre de Louis-Philippe est un de ces hommes que je ne connais ni par leurs injustices ni par leurs bienfaits, et dont je puis parler, comme on dit, *sine irâ ac studio, quorum causas procul habeo*.

M. Guizot est un homme trop absolu pour ne pas s'être

1. Michel Lévy frères, t III; in-8.

mis tout entier dans ses *Mémoires*, avec ses grandeurs, dont il a si bien conscience ; avec ses faiblesses, qu'il accuse en cherchant à les dissimuler. Décidé à rendre témoignage sur lui-même et sur les hommes de son temps dans leurs rapports avec lui, il ne déclinera pas la responsabilité de ses révélations ou de ses jugements, et, dès le début, il explique noblement en ces termes pourquoi ses *Mémoires* ne seront pas des Mémoires d'outre-tombe :

J'agis autrement que n'ont fait naguère plusieurs de mes contemporains ; je publie mes *Mémoires* pendant que je suis encore là pour en répondre. Ce n'est point par lassitude du repos, ni pour ouvrir à d'anciennes luttes une petite arène, à défaut de la grande, maintenant fermée. J'ai beaucoup lutté dans ma vie, et avec ardeur. L'âge et la retraite ont répandu pour moi leur paix sur le passé. C'est d'un ciel profondément serein, que je reporte aujourd'hui mes regards vers cet horizon chargé de tant d'orages. Je sonde attentivement mon âme, et je n'y découvre aucun sentiment qui envenime mes souvenirs. Point de fiel permet beaucoup de franchise. C'est la personnalité qui altère ou décrie la vérité ; voulant parler de mon temps et de ma propre vie, j'aime mieux le faire du bord que du fond de ma tombe. Pour moi-même, j'y trouve plus de dignité, et pour les autres, j'en apporterai dans mes jugements et dans mes paroles plus de scrupules. Si des plaintes s'élèvent, ce que je ne me flatte guère d'éviter, on ne dira pas du moins que je n'ai pas voulu les entendre, et que je me suis soustrait au fardeau de mon œuvre.

Le calme apparent de cet exorde, cette dignité pompeuse, cette acceptation solennelle de sa responsabilité envers et contre tous, se retrouveront à toutes les pages des *Mémoires* de M. Guizot. Il protestera plus d'une fois encore de la sérénité de son âme, de l'apaisement des ressentiments inévitables que laissent dans les meilleurs cœurs les violences et les injustices des luttes politiques. « Beaucoup d'hommes publics, dit-il, ont parlé avec amertume des mécomptes qu'ils avaient éprouvés, des revers qu'ils avaient subis, des rigueurs du sort et de l'ingratitude des

hommes. Je n'ai rien de semblable à dire, car je n'ai pas connu de tels sentiments. Quelque violemment que j'aie été atteint, je n'ai trouvé ni les hommes plus aveugles ou plus ingrats, ni ma destinée politique plus rude que je ne m'y attendais. Elle avait eu ses grandes joies, elle a eu ses grandes tristesses ; c'est la loi de l'humanité. »

Malgré moi, tant de calme m'est suspect, et M. Guizot, en prenant sur ce ton le récit d'une vie si agitée, me fait souvenir d'une situation et d'une anecdote très-célèbres dans les annales du drame lyrique. Dans l'admirable *Oreste* de Gluck, le héros, instrument de la fatalité vengeresse, s'avance sur la scène après avoir accompli le parricide, et chante une mélodie pleine de douceur sur ces paroles : « Le calme est entré dans mon âme. » On raconte qu'aux répétitions de ce chef-d'œuvre, l'orchestre s'efforçait d'amortir les effets d'un accompagnement destiné à rendre les agitations orageuses déguisées par cette trompeuse paix ; et Gluck de courir à chacun des musiciens et de lui crier : « Plus fort, plus fort ! Ne le croyez pas, il ment : il a tué sa mère. » Dirons-nous, à notre tour, que M. Guizot, non plus, n'est pas aussi calme qu'il veut le paraître ? qu'il a tué sa mère, la monarchie parlementaire de Juillet ? Ce serait nous jeter dans l'appréciation de sa vie politique, et nous n'avons ici qu'un livre à apprécier.

Bien des choses dans ce livre trahissent des sentiments d'amertume et des rancunes profondes. On a déjà cherché vainement à concilier avec l'impassibilité stoïque dont il fait montre, « les qualifications blessantes que M. Guizot lance avec tant de facilité contre quiconque a jadis attaqué ses idées ou sa personne. Dans un portrait, d'ailleurs excellent, de M. Lamennais, il prétend que l'auteur des *Paroles d'un croyant* « était tombé parmi les *malfaiteurs* « intellectuels de son temps ; » il dit que M. Marrast était « un lettré vaniteux et envieux ; » et quant au parti révolutionnaire, qu'il poursuit avec un acharnement froid et

tout à fait systématique, il en parle comme d'un ramassis de sauvages chez qui « le sens moral et le bon sens sont « également aveuglés. » Ces violences sont regrettables; elles font tache dans un volume très-remarquable à plus d'un titre [1]. »

Le ton général des *Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps* est celui de l'autorité. M. Guizot discute moins qu'il ne conclut; ses opinions ressemblent à des sentences, ses jugements à des oracles. Il combat moins qu'il ne triomphe; comme à la tribune, il accable ses adversaires de la hauteur de son dédain ou de la supériorité de sa raison. Il absout le passé, il condamne le présent avec le même accent d'infaillibilité. Ce ton convient mieux aux livres didactiques qu'aux mémoires en général. Mais dans les siens, M. Guizot sait faire naître des questions d'un intérêt élevé, où ses habitudes de généralisation historique et son grand talent d'exposition se donnent librement carrière. Tel est, par exemple, le parallèle entre la France et l'Angleterre, se développant à travers le double tableau de toutes les ressemblances et de tous les contrastes des deux grandes nations. Ce sont des pages pleines, fortes, éloquentes, qui font un égal honneur à l'historien, au penseur et à l'écrivain.

Il y a des passages, dans le premier volume surtout, où la gravité du style se détend, et une certaine douceur, austère encore, se mêle aux souvenirs de sa jeunesse. Voici la peinture de la société philosophique et libérale au sein de laquelle commença sa vie politique.

Je vivais dans la société de l'opposition, mais d'une opposition qui ne ressemblait guère à celle que nous avons vue et faite pendant trente ans. C'étaient les débris du monde philosophique et de l'aristocratie libérale du dix-huitième siècle, les derniers représentants de ces salons, qui avaient pensé à tout,

1. *Presse* du 25 juin 1860.

parlé de tout, mis tout en question, tout espéré et tout promis, par mouvement et plaisir d'esprit, plutôt que par aucun dessein d'intérêt ou d'ambition. Les mécomptes et les désastres de la Révolution n'avaient point fait abjurer aux survivants de cette brillante génération leurs idées et leurs désirs ; ils restaient sincèrement libéraux, mais sans prétentions pressantes, et avec la réserve de gens qui ont peu réussi et beaucoup souffert dans leurs tentatives de réforme et de gouvernement. Ils tenaient à la liberté de la pensée et de la presse, mais n'aspiraient point à la puissance ; ils détestaient et critiquaient vivement le despotisme, mais sans rien faire pour le réprimer ou le renverser. C'était une opposition de spectateurs éclairés et indépendants, qui n'avaient aucune chance ni aucune envie d'intervenir comme acteurs.

Que de traits, que de nuances dans ce tableau ! M. Guizot l'achève et s'écrie avec un mouvement de familiarité intime qu'il ne se permet pas d'ordinaire : « Société charmante dont, après une longue vie de rudes combats, je me plais à retrouver les souvenirs. M. Talleyrand me disait un jour : « Qui n'a pas vécu dans les années voisines « de 1789, ne sait pas ce que c'est que le plaisir de vivre. » Toute cette première période de la vie de M. Guizot est pleine d'intérêt. Ses relations avec Suard, l'abbé Morellet, le marquis de Boufflers, toute la société de Mme d'Houdetot, nous montrent et ses points de contact et ses dissentiments avec son entourage. Il nous dit, avec plus de pompe académique que de modestie, ce qu'il croit y avoir gagné : « J'ai appris d'eux plus que de personne à porter dans la pratique de la vie cette large équité et ce respect de la liberté d'autrui, qui sont le devoir et le caractère de l'esprit vraiment libéral. »

Le tome III des *Mémoires*, qui a paru en 1860, contient la plus belle époque de la vie publique de M. Guizot. Il y raconte la formation du fameux ministère du 11 octobre 1832, les difficultés qu'il eut à vaincre, les appuis qu'il rencontra dans la Chambre et dans le pays. Mais l'intérêt de ce volume n'est point dans le tableau des luttes de la

tribune ou des émeutes sanglantes de la rue. Il est dans le souvenir d'un des plus grands bienfaits du règne de Louis-Philippe, d'un des plus grands actes de son ministre. Nous voulons parler de l'organisation de l'instruction primaire. M. Guizot retrace ce qu'il a fait pendant cinq ans pour doter la France d'un système libéral d'éducation populaire. On retrouve ici les principes qui ont inspiré cette grande œuvre, les efforts d'activité nécessaires pour les faire passer dans la pratique. Les théories sont pleines de grandeur, le mécanisme de la loi qui y répond est expliqué avec clarté et précision; les détails, devant lesquels l'auteur n'a pas reculé, partagent jusqu'au bout l'intérêt de la question qu'ils éclairent. Nous avons toujours pensé que le recueil des discours, des rapports, des projets, des circulaires, de toutes les pièces relatives à la préparation, à la discussion et à l'application de la loi sur l'instruction primaire composerait le plus beau peut-être des titres de M. Guizot comme homme public et comme écrivain. Le tome III des *Mémoires* nous donne aujourd'hui raison, et le passage de M. Guizot au ministère de l'instruction publique paraît être son plus cher souvenir. Voyez quelle place privilégiée il lui donne dans cette revue générale de sa vie publique.

J'ai occupé quatre ans le ministère de l'instruction publique. J'ai touché pendant ce temps à presque toutes les questions qui en dépendent ou qui s'y rattachent. J'ai à cœur de retracer ce que j'y ai fait, ce que j'y ai commencé sans pouvoir l'achever, ce que je me proposais d'y faire. J'ai été engagé, durant la même époque, dans toutes les luttes de la politique intérieure ou extérieure, dans toutes les vicissitudes de la composition et de la destinée du cabinet. Je placerai hors de ce tumulte des affaires et des passions du jour les questions relatives à l'instruction publique. Non que ces questions n'aient aussi leurs passions et leur bruit; mais ce sont des passions qui s'allument à un autre foyer et un bruit qui se passe dans une autre sphère. Il y a des combats et des orages dans la région des idées; mais alors

même qu'elle cesse d'être sereine, elle ne cesse pas d'être haute, et quand on y est monté, il ne faut pas avoir à tout moment à en descendre pour rentrer dans l'arène des intérêts temporels ; quand j'aurai dit ce que fut, de 1832 à 1837, mon travail au service des intelligences et des âmes dans les générations futures, je reprendrai ma part, à la même époque, dans les luttes politiques de mes contemporains.

Ici, comme partout, M. Guizot rattache les faits aux principes qui les dominent. C'est à cette méthode qu'il a toujours dû, comme orateur ou comme écrivain, l'élévation de sa parole et de son style. Elle fera surtout sa force dans un sujet comme celui-ci, où les nécessités politiques ne lui demandent pas l'abandon dans la pratique des idées généreuses qu'il sait présenter à l'esprit dans toute leur splendeur. Voici comment l'historien philosophe fait ressortir la nécessité de l'éducation dans la société moderne, en développant cette idée « que le mérite personnel est aujourd'hui la première force comme la première condition du succès dans la vie, et que rien n'en dispense. »

Nous assistons depuis trois quarts de siècle au spectacle de l'insuffisance et de la fragilité de toutes les supériorités que donne le sort, de la naissance, de la richesse, de la tradition, du rang ; nous avons vu en même temps, à tous les étages et dans toutes les carrières de la société, une foule d'hommes s'élever et prendre en haut leur place par la seule puissance de l'esprit, du caractère, du savoir, du travail. A côté des tristes et mauvaises impressions que suscite dans les âmes ce trouble violent et continu des situations et des existences, il en sort une grande leçon morale, la conviction que l'homme vaut surtout par lui-même, et que de sa valeur personnelle dépend essentiellement sa destinée. En dépit de tout ce qu'il y a dans nos mœurs de mollesse et d'impertinence, c'est là aujourd'hui, dans la société française, un sentiment général et profond, qui agit puissamment au sein des familles et donne aux parents, pour l'éducation de leurs enfants, plus de bon sens et de prévoyance qu'ils n'en auraient sans ces rudes avertissements de l'expérience contemporaine. Bon sens et prévoyance plus nécessaires encore dans les classes déjà bien traitées du sort que dans les autres.

Un grand géologue, M. Élie de Beaumont, nous a fait assister aux révolutions de notre globe; c'est de sa fermentation intérieure que proviennent les inégalités de sa surface; les volcans ont fait les montagnes. Que les classes qui occupent les hauteurs sociales ne se fassent point d'illusion; un fait analogue se passe sous leurs pieds; la société humaine fermente jusque dans ses dernières profondeurs, et travaille à faire sortir de son sein des hauteurs nouvelles. Ce vaste et obscur bouillonnement, cet ardent et général mouvement d'ascension, c'est le caractère essentiel des sociétés démocratiques, c'est la démocratie elle-même. Que deviendraient, en présence de ce fait, les classes déjà investies des avantages sociaux, les anciens, les riches, les grands et les heureux de toute sorte, si aux bienfaits du sort ils ne joignaient les mérites de l'homme; si par l'étude, le travail, les lumières, les fortes habitudes de l'esprit et de la vie, ils ne se mettaient en état de suffire dans toutes les carrières à l'immense concurrence qui leur est faite, et qu'on ne peut régler qu'à condition de la bien soutenir?

M. Guizot explique par là l'intérêt avec lequel les familles suivent les destinées et les travaux du ministère de l'instruction publique. Il montre ensuite par des considérations aussi élevées l'importance du même ministère pour les grands intérêts de l'État. C'est une revendication éloquente des droits modernes de l'intelligence et de l'influence à jamais acquise aux lettres et aux sciences dans le gouvernement des hommes.

M. Guizot a été l'objet, dans sa longue vie publique, de tant d'attaques, d'accusations, de reproches, qu'il est bien difficile que ses adversaires, ses ennemis, si l'on veut, aient toujours eu raison contre lui. Il se montre, dans ses *Mémoires*, très-préoccupé de se justifier. Rien de plus naturel, de plus légitime. Ici, il explique sa conduite, mal interprétée, selon lui, par la passion politique. Ailleurs, il rectifie une erreur matérielle, très-préjudiciable à l'honneur de son nom. Telle est la version, si accréditée, malgré des démentis solennels, qui le fait rester après le retour de l'île d'Elbe au ministère de l'intérieur, où il était entré

comme secrétaire général lors de la première restauration. D'après cette version, M. Guizot se serait rattaché, comme tant d'autres fonctionnaires, à l'acte additionnel de la constitution impériale, et sa signature aurait figuré sur le registre des adhésions déposé au ministère. Une légende même s'était formée, qui expliquait la disparition de cette signature sous une énorme tache d'encre, presque aussi célèbre que la tache d'encre de Paul-Louis Courier. Un témoignage plus grave semblait attester le fait : une note du *Moniteur universel*, du 14 mai 1815, déclarait que M. Guizot n'était pas sorti volontairement du ministère pour refus d'adhésion, comme il s'en faisait gloire, mais qu'après avoir signé *oui*, comme tout le monde, il avait été congédié. M. Guizot consacre une page de ses *Mémoires* à rappeler que, dans toute cette affaire, il ne s'agit pas de lui, mais de son frère, chef de bureau. Pour lui, secrétaire général de l'abbé de Montesquiou, il a quitté le ministère, avec ce dernier, le jour même où Napoléon arrivait à Paris, et le *Bulletin des lois*, qui lui nomme ce jour-là un successeur, en fait foi. Déjà, pendant son dernier ministère, il avait fait insérer au *Moniteur* le démenti de la fameuse note de 1815. Mais l'erreur a des ailes, et les rectifications tardives ont peine à la suivre. M. Guizot, qui a tant vécu dans le passé par l'étude de l'histoire, devrait le savoir mieux que personne. Aussi, quand il se plaint de voir la version qui le blesse maintenue dans la seconde édition de l'*Histoire de la restauration* par M. de Vaulabelle, il a tort de soupçonner la bonne foi de l'auteur, en se demandant avec amertume s'il ne faut pas appeler cette erreur d'un autre nom. Que dirait-il lui-même, si l'on mettait en doute l'honnêteté de ses intentions, lorsqu'il lui arrive de reproduire contre l'abbé Grégoire l'accusation erronée de régicide[1] ?

1. Tome I, p. 233.

Un trait me frappe dans plusieurs des passages où M. Guizot se défend contre une accusation ou s'efforce de repousser un pénible souvenir, c'est qu'il ne se justifie qu'en accusant, et que, pour se relever lui-même, il abaisse volontiers des hommes placés dans l'estime publique au moins aussi haut que lui. Qu'on se souvienne du respect voué au nom de M. Royer-Collard par tous les partisans de la monarchie parlementaire, puis, qu'on se demande si on peut admettre l'explication, par les insinuations qui suivent, de la fameuse rupture entre le chef de l'ancien parti doctrinaire et le premier ministre du cabinet du 29 octobre.

Vers la même époque, une circonstance toute personnelle fut pour moi une vraie peine. M. Royer-Collard avec qui, depuis 1830, je continuais de vivre en relation intime, désira et demanda, pour l'un de ses parents, un avancement considérable dans la haute administration. J'en entretins plusieurs fois mes collègues, qui ne pensèrent pas qu'une telle faveur fût possible. Après l'avoir plusieurs fois réclamée, je ne crus pas devoir prolonger mon insistance. J'offris à M. Royer-Collard des compensations qui ne le satisfirent point ; autant il recherchait peu le pouvoir, autant il tenait à l'influence ; quand il avait exprimé un vœu ou entrepris de servir une cause, le succès devenait pour lui un besoin passionné, et le mécompte lui semblait presque une offense. *C'est d'ailleurs pour les hommes, même pour les meilleurs, une épreuve difficile de voir grandir sans leur concours et dans une complète indépendance des renommées et des fortunes qu'ils ont vues naître et longtemps soutenues.* Je ne tardai pas à m'apercevoir que M. Royer-Collard était profondément blessé de son échec ; nous dînions un jour ensemble ; je ne sais plus quelle circonstance amena sur ses lèvres les paroles de Bossuet dans l'oraison funèbre de la princesse Palatine sur « l'illusion des amitiés de la terre qui s'en vont avec les années et les intérêts » ; il les prononça d'un accent plein d'amertume, et en détournant vers moi ses regards. L'injustice était grande ; mais la passion ne se doute pas qu'elle est injuste. Quelques jours après, M. Royer-Collard me témoigna formellement, par quelques lignes amères et tristes, son désir de rompre nos anciennes relations. J'en fus plus attristé que surpris ; je connaissais

cette nature ardemment susceptible en qui ni la force de l'esprit, ni la gravité du caractère ne surmontaient la domination orageuse des impressions. Je ne me sentais aucun tort, et je comptais sur le temps pour rendre à l'équité son empire. Je ne me trompais pas ; la vérité et l'amitié rentrèrent dans l'âme de M. Royer-Collard avant que sa mort vînt nous séparer ; mais pendant quelques années cette rupture avec un illustre et ancien ami fut pour moi un chagrin de cœur et quelquefois un ennui de situation.

Nous le disons franchement : c'est une chose affligeante que de voir un homme comme M. Guizot réduire la désapprobation sévère de son système politique par un homme comme Royer-Collard, aux proportions mesquines d'un froissement d'amour-propre et d'une basse jalousie. Je veux croire que jamais le patriarche de la doctrine n'a prononcé contre son disciple ces mots cruels qui ont eu tant de retentissement; mais, authentiques ou non, était-ce bien le moyen d'en effacer l'impression, que d'imputer à un illustre mort, pour expliquer ses sévérités, des faiblesses d'esprit et des petitesses de caractère[1] ?

1. M. Guizot porte partout ce besoin de se relever lui-même aux dépens d'autrui. Dans une circonstance récente, lors de la réception si solennelle du P. Lacordaire à l'Académie française (24 janvier 1861), chargé de répondre au dominicain, il dut faire à son tour l'éloge du prédécesseur, M. de Tocqueville, et il le fit dans le beau style de ses *Mémoires*, son style ordinaire. Mais, après avoir loué dignement les qualités éminentes de l'auteur de *la Démocratie en Amérique*, M. Guizot faisant un retour sur lui-même, se pose cette question : « Comment s'est-il fait que, dans la vie publique, nous ayons presque toujours vécu dans des camps opposés et que nous ayons employé à nous combattre notre temps et nos forces, tandis que nous semblions si naturellement appelés à nous seconder, à nous soutenir mutuellement ? » Il ajoute dans le même beau style : « Je me suis souvent posé cette question au milieu même de l'arène politique : elle me touche encore plus aujourd'hui, dans la retraite où je vis et au souvenir de M. de Tocqueville, entré dans le repos éternel. »

On ne devinerait pas la réponse. Dépouillée de toute pompe oratoire, elle se réduit à ceci : c'est que je suis, moi, un grand esprit qui voit tout, et M. de Tocqueville, un petit qui ne voit qu'une chose. Car telle est la traduction fidele des deux alinéa qui suivent : « Je suis tenté de croire

Les réflexions qui précèdent et les citations qui les appuient, nous paraissent suffire aujourd'hui pour faire connaître l'esprit et le caractère des *Mémoires* de M. Guizot. Il nous serait difficile de pousser plus loin cette étude sans rencontrer derrière l'écrivain l'homme qui en est si souvent inséparable. Le voilà donc peint par lui-même, celui qui a tenu dans ses mains, pendant les sept dernières années, les destinées d'une monarchie. Une dynastie a été, pour ainsi dire, tuée sous lui ; un trône a été emporté avec le système politique dont il en faisait le piédestal. Faut-il laisser peser la responsabilité d'une telle chute sur le système lui-même et sur son dernier chef? M. Guizot a-t-il été le mauvais génie de la révolution de Juillet ou son ange gardien impuissant? C'est là une question qui dépasse la portée de la critique littéraire, quoiqu'elle soit l'objet propre de l'ouvrage soumis à notre examen, et que l'auteur des *Mémoires* n'ait pris la plume que pour la résoudre à son honneur. Une circonstance rend encore plus difficile

que la diversité de nos études et de nos travaux, en dehors de la vie publique n'a pas été étrangère à celle de nos alliances et de nos routes politiques. J'ai longtemps étudié le développement des anciennes sociétés européennes et les éléments divers qui ont été comme les acteurs de leur histoire : la royauté, la noblesse, le clergé, la bourgeoisie, le peuple, l'État, l'Église, les communions dissidentes; je les ai suivis et observés dans leurs mélanges, leurs luttes, leurs succès et leurs revers : j'ai pris dans ce spectacle, l'habitude de regarder ces éléments divers comme essentiels à nos grandes sociétés européennes, de les comparer, de peser leurs droits et leurs forces mutuelles, de leur faire à chacun, dans l'ordre social, sa place et sa part.

« M. de Tocqueville, jeune encore, s'est abandonné tout entier à l'observation de la République américaine ; la démocratie a été le grand, presque le seul personnage de la société et de l'histoire dont il a fait l'objet particulier de son étude. Il a été ainsi naturellement conduit à donner à l'élément démocratique une place presque exclusive dans sa pensée politique, comme moi à tenir toujours grand compte des éléments divers qui ont joué un grand rôle dans la société française, et y unir encore leurs drapeaux. »

Évidemment, M. Guizot veut rendre facile la tâche de ceux de ses confrères de l'Institut qui seront chargés un jour de prononcer son éloge académique.

l'appréciation d'un tel livre : c'est la coalition qui se forme à un moment donné entre les adversaires de la veille contre un ennemi commun. Ceux qui se sont combattus avec le plus d'ardeur, s'accueillent, se fêtent, se comblent réciproquement de louanges ; toutes les divergences s'effacent, les griefs s'oublient, l'appréciation du passé tout entier est subordonnée à l'intérêt du présent. Ces concessions, ces rapprochements peuvent avoir leur importance comme tactique et comme diplomatie ; mais ils enlèvent toute impartialité à la critique de l'histoire contemporaine.

9

La Correspondance de Béranger et les attaques contre la mémoire du chansonnier national.

Béranger, ce simple chansonnier, mis au tombeau, il y a trois ans, avec autant de pompe qu'un maréchal de France, n'y était pas descendu tout entier. Plusieurs ouvrages posthumes, impatiemment attendus, devaient ranimer autour de son nom les discussions les plus vives. Nous avons profité nous-même de la publication de ses *Dernières chansons*[1] pour dire notre mot sur cette gloire poétique d'un âge déjà si loin de nous ; aujourd'hui un important recueil vient de paraître, destiné à jeter beaucoup de lumière sur toute la vie du poëte : c'est la *Correspondance de Béranger*, réunie par M. Paul Boiteau[2].

La pensée de recueillir toutes les lettres d'un homme qui, malgré ses efforts pour vivre dans une retraite modeste, a eu des relations intimes avec tant de célèbres personnages, devait naturellement venir à l'esprit de ses amis. Peu de jours après la mort du poëte, M. Sainte-Beuve, qui n'était pas, il s'en faut, un de ses flatteurs, recommandait

1. Voy. t. I de *l'Année littéraire*, p. 3-12.
2. Perrotin, 4 vol. gr. in-8 d'environ 400 p.

l'utilité d'une telle œuvre, et bientôt un jeune et courageux écrivain, chéri et protégé par Béranger, s'y consacrait avec enthousiasme. Appel fut donc fait par M. P. Boiteau et par M. Perrotin, l'ami plus encore que l'éditeur de l'illustre poëte, à toutes les personnes qui pouvaient avoir entre les mains quelques-unes de ses lettres [1]. Chacun s'empressa d'y répondre, et l'on a pu, même en laissant de côté celles qui présentaient le moins d'intérêt, consacrer à cette correspondance quatre volumes considérables.

L'apparition de cet ouvrage a excité de la part d'écrivains qui semblaient voués au service des mêmes causes que Béranger, des attaques aussi passionnées qu'inattendues. Un écrivain incontestablement libéral lui a reproché d'avoir failli, dans toute la suite d'une vie mal conduite, à des convictions philosophiques et républicaines mal assurées. « Ainsi passé de main en main, dit M. Pelletan, Béranger apprit à l'auberge, sous l'aile d'une providence picarde, à la fois dévote et révolutionnaire, à servir la messe et à aimer la république ; mais il servait la messe de travers et il aima toujours la république — à distance ! » M. Pelletan prend la tolérance de Béranger pour de l'hypocrisie, et sa modestie pour de la couardise. Il fait de l'homme un type accompli de l'égoïsme ; il lui reproche son éloignement du pouvoir, son antipathie de poëte pour les affaires, son amour de la retraite et de l'obscurité ; il lui fait un crime de s'être refusé, par trois fois, en 1848, aux suffrages du peuple, au lieu de se laisser porter, par l'enthousiasme qu'inspirait son nom, au siége de représentant, et, qui sait ? au fauteuil de président de la république. Il n'y a point de duretés de paroles que M. Pelletan et, après lui, des détracteurs peut-être moins sincères, n'aient trouvé pour flétrir dans Béranger ce qu'ils appelaient l'orgueil de l'esprit et la sécheresse du cœur.

1. Voy. t. II de *l'Année littéraire*, p. 470-472.

M. Boiteau a pris chaudement la défense du poëte national dans une petite brochure intitulée: *L'Équité de M. Pelletan*, et dédiée aux lecteurs de *la Presse*[1]. C'était un soin superflu. Les brochures et les articles de journaux, dans une semblable cause, sont des plaidoyers qui passent; mais les dossiers restent pour asseoir le jugement définitif de la postérité. Le dossier de Béranger, c'est sa *Correspondance*, et l'on aura beau dire, beau écrire, beau faire, elle restera comme un témoignage inaltérable d'un grand cœur uni à un sens droit, d'une admirable simplicité d'âme dans un héroïque désintéressement. Je ne crois pas que l'histoire tire un jour de la *Correspondance de Béranger* des révélations sur son époque aussi intéressantes que pouvait le faire espérer la célébrité des noms de ses correspondants. Le poëte parle moins avec ses amis des affaires de l'État que de leurs affaires ou des siennes, et, quand il traite des événements publics, c'est naturellement au point de vue de ses impressions personnelles ou des intérêts de celui à qui il s'adresse. Par une suite naturelle, inévitable de ce genre d'écrits, Béranger, en faisant connaître les hommes de son temps, se fait surtout connaître lui-même. Est-ce sa faute, si malgré l'abnégation de toute sa vie et la modestie de son caractère, il paraît d'autant plus grand qu'il se fait petit et excite d'autant mieux notre admiration qu'il semble la fuir davantage?

Je voudrais faire sentir par des citations l'intérêt et le charme qui s'attachent à cette peinture involontaire d'un homme simple et grand par lui-même; mais je ne sais comment faire un choix dans tant de choses dignes d'en être l'objet. Est-ce l'homme, est-ce l'auteur qu'il faut mettre en relief? Les deux gagnent également à être connus, tels qu'ils se réfléchissent dans ce miroir si pur d'une vie entière. Je voudrais montrer Béranger « forcé par la

1. Perrotin, in-8.

fortune rigoureuse de quitter sa modeste retraite de Passy, pour aller auprès de la barrière d'Enfer reprendre gîte dans la mansarde d'une pension bourgeoise. » On verrait avec quelle simplicité il parle de cette pauvreté volontaire qu'on lui a reprochée, parce qu'on a pris pour un mouvement d'orgueil un noble sentiment d'indépendance. Je voudrais le montrer refusant sa porte aux divers candidats à la présidence de la République qui se disputent son suffrage protecteur, et ne voulant même pas l'ouvrir à l'élu de huit millions de voix, après une victoire à laquelle la popularité faite au premier Empereur par le chansonnier n'a pas été tout à fait étrangère. Je voudrais redire l'estime qu'il inspire à un honnête prélat et le respect qu'il professe lui-même pour la piété sincère, sans abandonner une seule de ses convictions. Je voudrais exprimer la facilité avec laquelle, au sommet de la vie et de la gloire, il accueille les jeunes auteurs, leur prodigue les conseils, les encouragements, leur assure des appuis. Je voudrais faire voir avec quelle droiture d'esprit il discerne dans les critiques les plus passionnées dont il est l'objet, les reproches mérités, et comment au lieu de s'irriter de ce que M. Sainte-Beuve lui ôte, il se montre plutôt satisfait de ce qu'on lui laisse. Je voudrais le représenter s'arrachant aux ovations littéraires comme aux ovations politiques, et se demandant lui-même avec une modestie touchante si cette peur qu'il a de la gloire n'est pas un raffinement de vanité. Je voudrais surtout le montrer faisant des appels continuels, en faveur de toutes les infortunes, à la bienfaisance des riches protecteurs dont il ne veut rien accepter pour lui-même, et rappeler les centaines de lettres et billets qui sont là pour prouver la sincérité de ces trois vers :

Mes besoins ne sont pas nombreux ;
Mais quand je pense aux malheureux
Je me sens né pour être riche.

Enfin, je voudrais faire ressortir dans cette réunion de

pages si diverses, écrites sous tant d'impressions et à tant d'années de distance, une unité constante, l'unité d'une belle âme et d'un très-ferme esprit.

Pourquoi faut-il se borner à indiquer tous ces points de vue? Suivre Béranger sous ces divers aspects serait un travail aussi long qu'agréable, mais qui ne convient qu'à une monographie. Je ne résisterai pas pourtant au plaisir de citer quelque chose. Je prends d'abord au hasard un passage détaché où l'on verra quel était le sentiment religieux de Béranger et la frayeur que la critique métaphysique lui inspirait. Cela expliquera peut-être comment quelques métaphysiciens se sont réunis aux théologiens pour jeter la pierre à l'apôtre très-sincère du Dieu des bonnes gens :

« Je me suis toujours élevé vers Dieu autant que mes ailes fangeuses me l'ont permis, mais toujours les yeux fermés, me contentant de dire : « Oh ! oh ! » comme la bonne femme de Fénelon. Croiriez-vous que je frémis presque lorsque je vois qu'on analyse la substance créatrice? Je tremble quand je vois disséquer Dieu, si respectueux que soit l'opérateur. C'est que, moi, je crois comme les petits enfants, ce qui semble ne m'aller guère. J'en ai connu un qui avait un Jésus en cire; sa bonne, en touchant à la statuette, la brisa. L'enfant se mit à pleurer en disant : « Je n'ai plus de bon Dieu, je vais mourir. » Bien que je sache que mon Dieu ne finira pas en poussière, sous les yeux d'un puissant génie, toujours est-il que je suis tenté de crier au génie : « Croyez et fermez les yeux[1]. »

Voici maintenant une lettre entière que M. P. Boiteau annonce en ces termes : « Un jour, impatienté par une gloire si populaire et voulant par avance faire sentir au poëte l'âpreté des coups que l'on devait porter plus tard à sa mémoire, un jeune homme osa l'injurier jusqu'auprès de son foyer. La réponse de Béranger est si belle, que tous ceux qui en tout temps voudraient faire prendre sa défense n'ont qu'à la faire lire aux esprits frivoles et aux envieux. »

1. 18 décembre 1840.

«Vous avez cent fois raison, monsieur; mais c'est contre ceux qui me donnent de ridicules éloges et non contre moi que vous devez tourner votre colère. Si vous avez lu mes ponts-neufs et mes préfaces, vous devez voir que je n'ai jamais eu de prétentions bien ambitieuses en quoi que ce soit; et si vous me connaissiez, et il est nécessaire de connaître un homme pour le juger, vous sauriez que depuis dix ans j'ai rompu avec le monde, qui fait et soutient les réputations. Vous sauriez que je n'ai jamais prononcé la plupart des grands noms que vous me citez, sans mettre chapeau bas; vous sauriez enfin que je suis même en garde contre l'engouement fort excusable de mes meilleurs amis, et que je leur ai souvent répété une partie des vérités que vous prenez la peine de m'adresser.

Au reste, monsieur, ce dont vous vous plaignez est le mal du temps. Aux époques où il y a pénurie de grands hommes, le public en invente. Ceux qu'en termes de coulisses on choisit pour *bouche-trous*, sont souvent dupes de ces courtes bonnes fortunes et prennent leur rôle au sérieux. Un peu de sens commun m'a préservé de cette folie. Vous voyez, monsieur, que je ne suis pas loin de penser comme vous. Aussi je n'accepte pas le rapprochement que vous faites entre vous et le paysan d'Aristide, parce qu'il vous est trop défavorable, et qu'il m'honore au delà de votre intention.

Mais, monsieur, c'est au public et par la voie des journaux que vous deviez adresser le contenu de votre lettre, et non à *un vieux* comme moi, ainsi que vous le dites. En répandant votre opinion sur mon compte, je suis sûr que vos critiques eussent trouvé bien des échos. Leur accord eût pu calmer votre irritation, que je suis loin de blâmer, sans approuver toutefois les formes que vous lui donnez dans votre épître. Et ici, monsieur, permettez-moi de vous faire une observation sur les convenances les plus vulgaires.

Quand on parle à un homme de mon âge, qui, au risque des persécutions, a consacré d'une manière désintéressée son peu de talent à servir une cause qu'il a crue et croit toujours la meilleure, il me semble, quelle que soit l'opinion qu'on professe, qu'il est au moins de bon goût de donner à la raison les formes d'une politesse qui ne peut qu'ajouter du poids à la vérité, en inspirant de la considération pour celui qui veut bien s'en faire l'organe.

Mon âge, dont vous paraissez me faire un reproche, m'autorise à vous soumettre cette réflexion en retour du service que

vous voulez sans doute me rendre en dissipant les illusions dont vous supposez que je berçais ma vieillesse[1].

Cette lettre si précieuse a été imprimée d'après un brouillon de Béranger qui s'est trouvé dans ses papiers Il avait barré d'un gros trait de plume le nom de la personne à qui elle était adressée, et l'on dit qu'il n'est pas difficile de le lire sous la rature. Peu nous importe ce nom. J'aime mieux même que la réponse soit sans destination connue. On peut se représenter que Béranger l'adresse du fond de la tombe à tous les insulteurs de sa mémoire.

10

La littérature politique. Brochures et livres d'actualité. Aperçu général : beaucoup de noms et quelques œuvres.

Une branche de littérature surchargée de fruits, mais de fruits éphémères, est celle de la littérature politique. Nous osons à peine en cueillir quelques-uns pour les offrir à nos lecteurs. La plupart sont déjà tombés. Au milieu de ce déluge d'écrits politiques sur toutes les questions du jour, une brochure ne vit guère plus qu'un article de journal. Il est vrai que quelquefois la brochure passe pour un manifeste du gouvernement, et alors la politique lui donne une importance qu'elle aurait demandée en vain à la littérature. D'autres fois, le pamphlet se fait livre et la critique littéraire est mise en demeure de compter avec lui. A ces deux titres, nous avons dû, l'année dernière, nous arrêter assez longuement à la fameuse brochure le *Pape et le Congrès*, d'un auteur anonyme que tout le monde nommait, et à la *Question romaine* de M. About, double centre de tout le mouvement de cette littérature politique.

1. 13 juin 1843. Consulter sur la *Correspondance de Béranger* trois articles remarquables de M. Ernest Bersot, dans le *Journal des Débats*, 4 septembre et suivants.

Dans l'année 1860, nous n'avons point de brochures officielles ou tenues pour telles, anonymes ou signées. Mais nous retrouvons en litige les mêmes questions, plus brûlantes que jamais, plus que jamais fécondes en solutions sur le papier. La politique extérieure domine tout. On fait et défait la carte de l'Europe; on donne et on ôte à la France des alliés; on cite un homme ou un peuple à la barre d'un congrès pour répondre de ses projets ou de ses tentatives d'empiétement; on dévoile la vérité sur le présent; on prédit l'avenir. Celui-ci pousse le cri de guerre; celui-là réclame le désarmement; l'un dénonce une coalition; l'autre prêche une croisade. Un abbé donne *Un coup de sabre au nœud gordien* de la situation, et un homme du meilleur monde, sans doute, écrit la *Brochure du paysan du Danube*[1]. Ce mouvement tumultueux des esprits se traduit au *Journal général de la librairie* par une multitude d'indications bibliographiques dont notre *Appendice* reproduit plus loin les principales et, dans les magasins agrandis du libraire Dentu, par une accumulation de papier noirci faite pour effrayer le lecteur le plus curieux des choses contemporaines.

Dans la foule, nous donnerons à quelques-uns de ces écrits politiques à peine un souvenir. M. About a délaissé le roman pour jeter trois fois sa note dans ce concert. Il a proposé *la Nouvelle carte d'Europe*[2]; il a présenté sous un jour assez flatteur *La Prusse en* 1860[3]; enfin il a fait reparaître, après des modifications plus ou moins importantes, sous le titre de *Rome contemporaine*[4], son livre de l'année précédente dont nous avons analysé amplement le sujet et raconté les destinées[5].

1. Voy. *Appendice*, l'abbé Victorien Bertrand, Victor Chauvin, etc.
2. Dentu, in-8, 31 p.
3. Même librairie, in-8.
4. Michel Lévy frères, collection Hetzel, 1 vol. in-8, 375 p.
5. Voy. t. II de l'*Année littéraire*.

Des noms connus de plus longue date sont aussi jetés dans la mêlée. M. Dupanloup, qui avait parlé le plus haut en faveur des intérêts temporels du pape, prononce et publie l'*Oraison funèbre des volontaires catholiques de l'armée pontificale morts pour la défense du saint-siége*[1]. M. Alfred Nettement fait un *Appel au bon sens, au droit et à l'histoire* en réponse à la fameuse brochure tant de fois combattue[2]. Le R. P. H.-D. Lacordaire, des frères prêcheurs, prélude par une brochure, *De la liberté de l'Italie et de l'Église*[3], aux pompes oratoires de sa réception à l'Académie française. M. Poujoulat soutient aussi *les Droits du pape*[4], toujours en réponse à la Brochure. M. P. Sauzet, ancien président de la Chambre des députés, a cru que ce n'était pas trop d'un gros livre pour défendre *Rome devant l'Europe*[5]. C'est aussi un livre plutôt qu'une brochure que M. Arm. Fresneau a mis au service des mêmes intérêts : *De la constitution politique des États de l'Église*[6]. M. Laurentie publie *Les Rois et le Pape*[7]. M. Ferdinand de Lasteyrie étudie sous le titre d'*Italie centrale* l'annexion au point de vue italien et français[8]. M. Hippolyte Castille exécute une double charge avec *le Pape et l'Encyclique* et *l'Excommunication*[9].

Une des brochures qui causent le plus d'émoi est celle intitulée *Pape et Empereur* de M. Cayla[10] ; c'est le développement de la seconde conclusion de *Rome contemporaine*, de M. About, tendant à la réunion des deux pouvoirs dans la main du souverain. Ceux qui la combattent insinuent qu'elle répond à une pensée secrète du gouverne-

1. Lecoffre, in-18; 36 p.
2. Même libr., in-8; 64 p. et in-12, 72 p.
3. Veuve Poussielgue-Rusand, in-8; 47 p.
4. Douniol, in-8; 45 p.
5. Lecoffre, in-8; 500 p.
6. Vaton, in-8; 236 p.
7. Dentu, in-8; 32 p.
8. Même libr., in-8; 31 p.
9. Même libr., in-8; 32 p. et 31 p.
10. Même libr., in-8; 32 p.

ment, et le *Moniteur* prend soin de la démentir. La traduction nous donne aussi quelques brochures étrangères, comme si nous n'avions pas assez de nos propres brochures. Nous avons ainsi celle de lord Normamby, *le Cabinet anglais, l'Italie et le Congrès*[1], traduite par C. F. Audley, et surtout les *Lettres sur les affaires d'Italie*, par M. L. C. Farini[2].

Il y a encore, toujours sur la question du pouvoir temporel des papes, la série des brochures anonymes dont une nous a frappé par la sûreté des connaissances historiques autant que par l'habileté de la mise en œuvre. C'est celle intitulée *les Papes princes italiens*[3], qui, au lieu de conclure au nom de doctrines contestables pour ou contre le pouvoir temporel, cherche dans les faits du passé les éléments d'une solution aux difficultés du présent. C'est l'histoire qui nous montrera elle-même la double nature du pontificat et la distinction profonde des deux pouvoirs. Origine du temporel, agrandissements et amoindrissements successifs, usages divers de la souveraineté temporelle et ses effets bons ou mauvais pour les sujets ou pour le pontife : voilà ce qu'un homme exercé à étudier l'histoire et à l'enseigner, un des éminents professeurs de l'académie de Paris, a fait voir avec une autorité et un éclat qui révéleraient, à défaut d'autres indices, son nom bien connu de toute la jeunesse universitaire.

Un ouvrage écrit d'une façon plus vive et plus hardie dans ses conclusions est l'*Histoire politique des papes*, de M. P. Lanfrey[4]. On y reconnaît l'esprit vigoureux que ses *Essais historiques sur le dix-huitième siècle* ont déjà signalé et dont le découragement, exprimé dans les *Lettres d'Éverard*[5], ne pouvait être, comme le découragement des forts,

1. Douniol, in-8; 47 p.
2. Dentu, in-8; 375 p.
3. Même libr., in-8; 186 p.
4. Hingray, in-12; 432 p.
5. Voy. t. II, *Ann. litt.*, p. 130-132.

que passager. M. Lanfrey n'écrit pas l'histoire pour l'enseigner; mais il l'enseigne pour en tirer des conclusions. C'est un lutteur redoutable qui accable ses adversaires sous le témoignage accumulé de dix-huit siècles. Il part, lui aussi, des origines de la puissance temporelle, il en suit tous les développements, il en retrace la grandeur et les défaillances, les vertus et les crimes. A toutes les époques, sous toutes les formes, dans toutes les mains, pures ou impures, fortes ou languissantes, la papauté a produit et maintenu éternellement le morcellement politique de l'Italie. Toute tentative pour constituer une nationalité italienne a toujours eu les papes pour ennemis, leur pouvoir ne se conservant que par la faiblesse de leurs voisins et toute leur politique consistant, même aux plus belles époques, à les abaisser les uns par les autres. C'est ce que M. Lanfrey s'efforce de démontrer par un enchaînement de faits aussi serré que celui d'un syllogisme et avec une forte simplicité de style qui répond à la fermeté de la pensée.

Voilà pour l'Italie quelques-unes des innombrables publications auxquelles les questions politiques et religieuses qui l'agitent, ont donné lieu. Nous serons plus courts et plus incomplets encore avec les autres questions d'actualité qui ont été aussi des sources fécondes d'écrits et de brochures. La question d'Orient, si ancienne et toujours nouvelle, n'a cessé depuis vingt ans d'exercer la plume des publicistes. Les événements de Syrie l'ont ravivée plus que jamais. Divers autres ouvrages faisaient assez connaître le théâtre et les acteurs de ces luttes pour permettre de les prévoir. Tel est le livre de souvenirs personnels et de documents diplomatiques publié au début de l'année par M. Eug. Poujade, *Le Liban et la Syrie*[1]. Nous ne citerons parmi les écrits relatifs aux dernières crises que celui

1. Libr. nouvelle, in-12; 315 p.

de M. F. Lenormant, *Une persécution du christianisme en* 1860[1]. Les questions qui concernent la Russie touchent de près à la question d'Orient. On a beaucoup remarqué entre autres ouvrages : *Un dernier mot sur l'émancipation des serfs en Russie*[2], par M. Tourgueneff, et surtout l'importante publication du prince Pierre Dolgorouky, *La Vérité sur la Russie*[3]. Ajoutons-y une étude instructive de M. Schnitzler, de Strasbourg, *la Mission de l'empereur Alexandre II et le général Rostoftsoff*[4].

C'est revenir à la France que de parler de l'Algérie. Elle a sa part dans les publications d'actualité. M. Émile de Girardin publie la *Civilisation de l'Algérie*[5], et M. Albert de Broglie, qui s'est déjà signalé par une publication hardie : *la Lettre impériale et la situation*[6], inaugure par *Une réforme administrative en Afrique*[7], la série d'Études contemporaines où prendra place la brochure de M. Prévost-Paradol, *les Anciens partis*[8], objet d'une condamnation judiciaire.

A l'intérieur, des intérêts divers mettent également les plumes aux prises. M. Saint-Marc Girardin, qui avait écrit aussi sa brochure pontificale, *De la situation de la papauté au* 1er *janvier* 1860[9], en écrit une économique sur la nouvelle situation commerciale faite à la France : *Des traités de commerce selon la constitution de* 1852[10]. M. le comte d'Haussonville, toujours ardent, s'associe avec M. A. Leymarie pour publier l'*Histoire d'une demande en*

1. Douniol et Dentu, in-8; 208 p.
2. Franck, in-8; 110 p.
3. Même libr., in-8; 468 p.
4. Même libr., in-8; 158 p.
5. Michel Lévy frères, in-8; 80 p.
6. Douniol, in-8; 16 p. Extrait.
7. Dumineray, in-12; 249 p.
8. Voy. plus loin, *Chronique*.
9. Charpentier, in-8; 32 p.
10. Même libr., in-8; 31 p.

autorisation de journal, simple question de propriété[1]. Sur des intérêts d'un autre ordre, M. Alexandre Weill a publié d'assez bruyants écrits : *Paris inhabitable*, et, pour faire suite, *Qu'est-ce que le propriétaire d'une maison à Paris*[2]? Un grand accueil a été fait à une brochure anonyme sur une question moins matérielle : *la Liberté religieuse et la législation actuelle*[3]. Enfin, pour clore cette longue liste par un ouvrage plus important, nous mentionnerons le volume de M. de Rémusat intitulé : *Politique libérale ou Fragments pour servir à la défense de la Révolution française*[4]. Sans doute, l'intérêt de la cause défendue, le nom et les titres de l'auteur mériteraient mieux qu'une simple indication bibliographique; mais nous avons hâte de sortir de cette arène des publications politiques, aujourd'hui si animée et si bruyante, mais dont les agitations auront perdu, dès demain peut-être, tout leur intérêt.

11

Traductions d'ouvrages historiques, anciens ou modernes. Cantu, Balbo, Prescott, Macaulay, etc. M. de Ludre-Frollois.

C'est surtout dans l'ordre des études historiques que la traduction des ouvrages étrangers offre de l'utilité et de l'intérêt. Ici, en effet, à part toute question de style et de mérite littéraire, les recherches faites à l'étranger ont leur valeur propre, qui n'a rien à perdre au passage d'une langue dans une autre. On comprendra toutefois que, dans une revue des œuvres littéraires proprement dites, nous ne

1. Sans nom d'auteur, in-8; 173 p. La relation est signée de M. Leymarie, M. d'Haussonville y a inséré une *Lettre* avec une consultation d'avocats du barreau de Paris.
2. Dentu, in-12.
3. Dumineray, gr. in-18.
4. Michel Lévy frères, in-8; XIII-456 p.

nous arrêtions pas longtemps à l'examen de travaux estimables, importants même, mais dont l'honneur ne revient pas à notre époque ou à notre littérature nationale. Nous ne ferons donc que signaler en passant les traductions d'ouvrages historiques, appartenant soit aux langues anciennes, soit aux langues modernes.

Parmi les premières, nous ne voyons guère à mentionner que l'*Histoire romaine depuis la mort de Marc Aurèle jusqu'à la mort de Gordien III*, par Hérodien, traduite du grec par M. Léon Halévy, et précédée d'une introduction [1], histoire pleine de renseignements assez peu connus, et qui donne lieu à plus d'une réflexion intéressante sur notre propre histoire contemporaine.

Les langues vivantes nous fournissent plus de richesses historiques. L'anglais et l'italien surtout comptent un certain nombre d'interprètes qui font passer dans notre langue les grands travaux d'érudition, aussi bien que les chefs-d'œuvre littéraires. C'est ainsi que nous devons à M. Armand Lacombe l'*Histoire des Italiens*, de M. César Cantù, traduite, sous les yeux de l'auteur, sur la seconde édition italienne [2]. En même temps, M. Jules Amigues entreprend de traduire, sur la onzième édition italienne continuée jusqu'en 1860, l'*Histoire d'Italie depuis les origines jusqu'à nos jours*, du comte César Balbo, président du cabinet sarde en 1848 [3].

A la langue anglaise, nous voyons emprunter des œuvres capitales : l'*Histoire du règne de Philippe II*, du célèbre écrivain américain Prescott, traduite par MM. G. Renson et Ithier [4], ainsi que *Don Carlos, sa vie et sa mort*, du même auteur, traduite par M. G. Renson. On remarque aussi la traduction nouvelle, par M. Guizot, de l'*Histoire*

1. Firmin Didot, in-12; III-319 p.
2. Même libr., t. IV-VI, 1667 p. L'ouvrage formera 12 volumes.
3. Libr. nouvelle, gr. in-18; t. I, 347 p.
4. Bruxelles, t. I-IV, gr. in-8.

de la fondation de la République des Provinces-Unies, de J. Lothrop Motley[1]. Il faut citer aussi l'*Histoire du règne de Guillaume III, pour faire suite à l'Histoire de la Révolution de* 1688, de l'illustre Macaulay, traduite par M. Amédée Pichot[2], sans compter du même auteur une demi-douzaine de volumes publiés par divers interprètes : les *Essais historiques et biographiques*, traduits par M. Guillaume Guizot[3], *Histoire et Critique*, par MM. G. Lisse et P. Petroz, avec une Notice biographique sur Macaulay[4]; les *Œuvres diverses, Biographies, Essais historiques*, etc., par MM. Amédée Pichot, Joanne et Forgues[5]. Ces diverses publications en français, consacrées aujourd'hui à Prescott et à Macaulay sont comme des hommages funéraires rendus à la mémoire de ces deux illustres écrivains, enlevés également l'an passé à leurs grands et glorieux travaux[6].

Nous citerons à part un livre composé par le vicomte de Ludre-Frollois, sur les mémoires et correspondances publiés en anglais dans ces dernières années et non encore traduits en français. Il est intitulé : *Dix années de la cour de Georges II* (1727-1737)[7]. C'est le tableau d'une époque très-intéressante et très-critique de l'histoire de l'Angleterre, et il est bien propre à nous faire pénétrer plus avant dans la connaissance d'un peuple pour lequel nous professons tour à tour une sympathie extrême ou une extrême répulsion, sans bien savoir ni ce qu'il est, ni ce qu'il a été. Le règne de Georges II est plein d'enseignements. C'est celui d'un roi médiocre, mais d'un grand ministre, Robert Walpole. Les révélations des mémoires nous montrent,

1. Michel Lévy frères, t. I-IV, in-8; environ 500 p.
2. Charpentier, in-18; 3 vol. 1457 p.
3. Michel Lévy frères, in-8.
4. Firmin Didot, in-12.
5. Hachette et Cie, 2 vol. in-12.
6. Voy. la *Nécrologie* du t. II de l'*Ann. littér.*, p. 464 et 465.
7. Libr. nouvelle, gr. in-18; 389 p.

dans les parties gagnées ou perdues à cette époque, le dessous du jeu, les moyens derrière le but, les causes à côté des effets, les ressorts sous l'action.

Tout n'est pas grand dans les grandes choses. Les faiblesses humaines y ont leur part, et les vices servent plus souvent d'instruments que les vertus. Le tableau de M. de Ludre-Frollois nous donne le spectacle de la démoralisation produite par un pouvoir sans contrôle et qui singe Louis XIV. Elle s'étale avec impudeur à la fois et dignité. Georges Ier et Georges II ont leur La Vallière, leur Montespan et leur Maintenon. Une chose incroyable, sous Georges II, c'est la complaisance avec laquelle la reine Caroline se prête à toutes les infidélités officielles de son mari : le roi la prend pour confidente, pour conseil, presque pour intermédiaire; Walpole discute avec elle les avantages et les inconvénients du choix des maîtresses royales. Et dire que ces misères concourent à la grandeur du pays! que dans le mouvement produit se perdent ces rouages mesquins et ces tristes mobiles! D'un livre qui révèle ces turpitudes, il ne sort qu'un témoignage éloquent en faveur du gouvernement libre et constitutionnel qui fait l'orgueil de la Grande-Bretagne et la jalousie des nations intelligentes de l'Europe.

M. de Ludre se plaît à mettre en relief les beaux côtés de son tableau; il plaide la cause de la liberté constitutionnelle avec chaleur et avec talent. Ce premier volume, extrait de sources jusqu'ici peu connues de la France, a pour objet d'encourager le public à y puiser lui-même. C'est le public qui doit au contraire encourager l'auteur à retourner à ces mêmes sources et à en rapporter de nouveaux récits, pleins d'intérêt et d'enseignements. Je ne demanderai qu'une chose à M. de Ludre, c'est qu'il veuille bien donner le tableau bibliographique des mémoires auxquels il fait des emprunts. Ce serait le complément d'un second volume destiné à nous montrer encore une fois les Boling-

broke, les Hervey, les Pope, les Swift, les Gay et tant d'autres personnages, plus vivants dans ces sortes d'écrits familiers que dans la roideur officielle de l'histoire.

12

Dernier coup d'œil sur les publications historiques. MM. Reinaud, de La Barre-Duparcq, P. Mesnard, Chéruel, Forgues, Baudoz de Mazade, Zeller.

Avant de clore le chapitre des publications historiques qui datent de 1860, nous allons encore essayer de combler par de rapides indications quelques-unes des lacunes inévitables que nous accuserons nous-même dans notre *Appendice bibliographique*, pour nous les faire plus facilement pardonner.

Sous le simple titre de *Notice sur Mahomet*[1], M. Reinaud, membre de l'Institut, connu par tant de travaux sur la langue et la littérature arabes, a publié le résumé des documents les plus authentiques relatifs à la vie du prophète et à la fondation de sa religion. Ceux qui ne peuvent connaître de l'érudition, que ses résultats généraux, s'applaudissent de voir présenter sous une forme accessible à leur curiosité le Mahomet de l'histoire, le Mahomet du dogme, le Mahomet de la légende, et de démêler la vérité d'avec la fable dans cette triple manifestation d'un personnage couvert à plaisir de tant de voiles.

La marine a sa place marquée dans l'histoire militaire de toute grande nation, et il est surtout intéressant de la lui faire dans nos propres annales ; car, si l'intervention de nos marins dans ces grandes luttes où le salut et l'honneur de la France étaient en jeu, a toujours été glorieuse, elle a

1. Firmin Didot et Cie, in-8 ; 92 p.

eu lieu à de tels intervalles et à des époques déjà si loin de nous que notre marine semble, au premier abord, privée de cette continuité des traditions si puissante dans notre armée de terre. De brillants exploits, d'effroyables malheurs, des actes d'héroïsme stériles, des revers glorieux comme des victoires, voilà, ce semble, tous les souvenirs de la France comme puissance maritime. Les soldats de nos flottes ont pourtant d'autres traditions, moins populaires peut-être que celles de nos troupes continentales, mais non moins dignes de le devenir, et capables d'inspirer, de soutenir le dévouement pour la patrie. Un marin seul pouvait les recueillir, et c'est ce que vient de faire le contre-amiral Jurien de La Gravière, dans ses *Souvenirs d'un amiral*[1]. Ce livre est un héritage d'honneur; ce sont les services du père racontés par lui-même, les fatigues, les travaux, les malheurs dont il a été le témoin ou dont il a eu sa noble part : traditions glorieuses de famille, que le fils a jugées, à bon droit, dignes de grossir le trésor des traditions nationales. Les dernières années de Louis XVI, la République, l'Empire, revivent ici avec leurs grands désastres maritimes, au milieu desquels la bravoure française brilla de tant d'éclat, et dont la réorganisation de nos flottes ne permet plus à nos ennemis d'espérer le retour.

Un écrivain voué à l'histoire de l'art de la guerre, M. de la Barre-Duparcq, que nous avons déjà présenté une fois à nos lecteurs[2], vient de résumer les résultats généraux de ses études sous ce titre : *Parallélisme des progrès de la civilisation et de l'art militaire*[3]. Son travail, lu sous forme de mémoire à l'Académie des sciences morales et politiques, embrasse le sujet depuis les temps anciens jusqu'aux

1. Hachette et Cie, 2 vol. in 18; 382-398 p.
2. T. I de l'*Année littéraire*, p. 303-304.
3. Tanera, in-8; 100 p.

temps modernes, multipliant les divisions et les périodes à mesure qu'on approche des temps modernes, plus utiles à étudier et mieux connus.

Une publication qui mériterait bien de nous arrêter quelque temps est celle des *Projets de gouvernement du duc de Bourgogne, dauphin*, par M. P. Mesnard[1]. C'est un mémoire attribué au duc de Saint-Simon, et publié aujourd'hui pour la première fois d'après un manuscrit de la Bibliothèque impériale. L'éditeur l'a fait précéder, sous le titre d'*Introduction*, d'un important travail où, non content d'analyser les idées de ces *Projets de gouvernement*, il en recherche l'origine et met particulièrement en relief tous les points de ressemblance entre les doctrines politiques de Saint-Simon et celles que Fénelon inculquait lui-même à son royal élève.

Parmi les réimpressions importantes, il faudrait signaler les *Mémoires de Mlle de Montpensier, petite-fille de Henri IV*[2], collationnés sur le manuscrit autographe, par M. Chéruel, et enrichis de notes, de commentaires, d'appendices et de documents historiques de toutes sortes. Le savant éditeur se charge de faire ressortir lui-même tout l'intérêt historique de ces mémoires, auxquels des portraits nombreux et achevés donnent une grande valeur littéraire.

Un des faits les plus extraordinaires de l'histoire contemporaine est la conquête des Indes par l'Angleterre. Le maintien de leur domination semble plus étonnant encore que la prise de possession d'un si vaste empire. Aussi rien n'est plus intéressant que le tableau des dangers qui assaillent à certains moments leur puissance, et des efforts

1. Hachette et Cie, in-8; CXIV-288 p.
2. Charpentier, 1858-60; 4 vol. in-12.

surhumains par lesquels ils la conservent ou la rétablissent. On se souviendra longtemps de la crise terrible où l'insurrection de 1857 a jeté en un instant cette immense colonie. M. E. Forgues a voulu en retracer les principales phases sous ce titre : *la Révolte des Cipayes, épisodes et récits de la vie anglo-indienne*[1]. On peut dire de son livre, comme il dit lui-même d'une relation qu'il a suivie pas à pas, que c'est une œuvre sincère, une de ces œuvres où le vrai, l'authentique, sont plus saisissants que toutes les combinaisons imaginaires du drame. Des rapports d'enquêtes, des procès-verbaux, des dossiers, voilà les sources d'une semblable histoire, et il en sort à la fois la vérité et l'émotion.

Dans ces dernières années, les événements de l'histoire d'Espagne préoccupaient assez peu la curiosité publique et exerçaient rarement les plumes françaises. Les efforts que l'Espagne fait aujourd'hui pour reprendre une place digne d'elle parmi les puissances européennes, la signalent à l'attention de nos publicistes, et ses faits et gestes les plus récents trouvent parmi nous des historiens. C'est comme symptôme de ce mouvement que nous citerons l'*Histoire de la guerre de l'Espagne avec le Maroc*, publiée sous la direction de MM. A. Baudoz et I. Osiris[2]. Ce n'est pas seulement, comme l'indique le titre, la relation d'une campagne glorieuse pour la nation espagnole : dans une première partie, un coup d'œil rétrospectif est jeté sur les dernières phases de ses révolutions. L'expédition du Maroc occupe ensuite à peine le tiers de l'ouvrage, et une troisième partie considère l'état économique de l'Espagne, les fonds publics, les chemins de fer, les canaux, etc.

Les événements contemporains qui ont par excellence

1. Hachette et Cie, in-18 ; 454 p.
2. Lebigre-Duquesne frères, in-8 ; 348 p. avec portraits.

le privilége d'exciter l'attention universelle, sont ceux qui se passent en Italie. Nous avons dit combien la question italienne, avec toutes ses formes, tient de place dans la littérature politique; les faits accomplis au delà des Alpes n'en tiennent pas moins dans la littérature historique. Aux livres que nous avons cités jusqu'à ce jour, nous devons ajouter l'*Italie moderne, récits des guerres et des révolutions italiennes*, par M. Ch. de Mazade[1]. C'est un recueil d'études publiées, sous l'influence même des événements, dans la *Revue des Deux Mondes*. Réunies en volume ou éparses dans la *Revue*, les pages de M. Mazade frappent par cette alliance de l'impartialité et des sympathies pour la cause libérale qui est si naturelle aux esprits élevés.

L'histoire des événements contemporains est préparée par toutes les publications spéciales que les plus importants ne manquent pas de faire naître. Mais presque personne de nos jours n'a le loisir de l'aller chercher sous ce déluge d'écrits, plus destinés à faire tourner les événements au profit d'une cause, d'un parti, qu'à les faire connaître. Aussi ne saurait-on trop encourager les hommes qui entreprennent de recueillir, au milieu du tourbillon qui nous emporte, ces éléments épars de l'histoire et de nous montrer d'étape en étape le chemin parcouru. Nous avons dit, l'année dernière, sur quel plan et dans quelles proportions l'*Annuaire de la Revue des Deux Mondes* résume le mouvement historique de chaque pays; nous sommes heureux de montrer aujourd'hui avec quel discernement l'auteur d'un nouveau recueil annuel accomplit la même tâche dans une mesure plus accessible au grand nombre : nous voulons parler de M. J. Zeller et de l'*Année historique*[2], dans laquelle l'*Année littéraire* reconnaît une sœur presque

1. Michel Lévy frères, in-12.
2. Hachette et Cie, in-18.

jumelle. Le livre de M. Zeller est venu prendre rang, une année après le nôtre, dans cette série de publications périodiques dont l'*Année scientifique*, de M. Figuier, est la sœur aînée.

La revue historique de M. Zeller a commencé sous d'heureux auspices, par une année remplie d'événements et des plus importants. La guerre d'Italie, les conséquences qu'elle entraîne ; l'équilibre européen ébranlé, les traités de 1815 déchirés; de petits États qui disparaissent, de grands qui se forment ou se modifient; le principe des nationalités préludant au remaniement de la carte d'Europe; la guerre au bas des Alpes; le Rhin agité, l'Allemagne en feu; une paix inattendue, plus féconde que la guerre en remaniements de territoires ; les merveilleux effets de la politique de non-intervention, plus efficace que les armes ; des batailles, des traités, des révolutions; des questions formidables résolues ou tranchées; jamais plus belle matière n'a été offerte à l'historien. M. Zeller l'a traitée en homme qui la connaît à fond et qui sait abréger tout, parce qu'il sait tout voir. Une revue générale précède l'étude des diverses questions et l'histoire particulière de chaque pays. La France tient naturellement la première place; mais aucune des nations de l'Europe n'est sacrifiée ; l'on voit également le mouvement propre de chacune et l'action qu'elle exerce sur les autres ou les autres sur elles.

Voici, du reste, comment l'auteur expose le plan qu'il a conçu et exécuté :

Nous donnerons toujours le plus d'étendue à ce qui nous touche de plus près, à la France, aux principaux États de l'Europe, aux événements qui ont une importance européenne ou générale. Dans les autres contrées du monde, c'est surtout ce qui est intéressant pour l'Europe que nous chercherons à rappeler. Notre revue historique ira toujours du commencement d'une année à l'autre, comme cette année : du mois de janvier 1859 au mois de janvier 1860. C'est la division la plus simple

et la plus vraie. La politique elle-même suit la nature et comme le cours des saisons. On voit ses projets, ses desseins germer presque toujours pendant l'hiver. C'est à cette époque de l'année que s'ouvrent les parlements de la plupart des États constitutionnels : en décembre, aux États-Unis, dans la Grèce et en Suède ; au mois de janvier, en Italie et en Prusse ; en février chez nous et en Angleterre, etc. Au printemps, on débat les questions, avec la parole le plus souvent, quelquefois avec l'épée. Tout mûrit, arrive à terme au milieu de l'an : les projets se votent ou avortent, les batailles sont gagnées ou perdues, les questions se résolvent quand tombe la moisson. Le repos et la paix arrivent ordinairement en automne ; les souverains alors vont aux eaux, les hommes d'État sont en vacances, la presse elle-même chôme. Tout attend le recueillement de l'hiver. Inutile de dire que nous n'avons point été initié, pour faire cette revue, aux secrets que garde la diplomatie et que l'histoire n'apprend que fort tard. Il faut ajouter cependant qu'aujourd'hui une politique plus ouverte et plus sincère, l'habitude et le besoin général de la publicité, la rapidité des communications permettent beaucoup moins de secrets qu'autrefois. Nous avons mis à contribution les nombreuses notes et circulaires diplomatiques de cette année et les journaux de toute nuance et de tout pays que nous avons pu consulter. La collection des *blue-books* anglais nous a livré ses précieuses révélations. Avec tout cela, si nous ne sommes pas toujours arrivé à la vérité dernière, nous avons pu donner du moins presque toujours le mouvement réel des choses contemporaines, la physionomie du moment. Si ce n'est point encore de l'histoire, ce peut être déjà un enseignement, *historia magistra vitæ*. L'opinion publique veut-elle mériter d'exercer une influence légitime sur les affaires? Qu'elle se débarrasse de toute prévention, de tout parti pris ; qu'elle apprenne à connaître et à juger.

M. Zeller s'est efforcé de garder dans l'appréciation des faits une grande réserve. Son livre n'est point d'un homme de parti. Il y a un sentiment qui serait funeste aux livres de cette nature, c'est l'esprit de dénigrement : l'auteur de l'*Année historique* en est tout à fait exempt. On lui a plutôt reproché un certain opticisme qui le porte à présenter tous les grands événements sous des couleurs favorables. Que voulez-vous ? Il avait devant lui, comme historien, une si

riche moisson de faits qu'il n'a pu se défendre de la reconnaissance pour les hommes qui la lui ont fournie si belle. On a dit : « Heureux les peuples qui n'ont pas d'histoire ! » Ce n'est pas un historien qui a dit cela, et M. Zeller aime trop l'histoire pour ne pas faire fête à des années si remplies.

13

Le chapitre des voyages. — Passion pour les explorations lointaines. La France et les pays voisins.

Je suis tenté d'écrire ici jusqu'à trois fois: *Ceci est le chapitre des voyages*, afin que personne ne puisse s'y tromper, et que je ne sois plus exposé à entendre, un de ces chroniqueurs qui font de la critique entre deux cancans, s'écrier: « Et le chapitre des voyages qui manque totalement à l'*Année littéraire!* » Jusqu'ici, la chose n'y manquait pas; mais il y manquait le nom, l'étiquette. Grave lacune pour ceux qui, sans couper les pages du livre, jugent de la présence des choses par le nom, et par la seule étiquette, du contenu.

L'analyse des ouvrages de géographie descriptive est peut-être la tâche la plus facile et la plus attrayante de la critique littéraire. Des tableaux de contrées lointaines, des scènes de mœurs peu connues, des incidents imprévus ou invraisemblables; des détails piquants, des émotions poignantes; la nature variant à l'infini les effets des mêmes lois; l'homme partout divers et semblable à lui-même; la science, l'art, la religion, la politique sous les mille formes qui dissimulent l'unité de la raison et s sentiments humains: voilà le spectacle sans fin ni relâche que les livres de voyages font passer sous nos yeux, et dont celui qui en rend compte peut dérouler à son tour l'inépuisable variété devant ses lecteurs. Le cadre de ce volume ne nous permet pas de donner aux nôtres ces plaisirs du kaléidoscope.

Un petit nombre seulement d'ouvrages descriptifs doivent être pris par nous comme types, pour marquer l'état actuel d'un genre intéressant de notre littérature. C'est ce que nous avons fait les années précédentes; c'est ce que nous allons faire encore, après avoir résumé par quelques traits généraux le mouvement de la bibliographie des voyages.

Une curiosité universelle tourmente aujourd'hui les intelligences et s'accroît avec la facilité même que les progrès des moyens de communication fournissent pour la satisfaire; l'habitant du globe veut connaître son domicile entier et entrer en relation plus ou moins fraternelle avec tous les autres êtres qui le peuplent. Le besoin d'expansion qui s'était emparé du seizième siècle, semble avoir envahi le dix-neuvième. Servi par une industrie toute-puissante, il peut ouvrir de nouvelles voies à la politique, ranimer la philosophie sous un souffle puissant, donner à la science son couronnement; en attendant, il demande aux expéditions lointaines son aliment et fait éclore chaque année dans la littérature une moisson nouvelle de livres.

La France, emportée loin d'elle-même par le mouvement cosmopolite, s'étudie moins que l'étranger. On fait peu ou point de livres sur des excursions qui ne vous emportent pas au delà des frontières. La Fontaine et Bachaumont ne décriraient plus en prose mêlée de vers les bords de la Seine ou de la Loire. Le spirituel M. Saintine écrit pourtant le voyage de Paris à Marly; mais c'est le *Chemin des écoliers*[1]. L'auteur de ce livre charmant, agréable comme un roman, instructif comme un récit véridique, passe par les bords du Rhin et va chercher les souvenirs de Turenne à Heidelberg, avant de rencontrer ceux de Louis XIV dans la banlieue de Paris.

Sur elle-même la France ne produit guère que des études

1. Hachette et Cie, gr. in-8 illustré.

de statistique, des annuaires administratifs et des itinéraires pour ses nouveaux chemins de fer. C'est ainsi que M. Maurice Block, déjà connu par d'importants travaux économiques, entreprend la *Statistique de la France comparée avec les autres États de l'Europe*[1]; que M. J. Carnandet, bibliothécaire de la ville de Chaumont, écrit la *Géographie historique, industrielle et statistique de la Haute-Marne*[2]; que M. Antonin Macé, professeur d'histoire à la Faculté des lettres de Grenoble, publie sous ce titre: *les Chemins de fer du Dauphiné*[3], un guide-itinéraire qui contient non-seulement la description des pays parcourus, mais leur histoire, leurs curiosités archéologiques ou naturelles, avec toutes les notions biographiques, scientifiques, industrielles, etc., qui s'y rapportent.

Quelques voyageurs vont chercher la France plus loin, comme M. le marquis de Massol, qui réunit dans ses souvenirs et études ces trois choses: *France, Algérie, Orient*[4]. M. E. Rameau intitule des études sur le développement de la race française hors de l'Europe, *la France aux Colonies*[5] et considère d'abord les Français en Amérique.

Il semble que les pays étrangers soient d'autant plus visités qu'ils sont plus loin de nous. Nous traversons les royaumes voisins; nous nous y arrêtons à peine, et nos impressions de voyage, pour être goûtées, doivent venir du bout du monde. On peut citer pourtant quelques essais littéraires ou statistiques sur la Belgique, l'Allemagne, l'Italie, l'Espagne, le Portugal. Ainsi plusieurs nouveaux *Itinéraires* de la collection Joanne, qui nous paraît mériter d'être considérée à part[6], nous éloignent peu de nos frontières. C'est aussi par des routes assez battues que M. Ch.

1. Amyot, t. I-II, in-8; 113 p.
2. Chaumont, Simonnot-Lansquenet, gr. in-18; 652 p.
3. Grenoble, Maisonville et Cie, in-16; xv-516 p.
4. Société orientale, in-8; 414 p.
5. Jouby, in-8; CIII-355 p.
6. Voyez ci-dessous, même chapitre, § 15.

Brainne conduit ses *Baigneuses et buveurs d'eau* [1], dans divers pays voisins. M. Th. Belamy rapporte d'Italie deux volumes : *Rome, nouveaux souvenirs* [2], et M Émile Marvejouls publie *Agrigente et Girgenti, ou la Sicile ancienne et moderne, souvenirs et impressions d'un voyage fait en* 1857 [3]. M. A. de La Tour a réuni de nouvelles études sur l'Espagne, *Tolède et les bords du Tage* [4]. M. Léon Vidal fait connaître l'état politique, l'administration et la législation du même pays, avec ses institutions économiques et sa statistique générale : c'est l'*Espagne en* 1860 [5]. Un travail analogue est publié sur le second État de la péninsule Ibérique, par M. Charles Vogel, sous ce titre : *le Portugal et ses colonies* [6]. De l'autre côté de la Manche, M. Alph. Esquiros, dont nous avons analysé, l'an passé, l'ouvrage intéressant sur la Hollande, nous donne sous ce titre : *l'Angleterre et la vie anglaise* [7], une étude aussi curieuse, aussi animée, sur nos voisins et rivaux, sur leur pays, leurs institutions, leurs mœurs et toute leur vie sociale.

14

Le chapitre des voyages (Suite). — Les pays lointains.

De l'autre côté de la Méditerranée, toutes les côtes de l'Afrique et de l'Asie sont l'objet d'une exploration permanente. Nous ne trouvons pas moins de trois ouvrages sur le Maroc, dont le plus important paraît être *Description et histoire du Maroc* [8], de M. Léon Godard, comprenant la géographie, la statistique, et un résumé de l'histoire du

1. Librairie Nouvelle, in-12.
2. Vermot, 2 vol. in-18; 739 p.
3. Poulet-Malassis, in-16; 83 p.
4. Michel Lévy frères, in-18; 468 p.
5. Ledeyen, in-2.
6. Guillaumin, in-8; XII-644 p.
7. Collection Hetzel, in-12; 338 p.
8. Tanera, 2 vol. in-8; 680 p. avec une carte.

pays jusqu'à la paix de Tétuan, en 1860. Nos courses en Afrique ne se bornent pas à l'Algérie; le tueur de lions, Gérard, ne craint pas d'intituler le récit de ses dernières excursions: *Exploration du Sahara et du continent africain*[2]. Mais voici un ancien missionnaire, M. E. Cazalis, qui nous offre, dans *Les Bassoutos*[1], le résumé de vingt-trois ans de séjour au sud de l'Afrique.

L'Égypte fournit des impressions de voyage aux hommes de lettres et devient aussi le but d'explorations savantes. M. Ch. Didier donne, pour suite à ses excellents volumes sur le désert, *les Nuits du Caire*[3], œuvre d'un voyageur de goût qui sait choisir ses spectacles pour lui-même et les faire valoir aux yeux des autres, en mêlant l'exactitude à l'intérêt. D'un autre côté, M. Lottin de Laval continue, sous les auspices du ministère de l'instruction publique, la publication de son *Voyage dans la péninsule arabique du Sinaï et l'Égypte moyenne*[4], qui embrasse l'histoire, la géographie et l'épigraphie.

L'Asie attire surtout le voyageur européen. Tout le monde va à Constantinople, à Jérusalem, séjourne en Judée, explore les bords de la mer Morte, sonde les contrées si diverses de l'empire turc, s'enfonce dans les steppes de la Russie méridionale. De là de nombreux ouvrages tels que: *Constantinople, Jérusalem et Rome*[5], de l'abbé Pierre; *Trois ans en Judée*, de M. Gérardy Saintine[6]; *les Chrétiens en Syrie*, de la comtesse Drohojouska (née Symon de Latreiche)[7]; *Voyage dans le Haouran et aux bords de la mer Morte* (1857-1858), de M. G. Rey[8]; la troisième

1. Dentu, in-8; 31 p.
2. Meyrueis et Cie, in-8; xx-370 p.
3. Hachette et Cie, in-18; 502 p.
4. Gide et Cie, in-4; 360 pages.
5. Michel Lévy, in-8; 2 vol. xxi-940 p.
6. Lib. Hachette, in-18; 382 p.
7. Périsse frères, in-18; 216 p.
8. Lib. Arthus Bertrand, gr. in-8, xxiv-306 p. avec atlas.

partie de l'*Asie Mineure, description physique, statistique et archéologique*, etc., de M. P. de Tchihatcheff[1]; l'achèvement du grand *Voyage en Turquie et en Perse*, de Hommaire de Hell[2], duquel a été détachée une relation intéressante de Mme Hommaire de Hell, sous le titre de *Voyage dans les steppes de la mer Caspienne et de la Russie méridionale*[3]. Nous allions oublier dans ces pays si explorés l'itinéraire de M. Alexandre Dumas: *De Paris à Astrakan*[4], nouvelles impressions de voyage d'un homme qui en a tant recueilli.

En s'enfonçant davantage dans l'Asie on retrouve l'Europe dans l'Inde anglaise; la France envoie là aussi ses voyageurs pour étudier le spectacle de la plus ancienne civilisation humaine aux prises avec la puissance de l'esprit moderne. Nous citerons parmi les résultats les plus récents de ces explorations les *Excursions dans l'Inde*, de M. Louis Deville[5], recueil fidèle d'impressions personnelles et de notes de voyage transcrites avec leur date, sans changement; puis l'*Inde pittoresque*, de M. Louis Énault[6], publication de luxe propre à vulgariser, avec le secours du dessin, les notions acquises sur cet antique berceau du monde.

L'Inde n'est plus elle-même assez loin pour le voyageur lettré, depuis nos relations plus suivies avec la Chine. Il faut donc nous attendre à voir se multiplier les livres de renseignements et les impressions de voyage sur un pays visité en 1860 d'une façon si glorieuse par les armées fraternelles de la France et de l'Angleterre. Les publications

1. Gide et Cie, gr. in-8; LVI-492 p. avec atlas.
2. P. Bertrand, et Strasbourg Treuttel et Wurtz, t. IV, in-8; 414 p., 24 pl.
3. Hachette et Cie, 416 p.
4. Librairie Nouvelle, in-18; 323 p.
5. Hachette et Cie, in-18; 331 p. avec carte.
6. Morizot, gr. in-8; 502 p., 21 grav.

ne manquent pas dès cette année sur la Chine, ni même sur le Japon. L'intrépide sinologue, M. Pauthier, donne, entre autres publications de circonstance sur le pays qu'il a tant étudié et tant défendu, avant qu'il fût notre ennemi, une *Histoire des relations politiques de la Chine avec les puissances occidentales*, depuis les temps les plus anciens jusqu'à nos jours[1]. M. Jules Picard, de son côté, a formé un volume important de documents de toute sorte sous ce titre: *État général des forces militaires et maritimes de la Chine*[2], et l'a fait précéder d'une étude sur les rapports commerciaux à établir avec cet empire. M. Charles Lavollée offre à la curiosité publique un livre d'un genre plus littéraire, mais à la fois instructif et intéressant, *la Chine contemporaine*[3]. Le marquis de Moges retrace aussi dans ses *Souvenirs d'une ambassade en Chine et au Japon en* 1857 *et* 1858[4], des faits qui ne semblaient pas faire pressentir les graves événements de 1860, quoiqu'ils nous familiarisent avec le théâtre où ils devaient s'accomplir et avec quelques-uns de leurs principaux acteurs. Mais un ouvrage plus important sur le même sujet devait nous venir d'Angleterre : c'est *la Chine et le Japon, mission du comte d'Elgin, pendant les années* 1857, 1858 *et* 1859, racontée par Laurence Oliphant: traduction nouvelle, avec une introduction de M. Guizot[5].

Si nous voulons passer en Amérique, les guides ne nous manqueront pas davantage. Voici d'abord M. X. Marmier, qui réunit dans un même volume diverses contrées du nouveau et de l'ancien monde, sous le titre: *En Amérique et en Europe*[6]; les pages sur la Hollande, la France, le

1. F. Didot frères et Cie, in-8; 238 p.
2. Corréard, in-8; 534 p.
3. Michel Lévy frères, in-18; 362 p.
4. Hachette et Cie, in-18; 350 p.
5. Michel Lévy, 2 vol. in-8; XXIX-908 p.
6. Hachette et Cie, in-12.

Tyrol, la Russie et la Sibérie même, sont précédées de récits et de descriptions sur le Canada, la Louisiane, la Havane, etc. Le vicomte de Basterot a trouvé que l'Amérique était assez grande pour y renfermer son itinéraire ; son livre, *De Québec à Lima* [1], n'est pas un tableau de fantaisie, mais un véritable journal de voyage à travers les deux Amériques. Il nous fait parcourir avec lui celle du Nord jusqu'à la Nouvelle-Orléans, puis il visite la Havane et nous conduit, dans l'Amérique du Sud, jusqu'au Pérou, décrivant les lieux, les hommes, les institutions et les mœurs de ces contrées si diverses, sans oublier, dans celles qui sont plus avancées, comme les États-Unis, les arts et la littérature.

M. Aug. Carlier ne voit en Amérique que les États-Unis et il n'y étudie que les mœurs, les considérant au point de vue d'une institution fondamentale, qui par la famille domine la société tout entière. Son livre, *le Mariage aux États-Unis* [2], contient les plus curieuses révélations sur un peuple qui diffère encore plus de nous par les mœurs que par la politique, par les idées que par l'industrie. Pour que rien de l'Amérique ou de ce qui s'y rattache ne manque à notre littérature explorative, le comte A. de Gobineau, qui avait publié l'année dernière *Trois ans en Asie*, nous donne cette année un *Voyage à Terre-Neuve* [3], avec des excursions dans différentes contrées dont les mœurs, comme les sites, étaient encore peu connues.

1. Hachette et Cie, in-18 ; 347 p.
2. Même libr., in-18 ; 264 p.
3. Même libr., in-18.

15

Le chapitre des voyages (suite et fin). — *Le Tour du Monde* et la collection des *Guides* Joanne.

Grâce aux nombreux et divers volumes que nous venons de passer en revue, celui qui a la passion de la géographie, peut faire à nouveau chaque année son tour du monde et se composer une bibliothèque des voyages toujours complète et toujours renouvelée. On peut se donner plus facilement le plaisir de connaître le globe entier d'après les explorations les plus récentes, et trouver dans un seul livre le spectacle des contrées les plus diverses et des hommes de toutes races et de toutes civilisations qui les habitent.

Ce livre est un journal des voyages, qui, pour marquer l'universalité de son plan par son titre même, s'appelle *le Tour du monde*[1]. Publié sous la direction de M. Édouard Charton, l'heureux éditeur du *Magasin pittoresque*, illustré, suivant les promesses fidèlement tenues de son programme, par nos plus célèbres artistes, ce nouveau journal des voyages a pris dès les premiers mois de son existence une place tout à fait à part dans cette branche de littérature. Sans doute, ce qui a dû frapper d'abord le public, c'est le soin inusité, le luxe même de l'exécution typographique, le mérite extraordinaire des dessins, qui ont plutôt l'air de compositions artistiques que d'illustrations accessoires; ils sont dignes des noms qui les signent: Bida, Français, Doré, Karl Girardet, Lancelot, Daubigny, Moynet, Jules Noël, Thérond, etc., etc. Jamais les sites pittoresques de la nature, les scènes de mœurs curieuses, les types des races diverses n'avaient été reproduits avec cette perfection dans

1. Hachette et Cie, in-4, par livraisons hebdomadaires; 2 vol. par an de 420 p. chacun, avec environ 200 gravures.

un livre de géographie. Jamais la science ou la littérature n'avaient reçu du crayon ou du burin un aussi splendide concours.

Mais le texte est digne des gravures, le principal des accessoires. *Le Tour du monde* est presque entièrement composé de relations inédites. Il ne dédaigne pas les pays voisins, lorsqu'ils présentent des mœurs intéressantes ou une nature pittoresque. MM. Joanne et Reclus ne craignent pas de raconter leurs excursions dans le Dauphiné à côté des explorations des voyageurs les plus audacieux dans le centre de l'Afrique ou au sommet de l'Himalaya. Toutefois, dans ce volume unique, comme dans les cent volumes dont la littérature des voyages s'accroît chaque année, ce sont les pays lointains qui tiennent le plus de place. L'Afrique, l'Asie, l'extrême Orient, dévoilent ici les merveilles de leur nature ou les mystères de leur civilisation. Des plumes très-exercées résument, sous une forme française, les travaux des grands géographes étrangers et les découvertes récentes des voyageurs de tous les pays. *Le Tour du monde* ouvre pour ainsi dire un concours universel où figurent les noms des Schlagintweit, des Karl Ritter, des Livingstone, des Kane, des Franklin, des Barth, des Burton, des Brun-Rollet, et de tant d'autres, à côté desquels pâlissent peut-être encore les noms français contemporains; mais, grâce au goût des voyages que cette belle édition atteste et doit propager, il est difficile que la France ne partage pas prochainement avec l'Angleterre et l'Allemagne la gloire des beaux travaux géographiques et des découvertes lointaines.

Le succès du *Tour du monde* n'est pas le seul symptôme du progrès qui s'accomplit aujourd'hui en France dans la littérature des voyages et dans les sciences géographiques. Il est une publication collective beaucoup plus vaste dont nous avons déjà entretenu nos lecteurs, il y a deux ans, et

sur laquelle nous devons revenir pour signaler les principaux ouvrages dont elle s'est enrichie. Nous voulons parler de la grande collection des Guides et Itinéraires Joanne, qui satisfont au besoin de l'exactitude tout nouveau parmi nous, dans des conditions typographiques et littéraires jusqu'alors inusitées. La collection Joanne est, sans métaphore aucune, toute une bibliothèque. Avec les Guides Richard refondus et appropriés au nouvel état de choses de chaque pays, elle ne comprend pas moins de 120 volumes dont quelques-uns, comme le *Paris illustré*, par une société de littérateurs, d'archéologues et d'artistes, les *Environs de Paris*, par M. Ad. Joanne, les deux *Itinéraires de l'Allemagne*, par le même, l'*Itinéraire de l'Italie et de la Sicile*, par M. A. Du Pays, ont une véritable valeur géographique ou littéraire. Aujourd'hui nous avons à faire connaître plusieurs volumes nouveaux qui ne le cèdent sous aucun rapport aux meilleurs de leurs aînés.

Trois surtout appellent notre attention : l'*Itinéraire de la Belgique*[1], de M. Du Pays, le *Guide à Londres et aux environs*[2], de M. É. Reclus, et l'*Itinéraire de l'Orient*[3], par MM. Ad. Joanne et Émile Isambert ; sans compter l'*Itinéraire descriptif et historique de la Savoie*[4], dont les événements récents font presque un livre de circonstance ; les *Bains d'Europe*[5], qui mettent la géographie sérieuse au service d'une classe en général assez frivole de voyageurs ; et le *Guide du voyageur en Europe*[6], compendium général de cinquante autres volumes de la collection, rédigé pour la commodité des longs voyages, où l'on veut changer de pays sans prendre un nouveau guide à chaque frontière.

Des mérites communs recommandent les trois nouvelles

1. Hachette et Cie, in-18 ; CXLIV-432 p.
2. Même libr., in-18 ; XV-530 p.
3. Même libr., in-18 ; XIV-1094 p.
4. Même libr., in-18 ; XCIX-279 p.
5. Même libr., in-18 ; LII-538 p.
6. Même libr., in-18 ; X-1120 p.

publications de MM. Du Pays, Reclus, Joanne et Isambert. Ce sont ceux des principaux ouvrages de la collection : une extrême précision dans les renseignements, l'exactitude des descriptions, la variété du spectacle. Chacun d'eux fait à l'histoire une juste place, et prend soin de montrer l'homme aussi bien que les lieux qu'il habite; les mœurs, les institutions paraissent aux auteurs aussi dignes de remarque que les monuments et les sites; les arts sont toujours placés sur le plan qui leur convient; pas un musée qui ne reçoive une ou plusieurs visites et dont les richesses ne soient décrites avec goût, à l'intention du voyageur et du lecteur. Les établissements scientifiques et leurs collections, les industries locales, leurs travaux, leurs produits sont l'objet d'une étude attentive ou d'une intelligente curiosité. Chacun des auteurs de ces Guides modèles a tout vu par lui-même ou par les yeux de voyageurs dignes de foi. S'ils ont recours à l'érudition d'autrui, ils citent toujours les sources. Une notice bibliographique préliminaire indique les principaux ouvrages consultés, et des indications consciencieuses renvoient à chacun d'eux, toutes les fois qu'un emprunt vaut la peine d'être signalé.

L'*Itinéraire de la Belgique*, de M. Du Pays, est une révélation intime d'un peuple voisin dont les destinées ont été trop souvent mêlées aux nôtres pour qu'il ne soit pas très-intéressant de connaître son territoire, ses villes, son caractère, ses mœurs, ses lois, son commerce, son industrie, ses arts, son histoire, les rapports de son passé et de son présent. Tout cela vit ou revit dans ce simple itinéraire. La peinture flamande est traitée comme elle devait l'être dans sa propre patrie; les grandes œuvres de Rubens et de tous les maîtres qui déploient autour de lui leur riche coloris et leur composition savante, sont non-seulement mentionnées, mais analysées, discutées, jugées. La France retrouve en Belgique ses champs de bataille; M. Du Pays les décrit avec les détails topographiques qui ont pu influer

sur les résultats et raconte les grandes luttes sur la carte même des lieux qui en ont été le théâtre : Ligny, les Quatre-Bras, Waterloo, étapes sanglantes de la campagne de Belgique, forment le plus intéressant chapitre d'histoire.

Ce sont d'autres spectacles que nous offre le *Guide du voyageur à Londres et aux environs*, de M. Reclus. Il ne dédaigne pas la description du pays, de ses villes, de ses monuments, de ses parcs, de ses jardins ; mais pour le voyageur à Londres il y a quelque chose de plus intéressant encore que l'Angleterre, c'est l'Anglais. M. Reclus nous le montre dans sa vie active, agitée, fiévreuse, pleine de contrastes. Il va des palais somptueux de l'aristocratie aux bouges infects de la misère ; des églises aux usines, des comptoirs aux tavernes. Il nous promène dans les docks, il étudie la rue, il descend même dans les égoûts, qui sont une des curiosités de cette immense capitale. Il n'a pas peur de la statistique et nous montre par des chiffres l'œuvre dévorante de la consommation quotidienne de la plus grande ville du monde. Le côté moral est étudié avec soin ; le paupérisme, la criminalité, la salubrité publique, les mœurs populaires, les élections politiques, les usages, tout a sa place dans ce tableau complet et vivant. Nous n'avons plus besoin de traverser la Manche : notre imagination a déjà fait le voyage, et il nous semble qu'avec un guide si sûr, la grande métropole du monde qui achète ou qui vend, produit ou échange, va nous dévoiler d'elle-même les secrets de son génie et les ressorts de son influence.

S'il est un voyage qui sourit à l'imagination, c'est le voyage d'Orient. L'*Itinéraire* de MM. Joanne et Isambert nous le fait faire avec le même profit, sans quitter notre cabinet : il réunit dans ses onze cents pages de texte compact, toutes les indications que peut désirer l'heureux visiteur de ces contrées aimées du soleil, si fécondes en souvenirs, en monuments, en spectacles. Il nous fait parcourir successivement Malte, la Grèce, la Turquie d'Eu-

rope, la Turquie d'Asie, la Syrie, la Palestine, l'Arabie Pétrée, le Sinaï, l'Égypte, sans compter toutes les provinces accessoires, qu'il serait trop long d'énumérer. Sur chaque pays, il prodigue les renseignements de toute sorte: climat, populations, situation politique, caractère, religion, mœurs, commerce, histoire, traditions, monuments, ruines, rien n'est oublié. Nos guides nous prennent dès le départ comme par la main; ils font avec nous nos préparatifs et, pour ainsi dire, nos malles: ils nous disent toutes les précautions d'hygiène ou de sûreté qu'il faut prendre; les livres qu'il faut emporter, les armes dont il est bon de se munir. Ils ne négligent pas la question d'argent, et calculent avec nous le prix du voyage entier ou des diverses excursions dont il se compose. Car c'est chose élastique qu'une tournée dans tant de pays différents, et l'*Itinéraire descriptif, historique et archéologique de l'Orient* ne contient pas moins de cinq ou six itinéraires.

Ce sont cinq ou six traités de géographie. Mais il y a deux sortes de géographie : l'une est abstraite, aride, rebutante, c'est celle qu'on enseigne aux enfants, qui leur fait peur, et à laquelle les hommes n'osent plus revenir; il y en a une autre, vivante, instructive et d'un attrait puissant; c'est celle qui s'apprend en visitant les lieux et en vivant au milieu des hommes. Celle-là embrasse tout ce qui sollicite la curiosité; elle fait appel à toutes les connaissances, à l'histoire naturelle, à la géologie, à la philosophie, à la littérature, à l'économie politique, aux beaux-arts, à l'éducation; elle étudie sur chaque nouveau théâtre la manifestation des lois de la nature et de celles de l'esprit humain. Les chapitres de l'*Itinéraire d'Orient* consacrés à la Grèce, à la Turquie, à la Syrie, à l'Égypte sont des modèles de cette géographie, la seule digne de notre époque, et que la collection Joanne aura le mérite de populariser parmi nous.

SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

I

Philosophie générale. — Hardiesse autorisée du spiritualisme universitaire. M. Saisset.

Malgré le goût de notre époque pour les sciences exactes et leurs applications positives, la philosophie n'est pas aussi dédaignée qu'on pourrait le croire. Toutes les sciences morales sont représentées chaque année dans la littérature par un certain nombre d'ouvrages qui méritent d'être signalés. Toutefois nous ne trouvons pas, dans l'année 1860, soit pour la métaphysique ou philosophie générale, soit pour les applications sociales et politiques des livres aussi importants que la *Métaphysique et la Science*, de M. Vacherot, ou la *Liberté* de M. Jules Simon. Ce qui domine cette année, ce sont les recherches savantes, les travaux de curiosité, les découvertes de la patience et de l'érudition. Malgré tout l'intérêt que nous prenons aux destinées de la philosophie et la supériorité que ses nobles recherches ont à nos yeux sur les travaux d'une littérature plus frivole, nous sommes forcé de nous borner ici à une revue aussi rapide qu'incomplète des ouvrages qui nous ont paru les plus dignes d'attention.

Nous avons d'abord une omission à réparer : l'*Essai de philosophie religieuse*, de M. E. Saisset, qui date de 1859[1],

1. Charpentier, in-8. La même année ont paru les *Mélanges d'his-*

appartient à la philosophie générale, à la métaphysique. C'est, d'après l'auteur lui-même, une réponse à cet anathème lancé contre la pensée moderne par les ennemis de la raison : « le rationalisme aboutit nécessairement au « panthéisme. » Est-il vrai, comme on le déclare si haut, qu'entre le panthéisme et la foi catholique il n'y ait pas de milieu ? Pour éclaircir ce point, il faut connaître la loi constante du panthéisme et son vice radical. Cette loi, c'est l'alternative, pour le panthéisme, ou de sacrifier la personnalité divine, ou, pour conserver celle-ci, de nier la personnalité humaine. Mais, la raison proclame la première, et la seconde est attestée par la conscience : nier la personnalité humaine, c'est anéantir la liberté et la moralité ; nier la personnalité divine, c'est être athée. La suppression de cette dernière n'effraye nullement les panthéistes. Loin de là, la croyance en un Dieu personnel leur paraît une idée purement enfantine et qu'ils sacrifient volontiers pour sauver l'individualité de leur propre existence.

M. Saisset a entrepris de montrer que ni la personnalité divine, ni la liberté humaine, ne peuvent être mises à néant : il veut, en conciliant l'une avec l'autre, satisfaire son esprit sur les points essentiels de la religion, et mettre son âme en paix. Sa méthode est ingénieuse : avant de chercher ce qu'il doit penser lui-même sur ce grave sujet, il se remet devant les yeux les opinions des grands philosophes modernes ; il converse avec eux, dit-il, en leur proposant ses difficultés et ses doutes ; de là sept *Études historiques* qui forment une première partie. Cette enquête terminée, il expose le résultat de ses propres réflexions, et neuf *Méditations* composent la partie dogmatique de cet ouvrage.

Dans ces méditations, le philosophe agite les problèmes

toire de morale et de critique, dont nous avons donné le sommaire (tome II de l'*Année littéraire*, p. 488).

toujours anciens et toujours nouveaux de la métaphysique avec beaucoup de circonspection et de fermeté tout ensemble. Il ne néglige aucune des précautions de la méthode; mais, il s'efforce, comme Descartes, de n'être lié par aucune idée reçue. Il met, à son exemple, l'orthodoxie dans une arche sainte, sauf à ne pas reprendre plus tard des mains de la raison tout ce qui est offert par celles de l'autorité. Les questions à résoudre sont celles-ci : Y a-t-il un Dieu ? Dieu est-il accessible à la raison ? Peut-il y avoir autre chose que Dieu ? Dieu est-il vraiment créateur ? Le monde est-il vraiment éternel et infini ? La réponse aux premières de ces questions est prévue ; la solution des dernières mérite d'être remarquée. M. Saisset, dont le spiritualisme n'a rien de pusillanime, n'admet point la création dans le sens des vieilles légendes. Il croit le monde infini, éternel ; il ne souffre pas plus le vide dans le temps que dans l'espace. Si cette doctrine, si conforme aux instincts de la pensée moderne, vous effarouche, il va vous montrer que Malebranche, Leibniz, Pascal n'ont pas conçu autrement l'univers. Il est difficile de dire en quoi consiste cette infinité dans le temps et l'espace de l'être créé, mais il est encore bien plus difficile de comprendre dans l'action créatrice un tardif commencement ou de longues intermittences.

On voit que M. Saisset ne recule pas devant les problèmes et que, malgré tant d'arrêts de mort prononcés contre la métaphysique, il ne souscrit pas même à sa déchéance. Le chapitre intitulé *Religion*, le dernier de l'ouvrage, est aussi très-remarquable d'élévation et de franchise. Là, il est traité de la prière, laquelle, selon le philosophe, ne peut consister dans aucune demande. Elle se borne, si elle est éclairée : « à une impression dominante de la sagesse infaillible de Dieu et de sa toute-puissance secourable, à une adhésion intime à sa volonté, à un abandon sans réserve à ses desseins. »

Malgré la hardiesse relative de quelques-unes de ses idées, ou plutôt grâce à cette hardiesse, l'auteur de l'*Essai de Philosophie religieuse* a servi utilement la philosophie spiritualiste, en entreprenant une fois de plus la démonstration claire, solide, accessible à tous de vérités négligées ou méconnues. Un style pur, sobre, élégant, donne un charme élevé à ces nobles méditations, et nous comprenons que cet ouvrage, après avoir été couronné, sous forme de mémoire, par l'Académie des sciences morales et politiques ait reçu, comme livre, de l'Académie française, en 1860, le premier de ses prix Montyon.

2

Une révolution contre le spiritualisme universitaire. M. Taine.

Le spiritualisme est la doctrine incontestée de la philosophie universitaire. Les maîtres de la jeunesse française peuvent en développer librement les principes, en modifier, suivant la nature de leur esprit, les applications; mais aucun d'eux n'a le droit de mettre en cause le dogme fondamental, de confondre l'âme avec la matière, de faire de la pensée une fonction du corps, de la conscience un appendice de la vie animale, du sentiment, de l'intelligence et de la volonté une triple résultante des impressions des objets extérieurs sur nos organes : confusion féconde en ténèbres et qui a pour conséquence forcée la négation du devoir, de la vie future de l'être divin, en un mot de toutes les vérités de l'ordre moral, qui sont le patrimoine et l'héritage de la philosophie spiritualiste.

Il est pourtant sorti, il y a quelques années, du sein même de l'Université, une protestation très-vive contre les doctrines fondamentales de l'enseignement universitaire et contre les hommes qui les ont défendues avec le plus d'éclat. Elle avait pour auteur M. H. Taine, qui s'est fait

depuis une si belle place dans la critique littéraire, et elle se produisait dans un livre intitulé : *les Philosophes français au dix-neuvième siècle.* Ce livre vient d'avoir une seconde édition[1], qui nous invite à revenir sur une tentative de révolution plus remarquable par la témérité que par les résultats. Nous nous bornerons à reproduire ici l'examen critique que nous avons fait de la première édition de ce livre, dans le recueil même où il avait en grande partie paru, sous forme d'articles[2].

« Voici un livre qui se recommande à la fois aux amis des lettres et aux philosophes par l'alliance du talent et de la franchise, deux mérites qui ne vont pas toujours de pair en philosophie, où l'un des deux, le plus souvent, sert à masquer l'absence de l'autre ou en console.

Toutes les séductions que l'idée, vraie ou fausse, peut emprunter à la forme sont réunies ici. Sur la trame excellente d'un style toujours net, précis, d'une vivacité singulière, l'auteur a jeté à profusion des agréments qui dénotent autant d'esprit que de jeunesse : dialogues ingénieux, portraits vivants, scènes piquantes, comparaisons toutes luxuriantes de poésie. Il a fait, d'un livre de critique métaphysique, la plus attrayante des lectures.

Sous tous ces ornements littéraires, M. Taine a, comme philosophe, les allures les plus hardies ; et son livre semble porter toute une révolution dans ses pages charmantes. C'est un essai dogmatique, dans le cadre et sous la forme d'un pamphlet. Ces simples esquisses philosophiques, annoncées par le titre, et que l'auteur a voulu encore restreindre à un seul groupe de philosophes modernes, ceux qui ont constitué ou dominé, depuis cinquante ans, l'enseignement universaire, sont des études critiques inspirées par une pensée commune, qui ne reste pas une arrière-pensée. En philosophie, moins qu'ailleurs, on ne détruit pour le plaisir de détruire ; et les plus acharnés démolisseurs sont souvent les plus pressés de réédifier. Les illustres personnages auxquels s'attaque M. Taine sortent tous de ses mains plus ou moins meurtris, eux et les systèmes qu'ils représentent : déchus de leur autorité, dépouillés de tout prestige, ils

1. Hachette et Cie, in-18 ; 2e édit.
2. *Revue de l'instruction publique*, 3 février 1857.

offrent le champ libre à des systèmes nouveaux ou renouvelés, comme les leurs, de systèmes déjà morts plus d'une fois. Chacune de leurs statues, jetée par terre, laisse un piédestal vide. M. Taine ne songe pas encore à réclamer pour lui ni leur place ni leur gloire; mais il ne cache pas la prétention de substituer à leurs doctrines, fausses ou vieillies, des doctrines qu'il croit vraies et plus nouvelles....

L'esprit critique qui domine tout le livre de M. Taine, se tourne à la fois contre les hommes et les doctrines. Parmi les hommes, M. Taine s'attaque de préférence au plus illustre, à M. Cousin. L'étude, et pour ainsi dire, la dissection du maître est complète. Il est analysé comme écrivain, discuté comme historien, biographe, érudit et philologue, pesé, jugé et condamné comme philosophe. C'est le *Mane*, *Thecel*, *Phares* du dernier roi de l'éclectisme.

L'heure n'est peut-être pas encore venue de juger ce que M. Cousin, écrivain éminent, historien fécond, érudit infatigable, a rendu de services à la philosophie proprement dite; mais dès qu'il s'agit de la science elle-même, de ses progrès, de son influence sur les générations nouvelles, de ses luttes avec les fantômes renaissants du passé, l'ancien interprète des Écossais et des Allemands, de Platon et de Descartes n'est plus en cause. Il s'est suicidé deux fois. Jaloux de s'éteindre en paix, il a abandonné la lutte; il a brûlé ce qu'il adorait, et il adore ce qu'il a brûlé. Il a fait de la philosophie l'humble sujette de la rivale à laquelle il la montrait si fièrement, pendant tant d'années, comme une souveraine. Il a reçu de ses éternels adversaires, à charge de revanche, des apothéoses et de l'encens. Et pour faire comprendre que son abdication était sans retour, réduisant son rôle de philosophe à reproduire ses anciens ouvrages, atténués et amoindris, il a consacré ce qui lui restait de temps et de force, à exhumer de leur poussière les héroïnes des salons ou des couvents du dix-septième siècle. Aussi, longtemps avant M. Taine, un des collègues de M. Cousin à l'Académie française, dans une querelle d'immortel à immortel, scellait déjà la tombe sur son illustre confrère, et lui composait cette épitaphe : « Il fut un grand philosophe, et il fut amoureux de Mme de Longueville [1]. »

Les sévérités de M. Taine tombent, à côté de M. Cousin, sur deux hommes qui les méritent moins, sur le plus éloquent de

1 *Causeries du lundi*, *Constitutionnel* de 1851.

ses maîtres, et sur le plus intéressant de ses disciples, sur Royer-Collard et Jouffroy. Au premier, M. Taine reproche son respect pour trois autorités qu'il a le tort de mettre sur la même ligne, l'ordre social, le christianisme et le sens commun; et après avoir constaté toute la puissance d'un tel esprit, il nous le montre « creusant de toute sa force, au milieu de la route, un mauvais trou. » — « Quel trou? La théorie de la perception extérieure. »

Jouffroy était arrivé à plus d'indépendance. Mais, affranchi trop tard des liens du dogme et de la foi, il en a retenu un besoin de croire et d'espérer qui a émoussé toute sa faculté philosophique, faussé sa psychologie, égaré sa morale, étouffé le libre penseur sous les regrets et les aspirations opiniâtres du chrétien. Tous les deux, aux yeux de M. Taine, ont fait une œuvre stérile.

Nous n'en jugeons pas tout à fait ainsi. L'œuvre de Royer-Collard nous semble, sinon originale, du moins forte et sérieuse; ses vues étaient courtes sans doute, mais sa marche assurée. Il avait, comme Socrate, le grand art de savoir ignorer, cette part si importante de la science humaine. Ennemi déclaré du scepticisme, il savait douter à propos. Son exemple était bon à suivre et son héritage à recueillir et à développer. Le sens commun, auquel il en appelait de toutes les extravagances d'une métaphysique ambitieuse, n'est pas seulement une barrière, en philosophie. Entendu comme il doit l'être, c'est-à-dire comme l'ensemble de ces notions premières, spontanées, universelles de l'expérience sur nous-mêmes et sur le monde, ou de la raison sur les rapports nécessaires que les axiomes expriment, il est un point de départ et un point d'appui. La science ne commence, j'en conviens, que là où elle le dépasse; mais elle se perd dès qu'elle le contredit. On peut constater sa fécondité comme principe, mais on ne peut nier son autorité comme contre-épreuve, et les aberrations qui supposent le plus de génie, n'ont jamais prévalu contre lui. La théorie cartésienne de l'animal machine, l'harmonie préétablie de Leibniz, s'évanouissent devant le sens commun interprété dans une simple fable de La Fontaine[1] ou dans un conte de Voltaire[2]. L'idéalisme de Berkeley, le nihilisme de Hume, sont suffisamment réfutés par leur opposition avec son autorité, et le malheur d'une des théo-

1. *Les deux rats, le renard et l'œuf.*
2. *Candide.*

ries favorites de M. Taine, comme nous le verrons plus loin, est d'avoir été expressément combattue d'avance par Royer-Collard, au moyen de ce redoutable instrument de contradiction.

On peut discuter les résultats de quelques observations psychologiques de Jouffroy; on peut aussi trouver qu'après des excès de circonspection et de prudence dans les questions de méthode, il s'élance un peu trop vite vers le but final de la morale et de la religion. Mais les principes qu'il invoque ne cessent pas nécessairement d'être vrais, parce qu'il en fait une application prématurée, et, sans nier le vague de son langage dans la description de quelques phénomènes de la vie intérieure, nous croyons qu'il y a encore plus de vérité dans la peinture trop métaphorique des faits de conscience par un philosophe que dans ces analyses d'anatomiste qui, pour les simplifier ou les expliquer, les suppriment. En représentant le monde invisible, impalpable de l'âme par des images, Jouffroy obéissait à cette nécessité de notre nature qui veut, comme dit Pascal, « que tous les philosophes parlent des choses corporelles spirituellement et des spirituelles corporellement. » On voit encore l'âme à travers les voiles diaphanes de ses métaphores, tandis que sous la main armée de la loupe et du scalpel, l'âme s'évanouit.

Mais « laissons, comme on dit, les morts enterrer leurs morts, » et passons, avec le critique, des hommes aux idées. Aussi bien aujourd'hui, en France comme en Allemagne, la lutte est plus haut, et les traits de M. Taine s'adressent, par-dessus la tête de M. Cousin et de toute son école, à des doctrines qui n'abdiquent pas dans l'abdication de leur chef, mais se perpétuent vivaces et indestructibles, malgré l'inhabileté ou l'infidélité de leurs défenseurs.

M. Taine ne s'en cache pas, c'est le spiritualisme qu'il met en cause et contre lequel il tourne à la fois les vues étroites et l'analyse dissolvante de l'ancien sensualisme, les abstractions téméraires d'un panthéisme semi-allemand, l'autorité de toutes les sciences, physiques, naturelles, mathématiques même, et, par-dessus tout cela, les armes plus ou moins meurtrières de l'ironie et du persiflage. Le spiritualisme est cette nouvelle philosophie française que Royer-Collard achète, sur les quais, dans un volume de Reid, pour trente sous, et au secours de laquelle il a le mauvais goût d'invoquer le sens commun; c'est ce souterrain obscur, cette arrière-cave où Maine de Biran fabrique les nuages dont M. Cousin a besoin; c'est ce thème puéril et sonore sur lequel se développe à l'aise la brillante rai-

son oratoire du Cicéron moderne, fatigué d'avoir promené son imagination vagabonde à travers toutes les métaphysiques de l'humanité; c'est la dernière illusion du triste Jouffroy et la consolation désespérée de son désenchantement; c'est enfin notre faiblesse de cœur ou d'esprit, à nous tous, disciples plus ou moins infidèles de l'éclectisme.

Dans de tels débats, il faut écarter tout malentendu. Si vous ne voyez dans le spiritualisme que la philosophie se faisant la très-humble et très-complaisante servante de la police sociale ou de l'Église établie, nous n'avons pas plus de goût que vous pour le rôle de sacristain ou de gendarme, et nous tenons pour les droits de la science autant que vous pouvez y tenir vous-même. Mais si, pour être spiritualiste à vos yeux, il suffit de penser que la matière avec ses lois, loin d'expliquer toutes choses, ne s'explique pas elle-même; que ses impressions sur nos organes ne constituent pas le sentiment, l'intelligence ou la volonté; que la vie de la conscience, liée sans doute à la vie animale, en est profondément distincte, et peut émaner d'un principe propre, qui se connaît dans chacun de ses actes plus clairement qu'il ne connaît la matière sous ses qualités; que la survivance de ce principe aux organes qui lui sont mystérieusement unis, est réclamée par les nécessités de l'ordre moral et les lois de notre raison; enfin, qu'au-dessus de la nature et de l'homme subsiste une puissance nécessaire, éternelle, infinie, cause première et soutien permanent des êtres imparfaits et contingents, source inépuisable d'ordre, de beauté, centre partout présent de tout mouvement et de toute vie, et but suprême de toute intelligence et de toute volonté; s'il suffit, disons-nous, pour être spiritualiste, de se rattacher à quelques-uns de ces dogmes ou à tous, sans espérer de pénétrer tous les mystères qui les enveloppent et les nuages qui peuvent les obscurcir; alors, nous ne craignons pas de l'avouer, nous sommes spiritualiste, et nous le sommes en bonne et nombreuse compagnie, avec les philosophes des écoles les plus diverses, métaphysiciens, moralistes ou psychologues, avec Parménide, Xénophane, Anaxagore et Socrate, avec Aristote et Platon, avec Zénon et Proclus, avec Descartes, Spinoza et Leibniz, avec les penseurs les plus audacieux de l'Allemagne moderne, Kant, Schelling, Hegel, Fichte, aussi bien qu'avec les timides Écossais, Reid et Dugald Stewart, ou leurs interprètes parmi nous, Royer-Collard et Jouffroy; enfin avec vos chers critiques eux-mêmes, qui souvent, comme Voltaire et Condillac, songent plutôt à modé-

rer ou à régler le spiritualisme qu'à le détruire. Vaste et perpétuelle communion de la raison et de la liberté, dont les dissidences mêmes assurent le progrès, et que ses ennemis passagers servent encore à leur manière, en la délivrant de l'intempérance du dogmatisme !

A part la polémique contre des hommes dont nous n'acceptons l'héritage que sous bénéfice d'inventaire, qu'apporte aujourd'hui M. Taine contre le spiritualisme? Trois choses: des réfutations directes, une méthode et des théories. Ces réfutations sont loin d'être toutes victorieuses, et, entre sa méthode et ses théories, il y a des contradictions que tout l'esprit du monde ne peut cacher, et qui jettent dans son livre, au milieu de tant de badinage, d'assez grandes incohérences.

Il est une théorie qui domine toutes les écoles spiritualistes. et contre laquelle M. Taine concentre naturellement ses efforts; c'est la théorie de la raison, de cette faculté supérieure à laquelle l'homme doit les idées nécessaires, la notion du temps et de l'espace, la connaissance du beau, du bien, de l'infini. Selon M. Taine, l'homme ne connaît que les faits, et, par abstraction, en tire tout le reste. Cette théorie n'est pas plus nouvelle que la théorie même de la raison, et tout l'*Essai sur l'entendement humain*, tout le *Traité des sensations* n'ont pas d'autre objet que de la justifier.

Ce n'est pas ici le lieu d'aller au fond des choses et de recommencer la querelle des idées innées. Il suffit de dire que Loke et Condillac n'ont eu raison, contre Descartes, que d'une mauvaise formule. Mais les faits qu'ils mutilaient, ont survécu à leur système, et la théorie de la raison est née du besoin de les expliquer. M. Taine peut aussi avoir gain de cause contre certaines exagérations spiritualistes sur le rôle et la portée de la raison, notamment sur une communication trop intime établie par elle entre l'homme et Dieu; il s'attaque en vain au fondement même de la théorie.

Rien de plus piquant que votre gros mathématicien qui fume et qui couvre de craie blanche son tableau noir une heure durant, sans se douter qu'il voit l'infini et le nécessaire en Dieu. Il n'en voit pas moins le nécessaire et l'infini, et, en dépit de vos décevantes analyses, il le voit autrement que par les sens ou par un pur travail d'abstraction sur les données des sens. L'abstraction, quoi que vous fassiez, ne tire pas ce qui est *et ne peut pas ne pas être* de ce qui est généralement; autre chose est de ne pas voir une limite, autre chose est de concevoir que

la limite est impossible et que la recherche en est absurde. Pour faire comprendre l'œuvre merveilleuse que vous prêtez à l'abstraction, vous recourez à des exemples; qu'on les suive jusqu'au bout et l'on verra que vos théorèmes de géométrie et d'algèbre n'engendrent pas le nécessaire, mais l'impliquent, comme votre opération d'arithmétique n'engendre pas, mais implique la notion d'infini. Le nécessaire et l'infini ne sont pas plus des abstractions que des négations: ils sont le fond d'idées premières et positives, et, à quelque objet que la notion en soit attachée, il faut dire du nécessaire et du contingent, de l'infini et du fini, ce que Fénelon disait du temps et de l'espace, qu'ils sont « incommensurables. »

La plus humble des facultés humaines n'a rien à craindre de l'esprit de système, quand elle répond à des faits; les faits la couvrent de leur inviolable et immortelle autorité. Or, songe-t-on aux faits qu'on essaye de supprimer, en supprimant la raison? Et que restera-t-il de l'intelligence, quand on ne mettra plus sous ce nom qu'une succession d'impressions, plutôt organiques encore que morales, sans sujet qui les soutienne et les relie, sans cause qui les explique. Ce n'est pas mutiler l'intelligence; c'est l'anéantir; car, ce que vous y laissez n'a sa raison d'être que dans ce que vous rejetez. Vous détruisez avec les idées nécessaires les formes mêmes de la pensée, vous vous mettez en dehors des lois inévitables de notre constitution intellectuelle. Au vieil adage sensualiste, *nihil est in intellectu, quod non prius fuerit in sensu*, il faut toujours, comme au temps de Locke, apporter la sublime restriction de Leibniz, *nisi ipse intellectus*.

La réfutation des diverses théories spiritualistes, par M. Taine, est, comme celle de la théorie de la raison, toujours vive et spécieuse, et elle tourne volontiers en épigrammes contre les principes les justes critiques auxquelles les hommes prêtent le flanc. Elle se ressent de sa méthode ou plutôt de ses méthodes. Car M. Taine en a deux : celle qu'il prêche et celle qu'il suit. La première, dont il se fait une arme contre ses adversaires, sauf à ne pas s'en servir lui-même pour ses théories personnelles, est la méthode d'analyse dont Condillac a donné la théorie dans la *Langue des calculs* et l'exemple dans le *Traité des sensations*. Elle se compose d'un mélange assez incertain des procédés de l'algèbre et des règles de l'observation. M. Taine la ramène avec confiance dans la philosophie pour tout renouveler ou plutôt pour tout détruire.

Si, pour croire à la toute-puissance de l'analyse condillacienne, nous n'avions que l'exemple de ses inventeurs ou de ses adeptes, nous aurions bien le droit d'en douter. Rien de simple et de charmant comme le système de Condillac. Un romancier n'est pas plus maître de son œuvre. Il crée, il transforme à son gré; il divise, il réunit, il monte et démonte, simplifie et complique sa machine et en fait jouer un à un, deux à deux ou tous ensemble les divers ressorts. Il n'étudie pas l'homme, il le fait; il tient dans sa main la source de la vie, il l'ouvre ou la ferme, il la fait couler, par chacun de nos sens ou par plusieurs, à petits filets ou à flots. Et cette synthèse ingénieuse et hardie, il appelle cela de l'analyse! Et ces constructions arbitraires et savantes, il les donne pour le dernier mot de la méthode d'observation! Vous admirez la clarté facile, l'ordre, la suite, toute l'économie d'un tel système: c'est la genèse du monde moral racontée par son créateur. Mais allez au fond, et comparez cette contrefaçon de l'homme au modèle. L'homme statue n'est pas même la statue de l'homme. Non-seulement elle ne vit pas; elle n'en a pas même les traits; et, loin que l'âme lui ait été soufflée tout entière, elle n'a pas d'âme du tout.

L'analyse, entre les mains de M. Taine, a les mêmes avantages et le même malheur. Quand il essaye de l'opposer aux méthodes de ses adversaires, il la manie, il en joue, si on peut dire, avec la meilleure grâce. Séduit, ravi, on croit voir tout ce que l'auteur croit de bonne foi vous montrer. Mais soyez un peu plus exigeant; comparez ce qu'on vous annonce et ce qu'on vous met sous les yeux, et vous serez étonné de la facilité avec laquelle votre analyste prend le change et vous le donne. Citons un exemple : quoi de plus clair, en apparence, de plus limpide, que cette description de la sensation agréable que M. Taine substitue d'un air si triomphant à une description célèbre du même phénomène par Jouffroy? Selon celui-ci, la sensibilité, par trois mouvements successifs, s'épanouit et se dilate, puis se porte vers l'objet, et enfin tend à le ramener à elle et à se l'assimiler. Quel langage barbare, s'écrie M. Taine! Affreux cliquetis de métaphores qui déchire l'oreille et ne dit rien à l'esprit! Écoutez la voix de l'analyse. Vous allez être instruit et charmé :

« Vous donnez un bon coup de dent dans une belle pêche rouge, sucrée, fondante, et toutes les papilles de votre langue dressent leurs houppes nerveuses pour s'imprégner du suc exquis de la chair rose et juteuse. Voilà le point de départ.

Vous considérez attentivement et en détail *cette sensation* délicieuse, et votre attention, comme tout accroissement d'action, est un plaisir, le plaisir n'étant au fond qu'un accroissement d'action. En même temps, par contagion ordinairement, toutes vos idées entrent en branle.... »

Arrêtons ici la citation. Car, d'après ses propres principes, M. Taine se gâte. *De la contagion*, *des idées qui entrent en branle*, voilà de ces métaphores qui l'irritent tant chez ce pauvre Jouffroy. Le commencement, à la bonne heure, n'en a pas. Mais, toute question de style à part, est-ce bien là la description d'une sensation agréable? Cette langue, ces papilles, ces houppes nerveuses, leur jeu particulier, qu'est-ce que tout cela a de commun avec la sensation de plaisir dont j'ai la conscience? Ces phénomènes se passent dans l'organe, avant ou sans que j'en sache rien, moi qui éprouve le plaisir qui les suit ou les accompagne. L'état particulier de la langue n'est pas plus la sensation que les modifications diverses du cœur et du cerveau ne sont des sentiments ou des pensées. Quand M. Taine ajoute : « Vous considérez attentivement et en détail *cette* sensation délicieuse, » je lui demande : quelle sensation? ces papilles et leurs houppes toutes dressées? car, jusqu'à présent, il n'y a dans votre description que cela. Je vous passe votre identification de l'attention et du plaisir que vous définissez tous deux, du même coup, un accroissement d'action; mais je vous redemande aussitôt quelle action est ici accrue et redoublée? Je n'en vois pas d'autre que le mouvement même des petits organes microscopiques que vous avez décrits. Ce sont eux, sans doute, qui entrent en branle. Mais, en vérité, s'il fallait voir tout cela, pour savourer un excellent fruit, que d'hommes mangeraient des pêches, sans savoir qu'ils en éprouvent du plaisir! C'est là de l'anatomie et non de la psychologie; et quand votre analyse vient à tirer d'un tel phénomène, par accroissement ou par transformation, des idées, des souvenirs, et toute une suite de sentiments et d'actions, elle accomplit des tours de force inconnus à l'algèbre.

L'analyse se fait de plus en plus indépendante de l'observation, à mesure qu'on s'éloigne de la psychologie. Elle sera bientôt la plus ambitieuse des synthèses. Appliquée à l'homme vivant, à l'individu, à un peuple, à un siècle, elle consiste, pour M. Taine, à en trouver la faculté dominante, c'est-à-dire le fait générateur de tous les autres. La nature entière d'un homme, ses qualités, ses défauts, sa vie et son œuvre, tout sort de là,

et tout d'une pièce. Si vous avez la faculté oratoire, la faculté métaphysique, la faculté artistique, la faculté égoïste, tout se coordonnera en vous, par rapport à cette faculté, de même que, dans les différents types d'espèces vivantes, tous les faits se groupent autour d'un fait dominant, la nutrition, par exemple, qui entraîne avec elle la structure des organes, leur développement et leurs rapports. Chaque individu, grâce à cette subordination de tous les faits à un seul, entre dans une formule unique, dans une définition génératrice, d'où l'analyse peut le faire sortir tout entier.

On comprend maintenant l'*Essai sur Tite Live*, cet heureux début de M. Taine que l'Institut couronna, et cette *Préface* énigmatique qui a dû confondre plus d'un orthodoxe académicien. Vous n'aviez vu, dans cet essai, qu'une étude littéraire sur le grand historien romain, une critique fine, ingénieuse, de ces admirables *narrationes* et *conciones* depuis si longtemps classiques, avec cette juste dose de philosophie dont on a coutume, à notre époque, d'assaisonner la critique d'art ou de littérature. Vous n'y étiez pas : en tête du mémoire couronné, voici une préface de dix lignes qui pose la question du spinozisme, déclare que ce système est le vrai, et que l'*Essai sur Tite Live* le prouve. C'est que tout être n'étant qu'un groupe de faits au milieu de la série universelle des faits, et les faits de chaque groupe, c'est-à-dire de chaque être, étant subordonnés à un fait générateur, il a suffi de constater dans Tite Live la faculté oratoire comme faculté dominante, pour en tirer avec ses qualités et ses défauts son œuvre tout entière.

La vie des peuples est aussi simple, grâce à l'analyse, que celle d'un homme. Un groupe de faits subordonnés à un fait principal, une définition souveraine, une formule créatrice qui contient tout le reste et s'y substitue, le monde simplifié, la science dans l'histoire, voilà le fruit nouveau de la méthode. C'est encore la faculté dominante d'une nation, comme la faculté politique à Rome ou le génie monarchique en France, qui vous donne toute sa destinée. Les détails innombrables, dit M. Taine, tiennent au large dans une demi-ligne; vous enfermez douze cents ans et la moitié du monde antique dans le creux de votre main. »

Ces procédés et ce langage nous rappellent involontairement la grande fantasmagorie oratoire que M. Cousin se permettait, en 1828, à propos des climats : « Oui, messieurs, donnez-moi la carte d'un pays, sa configuration, son climat, ses eaux, ses

vents, et toute sa géographie physique; donnez-moi ses productions naturelles, sa flore, sa zoologie, etc., et je me charge de vous dire *a priori* quel sera l'homme de ce pays et quel rôle ce pays jouera dans l'histoire, non pas accidentellement, mais nécessairement, non pas à telle époque, mais dans toutes; enfin, l'idée qu'il est appelé à représenter[1]. » M. Taine a écrit presque tout son livre contre les écarts de l'imagination philosophique dans M. Cousin, et voilà qu'il égale, s'il ne les dépasse, les hardiesses de M. Cousin.

Nous voulions passer de la méthode de M. Taine à son système; mais on voit que sa méthode est elle-même son principal système. Il fait sortir des procédés les plus modestes et, en apparence, les plus sûrs, les constructions les plus hardies et les plus arbitraires, et il a, pour son propre compte, le plus grand dédain de ces mêmes faits, dont il a un sentiment si vif quand il s'agit de les tourner contre ses adversaires.

Ce dédain éclate particulièrement dans la théorie de la perception extérieure, qu'il oppose au respect pusillanime de Royer-Collard pour le sens commun et à la stérilité des peintures psychologiques de Jouffroy. Cette théorie n'est que la philosophie ordinaire retournée; c'est le tour de force de la pyramide posée sur la pointe. La voici : « La perception extérieure, dit M. Taine, est une hallucination vraie. » Jusqu'à présent, nous avions cru, avec tout le monde, que l'hallucination était une perception fausse, qu'il existait hors de nous des objets sensibles, des arbres, des maisons, dont l'action produit sur nos organes, et par nos organes sur notre cerveau, des impressions à la suite desquelles la notion de ces objets se forme dans notre intelligence; que ces impressions y laissent je ne sais quelles traces, et que, renouvelées par des causes physiologiques encore inconnues, elles font renaître dans l'esprit les mêmes notions dans l'absence même des objets. Bien des mystères se mêlent à ce phénomène, comme à tous ceux qui se rapportent à la communication du moi et de la matière. La philosophie leur fait leur part, et constate les faits, en attendant qu'elle puisse les expliquer. M. Taine, avec sa théorie de l'hallucination, croit nous tirer de ce qu'il appelle un mauvais trou. A l'occasion de la sensation, naît un simulacre que nous prenons pour l'objet, et qui, comme l'objet, nous paraît extérieur et réel. « On découvre, dit-il ailleurs (page 43), une vérité importante, singulière

1. *Introduction à l'histoire de la philosophie*, Leçon VIII.

même, en apprenant que les arbres, les maisons, tous les objets sensibles sont des fantômes de notre cerveau. » Bien qu'il ajoute que ces fantômes correspondent, ordinairement à des objets réels (page 247), il est facile de tirer la conséquence, et vous voyez l'auteur glisser du panthéisme qui anéantit l'homme dans la nature, vers un idéalisme subjectif qui anéantit la nature dans l'homme.

M. Taine nous dit que, pendant une année, il a lu Hegel, tous les jours, avec ivresse, avec vertige. Mais il avait l'antidote sur sa table, dans un volume de Voltaire sur un volume de Condillac. Son livre prouve bien qu'il a puisé à ces deux sources si peu semblables. Seulement, après s'être enivré pour longtemps du vin trop généreux de la métaphysique allemande, il ne s'est souvenu du verre d'eau qu'il avait, par précaution, sous la main, que pour le jeter à la figure de gens moins ivres que lui.

Tels sont les *Philosophes français au dix-neuvième siècle* de M. Taine, livre inspiré à la fois de l'*Éthique* et de *Candide*, et qui donne lui-même des armes suffisantes contre les erreurs qu'il peut contenir. Par la franchise de ses allures, par la force et l'éclat du talent, ce jeune penseur est appelé à se faire sa place parmi les philosophes et à forcer les doctrines qu'il combat de compter avec lui. Aujourd'hui il peut rendre au spiritualisme le service de l'amener, par la contradiction, à se rendre un compte plus exact de ses principes, de ses procédés et de ses conclusions, et à se défaire de toutes ces vagues exagérations de langage ou de doctrine qu'introduisent dans les meilleurs systèmes le temps et la sécurité du triomphe. Le ridicule, quoi qu'on en dise, n'a jamais rien tué, même en France, que ce qui est destiné à mourir. L'immortel pamphlet de Voltaire contre l'optimisme n'a pas même effleuré les principes et les raisons d'ordre sur lesquels, de l'avis de Bayle, l'optimisme repose; mais il a emporté d'un souffle toutes les petites combinaisons qui prétendaient le traduire, au détriment du sens commun ou de la liberté. Encore *Candide* n'était qu'un pamphlet, tandis que le livre de M. Taine vise à être une méthode et un système; et, comme il prétend plus haut, on est en droit d'exiger de lui davantage. Que les lecteurs de M. Taine, séduits par son talent, nous pardonnent cette discussion sévère de ses doctrines: elle est un hommage au présent et à l'avenir de l'auteur.

En rééditant *les Philosophes français au dix-neuvième*

siècle, M. Taine explique, dans une préface, pourquoi il a employé cette forme et de quel fond d'idées il est parti. « Un livre de réfutation, dit-il, n'est pas un livre de théorie; je n'exposais pas, j'attaquais; je n'étais point tenu de produire un système; je n'ai fait qu'indiquer une direction. » Reste à savoir si des attaques aussi vives contre une doctrine n'indiquent pas un partisan de la doctrine contraire, et si une négation tellement formelle ne supposait pas une aussi formelle affirmation.

3

Action morale du spiritualisme. MM. Matter et Tissot.

De même que la métaphysique est pour le philosophe une science et non pas une affaire d'imagination, de même la morale ne relève pas moins de la raison que du sentiment. C'est la pensée qui sert de guide à M. Matter, auteur de *la Morale ou la Philosophie des mœurs* [1]. Ce livre est la suite naturelle de la *Philosophie de la religion*, où le même philosophe appliquait une méthode analogue à la théologie, à la cosmologie spéculative et à la pneumatologie, c'est-à-dire à la triple science de Dieu, du monde matériel et du monde spirituel. Ce qui distingue les ouvrages de M. Matter, c'est un haut sentiment de la dignité et de la puissance de la raison. C'est à cette faculté qu'il demande une morale vraiment philosophique, ayant le caractère d'une science, et répondant par ses progrès à la connaissance progressive des êtres et de leurs relations; une morale qui ne soit pas tenue en lisière par la religion, qui se dit sa mère, ni en chartre privée par la politique, qui se dit sa fille, ni réduite à la simple codification d'une expérience vulgaire par le sens commun, sous forme d'alma-

1. Grassart, in-18; 480 p.

nach. Selon M. Matter, la morale, comme science, a de solides fondements et un objet invariable, malgré la variabilité de la connaissance que l'homme peut en avoir acquise. L'ordre moral est immuable, et la science des mœurs a le même rapport avec lui que les sciences naturelles avec l'ordre physique. Rattachée à tout autre principe, aux religions positives, par exemple, la morale variera suivant le dogme : il y aura une morale chrétienne, une morale juive, une morale grecque, une morale hindoue, une morale chinoise ; autant de morales que de religions ou de sectes. Trouvez au contraire le principe moral dans la nature même de l'homme, et vous aurez dans tous les pays une règle fixe pour juger le développement normal ou anomal de la liberté. Voilà les vérités que M. Matter s'efforce de mettre en lumière dans des méditations philosophiques remarquables de rigueur logique et d'austérité.

M. J. Tissot, professeur à la Faculté des lettres de Dijon, avait montré l'année dernière, en publiant le *Droit pénal*[1], comment il sait composer un traité de philosophie historique et dogmatique. Les *Méditations morales*, qu'il donne aujourd'hui[2], ne sont qu'un recueil de réflexions détachées sur divers sujets qui importent à la conduite de la vie, sur les vertus et les vices. M. Tissot n'a pas la prétention de rivaliser avec les grands moralistes, les orateurs célèbres de la chaire, les maîtres du théâtre, dans la peinture des défauts ou des travers humains. Il n'y a plus rien de nouveau à dire contre l'ambition, le mensonge, l'hypocrisie, la paresse, l'avarice, l'amour du jeu et toutes les passions funestes. Tous les éloges ont été donnés aux vertus contraires : à la tempérance, au courage, à la modestie, à la sincérité, à la tolérance, à l'amour de la

1. Voy. t. II, *Année littéraire*, p. 400-403.
2. A. Durand, in-8; 408 p.

vérité. Il est utile pourtant de parler encore à notre siècle de toutes ces choses, de le rappeler au sentiment de la dignité personnelle, à l'amour du bien, à la haine du mal. C'est ce que l'auteur des *Méditations morales* fait avec beaucoup de modestie, de fermeté et de droiture. Son livre est d'un philosophe éclairé et d'un homme honnête, qui veut trop de bien à ses semblables pour ne pas leur en faire un peu.

4

L'avenir et le passé du spiritualisme. MM. Alaux, P. Janet, Nourrisson.

On voudrait voir plus souvent les philosophes démontrer le mouvement en marchant. Mais, grâce à l'impulsion si vive donnée par l'esprit général du siècle à l'histoire de la philosophie, les représentants du spiritualisme se préoccupent plus de son passé que de son avenir. Voici pourtant M. Alaux qui, dans *la Raison, essai sur l'avenir de la Philosophie*[1], semble vouloir regarder en avant. Pourquoi nous déclare-t-il que la philosophie est encore à naître et qu'elle viendra seulement au jour par l'accord ou plutôt par la fusion de la philosophie et de la religion? La foi, suivant l'auteur, est un acte de raison, la religion une vue anticipée de la philosophie. Que le catholicisme prenne donc le nom de philosophie auquel il a droit, que la philosophie emprunte à la foi son principe d'autorité, et toute lutte aura disparu; la foi sera éclairée, et la philosophie croyante. C'est pacifier à bon marché dans l'avenir les querelles du présent.

Le spiritualisme a mieux à faire que de forger des chimères. Il a de tous côtés des ennemis à combattre. Il est vrai qu'il ne manque pas de défenseurs; mais la plupart

1. Didier, in-12.

entreprennent de le soutenir contre des adversaires qui ne sont plus, ou vont lui chercher dans le passé ses auxiliaires. C'est ce que fait M. Paul Janet lui-même, tout en se souvenant qu'il y a d'autres luttes engagées autour du drapeau spiritualiste que celles qui passionnaient les contemporains de Platon. Son nouveau livre, *Étude sur la dialectique dans Platon et dans Hegel*[1], revendique l'autorité de la méthode philosophique et en repousse les aberrations. Un morceau très-remarqué, intitulé *la Philosophie et ses nouveaux adversaires*, sert d'introduction. C'est une défense brillante de la métaphysique contre deux sortes de personnes qui la nient : d'une part les critiques, comme M. Renan, en détruisant tout ; de l'autre les positivistes, comme M. Littré, en cherchant à construire tout sur les faits matériels.

L'étude sur la dialectique de Platon, qui est le morceau capital du livre de M. Janet, est précédée d'un article sur Pythagore et le pythagorisme, extrait du *Dictionnaire des sciences philosophiques ;* elle est suivie, pour ramener les recherches historiques aux problèmes et aux besoins de notre temps, d'un examen de la dialectique de Hegel. Autant M. Janet admire la méthode de généralisation dans Platon, qu'elle conduit à « l'être réel, à l'être vivant possédant la plénitude de l'existence et dispensant à tout ce qui est, soit dans le monde sensible, soit dans le monde intelligible, l'être et la vérité ; » autant il condamne dans Hegel ces jeux d'un naturalisme algébrique qui part du *néant* pour arriver à l'*être* par le *devenir*, et s'arrête éternellement dans les contradictions de ses thèses et antithèses, qu'il appelle *antinomies*. Cette exposition et cette discussion d'une méthode si éloignée de l'esprit français sont menées par M. Janet avec beaucoup de clarté, d'élégance, de vigueur et de souplesse.

1. Lagrange, in-8, 396 p.

Les philosophes de l'Université déploient, comme écrivains, une activité infatigable. Comme les précédents auteurs, c'est à l'enseignement philosophique qu'appartient M. Nourrisson, sous le nom duquel nous trouvons deux ouvrages à la fois : un volume de mélanges, intitulé *Histoire et Philosophie*[1], et une monographie, la *Philosophie de Leibniz*[2]. Quelques études biographiques, des articles de critique insérés dans divers journaux, quelques discours d'ouverture ou de clôture de cours, prononcés à la Faculté des lettres de Clermont, voilà, avec quelques pièces inédites, le contenu du premier ouvrage, qui est comme le résumé de dix années d'une existence universitaire brillante et bien remplie.

La *Philosophie de Leibniz* est un livre plus important. Né d'un concours de l'Institut, l'ouvrage a été couronné le 26 mai 1860 par l'Académie des sciences morales et politiques. C'est une restitution complète et bien ordonnée du développement de la pensée philosophique chez un grand esprit qui a mené de front toutes les parties du savoir humain. Pour étudier Leibniz avec profit, il faut, comme disait Fontenelle, partager ce grand homme, le décomposer. « De plusieurs Hercules, l'antiquité n'en a fait qu'un ; du seul M. Leibniz, nous ferons plusieurs savants. » C'est le philosophe seul que M. Nourrisson, conformément au programme, avait à considérer ; il l'a étudié sous toutes ses faces : il a recherché l'origine de ses idées philosophiques jusque dans son éducation ; il a scruté ses premiers écrits, sa première correspondance ; il a cherché l'influence de la France sur son génie ; il l'a montré aux prises dans une suite de polémiques fécondes avec Descartes, avec Spinosa, avec Locke. Puis, abordant le système, il a exposé la doctrine générale et surtout les

1. Didier, in-18.
2. Hachette et Cie, in-8; 502 p.

applications aux questions religieuses, comparant les principes de cet illustre et involontaire disciple de Descartes à ceux des principaux maîtres du passé, depuis Platon et Aristote jusqu'à Clarke et Malebranche. Une conclusion est consacrée à faire la part, dans l'œuvre de Leibniz, du bien et du mal, de la vérité et de l'erreur.

5

Grandes restitutions philosophiques. — Éditions et traductions. Leibniz, Hegel, Plotin.

Le moment est favorable pour résumer ce qu'on a pensé jusqu'ici de Leibniz, car voici que de la poudre des bibliothèques il nous arrive un Leibniz nouveau, d'un savoir plus vaste, d'un génie plus varié encore que celui que nous connaissions. C'est à M. Foucher de Careil que nous devrons, deux cents ans après la mort de ce philosophe, une édition tellement augmentée des *Œuvres de Leibniz*, qu'elle pourra en être regardée comme l'édition *princeps*. Deux volumes ont déjà paru [1] de cette importante publication, qui n'en comprendra pas moins de vingt. Ils contiennent la correspondance de Leibniz avec Bossuet, Pellisson, Molanus, Spinola, Ulrich, la duchesse Sophie, Mme de Brinon, au sujet de la réunion projetée des protestants et des catholiques. Une *Introduction* de plus de cent pages, placée par l'éditeur en tête de chaque volume, résume le débat et caractérise la part que chacun de ces théologiens diplomates y a prise. Les rôles de Leibniz et de Bossuet sont spécialement mis en relief et expliqués par la position réciproque, par les principes et les habitudes d'esprit de l'un et l'autre adversaire.

Ces deux introductions, d'une importance à peu près

1. Firmin Didot et Cie, 1859-1860, in-8; t. I, CXXXVI-496 p.; t. II, CVIII-599 p.

égale et que M. Foucher de Careil aurait mieux fait peut-être de réunir en une seule, jettent une clarté très-vive sur l'histoire de la controverse religieuse au dix-septième siècle. Bossuet s'y révèle, aussi bien que Leibniz, sous un jour nouveau, et l'inutilité des tentatives de réconciliation faites par deux hommes si dignes de s'entendre et pourtant si divisés, prouve une fois de plus qu'entre l'autorité et le libre examen, entre la foi infaillible et la tolérance philosophique, il n'y a ni accord possible ni transaction durable. M. Foucher de Careil n'admet pas sans réserves cette solution : il croit que la réunion *quoad forum internum* est proche, mais que la réunion extérieure, *quoad forum externum*, viendra à son heure marquée par la Providence et encore éloignée. Ces deux grandes études préliminaires, les sommaires explicatifs, les appendices, l'*Index* général et tous les éclaircissements qui accompagnent ces deux premiers volumes des *Œuvres de Leibniz*, font assez voir avec quel soin sera conduite une publication si bien inaugurée [1].

Ce n'est pas assez que des éditions savantes viennent restituer à nos propres philosophes leurs idées et leurs ouvrages. Il faut encore faire passer dans notre langue les penseurs les plus éloignés de notre génie que l'antiquité ou l'étranger puisse nous offrir. Nous avons vu comment un ancien professeur de philosophie de l'Université, M. G. Barni, nous a dotés d'une interprétation complète de Kant par un double système de traduction et de

1. M. Foucher de Careil, l'heureux et infatigable éditeur de Leibnitz, a eu aussi le bonheur de trouver des manuscrits de Descartes qu'il a publiés sous le titre d'*Œuvres inédites de Descartes*. Nous en avons signalé le premier volume l'année dernière (t. II, Appendice bibliographique, p. 487). Il a publié cette année la seconde partie. Ces deux volumes contiennent des écrits de Descartes et surtout des lettres d'un grand intérêt philosophique ou scientifique : quelques-unes sont publiées d'après des autographes dont l'éditeur est en possession.

commentaires : M. Véra a profité, lui aussi, des loisirs que l'Université a faits, il y a bientôt dix ans, à un si grand nombre de ses membres, pour essayer de traduire l'*Encyclopédie* de Hegel. Tâche formidable; car ici la profondeur de l'idée, la variété des applications scientifiques, l'excentricité volontaire et la barbarie même du langage multiplient les barrières naturelles qui existent entre la France et l'Allemagne. Mais l'interprète enthousiaste de Hegel se rit de tous ces obstacles et ne comprend pas qu'on ose se plaindre de l'obscurité en philosophie, où la profondeur doit être plutôt un gage de clarté : « Dire que la philosophie allemande est obscure et inintelligible, ce n'est absolument rien dire, puisque le faux lui-même est parfaitement intelligible et que les choses ne sont inintelligibles que pour celui qui ne veut et ne peut les comprendre. Nous prétendons, au contraire, qu'elle est la plus intelligible, la plus compréhensive et la plus systématique. La profondeur et l'intelligibilité sont inséparables. »

En attendant que M. Véra nous conduise dans ce dédale de la philosophie hegélienne, réputé jusqu'à présent si ténébreux, et qu'il promet d'illuminer tout entier, il a commencé par en éclairer le vestibule, en traduisant la *Logique*[1]. Une introduction générale fait comprendre l'ensemble de la philosophie de Hegel et la place qu'elle occupe dans le mouvement de la métaphysique allemande. Un commentaire perpétuel prouve, par son utilité même, qu'il ne suffit pas, pour comprendre Hegel, d'une intelligence commune et d'un peu de bonne volonté. Tout le monde ne se fait pas un jeu de suivre les luttes ou les combinaisons de l'*être* et du *non-être*, dont la contradiction s'annule dans le *devenir*, par le secours de la *déterminabilité*, pour voir sortir de là une métaphysique, une psychologie, une morale, une philosophie de l'histoire, une physique même,

1. Voir t. II de *l'Année littéraire*, p. 487.

avec tout le cortége des sciences naturelles et mathématiques, en un mot, une science universelle du monde, de Dieu, de la nature de l'homme, c'est-à-dire dans le sens allemand, une véritable philosophie.

Un fait assez remarquable c'est qu'au moment même où des esprits sérieux s'efforcent de propager en France la méthode et les docrines de Hegel, l'Allemagne, qui s'est reconnue avec tant d'enthousiasme dans ce penseur, était en train de lui devenir infidèle et de le considérer à son tour comme un obstacle aux progrès de la pensée sur le grand chemin de la philosophie. L'hegélianisme ne compte presque plus de défenseurs dans sa patrie, lorsqu'il en suscite en France de plus dévoués que jamais. Nous avons vu M. Vacherot en adopter les principes dans *la Métaphysique et la Science*[1]. Aujourd'hui M. Véra les propage en les faisant sortir de leur obscurité. Beaucoup de philosophes, il y a trente ans, les vantaient, sur la foi de l'Allemagne, sans les bien connaître. Si nous devons, comme elle, les abandonner, ce ne sera pas du moins sans les avoir mieux connus.

Il est des obscurités métaphysiques plus respectables, ou du moins plus anciennes qui achèvent de s'éclaircir pour nous, grâce à un prodige de patience dont nous avons déjà signalé, il y a deux ans, les résultats : nous voulons parler des *Ennéades de Plotin, chef de l'École platonicienne*, traduites pour la première fois en français par M. N. Bouillet[2]. Nous avons dit les difficultés que présentait un semblable travail et les secours qu'il offre désormais aux lecteurs français pour pénétrer dans le monument par excellence du mysticisme antique. M. Bouillet a suivi jusqu'à l'entier achèvement de sa tâche les mêmes procédés d'interprétation. La traduction du texte n'a pas épuisé son

1. Voir t. II de *l'Année littéraire*, p. 354-362.
2. Hachette et Cie, in-8; t. III, LII-700 pages. Voyez t. Ier *Année littéraire*, p. 359-361.

courage. Les sommaires raisonnés, les notes, les éclaircissements, les rapprochements historiques répandent sur son objet toute la lumière dont il avait besoin, et une *Table analytique* permet de retrouver à sa place chacune des idées consignées dans l'ouvrage ou dans ses commentaires.

Les *Ennéades* de Plotin et son savant interprète nous entraîneraient trop loin de la littérature, si nous voulions pénétrer dans ce sanctuaire interdit aux profanes. Nous dirons seulement que le meilleur et le plus juste accueil a été fait à la traduction des *Ennéades* par le public savant[1]. M. Bouillet a eu lui-même et devait avoir conscience de la grandeur de son travail, et l'on conçoit que, parvenu au terme, il rende grâce à la Providence, comme Marcile Ficin, d'avoir soutenu ses forces jusqu'au bout et qu'il s'écrie avec lui : *Gratias tibi agimus, Summe Deus, illuminator mentium, auctorque bonorum, quod nobis, præter meritum, ad absolvendum opus tantum, tua gratia vires suppeditasti.*

6

La philosophie allégorique. M. Edg. Quinet.

Nous n'avons pas besoin d'aller chercher ni si haut, ni si loin des énigmes philosophiques. Notre propre littérature en produit dans notre langue même; seulement, elle les revêt de tout le charme de l'imagination. Pour être d'une lecture plus agréable que la *Logique* de Hegel ou les

1. Nous rappellerons surtout ici les articles importants de M. Charles Lévêque dans le *Journal des savants* (oct. 1859) et de M. Ad. Franck dans le *Journal des Débats* (21 et 24 juillet 1860). Ce sont, à propos du livre de M. Bouillet dont ils font ressortir tout le mérite, de véritables études sur Plotin lui-même.

Ennéades de Plotin, la grande allégorie philosophique de *Merlin l'enchanteur*[1], par M. Edgar Quinet, n'en aurait pas moins besoin d'une interprétation et de commentaires. C'est une œuvre dont l'appréciation demanderait beaucoup de temps et d'espace, et j'aime mieux me borner à signaler l'importance que l'auteur lui-même y attache que de me hasarder à la discuter légèrement. L'auteur nous dit, en effet, dans sa préface : « C'est l'œuvre sur laquelle je dois être jugé, car en aucune autre je ne mettrai autant de moi. »

Quant au sujet, il l'explique aussi lui-même en deux mots : « La légende de l'âme humaine jusque dans la mort, et par delà la mort. » Le héros, personnification de l'âme, dans les défaillances et dans les résurrections perpétuelles de l'humanité, est Merlin l'enchanteur, le premier patron de la France. Il réveille autour de lui tout le passé ; il embrasse le monde par l'amour; il le bénit dans sa marche douloureuse vers l'idéal. C'est de lui que le roi Lear, que Pharamond, le Roi des Aulnes, le roi Arthus, reçoivent leurs épées et leurs emblèmes. Il représente tout ce qui charme l'humanité, tout ce qui la fortifie et la console ; il est la force morale et l'intelligence, double source de progrès; il est la liberté, il est l'espérance; il résume en lui tous les éléments dont se compose le bonheur social; il reçoit les vœux et les plaintes des peuples, il les soutient dans toutes leurs épreuves; il est homme par la sympathie; il est presque Dieu par la prescience et par le pouvoir; sa vie immortelle est l'épopée même de l'humanité.

Il y a un peuple qu'il aime entre tous les peuples ; il y a un coin de terre, arrosé par un maigre ruisseau, qui est, pour l'enchanteur, le centre moral du monde. Ce ruisseau c'est la Seine, ce coin de terre c'est Lutèce; ce peuple c'est

1. Michel Lévy frères, 1860, 2 vol.

la famille rustique, ignorante et grossière de Jacques Bonhomme. Merlin veille sur ce berceau de la civilisation moderne et sur ce paysan qui rôde au milieu des joncs. « Quand l'iniquité aurait couvert toute la terre, dit le prophète, en face du village boueux qu'on appelle Lutèce, si la justice a pu se cacher à l'ombre d'un brin d'herbe, c'est assez pour qu'elle grandisse et parfume les trois mondes. » Dès ce moment, la légende, l'histoire, le roman, la philosophie, la poésie, la divination, la politique, tout se mêle, tout se confond. L'avenir se dévoile dans toutes ses manifestations; les ombres destinées à l'immortalité attendent, dans le monde des heureux, le poëte ou l'homme d'action qui leur donnera la vie. Voici, dans une suite d'épisodes fantastiques, voici Dante, voici Shakspeare, voici Washington, voici « celui qui s'appellera Vico. » Jacques Bonhomme, conduit par Merlin, parcourt les théâtres futurs de sa gloire, de ses malheurs, de ses bienfaits. Merlin voit passer l'avenir dans ses rêves qu'il raconte en frissonnant. Ici une grande plaine qui sera plus tard un affreux champ de bataille, là une ville qui se composera de palais, mais qui gémira sous le joug de l'étranger ou sous celui du despotisme.

Comme les peuples eux-mêmes, Merlin a des défaillances. Ses rêves sont trop grands, et la réalité leur donne des démentis trop cruels. Il s'épuise dans la lutte contre la nature; il se sent dépouillé de ses forces mystérieuses; il rentre dans la solitude, il s'enfouit dans la tombe avec l'enchanteresse Viviane, pour oublier le monde au sein d'un amour éternel. Pendant son sommeil, les peuples s'abandonnent. Jacques se laisse amuser par des saltimbanques, et pendant qu'il est tout entier au spectacle, les autres nations sont plongées dans une nuit douloureuse que dissipera bientôt le soleil de la justice. Mais Merlin reprendra le dessus, vaincra tous les obstacles, en dépit même de l'ingratitude de ceux qu'il veut sauver. Il récon-

ciliera l'enfer avec le ciel, il enrôlera au service du bien les forces que l'ignorance et l'erreur ont si longtemps tournées au profit du mal ; il convertira Satan ; il réunira tous les hommes dans la liberté sous les lois éternelles qui régissent le monde moral. Voilà quelques échappées de vue sur ces régions apocalyptiques où nous emporte l'auteur de *Merlin l'enchanteur*, avec cette imagination passionnée pour la philosophie symbolique, à laquelle *Prométhée*, *Ahasvérus*, *Napoléon* ont déjà fourni de si brillantes étapes.

7

La philosophie des nations. Moralistes des divers temps et des divers pays.

L'histoire de la philosophie nous transmet les systèmes enfantés par les efforts de la raison, j'allais dire de l'imagination individuelle ; mais ce ne sont pas ces systèmes qui constituent l'héritage moral et le patrimoine populaire des nations. La métaphysique s'agite dans une région supérieure et étrangère à la presque totalité des générations humaines. Elle livre des combats, fait des conquêtes, essuie des défaites, fonde, renverse, change de temples et de dieux, tandis que le peuple, au-dessous d'elle, plus pressé de travailler que de penser, souffrant plus qu'il ne rêve, ignore jusqu'à l'objet de ces luttes transcendantes et ne se soucie ni des vainqueurs ni des vaincus. S'il ressent le contre-coup des révolutions métaphysiques, c'est à une telle distance et par un mouvement si affaibli qu'il est difficile de rattacher ces lentes transformations intellectuelles aux systèmes qui composent ce qu'on appelle une philosophie nationale.

Y a-t-il une philosophie nationale, ou cette formule employée de nos jours avec un peu d'emphase ne doit-elle pas être laissée au vocabulaire de l'enfance de la philoso-

phie? Il n'y a pas de géométrie nationale, de physique ou de chimie nationale, de zoologie nationale, de médecine nationale. Il n'y a de national que l'histoire; la science est essentiellement universelle, cosmopolite, humaine. Tous les esprits éclairés, dont elle est le partage, se réunissent en elle et voient disparaître, à chaque progrès dans la vérité, les dissidences que les traditions du passé ont léguées au présent. Les systèmes sont d'un pays et d'une époque; la vérité qu'ils poursuivent, est de tous les temps et de tous les lieux.

Si l'unité est dans la vérité, une variété infinie peut naître de la diversité des aspects sous lesquels on la regarde. Il n'y a pas sur l'homme moral, sur le devoir, sur le but de la vie, sur les destinées de l'âme, non plus que sur les phénomènes et les lois de la nature, une vérité ancienne ou moderne, orientale ou occidentale, anglaise, allemande, espagnole ou française; mais il y a un esprit ancien ou moderne, un esprit de l'Orient ou de l'Occident, un esprit anglais, allemand, espagnol ou français, dont les habitudes et les traditions ont fait varier la manière d'envisager la vérité toujours une en elle-même : ce qui a déterminé pour chaque pays une sorte de nationalité dans la métaphysique ou dans la philosophie populaire.

Une publication intéressante nous permet de faire l'étude comparée des idées particulières aux divers pays et aux divers siècles, sur les questions qui intéressent le plus la vie humaine, les questions morales. Elle a pour titre général : *la Morale universelle*, et comprend, dans autant de volumes séparés, le recueil par ordre alphabétique des pensées, maximes, sentences tirées des écrivains les plus populaires de chaque pays, et des proverbes qui appartiennent à la nation elle-même. Huit volumes ont paru, qui comprennent : *les Moralistes anglais*, *les Moralistes italiens*, *les Moralistes allemands*, *les Moralistes espagnols*, *les Moralistes français modernes*, *les Moralistes orientaux*, *les Mora-*

listes grecs, *les Moralistes latins*[1], par MM. A. Esquiros, P. J. Martin, A. Morel, etc.

Ces divers volumes sont comme autant de révélations du caractère intime des peuples auquel ils sont consacrés. A la manière dont chacun comprend et applique cette morale essentiellement une, on reconnaît ses qualités ou ses défauts innés, ses préjugés traditionnels, son degré de civilisation, la conscience qu'il a lui-même de sa mission, le germe caché de ses faiblesses et de ses grandeurs ; on mesure ce que vaut l'homme dans la nation, ce qu'il a d'enthousiasme ou de prudence, d'habileté ou de force, d'impétuosité ou de constance, de sot orgueil ou de véritable dignité.

Voyons, pour unique exemple, les moralistes anglais, dans lesquels sont compris les moralistes américains. De quel sens pratique ils sont doués ! Comme ils comprennent l'accord du bien et de l'utile, et qu'un vice n'est pas seulement une honte, mais un mauvais calcul ! Bentham et toute l'école utilitaire ont mis en système la pensée même de la nation ; mais comme le sentiment de l'intérêt bien entendu marque d'une vive empreinte les maximes de tous ses proverbes héréditaires ! La forme même de ces pensées plus ou moins populaires a son cachet propre, quelquefois de l'élévation, un peu de poésie, mais d'ordinaire une alliance toute britannique, du bon sens, de l'humour et de la satire. Nous citerons quelques exemples :

ADMIRATION. L'admiration sans amour est un rayon de soleil sans pluie. (*Proverbe.*)

AMI. La prospérité gagne à l'homme des amis, l'adversité les éprouve. (*Anonyme.*)

INTÉRESSÉ. L'amour qui se nourrit de présents a toujours faim. (*Anonyme.*)

APOSTAT. Un apostat politique est un moulin à vent humain : il fait son pain en tournant. (*Punch.*)

1. Collection Hetzel, 8 vol. in-18 ; 350 p. environ le volume.

APPRÉCIATION DES CHOSES. Quand le puits est à sec, on connaît la valeur de l'eau. (*Franklin.*)

BON EMPLOI DU TEMPS. Le soleil du matin ne dure pas tout le jour. (*Le même.*)

CALOMNIE. Soyez aussi chaste que la glace, aussi pur que la neige, vous n'échapperez point pour cela à la calomnie. (*Shakspeare.*)

CHAT. Un chat en mitaines ne prend point de souris. (*Franklin.*)

DEMAIN. Jour où les paresseux travaillent et où les fous se réforment : demain. (*Proverbe.*)

DIGNITÉ. Un manant sur ses pieds est plus grand qu'un gentilhomme à genoux. (*Franklin.*)

ÉGOÏSME. Les égoïstes mettraient le feu à la maison d'autrui ne fût-ce que pour faire cuire leurs œufs. (*Bacon.*)

FEMMES. Douces ronces dans le chemin de la vie. (*Anonyme.*)

— Les hommes sont comme les lames de couteaux qui, dans les fabriques de Sheffied, reçoivent leur dernier poli de la main des femmes. (*Anonyme.*)

JOURNAUX. Les journaux périodiques sont les feuilles mortes qui fertilisent le sol de la littérature. (*Anonyme.*)

MENSONGES. Les mensonges sont des épées sans manche qui coupent la main qui les porte. (*Proverbe.*)

SECRET. Ne confiez jamais un secret à un vieillard : les vieilles portes ferment mal. (*Proverbe.*)

TACT. Les discours prolixes et recherchés sont précisément aussi commodes pour l'expédition des affaires qu'une robe à queue l'est pour la course. (*Bacon.*)

TENUE DES LIVRES. Voici l'art de *tenir* les livres enseigné en une seule leçon : ne les prêtez pas. (*Anonyme.*)

Il ne serait pas sans intérêt de montrer dans la suite des volumes de *la Morale universelle*, la teinte particulière que revêt, suivant les lieux, l'enseignement de la vie. Nous laissons à nos lecteurs le plaisir de ce facile travail. La conclusion qui peut s'en tirer, n'est pas celle de Montaigne et de Pascal sur les contradictions essentielles des opinions humaines : « vérité en deçà des Pyrénées, erreur au delà. » Au contraire, ce rapprochement de tant de vues sur la nature de l'homme tend à démontrer ce que nous avons déjà

dit de l'unité de la vérité, malgré la diversité des aspects sous lesquels elle se montre, malgré la proportion inégale des ombres mêlées à la lumière dont elle est éclairée.

8

L'économie politique. MM. Rondelet, Baudrillart, du Cellier, Dupont-White, etc.

Une des branches les plus intéressantes et les plus fécondes des morales est l'économie politique, et grâce au talent ainsi qu'aux fortes études classiques de ceux qui les cultivent aujourd'hui, les ouvrages de science économique et sociale unissent souvent, comme les livres de philosophie générale, à la valeur scientifique, un véritable mérite de composition. Cependant la gravité du sujet, avec quelque talent qu'il soit traité, ne nous permet guère de nous arrêter, dans une simple revue littéraire, à des livres qui appartiennent avant tout à la science et relèvent d'elle. Nous donnerons donc une simple mention à quelques-uns que nous regrettons de ne pouvoir soumettre à l'examen dont ils sont dignes.

M. Baudrillart, apprécié comme littérateur avant d'avoir pris rang parmi les économistes, a publié sous ce titre : *Des rapports de la morale et de l'économie politique*[1], le cours qu'il a professé au Collége de France. M. Rondelet avait traité le même sujet en faisant à la philosophie la plus large part, dans son livre : *Du spiritualisme en économie politique*[2], couronné par l'Académie des sciences morales et politiques. Il a cherché à rendre plus populaires les leçons réunies de la morale et de l'économie politique, dans un ouvrage aussi sérieux pour le fond qu'agréable

1. Guillaumin, in-8.
2. Didier, 1859, in-8.

pour la forme : les *Mémoires d'Antoine* [1], sorte de roman historique destiné à prendre place à côté des *Entretiens de village* de M. de Cormenin, parmi les livres utiles. M. F. du Cellier, qui appartient aussi à l'Université, a écrit avec beaucoup de savoir l'*Histoire des classes laborieuses en France depuis la conquête de Jules César jusqu'à nos jours* [2], vaste programme supposant peut-être, pour être entièrement rempli, une succession de travaux spéciaux, de monographies qui sont encore à faire. M. Dupont-Withe, dont le livre de *l'Individu et l'État* avait excité des réclamations comme plaidoyer excessif en faveur du pouvoir central, a repris sa thèse, pour la confirmer, dans *la Centralisation* [3] : nouveau panégyrique du système qui concentre toutes les forces sociales pour faire sortir plus sûrement d'une source unique tous les bienfaits dont le peuple a besoin, y compris la liberté.

Mais de tels livres nous entraîneraient sur un terrain où les jugements littéraires sont bien peu de chose à côté des débats historiques qu'ils soulèvent ou des principes politiques qu'ils mettent aux prises. Nous rentrerons dans un ordre de faits qui touche de plus près les écrivains, en signalant parmi les questions d'économie sociale celle de la propriété littéraire et artistique. MM. Ed. Laboulaye, de l'Institut, et Guiffrey, ont publié un recueil de pièces et documents destinés à l'éclairer, sous ce titre : *la Propriété littéraire au dix-huitième siècle* [4]. Une introduction et des notes composent la part qui revient aux éditeurs dans cette publication faite au nom de l'association pour la défense de la propriété littéraire et artistique.

1. Didier, in-12.
2. Même librairie, in-8.
3. Guillaumin et Cie, in-8.
4. Hachette et Cie (1859), in-8; XXVIII-630 p.

9

La critique religieuse. M. Scherer. — *Le merveilleux.* MM. Alfr. Maury et Figuier.

La philosophie religieuse et l'histoire de la religion tiennent aussi plus de place dans la *Bibliographie de la France* que nous ne pouvons leur en donner dans ce livre. C'est à regret que nous laissons passer sans les étudier une foule de livres intéressants à divers titres, tels que les *Mélanges de critique religieuse*, de M. Ed. Scherer[1], qui ont révélé, dans un écrivain apprécié jusqu'ici par les seuls protestants, un critique éminent, un dialecticien vigoureux et un écrivain capable de rivaliser avec les plus forts des publicistes contemporains qu'il ne craint pas de citer à sa barre. Du reste, de tels livres et de tels auteurs peuvent attendre. M. Sainte-Beuve, en parlant de M. Scherer, dans *le Moniteur*, à la fin de 1860, se vantait de donner le premier coup de cloche ; nous croyons que le savant exégète fournira à la critique l'occasion d'en donner plus d'un encore en son honneur.

De l'histoire religieuse, nous considérerons surtout les côtés curieux qui sont devenus, de nos jours, l'objet de beaucoup de recherches. On s'est singulièrement préoccupé, depuis quelques années, des pouvoirs surnaturels que l'âme paraît acquérir dans certaines circonstances extraordinaires, des relations apparentes ou réelles entre le monde visible et le monde invisible, des communications des vivants avec les morts, des hommes avec les esprits, de l'action que l'âme et le corps paraissent avoir l'une sur l'autre en dehors des lois de leur union naturelle. Le spiritisme, les médiums, le somnambulisme, inspirent un certain

1. Cherbuliez, in-8 ; 580 p.

nombre de livres; ils ont leur enseignement, leurs journaux. Ici, on expose les faits, les procédés et les mystères avec conviction : on parle au nom d'une révélation nouvelle ; là on cherche l'explication des phénomènes : on parle au nom de la science. Il était difficile que ce mouvement de curiosité inquiète autour des mystères du présent ne conduisît pas quelque esprit sérieux à une discussion savante des phénomènes mystérieux liés à l'histoire religieuse. C'est ce que viennent de faire, entre autres, MM. Alfred Maury et Louis Figuier.

M. Alfred Maury, de l'Institut, connu depuis longtemps pour l'étendue, la variété et la sûreté de son savoir, venait d'en donner une dernière preuve par son *Histoire des religions de la Grèce antique*[1], œuvre capitale où l'érudition française prend son point de départ dans l'érudition germanique sans s'y enfermer. Aujourd'hui il publie un livre moins important, mais intéressant encore, *la Magie et l'Astrologie dans l'antiquité et au moyen âge*[2]. Ce que nous appelons la superstition a des racines profondes dans la nature même de l'homme et dans une ignorance qui se dissipe plus lentement qu'on ne croit. Aussi partout, dès la plus haute antiquité, on a cru à la magie et à ses pouvoirs surnaturels, à ses maléfices, aux relations mystérieuses entre l'homme et des êtres supérieurs bienfaisants ou ennemis, à l'influence funeste ou propice des astres et aux révélations de l'avenir des mortels par la voix des constellations. Les Chaldéens, les Perses, les Égyptiens donnaient à la divination par le ciel une grande place dans leur religion même : leurs prêtres étaient à la fois magiciens et astrologues. Les Grecs et les Romains mettaient aussi la divination et la conjuration des puissances surnaturelles au nombre des pratiques de leur culte.

1. Voy. t. II, *Année littéraire*, p. 490.
2. Didier et Cie, in-8 et in-12.

Le christianisme qui vulgarisa des sentiments si nouveaux, fut à peu près impuissant contre les anciens préjugés. La religion, si forte sur les cœurs, a beaucoup moins de pouvoir sur les esprits, et les fausses idées ne s'évanouissent que devant la lumière de la science. L'Église donc, après avoir combattu inutilement les coutumes païennes, finit par en admettre un assez grand nombre : elle voulut elle-même donner satisfaction à ce besoin de crédulité qu'elle ne pouvait détruire. Elle exerça, par condescendance pour la faiblesse du peuple ou par contagion de son ignorance, les pratiques divinatoires, les conjurations, les opérations merveilleuses de la magie ; mais en même temps elle sévit rigoureusement contre ceux qui s'essayaient à ces mêmes pratiques hors de son sein. Les sorciers, les magiciens, les astrologues mêmes furent poursuivis impitoyablement pendant tout le moyen âge et condamnés aux peines les plus cruelles, tandis que les prêtres, les moines, les simples fidèles qui se livraient, avec l'autorisation de l'Église, aux mêmes exercices, vivaient dans la plus grande odeur de sainteté.

Le livre de M. Maury est rempli de faits qui attestent cette assertion. On y voit l'ensemble des cérémonies catholiques se former d'emprunts aux rites païens. Le peuple retrouvait ainsi dans le culte nouveau les spectacles qu'il aimait, et acceptait plus facilement les principes d'une religion qui se prêtait à ses illusions et à son ignorance. M. Maury remarque que la magie, « toute chimérique qu'elle est, a été cependant le début nécessaire des grandes découvertes qui devaient en ruiner les fondements. » C'est de la même façon que les recherches extravagantes des alchimistes ont préparé les découvertes de la chimie moderne. Mais la science est bien lente à sortir d'un tel berceau, et, tandis que les savants s'affranchissent de superstitions consacrées de toute antiquité par le culte, le peuple y reste engagé longtemps après que le culte en a été dé-

livré par les progrès de la science. Aujourd'hui même, les superstitions païennes règnent, malgré le développement de la civilisation, dans la plus grande partie des populations de l'Europe et, dans certaines provinces même de France, jusqu'aux stations de nos chemins de fer, jusqu'aux portes de nos villes.

L'*Histoire du merveilleux dans les temps modernes*, de M. L. Figuier[1], traite largement un certain nombre de points qui ont le privilége d'exciter une vive curiosité. C'est la relation aussi complète que possible d'épisodes appartenant à l'histoire des deux cents dernières années. Mais, M. Figuier n'est pas seulement un historien : c'est aussi un savant, et aux récits des phénomènes il fait toujours succéder des tentatives d'explications. La science lui paraît suffire pour rendre raison des faits réputés merveilleux, lorsqu'ils sont assez voisins de nous pour être bien connus; et c'est pour cela sans doute qu'il n'a pas voulu remonter au delà de cette histoire tragique des *diables de Loudun* dont toutes les circonstances sont relatées dans des procès-verbaux ou nous sont transmises par des chroniques contemporaines. Dans un passé plus reculé, les chimères de l'imagination s'ajoutent aux merveilles apparentes de la réalité. Il devient difficile de faire la part de Dieu et la part de l'homme, celle de la supercherie et de l'ignorance, et les lois de la nature expliquent moins aisément le surnaturel.

M. Figuier jette pourtant un coup d'œil rapide sur tout le passé dans une *Introduction* de quatre-vingts pages. Il retrace sommairement le rôle du merveilleux dans l'antiquité et le moyen âge et s'arrête davantage aux seizième et dix-septième siècles, où il nous montre la démonomanie à l'état de contagion; il prouve la croyance universelle au

1. Hachette et Cie, 4 vol. in-12; 416, 428, 407, 380 pages.

pouvoir des sorciers par les divers procès de sorcellerie de l'époque, et trouve dans ceux-ci le prélude naturel de l'affaire qui doit coûter la vie à Urbain Grandier.

Le récit de la possession des Ursulines de Loudun est un des chapitres les plus intéressants et les plus complets de l'ouvrage. Les sources historiques si nombreuses sont employées avec discernement et critique. Les hommes sont là derrière les faits, avec leurs intérêts et leurs passions. Nous voyons la foi et le fanatisme, la fraude et l'ignorance, les haines privées, la politique concourir avec des phénomènes naturels, mais extraordinaires, à la perte d'un malheureux. Que de réflexions pour le philosophe! Quelle leçon d'humilité pour notre orgueilleuse civilisation! Il y a deux cents ans à peine que de tels faits se passaient dans notre pays. Des exorcismes solennels, des conjurations grotesques, les cruautés de la torture, de la question, le supplice par le feu : voilà le spectacle que l'Église et le pouvoir civil donnent au peuple à propos de quelques religieuses extravagantes ou malades! Car, selon M. Figuier, tout s'explique par une épidémie hystérique, compliquée des phénomènes du somnambulisme artificiel. Le pauvre Grandier s'est trouvé, à son insu ou non, le fascinateur de ces dangereuses cataleptiques. Mais laissons la parole à l'auteur, qui résume ainsi lui-même son explication :

« Reportons-nous à ce qui se passait, aux exorcismes qui se faisaient pendant le procès de Grandier dans les quatre églises de Loudun. A l'issue de la messe, les rideaux du chœur s'ouvrent pour laisser paraître les religieuses possédées, couchées sur leur lit. Revêtu de son aube et de son étole, le saint-sacrement en main, un exorciste s'approche et se livre aux adjurations, aux invocations prescrites en ajoutant à cet imposant appareil tout ce que peut lui inspirer l'exaltation du zèle farouche dont il est animé. La jeune malade si disposée déjà par son affection hystérique à tomber dans une crise nerveuse, cède bien vite à l'influence fascinatrice de l'exorciste parlant au nom de Dieu. Elle tombe dans des convulsions qui sont le propre de

sa maladie et bientôt l'état de somnambulisme artificiel se manifeste en elle. Elle est alors sous la domination absolue de l'exorciste, nous allions dire du magnétiseur en étole. Elle peut comprendre sa pensée, répondre à ses questions, et les paroles qu'elle prononce, les accusations terribles qu'elle profère, ne sont autre chose que l'expression de la volonté de son exorciste qui lui souffle par sa parole ou sa seule pensée le feu qui le dévore. C'est ainsi que Grandier est nominativement désigné par Jeanne de Bellefiel et ses compagnes, pressées de questions et d'adjurations par le fougueux Barré ou le P. Lactance. Mais, cette scène terminée, les religieuses revenues à elles-mêmes n'ont conservé aucun souvenir des paroles qui leur sont échappées pendant ce passager délire. Elles apprennent avec surprise les accusations qui sont sorties de leur bouche, elles s'en attristent, elles rétractent ces accusations meurtrières; l'une d'elles va jusqu'à tenter de s'arracher la vie dans un moment de désespoir et de violent remords, jusqu'au moment où, dans un exorcisme nouveau, elles reproduisent les mêmes accusations sous la même pression dominatrice et implacable.

Un état de somnambulisme artificiel, de quelque manière qu'il fût produit, tel est donc selon nous le phénomène, alors inconnu, qui nous explique aujourd'hui la *possession* chez les Ursulines de Loudun.

M. Figuier ne substitue pas cette explication à toutes les autres : c'est seulement un élément nouveau dont il marque le rôle, tout en laissant aux manœuvres frauduleuses et aux mauvaises passions leur part dans cette œuvre de ténèbres et d'iniquité.

La même méthode conduit à des explications analogues pour l'épisode des convulsionnaires jansénistes. L'affection hystérique et nerveuse domine encore ici; les convulsions contagieuses chez les personnes nerveuses ou exaltées sont très-fréquentes, et M. Figuier en rappelle de curieux exemples. Ainsi, le merveilleux, dans ses rapports avec l'exaltation religieuse, est livré par l'histoire au jugement de la science; la nature reprend partout ses droits et fait paraître ses lois régulières jusque sous les apparences de l'irrégularité.

Les divers épisodes de l'*Histoire du merveilleux dans les temps modernes* tendent tous à la même conclusion. Et cependant les faits présentent une singulière variété. Ici, ce sont les merveilles de la baguette divinatoire, connues de la plus haute antiquité et que reproduisent de nos jours, sous les yeux mêmes de la science qui les explique, des opérateurs de bonne foi; là, ce sont les persécutés protestants qui puisent dans les rigueurs mêmes dont ils sont l'objet, l'exaltation prophétique; ailleurs se déroule toute l'histoire du magnétisme animal qui, au milieu d'illusions et de supercheries, reproduit, sous diverses formes, le fait trop contesté du sommeil nerveux, acquis désormais à la science sous le nom d'hypnotisme; viennent enfin, au sein même de notre époque positive et sceptique, les phénomènes des tables tournantes, parlantes, écrivantes, des *médiums*, des esprits, avec tout ce cortége de jongleries ou d'hallucinations dont les aventures de Cagliostro ont fourni, à la fin du siècle dernier, de si mémorables exemples. Des prestiges traditionnels de l'Orient, ressuscités chez nous par l'illuminisme, jusqu'aux faits de catalepsie artificielle produite récemment par les médecins de nos hôpitaux, comme méthode d'anesthésie, M. Figuier retrouve une succession non interrompue de faits analogues qu'il rattache aux mêmes causes physiques et morales. L'étude intime des formes particulières du surnaturel lui en a révélé les caractères généraux, la loi. Il a vu que « depuis les temps antiques jusqu'à nos jours, l'amour du merveilleux, inné à la nature de l'homme, varie peu dans ses manifestations, malgré leur apparente diversité », et il croit que le long travail auquel il s'est livré, ne sera pas inutile, « si cette idée de la *pérennité du merveilleux* demeure acquise à l'histoire et à la philosophie. »

CRITIQUE D'ART. — ESTHÉTIQUE.

1

La science du beau devant l'Institut. MM. Ch. Lévêque et Chaignet.

La critique d'art peut produire deux sortes d'ouvrages bien différents. Le plus souvent elle s'attache aux œuvres des artistes, les analyse, en discute le mérite particulier, démêle les effets produits, les rattache à leur cause, et, satisfaisant au besoin de se rendre compte, qui est le propre de tout esprit éclairé, fait succéder à des impressions vagues ce qu'on peut appeler un jugement, à des sentiments spontanés de sympathie ou de répulsion une appréciation raisonnée. D'autres fois, la critique d'art a des visées plus hautes. Elle s'élance par delà les œuvres particulières aux principes mêmes qui dominent un art ou tous les arts à la fois. Vous avez alors la philosophie de la peinture, la philosophie de la musique, ou bien la philosophie du beau. Ici, ce n'est plus la théorie générale qui vient au secours de la critique; c'est la critique qui est subordonnée à la théorie et qui vérifie les principes par leurs applications. Dans ce cadre, la philosophie générale des arts prend le nom d'esthétique ou, si les hellénismes germaniques font peur, celui de science du beau.

La science du beau a pris une grande extension dans la philosophie moderne. En Allemagne, Kant lui a élevé un premier monument dans sa *Critique du jugement*[1]. Schel-

1. Traduction de M. Barni, 1846, 2 vol. in-8.

ling en a modifié de main de maître le plan primitif, et Hegel, le modifiant encore, a laissé les travaux d'esthétique les plus complets. En France, nous avions aussi des livres spéciaux sur la philosophie du beau, sans compter les nombreuses études sur ce sujet qu'on rencontre dans les ouvrages de philosophie générale. L'Académie des sciences morales et politiques a voulu donner aux recherches esthétiques une impulsion nouvelle et provoquer la synthèse de tous les travaux antérieurs, en mettant au concours, le 7 février 1857, pour le prix Bordin, la question suivante : « Rechercher quels sont les principes de la science du beau et les vérifier, en les appliquant aux beautés les plus certaines de la nature, de la poésie et des arts, ainsi que par un examen critique des plus célèbres systèmes auxquels la science du beau a donné naissance dans l'antiquité et surtout chez les modernes. »

Parmi les mémoires qui ont répondu à l'appel de l'Académie sur une question si intéressante et posée dans des termes si vastes, il en était un qui a non-seulement mérité le prix, mais qui a paru aux juges du concours digne des plus grands éloges. Ce mémoire est devenu aujourd'hui, sous un titre qui rappelle l'étendue du programme académique, *la Science du beau étudiée dans ses principes, dans son application et dans son histoire* [1], un des ouvrages les plus importants de l'esthétique française. L'auteur, M. Ch. Lévêque, professeur au Collége de France, ancien membre de l'École française d'Athènes, s'est montré singulièrement préparé à traiter son sujet, et voici en quels termes M. Barthélemy Saint-Hilaire, rapporteur de l'Académie, commence son appréciation :

Un premier avantage de ce mémoire c'est qu'il a traité toutes les parties du programme, la théorie, les applications et l'histoire, et dans plusieurs de ses parties, s'il n'est pas d'ailleurs

1. Durand, 2 vol. in-8; XXII-412 et 570 p.

sans défaut et sans taches, l'auteur a montré le plus rare talent. Il réunit les deux conditions dont nous parlions au début de ce rapport : il est tout ensemble philosophe et artiste ; il sait analyser avec profondeur les principes de la science, et il sent passionnément les chefs-d'œuvre de l'art. Il a visité la Grèce et Rome ; de plus il semble être musicien, et quand il décrit les monuments qui l'ont ravi, il ne s'inspire que de ses propres émotions, qui semblent encore toutes vibrantes en lui. A ces qualités éminentes, il joint une érudition vaste et sûre, et la science n'a pas produit un ouvrage ou une théorie qu'il ne connaisse et qu'il ne juge.

Si des livres devaient être parfaits, ce sont à coup sûr ceux qui, avant d'être offerts au public, ont subi l'examen de juges aussi compétents et qui ont reçu ces éloges mêlés de conseils avec tant de solennité. Le jugement de l'Académie a d'ordinaire un grand poids pour les lauréats. Les défauts signalés, on les corrige, les taches on les efface, les lacunes on les comble : le mal disparaît, le bien devient le mieux, et, grâce à des conseils émanés de si haut et reçus si docilement, le livre qui a traversé une telle épreuve en sort à la fois couronné et transfiguré.

L'autorité et la science me manquent également pour essayer de juger les deux volumes de *la Science du beau* dans lesquels s'est transformé le mémoire de M. Lévêque. Nous dirons seulement ce qu'ils contiennent, et quel intérêt scientifique et artistique ils présentent tour à tour.

On y trouve d'abord, dans ses développements les plus larges, la théorie même de la science du beau : objet de cette science, son étendue, sa méthode ; effets produits par le beau, quelle qu'en soit l'essence, sur toutes les facultés humaines, l'intelligence, la sensibilité, l'activité ; métaphysique du beau, son existence réelle et objective, principes internes qui le constituent ; distinction du beau d'avec tout ce qui n'est pas beau, ses divers degrés ou nuances, du joli jusqu'au sublime ; sentiments qui lui sont opposés, comme le laid et le ridicule : voilà les divers points de vue

sous lesquels *la Science du beau* étudie son objet propre, dans le sanctuaire de la conscience, dans ses origines et ses effets.

Viennent ensuite les applications. Les principes qui précèdent sont vérifiés par l'examen des beautés de la nature et par la détermination de la beauté en Dieu. La beauté de l'homme est étudiée la première, sous son double aspect physique et moral, et à cette occasion se déroulent devant nous les rapports du bien et du beau. Au-dessous de l'homme, autour de lui, au-dessus de lui, la nature tout entière est interrogée, et tous les éléments de la beauté sont avidement recueillis dans les êtres inanimés, dans les êtres vivants, dans le spectacle entier de la création. L'analyse de la beauté divine est l'occasion d'une esquisse de théodicée qui fait parler la métaphysique au cœur même de l'homme.

Mais il faut que le philosophe laisse un instant la parole à l'artiste. M. Lévêque s'occupe de l'application des principes précédemment établis aux beautés des arts, de la poésie et de l'éloquence. Il détermine l'idée même de l'art et son but propre ; il repousse toute confusion du principe de l'art avec un autre principe étranger, quelque affinité qu'il puisse y avoir entre l'un et l'autre : ainsi l'art n'est point une simple imitation de la nature; il se distingue, par son but, de la morale, de la religion, de la politique, de la science, alors même qu'il sert ces grands intérêts de l'esprit humain. Il n'a pourtant pas pour objet unique de faire illusion, d'amuser, d'employer lucrativement le talent de l'artiste; il a pour but essentiel de réaliser le beau, de poursuivre l'idéal et d'en produire dans les âmes le noble sentiment. En veut-on la preuve : la voici dans l'analyse des effets propres aux différents arts et de leurs chefs-d'œuvre les plus renommés. M. Ch. Lévêque, après avoir classé les arts d'après le principe esthétique, les prend l'un après l'autre : l'architecture et l'art des jardins, la sculp-

ture, la peinture, la musique et la danse, la poésie, l'éloquence. Il mesure les forces expressives de chacun d'eux; il étudie leur élément essentiel, la ligne, la forme, la couleur, le son, le mot; il en suit toutes les combinaisons, il en discute toutes les ressources respectives pour la manifestation de la beauté.

C'est ici la partie la plus personnelle et la plus originale du livre; c'est aussi la plus littéraire. Toutes les fois que le philosophe quitte le domaine un peu aride de la théorie pure, l'écrivain se montre avec avantage. Sans doute M. Lévêque, formé par les longues et fortes études de l'enseignement philosophique, est rompu à toutes les difficultés des théories et familier avec toutes les ténèbres de la métaphysique; mais il n'était peut-être pas né pour ces contrées froides et brumeuses de la science; il s'y est acclimaté. Il retrouve son élément dans l'art, dans le beau, dans le sentiment, dans la lumière limpide de la nature et le chaud soleil de Dieu.

Ce sera pourtant par la théorie, la métaphysique, que finira comme il a commencé le livre de *la Science du beau*. On demande au philosophe non-seulement ses idées, mais l'histoire des idées des autres sur les mêmes questions. Voici donc, dans une dernière partie, l'examen des principaux systèmes d'esthétique, anciens et modernes. Ici défilent de grands noms et de célèbres doctrines : Platon, Aristote, Plotin, saint Augustin, Hutcheson, le P. André, Baumgarten, Reid, Kant, Schelling, Hegel, nous apportent tour à tour l'exposé de ces théories pleines de grandeur, mêlées de vérités profondes et d'erreurs systématiques, qui ont tant éclairé la philosophie de l'art, sans laisser une synthèse durable. Cette connaissance intime de toutes les doctrines du passé dont une telle exposition témoigne, est une dernière garantie de compétence et d'autorité : on comprend maintenant par quelles études l'auteur de *la Science du beau* s'est mis en état de traiter dans son universalité

un sujet aussi vaste que délicat, et à quel prix il a pu joindre ces habitudes de précision et d'exactitude scientifique à des qualités qui dépendent plus de la nature que de l'éducation : le sentiment de l'art et l'intelligence de ses œuvres.

A côté d'un ouvrage aussi complet, il y avait place, sur l'immense terrain de l'esthétique ouvert aux concurrents de l'Académie, pour des travaux moins heureusement proportionnés, mais non sans valeur. Nous ferons comme le rapporteur de l'Académie, nous accorderons, nous aussi, une mention à l'auteur d'un second mémoire qui s'est également transformé en livre sous ce titre : *les Principes de la science du beau* [1], par M. A. Ed. Chaignet, professeur au prytanée de la Flèche. Nous n'avons pas besoin de l'analyser : le plan est le même; il était donné par le programme. Il a été suivi moins complétement dans l'exécution : c'est le même cadre moins bien rempli. Cependant M. Barthélemy Saint-Hilaire, après en avoir signalé les regrettables lacunes, ne lui a pas ménagé les éloges; il a pensé que l'ouvrage tel qu'il était, avec quelques corrections et additions faciles à faire, « serait utilement publié, et que du moins la science ne perdrait pas un bon nombre d'aperçus nouveaux. » Il y signale de très-belles pages, notamment sur les rapports de la création en Dieu et de la création limitée qu'il a permise à l'homme ; il approuve la théorie qui voit dans le sentiment du beau surtout un acte d'amour, et la discussion de l'auteur sur ce point lui semble un des morceaux les plus distingués et les plus profonds qui aient été inspirés par cette maxime de saint Augustin : *Non possumus amare nisi pulchra*, dans laquelle paraît se résumer tout le système de l'auteur.

1. Durand, in-8; 681 p.

2

Études spéciales sur les beaux-arts : MM. Arsène Houssaye et L. Viardot.

La méthaphysique du beau, l'esthétique, grecque par le nom, plus ou moins allemande par les idées, n'est point le fait de M. Arsène Houssaye et ne va ni à son tour d'esprit ni à ses habitudes de style. Aux idées générales il préfère les faits particuliers, aux règles les modèles, à la science la critique, aux principes leurs applications. Il ne nie pas les concepts *a priori*, les jugements nécessaires, absolus de la raison pure, il ne sait même pas s'il en existe et se soucie fort peu des génies transcendants qui les traduisent pompeusement en systèmes invariables.... pour quelques années. C'est dans cet esprit qu'il a écrit une trentaine d'études sur les principaux artistes sculpteurs, peintres et musiciens du siècle dernier, et il les a recueillies sous le titre un peu ambitieux d'*Histoire de l'art français au dix-huitième* siècle[1].

A cette époque les Parisiens apparaissent à M. Arsène Houssaye comme les héritiers des Athéniens, mais des Athéniens de la décadence, se consolant par la grâce, la vivacité, la souplesse, la mobilité, de l'abaissement des grandes traditions. Quelle variété présente cette nombreuse famille des Coustou, des Bouchardon, des Houdon, des Pigalle, des Watteau, des Chardin, des Greuze, des Vernet, des Boucher, des Fragonard, des David, des Prudhon, etc. ! Comme chacun d'eux marche librement dans le champ si vaste de l'art, sans autre étoile que sa fantaisie ! Comme le sentiment est vif chez ces maîtres qui appartiennent à de trop nombreuses écoles pour en former

1. Plon, in-8 ; 408 p.

une! Mais laissons dire à M. Arsène Houssaye lui-même par quel côté l'art français au dix-huitième siècle l'a séduit :

« Ce que j'aime dans tous ces artistes, c'est la liberté d'esprit. Ils adorent l'antiquité, mais leur amour n'est pas servile : ils déchirent gaiement les pages de la grammaire de l'art.

« Le génie ne reconnaît pas de grammaire : il porte sa doctrine dans son œuvre. Au lieu de subir la loi du passé, il écrit la loi de l'avenir.

« L'art, le grand art, l'art que Phidias, Michel-Ange ont fait divin, n'a pas d'école. L'école, supprimant la passion dans l'homme, supprime l'homme lui-même.... Plantez toute une année un peintre médiocre devant l'école d'Athènes, un sculpteur de seconde main devant la Vénus de Milo, ils n'en feront pas moins des barbouillages honnis dans tous les musées, et des Galatée qui ne descendront jamais du piédestal. Au contraire, un jeune homme qui n'a vu aucun des chefs-d'œuvre consacrés, s'écriera un jour : *Et moi aussi je suis peintre ! et moi aussi je suis sculpteur !* parce qu'il aura vu en lui, dans les mirages de son imagination, apparaître les images du beau comme des défis jetés à son esprit, comme des amorces du monde futur, comme des révélations de l'infini.

« La critique d'art n'a pas d'école non plus. Winckelmann me dit de pleurer comme lui devant l'Apollon du Belvédère, Diderot me dit de rire comme lui de son beau rire attique et gaulois : je n'écoute ni l'un, ni l'autre. Aujourd'hui on sacrifie la Vénus de Médicis à la Vénus de Milo ; dans cent ans, on reviendra à Vénus de Médicis ou on adorera quelque nouvelle divinité de marbre encore ensevelie dans le linceul jaloux de l'antiquité. Le beau est absolu, mais il est divers. »

Voilà, en fait d'art et de critique, la théorie de M. Arsène Houssaye, si l'on peut appeler théorie ce sentiment si vif de la liberté que la science est toujours disposée à confisquer au profit des règles. Voici comment il en retrouve l'application dans les maîtres qu'il aime :

« C'était là l'esprit des sculpteurs et des peintres du dix-huitième siècle. C'est ce qui donne aux œuvres de ce temps trop décrié, je ne sais quelle liberté de touche et quelle gaieté de création qui font pardonner les plus beaux barbarismes. Il n'y

a pas un pédant dans les ateliers. Si on prêche c'est par l'exemple et le sans-souci des règles. On a jeté au feu tous les Portiques. Coustou crée la sculpture française; Santerre soutient qu'il est plus antique avec sa *Suzanne* que Lebrun avec ses *Batailles* d'Alexandre; Watteau invente un monde nouveau; Allegrain fait des chefs-d'œuvre sans le savoir, parce qu'il a horreur des fleurs de rhétorique; Chardin viole la vérité, mais avec l'amour d'un artiste fécond; Greuze crée toute une famille romanesque, toute une épopée domestique; Vernet se fait attacher au mât du vaisseau, non comme Ulysse pour fuir les Sirènes, mais pour voir la mer de plus près; Boucher fait une charmante et spirituelle orgie de sa jeunesse et de sa palette; Vanloo peint des déjeuners de chasse où Boccace et l'Arioste voudraient s'asseoir; Julien, un simple berger de Théocrite, allie comme Prudhon la grâce antique au sentiment moderne; Houdon retrouve Molière et nous conserve Voltaire, ces deux enfants de Paris qui sont tout le génie de la France; David nous joue la pâle et sévère tragédie romaine. Et les architectes! et les graveurs! et les musiciens! Autant d'artistes autant de physionomies. L'école française est créée parce que personne n'allait plus à l'école. »

Peut-être M. Arsène Houssaye exagère-t-il l'indépendance de l'art et l'affranchit-il trop complétement de la tradition et même de la science, dont les enseignements, pour être parfois trop absolus, ne seront jamais inutiles; mais le critique, comme l'artiste, aime à se faire une théorie à sa taille et qui ne gêne en rien les allures naturelles de son esprit. Or rien ne pouvait mieux convenir aux habitudes littéraires de l'auteur de l'*Histoire de l'art français au dix-huitième siècle*, que ce facile et brillant éclectisme qui va recueillant la beauté partout où Dieu l'a éparpillée, comme le dit M. A. Houssaye lui-même, du boudoir au sanctuaire, de la terre au ciel, de la nature à l'homme et de l'homme à Dieu.

Si le spectacle de la variété des œuvres d'art doit enseigner au critique l'éclectisme et l'indépendance, personne au monde ne doit être plus indépendant et plus éclectique

que M. Louis Viardot. Ce n'est à pas un siècle, à un peuple, à une école qu'il s'attache. Il embrasse dans ses études artistiques toutes les écoles, tous les peuples, tous les siècles. Il y a vingt ans qu'il entreprit de parcourir les divers musées de l'Europe, pour en décrire et en comparer les richesses et faire sortir de cette grande exploration une appréciation complète de tout ce que l'antiquité nous a légué de précieux, et de tout ce que toutes les nations modernes montrent avec orgueil comme digne de rivaliser avec l'art antique. Tel est l'objet de la publication qui a pour titre général : *les Musées d'Europe*, et qui comprend aujourd'hui, dans des éditions nouvelles, revues et considérablement augmentées, *les Musées d'Italie*, *les Musées d'Espagne*, *les Musées d'Allemagne*, *les Musées d'Angleterre*, *de Belgique*, *de Hollande et de Russie*, et enfin *les Musées de France*[1].

Chacun des volumes de cette publication se présente modestement comme un *guide* ou *memento* de l'artiste et du voyageur. Mais, malgré leur utilité comme livres de voyage, nous devons leur rendre leur véritable titre, celui d'ouvrages de critique artistique. M. Viardot a résumé lui-même, dans une *introduction* de son premier volume, l'histoire des origines traditionnelles de la peinture moderne en Italie. Quant à l'histoire de l'art lui-même, du moment où, sorti de l'enfance, il manifeste sa fécondité par des monuments répandus dans tout le monde, il serait facile de la faire sortir complète, pleine d'intérêt et d'instruction, de cette longue revue des musées européens. Toutes les collections importantes de l'Italie, de l'Allemagne, de l'Espagne, de l'Angleterre, sont tour à tour l'objet d'un pèlerinage artistique, et notre guide nous arrête avec lui dans chaque ville, selon qu'elle nous offre plus ou moins de richesses. En Italie, nous faisons un plus long séjour à Naples, à Rome, à Florence, à Venise, qu'à

1. Hachette Cie, 5 vol. in-18 d'environ 400 pages, le dernier 500.

Turin ; en Allemagne, Munich nous retient plus longtemps qu'aucune autre capitale ; en Espagne, les musées de la seule ville de Madrid occupent presque la moitié d'un volume ; en Angleterre, les galeries publiques cèdent le pas aux collections et galeries particulières ; en France, les trésors de l'art se concentrent dans les mains de l'État, et le Louvre résume à lui seul une douzaine de musées.

Dans chacune de ces collections, M. Viardot choisit toutes les œuvres de quelque valeur ; il les décrit, il les juge, il les classe ; il remonte à l'artiste, fait connaître sa manière, ses qualités, ses imperfections ; il montre en quoi le tableau ou la sculpture qui représente un nom dans un musée, est digne de cet honneur. Sans préjugés ni parti pris, il fera valoir certaines toiles dont le mérite reste inaperçu, ou il rabattra les exagérations de la vogue au sujet de certains tableaux trop célèbres. On peut voir, par exemple, comment il s'élève contre l'engouement insensé dont a été l'objet cette fameuse *Conception* de Murillo, payée par le Louvre au prix énorme de 615 000 francs. Il se défend de mesurer son admiration à l'importance du sacrifice ; il rappelle combien de toiles plus belles, sur le même sujet, sont dues au pinceau de Murillo, appelé dès son vivant *el pintor de las Concepciones*. Il ne trouve pas que la banalité du sujet soit pleinement rachetée par les mérites de l'exécution. Il voit « les nombreux *repeints* qui déparent cette belle toile jusque dans les groupes d'anges, jusque sur le visage de la Vierge. » Il ne comprend pas pourquoi elle a atteint ce prix exorbitant que n'avaient jamais prononcé les criées d'une vente mobilière. Les excitations de la concurrence ne sont pas ici une explication. Ni l'Espagne ni l'Angleterre ne pouvaient nous envier cette toile, et le musée de Paris n'en avait pas un pressant besoin.

M. L. Viardot a une haute idée des trésors d'art renfermés dans ces galeries de plusieurs kilomètres qu'on appelle le Louvre ; mais ce serait, selon lui, un patriotisme

puéril de prétendre que ce grand musée, si riche qu'il soit, « l'emporte à la fois sur tous ceux de l'univers, qu'il est au grand complet, qu'il réunit toutes les époques, toutes les écoles, tous les genres, tous les maîtres, et qu'il possède les meilleures œuvres des maîtres, des genres, des écoles et des époques. » Il se refuse à tout louer, à tout admirer, à tout exalter. Il croit que le poëte a eu, sans doute, raison de dire :

Plus je vis l'étranger, plus j'aimai ma patrie ;

mais il ne laisserait pas passer sans contradiction cette variante flatteuse :

Plus je vis l'étranger, plus j'admirai la France.

Il sait admirer, mais avec indépendance ; il raisonne l'éloge comme la critique. Il n'expose pas *ex professo* ses principes sur l'art ; mais on sent qu'il en a, et ses jugements particuliers révèlent aussi bien l'intelligence du but de l'art et de ses conditions morales que l'expérience de ses moyens matériels d'exécution. M. L. Viardot croit que le public pris en masse est un assez mauvais juge en matière de goût, que le sentiment du beau est plus rare que celui du bon, et que la foule, dans nos musées, regarde tout, comme disait Diderot, et ne s'entend à rien. Nous ne protestons pas contre cet arrêt ; mais nous croyons que des livres comme ceux de M. Viardot sont bien faits pour en adoucir la rigueur, en multipliant parmi nous les amateurs de goût et les juges éclairés[1].

1. A la critique d'art se rapporte une publication à laquelle nous pouvons négliger de souhaiter la bienvenue, sûr que nous sommes de la retrouver l'année prochaine. Car il s'agit d'un livre périodique, *l'Année musicale* (Hachette, in-18, 1859, 1re année, 340 p.), par M. Scudo, destiné à recueillir annuellement l'histoire de l'art musical, comme *l'Année scientifique* de M. Figuier recueille celle des sciences, *l'Année historique* de M. Zeller celle de la politique, et notre *Année littéraire* celle de la littérature.

PHILOLOGIE. — TRADUCTIONS. — ÉRUDITION. BIBLIOGRAPHIE.

1

Encore les études orientales. — M. Eichhoff.

La littérature et la langue de l'Inde, qui ont pris une assez large place dans notre précédent volume, sont toujours en grande faveur auprès des érudits. Elles semblent même disposées à sortir du cercle un peu étroit des savants de profession pour entrer dans le domaine des études générales. Nous avons montré, l'année dernière, comment les travaux de MM. Muller, Regnier, Fauche, Weber, les faisaient entrer déjà dans cette voie. M. G. Eichhoff tend à populariser la connaissance des grandes œuvres sanscrites, jusqu'ici peu connues du vulgaire, en les comparant à celles d'une antiquité relativement plus voisine de nous et mieux connue, l'antiquité grecque et latine. Tel est l'objet de l'ouvrage intitulé : *Poésie héroïque des Indiens comparée à l'épopée grecque et romaine*[1].

On y trouvera d'abord des aperçus sommaires sur la langue de l'Inde ancienne, sur la poésie lyrique et religieuse et sur la poésie épique et héroïque. Mais la partie principale du livre consiste dans l'analyse avec extraits des grands poëmes indiens, tels que la Râmaïde et la Bhâ-

1. A. Durand, in-8; 388 p.

ratide. Les extraits consistent dans des citations choisies de manière à faire connaître les caractères originaux de chaque œuvre. Ils sont présentés d'abord en prose française, puis, par un retour assez heureux à des traditions que l'on croyait perdues, traduits en vers latins. Voici comment M. Eichhoff essaie de justifier lui-même cette témérité :

« L'hexamètre latin, congénère au mètre héroïque des Indiens, nous a permis une traduction sinon littérale, du moins parfaitement parallèle, fondée sur le même nombre de vers. Son rhythme harmonieux, ses riches épithètes, sa concision expressive et variée, s'adaptent merveilleusement à l'allure du sanscrit et en font, après l'hexamètre grec (que nous n'aurions osé aborder), l'instrument le plus souple et le plus sympathique de transmission d'une langue à l'autre. Combien de fois l'antique barde indien ne se rencontre-t-il pas avec Virgile en expressions comme en pensées, et quel bonheur pour nous de saisir ces rapports et d'emprunter les paroles mêmes du maître! »

Il y aurait beaucoup à dire sur l'emploi de la poésie latine pour rendre la poésie indienne. Malgré l'analogie du mètre, la différence des idées et des objets, du sanscrit au latin, est telle qu'il est bien difficile que le désir de rendre une image originale n'entraîne pas le latin dans des néologismes étrangers, ou que la peur du néologisme n'enlève pas au sanscrit quelque chose de sa couleur locale. Du reste, la traduction française qui accompagne constamment la traduction latine peut lui servir de contrôle pour tous les lecteurs ; quant aux sanscritistes, ils pourront juger facilement les deux traductions au moyen des textes originaux reproduits à la fin du volume. Nous citerons quelques vers, surtout pour montrer avec quel bonheur M. Eichhoff manie le mètre latin. Voici la peinture d'une de ces belles nuits indiennes où le ciel tout entier, reflétant la lumière des étoiles, semble « parsemé d'une subtile poudre

de santal, » *pulvere roseo*, dira tout simplement le traducteur :

Dum lente placidas narrando ducimus auras,
Nox ruit, et medio volvuntur sidera lapsu ;
Jam tacet omnis ager, pecudes pictæque volucres,
Et juga sylvarum et montes umbrantur opaci.
Undique resplendet stellis ardentibus æther,
Pulvere seu roseo conspersus ; et ecce soporis
Alma parens radios diffundit luna serenos,
Arentemque siti gelida face temperat orbem.

Voici une autre image très-favorable à l'interprétation latine : Râma, voulant tendre un arc immense, le brise avec fracas :

Ille levat digitis immensi ponderis arcum
Subridens nervumque aptat conamine nullo.
Ut veró ingentem compressa tetendit in orbem
Cornua, vi subita disrumpitur arcus, et auras
Horrendo stridore ferit ; seu prona minaci
Monte cadens Indræ reboet sub fulmine rupes.

Veut-on voir comment les noms hindous, légèrement modifiés, s'enchâssent dans le vers latin, en voici quelques exemples :

Indrajiti minitans ingentem Lacmanus arcum
Contrahit aure tenus.

Ramus adit Ravanam, Ravanas premit impete Ramum
Efferus.

Indras cœlipotens, sontum quæsitor Iamas,
Ignisque et Ventus, rectorque Varunus aquarum,
Largitor Cuverus opum, septemque Triones
Advenere...

Voici enfin l'exemple d'une image propre à la littérature indienne. Il s'agit du départ d'Arjuna sur le char d'Indra.

Divino Arjunas curru de vertice montis

Emicat impavidus, purasque elatus in auras
Terrigenis ignota sequens mortalibus, æquor
Cernit in exhausto rutilum fulgore rotarum.

Ce dernier vers, plus harmonieux que clair, veut dire que, dans ces régions inaccessibles, Arjuna « trouve des myriades de chars étincelants. » Plus loin, vient une de ces énumérations qui caractérisent la poésie indienne : « Auprès d'eux, les Gandharvas, les Guhyakas, les gracieuses Apsârâs, les Rishis couronnées de lumière. » Tous ces noms disparaissent des hexamètres latins, où il faut avouer qu'ils feraient assez mauvaise figure. Mais toutes les fois que la poésie sanscrite et la poésie latine présentent d'intimes analogies, M. Eichhoff, grâce à ce système de traduction rhythmique, les fait ressortir avec un rare bonheur.

2

Les traductions en prose. Horace et M. Jules Janin.

Ce serait ici le lieu d'ouvrir un chapitre spécial pour les traductions qui, ne rentrant pas dans un genre déterminé, ne trouvent pas leur place dans les précédents chapitres. Quelques-unes peuvent être de véritables monuments par l'importance ou l'étendue des productions étrangères qu'elles font passer dans notre langue; telles sont les deux traductions parallèles des *Œuvres de Schiller* et des *Œuvres de Goethe*, entreprises, la première, par M. Ad. Regnier[1], la seconde, par M. Jacques Porchat[2]. Chacune d'elles, commencée il y a deux ans à peine, est, à l'heure qu'il est, en grande partie achevée ou sur le point de l'être. Les derniers volumes nous donneront l'occasion de revenir sur l'ensemble de ces deux belles publications, comme

1. Lib. Hachette, t. I-VI.
2. Même libr., in-8; t. I-VII.

sur celles que nous avons eu l'occasion de signaler en passant dans nos diverses études[1].

Aujourd'hui, parmi les traductions de l'année, une seule nous arrêtera, ce sera celle des *Œuvres d'Horace*, par M. Jules Janin[2]. Le nom du traducteur, l'élégance d'une double édition elzévirienne, l'accueil empressé du public, les éloges hyperboliques des confrères de l'illustre critique, tout nous fait une loi de ne pas laisser inaperçue cette mille et unième traduction en prose de l'aimable poëte que Voltaire a si dignement célébré :

Écrivons, jouissons, vivons, mon cher Horace.

M. Jules Janin paraît aimer Horace tendrement. Il a cela de commun avec beaucoup de gens de goût. Il s'en inspire quelquefois dans ses critiques, et c'est la plus saine de ses inspirations ; il l'a souvent cité en détail, et le latin dont il émaille volontiers sa prose, lui a valu des épigrammes dont Horace était la cause innocente. En le citant, il le traduisait déjà, et je me souviens que les latinistes de profession lui reprochaient de se permettre, en francisant son auteur favori, des libertés grandes; ils trouvaient que son amour pour Horace, si sincère et si profond qu'il fût, n'en était

1. La traduction est un puissant moyen d'échanges intellectuels entre les nations : c'est par elle que les étrangers s'initient à notre civilisation plus encore que nous à la leur. Si notre cadre nous permettait de parler du rayonnement extérieur de notre littérature, nous aurions à signaler particulièrement les efforts de deux frères arméniens, MM. Calfa-Yousouf-Bey, pour populariser nos chefs-d'œuvre parmi leurs compatriotes. Déjà ils ont publié dans la langue arménienne, souvent avec le français en regard, le *Télémaque*, l'*Éducation des filles*, *Paul et Virginie*, les *Harmonies* de Lamartine, etc.; sans compter le *Dictionnaire* des deux langues, des *Guides*, et un journal littéraire, rédigé moitié en français, moitié en arménien, *la Colombe du Massis*.

2. Libr. Hachette, in-24, format elzévirien, 380 p., avec ou sans 25 illustrations photographiques. 1re et 2e éditions.

pas moins une passion malheureuse. Aujourd'hui ce n'est plus en passant, par citations et par bribes, que M. Jules Janin nous livre Horace; il l'embrasse tout entier; il le présente avec amour dans toute son œuvre; il le patronne auprès du public, dont il est lui-même l'enfant gâté; il veut faire rejaillir sur d'immortelles poésies une partie de cette faveur mondaine assurée depuis trente ans à son brillant caquetage. Car, pour traduire Horace, M. Jules Janin n'a pas cru devoir changer de style. Il interprète une ode, une satire, une épître, comme il traduit dans un feuilleton la comédie, le vaudeville ou le drame du jour, avec tout le sans façon de la causerie.

Il suffit d'ouvrir ce charmant petit volume elzévirien, qui est censé contenir les *Œuvres d'Horace*, pour voir que ce n'est pas ici une traduction, mais une imitation des plus libres. Nulle part le mot n'est rendu; rarement la pensée; le texte n'est, si j'ose dire, qu'un prétexte, et l'on voit sans cesse le soi-disant traducteur s'échapper par la tangente dans les à peu près et les analogies. Il traite Horace comme celui-ci recommande aux modernes de traiter les anciens, quand on leur emprunte un sujet.

Publica materies privati juris erit si
Non circa vilem patulumque moraberis orbem,
Nec verbum verbo curabis reddere, fidus
Interpres.

A cette liberté d'interprétation, dont la citation qui précède fournirait déjà une preuve[1], il faut ajouter la différence, le contraste que présente sans cesse le style du tra-

1. Voici, en effet, comment M. J. Janin traduit ces trois vers et les deux suivants : « Mais alors, diras-tu, le sujet n'est pas neuf!... » *Qu'importe s'il devient ton propre bien, à force de génie!* Eh! tant pis pour le maladroit qui tourne sottement dans le cercle banal. Délivrez-moi du servile interprète qui s'amuse à copier une œuvre dont il ne peut plus se tirer, d'abord par fausse honte, et bientôt parce que l'œuvre même est devenue un labyrinthe sans issue.

ducteur avec celui du modèle. M. Jules Janin peut avoir, comme critique, comme romancier, comme causeur, des qualités ou d'aimables défauts qui expliquent ses longs succès; mais il n'a, comme écrivain, aucun rapport avec son cher poëte. Horace a quelquefois de l'éclat, mais plus souvent du nerf, de la concision, de la sobriété; il a surtout une précision et une propriété de langage singulières. M. Jules Janin, au contraire, aime l'exubérance, les accumulations de mots et d'épithètes, la surcharge d'ornements; il préfère l'ampleur des draperies à l'élégance du geste ou de l'attitude; il ne dédaigne même pas cet assemblage de lambeaux d'étoffes *voyantes* dont Horace parle avec tant de mépris :

Purpureus, late qui splendeat, unus et alter
Assuitur pannus[1].

Une des qualités exquises d'Horace est d'avoir toujours le ton qui convient au sujet; noble, élevé, pompeux, au besoin, dans l'ode, son style est simple, avec gravité ou finesse, dans la satire; familier dans l'épître; la variété de ses mouvements n'a rien de heurté; son aimable négligence ne descend jamais au trivial; s'il élève la voix, il ne la grossit pas jusqu'à l'emphase. Sa souplesse lui permet toutes les qualités du style, son goût délicat le préserve de tous les défauts où nous jette la recherche du bien : *Decipimur specie recti*[2]. Aussi, dans ses changements de ton,

1. Voici encore comment M. J. Janin traduit ce vers et surtout le rattache à celui qui précède (Inceptis gravibus plerumque et magna professis) : « *Il ne suffit pas* d'entreprendre un grand poëme solennel, *dont le fronton* promette un monument, *pour se contenter de déployer* au hasard quelques lambeaux d'une pourpre *impuissante à dissimuler le vide et la vanité de l'œuvre.* » Que de choses ici qui ne sont pas dans Horace! que de choses dans Horace qui ne sont pas ici! Et toutes ces différences pour deux vers et demi, cités sans préméditation.

2. Trois petits mots que M. J. Janin traduit par cette grande phrase: « *Nous sommes.... les dupes de notre inquiétude pour une certaine perfection qui nous échappe et qui nous trompe.* » Quel commentaire!

jamais de dissonances; toutes les nuances de son style se fondent dans une gracieuse harmonie. Voilà l'Horace, le cher Horace, comme dit Voltaire, que nous aimons tous; celui sans doute que M. Jules Janin aime comme nous, mais celui de tous les écrivains auquel il ressemble le moins, celui qu'il ne pouvait reproduire fidèlement sans subir lui-même une profonde métamorphose.

Il a mieux aimé la faire subir à son modèle, et au lieu de prendre les divers tons de l'auteur ancien, il a préféré lui prêter partout le sien propre. Souvent il donne à l'ode légère une familiarité qui ne laisse pas même soupçonner la poésie lyrique : « Fils des rois étrusques, dit Horace à Mécène[1], *on* a mis en réserve en votre honneur *certain vin.... On* a des couronnes de roses et des parfums pour vos cheveux. » Il dit à Lydie : « Eh! Lydie! *on nous laisse dormir* à ces fenêtres closes; où sont-ils les amoureux qui frappaient à tout briser? Ta porte et ton seuil *sont devenus une paire d'amis*[2]. »

La méthode constante de M. J. Janin est de remplacer le mouvement soutenu de la poésie par une sorte de sautillement continuel qui multiplie à plaisir les points d'exclamation. Voici la première strophe de l'ode *Jam satis terris nivis*, etc. : « Assez de neige! assez de grêle! Ah! trop longtemps cette main pleine d'éclairs a pesé sur la ville éternelle. Que de temples frappés de la foudre et de nations aux abois! » La pitié pour l'ombre errante du savant Archytas s'exprime ainsi : « *Archytas, est-ce vous?* Vous saviez la mesure exacte de la terre et des mers; *au besoin, vous auriez dit le nombre* innombrable des grains

1. Livre III, ode XXIX.
2. Voici la strophe latine :

> Parcius junctas quatiunt fenestras
> Ictibus crebris juvenes protervi;
> Nec tibi somnos adimunt; amatque
> Janua limen;

de sable, et, *parce qu'on vous a refusé* l'aumône d'un peu de terre, vous restez enchaîné sur le rivage de Matine! *O vanité de la science*[1] *!* » Vous chercheriez vainement dans le latin le prétexte de la maxime et des interjections suivantes : « A qui n'a rien pas de naufrage; une barque à deux rameurs passe et m'emporte à travers les écueils de l'Égée. O le vent tiède! ô la claire étoile des deux frères Castor et Pollux[2]! »

M. J. Janin aura pris ce système de sursauts et de soubresauts pour la forme naturelle de la poésie lyrique. Toutes les odes ont chez lui cette allure vagabonde. Ce vers assez grave de ton,

Dicam et Alcidem puerosque Ledæ,

se transforme ainsi : « Une strophe pour Alcide! une autre aux enfants de Léda! » Voyez ensuite cette formule si simple : *Dubito an memorem prius ;* voici ce qu'elle devient : « Maintenant, muses, un conseil? Qui viendra le premier « dans nos cantiques[3]? »

Mais quittons les odes. Dans les plus simples préceptes littéraires de l'*Art poétique* vous retrouverez ce style qui danse toujours; le repos même est traduit par le mouvement perpétuel. Voici deux vers bien calmes :

Serpit humi tutus nimium timidusque procellæ,
Qui variare cupit rem prodigialiter unam, etc.

La traduction les anime de cette façon : « Si je redoute

1. Te maris et terræ numeroque carentis arenæ
Mensorem cohibent, Archyta,
Pulveris exigui prope littus parva Matinum
Munera.

2. Voici les trois vers ainsi travestis :

Tunc me, biremis præsidio scaphæ,
Tutum per Ægœos tumultus
Aura feret geminusque Pollux.

3. Liv I, ode XII.

un peu trop la tempête *et l'orage, ah! malheureux! me voilà dans l'ornière*, et j'y rampe! *Hélas! le danger n'est pas moindre* à courir après le merveilleux. » Quand Horace a lui-même, plus de vivacité, la prose de son traducteur est exposée à prendre le mors aux dents. Témoin l'épître à Mécène, où le poëte raconte à son bienfaiteur ce que le crieur Vulteïus Ménas est devenu par les bontés de l'avocat Philippe. Il faut voir comment se transforment ces deux vers :

Quem simul aspexit scabrum intonsumque Philippus :
« Durus, ait, Vultei, nimis attentusque videris
Esse mihi. »

« *Hélas! le citadin à la barbe élégante, aux cheveux bien frisés, aux ongles luisants, ressemblait à un échappé des Petites-Maisons.*—« *Bonté divine*, s'écria Philippe, *ami Ménas*, « *comme vous voilà fait!* M'est avis que vous êtes trop dur « à vous-même, *et que vous vous laissez mourir de faim!* » C'est ainsi que partout, dans les épîtres comme dans les odes, nous retrouvons la même liberté de paraphrase et le même style qui n'est nulle part celui d'Horace.

Mais il nous faut citer un exemple un peu plus long de cette continuelle métamorphose. Je prends, au hasard, comme toutes les citations qui précèdent, le passage de l'*Épître aux Pisons*, où le poëte nous expose, avec tant de bon sens et d'éclat à la fois, les révolutions inévitables du langage :

Qui donc refuse à Virgile, à Varius, les droits que Rome accordait à Cécilius, à Plaute? Et pourquoi serai-je blâmé d'ajouter mon obole *à tant de richesses*, quand Ennius et le vieux Caton sont *regardés à bon droit comme les bienfaiteurs* du langage maternel, qu'ils ont agrandi *et rajeuni* par *tant d'utiles découvertes?* Il est permis, *de toute éternité, d'ajouter à la langue* un mot frappé de l'empreinte *de son génie et* de l'heure présente.

1. Liv. I, épît. VII.

A l'exemple des feuilles, *ornement de la forêt*, qui tombent, la plus ancienne *entraînant les plus récentes, à mesure que va* l'année à son déclin, les mots d'une langue arrivent à la caducité, *l'un poussant l'autre*...; ils ont leur jeunesse, ils ont leur âge mûr, *ils meurent à leur tour*.

Nous et nos œuvres, la mort est là *qui tient sa proie. Ah!* vous creusez un port, où Neptune *apaisé* arrache à l'aquilon la flotte *en danger de périr!* Vous forcez le marais battu de la rame à porter la charrue, à se couvrir de moissons nourricières; vous avez détourné le torrent dévastateur; *de son lit vous avez fait un champ de blé*, et *vous comptez*, *faibles mortels*, que ces ouvrages, dignes des rois, *vont défier les siècles!* Ils mourront.... A plus forte raison les langues ne sont pas éternelles[1].

Avec un pareil système de liberté dans la forme, il ne peut guère être question de l'exactitude quant au sens. Les gens du métier disent entre eux que M. J. Janin prête aussi généreusement ses idées au cher Horace que son style; ils disent que dans la première édition surtout il s'était montré à cet égard d'une libéralité sans mesure. Nos citations, empruntées à la seconde édition, déjà très-mitigée, suffisent pour faire voir ce que devient souvent la pensée au milieu de toutes ces broderies. D'ailleurs, j'avouerai que, dans l'espèce, une question de plus ou de moins me touche peu. Il faut prendre les livres pour ce qu'ils sont, sinon pour ce qu'on les donne. Du moment

1. Voy. Horace, *Art poétique*, vers 53-69. Nous appelons surtout l'attention sur la traduction de ces deux vers :

Ut sylvæ foliis pronos mutantur in annos,
Prima cadunt, ita verborum vetus interit ætas,

et sur celle de cet hémistiche :

Mortalia facta peribunt.

Le vers :

Seu cursum mutavit iniquum frugibus amnis

est aussi singulièrement transformé. On dirait que le traducteur, qui a déjà rendu *iniquum* par *dévastateur*, a fait ainsi le mot à mot du reste : *mutavit*, a changé, *cursum*, son cours, *frugibus*, en moissons. De là le français : De son lit vous avez fait un champ de blé.

que la traduction des *Œuvres d'Horace* n'en est, évidemment et de parti pris, qu'une imitation, laissons M. J. Janin modifier à son aise la pensée avec la forme, ajouter, retrancher, abréger, commenter sans scrupule; considérons sa traduction comme une suite de causeries dont Horace fournit le fond. Dans le nombre des lecteurs pour lesquels le style sans gêne du célèbre feuilletoniste a tant de charme, il en est que la concision du texte peut effrayer et que rebuterait la sobriété d'une traduction plus fidèle. Ceux-là sauront gré à M. J. Janin de leur avoir rendu l'aimable Horace accessible sous une forme qui, bonne ou mauvaise, leur est familière. Ce vers, « plein de grâce et de sens, » laissera encore dans la prose la plus libre quelque chose de lui-même. Ce « vin vieux, qui rajeunit les sens, » peut avoir moins de parfum, sans cesser d'être une liqueur saine et fortifiante. Horace ne devait que perdre à passer en feuilleton; mais le feuilleton avait tout à gagner à s'inspirer d'Horace[1].

1. Comme nous ne voulons pas que nos lecteurs n'entendent qu'une cloche, voici, pour leur donner une idée des sons flatteurs que les collègues du « prince des critiques » ont fait retentir à ses oreilles, les éloges sans restriction adressés à la traduction des *OEuvres d'Horace* par un des écrivains les plus distingués de *la Presse*, M. Paul de Saint-Victor :

« Tout y est souffle et clarté, chaleur et fraîcheur, mouvements et sourires. La langue morte du poëte se remet à parler avec la volubilité de la vie. Le style si souple de M. J. Janin s'est assoupli encore pour suivre les évolutions de ces rhythmes sveltes ou graves, nombreux ou rapides, qui tantôt rappellent l'allure du Romain drapé dans sa toge, tantôt la démarche aérienne et glissante des divinités. Les tours imprévus, les saillies soudaines, les transitions brusques qui font des poëmes d'Horace autant de ravissants labyrinthes sont reproduits avec une facilité spontanée. La copie est d'une ressemblance surprenante; elle est libre pourtant et peu littérale. Ce n'est pas la robe liturgique collée servilement aux formes du dieu; c'est la draperie agitée qui voltige autour de son corps et participe à sa vie sublime. L'expression a des bonnes fortunes continuelles : il ne fallait rien moins qu'une plume rompue à toutes les ruses du langage pour s'assimiler à ce qu'un critique ancien appelle « le bonheur curieux, » le *curiosa felicitas* de

3

L'érudition à sa source : *le Journal des savants.*

L'érudition, en France, trouve à la fois son sanctuaire et ses archives vénérables dans l'institution du *Journal des savants*. L'origine de ce célèbre recueil remonte à près de deux siècles. C'est en 1664 que Denis de Salo, conseiller au parlement de Paris, obtint le privilége qui en autorisait la publication. Le premier numéro parut l'année suivante, sous ce titre :

JOURNAL
DES
SÇAVANTS
Du lundy v Janvier MDCLXV.
Par le sieur DE HÉDOUVILLE.

Hédouville était le pseudonyme du modeste conseiller, qui faisait ainsi appel, dans le second numéro, à toutes les communications propres à améliorer la savante feuille : « Ceux qui auront advis à donner pour la perfection de ce journal, pourront s'adresser à M. Roussel de Hédouville, demeurant rue de Montorgueil, à l'enseigne du *Cheval blanc.* » Un avertissement, nous dirions aujourd'hui le *prospectus*, faisait connaître quelle serait la composition de ce journal, dont « le dessein était de faire sçavoir ce qui se passe de nouveau dans la République des lettres. » Comme à cette époque le domaine de la science humaine n'était pas encore divisé, morcelé en spécialités, le *Journal*

la langue d'Horace. Ce n'est point par des calques pénibles que M. Jules Janin saisit la couleur et la vie du texte, mais par des équivalents qui sont des trouvailles. Au trait latin répond une saillie française, à la métaphore romaine une rapide image, à l'idiotisme antique une tournure gauloise. C'est un vif et fréquent échange de ce que les deux langues ont de plus rare et de plus exquis. »

des savants avait pour caractère l'universalité. « On taschera de faire en sorte qu'il ne se passe rien dans l'Europe digne de la curiosité des gens de lettres qu'on ne puisse apprendre par ce journal. » Aussi comprenait-il, avec l'analyse des livres de toute nature imprimés dans l'Europe entière, « les expériences de physique et de chymie..., les nouvelles descouvertes dans les arts et dans les sciences, les inventions utiles ou curieuses que peuvent fournir les mathématiques, les observations du ciel..., et ce que l'anatomie pourra trouver de nouveau dans les ani maux. » Ajoutez les éloges nécrologiques des écrivains avec le catalogue de leurs ouvrages, et enfin les décisions des tribunaux séculiers et ecclésiastiques, les censures de Sorbonne et des autres universités, et vous comprendrez l'importance, à son origine, d'un recueil que Voltaire appelle « le père de tous les ouvrages de ce genre, dont l'Europe est aujourd'hui remplie et dans lesquels trop d'abus se sont glissés, comme dans les choses les plus utiles. »

On conçoit tout ce que le *Journal des savants* peut offrir de richesses. Rédigé de tout temps par les membres les plus éminents des différentes classes de l'Institut, ou du moins sous leur direction et leur perpétuel contrôle, il contient sur chaque matière ce que la science a de mieux assuré, sinon de plus hardi. Mais il est assez difficile de retrouver, au milieu d'une si grande variété de travaux, ceux qui peuvent se rapporter à tel ou tel ordre de recherches, et bien des trésors peuvent rester enfouis dans ces glorieuses catacombes, faute d'un guide qui vous mette sur leur trace. Il fallait au *Journal des savants*, ce recueil des arrêts de la science, sujets à cassation comme ceux de la justice, un de ces répertoires comme on en dresse pour les grands recueils de jurisprudence. C'est ce qu'un savant courageux, M. Hipp. Cocheris, a exécuté pour la période la plus récente, sous ce titre : *Table mé-*

thodique et analytique du Journal des savants, *depuis sa réorganisation en* 1816 *jusqu'en* 1858 *inclusivement*, précédée d'une *Notice historique* sur ce journal, depuis sa fondation jusqu'à nos jours[1].

Grâce à ce travail, un article quelconque, inséré pendant toute cette période dans le *Journal des savants*, sera toujours facilement retrouvé par celui qui a besoin de le consulter. On peut également le découvrir et par le nom de l'auteur et par le sujet traité ; car cette *Table méthodique et analytique*, qui dépouille régulièrement tant de travaux, se trouve dépouillée elle-même par une table générale alphabétique des noms d'hommes et de choses. Vous pouvez donc embrasser d'un coup d'œil la suite de tous les articles sur un même point de théologie, de philosophie, de jurisprudence, d'économie politique, d'histoire, de géographie, d'archéologie, de littérature, de linguistique, des beaux-arts, des sciences physiques, naturelles ou mathématiques. Vous pouvez, par exemple, voir tout ce qui s'est écrit pendant quarante-deux ans dans ce recueil sur le bouddhisme et le brahmanisme, sur le cartésianisme, sur le droit romain, sur l'histoire générale de France ou sur les chroniques de telle ou telle province, sur les monuments pélasgiques ou les inscriptions cunéiformes, sur le sanscrit ou le chinois, sur l'architecture ou la peinture à telle ou telle époque, sur la minéralogie, la zoologie, la médecine ou la mécanique céleste. Si vous aimez mieux aller directement aux auteurs, la seconde table vous indiquera toute la succession des travaux érudits de M. Hase, de Daunou, de Letronne, des Quatremère, celle des recherches scientifiques de MM. Libri, Flourens, Biot ou de Magendie, et de Fréd. Cuvier, celle enfin des articles littéraires ou artistiques de MM. Vitet, Cousin, Villemain ou Sainte-Beuve. Quand on songe à ce qu'il faut de temps et

1. A. Durand, in-4; LXIII-368.

de patience pour dresser avec exactitude de tels catalogues, on ne saurait témoigner trop de reconnaissance aux savants modestes qui se consacrent, comme M. Cocheris, à un labeur aussi ingrat qu'utile, et qui, bien que capables de montrer par des ouvrages personnels leur propre savoir, se bornent à rendre accessible à tous le savoir des autres [1].

4

La bibliographie. M. Brunet, *le Journal de la librairie*, M. Ch. Reinwald.

Il est une classe d'érudits laborieux, modestes, dont les travaux, ordinairement sans gloire, présentent un intérêt égal de curiosité et d'utilité pratique : nous voulons parler des bibliographes, auxquels nous ferons un jour ou l'autre, dans cette revue, la place que leurs publications méritent. Toute la littérature leur doit de la reconnaissance. Grâce à leur travail infatigable de dépouillement et de classe-

1. Ce serait s'éloigner beaucoup de l'objet d'une revue littéraire que de suivre les érudits sur le terrain quelquefois mouvant de leurs recherches et de résumer ici l'historique de leurs découvertes, si intéressantes qu'elles soient, ou des contestations auxquelles elles donnent lieu. Nous ne parlerons donc pas de tout le monde historique et littéraire que peut révéler l'interprétation de systèmes antiques d'écriture jusqu'ici indéchiffrables. Nous n'avons rien à voir aux discussions sur les caractères cunéiformes. Nous voulons bien que ces hiéroglyphes assyriens aient trouvé dans M. Oppert leur Champollion. Pour nous, de telles découvertes ne commencent à compter que le jour où elles se traduisent par la révélation de monuments de poésie ou d'histoire. Disons seulement, en passant, que les assyriologues n'en sont pas encore là, si l'on en croit l'*Examen critique du déchiffrement des inscriptions cunéiformes assyriennes*, par M. Ch. Schœbel (Challamel, in-8, 47 p.), qui réduit à bien peu de chose les résultats de la fameuse expédition scientifique en Mésopotamie. M. Schœbel se fait volontiers la hache des systèmes de nos savants académiciens, comme le prouve encore son *Mémoire sur le monothéisme primitif attribué par M. Renan à la seule race sémitique* (in-8, 70 p.), à l'occasion d'une discussion célèbre.

ment, il est facile au biographe de recomposer la série des écrits d'un auteur ; au savant, au chercheur, de retrouver sur un sujet donné les ouvrages qui peuvent servir de point de départ ou de base à leurs propres études ; au simple amateur de livres de se former en connaissance de cause une bibliothèque, au libraire, enfin, d'exercer avec intelligence un commerce qui touche de si près aux intérêts intellectuels. Tels sont les services que rendent de belles et importantes publications, comme le *Manuel du libraire et de l'amateur de livres*, de M. G.-Ch. Brunet, véritable monument de bibliographie, dont une nouvelle édition, entreprise en 1860, nous permettra prochainement de dévoiler à nos lecteurs toutes les richesses[1].

Ces divers avantages, on pouvait les retirer des anciennes tables si variées et si bien faites du *Journal de la librairie*, selon des traditions malheureusement abandonnées depuis que ce journal, par une combinaison favorable pourtant aux améliorations, est passé des mains d'un éditeur particulier sous la direction du cercle de MM. les libraires. Depuis trois ans, cette publication si précieuse, ce *Moniteur officiel* de la bibliographie française, a dû à son administration nouvelle, plus riche et plus puissante, des progrès réels, un agrandissement de format, un accroissement sensible d'indications bibliographiques et de documents utiles, et surtout une exécution typographique plus belle ; mais elle a perdu une chose que le savant, l'amateur de livres, le libraire même doivent préférer à tous les embellissements, son système de tables. Ces trois répertoires, si bien disposés pour faciliter les recherches et conduire soit de l'auteur au livre, soit du livre à l'auteur, soit enfin du sujet traité au livre et à l'auteur à la fois, ont été remplacés, depuis trois ans, par

1. F. Didot frères, cinquième édition, t. I, in-8 ; 2 parties.

une table unique, qui, contenant pêle-mêle des noms d'auteurs et des titres d'ouvrages, peut remplir à la rigueur les deux premiers objets. Mais qui nous rendra la *Table systématique*, cette classification si instructive des produits de la pensée? Qui nous montrera maintenant le mouvement et les fluctuations de l'esprit public, attestés par la prédominance de tel ou tel genre de publications? Où se porte de préférence le goût du jour? La poésie, les œuvres de fantaisie, le roman, la critique littéraire, l'histoire, la géographie, la philosophie, l'esthétique, l'érudition, les recherches savantes, toutes les variétés, en un mot, de la littérature ou de la science gagnent-elles ou perdent-elles du terrain? Sont-elles, suivant l'expression à la mode, *en hausse* ou *en baisse?* Voilà ce que la *Table systématique* de l'ancien *Journal de la librairie* nous faisait connaître.

On pourrait dire à son temps, par une variante d'un célèbre axiome gastronomique : « Dis-moi *ce que tu lis*, je te dirai ce que tu es. » Eh bien! que lit notre époque? Auteurs, libraires, que servez-vous, que vendez-vous, pour sa consommation intellectuelle, à ce monstre aux mille et mille têtes qu'on appelle le public? La statistique nous fait connaître par des tableaux ingénieux toutes les variations de la production nationale et les relations mobiles des objets de toute catégorie dévorés par une grande ville, comme Paris ou Londres; et vous trouveriez inutile ou sans intérêt de nous révéler, par l'étude comparée des diverses productions de l'intelligence, les entraînements, les besoins, les caprices mêmes qui constituent la situation morale de l'époque! Au nom de la statistique, aujourd'hui en si grande faveur, rendez à la *Bibliographie de la France* sa *Table systématique*.

Nous la réclamons surtout dans l'intérêt des recherches savantes, dans l'intérêt des amateurs de livres et même des libraires. Je prendrais volontiers à partie les membres les plus expérimentés du cercle, qui en compte de si ha-

biles, pour leur demander ce qu'ils répondraient aux questions suivantes : « Quels sont les livres les plus importants qui ont paru, dans ces trois dernières années, chez les divers éditeurs, sur *le Spiritisme*, *le Merveilleux*, *les Tables tournantes*; sur *la Propriété littéraire*; sur *la Révolution française*; sur *l'Hygiène publique*; sur *la Chasse* ou sur *la Pêche*; sur *l'Histoire du théâtre*; sur *la Franc-maçonnerie*; sur *les Ordres monastiques*; sur *les Femmes*, *l'Amour*, *la Passion du jeu*; sur *les Démolitions de Paris*; sur *les Questions politiques*, *sociales*, *religieuses* du jour; sur *le Drainage*; sur *la Vie pratique*; sur *l'Éducation*, *les Études*, *l'Université*; sur les objets de toute nature qui peuvent à chaque instant donner lieu à des préoccupations, à des recherches, à des demandes ou à des commandes de livres? » L'expérience la plus consommée, la meilleure mémoire ne suffisent pas pour répondre à ces questions; avec la *Table systématique* de votre *Journal*, vous aviez sous la main une réponse toute prête.

Mais c'est trop insister. Je ne doute pas que la nouvelle administration ne nous rende un jour ce précieux complément d'une publication qu'elle a trop à cœur de perfectionner, pour en amoindrir l'utilité. Sans doute, c'est un long et rude travail que ce classement de livres si nombreux et si divers; mais il n'est pas sans compensations, et les bibliographes qui l'ont exécuté jusqu'en 1857, y ont souvent attaché assez de prix pour vouloir le signer : MM. Merlin, Champagnac, Rabutaux, etc., ont dû en partie à la rédaction de cette table importante l'honorable notoriété de leur nom. Une tâche plus lourde sera de combler, par une table générale, la lacune de ces trois ou quatre années pendant lesquelles la *Bibliographie de la France* aura été privée de son principal répertoire; le Cercle de la librairie ne l'en accomplira pas moins. Son honneur y est engagé : il ne peut ni laisser déchoir entre ses mains une publication qui compte cinquante années

d'existence, ni s'exposer à voir un particulier entreprendre ce travail et payer ainsi à la bibliographie les dettes de la corporation[1].

Déjà une publication privée nous offre depuis trois ans une partie des services que le journal officiel négligeait de rendre : le *Catalogue annuel de la librairie française*, par M. Ch. Reinwald[2], est, pour les indications bibliographiques, une réduction, un abrégé du *Journal de la librairie*; mais il ne se borne pas à enregistrer dans l'ordre alphabétique des auteurs une liste encore très-considérable de livres nouveaux, avec les indications les plus importantes, il contient aussi, dans les limites qu'il s'est imposées, cette fameuse *Table systématique* dont l'absence nous paraissait tout à l'heure si regrettable. Ici nous voyons d'un coup d'œil la part que peuvent revendiquer, dans les nouveautés de l'année, toutes les branches de la littérature et du savoir : la théologie, la philosophie, le droit, l'économie politique, le commerce et les finances, l'histoire, la politique, la biographie, la géographie et les voyages, les diverses œuvres littéraires, la médecine, les sciences naturelles et mathématiques, la technologie, les beaux-arts et l'archéologie, la philologie, l'éducation; enfin, sous le titre de *Divers*, les ouvrages qui échappent à toute classification. On ne peut qu'applaudir à la pensée qui a inspiré M. Reinwald; son *Catalogue annuel*, sans avoir la pré-

1. Au moment de mettre sous presse, nous apprenons que le Cercle de la librairie a décidé de reprendre la publication de la fameuse *Table systématique*. Nous avions donc raison d'espérer dans le dévouement éclairé des membres qui le composent, et nous applaudissons à leur résolution. Les considérations qui précèdent ne seront pas inutiles si elles peuvent contribuer à en faire prendre une seconde, celle de combler par une table générale des trois dernières années une regrettable lacune.

2. Ch. Reinwald, in-8, années 1858, 1859 et 1860; 3 vol. de 288, 328 et 280 pages.

tention de rivaliser avec le *Journal de la librairie*, dont il a l'honneur pourtant de combler une lacune, répond, dans une mesure très-convenable, aux besoins de l'amateur de livres et du libraire, et ne peut que contribuer à répandre parmi nous les connaissances bibliographiques [1].

5.

Les dictionnaires : les mots, les choses, les idées. MM. Dupiney, de Vorepierre et Boissière.

Qu'on me permette de parler ici de simples dictionnaires, malgré le reproche qui m'a été déjà fait par quelques critiques de ne pas partager leur dédain systématique pour ces sortes de travaux. Je pourrais les renvoyer aux belles pages que Fénelon consacre à ce chapitre dans sa magnifique *Lettre à l'Académie française*. Il en est des dictionnaires comme des autres ouvrages de seconde main. Si l'on ne doit voir dans le plus grand nombre que des reproductions insignifiantes de travaux antérieurs, quelques-uns peuvent être dignes d'attention et d'éloges. Ils peuvent se recommander, à part leur incontestable utilité, par des mérites qui révèlent chez l'auteur une valeur personnelle. D'ailleurs je ne vois pas qu'un dictionnaire de la langue française soit indifférent à la littérature, ni qu'une encyclopédie universelle où tous les genres de poésie et d'éloquence ont leur place, soit étrangère à notre histoire littéraire.

C'est à ces divers titres que nous n'hésitons pas à signaler ici l'immense travail publié sous le titre de *Dictionnaire français illustré, et Encyclopédie universelle*, par M. Ber-

1. C'est aussi le résultat obtenu par une autre publication que nous avons déjà eu occasion de signaler, le *Bulletin international du libraire et de l'amateur de livres* (Hachette et Cie, mensuel). Voy. t. II de *l'Année littéraire*, p. 340.

thet-Dupiney de Vorepierre[1]. Destiné, dans la pensée de l'auteur, « à tenir lieu de tous les vocabulaires et de toutes les encyclopédies, » cet ouvrage contient deux parties très-distinctes, la partie lexicographique et la partie encyclopédique. La première ressemble aux dictionnaires ordinaires de la langue ; elle comprend tous les mots usités, poétiques ou familiers, littéraires ou scientifiques, leur prononciation, leur étymologie, toutes les acceptions de leur sens propre ou figuré, les idiotismes et locutions proverbiales, la synonymie même et la solution raisonnée des difficultés grammaticales. L'examen de quelques mots d'un emploi très-compliqué, comme *air*, *amour*, *corps*, *esprit*, *grâce*, *haut*, *intérêt*, *jeu*, *laisser*, *ligne*, *mettre*, *nature*, etc., suffirait pour montrer avec quel soin l'étude de la langue est traitée. Il est difficile qu'un dictionnaire spécial de lexicologie soit à la fois mieux ordonné et plus complet. La seule chose de plus qu'on pourrait désirer peut-être dans un ouvrage uniquement consacré à la langue, serait de trouver, à propos de chaque acception d'un mot, des citations de nos bons auteurs, comme exemples et pour sanction. L'usage paraît être la principale autorité sur laquelle M. Dupiney de Vorepierre appuie ses définitions, et la détermination des acceptions diverses ; il a pris au pied de la lettre l'observation d'Horace :

.... Si volet usus
Quem penes arbitrium est et jus et norma loquendi.

Je ne puis considérer ici la partie encyclopédique du nouveau *Dictionnaire français illustré* sous la plupart de ses aspects. Je me bornerai à dire qu'elle est rigoureusement universelle. Elle comprend toutes les connaissances humaines, la science l'art, l'industrie. C'est la réunion la

1. Michel Lévy, in-4, environ 20000 gravures; t. I, A-F, 1328 p.; t. II, G-N, 528 p.

plus complète que je connaisse de traités ou de notions sur tous les objets les plus divers; l'agriculture comme la philosophie, l'algèbre comme la théologie, la botanique comme la stratégie, la marine comme la peinture ou la musique. Sur tous les points, les exposés de M. Dupiney de Vorepierre sont au niveau des derniers résultats de la science; sur quelques-uns ce sont des traités complets. Grâce à un texte presque microscopique réservé à la partie encyclopédique, la matière d'un volume est enfermée dans quelques pages : l'article *crédit*, par exemple, avec ses vingt-deux colonnes, est un ouvrage entier. Il atteste les prédilections de l'auteur pour l'économie politique, comme certains grands articles scientifiques témoignent de son désir de répondre aux principales préoccupations de l'époque.

Pour rentrer dans le cadre de nos études littéraires, nous dirons qu'on trouvera dans la nouvelle encyclopédie toute la série des articles relatifs à la littérature, à la rhétorique, à la poésie, à l'éloquence, à l'histoire, à la philosophie, à la grammaire, etc. L'auteur y a résumé, sous les divers mots de la langue littéraire, les théories et les règles qu'on trouve réunies dans les traités spécialement consacrés à ces matières. Sans être l'objet d'expositions aussi complaisantes que les articles d'histoire naturelle, de physique, de mécanique ou de géographie, les articles de belles-lettres et de grammaire contiennent toutes les explications désirables, éclaircies par un assez grand nombre d'exemples. Il en est ainsi de la plupart des encyclopédies : la littérature, avec ses notions si peu variables, a toujours l'air d'être comme perdue au milieu des immenses développements que prennent les sciences dans ces grands répertoires des connaissances du moment présent, où les plus nouvelles semblent les plus intéressantes.

Cette réunion dans un même ouvrage du dictionnaire de la langue et d'une encyclopédie peut donner lieu à

quelques objections; elle est, du moins, contraire à nos habitudes. Elle a pourtant ses avantages. La partie lexicologique y gagnera d'être plus complète : les termes scientifiques d'un usage nouveau, que les dictionnaires n'osent pas encore enregistrer, figureront ici, pour donner lieu aux explications de la partie encyclopédique. En outre, les définitions des mots, acceptées par un homme préoccupé d'en donner immédiatement après l'explication scientifique, seront nécessairement plus sévères que celles que se transmettent les dictionnaires purement lexicographiques, et dont l'Académie française a donné de singuliers exemples. Ce n'est pas M. Dupiney de Vorepierre qui aurait eu besoin, pour ne pas définir l'écrevisse « un petit poisson rouge qui marche à reculons, » que le grand Cuvier vînt lui dire que l'écrevisse n'est pas rouge, qu'elle ne marche pas essentiellement à reculons, et qu'elle n'est pas un poisson. Il n'en constatera pas moins, dans sa définition, l'opinion vulgaire sur la marche du crustacé, parce qu'elle explique un certain nombre de locutions éminemment françaises. Espérons que l'auteur du *Dictionnaire français illustré*, qui a déjà accompli plus des deux tiers de son immense tâche, conciliera jusqu'au bout les exigences opposées des diverses parties.

Les dictionnaires ordinaires, simples lexiques ou encyclopédies, ont tous ceci de commun qu'ils vous conduisent du mot à l'idée, du nom à la chose. Mais n'y a-t-il pas des cas où l'idée, la chose se présentant à l'esprit, c'est le mot, le nom qui échappe? Ne nous arrive-t-il pas de chercher avec effort, avec impatience, le terme qui rendrait bien notre pensée? Nous l'avons, disons-nous, sur le bord des lèvres, mais il n'en peut sortir ; si l'on écrit, il ne vient pas sous la plume. Ne serait-on pas heureux, dans ces luttes contre les trahisons de la mémoire, de trouver pour auxiliaire un répertoire qui nous livrerait le mot rebelle

et réfractaire? Charles Nodier, dans une préface au *Dictionnaire* de Boiste, appelle de ses vœux un ouvrage de ce genre. Il avait lui-même fait le rêve d'un « Dictionnaire ontologique et rationnel » qui serait autre chose qu'un amas confus de mots et qui pourrait « servir d'instrument à la pensée humaine; » mais il n'avait pas osé l'entreprendre. Il le croyait même inexécutable, et plus tard il l'appelle « le bon Dictionnaire impossible qu'on ne ferapas. »

On a essayé à plusieurs reprises de faire ce dictionnaire impossible. Un modeste et patient lexicographe, M. Boissière, vient de l'entreprendre une fois de plus, et sur une assez grande échelle. Il s'est efforcé de dresser en partie double ce qu'il définit « le répertoire complet des mots par les idées et des idées par les mots. » Il l'intitule le *Dictionnaire analogique de la langue française*[1].

Le plan de l'auteur consiste à grouper autour d'un mot tous ceux qui expriment des idées limitrophes. Au nom d'un instrument il rattachera les noms de celui qui le fabrique, de celui qui s'en sert, des effets qu'il produit, de la matière qui le compose, des accessoires ordinaires, de toutes les circonstances qui précèdent, accompagnent ou suivent son action. Sous le mot qui désigne un sentiment, se rangeront de même tous ceux qui expriment ses degrés et ses nuances, ses causes, ses effets, ses diverses manifestations, tous les rapports entre celui qui l'éprouve et les hommes ou les choses qui en sont l'objet. On comprend dès lors comment le mot qui échappe sera cerné de toutes parts par une foule d'analogues dont un seul suffit pour le ramener à nous. Supposez, par exemple, qu'un des mots qui expriment la violation de la loi, de la règle ou les effets qui en résultent, fasse défaut à votre mémoire, le mot récalcitrant sera relié à tous ceux qui expriment une idée du même ordre, et vous trouverez réciproquement

1. Larousse et Boyer, gr. in-8, A-FIL, 576 p.

les uns par les autres les mots *achoppement*, *aggravation* ou *atténuation*, *barbarisme*, *blâme*, *brèche*, *broncher*, *cas* (vilain ou mauvais), *chute*, *clocher*, *complice*, *contravention*, *contrebande*, *contre-sens*, *corps du délit*, *correctionnel*, *coulpe*, *coupable*, *crime*, *défaut*, *défendu* (fruit), *délit*, *démérite*, *désobéir*, *désordre*, *disculpation*, *écart*, *échappade*, *escapade*, *égarement*, *énormité*, *équipée*, *erreur*, *excès*, *expiation*, *faiblesse*, etc., etc., au total une centaine de mots analogues que je vois réunis dans l'ordre alphabétique, sous le mot FAUTE, mais qui sont encore reproduits, suivant leurs nuances, dans des groupes différents, pour multiplier les chemins qui conduisent le chercheur vers chacun d'eux.

Trouver vite le mot qui répond à une idée, voilà l'utilité principale et directe du *Dictionnaire analogique* pour les personnes qui aiment à se servir d'un dictionnaire en écrivant leur langue. Je le comparerais volontiers au dictionnaire des rimes, dont les poëtes se servent plus souvent qu'ils ne veulent l'avouer. La rime n'est pas l'idée : elle ne doit venir qu'après, pour l'orner et lui donner du relief; mais quand elle vient la première, elle excite l'esprit et fait naître l'idée sur ses pas. Les analogies sont les rimes des choses; et un dictionnaire qui nous les livre ainsi par groupes, fournit aux esprits qui n'ont pas acquis une assez grande force de concentration pour faire sortir le mot avec l'idée du sujet lui-même (ce qui sera toujours la meilleure méthode de composition), un ingénieux artifice pour remédier à la stérilité de l'esprit comme aux défaillances de la mémoire.

Il est une autre utilité du livre de M. Boissière que les écrivains d'une certaine école priseront beaucoup. Je veux parler de ceux qui font consister le talent du style dans l'accumulation des mots. Surcharger la phrase de détails tourner et retourner une pensée, faire passer une même image sous une foule d'aspects et de formes, épuiser tous les mots qu'une idée peut éveiller, verser, en quelque sorte,

le dictionnaire entier sur leur papier : voilà ce qu'ils appellent de la ciselure littéraire. Un répertoire qui donne tous les groupes de mots autour de l'idée et tous les groupes d'idées autour du mot, va rendre un insigne service à ces orfévres de la paraphrase. Les voyez-vous parlant de l'*artillerie* avec plus de deux cents mots sous la main pour exprimer les divers engins, leurs parties, leurs usages, leurs effets et toutes les évolutions de ce jeu de la guerre, qui se prête dès lors à tous les jeux du style? Avec le secours du même livre, un romancier réaliste pourra facilement donner la couleur locale à ses descriptions. S'il vous conduit dans la boutique d'un confiseur, par exemple, il pourra vous dire toutes les formes et tous les noms que prend le sucre, et énumérer toutes les opérations de la bonbonnerie, comme un habitué du laboratoire. S'il vous fait passer ensuite dans l'atelier d'un charpentier, plus de deux cents termes techniques seront mis à sa disposition pour parler en maître de tous les instruments, de toutes les pièces, de tous les détails de l'art qui reconnaît saint Joseph pour patron.

Tels sont les services que l'on peut encore attendre du *Dictionnaire analogique de la langue française*, alors même que M. Boissière n'aurait pas réalisé ce « Dictionnaire ontologique et rationnel, le bon Dictionnaire impossible, » rêvé par Ch. Nodier. Pour construire celui-ci, il faudrait, au lieu du simple rapprochement des mots, une analyse approfondie de la nature même des choses, qui n'entrait pas dans le plan de l'auteur; au lieu de la patience qui s'en tient à l'ordre purement alphabétique, il faudrait une puissance de classification dont Charles Nodier ne connaissait personne capable. Et il ne faut pas reprocher à M. Boissière de ne l'avoir pas déployée, puisqu'il a eu la modestie de ne pas y prétendre.

VARIÉTÉS.

1

L'histoire naturelle et la littérature. M. Alph. Esquiros.

Le chapitre *Variétés*, ouvert aux ouvrages qui rentrent difficilement dans les divisions des genres littéraires, nous permettra d'entretenir nos lecteurs d'une importante publication qui semble d'abord par son sujet même assez étrangère à nos études, de la *Vie des animaux*, du docteur Jonathan Franklin, traduite de l'anglais par M. A. Esquiros[1]. C'est un ouvrage d'histoire naturelle et de biographie anecdotique qui offre un tel intérêt et où le sentiment de la nature inspire si bien l'écrivain qu'on se demande quel peut être ce docteur étranger dont les ouvrages nous arrivent en France, sans avoir fait à l'auteur un renom légitime dans son pays. Car, il faut bien le dire, le docteur Jonathan Franklin n'a pas, au delà de la Manche, la réputation que son soi-disant traducteur va lui faire de ce côté. M. Esquiros lui consacre pourtant, dans l'introduction de son premier volume, une intéressante biographie. Ses voyages lointains, son séjour prolongé dans l'Inde, sa passion pour l'étude, l'obscurité de sa vie retirée ont empêché ses concitoyens de s'occuper beaucoup de ce savant enthousiaste qui étudiait les œuvres de Dieu pour le plaisir de les connaître et sans l'ambition de se faire connaître

1. Collection Hetzel, in-18; 6 vol. d'environ 350 p.

lui-même. Le vieux Jonathan, après bien des courses, bien des observations, une longue vie d'étude, n'a laissé que des notes, que des fragments. M. Esquiros les a réunis et en a formé un ouvrage entièrement nouveau dans lequel il a peut-être eu une part bien plus considérable qu'il ne l'avoue.

Quelle que soit l'origine de la *Vie des animaux*, que le docteur Jonathan Franklin ait eu, pour rester inconnu, de meilleures raisons encore que celles données par son éditeur, qu'il ne soit même, si l'on veut, qu'un mythe, c'est l'œuvre même et non l'homme que nous devons voir, ou plutôt c'est l'homme tel que l'œuvre le révèle. La première condition pour observer la nature, c'est de l'aimer. La science peut nous transmettre des classifications, des méthodes, mais les secrets de la vie ne se dévoilent qu'à ceux qui embrassent les êtres vivants dans une immense sympathie. Malgré tout ce qu'on dit de l'invariabilité de l'instinct, la véritable histoire naturelle est, comme l'histoire humaine, celle même de la vie des individus. Il y a une biographie des animaux, et elle se compose, dit M. Esquiros, comme la biographie des grands hommes, d'anecdotes recueillies par ceux qui les ont connus. « On ne peut donner une idée de leurs mœurs, de leur caractère, de leurs habitudes, que par le récit de ceux qui les ont observés et qui ont été admis dans leur intimité. » Il y aura donc dans ce livre de nombreux épisodes formant l'histoire des différents individus de la création. C'est un trait particulier aux ouvrages d'histoire naturelle écrits en Angleterre. M. Esquiros a trouvé chez les Anglais un autre avantage comme naturaliste. C'est le sens pratique qui les porte à s'efforcer de faire passer tous les animaux sauvages sous la main de l'homme. Ils ont poussé aussi loin que possible l'art de la domestication et celui de l'acclimatation.

La vie des animaux est écrite par le docteur Franklin ou par M. Esquiros moins avec l'esprit qu'avec le cœur. L'au-

teur a vu dans l'histoire naturelle un enseignement et une consolation, et le livre mêle sans cesse aux pages instructives les pages touchantes. L'introduction nous rappelle un épisode de la vie de Mungo-Park, perdu dans l'affreux désert africain, brisé, épuisé, près de mourir. Tout à coup, une petite fleur de mousse offre à ses yeux la délicate structure de ses racines, de ses feuilles et de ses capsules, et reporte sa pensée vers l'Être qui veille sur ses humbles créatures. Il reprend courage et, domptant la faim et la fatigue, se remet en marche, soutenu par la pensée de la puissance et de la bonté divines. Et M. Esquiros fait ce retour sur lui-même :

Il y a d'autres déserts que les plaines nues et brûlées de l'Afrique : tous les jours l'âme tombe de découragement au milieu des tristesses de la solitude, de la prison ou de l'exil. Tous les jours des cœurs héroïques souffrent de la misère et de la faim; tous les jours des têtes alourdies par le fatal sommeil du désespoir cherchent l'oreiller de la tombe pour s'y reposer à jamais. Dans ces moments d'épreuve et de prostration morale, il suffit quelquefois à l'homme qui a le goût et la connaissance de la nature, d'une petite fleur, d'un chant d'oiseau, de la vue d'un insecte pour que le cœur s'élève avec ses espérances vers l'auteur de l'univers et pour que le voyageur harassé reprenne sa course à travers le désert de la vie.

Nous allons voir comment et pourquoi cette sympathie de l'homme pour la nature ne connaît pas d'être si infime auquel elle ne s'étende :

Les plus humbles êtres organisés, les plus bas placés dans la série végétale ou animale ne sont pas toujours les moins intéressants ni ceux qui parlent le moins à l'esprit de l'homme. Un reflet de la grandeur de la création tout entière reluit jusque sur les petites créatures. Moins un animal vivant me semble capable de penser, à cause de l'infériorité de ses organes, plus à la vue des actes de sagesse et de prévoyance qu'il accomplit sous mes yeux, je dois croire que quelqu'un a pensé pour lui.

Cette expansion du sentiment sur tous les objets vivants,

loin de nuire à l'esprit d'observation, l'excite et le soutient. Cette sorte de familiarité qui s'établit entre le naturaliste et les êtres dont il écrit l'histoire, le fait pénétrer dans les plus intimes détails. On peut prendre au hasard dans les six volumes que nous avons sous la main, un mammifère ou un insecte, un crustacé ou un mollusque, un reptile ou un oiseau, on verra comme les mœurs de chaque individu sont minutieusement décrites et comment la nature est toujours prise sur le fait. Je n'en donnerai qu'un exemple tiré du chapitre consacré aux chauves-souris. Rien de plus curieux et de plus touchant que la manière dont ce vilain mammifère remplit les devoirs de la maternité. Les plis, si affreux à voir, de son aile se transforment en un berceau chaud et moelleux. La mère se suspend les pieds en l'air et la tête en bas pendant qu'elle tient son nourrisson emmaillotté contre sa poitrine : « Cette manière de bercer les petits sous son aile, dit M. Esquiros, a quelque chose de poétique et de touchant qui contraste avec la laideur de ces animaux nocturnes; si les anges avaient des enfants, ils les élèveraient ainsi. » Mais voici bien une observation plus étrange :

Une chose à laquelle peut-être on ne s'attend pas, c'est que les chauves-souris sont extrêmement coquettes. La plupart de celles qu'on a été à même d'observer se montraient très-délicates et très-scrupuleuses sur le chapitre de la toilette. On les a vues passer un temps considérable à se peigner elles-mêmes avec leurs pieds de derrière. Se peigner, il n'y a encore là rien de bien extraordinaire; mais faire sa raie, voilà ce qui annonce un soin particulier de sa personne, eh bien! les chauves-souris partagent leur poil avec autant d'exactitude et de prétention qu'en met une jeune lady à diviser en deux sa chevelure. Nos petites maîtresses (ce sont les chauves-souris que je veux dire), tracent une belle ligne droite depuis la tête jusqu'à la queue en passant par le dos. Où la coquetterie, direz-vous, va-t-elle se nicher? On peut répondre à cela que les mâles et les femelles des chauves-souris se voient mutuellement non avec nos yeux, mais avec les yeux de leur nature, peut-être

avec les yeux du sentiment et qu'elles se trouvent parfaitement belles.

Tel est le ton général du docteur Franklin ou de M. A. Esquiros. Remarquable de bonhomie, de simplicité, de sentiment vrai et bien placé, alors même qu'il a pour objet des chauves-souris, l'auteur élève quelquefois la voix quand le spectacle est propre à inspirer l'enthousiasme. L'étude sur les mollusques se termine par des observations sur la phosphorescence de la mer, que produisent des myriades de petits globules appartenant sans doute à la variété *medusa scintillans*. Le spectacle de ce phénomène, si frappant quand on en ignore la cause, devient plus saisissant encore lorsqu'on voit dans cette diffusion de lumière une merveilleuse manifestation de la vie. Voici comment M. Esquiros exprime les sentiments que ce spectacle éveille en lui :

Ainsi la mer a, outre l'astre qu'éclaire la terre pendant le jour, un soleil qui lui est propre, soleil de nuit, composé d'une infinité de molécules vivantes qui s'allument sous l'influence de certains agents météorologiques et qui répandent alors dans l'abîme une clarté profonde, variant depuis le pâle éclat de la lune et le scintillement des étoiles jusqu'à l'épanouissement soudain des aigrettes d'or, d'argent et de feu omnicolore que la lumière fait quelquefois frémir à la surface des eaux quand le soleil se couche.

Voyagez sur la mer, vous tous qui avez besoin de recevoir une leçon de sagesse! Quand vous avez réuni, avec des peines indicibles quelques cailloux brillants, quelques brins de métaux précieux, vous vous croyez riches, eh bien! la mer vous dit alors : « Regarde : avec d'humbles créatures que tu ignores, que tu dédaignes, toi qui te proclames fièrement le roi de la création, je fais luire plus de lumière, j'étale plus de trésors, je répands sur un espace infini plus de rayonnement, je brode mon sombre manteau bleu de plus de pierreries étincelantes que les rois de la terre dans toute leur pompe ruineuse n'en peuvent dérober à la nature! »

2

La littérature cynégétique. MM. J. Lavallée, R. d'Houdetot, B. Révoil, Bombonnel.

Le naturaliste étudie la vie des animaux avec amour et la décrit avec enthousiasme; le chasseur raconte leur mort avec le même empressement. La littérature de chasse tient un beau rang au chapitre des *Divers*, dans les catalogues bibliographiques. Les livres de grande et de petite vénerie ne manquent pas à l'année 1860, et plusieurs sont signés de noms connus dans les annales cynégétiques. Ceux-là arrivent aux honneurs des éditions multiples. Ainsi, M. Joseph Lavallée, dont nous avons déjà entretenu nos lecteurs à propos d'un roman de chasse[1], donne une quatrième édition, revue et augmentée, de *la Chasse à tir en France*[2]; M. Adolphe d'Houdetot en donne une troisième de *la Petite Vénerie et la Chasse au chien courant*[3]; l'année dernière il publiait *les Femmes chasseresses*. En même temps, nous avons *la Chasse au chien d'arrêt*, par M. Adolphe de la Neuville[4], et un membre de l'Institut qui garde l'anonyme, publie, comme souvenirs de 1846, *les Grandes Chasses d'Afrique*[5].

Puisque nous voilà sortis de l'Europe, nous pouvons, avec M. Bénédict-Henry Révoil, aller chercher dans le nouveau monde une abondance de gibier que notre vieux continent ne connaît plus. Les *Chasses dans l'Amérique du Nord*[6] nous font connaître une terre de bénédiction pour

1. Voy. ci-dessus, p. 126.
2. Hachette et Cie, in-18.
3. Charpentier, in-18.
4. Veuve Bouchard-Huzard, in-18.
5. Challamel, in-8.
6. Hachette et Cie, in-18, 2e édition augmentée.

les Nemrods. Là « ce n'est pas le gibier qui manque sur le passage du chasseur, mais la poudre et le plomb dans son sac. » Là les oiseaux et les animaux pillards sont parfois si nombreux qu'il faut organiser contre eux une véritable Saint-Barthélemy, et, en une semaine, il tombe jusqu'à plus de quatre-vingt mille pièces sous la foudre des compagnies qui s'organisent pour le massacre.

Quelques chasseurs acquièrent un renom spécial en s'attaquant à une seule bête. Ils la choisissent terrible et dangereuse. M. Jules Gérard s'était fait une spécialité de la guerre contre le roi des forêts; mais cette année le tueur de lions s'est fait voyageur et nous a décrit des excursions plus lointaines[1]. Cependant, sur l'ancien théâtre de ses exploits s'élevait une gloire rivale, et voici *Bombonnel le tueur de panthères* ou *ses chasses écrites par lui-même*[2]. C'est ici, par excellence, un de ces livres qui vous donnent une haute idée de la puissance humaine : avec de l'audace, de la patience, du sang-froid et quelques grammes de plomb et de poudre dans une bonne carabine, nous nous faisons un jeu de tromper la finesse et d'anéantir la force de ces superbes animaux aux sens délicats, aux muscles impétueux, aux dents et aux griffes puissantes. Mais, en attendant qu'il tue, le chasseur a souvent le loisir d'observer, et ses récits d'expéditions meurtrières peuvent devenir aussi instructifs pour la zoologie que les relations pacifiques du naturaliste.

1. Voy. ci-dessus, p. 385.
2. Hachette et Cie, in-18.

RECUEILS PÉRIODIQUES.

Mouvement de la presse périodique en 1860. Les jeunes et vieilles choses : la *Revue internationale*.

Une grande mobilité règne toujours dans les régions de la presse périodique littéraire. Il ne se passe pas de semaine sans que plusieurs nouvelles revues, chroniques ou gazettes ne viennent au jour. Mais le bulletin des décès répond à celui des naissances, et la plupart des feuilles qui s'épanouissent au printemps, n'attendent pas l'hiver pour disparaître. Un certain nombre meurent en naissant, et le numéro-spécimen, qui leur vaut l'honneur d'être enregistrées au *Journal de la Librairie*, reste leur unique numéro. Plusieurs de ces recueils pourtant seraient dignes d'un meilleur sort; ils répondent à un besoin des esprits; le talent ne manque pas à leurs rédacteurs, les intentions honnêtes à leur programme; mais les conditions de l'enfantement d'une revue prospère sont difficiles : il faut beaucoup de publicité, de nombreuses relations, de solides appuis, de grandes avances de toute sorte; il faut beaucoup semer pour une récolte incertaine; il faut dépenser beaucoup d'argent et de temps, cette seconde forme de l'argent; il faut affronter mille chances d'insuccès pour une chance heureuse; il faut compter avec les intérêts non moins qu'avec les sympathies; il faut être bien jeune pour se confier dans la force d'une idée vraie, d'un noble sentiment; il faut être bien habile et bien fort pour réussir, en

dehors des idées et des sentiments, par les seuls calculs de la spéculation.

Au milieu de ce mouvement incessant de revues qui naissent pour mourir ou qui meurent pour renaître, le tableau général que nous avons dressé, il y a deux ans, des recueils périodiques de tout ordre [1], n'a pas changé autant qu'on pourrait le croire, et nous attendrons la fin de l'année 1861 pour en donner un nouveau. Aujourd'hui, l'indication des principales feuilles écloses en 1860 suffira pour faire connaître les modifications survenues d'une année à l'autre dans l'état de notre littérature périodique [2]. On remarquera, parmi les titres nouveaux, celui de la *Revue nationale et étrangère*, qui n'est autre chose qu'une transformation du *Magasin de Librairie*. Ce dernier, malgré le mérite de quelques-uns des livres auxquels il donnait une première publicité, malgré les ressources de la maison qui en avait entrepris l'exploitation, n'avait jamais vécu que d'une vie factice, confirmant ce que nous avons dit tout à l'heure de la difficulté des conditions matérielles ou morales qu'il faut réunir pour donner un organe sérieux à la littérature.

Parmi les revues écloses l'année précédente, il en est une autre qui, après une année de courageuse existence, s'est arrêtée pour attendre une transformation : c'est la *Revue internationale*, publiée à Genève, mais rédigée à Paris, revue absolument française, malgré son administration résidant à l'étranger [3]. C'était une œuvre toute de jeunesse, d'avenir, d'aspirations vers quelque chose de nou-

1. Voy. t. I de *l'Année littéraire*, p. 441-443.
2. Voy. l'*Appendice bibliographique* dernière section.
3. Genève et Paris, 1er août 1859. Livraison mensuelle in-8. 1re année 4 vol. Rédacteurs principaux : MM. Félix Platel, Casimir et Carlos Derode, Marie Proth, Alf. Michiels, C. Ferrari, Champfleury, Ch. Beaudelaire, Roger Roux, Ed. Gaulhiac, Edm. Delière, Zacharie Astruc, J. Jacqmin, Raymond Signouret, Petit-Jean, Alph. George, etc.

veau, de beau et de grand. On y sentait le souffle révolutionnaire. Il s'agissait de soulever le monde, le monde moral, mais sans se préoccuper autant qu'Archimède du manque de point d'appui. On appelait à grands cris l'*idée;* on rompait avec le passé; le mot d'ordre était : Progrès. On avait la foi ardente, enthousiaste; à quoi s'attachait-elle? peu importe : c'était la foi. On inscrivait au fronton de l'œuvre cette devise de Rabelais : « Entrez, qu'on fonde ici la foi profonde. » Nous verrons plus tard en qui et à quoi nous devrons croire; aujourd'hui nous voulons croire, et nous croyons, c'est le principal.

Voilà bien l'âge de transition où nous sommes! voilà bien la dernière ressource morale d'une jeunesse généreuse : chercher la foi pour elle-même, sans savoir encore quelle religion est digne de ses légitimes ardeurs. « En littérature, dit excellemment celui des rédacteurs qui expose le programme des coreligionnaires, en littérature, je suis de la religion juive, j'attends le Messie. » Et ils l'attendent tous avec une entière confiance : il est né, il va paraître, il erre inconnu parmi nous, plein de dédain pour nos gloires du présent et destiné à rallier d'un seul coup toutes les adhésions de l'avenir. Les quelques lignes qui suivent expriment ce mélange de foi et de doute, caractérisant ce qu'il y a de meilleur dans notre génération :

Ce maître sera-t-il classique, romantique ou réaliste? J'espère qu'il ne sera ni l'un ni l'autre. Croira-t-il? doutera-t-il? C'est son secret. Doit-il apporter après Diderot, Hégel et Heine un nouveau doute, après Bossuet et Châteaubriand une nouvelle croyance, doit-il être l'homme double, c'est-à-dire le génie créateur d'une chose qui sera en même temps le doute et la foi? Donnera-t-il pour devise à notre époque un signe qui sera le point d'interrogation de Montaigne et le point d'exclamation de Lamartine tordus ensemble et ne faisant qu'un? Sera-t-il enfin un Rabelais enté d'un de Maistre et d'un Hugo? un mélange de l'élément superbe, rude, sublime, synthétique, avec l'élément d'analyse, d'insouciance et de doute; une fusion de l'esprit

croyant du moyen âge avec l'esprit gouailleur de la vieille Gaule et le spleen des temps modernes? Disons encore : je ne sais pas.

Il semble difficile de fonder une association intellectuelle sur un aussi vague symbole. Mais il faut dire que les âmes réunies aujourd'hui dans ce sentiment de religieuse attente, ont plus de dogmes communs qu'il ne paraît d'abord. Elles croient à la liberté de la pensée, à l'indépendance de l'art et à son but moral, à la charité universelle, à la fraternité des peuples, à la solidarité de toutes les littératures, au cosmopolitisme de la science et de la philosophie. De là le titre même de *Revue internationale*, donné à l'organe de ces aspirations. Une disposition naturelle des esprits qui les partagent, est de préférer la force à la mesure, l'impétuosité à la discipline, l'inspiration ou ses apparences à la règle, les ébauches désordonnées du génie égaré par le système aux œuvres achevées du talent mûri par le travail. Ils ne se défendent pas de l'exagération. Leur littérature est une religion; leurs auteurs favoris sont des prophètes. Le règne de Dieu qu'ils annoncent est proche; ils entendent les craquements du vieux monde dans chaque événement. Ils disent à propos de la guerre d'Italie : « Quoi qu'il cache, ce mot de nationalité et d'indépendance sonne la première heure de notre journée, — le prophète d'aujourd'hui, c'est le soldat, — la Bible, c'est la giberne, — la Judée, c'est l'Italie. » Et ils ajoutent : « Je suis heureux d'être jeune, — j'aurai le temps de voir mourir les vieilles choses et de voir naître les nouvelles. » Prenez-y garde, jeunes gens : les vieilles choses ont la vie plus dure que vous ne pensez; elles disent tout bas aux jeunes choses, si pressées de naître, comme l'octogénaire de la Fontaine, qu'elles peuvent

Compter l'aurore
Plus d'une fois sur leurs tombeaux,

et même sur leur berceau vide. Mais les jeunes choses,

comme la *Revue internationale*, ont le privilége de ne mourir qu'en apparence, et pour renaître. Elles ne sont qu'endormies, et l'on peut souhaiter d'avance la bienvenue à leur réveil.

CHRONIQUE.

I

Nécrologie littéraire de l'année 1860.

Voici, avec quelques notes biographiques et bibliographiques, la liste générale des divers écrivains français, poëtes, romanciers, critiques, historiens, auteurs dramatiques, philosophes, théologiens, orateurs, économistes, publicistes, etc., dont on a annoncé la mort dans le cours de l'année 1860.

BÉRAUD (Antoine-Nicolas, dit *Antony*), poëte, publiciste et auteur dramatique, né à Aurillac (Cantal), le 11 janvier 1792. Soldat sous l'Empire, directeur du théâtre Saint-Marcel en 1839, puis de l'Ambigu-Comique, enfin directeur de la prison de Belle-Isle en Mer (1849-50). Principaux ouvrages : *Lettres à mon ami et à ma maîtresse* (1815), poésies; diverses *Chansons et Actes; Mémoire pour servir à l'histoire de Napoléon et des Cents-Jours* (1818 2 vol. in-8); *Introduction à toutes les histoires de France* (1832); des drames, comédies et vaudevilles, la plupart en collaboration. — Mort le 5 février.

CŒUR (Pierre-Louis), prélat et prédicateur, né à Tarare (Rhône), le 14 mars 1805. Professeur de philosophie au séminaire de Lyon, ordonné prêtre en 1829, prédicateur très-goûté depuis 1830, professeur d'éloquence sacrée à la Sorbonne, nommé évêque de Troyes, le 16 octobre 1848. — Mort en octobre.

FRÉGIER (A), économiste, né à Aix (Bouches-du-Rhône), le 15 juillet 1789. Secrétaire du conseil de préfecture de la Seine,

dès 1824, puis chef de bureau du domaine de l'État. Ouvrages principaux : *Des classes dangereuses de la population dans les grandes villes* (1839-40, 2 vol. in-8) ; *Histoire de la Police de Paris* (1850, 2 vol. in-8). — Mort en novembre.

HUC (le P. Évariste-Régis), missionnaire et voyageur, né à Toulouse, le 1er août 1813. Professeur dans la maison des Lazaristes de Paris, ordonné prêtre en 1839. Mission principale en Chine, voyages nombreux. Principaux ouvrages : *Souvenir d'un voyage dans la Tartarie, le Thibet et la Chine, etc.* (1852, 2 vol. in-8) ; *l'Empire Chinois* (1854, 2 vol. in-8) ; *le Christianisme en Chine* (1857, 2 vol. in-8). — Mort au commencement d'avril.

LAMARCHE (Hippolyte DUMAS DE), publiciste, journaliste, né le 28 février 1789, à Trévoux (Ain). Capitaine à la fin de l'Empire, dépouillé de son grade par la Restauration, occupé de travaux industriels, puis de littérature, attaché, de 1830 à 1831, au ministère de la guerre en Belgique. Collaborateur du *Messager des Chambres*, du *Commerce*, et surtout du *Siècle*, pour la politique étrangère. Auteur du *Marchand de Venise*, trois actes et en vers, imité de Shakspeare (Odéon, 1830), de *les Turcs et les Russes* (1854, in-4, illustré) et de *Chansons*, inédites. — Mort à la fin d'avril à Paris.

LEBAS (Philippe), helléniste, épigraphiste, archéologue, né à Paris, le 17 juin 1794, fils du conventionnel de ce nom. Soldat sous l'Empire, précepteur, de 1820 à 1828, du prince Louis-Napoléon (Napoléon III), professeur au collége Saint-Louis, et après 1830, maître de conférence d'histoire puis de grec à l'École normale, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres) depuis 1838, administrateur de la bibliothèque de la Sorbonne. Divers voyages et missions savantes. Principaux ouvrages : *Explication des inscriptions grecques et latines trouvées par l'armée d'Afrique* (1836); *Explication des monuments d'antiquité figurée recueillis en Grèce par la commission de Morée* (1835-37) ; *Voyage archéologique en Grèce et en Asie Mineure* (1847 et suiv. In-folio, avec atlas) ; de nombreuses traductions d'auteurs classiques; beaucoup de livres pour l'enseignement de l'histoire et de l'allemand, ces derniers avec M. Regnier; une collaboration considérable à de grandes publications et collections, notamment au *Diction-*

naire encyclopédique de l'histoire de France, rédigé sous sa direction (12 vol. in-8, avec planches). — Mort à Paris à la fin de mai.

LEBER (Jean-Michel-Constant), historien, né à Orléans, le 8 mai 1780. Chef de bureau au ministère de l'intérieur, retraité en 1839, membre de la Société des antiquaires. Ouvrages principaux : *Des cérémonies du sacre* (1825, in-8) ; *Histoire critique du pouvoir municipal* (1829, in-8) ; *De l'état de la presse et des pamphlets de François Ier à Louis XIV* (1824, in-8) ; puis des dissertations et mémoires dans divers savants recueils. — Mort en janvier.

LEROUX (Hippolyte), auteur dramatique, né vers 1805. Collaborateur de Bayard, Ancelot, etc. Auteur des principaux vaudevilles suivants : *le Petit Tambour* (1829), *le Soupçon* (1833), *Péché et Pénitence* (1845), *Une chaise pour deux* (1852), — Mort à Paris, le 1er juillet.

LEROY D'ÉTIOLLES (Jean-Jacques-Joseph), médecin, l'un des inventeurs de la lithotritie, né à Paris, le 5 avril 1798. Auteur d'un certain nombre d'ouvrages importants sur l'urologie, et de quelques écrits étrangers aux matières médicales ; amateur d'art et propriétaire d'une belle collection de tableaux vendue récemment. — Mort le 25 août.

LOURDOUEIX (Jacques-Honoré LELARGE, baron DE), publiciste et journaliste, né à Beaufort (Creuse), en 1787. Collaborateur du *Mercure*, du *Spectateur* et surtout de *la Gazette de France*, dont il est devenu, à la mort de de Genoude (1849), le propriétaire et le rédacteur en chef ; chef de la division des beaux arts, en 1821 ; créé baron sous le ministère de Corbières, un instant directeur du bureau de censure (1827). Écrits principaux : *les Folies du siècle* (1817), roman philosophique ; *les Séductions politiques en l'an* 1821 (1822) ; *De la restauration de la société française* (1833) ; *De la vérité universelle* (1838) ; *Élévations et prières* (1847), et un assez grand nombre de brochures d'actualité. — Mort en octobre.

LURINE (Louis), auteur dramatique, publiciste, né à Burgos, en 1810. Collaborateur de plusieurs journaux de province et, à Paris, du *Siècle*, du *Courrier français*, puis de *la Séance* (1848)

président de la Société des gens de lettres, directeur du théâtre du Vaudeville. Principaux écrits : *les Rues de Paris* (1843), *les Environs de Paris* (1844), *les Prisons de Paris* (1845), et autres publications illustrées; *le Treizième arrondissement* (1850), roman, *le Train de Bordeaux* (1854), nouvelles; puis au théâtre : *le Droit d'aînesse* (1842), avec M. Alb. Second, *les Comédiennes* (1857), avec M. R. Deslandes, etc. — Mort le 30 novembre.

MARETTE (....), bibliographe, un des plus anciens et des plus assidus collaborateurs du *Journal de la Librairie*, dont il était devenu depuis douze ans le seul rédacteur pour la bibliographie. Sous-chef du bureau de l'imprimerie et de la librairie au ministère de l'intérieur. — Mort au milieu de mars.

MERCEY (Frédéric BOURGEOIS DE), artiste, littérateur et administrateur, né à Paris vers 1805. Chef du bureau des Beaux-Arts au ministère de l'intérieur, puis au ministère d'État, membre libre de l'Académie des Beaux-Arts depuis 1853, peintre honoré de distinctions aux salons d'exposition. Principales publications : *Tiel le Rêveur* (1834, 2 vol.), roman, *le Tyrol et le Nord de l'Italie* (1836, 2 vol. in-8, illustrés), *Scotia* (1831, 2 vol.), *la Genevais* (1848), *Burck l'Etouffeur* (1857), *Études sur les Beaux-Arts* (1857, 3 vol. in-8), *la Toscane et le Midi de l'Italie* (1858, 2 vol. in-8); de nombreux articles de revue, etc. — Mort le 5 septembre.

MONMERQUÉ (Louis-Jean-Nicolas), magistrat et littérateur, né le 6 décembre 1780. Conseiller à la cour de Paris depuis 1813, retraité en 1852. Principales publications : *Notice historique sur Brantôme* (1823), *Notice sur Mme de Maintenon* (1828), *Dissertation historique sur Jean Ier* (1844), plus un certain nombre d'articles dans *la Biographie Universelle* de Michaud et autres recueils. Connu surtout par d'importantes éditions, telles que : *Collection de mémoires relatifs à l'histoire de France, depuis Henri IV, jusqu'à la paix de Paris, en* 1763 (1819-29, 130 vol. in-8), *Lettres de Mme de Sévigné, de sa famille, etc.* (1818-19, 10 vol. in-8, et 12 vol. in-12), dont il avait préparé une nouvelle édition; *Historiettes de Tallemant des Réaux, etc.* (1834, 6 vol. in-8). — Mort le 1er mars.

PÉRISSE (Antoine), éditeur, né en 1784. Chef de l'ancienne et

importante maison de librairie de ce nom, particulièrement consacrée aux publications catholiques; fondateur et directeur de l'œuvre de *l'Union catholique*, qui compte, plus de 200000 souscripteurs. — Mort à Lyon, le 7 octobre.

RENDU (Ambroise-Modeste-Marie), administrateur et publiciste, né à Paris, le 25 octobre 1778. Inspecteur général des études dès 1800, membre du conseil royal de l'instruction publique en 1830, retraité en 1850. Ouvrages principaux : *Essai sur l'Instruction publique* (1819, 3 vol. in-8), *Traité de Morale* (1834), *De l'Instruction secondaire et spécialement des écoles secondaires ecclésiastiques* (1842, 2 vol. in-8). — Mort le 11 mars[1].

RENOUVIER (Jules), archéologue, ancien représentant, né à Montpellier, en 1804. Adepte du Saint-Simonisme, puis attaché au parti radical, sous Louis-Philippe; inspecteur divisionnaire des monuments historiques, membre de la Société des antiquaires de France; commissaire général de la République, dans l'Hérault, membre de la Constituante où il vota avec l'extrême gauche. Principales publications : *Monuments de quelques anciens diocèses du Bas-Languedoc* (1835 et suiv.), *Essai de classification des églises d'Auvergne* (Caen), *Notes sur les monuments gothiques de quelques villes d'Italie* (Ibid. 1841), *Des types et des manières des maîtres graveurs*, pour servir à l'histoire de la gravure.... (1853, et suiv. Montpellier), etc. — Mort à la fin de septembre.

RORET (Edme), libraire-éditeur, connu surtout par la publication de la collection de *Manuels* qui portent son nom, et embrassent toutes les branches d'industrie. Né à Vendeuvre-sur-Basse (Aube), en 1797, il est mort le 25 février. Ses publications, présentées par son fils à l'exposition ouverte à Troyes, lui valurent, comme récompense posthume, une médaille d'argent, « pour services rendus à la science en la popularisant. »

VATIMESNIL (H. LEFEBVRE DE), homme politique et jurisconsulte, ancien ministre de l'instruction publique, né en 1789.

1. L'un de ses fils, M. Eug. Rendu, vient de publier sur cet éminent dignitaire de l'université une très-intéressante monographie : *M. Ambroise Rendu et l'université de France* (1861, in-8).

Avocat général près la Cour de cassation en 1824, appelé au département de l'instruction publique dans le cabinet Martignac (1828), auteur de réformes salutaires, député de 1830 à 1834, avocat à Paris, représentant à l'Assemblée législative (1849). Nombreux mémoires judiciaires et articles de droit; une traduction de *la Clémence* de Sénèque (1822). — Mort le 10 novembre.

VAUCHELLE (André-Jean, baron), administrateur et économiste, né le 28 janvier 1779. Intendant militaire, retraité dès 1844, professeur d'administration à l'École d'état-major, ancien maire de Versailles. Principal ouvrage : *Cours d'administration militaire* (1831, 3e édit. 1853, 3 vol. in-8). — Mort à la fin de février.

WALSH (Joseph-Alexis, vicomte), publiciste et journaliste, né en Anjou, le 25 avril 1782. Inspecteur de la librairie, commissaire de la monnaie à Nantes, puis directeur des postes dans cette ville, jusqu'en 1830; collaborateur de *l'Écho de la jeune France*, *la Mode*, *la Gazette de France*, *l'Union monarchique*, *etc.* Principaux ouvrages : *Lettres Vendéennes* (1825, 2 vol.), *Lettres sur l'Angleterre* (1830), *Tableau poétique des fêtes chrétiennes* (1836, 8e édit. 1857), *Journées mémorables de la Révolution* (1839-40, 5 vol. in-8), *Histoires, contes et nouvelles* (1838), *Souvenirs et impressions de voyages* (1856, in-8). — Mort en février.

Nous donnerons à part la simple nomenclature des journalistes français morts en 1860, et sur lesquels les renseignements bibliographiques seraient d'une importance secondaire.

AUMONT (Altève), connu sous le pseudonyme *d'Altève Morand*.
BALLIVET (J.), éditeur et gérant du *Courrier du Gard*.
BÉRANGER (Charles), rédacteur de *la Patrie*.
BRIQUELOT, ancien rédacteur du *Travailleur* de Nancy.
CAHAIGNE (Jules), ancien rédacteur de *la Commune*.
DUBOIS (Pierre), collaborateur de *la Patrie*.
DUCHESNE (Julien), ancien rédacteur du *Patriote de Saône-et-Loire*, réfugié en Suisse depuis 1849.
FALEMPIN, collaborateur de *l'Illustration*.
FARIAU DE SAINT-ANGE, rédacteur du *Journal des Débats*.

FOUCART, l'un des premiers collaborateurs de *la Gazette des Tribunaux* et plus tard de *la Revue de Législation.*

JONQUIÈRES (.... DE), collaborateur de *l'Estafette* et de *la Revue de Paris.*

LALIRE (Ch.), ancien rédacteur en chef du *Patriote de la Meurthe et des Vosges.*

LAMARCHE (Hipp.). Voy. ci-dessus.

LAUMONT, ancien rédacteur du *Constitutionnel.*

LAUVRAY, collaborateur de *la Presse*, pour la partie financière.

LECOUTURIER, rédacteur scientifique du *Moniteur.*

LOURDOUEIX (DE). Voy. ci-dessus.

NEYRET SPORTA (Marius), journaliste marseillais.

PELLIER (Amédée), ancien rédacteur principal de *l'Assemblée Nationale*, puis du *Spectateur.*

POGUAN, collaborateur du *Toulonnais.*

RIBEYROLLES, ancien rédacteur du journal *la Réforme.* — Mort à Rio, de la fièvre jaune.

ROBIQUET (Edmond), rédacteur scientifique du *Moniteur.*

TROUVÉ, ancien rédacteur du *Moniteur.*

Voici enfin les principaux noms qui appartiennent à la littérature dans la nécrologie des pays étrangers.

ARNDT (Ernest-Maurice), un des poëtes les plus populaires de l'Allemagne, né à Schoritz, dans l'île de Rugen (Prusse), le 26 décembre 1769. Adversaire ardent de la politique française ou du moins de Napoléon Ier, il contribua puissamment par ses écrits et surtout par ses poésies à soulever l'esprit de nationalité en Allemagne contre notre domination. On l'avait surnommé *le mangeur de Français* (Franzosen fresser). Persécuté ensuite comme professeur et comme écrivain, il fut jusqu'en 1848 un des chefs du parti libéral. Principaux ouvrages : *Germanie et Europe* (1803), *l'Esprit du Temps* (1806), *le Rhin, fleuve mais non frontière de l'Allemagne* (1812), *Chants de guerre* (1813-15), *Présent et avenir de l'Allemagne* (1814), *Chrétien et Turc* (1828), *la Belgique et ses dépendances* (1834), *Souvenirs de ma vie* (1840), *Écrits adressés à mes chers Allemands* (1845, 3 vol.), *Souvenirs de l'Église de Saint-Paul* (1849), *Pro populo germanico* (1854), *Chants religieux* (1855). — Son 91e anniversaire venait d'être fêté dans toute l'Allemagne par de grandes démonstrations, quand il mourut le 29 janvier.

BORGHESI (comte Bartholomeo), célèbre numismate et épigraphiste italien, né près de Rimini, le 11 juillet 1781. Retiré dès 1821, au mont Titan, dans la petite république de Saint-Marin, où il attira sur lui par ses travaux l'attention de toute l'Europe savante; correspondant de l'Institut, associé de l'Académie de Berlin. Principale publication : *Nouveaux fragments des fastes consulaires du Capitole* (1818-20, 2 vol.), puis un grand nombre d'articles et de travaux insérés dans divers grands recueils. — Mort à Saint-Marin, le 16 avril. Une commission a été chargée par le gouvernement français de publier ses *Œuvres complètes*, anciennes ou inédites, et, sous le titre d'*Épistolaire*, sa vaste correspondance archéologique.

GOODRICH (Samuel-Griswold), littérateur américain, très-populaire aux États-Unis et en Angleterre, né à Ridgefield (Connecticut), le 19 août 1793. Libraire éditeur à Hartford, puis à Boston, plus récemment consul à Paris; il fut auteur, sous le pseudonyme de *Peter Parley*, d'une foule de livres pour l'éducation, l'instruction et l'amusement de l'enfance, qui obtinrent une incroyable circulation. Ces ouvrages, qui comprennent l'histoire universelle, la géographie, les voyages, des études de mœurs, des poésies même, se sont vendus, pendant plus de vingt ans, à plus de 50 000 exemplaires par année. — Mort au mois de mai.

HEIBERG (Jean-Louis), célèbre auteur dramatique danois, né à Copenhague, le 14 décembre 1791. Après avoir passé trois années d'études à Paris (1818-21), il fut professeur de langue et littérature nationales à Kiel. Esprit facile, fécond, observateur ingénieux, familier avec toutes les ressources de la scène, on l'a considéré comme le Scribe du Danemark. Tout son *Théâtre* a été traduit en allemand par M. Kannegiesser. En français on a de lui un volume de *Nouvelles* traduites par M. X. Marmier (1859, in-12). — Mort à Paris, le 25 août.

JAMES (George PAYNE RAINSFORD), un des écrivains les plus féconds de l'Angleterre, né à Londres en 1801. Élevé par un émigré français, puis venu en France, il ouvrit par un roman historique, *Richelieu* (1829), une série d'ouvrages de même nature, qui ont été presque tous traduits en allemand et dont plusieurs l'ont été en français. Il a aussi composé un assez

grand nombre d'ouvrages d'histoire sur son pays et sur les pays étrangers, notamment sur la France. Consul aux États-Unis en 1850, il y a fait paraître de nouveaux romans.

MINAS (Minoïde), érudit et littérateur grec, originaire de Macédoine. Connu par des découvertes importantes de manuscrits, notamment des *Fables de Babrius* (1841), des *Discussions philosophiques* d'Origène (édition *princeps*, 1852), il est auteur de travaux personnels sur la langue grecque, la quantité, l'accentuation, la prononciation, etc., publiés soit en français, soit en grec. — Mort à Paris au mois de février.

SCHOPENHAUER (Arthur), philosophe allemand, né à Dantzick, le 22 février 1788. Auteur longtemps inconnu de nombreux et anciens ouvrages où il exposait une métaphysique très-différente des systèmes dominants, il n'est devenu que très-tard l'objet de l'attention générale et de discussions passionnées; en même temps il fut vanté comme un des écrivains les plus distingués de la littérature philosophique. Principaux ouvrages : *Le Monde considéré comme volonté et comme phénomène* (1819, 4e édit. augm. 1844, 2 vol.), *la Volonté dans la nature* (1836). — Mort au mois de septembre.

WILSON (Horace-Hayman), orientaliste anglais, né vers 1789. Auteur d'un *Dictionnaire sanscrit* (Calcutta, 1819, 2e édit. 1832), d'une *Grammaire sanscrite* (1847), d'une *Histoire de l'Inde anglaise de* 1805 *à* 1835 (1846, 2 vol.), et d'une foule de travaux insérés dans les plus savants recueils, a fait connaître par des traductions un grand nombre de monuments de la littérature hindoue. — Mort au mois de mai.

2

Faits judiciaires.

Nous devons enregistrer l'arrêt rendu en appel par la Cour impériale de Paris dans l'affaire de M. Vacherot[1], dont nous avons indiqué, l'an passé, les premières phases.

1. Voy. tome II de *l'Année littéraire*, p. 469-470.

La Cour, etc.

« Considérant que, loin de se renfermer dans le domaine idéal de la science et de la théorie pures, Vacherot, dans son ouvrage intitulé la *Démocratie*, a développé, avec les plus grands détails, toutes les mesures à prendre pour organiser et faire revivre un gouvernement nouveau, destiné à recevoir une application pratique et à être réalisé dans le domaine des faits ;

« Que l'avenir dans lequel ce gouvernement, annoncé par Vacherot et appelé de ses vœux, sera ainsi réalisé, est signalé par lui comme *plus proche que les apparences ne le font croire aux politiques à courte vue ;*

« Qu'il précise même l'époque peu éloignée jusqu'à laquelle seulement il ajourne le moment où, en France, l'œuvre révolutionnaire, qui descend de plus en plus dans les profondeurs de la société, fera la place à la *démocratie pure ;*

« Que *ce moment*, dit-il, *ne peut guère dépasser le dix-neuvième siècle*, et qu'il ajoute que *les amis de la liberté peuvent se consoler du présent par la perspective de l'avenir ;*

« Adoptant les motifs des premiers juges, et faisant application de l'article 3 du décret du 11 août 1848, lequel est ainsi conçu :

« *L'attaque, par l'un de ces moyens contre la liberté des cultes,*
« *le principe de la propriété et les droits de la famille, sera puni*
« *d'un emprisonnement d'un mois à trois ans et d'une amende de*
« 100 *à* 4000 *fr.*; »

« Met l'appellation au néant, ordonne que le jugement dont est appel sortira effet, et néanmoins réduit la peine de l'emprisonnement à trois mois, condamne l'appelant aux dépens. »

Parmi les poursuites judiciaires relatives à la littérature et à la bibliographie, nous devons mentionner celles dirigées contre la brochure de M. Prévost-Paradol, intitulée *les Anciens partis* et appartenant à la série des *Études contemporaines* publiées chez l'éditeur H. Dumineray. Elles ont abouti, pour l'auteur, à une condamnation en police correctionnelle à un mois de prison et 1000 francs d'amende. Il n'y a pas eu d'appel.

Les *avertissements* donnés aux journaux par le gouvernement, sous le régime actuel de la presse, rentrent dans les

faits judiciaires; car ils peuvent avoir pour conséquence, comme les jugements rendus par les tribunaux, la suspension du journal. Mais en général ces avertissements, déterminés par des considérations politiques, sont trop étrangers à nos études littéraires, pour que nous songions à les enregistrer. En voici un pourtant qui a été adressé au *Siècle* à propos d'un article de critique sur les ouvrages de philosophie de M. P. Larroque, saisis l'an passé, mais sans donner lieu à des poursuites judiciaires. Nous le reproduisons à titre de document philosophique et bibliographique.

« Le ministre secrétaire d'État au département de l'intérieur,

« Vu l'article 32 du décret organique sur la presse du 17 février 1852;

« Vu, dans le journal *le Siècle* du 9 mars 1860, l'article intitulé : *Examen critique de la religion chrétienne. — Rénovation religieuse*, signé Louis Jourdan, ledit ouvrage rendant compte de deux ouvrages publiés à Bruxelles par M. Larroque, ancien recteur de l'académie de Lyon;

« Vu notamment les passages de cet article ainsi conçus : « Dans les deux ouvrages qu'il publie simultanément, et dont « l'un est la conséquence de l'autre, il (M. Larroque) entre« prend de démontrer l'impuissance actuelle, les contradic« tions, les erreurs, les puérilités des doctrines judaïque et « chrétienne....

« Le vieil esprit religieux se retire des sociétés européennes, « tous les clergés, sans exception, sont en pleine décadence « morale....

« .... Jetez un coup d'œil sur le catholicisme, sur le protes« tantisme, et vous serez frappés du vide immense dans lequel « s'agitent les clergés de ces trois grandes formes religieuses « du passé.

« .... Pour l'observateur attentif, il n'est pas douteux que les « clergés actuellement existants sont occupés à se suicider. Il « ne faut pas seulement les laisser faire, il faut les aider à « accomplir la tâche providentielle qu'ils s'imposent.

« .... C'est ce genre de concours que M. P. Larroque vient prê« ter aux divers clergés chrétiens.... Il prend un à un les textes « les plus importants, les dogmes principaux, et il en démontre « la vanité....

« .... Il aborde directement l'enseignement chrétien et exa-
« mine les dogmes fondamentaux.... Il n'est pas un seul des
« points discutés par M. Larroque qui résiste à cet examen.

« .... L'arrêt de la justice qui a rendu ce livre à la circula-
« tion témoigne d'un progrès considérable qui s'est accompli
« jusqu'ici.... On pouvait bien critiquer certains abus, certaines
« exagérations et notamment celles dont le parti ultramontain
« se fait l'écho, mais on devait s'arrêter là. L'ouvrage de M. Lar-
« roque.... aura ce mérite d'avoir rétabli l'équilibre et inau-
« guré l'ère de la libre discussion » ;

« Vu le réquisitoire de M. le procureur impérial près le tribunal de première instance de la Seine, en date du 11 janvier 1860, portant, en ce qui concerne les ouvrages susdits, publiés par M. Larroque :

« Attendu que les ouvrages incriminés paraissent bien con-
« tenir dans leur ensemble un outrage envers les religions
« dont l'établissement est légalement reconnu; mais attendu,
« en ce qui concerne Larroque, qu'il n'est pas suffisamment
« établi qu'il ait participé d'une manière directe à la publica-
« tion desdits ouvrages en France ; vu d'ailleurs le consente-
« ment que cet inculpé a donné à la destruction des exemplaires
« saisis, requiert qu'il plaise à M. le juge d'instruction de pro-
« noncer qu'il n'y a lieu à poursuivre » ;

« Considérant que les attaques contenues dans l'article susvisé contre les principes fondamentaux du christianisme sont plus coupables encore propagées par la voix de la presse périodique, que lorsqu'elles se produisent dans des ouvrages qui, par leur forme et leur nature, ne s'adressent qu'à un nombre très-limité de lecteurs, arrête :

« Un premier avertissement est donné au journal *le Siècle*, dans la personne de M. Sougères, l'un des gérants responsables, et de M. Louis Jourdan, signataire de l'article.

« Paris, le 10 mars 1860.

« *Signé* BILLAULT. »

A propos des *avertissements*, nous devons rappeler qu'après avoir été assez nombreux dans les dix premiers mois de l'année, ils ont cessé tout à coup, lorsque M. de Persigny prit le porte feuille de l'intérieur, à la suite du fameux décret du 24 novembre. Le nouveau ministre, qui, par une remarquable circulaire, invitait la presse à user large-

ment de la liberté de discussion, ne pouvait recourir à une manière de répondre par trop souveraine. Ce serait un grand honneur pour lui de faire reléguer enfin dans l'arsenal des lois de circonstance cette arme exceptionnelle, arbitraire, bonne seulement pour l'état de siége de la pensée.

3

Prix et récompenses académiques.

Au mois d'août, l'Académie française, dans une séance annuelle très-solennelle, décerne un certain nombre de prix à des auteurs d'ouvrages savants ou éloquents, moraux ou utiles. M. Villemain, secrétaire perpétuel de l'illustre corps, fait valoir les titres des lauréats dans un rapport que nous regrettons de ne pas pouvoir reproduire : des éloges décernés par une telle voix ne sont pas la moins précieuse de ces récompenses. Nous nous bornons, faute d'espace, à énumérer ici les prix décernés :

L'Académie a décerné un prix de trois mille francs : à M. Saisset, pour son ouvrage intitulé : *Essai de philosophie religieuse;*
Huit médailles de deux mille francs chacune :

A MM. Francis Monnier, pour son ouvrage intulé : *le chevalier d'Aguesseau, sa conduite et ses idées politiques ;*
F.-L. Marcou, pour son ouvrage intitulé : *Pélisson; Études sur sa vie et ses œuvres ;*
Lenient, pour son ouvrage intitulé : *la Satire en France au moyen âge ;*
Paul Albert, pour son ouvrage intitulé : *Saint Jean Chrysostome considéré comme orateur populaire ;*
E. Grenier, pour son recueil de poésies intitulé : *Petits Poëmes ;*
A. de Beauchesne, pour son recueil de poésies intitulé : *le Livre des jeunes mères ;*
F. Deltour, pour son ouvrage intitulé : *les Ennemis de Racine au dix-septième siècle ;*

A M. Antonin Rondelet, pour son ouvrage intitulé : *les Mémoires d'Antoine.*

Le grand prix de la fondation Gobert a été décerné à M. Wallon, pour son ouvrage intitulé : *Jeanne d'Arc.*

Le second prix de la fondation Gobert à l'ouvrage de M. Ernest Moret, intitulé : *Quinze ans du règne de Louis XIV.*

Le prix spécial de *trois mille francs*, fondé par feu M. Bordin, à la traduction en vers de Dante, par M. Ratisbonne.

La récompense honorifique fondée par feu M. Lambert, pour rémunération de travaux littéraires, à M. Philoxène Boyer.

L'Académie des inscriptions et belles-lettres, toujours si ardente à provoquer les recherches savantes et à les encourager par ses récompenses, a décerné aussi un certain nombre de prix que nous devons rappeler.

L'Académie avait proposé en 1858, pour sujet du prix annuel ordinaire à décerner en 1860, la question suivante :

« Réunir dans un examen critique les fragments anciennement connus d'Hypéride et les textes de cet orateur nouvellement découverts et publiés; compléter, à l'aide de ces documents, l'histoire des événements politiques auxquels Hypéride prit une part active, et, dans une appréciation littéraire développée, contrôler les jugements que les auteurs de l'antiquité ont portés sur les écrits de cet auteur. »

Le prix de la valeur de 2000 fr. a été partagé entre MM. Louis François Meunier, docteur ès lettres et M. Jules Girard, maître de conférences à l'école normale.

Une mention honorable a été accordée à M. Ém. Heitz, professeur au Gymnase de Strasbourg.

Le premier des prix fondés par le baron Gobert est décerné à M. Hauréau, pour la première partie du quinzième volume du *Gallia christiana;* le second prix est décerné à M. Deloche, pour le *Cartulaire de l'abbaye de Beaulieu.*

Le prix de numismatique (fondation Allier de Hauteroche) est décerné à M. Vasquez Queipo, pour son ouvrage intitulé : *Essai sur les systèmes métrique et monétaire des anciens peuples.*

Le prix à décerner en 1860, pour la fondation faite par M. Bordin, avait pour sujet la question suivante :

« Faire une étude nouvelle et une exposition raisonnée des connaissances des anciens sur la partie de l'Afrique située entre

les tropiques, spécialement sur la Nigritie et sur la région du haut Nil : expliquer, déterminer, délimiter ces connaissances depuis l'époque d'Hérodote jusqu'à celles de Pline et de Ptolémee par le rapprochement et la comparaison, soit de la géographie des Arabes au moyen âge, soit des notions de plus en plus positives acquises par les modernes sur les pays dont il s'agit, à partir du quinzième siècle et particulièrement dans les quarante dernières années. »

Deux mémoires ont été adressés à l'Académie.

L'Académie décerne le prix au mémoire inscrit sous le nº 1, dont l'auteur est M. Vivien de Saint-Martin.

Une mention honorable est accordée à M. Félix Robiou, professeur d'histoire.

La première médaille du concours des antiquités de la France, en 1860, est décernée à M. le comte Melchior de Vogué, pour son ouvrage intitulé : *les Églises de la Terre-Sainte*, 1 vol in-4.

La deuxième médaille est décernée à M. Mahul, pour le tome II *des Archives et cartulaires de l'arrondissement et du diocèse de Carcassonne*, in-4.

La troisième médaille est partagée entre M. de Robillard de Beaurepaire, pour ses deux ouvrages intitulés : l'un, *les États de Normandie sous la domination anglaise*, l'autre *De l'administration de la Normandie sous la domination anglaise*, et M. l'abbé Raillard, auteur de trois mémoires sur la musique du moyen âge : *Explication des neumes*, in-8 ;— *Recueil de chants religieux extraits d'un manuscrit du onzième siècle*, in-8 ; —*Morceaux extraits du Graduel*, in-8.

Des rappels de médailles sont accordés à M. Viollet-le-Duc, pour le tome IV de son *Dictionnaire raisonné de l'architecture française du onzième au seizième siècle*, et à M. d'Arbois de Jubainville, pour son *Histoire de Bar-sur-Aube*, in-8.

Des mentions très-honorables sont accordées :

1° A M. Clerc, pour son mémoire manuscrit intitulé : *Étude complète sur Alaise*, avec atlas in-folio ;

2° A M. Luce, pour son *Histoire de la Jacquerie;* in-8.

3° A M. Maurice Champion, pour les deux premiers volumes de ses *Recherches sur les inondations en France depuis le sixième siècle jusqu'à nos jours*, in-8 ;

4° A M. Prioux, pour sa *Monographie de l'abbaye de Saint-Yved de Braine*, in-folio ;

5° A M. Lepage, pour ses deux ouvrages intitulés : l'un *l'Abbaye de Bouxières*, in-8, l'autre *Commentaires sur la chronique*

de Lorraine, au sujet de la guerre entre René II et Charles le Téméraire, in-8.

6° A M. Eugène Cordier, pour son ouvrage intitulé : *le Droit de famille aux Pyrénées*, in-8.

7° A M. Berty, pour ses *Études historiques et archéologiques sur l'ancien Paris*, in-8.

8° A M. Amé, pour son ouvrage intitulé : *Les carrelages émaillés du moyen âge et de la Renaissance*, 1 vol. in-8.

Voici encore le résultat d'un concours littéraire ouvert par l'Aacadémie des beaux-Arts.

L'Académie avait proposé pour sujet du prix qu'elle devait décerner en 1860 le sujet suivant :

« Histoire de la gravure d'estampes en France depuis le milieu du quinzième siècle jusqu'à la fin du dix-huitième.

« Faire connaître l'origine et les progrès de cet art, l'influence que les travaux des artistes étrangers ont exercée sur la gravure française, et celle que nos artistes ont ensuite exercée sur les graveurs étrangers.

« Citer les principaux ouvrages, en nommer les auteurs, et, dans la mention qui sera faite de ces ouvrages, indiquer les numéros qui les désignent dans les catalogues les plus accrédités. »

Deux mémoires seulement ont été adressés à l'Académie, qui les a jugés tous deux dignes de récompense. Elle a divisé le prix entre les concurrents. Elle a décerné à M. Henry Descamps, auteur du n° 2, déjà couronné deux fois par l'Académie, une médaille de 2000 francs, et à M. Georges Duplessis, attaché au département des estampes de la Bibliothèque impériale, une médaille de 1000 fr.

4

Promotions dans la Légion d'honneur, en faveur des lettres et des arts.

Au mois d'août 1860, à l'occasion de la fête de l'Empereur, un certain nombre de nominations et de promotions ont eu lieu dans l'ordre de la Légion d'honneur, en faveur d'écrivains, d'artistes ou de personnes exerçant des professions qui intéressent l'art ou la littérature.

Ont été promus au grade de commandeur :

M. Mérimée, membre de l'Académie française;
M. Alexandre, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

Ont été promus au grade d'officier :

M. Fr. Wey, président honoraire de la Société des gens de lettres;
M. Cucheval-Clarigny, homme de lettres;

Ont été nommés chevaliers :

MM. Lacaussade, homme de lettres, directeur de la *Revue europeenne;*
Paul de Saint-Victor, homme de lettres;
Loudun, homme de lettres;
Théoph. Lavallée, professeur d'histoire à l'école militaire de Saint-Cyr;
Ch. Levêque, professeur délégué au Collége de France, auteur de divers ouvrages;
Baudrillart, suppléant au Collége de France, économiste;
P. Janet, professeur au lycée Louis le Grand, auteur de divers ouvrages;
Léon Laya, auteur dramatique;
Victor Séjour, auteur dramatique;
Mary Lafon, homme de lettres, auteur dramatique;
Cormon, auteur dramatique;
Aimé Maillart, compositeur de musique;
Gevaërt, compositeur de musique;
Delaporte, directeur des Sociétés orphéoniques;
Wormser, professeur de dessin au Conservatoire des arts et métiers;
Baldus, peintre et lithographe;
Dalloz, l'un des directeurs gérants du *Moniteur universel;*
De Champagnac, chef du bureau de la propriété littéraire;
Nourrisson, chef de bureau à la direction générale des cultes;
Hachette, libraire-éditeur;
Roulhac, fabricant de papiers;
Jacobs, graveur de géographie.

5

Produit annuel des théâtres de Paris.

Nous reproduisons, d'après le rapport lu par M. Théodore Anne, à l'assemblée générale des auteurs dramatiques, le tableau des recettes réalisées par les théâtres de Paris pendant l'exercice 1859-1860.

Opéra	1 011 390 fr.	70 c.
Français	937 006	58
Opéra-Comique	1 003 590	99
Odéon	312 711	25
Théâtre-Lyrique	744 689	80
Vaudeville	575 483	50
Variétés	621 347	»
Gymnase	577 577	80
Palais-Royal	561 789	60
Porte-Saint-Martin	911 881	»
Gaîté	604 482	85
Ambigu	554 057	35
Cirque	598 891	30
Folies-Dramatiques	356 610	13
Délassements	266 049	30
Bouffes-Parisiens	363 594	25
Théâtre-Déjazet (huit mois)	174 842	33
Luxembourg	42 106	15
Beaumarchais	149 066	»
Total	10 367 227 fr.	88 c.

On voit par ce tableau que, de tous les théâtres *quotidiens*, le théâtre de l'Opéra-Comique est celui dont les recettes ont été le plus élevées.

FIN.

APPENDICE BIBLIOGRAPHIQUE.

Après avoir cherché à faire connaître, par l'examen d'un nombre nécessairement restreint de livres très-divers, l'état actuel de chaque branche de la littérature, nous croyons utile, pour remédier en partie à d'inévitables lacunes, de présenter ici, dans le même ordre, un tableau général et plus complet des productions littéraires de l'année.

POÉSIE.

POÉSIES FRANÇAISES ET TRADUCTIONS EN VERS.

Bachi (Mme Claudia). Les Contes français. Voy. p. 60.

Balder (Alphonse). Jambes et cœur, poésies. In-32, 137 p.

Bénèche (J.). Fleurs des champs, poésies et prose. In-18, 266 p. Elbeuf.

Bignan. Beautés de la Pharsale. Voy. p. 75.

Blanchecotte (Mme). Nouvelles poésies. Voy. p. 61.

Boulard. OEuvres d'Horace. Voy. p. 85.

Bousset (Pacifique). Fables et poésies diverses. Dinan. In-12, 108 p.

Canel (A.). Poésies complètes de Catulle. Nouvelle traduction en vers français. In-12, XXXII-287 p. Rouen, lib. Lebrument.

Chassin (Ch. L.). Al. Petœfi. Voy. p. 83.

Col (Théophile). Fleurs de jeunesse. Saint-Étienne. In-8, 144 p.

Cournol (Hippolyte). OEuvres complètes d'Horace, traduites en vers, avec des notes et un examen des autres traductions en vers. 4 vol. grand in-18 jésus. XXIII-1065 p. F. Didot.

Cornisset (Gustave). Fables. In-18 jésus, 114 p. Lib. nouvelle.

Firminhac (l'abbé). Poésies bibliques. In-16, 200 p. Bordeaux.

Forest (Athanase). Essais poétiques de philosophie religieuse. Grand in-18 anglais, IV-332 p. Vanier.

Grenier (Ed.). Le renard (Reineke Fuchs), traduit en français, illustré par Kaulbach. Grand in-8, 212 p. Michel Lévy frères.

Halévy (Léon). La Grèce tragique. Voy. p. 74.

Hartmann (H.). France et Italie, poëme historique en dix chants. In-18 jésus, 240 p. Garnier frères.

Héré (J.). Fables et poésies. In-8, 191 p. Poulet-Malassis et de Broise.

Jasmin (Jacques). La bierges. In-8, 31 p. Agen, lib. Chairon.

Josades (Ad.). Les jeunes années. Voy. p. 47.

Lavergne (Joseph). La muse plébéienne. 2e vol. In-18, 180 p.

Lebailly (A.). Italia mia. Voy. p. 15.

Lion (Moïse). Voix de Sion. Voy. p. 56.

Lonlay (le Cte Eugène de). Poésies intimes. In-16, 128 p. Martinon.

Marcellus. Satires. L'esprit des femmes et prologue. Juin 1860. In-8, 31 p. Poulet-Malassis et de Broise.

Maury (F.). Sioniennes, poésies religieuses. Grand in-18, 249 p. Douniol.

Millien (Achille). La moisson, poésie. In-18 jésus, 302 p. Vanier.

Modelon (M. F.). Premières poésies. In-18 jésus, 465 p. E. Belin, 3 fr. 50 c.
Monier de la Sizeranne (H.). Marie-Antoinette, poëme historique. In-8, 297 p. et portrait. Amyot.
Musset (Alfred de). Œuvres posthumes. Grand in-18, 252 p. Charpentier.
Pailleron (Ed.). Les parasites. In-12, 284 p. Michel Lévy frères.
Pérennès (Yves). Études critiques et littéraires sur les œuvres complètes d'Horace: 1° texte latin rectifié; 2° traduction nouvelle en vers français; 3° commentaire; 4° imitations. Tom. 1er, VIII-244 p.
Pichot (A.). Arlésiennes. Voy. p. 48.
Pontavice de Heussey (H. Du). Sillons et débris. Voy. p. 6.
Py (Edmond). Foi et patrie, poëmes dédiés au R. P. Lacordaire. In-18 Jésus, XIII-233 p. E. Belin; A. Bray.
Rambot (Gustave). Les distractions, poésies posthumes, avec notice sur sa vie et ses œuvres, par le chevalier de Berluc-Perussis. In-8, XLVIII-307 p. et portrait. Dentu.
Ratisbonne (Louis). La comédie enfantine. Voy. p. 36.
— La divine comédie. Voy. p. 79.
Renaudin (Ed.). Les cent et une. In-16, 214 p. Garnier frères.
Valery (Léon). Heures intimes. Voy. p. 55.
Vibert (Théod.). Les Girondins, poëme en douze chants. In-18, LVIII-304 p. Tinterlin.
Yves (Aimé). Faust, arabesques en vers et dialogues. In18, 142 p. Dentu.
Wihl (L.). Les hirondelles, poésies allemandes traduites, avec un Essai sur la littérature juive, par Pierre Mercier. In-12, 288 p. L. Hachette et Cie.

ROMAN.

ROMANS, NOUVELLES, CONTES, FANTAISIES LITTÉRAIRES.

Auteurs français.

Achard (Am.). La famille Guillemot. Voy. p. 88.
— Les séductions. Voy. p. 89.
— Les misères d'un millionnaire, p. 90.
Aimard (Gust.). Curumilla. In-12, 340 p. Amyot.
— La grande flibuste. In-18, 418 p. Amyot.
— L'éclaireur. In-18, 465 p. Amyot.
— La fièvre d'or. In 18, 336 p. Amyot.
Ancelot (Mme).—Une faute irréparable. 2 vol. in-8, 646 p. Cadot.
Anne (Th.). Le cordonnier de la rue de la Lune. 4 vol. in-8, 1293 p. De Potter.
Araquy (E d'). Galienne. Voy. p. 92.
Assollant (Alfr.). Brancas. Voy. p. 93.
— La mort de Roland. Voy. p. 94.
Avenel (P.). Le roi de Paris, roman historique. Grand in-18, 427 p. Amyot.
Barbara (Ch.). Mes Petites-Maisons. Voy. p. 96.
Bell (George). Scènes de la vie de château. Grand in-18, 307 p. Michel Lévy frères.
Béchard (F.). Existences déclassées. Voy. p. 99.
Belloy (Marquis de). Les toqués. Voy. p. 99.
A. de Bréhat. Les filles du Boër. Voy. p 99.
Berthet (Élie). Le douanier de mer. 5 vol. in-8, 1592 p. De Potter.
— Les émigrants (la colonie de Kansas). 5 vol. in-8, 1602 p. De Potter.
Blanquet (Alb.). Le Parc-aux-Cerfs. 5 vol. in-8, 1634 p. Cadot.
Bocage (P.). Les puritains de Paris. 5 vol. in-8, 1550 p. A. Cadot. Voy. p. 160.
Bourdon (Mme) [Mathilde Froment]. La charité, légendes. In-18 anglais, 459 p. Bray.
Bravard (Raoul). L'honneur des femmes. Grand in-18, 322 p. Michel Lévy.
Brisebarre et Nus. Les drames de la vie. Voy. p. 100.
Capendu (Ern.). Le capitaine La Chesnaye. 11 vol. in-8, 3439 p. Cadot.
— Les rascals. 4 vol. in-8, 1218 p. A. Cadot.
— Les colonnes d'Hercule. Grand in-18, 356 p. A. Cadot.
Chadeuil (Gust.). Les mystères du palais (Mémoires d'un petit bossu). In-18, XII-167 p. Dentu.
Chabrillan (la comtesse de). Est-il fou? Voy. p. 101.
Claveau (Anat.). Nouvelles contemporaines. Voy. p. 104.
Dabadie (F.). Récits et types américains. Voy. p. 105.
Dash (comtesse). La belle aux yeux d'or. 8 vol. in-8, 1968 p. De Potter.
— Le livre des femmes. In-18 anglais, 278 p. Lib. nouvelle.
Dax (vicomtesse de). L'amour et la femme. In-18, 204 p. Dentu.
Deltuf (P.). Les petits malheurs d'une jeune femme. Voy. p. 106.

— Mademoiselle Fruchet. Voy. p. 107.
— Adrienne. In-18, 322 p. Michel Lévy.
Delvau (Alfr.). Les dessous de Paris. In-18 jésus, 292 p. Avec une eau-forte. Poulet-Malassis et de Broise.
Desprez (Adr.). Train de plaisir à travers le quartier latin. In-18 jésus, 234 p Havard.
Dormont (A.). Marthe, simple histoire. Grand in-18, 291 p. Lib. nouvelle.
Dumas (Al.). Monsieur Coumbes. Voy. p. 108.
Duplessis (P.). Aventures mexicaines. In-18, 528 p. A. Cadot.
Duranty. Le malheur d'Henriette Gérard. Avec 4 eaux-fortes d'Alph. Legros. Grand in-18, 370 p. Poulet-Malassis et de Broise.
Duval (L.). Valdieu. Voy. p. 109.
Enault (L.). L'amour en voyage. Voy. p. 111.
Erckmann-Chatrian. Contes fantastiques. Voy. p. 112.
— Contes de la montagne. Grand in-18 anglais, 351 p. Michel Lévy frères.
Esquiros (Mme Adèle). Histoire d'une sous-maîtresse. In-18, 441 p. Pick.
Eyma (L.). Le trône d'argent. Grand in-18, 297 p. Michel Lévy frères.
Féval (P.). Le roi des gueux (la maison de Pilate). 7 vol. in-8, 2356 p. De Potter.
— Frère Tranquille. 3 vol. in-18 jésus, 1085 p. A. Cadot.
Feydeau (Ern.). Catherine d'Overmeire, Voy. p. 114.
Figuier (Mme L.). Nouvelles languedociennes. Voy. p. 115.
Fond (Mlle Amélie). L'esclave russe. In-18 jésus, 159 p. Dentu.
Forgues (E. D.). Le rose et le gris. Voy. p. 116.
Foucher (P.) La vie de plaisir. Grand in-18, 331 p. Michel Lévy frères.
Gœpp (Ed.). Un aventurier littéraire. Voy. p. 118.
Gondrecourt (de). L'amour au bivouac. 5 vol. in-8, IV-1589 p. De Potter.
Gonzalès (Emm.). Les trois fiancées. 3 vol. in-8, 964 p. De Potter.
Gourdon (Ed.). Les faucheurs de nuit. Voy. p. 119.
Gransard (Ch.). La nuit des morts, légende universelle. In-12, XII-295 p. Dentu.
Hautecour (L. d'), baron d'Audelange. L'ermite de Matapan. Grand in-18 anglais, 288 p. Libr. nouvelle.
Hugo (Ch.). Le cochon de saint Antoine. 3 vol. in-8, XXVIII-492 p. A. Cadot.
Kock (H. de). Morte et vivante. 3 vol. in-8, 992 p. De Potter.
— Les baisers maudits. Roman inédit. Grand in-18 jésus, 287 p. Sartorius.
La Beaume (J.) Jeunesse. Voy. p. 125.
Lamber (Juliette);—Mon village;— Une Veillée;—La Rose;—Les Parigots, etc. In-18, 219 p. Collection Hetzel.
Langle (Caliste de). Le grillon, légendes bretonnes; — Archange et capucins; — La vieille de la falaise de Prospoder, etc. In-8, 196 p. Durand.
Laurent-Pichat. Gaston. Voy. p. 125.
La Vallée. Zurga le chasseur. Voy. p. 126.
Lecomte (J.) La charité à Paris. Grand in-18 anglais, XVI-342 p. Lib. nouv.
Legouvé (Ern.). Edith de Falsen. Voy. p. 127.
— Béatrix. Voy. p. 128.
Lescure (De). Eux et Elles. Voy. p. 129.
Lesire (J.). L'Évoqueur de fantômes. Voy. p. 113.
Luchet (Aug.). Les mauvais côtés de la vie, souvenirs d'exil; 2 vol. in-8, 683 p. Chappe.
Lurine (L.). Voyage dans le passé. Grand in-18 anglais. Lib. nouvelle.
Malot (H.). Les amours de Jacques. Voy. p. 129.
Maquet (Aug.). La belle Gabrielle. Tome Ier. Grand in-18 anglais, IV-374 p. Lib. nonvelle.
Marmier (X.). Histoires allemandes et scandinaves. Grand in-18, 389 p. Michel Lévy frères.
— Gazida. Voy. p. 131.
Méry. Ursule. Voy. p. 133.
Michiels (Alf.) Contes d'une nuit d'hiver. Grand in-18, 324 p. Lib. nouv.
Molènes (P. de). Les commentaires d'un soldat. V. p, 133.
Montépin (X). Les marionnettes du diable, 6 vol. in-8. 1950 p. De Potter.
— Les viveurs de province (Diane et Blanche). 10 vol. in-8, 3220 p. De Potter.
— Les marionnettes du diable (Mlle de Kerven); 8 vol. in-8, 2550 p. De Potter.
— La fille du maître d'école. 3 vol in-8, 947 p. Cadot.
Muller (Eug.). Véronique. In-12, 390 p. Amyot.
Noël (D. P. L.). La vie de bivouac (Algérie, Crimée, Italie). Lettres intimes; revues et annotées par M. F. Élie de La Primaudaie. Grand in-18 anglais, 329 p. Lib. nouvelle.
Noriac (Jules). Le 101e régiment. Voy. p. 135.
— La bêtise humaine. Voy. p. 136.
Pallu (L.) Les gens de mer. Voy. p. 139.
Pavie (Th.). Récits de terre et de mer. Voy. p. 140.
Pechméja (Ange). Rosalie, nouvelle. in-12, 263 p. Franck,
Perret (P.). Histoire d'une jolie femme. In-18, 309 p. Mich l Lévy frères.

Perrin (Max.). Mademoiselle Colombe, ou Une nouvelle Rigolboche. Entièrement inédit. 4 vol. in-8, 1868 p. De Potter.
— Les mariages d'inclination, 2 vol. in-8, 637 p. Cadot.
— Manon la ravaudeuse. 2 vol. in-8, 316 p. A. Cadot.
Ponson du Terrail. La jeunesse du roi Henri (le duc de Guise), 6 vol. in-8, 1941 p.
— Les gandins. Voy. p. 160.
Rabou (Ch.). Les grands danseurs du roi. 3 vol. in-8, 907 p. De Potter.
— Tribulations et métamorphoses. V. p. 140.
Renaut (Em.). Rose André. Voy. p. 141.
Reybaud (L.). La vie de corsaire. Grand in-18, 316 p. Michel Lévy frères.
— La vie à rebours. Grand in-18, 315 p. Michel Lévy frères.
— Édouard Mongeron. Grand in-8, 324 p. Michel Lévy frères.
Reybaud (Mme Ch.). L'oncle César. — Le cadet de Colobrières. Voy. p. 142.
Rivière (H.). Pierrot; — Caïn. Voy. p. 143.
Robert (Clémence). Daniel le laboureur. 4 vol. in-8, 1295 p. De Potter.
Rozier (Vict.). Les dons de la femme, études parisiennes. 2 vol. grand in-32, 403 p. et 2 lith. G. Havard.
Saint-Georges (H. de). Les princes de Maquenoise. 7 vol. in-8, 1954 p. De Potter.
Sand (George) Jean de La Roche. Voy. p. 144.
— Constance Verrier. Voy. p. 146.
— Promenades. Voy. p. 146.
Scholl (Aur.). Les mauvais instincts, histoire d'un premier amour. In-18. 292 p. Michel Lévy frères.
Serret (Ern.). Clémence Ogé, histoire d'une maîtresse de chant. Grand in-16, 294 p. L. Hachette et Cie.
— Perdue et retrouvée. Voy. p. 147.
Stahl (P. J.) [pseudonyme]. Voyage d'un étudiant. Voy. p. 147.
— Histoire d'un homme enrhumé (2e édition). Voy. p. 148.
Stauben (Dan.) [pseudonyme]. Scènes de la vie juive en Alsace. Grand in-18, 300 p. Michel Lévy frères.
Teinturier (Ferd.). Les femmes. Grand in-18, 316 p. Sartorius.
Toby-Flock. A quoi tient le bonheur; — Une traversée; — Les colibris, gr. in-18, 212 p. Caen, Legost-Clérisse.
Ulbach (L.). Monsieur et Madame Fernel. Voy. p. 149.
Ulliac-Trémadeure (Mlle S.). Nouvelles. Voy. p. 151.
Vitu (Aug.). Contes à dormir debout. Voy. p. 152.
— Ombres et vieux murs; — La Grange-Batelière; — François Suleau; — Le château de Tournoel, etc. In-12, 308 p. Poulet-Malassis et de Broise.
Wailly (Léon de). Les deux filles de M. Dubreuil. Voy. p. 153.
Weill (Alex.). Si j'avais une fille à marier. Voy. p. 154.
— Histoire de village (nouv. édit.). Voy. p. 155.
Zaccone (P.). Voy. p. 156.

Traductions.

Beecher-Stowe (Mistress Harriett). La fiancée du ministre. Voy. p. 164.
Bulwer-Lytton (Sir Edw.). Qu'en fera-t-il? Voy. p. 164.
Eliot (G.). Adam Bede. Traduit de l'anglais par F. d'Albert-Durade. 2 vol. in-18 jésus, 700 pages. Dentu.
Gaskell (Mme). Autour du sofa. Voy. p. 164.
Gerstaecker. Scènes de la vie californienne. Voy. p. 163.
Hildebrand (Nic. Beets). La chambre obscure. Voy. p. 165.
Hoffmann. Contes fantastiques. Voy. p. 164.
Immermann (Ch.). Les paysans de Vestphalie. Voy. p. 163.
Kavanagh (Julia). Tuteur et pupille. Voy. p. 164.
Kompert (Léop.). Les juifs en Bohême. Voy. p. 164.
Ruffini. Découverte de Paris. Voy. p. 164.
Swift. Opuscules humoristiques. Voy. p. 164.
Tackeray. Le valet de pied. — Henry Esmond. Voy. 164.
Anonymes. Beckwourth le chasseur. Voy. p. 165.
— Deux jeunes filles lettrées. Roman chinois. Voy. p. 165.

THÉÂTRE.

PIÈCES NON JOUÉES A PARIS[1]. — OEUVRES DRAMATIQUES. — PUBLICATIONS RELATIVES AU THÉATRE.

Anot de Maizières. Cromwell. Voy. p. 258.

Audiffret (L. D.). Entre deux paravents, théâtre des salons de famille. Grand in-8, VIII-288 p. Dentu.

Becq de Fouquières (L.). Drames et comédies. In-18, 322 p. Dentu.

Carmouche. Racine est un polisson! comédie en un acte, mêlée de couplets; à propos d'une souscription ouverte pour une descendante de Racine. In-12, 48 p. Lib. nouvelle.

Detcheverry (Arnaud). Histoire des théâtres de Bordeaux depuis leur origine dans cette ville jusqu'à nos jours. In-8 VI-366 p. Bordeaux.

Hirsch (G.). Le préjugé. Voy. p. 259.

Hugo (François-Victor). OEuvres complètes de Shakspeare. Voy. p. 261.

Jourdain (Eliacim). Le lacet de Berthe. Voy. p. 259.

Kératry (comte de). La guerre des blasons, comédie en trois actes. In-8, 91 p. Lille, Alcan-Lévy.

Lassalle (Albert de). Histoire des Bouffes-Parisiens. Petit in-16, 128 p. Paris. Lib. nouvelle.

Lelion - Damiens. Ours et oursons. Théâtre. Tome Ier, 1re livraison. Une âme en peine. La grand'maman de Boismignon. In-18, VII-156 p. Tresse.

Liautaud-Éthéart. La Fille de l'empereur. — Un duel sous Blanchelande, drames historiques en quatre actes. In-12, 160 p. Moquet.

Palianti (L.). Collection de mises en scènes de grands opéras et d'opéras-comiques représentés pour la première fois à Paris. — Don Gregorio. In-8, 10 p. — Le Roman d'Elvire. In-8, 12 p.

Ponroy (Arthur). Le monde mêlé, étude dramatique en cinq actes et en prose. In-12, 138 p.

Vauzelles (L. de). Alceste. Voy. p. 258.

Veron (L.). Paris en 1860. — Les théâtres. Voy. p. 261.

CRITIQUE, HISTOIRE LITTÉRAIRE, MÉLANGES.

Aubryet (Xav.). Les jugements nouveaux. Voy. p. 295.

Babou (H.). Lettres satiriques et critiques. Voy. p. 294.

Blanchet (F.). Le Faust de Goethe expliqué. Voy. p. 302.

Boiteau. L'équité de M. Pelletan. Voy. p. 360. In-8, 16 p. Perrotin.

— Lettre à M. Renan, sur un article du Journal des Débats, relatif à Béranger. In-8, 16 p. Perrotin.

Chassang (A.). Des romans dans l'antiquité grecque et latine. C. Voy. p. 267.

Delord (Taxile). Les matinées littéraires. Voy. p. 294.

Delorme (S.). Les hommes d'Homère. In-8, 488 p. Didier.

Enault (L.). Histoire de la littérature des Hindous. Voy. p. 303.

Feugère (L.). Les femmes poëtes au seizième siècle. In-8, XVIII-392 p. Didier.

Forgues (E. D.). Originaux et beaux esprits de l'Angleterre contemporaine. Voy. p. 302.

Gebhart. Histoire du sentiment poétique de la nature dans l'antiquité grecque et romaine. In-8, 203 p. Durand.

Girard (J.). Essai sur Thucydide. Voy. p. 266.

Goncourt (Edm. et Jules de). Les hommes de lettres. Voy. p. 118.

Hatin (Eug.). Histoire politique et littéraire de la presse en France, etc. (1859). Tome IV. Voy. La presse moderne, 1789-1860. In-8 et in-12, 466 p. Tom. V, 483 p. Poulet-Malassis et de Broise.

Lauzac (H.). Galerie historique et critique du dix-neuvième siècle. 2 vol. in-8, 564 p.

Le Brun (Is.). Miscellanées maritimes et littéraires. In-8, 627 p. Garnier.

Lecœur (Alex.). La vérité chez Corneille, démontrée par l'analyse de

1. Les pièces représentées sur les différentes scènes de Paris ont été, dans le chapitre consacré au théâtre, l'objet d'une analyse ou d'une mention.

HISTOIRE ET ÉTUDES ACCESSOIRES.

Histoire de France.

Lefils (Fl.). Histoire civile, politique et religieuse de la ville de Rue. Voy. p. 308.

— Histoire de la ville du Crotoy. Voy. p. 308.

Marne (H. de). Du gouvernement de Louis XIV, etc. Voy. p. 311.

Martin (H.). Histoire de France. Voy. p. 320.

Martonne (A. de). Notice historique sur l'église de Saint-Martin de Vendôme. In-8, 100 p. Dumoulin.

Menault (E.). Angerville la Gate. Voy. p. 308.

Méray (Antony). Les libres prêcheurs. Voy. p. 310.

Michelet (J.). Histoire de France. Voy. p. 307.

Michiels (A.). Les anabaptistes des Vosges. Voy. p. 310.

Nettement. Histoire de la Restauration. Voy. p. 312.

Nicole (G.). Le livre d'or de la Savoie et de Nice. In-8, 311 p. Lebigre-Duquesne.

O'Reilly (l'abbé P. John). Histoire complète de Bordeaux. 1re partie. T. III. In-8, XVIII-693 p. Bordeaux, Delmas; Paris, Furne, Didier.

Pelletan (Eug.). Décadence de la monarchie française. Voy. p. 311.

Perrens. Étienne Marcel. Voy. p. 313.

Pillot et **Neyremand**. Histoire du conseil souverain d'Alsace. Voy. p. 308.

Puaux (F.). Histoire de la réformation française. Voy. p. 300.

Quicherat (J.). Histoire de Sainte-Barbe, collége, communauté, institution. Tome I. In-8, 390 p. et plan. L. Hachette et Cie.

Rittiez (F.). Histoire du palais de justice de Paris et du parlement. (860-1789). In-8, 400 p. Durand.

Teissier (Oct.). Histoire de la commune de Cotignac. In-8, 354 p. Toulon, Monge; Paris, Dumoulin.

Thiers (A.). Histoire du Consulat et de l'Empire. Voy. p. 335.

Viel-Castel (L. de). Histoire de la Restauration. Voy. p. 312.

Histoire générale et des pays étrangers.

Ardouin (B.). Études sur l'histoire d'Haïti. Tome X. In-8, 367 p. Dezobry, Magdeleine et Cie.

Barthélemy (Éd.). Les princes de la maison royale de Savoie. In-12, 279 p. Poulet-Malassis et de Broise.

Bécot (J.). De l'organisation de la justice répressive aux principales époques historiques. In-8, IX-315 p. Durand.

Belgiojoso (la princesse Trivulce de), Histoire de la maison de Savoie. In-8. VIII-548 p. Michel Lévy frères.

Chotard (H.). Le périple de la mer Noire, par Arrien. In-8, 248 p.

Demersay (Alf.). Histoire physique, économique et politique du Paraguay et des établissements des jésuites. Tome I. Grand in-8, LXIV-486 p. L. Hachette et Cie.

Du Boys (Alb.). Histoire du droit criminel des peuples modernes, considéré dans ses rapports avec le progrès de la civilisation. Tome III. In-8, VIII-669 p. Grenoble, Maisonville et fils et Jourdan; Paris, Durand.

Favé (J.). Études critiques sur l'histoire d'Alexandre VI. In-12, XVIII-726 p. Saint-Brieuc, Conor-Grenier sœurs; Paris, Vaton.

Forgues (E. D.). La révolte des cipayes Voy. p. 377.

— Histoire de Nelson, d'après les dépêches officielles et sa correspondance. In-18, 374 p. Charpentier.

Garnier (Ed.). Louis de Bourbon, évêque-prince de Liége (1455-1482). In-8, VII-176 p. Dumoulin.

Iranyi (Daniel) et **Chassin** (Ch. L.). Histoire politique de la révolution de Hongrie. (1847-1849). 2e partie (fin). La Guerre. In-8, 632 p. Pagnerre.

Jauffret (E.). Catherine II et son règne. 2 vol. in-8, VII-979 p. Dentu.

La Barre Duparcq (Ed. de). Histoire de l'art. de la guerre. Voy. p. 375.

Lanfrey (P.). Histoire politique des papes. Voy. p. 367.

Mazade (Ch. de). L'Italie moderne. Voy. p. 378.

Métivier (H.). Précis historique de la formation des États du saint-siége. In-8, 95 p. La Flèche, Jourdain.

Montalembert (le Cte de). Les moines d'Occident. Voy. p. 330.

Mornand (F.). L'année anecdotique, petits mémoires du temps. In-18 jésus, III-360 p. Dentu.

Ott (A.). Histoire ancienne. L'Inde et la Chine. Grand in-32, 192 p. Martinon; Pagnerre. (Bibliothèque utile.)

Paya (Ch.). De l'origine de la papauté. In-8, 208 p. Barba.

Ponson du Terrail et de **Lascaux**. L'Italie sous la domination autrichienne. In-8, 269 p. et grav. Gennequin.

Riquet (comte A. de Caraman). Anet, son passé, son état actuel. Notice historique. In-16, X-306 p. B.

Saint-Félix (Jul. de). Rome en Provence, chroniques et légendes du palais des papes. In-8, 240 p. Dentu.

Saulcy (F. de). Les expéditions de César en Grande-Bretagne. Grand in-8, 42 p. Didier.

Schnitzler. La mission de l'empereur Alexandre II. Voy. p. 369.

Thierry (Am.). Récits de l'histoire romaine au cinquième siècle. Derniers temps de l'empire d'Occident. In-8, xxiii-520 p. Didier et Cie.

Zeller (J.). L'Année historique. Voy. p. 378.

Biographies.

Barrère (l'abbé). Le général de Tartas et récit de ses expéditions militaires en Afrique. In-12, 224 p. Dentu.

Capefigue. Agnès Sorel. Diane de Poitiers. Voy. p. 317.

Castille (Hipp.). Portraits historiques, 2e série, n° 21. Léopold, roi des Belges. In-32, 64 p., portrait et fac-simile. Dentu.

— Le général de Pimodan. In-32, 59 p.

— M. Roulaud. In-32, 62 p.

Clergeau (l'abbé). Chateaubriand : sa vie publique et intime; ses œuvres. Étude historique et biographique. In-8, xvi-193 p.

Chevrier (Edm.). Le général Joubert. In-8, 254 p. Bourg, Martin-Bottier.

Dollingen. Galerie des contemporains. Texte, sous la direction de Dollingen, avec portraits en pied photographiés. In-16. Disdéri.

Féré (Oct.) et **Hyenne** (R.). Garibaldi, aventures, expéditions, voyages, etc. (1834-1860). In-4 à deux col., illustré. Havard.

Goncourt (Edm. et Jul. de). Les maîtresses de Louis XV. Voy. p. 417.

Houssaye (Ars.). Mlle de La Vallière, etc. Voy. p. 417.

Hugonnet (Ferd.). Français et Arabes en Algérie. Lamoricière, Bugeaud, Daumas, Abd-el-Kader, etc. In-18 jésus, 281 p. Sartorius, Challamel.

Lagarrigue (Fernand). Les Méridionaux, galerie des contemporains. In-32, 192 p., fac-simile et portraits. Sartorius.

Le Bon (Ém.). Joseph Le Bon dans sa vie privée et dans sa carrière politique. In-8, 379 p. Dentu.

Léouzon Le Duc. Les financiers contemporains. I. Mirès. In-8, 32 p. Amyot.

Le Roux de Lincy. Vie de la reine Anne de Bretagne, suivie de lettres inédites. Tome I. In-8, xvi-228 p. Curmer.

Lescure (de). Les maîtresses du Régent. Voy. p. 417.

Leynadier (Cam.). Mémoires authentiques sur Garibaldi, précédés d'un précis historique sur la guerre etc. Grand in-8. Arnaud de Vresse.

Ponlevoy (le P. A. de). Vie du R. P. Xavier de Ravignan. 2 vol. in-8, viii-966 p. Douniol.

Reynaud (J.). Vie et correspondance de Merlin de Thionville, In-8, viii 342 p. Furne et Cie.

Toselli (J.-B.). Biographie niçoise ancienne et moderne. Tome I. In-8, 384 p. Nice, Visconti; Paris, Dentu.

Wallon (H.). Jeanne d'Arc. Voy. p. 314.

Mémoires, correspondances, documents.

Argenson (d'). Journal et mémoires du marquis d'Argenson, publiés d'après les manuscrits autographes de la bibliothèque du Louvre, pour la Société de l'histoire de France, par E J. B. Rathery. T. II. In-8, 460 p. J. Renouard.

Béranger. Correspondance. Voy. p. 358.

Buffon. Correspondance inédite. Voy. p. 300.

Dupin. Mémoires. T. III. In-8, 583 p. Plon.

Élisabeth de France (Mémoires d'). sœur de Louis XVI, annotés et mis en ordre, par F. Barghon-Fort-Rion. In-8, ix-381 p. Vaton.

Eugène (Pr.). Mémoires et correspondance politique et militaire, publiés, et annotés par A. Ducasse. Tomes IX et X (dernier). In-8, 519-438 p. Michel Lévy frères.

Guizot. Mémoires. Voy. p. 346.

Henri IV. Lettres inédites, recueillies par le prince Augustin Galitzin. In-8, ix-449 p. Techener.

Humboldt et **Varnhagen**. Lettres de Humboldt à Varnhagen von Ense (1827-1858). Accompagnées d'extraits du journal de Varnhagen. Edition française. In-8, xxi-285 p. L. Hachette et Cie.

Luynes (de). Mémoires sur la cour de Louis XV (1735-1758), publiés sous le patronage de M. le duc de Luynes, par MM. L. Dussieux et Eud. Soulié. T. I, II, III, et IV. In-8, 2059 p. F. Didot frères, fils et Cie.

Maistre (Jos. de). Correspondance diplomatique (1811-1817), recueillie par Albert Blanc 2 vol. in-8, viii-806 p. Michel Lévy frères.

Marguerite de Valois (Mémoires de), première femme de Henri IV, avec notes biographiques et littéraires par Charles Caboche. In-18, cxix-311 p. Charpentier.

Montfalcon (J. B.). Origines et bases de l'histoire de Lyon, ou diplômes, chartes, bulles, lois, arrêts, etc. Parties II et III. Suivies de : Musée lapidaire, avec notice; carton pour la 1re partie publiée en 1855. Grand

in-4, XIX-452 p., avec portrait, vign., fleurons, etc. Lyon, Brun; Paris, Durand. (Tiré à 200 exemplaires.)

Montpensier (Mémoires de), petite-fille de Henri IV, avec des notes biographiques et historiques; par A. Chéruel. T. II, III, IV et dernier. In-18 jésus, 1933 p. Charpentier.

Napoléon Ier (Correspondance de), publiée par ordre de Napoléon III. Tome III-V. In-8, 543, p. 581 p., 634 p. Plon; Dumaine.

Napoléon III. Discours, messages et proclamations de l'empereur. 1849-1859. In-8, 419 p. Plon.

Ormesson (d'). Journal d'Olivier Lefèvre d'Ormesson et extraits des mémoires publiés par M. Chéruel. Tome I. 1643-1650. In-4, CXXI-866 p. Imp. impér.

Pomponne (Marquis de). Mémoires, publiés, et précédés d'une introduction, par J. Mavidal. In-8, XI-560 p. B. Duprat.

Portal (de). Les descendants des Albigeois et des huguenots, ou Mémoires de la famille de Portal. In-8, 473 p. Meyrueis et Cie.

Saint-Simon (J.). Projets du duc de Bourgogne. Voy. p. 376.

Thiébault (Dieudonné). Souvenirs de vingt-ans de séjour à Berlin, avec avant-propos et notes par M. F. Barrière. 2 vol. in-12, 832 p. F. Didot frères, fils et Cie.

Tocqueville (Al. de). OEuvres et correspondance inédites, publiées et précédées d'une notice par G. de Beaumont. 2 vol. in-8. Michel Lévy fr.

Valfons (Marquis de). Dix-huitième siècle. Souvenirs du marquis de Valfons, 1710-1786, publiés par son petit-neveu. In-18 jésus, VIII-432 p. Dentu.

Voltaire. Correspondance. Voy. p. 298.

Anonyme. Cronique du roi Françoys, premier de ce nom. Publiée avec introduction et notes par Georges Guiffrey. In-8, XVI-499 p. Ve Renouard.

Actualités politiques, livres et brochures de circonstance.

About (Edmond). Rome contemporaine, Voy. p. 365.

— La nouvelle carte d'Europe. *Ibid.*

— La Prusse en 1860. *Ibid.*

Beauvallet (Alfr.) Nos rapports avec l'Angleterre. In-8, 207 p. Dentu.

Bertet (Ad.) La Savoie dans la balance politique de l'Europe. In-8, 46 p. Grenoble, Maisonville; Paris, Dentu.

Bertrand (l'abbé Victorien). Un coup de sabre au nœud gordien de l'Italie. In-18, 72 p. Toulouse, Delboy; Paris, Dillet; Bordeaux, Ducos.

Bonneau (Alex.). Les Turcs et les nationalités. In-8, 32 p. Dentu.

Broglie (Albert de). Une réforme administrative en Afrique. Voy. p. 369.

— La lettre impériale et la situation. In-18, 16 p. Douniol.

Castille (Hippolyte). L'excommunication. Voy. p. 366.

— Le pape et l'encyclique. Voy. p. 366.

Cayla (J. M.). Pape et empereur. V. p. 366.

Chauvin (Victor). La brochure d'un paysan du Danube. In-8, 31 p. Dentu.

Coupry (H.). Réflexions sur l'Algérie, lettre à l'Empereur. In-8, 48 p. Alger. Tissier.

Cucheval-Clarigny. Les budgets de la guerre et de la marine en France et en Angleterre. In-8, 160 p. Dentu.

Deloche (Max.). Du principe des nationalités. In-8, VIII-166 p. Guillaumin.

Dolgorouky (le prince Pierre). La vérité sur la Russie. Voy. p. 369.

Dottain (Ern.). La question suisse. Éclaircissements historiques. in-8, 30 p. Dentu.

Doubevëyer (N.). A Mgr Dupanloup. La papauté devant la religion et l'Italie. In-8, 16 p. Dentu.

Dupanloup. Oraison funèbre des volontaires catholiques. Voy. p. 366.

Duvernois (Clém.). Le couronnement de l'édifice. Liberté démocratique. In-8, 31 p. Paris. Dentu.

— La réaction, deuxième lettre à S. A. I. le prince Napoléon. In-8, 35 p. Challamel aîné.

Falloux (A. de). Antécédents et conséquences de la situation actuelle. In-8, 30 p. Douniol.

Farini. Lettres sur les affaires d'Italie. Voy. p. 367.

Ferrari (Joseph). L'annexion des Deux-Siciles. In-8, 32 p. Dentu.

Fonvielle (W. de). La croisade en Syrie. In-8, 31 p. Dentu.

Fresneau (Arm.). De la constitution politique des États de l'Église. Voy. p. 366.

Gallois (N.). Agrandissement de la France (la Savoie et Nice). In-8, 32 p. Dentu.

Gerbet (Mgr). De la papauté, en réponse à l'écrit intitulé : Le pape et le congrès. in-8, 80 p. Gaume frères.

Gervais (Ern.). Le pape-roi. In-8, 32 p. Douniol.

Girardin (Émile de). Civilisation de l'Algérie. Voy. p. 369.

— Désarmement et matérialisme. Réponse au journal *le Progrès*, de Lyon. Michel Lévy.

Goldenberg (G. M.). La France et l'Angleterre devant le traité de commerce. In-8, 231 p. Lib. nouvelle.

Grandguillot (Cl.). Lettre d'un journaliste catholique à Mgr l'évêque d'Orléans. In-8, 32 p. Dentu.
Hamel (Cte du). L'Angleterre, la France et la guerre. Grand in-8, 32 p. Dentu.
Haussonville (Cte d'). Lettre au bâtonnier de l'ordre des avocats. In-8, 44 p. Michel Lévy frères.
— Histoire d'une demande en autorisation de journal. Voy. p. 370.
— Lettre au sénat. Études contemporaines. In-8. Michel Lévy frères.
Horn (J. E.). Les finances de l'Autriche. In-8, 15 p. Guillaumin et Cie.
— Liberté et nationalité. In-18, 32 p. Dentu.
Lacordaire (R. P.). De la liberté de l'Italie. Voy. p. 366.
Lafon (Mary). Mille ans de guerre entre Rome et les papes. In-8, 199 p.
La Rochejaquelein (marquis de). La politique nationale et le droit des gens. In-8, 46 p. Dentu.
Lasteyrie (Ferd. de). Italie centrale. Voy. p. 366.
Laurentie. Les rois et le pape. Voy. p. 366.
La Varenne (Ch. de). La révolution sicilienne et l'expédition de Garibaldi. In-8, 256 p. Dentu.
Lavergne (L. de). La constitution de 1852 et le décret du 23 novembre 1860. In-8. Michel Lévy frères.
Lenormant (Fr.). Une persécution du christianisme en 1860. Voy. p. 369.
Lescure (de). La nouvelle question d'Orient. In-8, 32 p. Dentu.
Manoel (P.). L'empire du Rhin et le rétablissement de la Pologne. In-8, 40 p. Dentu.
Nettement (Alf.). Appel au bon sens, au droit, etc. Voy. p. 366.
Passy (Fréd.). De la souveraineté temporelle des papes au point de vue de la justice et de la religion. In-8, 46 p. Dentu.
Périer (Casimir). Le traité avec l'Angleterre. In-8, 163 p. Michel Lévy frères.
Pitzipios (J. G.). La question d'Orient en 1860, ou la grande crise de l'empire byzantin. In-8, 192 p. Lib. nouvelle.
Porochine (Vict. de). Régénération sociale de la Russie. In-8, VIII-303 p. Lib. nouvelle.
Poujoulat. Les droits du pape. Voy. p. 366.
Prévost-Paradol. Du gouvernement parlementaire. Le décret du 24 novembre. In-8. Michel Lévy frères.
— Les anciens partis. Voy. p. 496.
Rambaud (Pr.). La France et le Piémont. Italie et Savoie. In-8, 30 p. Douniol.
Rattos (Dyonise). Constantinople ville libre. Solution de la question d'Orient. In-8, 48 p. Dentu.
Rémusat (Ch. de). Politique libérale. Voy. p. 370.
Riancey (H. de). Madame la duchesse de Parme devant l'Europe. In-8, 182 p. Dentu.
Rochelle (P.). Le pape et les ultramontains au tribunal de Fénelon. In-8, 40 p. L. Hachette et Cie.
Saint-Amand (J.). Les Romagnes. Grand in-8, 160 p. Garnier frères.
Saint-Marc Girardin. De la situation de la papauté. Voy. p. 369.
— Des traités de commerce. Voy. p. 369.
— Du décret du 24 novembre 1860, ou de la réforme de la constitution de 1852. In-8. Michel Lévy frères.
Sauzet (Paul). Rome devant l'Europe. Voy. p. 366.
Schauer (L.). Garibaldi, Naples et l'Angleterre. Grand in-8, 31 p. Dentu.
Schmit (J.P.) Les intérêts et les droits de la France, de l'Italie et de l'Europe, du catholicisme et du suffrage universel dans la question italienne. In-8, 159 p. Douniol.
Stoffels (Charles). Du pape catholique et des papes protestants. Metz, Rousseau-Pallez.
Tourguéneff (N.). Un dernier mot sur l'émancipation des serfs. Voy. p. 369.
Troubetzkoy (le pr. Al.). La Russie rouge. In-8, 178 p. Dentu.
Valory (le prince H. de). La question russe. In-8, 23 p. Dentu.
Varin (P.). Le Rhin, à propos de la question d'Orient. In-8, 31 p. Dentu.
Vayssettes (E.). Sauvons les Maronites par l'Algérie et pour l'Algérie. In-8, 64 p. Alger, Bastide ; Paris, Challamel.
Villemain. La France, l'empire et la papauté. In-8, 32 p. Douniol.
Weill (Alex.). Qu'est-ce que le propriétaire? etc. Voy. p. 370.
X... (E.). Napoléon III et l'opinion catholique. In-8, 59 p. Paris. Ledoyen.
Anonymes. Abd-el-Kader, empereur d'Arabie. In-8, 16 p. Dentu.
— L'empereur François-Joseph Ier et l'Europe. In-8. Dentu.
— Etude politique et militaire sur la Chine, précédée de considérations sur l'industrie et le commerce extérieur de la Belgique. In-8, 219 p. et carte. Tanera.
— De la gérontocratie en Haïti. In-8, 160 p. Dentu.
— La liberté religieuse et la législation actuelle. Voy. p. 370.
— Napoléon III, Marseille et l'Algérie.

In-8, 32 p. Marseille, Camoin frères: Paris, Challamel aîné.
— Mac-Mahon, roi d'Irlande. In-8, 16 p. Dentu.
— Les Maronites et la France. In-8, 31 p. Dentu.
— Le panlatinisme, confédération gallo-latine et celto-gauloise. Contre-testament de Pierre le Grand et contre-panslavisme. In-8, 264 p. Passard.
— Les papes princes italiens. Voy. p. 367.
— La politique anglaise. In-8, 29 p. Dentu.
— Du pouvoir temporel du pape. In-8, 117 p. Dentu.
— Rome et Paris, ou la Question romaine, par Arouet de Voltaire. Grand in-8 à deux colonnes, 96 p. et vign. Lécrivain et Toubon.
— La Russie et la question d'Orient. In-8, 32 p. Dentu.

Géographie, ethnographie, voyages.

Alliez (l'abbé). Les îles de Lérins, Cannes, etc. In-8, 514 p. Didier.
Basterot (le vicomte de). De Québec à Lima. Voy. p. 388.
Belamy (Th.). Rome, nouveaux souvenirs. Voy. p. 384.
Block (M.). Statistique de la France. Voy. p. 383.
Bourgoing, Aubin, Franck, etc. Comptes rendus des séances de la société d'ethnographie américaine et orientale. Tome I. In-8, 160 p. et table raisonnée. Challamel aîné.
Brainne (Ch.). Baigneuses et buveurs d'eau. Voy. p. 384.
Carlier (Aug.). Le mariage aux États-Unis. Voy. p. 388.
Carnandet (J.). Géographie de la Haute-Marne. Voy. p. 383.
Casalis (E.). Les Bassoutos. Voy. p. 385.
Cotte (Narcisse). Le Maroc contemporain. In-18, 298 p. Charpentier.
Desmarie (Paul). Mœurs italiennes, précédées d'une introduction sur le pouvoir temporel, etc. Gr. in-18, 266 p. Poulet-Malassis et de Broise.
Desvaux (C.). Les Kebaïles du Djerdjera. Études nouvelles sur la Grande Kabylie. Petit in-8, XIV-468 p. Challamel.
Deville (Louis). Excursions dans l'Inde Voy. p. 386.
Didier (Ch.). Les nuits du Caire. Voy. p. 385.
Drohojowska (la Ctesse). Les chrétiens en Syrie. Voy. p. 385.
Dumas (Alex.). De Paris à Astrakan. Voy. p. 386.
Du Pays (A. J.). Itinéraire de la Belgique. Voy. p. 392.
Enault (L.). L'Inde pittoresque. Voy. p. 386.
Félix et Lazare (Louis). Nomenclature des rues, boulevards, quais, impasses, passages, monuments de la ville de Paris, etc. In-18, 304 p. Bureau de la Revue municipale.
Fillias (A.). L'Espagne et le Maroc en 1860. In-8, XII-170 p. Poulet-Malassis.
Furet (le P.). Lettres à M. Léon de Rosny sur l'archipel japonais et la Tartarie orientale. In-12, IV-124 p. Maisonneuve et Cie.
Gaël (Mme A.). Souvenirs d'Algérie. Quelques idées pratiques sur son défrichement, etc. In-8. Dentu.
Gérard (Jules). Exploitation du Sahara. Voy. p. 385.
Germond de Lavigne (A.). Itinéraire descriptif, historique et artistique de l'Espagne et du Portugal. (Collection Joanne.) In-18 jésus, XVIII-819 p. L. Hachette et Cie.
Gobineau (A.). Voyage à Terre-Neuve. Voy. p. 388.
Godard (Léon). Description et histoire du Maroc. Voy. p. 384.
Héquet (Gustave). De Paris à Mulhouse et à Bâle, itinéraire historique et descriptif. In-12, XIV-314 p. et carte. L. Hachette et Cie. (Collection Joanne.)
Hommaire de Hell (Xavier). Voyage en Turquie et en Perse. Voy. p. 386.
Hommaire de Hell (Mme Ad.). Voyage dans les steppes, etc. Voy. p. 386.
Joanne (Ad.). Guide du voyageur en Europe. Voy. p. 391.
— Itinéraire de la Savoie. Voy. p. 391.
Joanne (Ad.) et **Isambert** (Émile). Itinéraire de l'Orient. Voy. p. 393.
Joanne (Ad.). et **Le Pileur** (A.). Les bains d'Europe. Voy. p. 391.
Jurien de la Gravière. Souvenirs d'un amiral. Voy. p. 375.
Kervigan (Aurèle). L'Angleterre telle qu'elle est, ou seize ans d'observations dans ce pays. T. II. Grand in-18 anglais, 371 p. Ad. Le Clere et Cie.
La Bédollière (Emile de). Le nouveau Paris. Histoire de ses vingt arrondissements, illustrée par G. Doré. In-8 à deux col. en 20 liv. de 16 p. G. Barba.
Lacour (Louis). Annuaire général du département de la Seine, pour l'année 1860, publié d'après les documents authentiques. 1re année. Grand in-8 à deux colonnes, 947 p. Dentu.
Lagarrigue (Fernand). Études et voyages. Paris, la Belgique, la Hollande. In-18, 384 p. Sartorius.
Latour (Ant. de). Tolède et les bords du Tage. Voy. p. 384.
La Tour (le Cte G. de). Scènes de la vie

hongroise. In-18 jésus, 412 p. Gaume frères et Duprey.

Lavallée (Th.). Géographie universelle de Malte-Brun, entièrement refondue et mise au courant de la science. Tome IV. Grand in-8, VIII-723 p. Furne et Cie.

Lavollée (Ch.). La Chine contemporaine. Voy p. 387.

Lottin de Laval. Voyage dans la péninsule arabique. Voy. p. 385.

Macé. Les chemins de fer du Dauphiné. Voy. p. 383.

Massol (marquis de). France, Algérie, Orient. Voy. p. 383.

Marvejouls (Émile). Agrigente et Girgenti. Voy. p. 384.

Moges (le marquis de). Souvenirs d'une ambassade en Chine. Voy. p. 387.

Oliphant (Laurence). La Chine et le Japon. Voy. p. 387.

Pierre (l'abbé). Constantinople, Jérusalem et Rome. Voy. p. 385.

Rameau (E.). La France aux colonies. Voy. p. 383.

Reclus (Elysée). Guide du voyageur à Londres. Voy. p. 393.

Rey (E. G.). Voyage dans le Haouran, etc. Voy. p. 385.

Rolland (L.). La saison des eaux en Allemagne, en Belgique, etc. Grand in-16, 72 p.

Saintine (X. B.). Le Chemin des écoliers. Voy. p. 382.

Saintine (P. Gérardy). Trois ans en Judée. Voy. p. 382.

Tchihatcheff (P. de). Asie Mineure. Voy. p. 386.

Vidal (J. Léon). L'Espagne en 1860, Voy. p. 384.

Vogel (Ch.). Le Portugal et ses colonies. Voy. p. 384.

Wade (T. F.) et **Picard** (J.). État général des forces de la Chine. Voy. p. 387.

Williams (J.). La basse Bretagne et le pays de Galles. In-18, 124 p. Meyrueis et Cie.

Traductions de publications historiques.

Balbe (César). Histoire d'Italie. Voy. p. 371.

Beaumier (A.). Histoire des souverains du Maghreb, et annales de la ville de Fès. Traduit de l'arabe. In-8, XI-580 p. Imp. impériale.

Bulau (Fréd.). Personnages énigmatiques, histoires mystérieuses. événements peu ou mal connus. Traduit de l'allemand par W. Duckett. Tome I. Grand in-18 jésus, VIII-430 p. Poulet-Malassis et de Broise.

Cantu (César). Histoire des Italiens. Voy. p. 371.

Garibaldi (Mémoires de). Traduits sur le manuscrit original, par Alexandre Dumas. 1re série, grand in-18, 316 p. 2e série, 272 p. Michel Lévy frères.

Herodien. Histoire romaine. Voy. p. 371.

Hertzen (A.). Le monde russe et la révolution. Mémoires de A. Hertzen. 1812-1835. Traduit par H. Delaveau. In-18 jésus, XXII-356 p. Dentu.

Lothrope-Motley. Histoire de la fondation de la république des Provinces-Unies. Voy. p. 372.

Macaulay (B.). Histoire du règne de Guillaume III. Voy. p. 372.

— OEuvres diverses. *Ibid.*

— Essais historiques et biographiques. *Ibid.*

— Histoire et critique. *Ibid.*

Manin. Documents et pièces authentiques, traduits sur les originaux, et annotés par F. Planat de Lafaye. T. II. In-8, 433 p. Furne et Cie.

Mansfeld (Alb.). Napoléon III. Traduit de l'allemand. Tome I. In-8, 356 p. Illustré.

Montgomery-Martin. La révolte de l'Inde, ses commencements, ses progrès. Histoire des causes qui l'ont amenée. Traduit de l'anglais, par M. Kermoysan. In-8, X-352 p. F. Didot frères, fils et Cie.

Normanby (lord). Le cabinet anglais, l'Italie et le congrès. Voy. p. 367.

Prescott. Histoire de Philippe II. Voy. p. 371.

Springer (A.). Paris au treizième siècle. Traduit librement de l'allemand, avec introduction et notes. Petit in-8, XXIV-175 p. A. Aubry.

Tytler (W.). Recherches historiques et critiques sur les principales preuves de l'accusation intentée contre Marie Stuart. Traduit de l'anglais en 1772. In-8, XII-202 Amyot.

SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

Philosophie générale. Morale. Histoire de la philosophie.

Alaux (J.-E.). La raison. Voy. p. 413.

Augé (Lazare). Philosophie de la religion, ou solutions des problèmes de l'existence de Dieu et de l'immorta-

lité de l'homme, etc. In-8, XXVIII-475 p. Durand.

Bautain (L.). La conscience ou la règle des actions humaines. In-8, 452 p. Didier et Cie.

Baudelaire (Ch.). Les paradis artificiels, opium et haschisch; in-12, IV-309 p. Poulet-Malassis et de Broise.

Bouillet (N.). Les Ennéades de Plotin. Voy. p. 419.

Cahagnet (L. A.). Méditations d'un penseur. 2 vol. in-18 jésus, 652 p. Germer Baillière.

Clavel (le doct.). Les races humaines et leur part dans la civilisation. In-8, 435 p. Poulet-Malassis et de Broise.

Des Etangs (A.). Études sur la mort volontaire. Du suicide politique en France depuis 1789. In-8, 535 p. V. Masson.

Foissac (P.). Hygiène philosophique de l'âme. In-8, 499 p. J. B. Baillière.

Foucher de Careil. OEuvres de Leibniz. Voy. p. 416.

—OEuvres inédites de Descartes, 2e partie. In-8, XXII-244 p. Ladrange. A. Durand. Voy. p. 417.

Haas (C. P. Marie). La femme. Réfutation de M. Michelet. In-18 anglais, 396 p. Schulz et Thuillié.

Huet (F.). Histoire de la vie et des ouvrages de Bordas-Dumoulins. In-18, 300 p. Michel Lévy frères.

Janet (P.). Études sur la dialectique. Voy. p. 414.

— Essai sur le médiateur plastique de Cudworth. In-8, 79 p. Ladrange.

Lombarès (De). Du goût, ou De la passion du bien-être matériel. In-8, 195 p. Montauban, Deloncle; Paris, Douniol; Toulouse, Cluzon.

Magalhaens. Faits de l'esprit humain, philosophie. Traduit du portugais, par N. P. Chansolle. In-8, XI-402 p. Durand.

Matter. La morale. Voy. p. 411.

Ménard (L.). De la morale avant les philosophes. In-18, 296 p. F. Didot frères, fils et Cie.

Nourrisson. Histoire et philosophie. Voy. p. 415.

— La philosophie de Leibniz. *Ibid.*

Quinet (Edg.). Merlin l'enchanteur. Voy. p. 420.

Rattier (Paul-Ern. de). La santé de l'esprit et du cœur. In-12, VII-304 p. Dentu.

Robinet (le doct.). Notice sur l'œuvre et sur la vie d'Auguste Comte. In-8, VII-631 p. et portr. Dunod.

Roger de Guimps (baron). La philosophie et la pratique de l'éducation. In-8, XVIII-486 p. Durand.

Tissot (J.). Méditations morales. Voy. p. 412.

Économie politique. Science sociale et statistique.

Baudrilliart. Des rapports de la morale et de l'économie politique. Voy. p. 427.

Cauquil (le doct.). Études économiques sur l'Algérie. Administration, colonisation. Grand in-8, 98 p. Challamel.

Champagnac (Gust. de). Étude sur la propriété littéraire et artistique. Grand in-18, XXI-176 p. Dentu.

Denis [de Châteaugiron]. L'anti-Proudhon. In-8, 420 p.

Dollfus (Jean). De la levée des prohibitions douanières. 2e édition, corrigée et très-augmentée. In-8, 47 p. Capelle.

Dubeau (l'abbé). L'enfant trouvé et l'Algérie, ou colonisation agricole de l'Afrique française. In-8, 171 p.

Dupont-White. La centralisation. Voy. p. 428.

Jussieu (Laurent de). Le camp, la fabrique et la ferme. In-12, 168 p. Colas et Cie.

Laboulaye (Ed.) et **Guiffrey** (G.). La propriété littéraire au dix-huitième siècle. Voy. p. 428.

La Carde (M. H.). Considérations sur la liberté d'enseignement, suivies d'une lettre de M. Edmond About. In-8, 52 p. Poulet-Malassis et de Broise.

Laurent (Em.). Le paupérisme et les associations de prévoyance. In-8, 351 p. Guillaumin et Cie.

Levacher-Durolé (Fél.). Philosophie politique. Des réformes et des institutions européennes. In-8, 287 p.

Lièvre (Aug.). Histoire des protestants et des églises réformées du Poitou. T. III et dernier. In-8, 375 p. Cler; Paris, Grassart, Cherbuliez.

Médius [Le Moyne]. Doctrine hiérarchique fusionnaire. Construction d'une société véridique, juste, affective et libre. 1re notice : précis de la théorie; mécanisme et résultats; baronnie de travail; microcosme social, etc. In-8, XVI-352 p. Capelle.

Roquancourt (J. T.). Essai sur le paupérisme. Les pauvres, l'Eglise et l'Etat. In-8, XXVIII-262. Amyot.

Rondelet (Ant.). Les mémoires d'Antoine. Voy. p. 427.

Timon [De Cormenin]. Le droit de tonnage en Algérie. In-18, 36 p. Challamel.

— L'Algérie et ses relations extérieures. In-32, 34 p. Alger, Bastide; Paris, Challamel.

Vingtain. De la liberté de la presse.

Avec un appendice contenant les avertissements, suspensions et suppressions encourus par la presse quotidienne et périodique depuis 1848. Grand in-18, 436 p. Michel Lévy frères.

Vivès (H. de). L'Europe, la paix, l'économie politique. In-18 jésus, xi-381 p. Arnauld de Vresse.

Walras (Léon). L'économie politique et la justice, examen critique et réfutation des doctrines économiques de M. P. J. Proudhon. In-8, XLIV-261 p. Guillaumin et Cie.

Théologie. Histoire religieuse. Piété.

Bautain. La chrétienne de nos jours. Lettres spirituelles. 2e partie : l'âge mûr et la vieillesse. In-18, 404 p.; 3e partie : Une conversion. in-18, 133 p. L. Hachette et Cie.

— Philosophie des lois au point de vue chrétien. In-8, XII-431 p. Didier.

Bonnetain (Joanny). La voix des mondes. Dieu, le monde physique, l'humanité et le christianisme. T. Ier, 1re partie. In-8, xvi-160 p. L'ouvrage aura 5 volumes. Donnaud.

Broglie (Alb. de). Questions de religion et d'histoire. 2 vol. in-8, xx-850 p. Michel Lévy frères.

Carle. (H.). Alliance religieuse universelle, Essai sur les moyens de rapprocher toutes les croyances, etc. In-8, 97 p.

Chantrel (J.). Saint Léon le Grand et les Barbares. In-18, 216 p. Dillet.

— Saint Grégoire le Grand et son siècle. In-18. 216 p. Dillet.

Coquerel (Ath.). Observations pratiques sur la prédication. Grand in-18, VI-327 p, Cherbuliez.

Crelier (l'abbé H. J.). Le livre de Job vengé des interprétations fausses et impies de M. Ernest Renan. In-8, 91 p. Douniol.

Félix (le R. P.). Le progrès par le christianisme. Conférence de Notre-Dame de Paris. Année 1860. In-8, 385 p.

Freppel (l'abbé). Les apologistes chrétiens au deuxième siècle. Cours d'éloquence sacrée fait à la Sorbonne (1858-1859). In-8, 474 p.; 2e série, VIII-410 p. Bray.

Gautier (L.). Scènes et nouvelles catholiques. In-18, 270 p. Palmé.

Hase (Karl). Histoire de l'Église. Traduite de l'allemand, par A. Flobert. Tome I. In-8, xi-426 p.

Jéhan (L. F.) [de Saint Clavien]. Dictionnaire de philosophie catholique. Tome Ier. Psychologie. Grand in-8 à deux colonnes, 528 p. Migne.

Lacordaire (le R. P. H. D.). Sainte Marie-Madeleine. In-18, 252 p. Ve Poussielgue-Rusand.

Lafond (Edm.). La voie douloureuse des papes. In-18 anglais, XIV-240 p. A. Bray.

Landriot (Mgr). Discours et instructions pastorales. T. II. Année 1858-1859. In-8, 458 p. La Rochelle, Deslandes; Paris, Douniol; Lecoffre.

La Rigaudière (E.). Histoire des persécutions religieuses en Espagne. Juifs, Mores, Protestants. Grand in-18 anglais, XV-344 p. Lib. nouvelle.

Le Noir (l'abbé). Dictionnaire des droits de la raison dans la foi. Grand in-8 à deux colonnes, 952 p. Migne.

Lescœur (le R. P. L.). L'Église catholique en Pologne sous le gouvernement russe. In-8, XIV-496 p. Franck.

Macaire. Théologie dogmatique orthodoxe, traduite par un Russe. 2 vol. In-8, 1565 p. Cherbuliez.

Meignan (l'abbé). M. Renan et le Cantique des cantiques. In-8, 45 p. Douniol.

Newmann (John H.). Nouvelles conférences. Le catholicisme travesti par ses ennemis. Traduit de l'anglais par J. Gondon. In-8, 486 p. Courcier.

Nicolas (Michel). Des doctrines religieuses des Juifs pendant les deux siècles antérieurs à l'ère chrétienne. In-8, VIII-408 p. Michel Lévy frères.

Pavy (Mgr. L. A. A.). Esquisse d'un traité sur la souveraineté temporelle du pape. Grand in-8, VIII-395 p. Alger, Bastide; Paris, Challamel aîné.

Pergat (Nap.). Les réformateurs de la France et de l'Italie au douzième siècle. Grand in-18 anglais, IV-463 p. Meyrueis et Cie.

Plasman (M. de). Comment on convertit un mari. Lettres philosophiques et religieuses. In-8 anglais, XX-191 p. Dentu; Douniol.

Pressensé (Edm. de). Discours religieux. L'Église et ses moyens de grâce. L'apôtre saint Paul. In-8, XXV-356 p. Meyrueis et Cie.

Réville (Alb.). Essais de critique religieuse. In-8, LXIX-423 p. Cherbuliez.

Rosny (L. de). Le poëme de Job et le scepticisme sémitique. In-8, 18 p. Challamel.

Scherer (Edm.). Mélanges de critique religieuse. Voy. p. 429.

Schœbel (Ch.). Mémoire sur le monothéisme primitif. Voy. p. 463.

Spurgeon (Rév. C. H.). Choix de sermons. Traduit de l'anglais. T. I. In-12, 371 p. Meyrueis; Cherbuliez.

Stourdza (Al. de). Œuvres posthumes

religieuses, historiques, philosophiques et littéraires. Considérations sur la doctrine et l'esprit de l'Église orthodoxe. Essai sur le pressentiment. Pensées. In-8, 431 p. Dentu.

Thomas (saint). Somme théologique. Traduite et annotée par F. Lachat. T. XV. In-8, 825 p. Vivès.

Vaïsse (J. L.). Le spiritualisme, ou le règne de Dieu et le nouveau monde. (Nouvelle doctrine messiale), 2e partie. Économie naturelle. Agriculture. Industrie. Commerce. In-8, XXXI-495 p. Dentu.

Welte-Wetzer. Dictionnaire encyclopédique de la théologie catholique. Traduit de l'allemand par J. Goschler, chanoine, etc. Tome X. In-8, 543 p. Gaume frères et J. Duprey.

Anonyme. Alcime. Esquisses du ciel; par M. D. L. C. D. B. In-12, 326 p. Cherbuliez; L. Hachette et Cie.

Sciences occultes, merveilleux spiritisme.

Figuier (L.). Histoire du merveilleux. Voy. p. 432.

Gigot-Suard (le doct.). Les mystères du magnétisme animal et de la magie dévoilés, ou la vérité sur le mesmérisme, le somnambulisme dit magnétique, etc. In-8, 114 p. Labé.

Gougenot des Mousseaux (le chevalier). La magie au dix-neuvième siècle, ses vérités, ses mensonges. Précédée d'une lettre du P. Ventura de Raulica. In-8, XX-447 p. Dentu.

Guillaume [*Medium*]. Manifestation spirite par l'écriture inconsciente. Dieu-Jésus-Marie. IIe partie. Dans le ciel. Biographie de la vierge Marie. Naissance de Jésus-Christ. Vie de Jésus-Christ, etc. Donné par Jésus-Christ, Sauveur du monde, à Guillaume Médium, en 1859. In-8. p. 62 à 160. Lyon, les principaux libr.

Lovy (Jules). Souvenirs des banquets de Mesmer. In-12, 72 p. Au journal l'Union magnétique.

Maury (Alfred). La magie et l'astrologie. Voy. p. 430.

Morin (Alcide). Magie du dix-neuvième siècle. Ténèbres. Treize nuits suivies d'un demi-jour sur l'hypnotisme. In-18 jésus, XIX-284 p. Dentu.

Éducation. Livres pour les enfants.

Fleuriot (Mlle Zenaïde). Une famille bretonne. In-18 jésus, 322 p. Bray.

Gauthey (L. F.). De la vie dans les études. Essai sur les moyens d'exciter la jeunesse au travail, etc. In-12, 96 p. Meyrueis.

Mayne-Reid. A fond de cale. Voyage d'un jeune marin à travers les ténèbres. Traduit de l'anglais par Mme Henriette Loreau. Illustré. In-18 jésus, 371 p. L. Hachette et Cie.

Ségur (comtesse de) [née Rostopchine]. Mémoires d'un âne, illustrés. Grand in-16, VIII-378 p. L. Hachette et Cie.

Vauthier (Mlle Euphémie). Léonie. Essai d'éducation par le roman. Précédé d'une lettre de M. de Lamartine. Grand in-18 anglais, 310 p. Lib. nouv.

CRITIQUE D'ART, ESTHÉTIQUE, ARCHÉOLOGIE, NUMISMATIQUE.

Aponte (Lorenzo d'). Mémoires de Lorenzo d'Aponte, poëte vénitien, collaborateur de Mozart. Traduits de l'italien par M. C. de La Chavanne. In-8, XXVII-360 p. Pagnerre.

Berty (Ad.) Les grands architectes français de la Renaissance. P. Lescot, Ph. Delorme, J. Goujon. In-8, XVI-171 p. Aubry.

Beulé. Fouilles à Carthage. In-8, 147 p. et 6 pl. Paris, impr. impériale.

Boiteau (P.). De l'enseignement populaire de la musique. In-8. 55 p.

Burger (W.). Musées de Hollande, Tome II. In-18 jésus, XV-369 p. Ve J. Renouard.

Champfleury. Richard Wagner. In-8. 16 p. Paris. Lib. nouvelle.

Cohen (H.). Description historique des monnaies frappées sous l'empire romain. Tome III. Grand in-8 et in-4, 572 p. et 19 pl.

Courdaveaux (Vict.). Du beau dans la nature et dans l'art. In-8, XI-246 p. Lib. Didier.

Desjardins (Ern.). Mémoire sur les dernières découvertes archéologiques faites dans la campagne de Rome. In-8, 30 p. P. Dupont.

Eyriès (G.). Simart, statuaire, membre de l'Institut. In-8, IV-504 p. et portrait. Didier et Cie.

Filippi (J. de). Parallèle des principaux théâtres modernes de l'Europe et des machines théâtrales, françaises, allemandes et anglaises. Dessins par Clé-

ment Constant. 2 vol. petit in-fol., 176 p. et 134 pl. gravées. A. Lévy fils. Prix, 160 fr.

Galichon (Em.). Restauration des tableaux du Louvre. Réponse. Grand in-8, 15 p.

Gandar (E.). Les Andelys et Nicolas Poussin. In-8, 187 p. Vᵉ J. Renouard.

Goncourt (Edm. et J.). Watteau. In-4, 31 p. Dentu.

Goupil (F.). Manuel complet et simplifié de la peinture à l'huile. In-8, 63 p. Desloges.

Halévy (F.). Souvenirs et portraits. Etudes sur les beaux-arts. Grand in-18. 376 p. Paris, Michel Lévy frères.

Houssaye (Ars.). Histoire de l'art français au 18ᵉ siècle. Voy. p. 442.

Lacroix (P.). Annuaire des artistes et des amateurs. 1860. In-8, VIII-320 p. et gravures. Vᵉ J. Renouard.

La Rochenoire (J. de). L'amant de la Vénus de Milo. In-16, 39 p. Dentu.

Lasteyrie (Ferd. de). Description du trésor de Guarrazar. In-4, 43 p. et 5 pl. Gide.

Leroy. Essai sur les vitraux de Blosseville-ès-Plains. In-8, 127 p. Rouen, Le Brument. Paris, Didron.

Meaume (Ed.). Recherches sur la vie et les ouvrages de Jacques Callot. Tome I. Catalogue de l'œuvre. In-8, XII-704 p. et pl. Vᵉ J. Renouard.

Ouvaroff (comte Alexis). Recherches sur les antiquités de la Russie méridionale et des côtes de la mer Noire. IIᵉ partie. In-fol., p. 133 à 168. V. Didron.

Pagès (Alph.). La méthode musicale Galin-Paris-Chevé. In-8, 114 p.

Passavant (J. D.). Raphaël d'Urbin et son père Giovani Santi. Edition française revue et annotée par M. P. Lacroix. 2 vol. in-8, VIII-123 p. Vᵉ J. Renouard.

Pelerin (Ch.). Excursion artistique en Dalmatie et au Monténégro. In-fᵒ, II-30 p. et 12 pl.

Ramée (Daniel). Histoire générale de l'architecture. Tome I. Iᵉʳ fascicule. Grand in-8, 128 p. 2 grav. Amyot.

Rougé (Emm. de). Notice sommaire des monuments égyptiens exposés dans les galeries du Louvre. In-12, 131 p.

Soudo. L'Année musicale. Voy. p. 447.

Trélat (Em.). Le théâtre et l'architecte. In-8, 125 p. Morel et Cie.

Viardot (L.). Les musées d'Europe. Voy. p. 445.

Vitet (L.). Œuvre de Ary Scheffer reproduit en photographie par Bingham. Notice sur sa vie et ses ouvrages. Texte. In-fol. 32 p. Goupil et Cie.

Wagner (Rich.). Quatre poëmes d'opéras. Traduits et précédés d'une lettre sur la musique. In-18, 321 p. Librairie nouvelle.

PHILOLOGIE, ÉRUDITION, BIBLIOGRAPHIE.

Travaux originaux.

Asselineau (Ch.). L'Enfer du bibliophile. In-18, 69 p. Tardieu.

Benoid (J.). Études et parallèles des mots. In-8, 461 p. Gannat, Bourroux; Paris, L. Hachette et Cie.

Berton (Le comte de). Le mont Hor, le tombeau d'Aaron, Cadès. Grand in-8, XI-122 p., 5 pl. et carte. B. Duprat.

Boissière. Dictionnaire analogique. Voy. p. 471.

Brunet (J. Ch.). Manuel du libraire et de l'amateur de livres. Voy. p. 464.

Brunet (Gustave). Dictionnaire de bibliologie catholique. Grand in-8 à deux colonnes, 674 p. J. P. Migne.

Cocheris. Table du Journal des savants. Voy. p. 460.

Des Vergers (Noël). Essai sur Marc Aurèle, d'après les monuments épigraphiques. In-8, XXXII-158 p. F. Didot frères, fils et Cie.

Dupiney de Vorepierre. Dictionnaire français illustré. Voy. p. 468.

Dupré (A.). Essai de réforme grammaticale. In-12, 252 p. Marescq jeune.

Eichhoff. Poésie héroïque des Indiens. Voy. p. 448.

Franklin (Alf.). Histoire de la bibliothèque Mazarine. In-8, IX-318 p. Aubry.

Glaire (J. B.). Principe de grammaire arabe. In-8, X-266 p. Duprat.

Héricault (Ch. d'). Essai sur l'origine de l'épopée française. Voy. p. 268.

Lucas de Montigny. Catalogue de sa collection de lettres, autographes, manuscrits du comte Mirabeau, documents historiques sur la Ligue, la Fronde, la Révolution, etc. In-8, VIII-552 p.

Mariette (Aug.). Lettre à M. le vicomte de Rougé sur les résultats des fouilles en Égypte. In-8, 23 p. et pl. Didier.

Ménant (Joach.). Les écritures cunéiformes. In-8, 220 p. avec vignettes. B. Duprat.

— Recueil d'alphabets pour servir à la lecture et à l'interprétation des écri-

tures cunéiformes. In-8, 28 p. Duprat.

Oppert (J.) Éléments de la grammaire assyrienne. In-8, 99 p. Paris, impr. impériale. Challamel aîné.

Paulmier (Ad.) Dictionnaire français-arabe (idiome parlé en Algérie). In-18 jésus, XX-911 p. L. Hachette et Cie.

Pérennès (Fr.). Dictionnaire de bibliographie catholique. Tome IV. Grand in-8 à deux colonnes, 744 p. Migne. Complet en 5 vol.

Pihan (A. P.). Exposé des signes de numération usités chez les peuples orientaux anciens et modernes. Gr. in-8, XIV-271 p. Impr. impér. Challamel aîné.

Quérard. Les supercheries littéraires dévoilées, etc. Tome V. 3e et dernière livraison. In-8, p. 297 à 410.

Reinwald. Catalogue annuel. Voy. p. 467.

Renan (Ern.) Le Cantique des cantiques, traduit de l'hébreu, avec une étude sur le plan, l'âge et le caractère du poëme. XIV-216 p. Michel Lévy frères.

Solar (Félix). Catalogue des livres et manuscrits composant sa bibliothèque. Tome I. In-8. XI-368 p. Paris, F. Didot frères, fils et Cie.

— Catalogue de vente, avec Préface de P. L. Jacob. In-8, XIX-516. Techener.

Weill (Al.). Mismorismes. In-18, 144 p. Dentu.

Éditions curieuses et réimpressions.

Guessard, Chabaille, Grandmaison, etc. Les Anciens poëtes de la France. Voy. p. 268.

Marot (Jehan), Poëme inédit. V. p. 269.

Péan Gatineau. Vie de Mgr. saint Martin de Tours; publiée par l'abbé J. J. Bourassé. In-8, XVI 184 p. A. Fontaine.

Richard de Fournival. Le Bestiaire d'amour; suivi de la réponse de la dame; publié par C. Hippeau. In-8, XLII-167 p. Aubry.

Traductions diverses.

Abou-Bekr-Ibn-Bedr. Le nâcérî. La Perfection des deux arts, ou Traité complet d'hippologie et d'hippiatrie arabes. Par M. Perron. Tome III. Fin. In-8. 530 p., avec figures. Ve Bouchard-Huzard.

Casse-Robine. Odes d'Horace, traduites avec notices et notes. In-18 jésus, VII-372 p. Didier.

Goethe. OEuvres. Voy. p. 451.

Humboldt (Guill. de). De l'origine des formes grammaticales et de leur influence sur le développement des idées; traduit par Alfred Tonnellé. In-8, 81 p. A. Franck.

Janin (J.). Les œuvres d'Horace. Voy. p. 452.

Kalidasa. OEuvres complètes, traduites du sanscrit en français, par H. Fauche. T. II. In-8, XXXV-439 p. Durand.

Schiller. OEuvres. Voy. p. 451.

Térence. Comédies. Traduction nouvelle, par M. Eug. Talbot, avec le texte et une introduction. 2 vol. in-18 jésus, LI-941 p. Charpentier.

Worms de Romilly (Emm.). Odes, épodes, poëme séculaire. Grand in-18, 453 p. F. Didot frères, fils et Cie.

LITTÉRATURE ET BIBLIOGRAPHIE SCIENTIFIQUE.

Abbadie (Ant. d'). Géodésie d'une partie de la haute Éthiopie. 1er fascicule. In-4, 220 p. B. Duprat.

Babinet. Études et lectures sur les sciences d'observation et leurs applications pratiques. Tome VI. In-12, VIII-261 p. Paris. Mallet-Bachelier.

Bertherand (A.). Campagne d'Italie de 1859. Lettres médico-chirurgicales écrites du grand quartier général de l'armée. In-8, 204 p. J. B. Baillière.

Boucher de Perthes. De l'homme antédiluvien et de ses œuvres. In-8, 104 p. et 2 pl. Jung-Treuttel; Derache; Didron.

Bourdon (Isid.). Précis d'hydrologie médicale, ou les Eaux minérales de la France. Grand in-18, 288 p. J. B. Baillière et fils; Hachette et Cie.

Bourgeois (L. X.). Les passions dans leurs rapports avec la santé et les maladies. L'amour. Grand in-18, 141 p. J. B. Baillière et fils.

Brothier (Léon). Histoire de la terre. In-16, 192 p. Dubuisson et Ce. Pagnerre. (Bibliothèque utile.)

Castelneau (H. de). Essais physiologiques sur la législation. Grand in-8, XIII-202 p. Durand.

Catalan (Eug.). Notions d'astronomie; in-32, 192 p. et fig. Pagnerre, Martinon. (Bibliothèque utile.)

Celse. Traité de la médecine. Traduction nouvelle, par M. des Étangs. Grand in-8 à deux colonnes, XII-294 p.

et figures. F. Didot frères, fils et Cie.

Complément de l'Encyclopédie moderne, par MM. Firmin Didot frères, sous la direction de MM. Noël des Vergers et Léon Renier, et de M. Édouard Carteron, Tome IX. Marocain-Mycale. In 8, 819 p. et un cahier de 22 pl. F. Didot.

Dupuy (Anton.). L'hypnotisme. Compte rendu des conférences du docteur A. J. P. Philips. In-8, 30 p.

Duval (J.). Gheel, ou une colonie d'aliénés vivant en famille et en liberté. Grand in-18 214 p. Guillaumin et Cie.

Figuier (L.). L'Année scientifique et industrielle, ou Exposé annuel des travaux scientifiques, inventions, etc. 4e année. In-18, 521 p. et 1 grav. Hachette et Cie.

Filachou (Jos. Em.). Aperçus fondamentaux de philosophie mathématique. In-8, XI-326 p. Montpellier, Séguin; Paris, Durand.

Gallavardin. Voyage médical en Allemagne. IIe partie, In-8, VII-167 p. Lyon, Savy; Paris, J. B. Baillière et fils.

Gasparin (Comte de). Cours d'agriculture. Tome VI. In-8, 622 p.

Heuzé (G.). L'Année agricole, almanach illustré des comices, des propriétaires, des fermiers, etc. 1re année. In-18, jésus, 446 p. avec vign. Hachette et Cie.

Lapasse (Vicomte de). Essai sur la conservation de la vie. In-8, XII-488 p. V. Masson.

Lefebvre (Marie). Esquisses algériennes. Prose et vers. Grand in-8, XVI-387 p. Alger, Tissier; Paris, Challamel.

Meaux Saint-Marc. L'école de Salerne. Traduction en vers français, avec le texte latin et une introduction de M. Ch. Daremberg. In-18 jésus, LXX-344 p. et 5 vign. J. B. Baillière et fils.

Milne-Edwards. Leçons sur la physiologie et l'anatomie comparée de l'homme et des animaux. VI. Ire partie. Appareil digestif. In-8, 348 p. Victor Masson.

Morand (J.). Introduction à l'étude des sciences physiques. Grand in-32, 188 p. Pagnerre. (Bibliothèque utile.)

Philippe. Flore des Pyrénées. In-8, 605 p. Bagnères de Bigorre. Plassot.

Philips (J. P.). Cours théorique et pratique de braidisme, ou Hypnotisme nerveux considéré dans ses rapports avec la psychologie, la physiologie, la pathologie, etc. In-8, XII-190 p. J. B. Baillière et fils.

Pouchet (F. A.). Hétérogénie, ou Traité de la génération spontanée, basée sur de nouvelles expériences. In-8, XVI-672 p. avec trois planches. J. B. Baillière et fils.

Roubaud (Félix). Hydrologie médicale. Pougues. Ses eaux minérales. In-12, 315 p. et grav Lib. nouvelle.

VARIÉTÉS, CURIOSITÉS, ETC.

Andrieu (J.). Chiromancie. In-32, 160 p. et fig. J. Taride.

Béchade (H.). La chasse en Algérie. In-18, 291 p. Michel Lévy frères.

Beleze (G.). Le livre des ménages, nouveau manuel complet d'économie domestique. In-18 jésus, VIII-384 p. L. Hachette et Cie.

Bombonnel le Tueur de panthères. Voy. p. 481.

Chantepie (Ed.). La figure féminine au dix-neuvième siècle. L'esprit de la dot. In-18 jésus, 287 p. Amyot.

Dax (vicomte L. de). Nouveaux souvenirs de chasse et de pêche dans le midi de la France. In-12, 294 p. Dentu.

Dusollier (Et.). Ceci n'est pas un livre. In-18 jésus, 304 p. Poulet-Malassis.

Gaboriau (Ém.). Les Cotillons célèbres. In-18 anglais, 287 p. Dentu.

Léotard. Mémoires. In-32, 195 p. et gravure.

Petit (A.). La Gastronomie en Russie. In-18, 208 p. Mellier.

Révoil (B.). Chasses. Voy. p. 480.

— Les veillées de chasse. Traduit de l'anglais de Mayne-Reid. Illustré. In-16, 455 p. L. Hachette.

Rigolboche. Mémoires, avec portrait photographié. Petit in-16, 192 p.

Robert (Edm.). Petits mystères du quartier latin. In-16, 192 p. et grav.

JOURNAUX ET RECUEILS PÉRIODIQUES.

PUBLICATIONS NOUVELLES.

Annales du Conservatoire impérial des arts et métiers. Ch. Laboulaye, directeur. In-8, 208 p. et 2 pl. Trimestriel. Lacroix.

Annuaire de la librairie, de l'imprimerie, de la papeterie et des professions qui concourent à la publication des œuvres de la littérature, des sciences et des arts. 1re année. 1re partie : France et colonies. Grand in-18 anglais, LVIII-232 p.

Bulletin de l'enseignement libre. Travaux de l'association des membres de l'enseignement bibliographique classique. N° 1. 28 juillet. In-8 à deux colonnes, 16 p. Taride. Mensuel.

Bulletin de la Société d'anthropologie de Paris. Tome I, 1er fascicule. Mai 1859 à décembre 1859. In-8, 144 p. et trois pl. Trimestriel.

La Chronique universelle illustrée. Beaux-arts, histoires, voyages, etc., sous la direction de J. B. Giraldon. 1re livraison. Grand in-4, 20 p. et grav. Mensuel.

Diogène, programme, journal des théâtres, biographique, illustré. N° 1. Juin. Eugène Varner, directeur. In-fol. à deux col. Hebdomadaire.

L'Echo de Paris, journal littéraire, artistique, commercial, scientifique et militaire. Tous les dimanches. N° 1. 23 sept. In-fol. à quatre col. 4 p.

Écho universel, journal de tous les journaux. 4 mars. In-fol. à six col. Hebdomadaire.

La France militaire et maritime. Journal illustré. N° 1. 22 juillet. In-4 à trois colonnes, 8 p. et 5 vignettes. Hebdomadaire.

La Gazette des amoureux, journal illustré de romans, de biographies, d'actualités, de chansons et de poésie. N° 1. 17 février. In-4 à trois colonnes, 8 p. Hebdomadaire.

La Gazette religieuse. Tous les dimanches. N° 1. 9 septembre. In-fol. à quatre colonnes, 4 p. Blériot.

La Gazette des voyageurs. Guide des étrangers dans Paris et les environs. Jeudi 30 août. Grand in-fol. à six col. avec plan de Paris. Hebdomadaire.

Le Glaneur de Provence, journal littéraire. Tous les dimanches. N° 1. 3 juin. In-4 à trois colonnes, 8 p. Marseille.

L'International, moniteur officiel de l'Académie internationale des sciences, des arts et manufactures. N° 1. 11 octobre. In-fol. à quatre colonnes, 4 p. Hebdomadaire.

Journal de la Société de statistique de Paris. Juillet. Grand in-18, 27 p. Ve Berger-Levrault et fils. Mensuel.

Journal des coutumes de la cour de France et des cours étrangères. N° 1. 10 mars. In-4 à deux colonnes, 8 p. Tous les dimanches.

Journal du clergé et de la noblesse. Théologie. Histoire. Littérature. Généalogie. Blasons. Beaux-arts. Modes. Théâtres, etc. Novembre. In-8, 32 p.

La Littérature et les arts. 1er numéro 20 avril. In-18, 108 p. Mensuel.

Le Moniteur de l'imprimerie, journal spécial de la librairie, de la papeterie, etc. Tous les dimanches. N° 1. 1er avril. In-fol., 4 p.

Moniteur des villes et des campagnes, journal universel. Tous les dimanches. N° 1. 10 juin. In-fol. à quatre colonnes, 4 p.

Le Nouveau monde, revue américaine. N° 1. Avril. In-8. 40 p. Mensuel. Challamel aîné.

Le Nouvel organe historique, philosophique, littéraire. Tous les jeudis. N° 1. 3 mai. Grand in-4 à trois colonnes, 8 p.

Le Nouvelliste parisien. Paraissant chaque soir. Spécimen. In-fol. à quatre colonnes, 4. p.

Paillasse, journal des théâtres. N° 1. 28 octobre. Petit in-fol. à deux col., 4 p.

La Presse du Midi, littéraire et artistique, paraissant le dimanche. N° 1. 30 septembre. In-fol. à trois colonnes, 4 p. Marseille.

La Presse illustrée, N° 1. 5 avril. In-4 à trois colonnes, 8 p. Paris, lib. nouvelle. Bi-hebdomadaire.

Presse scientifique des deux mondes, revue universelle du mouvement des sciences pures et appliquées. Tome I. N° 1. Livraison du 16 juillet. Grand in-8, 96 p. Bi-mensuel.

Revue artistique et littéraire. 1er mai. In-8, 28 p. Dusacq et Cie.

Revue des sciences ecclésiastiques, dirigée par M. l'abbé D. Bouix. N° 1. 15 janvier. In-8, 80 p. Arras. Mensuel.

Revue nationale et étrangère, politique, scientifique et littéraire, publiée par M. Charpentier. N° 1. 10 novembre. In-8, 168 p. Paraît le 10 et le 25.

Revue universelle, journal bi-hebdomadaire, paraissant le mercredi et le samedi. 1re année. N° 1. 3 mars. In-4 à deux colonnes, 8 p.

Le Spectateur de 1860. Publication littéraire. Deux fois par mois. Nos 1-7. 15 mars. In-8, 16 p. Marseille.

Le Temps, illustrateur universel. N° 1. 24 juin Le dimanche et le jeudi, M. Ph. Busoni, rédacteur en chef; M. Gavarni, directeur de la partie artistique.

La Tribune lyrique populaire. Album des poëtes et des chansonniers contemporains. Grand in-8 de 22 p. B.-mensuel.

L'Uniteur du monde visible et invisible, journal universel des journaux et de l'unité, organe des miracles et révélations, etc. Rédacteur en chef : M. Gagne, avocat des fous. N° 1. Janvier. In-4 à trois col., 4 p. Mensuel.

Les Veillées de la chaumière, journal hebdomadaire illustré. N° 1. 1er septembre. In-4 à deux colonnes, 8 p.

La Ville de Paris, journal de l'administration, du commerce, de l'industrie, de la littérature, etc. N° 1. 29 juillet. In-fol. à quatre colonnes, 4 p. Hebdomadaire.

FIN DE L'APPENDICE BIBLIOGRAPHIQUE.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES PRINCIPAUX AUTEURS MENTIONNÉS DANS L'ANNÉE LITTÉRAIRE ET DRAMATIQUE.

(Ne sont pas compris les noms qui figurent seulement dans l'*Appendice bibliographique*.)

FIN DE LA TABLE ALPHABÉTIQUE.

TABLE DES MATIÈRES.

POÉSIE.

ROMAN.

THÉATRE.

CRITIQUE ET HISTOIRE LITTÉRAIRE. — MÉLANGES.

HISTOIRE ET ÉTUDES ACCESSOIRES.

SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

CRITIQUE D'ART. — ESTHÉTIQUE.

PHILOLOGIE. — TRADUCTIONS. — ÉRUDITION. BIBLIOGRAPHIE.

VARIÉTÉS.

RECUEILS PÉRIODIQUES.

CHRONIQUE.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

PARIS. — IMPRIMERIE DE CH. LAHURE ET Cie
Rues de Fleurus, 9, et de l'Ouest, 21

1 a 3